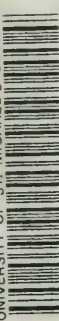


UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE



3 1761 01876461 3



**ST. BASIL'S SEMINARY**  
TORONTO, CANADA

**LIBRARY**

GIFT OF  
St. Michael's College.

TRANSFERRED





OEUVRES COMPLÈTES

DE

LOUIS DE GRENADE

---

TRAITÉ DE LA DOCTRINE CHRÉTIENNE.

L'ÉCHELLE SPIRITUELLE. — VIE DU V. BARTHÉLEMY DES MARTYRS.

VIE DU V. P. JEAN D'AVILA.



ŒUVRES COMPLÈTES

DE

# LOUIS DE GRENADE

DE L'ORDRE DES FRÈRES-PRÊCHEURS

TRADUITES INTÉGRALEMENT POUR LA PREMIÈRE FOIS EN FRANÇAIS

PAR M. L'ABBÉ BAREILLE

CHANOINE HONORAIRE

VOLUME XVIII



*A. J. Simard  
4 Dec.  
1899*

PARIS

LIBRAIRIE DE LOUIS VIVÈS, EDITEUR

RUE DELAMBRE, 9

1866

MAR 18 1958

Digitized by the Internet Archive  
in 2011 with funding from  
University of Toronto

# TRAITÉ

DE LA

# DOCTRINE CHRÉTIENNE.

---

## LIVRE SIXIÈME.

ABRÉGÉ DE LA DOCTRINE SPIRITUELLE.

---

AU LECTEUR CHRÉTIEN

LE VÉNÉRABLE PÈRE LOUIS DE GRENADE.

C'est une chose bien connue, lecteur chrétien, que le pain matériel est moins nécessaire pour alimenter la vie naturelle, que ne l'est celui de la parole de Dieu pour la conservation de la vie spirituelle. Or, la doctrine que cette parole nous enseigne, renferme deux choses principales, auxquelles on peut ramener toutes les autres, la prière et le travail. Ces deux choses ont été l'objet d'un nombre infini de livres ; mais, comme une telle doctrine est d'une application si constante et d'une nécessité si absolue, à cause des tentations incessantes et des perpétuels dangers de la vie, j'ai voulu résumer en peu de pages, puisées dans tous mes autres ouvrages, ce qui m'a paru le plus essentiel dans ce but, pour que chacun puisse aisément porter en quelque sorte dans son sein ce qui doit sans cesse être écrit dans notre cœur.

Cette récapitulation se divise en cinq petits traités, dont le premier sur l'oraison mentale est extrait de notre livre sur l'Oraison et la Méditation ; on y retrouvera même en abrégé les quatorze méditations que ce livre renferme. J'ai commencé par celui-là, principalement à cause de ces méditations mêmes, qui n'ont pas

seulement l'avantage d'offrir une ample matière à ce pieux exercice, mais qui sont encore les exhortations les plus pressantes et les plus efficaces pour amener les hommes à la pratique de la vertu. Si dès le principe elles ne peuvent pas servir de sujet de méditation, elles serviront toujours comme lecture capable d'inspirer la crainte de Dieu et de provoquer un changement de vie.

Comme tout le monde ne médite pas, soit à raison des occupations extérieures, soit pour tout autre motif, et comme nul en définitive n'est dispensé de prier, je place immédiatement après le traité sur la prière vocale, dans lequel j'ai inséré de nombreuses formules ayant pour objet d'obtenir les vertus les plus nécessaires au chrétien.

Le besoin que nous avons de ces deux exercices, l'Écriture sainte nous le montre à chaque pas; elle nous les présente comme les armes les plus faciles à manier pour combattre les adversaires qui nous attaquent incessamment et de tous les côtés. Voilà pourquoi nous devons sans cesse les porter avec nous durant tout le cours de notre pèlerinage. Notre Seigneur donna la prière pour armure à ses disciples, la nuit de sa passion, en leur disant : « Veillez et priez, afin que vous ne succombiez pas à la tentation. » *Matth.* xxvi, 41; *Marc.* xiv, 38. La méditation servait encore d'armure à David, puisqu'il disait : « Si votre loi, Seigneur, n'avait été pour moi l'objet d'une continuelle méditation, j'aurais sans doute péri dans mes épreuves. » *Ps.* cxviii, 92. Du moment donc où ces deux armes frappent d'une manière aussi sûre et sont tellement accréditées dans notre milice, je ne pouvais pas les oublier dans ce manuel; elles doivent être toujours sous la main des soldats de Jésus-Christ. Après avoir dit au début que la doctrine chrétienne tout entière se résumait dans la prière et l'action, il fallait bien, une fois que j'avais parlé de la prière orale et mentale, parler aussi de l'action; car c'est à cela que toute instruction doit aboutir dans l'ordre de la vie; et là j'ai dû me proposer surtout le bien de ceux qui commencent à servir Dieu. Les uns entrent dans cette voie tout en restant dans le monde, et d'autres embrassent en même temps la vie religieuse; de là deux autres traités, dans lesquels j'ai pour but d'arracher les épines et

les mauvaises herbes des passions pour y substituer le germe des vertus destinées à perfectionner les âmes et à les rendre agréables au Seigneur. Quoique ces deux derniers traités diffèrent dans le titre, le fond, surtout en ce qui concerne les vertus, est à peu près le même, l'un sert de développement à l'autre; et dans le fait, quiconque veut se sauver n'a pas d'autre chemin à suivre, d'autre principe d'action, que de marcher de vertu en vertu jusqu'à ce qu'il lui soit donné de contempler le Dieu des dieux dans Sion, c'est-à-dire, au sein de la gloire future.

Pour que rien ne manquât à l'instruction quotidienne de notre vie, j'ai cru devoir conclure par un petit traité sur la préparation à la sainte communion et sur la confession qui doit la précéder. C'en est assez pour éclairer la marche de ce livre.

---

## PREMIER TRAITÉ.

### DE L'ORAISON MENTALE.

---

## CHAPITRE PREMIER.

### *Du fruit qu'on tire de l'oraison et de la méditation.*

Puisque nous devons traiter ici de l'oraison et de la méditation, il est à propos de dire avant tout en peu de mots quel est le fruit de ce saint exercice, afin que les hommes s'y livrent avec plus d'entrain et de joie.

Remarquons d'abord que l'un des plus grands obstacles qui empêchent l'homme d'arriver à la suprême félicité, à la béatitude céleste, c'est la mauvaise inclination de son cœur, le dégoût et la difficulté qu'il éprouve pour agir selon Dieu; si cela n'était pas, bien facile serait le chemin à parcourir vers le but pour lequel nous avons été créés. C'est là ce qui faisait dire à l'Apôtre : « Je trouve mon bonheur dans la loi de Dieu selon l'homme intérieur; mais je vois une autre loi dans mes membres qui résiste

à la loi de mon esprit et qui m'entraîne sous la loi du péché. » *Rom. vii, 22, 23.* Voilà donc la cause la plus universelle de nos désordres et de nos maux.

Pour vaincre cette répulsion, pour nous faciliter la pratique de la vertu, l'une des choses les plus avantageuses, c'est évidemment la dévotion ; car la dévotion elle-même, suivant la définition de saint Thomas, n'est pas autre chose que la promptitude et l'agilité de l'âme à faire le bien. *Sum. theol. 2<sup>a</sup> 2<sup>æ</sup> quæst. LXXXII, art. 1.* Elle nous fait donc remporter la victoire sur ce dégoût et cette difficulté ; elle est une douce réfection spirituelle, un rafraîchissement surnaturel, une rosée céleste, un souffle vivifiant de l'Esprit-Saint, qui ranime, fortifie, transforme à tel point le cœur de l'homme, qu'il se porte avec bonheur et courage vers les choses invisibles, et qu'il éprouve du dégoût et du mépris pour les choses sensibles. C'est ce que nous montre l'expérience de chaque jour : c'est quand une personne adonnée aux exercices de la piété, sort d'une profonde et fervente méditation, qu'elle renouvelle tous ses bons propos, toutes ses résolutions généreuses ; le travail de la vertu n'est plus alors un fardeau, l'âme tout entière est soulevée par le désir de satisfaire et d'aimer un Maître qui vient de se montrer envers elle si bon et si libéral, elle aspire à souffrir pour lui d'autres travaux, de plus rudes peines ; la mort même lui serait une joie : c'est donc là que reverdit et se renouvelle la beauté divine de l'âme.

Si vous me demandez après cela comment on obtient ce sentiment si noble et si puissant de la dévotion, le Docteur angélique vous répond encore que c'est par la méditation et la contemplation des choses divines. En effet, la lumière que ces saints exercices répandent dans notre intelligence rejailit en affections et devient une vive et féconde chaleur dans notre volonté. Voilà ce que nous appelons la dévotion, ce qui nous meut et nous excite à tout bien. C'est pour cela que la méditation est si fréquemment vantée et si fortement recommandée par tous les saints ; c'est qu'ils y voient le moyen d'arriver à la dévotion, et que cette vertu toute seule, qui nous dispose et nous incline à la pratique de toutes les vertus, est un stimulant universel dans la vie chré-

tienne. Si vous voulez vous convaincre de cette vérité, voyez de quel éclat elle rayonne dans ces paroles de saint Bonaventure :

« Désirez-vous souffrir avec patience les adversités et les misères de cette vie? Soyez un homme d'oraison. Désirez-vous posséder la force et la vertu nécessaires pour vaincre les tentations de l'ennemi? Soyez un homme d'oraison. Désirez-vous dompter votre propre volonté, mortifier vos appétits et vos mauvaises affections? Soyez un homme d'oraison. Voulez-vous connaître les ruses de Satan et vous dérober à ses pièges? Soyez un homme d'oraison. Voulez-vous vivre heureux et marcher avec joie dans la route de la pénitence et du travail? Soyez un homme d'oraison. Voulez-vous éloigner de votre âme l'essaim importun des pensées frivoles et des vains soucis? Soyez un homme d'oraison. Voulez-vous que cette âme se nourrisse abondamment des délices de la piété, soit toujours pleine de bonnes pensées et de purs désirs? Soyez un homme d'oraison. Voulez-vous fortifier votre cœur et l'affermir dans la voie qui conduit à Dieu? Soyez un homme d'oraison. Enfin, voulez-vous déraciner de votre âme tous les vices pour y implanter toutes les vertus? Soyez un homme d'oraison. C'est dans l'oraison, en effet, que nous recevons la grâce de l'Esprit-Saint et cette divine onction qui nous enseigne toutes choses; c'est encore dans l'exercice de l'oraison qu'une âme s'élève à la hauteur de la contemplation et qu'elle reçoit les embrassements de l'Epoux céleste : tel est le chemin que nous devons suivre pour arriver à ces heureux résultats. Vous voyez quelle est la puissance et l'efficacité de l'oraison. En preuve de ce que j'ai dit, sans recourir aux nombreux témoignages des Livres saints, contentons-nous des exemples qui nous ont été souvent rapportés ou que nous voyons nous-mêmes tous les jours, de tant de personnes simples et sans instruction qui, par l'exercice de l'oraison, ont obtenu les biens que je viens d'énumérer et de plus grands encore. » Ce sont là les expressions mêmes de saint Bonaventure. Quel trésor! Où trouverions-nous un asile plus riche et plus fortuné? Ecoutez encore comment s'exprime un autre saint docteur touchant cette même vertu :

« Dans l'oraison, dit-il, l'âme se purifie de ses péchés, la cha-

rité s'alimente, la foi se corrobore, l'espérance grandit, l'esprit est inondé de joie, les entrailles se dilatent, le cœur goûte la paix, la vérité se manifeste, la tentation est vaincue, la tristesse disparaît, les sens se renouvellent, la vertu languissante se raffermi, la tiédeur s'évanouit, la rouille des vices est consumée, de brillantes étincelles se dégagent et s'élancent vers le ciel, parmi lesquelles respandit la vive flamme de l'amour divin. Grandes sont les excellences de l'oraison, glorieux et signalés ses privilèges. Les cieus lui sont ouverts, pas de secret qu'elle ne pènètre, l'oreille du Seigneur est toujours attentive à sa voix. »

Nous n'en dirons pas davantage ici, et nous pensons que cela suffit pour laisser entrevoir le fruit de ce pieux exercicè.

## CHAPITRE II.

### *Du sujet de la méditation.*

Après ce rapide coup d'œil sur le fruit de la méditation voyons quelles sont les choses sur lesquelles nous devons méditer.

Disons d'abord que, ce saint exercice ayant pour but de former dans nos cœurs l'amour et la crainte de Dieu, aussi bien que le respect de sa loi sainte, le sujet le plus convenable est toujours celui qui produit le mieux ce résultat. Quoiqu'il soit vrai de dire que toutes les choses créées sans exception et la divine Ecriture tout entière nous conduisent à ce but, les mystères de notre foi, renfermés dans le Symbole, sont néanmoins ce qu'il y a de plus avantageux et de plus efficace. Nous y voyons les bienfaits divins, le jugement final, les peines de l'enfer et la gloire du paradis; et certes, il n'est pas de plus puissants mobiles pour nous faire aimer et craindre Dieu. Nous y voyons aussi la passion du Christ notre Sauveur, dans laquelle consiste tout notre bien. Voilà les deux chefs principaux sur lesquels nous revenons assidument dans nos méditations. De là cette parole si vraie : Le Symbole est la matière propre de l'oraison; ce qui ne veut pas dire qu'on ne puisse avantageusement prendre pour sujet ce qui excite le mieux notre cœur à l'amour et à la crainte de Dieu.

Pour aider les novices, ceux qui viennent à peine d'entrer dans le chemin, et qui dès lors ont besoin qu'on leur donne une nourriture toute préparée et en quelque sorte à moitié digérée, je donnerai ici deux séries de méditations courtes et faciles pour tous les jours de la semaine, les unes à faire le soir et les autres le matin, toutes tirées en grande partie des mystères de notre foi. Ainsi, de même que nous accordons à notre corps deux repas chaque jour, de même nous les donnerons à notre âme, qui trouve sa nourriture dans la méditation et la considération des choses divines. Parmi les sujets que nous avons choisis, les uns roulent sur les mystères de la passion et de la résurrection du Sauveur, les autres sur des mystères différents, mais toujours dans l'ordre que nous avons indiqué. Les personnes qui n'auraient pas le temps de faire deux méditations par jour, pourront au moins prendre l'une des deux séries pendant une semaine, et l'autre la semaine suivante; ou bien on pourrait alors se contenter des sujets qui se rapportent à la vie et à la passion de Jésus-Christ comme étant les plus essentiels, quoiqu'il ne convienne pas à la vérité de laisser de côté les autres, au commencement de la conversion, époque où rien ne doit être négligé pour exciter dans une âme, avec l'amour et la crainte de Dieu, la douleur et la haine du péché.

Suivent les méditations qui forment la première série, celles qui conviennent le mieux au commencement de la conversion.

### CHAPITRE III.

*Méditation sur les péchés et la connaissance de soi-même, pour le lundi soir.*

Vous pourrez vous appliquer ce jour-là au souvenir de vos péchés et à la connaissance de vous-même, pour que vous ayez sous les yeux et la grandeur de vos misères, et la petitesse de vos biens, dont encore vous êtes redevable à Dieu seul : c'est le moyen le plus propre à nous faire obtenir l'humilité, mère de toutes les vertus.

Vous commencerez par penser à la multitude des péchés que vous avez commis durant la vie passée, dans le temps surtout où vous étiez le plus éloigné de Dieu. Si vous ne vous faites pas illusion, vous verrez que le nombre de vos péchés surpasse celui des cheveux de votre tête, et que vous viviez alors comme un idolâtre, qui ne sait pas ce que c'est que Dieu; parcourez ensuite d'un rapide coup d'œil les dix commandements et les sept péchés capitaux : chacun vous rappellera le souvenir de plusieurs chutes; vous aurez péché sur chaque point par action, par parole ou par pensée.

Après cela, vous passerez en revue les bienfaits divins reçus pendant ce même temps où vous étiez pécheurs; demandez-vous à vous-même l'emploi que vous en avez fait puisque vous devez en rendre un compte exact et rigoureux au souverain Juge. Répondez à ces simples questions : A quoi avez-vous employé votre enfance, votre adolescence, votre jeunesse; tous les jours, en un mot, de votre vie passée? Quel est l'emploi que vous avez fait de vos sens corporels et des puissances de votre âme, autant de dons que vous aviez reçus du Créateur pour le connaître et le servir? A quoi furent employés vos yeux, si ce n'est à voir la vanité? vos oreilles, si ce n'est à écouter le mensonge et la corruption? votre langue, si ce n'est à toutes sortes de murmures et de jurements? les autres sens, si ce n'est à flatter la mollesse et à chercher le plaisir?

Quel profit avez-vous tiré des sacrements que le Seigneur avait cependant établis pour votre guérison? Quelle a été votre reconnaissance pour tous les biens qu'il vous a faits? Comment avez-vous répondu aux inspirations de sa grâce? Quel usage avez-vous fait de votre santé, de vos forces, de vos aptitudes naturelles, de tout ce que vous possédiez, de toutes les ressources de votre vie? Quelle sollicitude avez-vous témoignée pour votre prochain, que Dieu cependant vous avait confié, et pour les œuvres de miséricorde qu'il vous avait recommandées? Que répondrez-vous au jour solennel du jugement quand Dieu vous dira : « Rendez compte de votre administration, du bien que je vous ai confié; car le temps de votre charge est fini? » *Luc. xvi, 2.*

Arbre sec et tout préparé pour les feux éternels, que pourras-tu répondre, en ce jour, quand on te demandera compte de tout le temps et de chaque moment de ta vie?

Pensez, en troisième lieu, aux péchés que vous avez commis et que vous commettez encore depuis que les yeux de votre âme se sont ouverts à la connaissance de Dieu ; et vous verrez que le vieil Adam vit toujours en vous avec ses habitudes et ses inclinations perverses. Considérez à quel point vous êtes négligent envers le Seigneur, ingrat pour ses bienfaits, rebelle à ses inspirations, lent et paresseux en ce qui regarde son service ; vous ne vous y portez ni avec le zèle et la diligence, ni avec la pureté d'intention qu'il réclame de vous ; vos sentiments ont pris une autre direction et se concentrent dans les intérêts du monde.

Considérez aussi quelle est votre dureté pour le prochain et votre tendresse pour vous-même, combien vous tenez à votre volonté propre, à votre chair, à votre honneur, à tout ce qui vous touche. Voyez combien vous êtes encore orgueilleux, ambitieux, fier, impétueux, plein de vaine gloire, d'envie, de malice et de sensualité, changeant, léger, mou, capricieux, ami de vos aises, de vos amusements et de vos interminables conversations. N'oubliez pas votre inconstance dans les bonnes résolutions, votre inconsidération dans les paroles, votre imprudence dans les œuvres, votre faiblesse et votre pusillanimité dans toute affaire de quelque importance.

Tâchez de comprendre, en quatrième lieu, la multitude et la gravité de vos péchés, et vous serez effrayé de l'accumulation des misères où vous êtes plongé. Trois circonstances doivent appeler votre attention dans cette revue de la vie passée : reconnaissez contre qui, pour quelle raison, de quelle manière vous avez péché. Sous le premier aspect, vous aurez à vous dire que vous avez péché contre Dieu, dont la grandeur et la bonté sont infinies, et dont la main miséricordieuse a répandu sur l'homme plus de grâces et de bienfaits qu'il n'y a de grains de sable sur les rivages de l'Océan. Et pourquoi vous êtes-vous ainsi rendu coupable ? Pour un misérable point d'honneur, pour un plaisir qui vous ravale aux rangs des bêtes, pour un imperceptible

intérêt, quelquefois même sans intérêt aucun, par pure habitude, parce que vous ne tenez aucun compte de Dieu. De quelle manière, enfin, avez-vous péché? Avec une si grande facilité, avec une telle hardiesse, avec si peu de scrupule et de crainte, parfois même avec tant de satisfaction et de contentement qu'on dirait que vous péchez contre un dieu de bois qui ne voit ni ne sait ce qui se passe sur la terre. Était-ce donc là l'honneur que vous deviez à cette Majesté sainte? la reconnaissance qui vous était imposée pour tant de bienfaits? Fallait-il payer ainsi le sang précieux qui fut versé sur la croix, et les blessures et les soufflets que la grande victime a reçus pour vous? Oh! que vous êtes misérable, et pour ce que vous avez perdu, et beaucoup plus encore pour ce que vous avez fait; mais incomparablement plus misérable êtes-vous si vous ne sentez pas votre perte!

Après ces considérations, il sera pour vous d'un avantage inestimable d'arrêter un instant vos regards sur la pensée de votre néant : de vous-même vous n'avez rien, si ce n'est le néant et le péché; tout le reste vous vient de Dieu, puisqu'il est évident que tous les biens de la nature, comme ceux de la grâce, de beaucoup supérieurs, il en est seul la source.

A lui seul appartient la grâce de la prédestination, le principe et la cause de toutes les autres; à lui la grâce de la vocation, la grâce concomitante, celle de la persévérance finale et du bonheur éternel. De quoi donc pouvez-vous tirer gloire, à moins que ce ne soit du néant et du péché? Arrêtez-vous à considérer ces deux choses; prenez-les pour vous et laissez tout le reste à Dieu; de la sorte vous verrez clairement, vous toucherez de la main ce que vous êtes et ce qu'il est, votre indigence extrême et son extrême richesse; vous comprendrez alors combien peu vous devez vous fier à vous-même, combien vous devez mettre en lui seul votre confiance, vos affections et votre gloire.

De telles considérations étant faites, vous n'aurez de vous que les sentiments les plus bas possibles. Pensez donc que vous n'êtes qu'un roseau qui plie à tout vent, sans consistance, sans énergie, sans stabilité, n'ayant rien en propre, pas même un mode quelconque d'existence. Persuadez-vous que vous êtes un Lazare

qui gît depuis quatre jours dans la tombe, un cadavre qui répand la puanteur, qui tombe en pourriture et fourmille de vers, devant lequel on fuit en se fermant les yeux et les narines. Voilà dans quel état vous devez vous estimer être en présence de Dieu et des anges; tenez-vous pour indigne de lever les yeux au ciel et de fouler la terre, indigne d'user des créatures, de manger le pain que les autres mangent, de respirer l'air commun.

Prosternez-vous avec la pécheresse publique aux pieds du Sauveur, et, la face couverte de cette confusion, de cette honte que ressentirait une femme en reparaisant devant l'homme qu'elle a trahi, le cœur contrit et déchiré par un amer repentir, demandez-lui pardon de vos égarements, implorez de son infinie bonté et de sa miséricorde inépuisable le bonheur immérité d'être de nouveau reçu dans sa demeure.

#### CHAPITRE IV.

*Méditation sur les misères de la vie humaine, pour le mardi soir.*

En ce jour vous réfléchirez aux misères de la vie humaine, afin de voir combien est vaine la gloire du monde, combien elle est digne de mépris, puisqu'elle repose sur un fondement aussi fragile que l'est notre vie. Il est vrai que ces misères sont innombrables; mais pour le moment vous pourrez vous borner à considérer les sept suivantes :

1° Songez à la brièveté de cette vie; la plus longue est ordinairement de soixante-dix ou quatre-vingts ans, et, quand elle dépasse cette limite, le reste n'est que travail et douleur, comme parle le Prophète. *Ps. LXXXIX, 11.* Otez de là le temps de l'enfance, où nous vivons d'une vie plutôt animale qu'humaine, puis le temps du sommeil, pendant lequel nous n'avons l'usage ni des sens ni de la raison, ce qui nous fait cependant hommes; et nous trouverons cette vie beaucoup plus courte qu'elle ne paraît au premier abord. Si vous la comparez après cela à l'éternelle durée de la vie future, elle ne vous semblera plus qu'un point imperceptible. Quelle n'est donc pas la folie de ceux qui, pour

jouir de ce souffle si rapide, s'exposent à perdre le repos et le bonheur de l'éternité.

2° Songez à quel point cette vie est incertaine, autre misère qui s'ajoute à la précédente; il ne suffit pas que cette vie soit en elle-même si courte, ce peu que nous en avons est encore extrêmement douteux et précaire. Quels sont, en effet, les hommes qui parviennent à ces soixante-dix ou quatre-vingts ans? Combien n'y en a-t-il pas dont la trame est coupée quand à peine ils commençaient à l'ourdir? Combien qui périssent dans leur fleur, comme l'on dit, ou bien comme dans leur germe? « Vous ne savez pas, comme s'exprime le divin Sauveur, quand viendra votre Maître; sera-ce le matin, en plein jour, au milieu de la nuit, au chant du coq? » *Marc. XIII, 35*. Pour mieux sentir cette vérité, il sera bon de rappeler à votre mémoire la mort d'un grand nombre de personnes que vous avez connues en ce monde, spécialement de vos amis et de vos proches, ou bien de quelques personnages illustres et haut placés, que la mort vint assaillir n'importe à quel âge, et dont elle brisa tous les desseins et ruina toutes les espérances.

3° Portez votre attention sur l'inconcevable fragilité de cette vie, et vous serez forcé de reconnaître qu'aucun vase de verre n'est aussi facile à mettre en morceaux, n'exige autant de ménagements : un coup d'air ou de soleil, quelques gouttes d'eau froide, la respiration d'un malade suffisent à nous en dépouiller, comme on le voit par l'expérience journalière de tant de personnes qu'une de ces causes fait descendre au tombeau, alors qu'elles étaient encore dans la fleur ou la force de l'âge.

4° A quels changements n'êtes-vous pas sujet? votre être ne demeure jamais le même. Voyez d'abord avec quelle facilité notre corps change; il ne demeure pas longtemps dans les mêmes dispositions et le même état de santé. Cela surtout ne peut se nier de notre âme; elle est comme une mer dont les vents soulèvent sans cesse les ondes; elle change ainsi d'aspect à tout instant, bouleversée qu'elle est par le souffle des passions contraires et des soucis dévorants. Le changement est encore plus frappant dans ce qu'on appelle biens de la fortune; elle ne souffre guère que

les choses de la vie humaine demeurent longtemps dans le même état, dans un état surtout de bonheur et de prospérité : elle n'est jamais en repos, elle va constamment d'un endroit à l'autre. Mais par-dessus tout, c'est notre vie elle-même qui se trouve lancée dans un perpétuel mouvement ; elle ne s'arrête ni la nuit ni le jour, et sans cesse elle perd de son domaine et de ses droits. Qu'est-ce, en effet, que notre vie ? Un flambeau qui se consume d'une manière incessante, et plus il brûle et respandit, plus rapidement il se consume. Qu'est-elle encore ? Une fleur qui s'ouvre le matin, se flétrit au milieu du jour, et le soir se dessèche.

C'est à raison de ces mutations continuelles que Dieu dit par la bouche d'Isaïe : « Toute chair est une herbe, et toute sa gloire est comme la fleur des champs. » *Isa.* XL, 6. Sur quoi saint Jérôme parle ainsi : En vérité, lorsqu'on examine avec attention la fragilité de notre chair, ce mouvement de croissance ou de décroissance qui ne s'arrête jamais ; quand on songe que notre travail actuel, parler, écrire, réfléchir, c'est autant d'enlevé à notre vie, on n'hésite plus à nommer notre chair une herbe, et toute sa gloire une fleur passagère des champs. Celui qui tout à l'heure n'était qu'un enfant encore à la mamelle, le voilà devenu un adolescent ; l'adolescent d'hier est le jeune homme d'aujourd'hui ; et puis avec quelle rapidité le jeune homme se précipite à travers l'âge mûr vers la vieillesse : il est déjà vieux quand il remarque avec étonnement qu'il n'est déjà plus jeune. Une femme douée d'une grande beauté et qui traîne à sa suite une foule de jeunes insensés, découvre bientôt sur son front les rides qui se creusent ; plus elle avait eu de grâces, souvent plus en quelques années elle devient repoussante.

5° Ce qu'il y a peut-être de plus dangereux et de pire dans la vie, c'est qu'elle est trompeuse ; et certes il est aisé de voir les illusions qu'elle cause et les ravages qu'elle fait : elle est laide et trouve le secret de nous paraître belle ; elle est pleine d'amertume, et nous la jugeons pleine de douceur ; elle est courte, et nous y voyons parfois une longue durée ; elle est misérable, et cependant elle nous est si précieuse qu'il n'est ni travaux ni pé-

rils que les hommes n'affrontent pour la conserver, serait-ce même au détriment de la vie éternelle, puisque par amour pour celle-là on fait des choses qui font perdre tout droit à celle-ci.

6° Toute courte qu'elle est, si peu que nous en possédions, elle est néanmoins sujette à tant de misères de l'âme et du corps, qu'elle nous est justement représentée comme une vallée de larmes, un océan de douleurs. Saint Jérôme raconte de Xercès, de ce monarque si puissant qui renversait les montagnes, qui comblait l'espace des mers, qu'étant un jour monté sur une hauteur pour voir de là l'immense armée qu'il avait réunie d'un nombre infini de nations, après qu'il l'eût considérée tout à son aise, il se mit à pleurer. Comme on lui demanda la cause de ses larmes, il répondit : Je pleure, parce que dans cent ans il ne restera pas un seul homme de cette innombrable multitude que j'ai sous les yeux. *Epist. ad Nepot. circa finem.* Oh ! si nous pouvions, s'écrie l'illustre et saint docteur, nous élever au-dessus de la terre de manière à la contempler tout entière sous nos pieds, nous verrions de là les misères et les calamités qui pullulent dans le monde, les nations détruites par les nations, les royaumes renversés par les royaumes, d'un côté la torture et de l'autre la mort, des hommes ensevelis dans la mer et d'autres dans les cachots ; là nous entendrions des chants de fête et là des cris de douleur ; nous apercevriions le glaive rivalisant avec la maladie, la richesse couloyant l'indigence ; ce n'est plus l'armée de Xercès, c'est l'humanité tout entière qui dans peu de jours sera complètement renouvelée.

Parcourez du regard toutes les infirmités et tous les labeurs qui pèsent sur le corps de l'homme, toutes les afflictions et tous les soucis qui déchirent son âme, les innombrables dangers qui menacent toutes les conditions aussi bien que tous les âges, et vous aurez une assez juste idée des maux de cette vie. Comprenant alors le peu que le monde peut nous donner, vous n'aurez pas de peine à mépriser tout ce qu'il renferme.

7° La suprême misère ici-bas, celle qui vient après toutes les autres, c'est la mort ; et dans le fait, qu'il soit question du corps ou de l'âme, c'est là de toutes les choses terribles la plus terrible :

par la mort le corps est soudainement dépouillé de toutes choses, et le sort éternel de l'âme est déterminé sans appel.

Par tout ce que nous venons de dire, il est aisé de voir combien courte et méprisable est la gloire du monde, puisque telle est la vie sur laquelle elle se fonde, et, par conséquent, combien elle est digne de répulsion et de mépris.

## CHAPITRE V.

*Méditation sur la mort, pour le mercredi soir.*

Vous méditez ce jour-là sur votre heure dernière; il n'est pas de plus utile considération, soit pour acquérir la vraie sagesse, soit pour éviter le péché, soit enfin pour commencer à préparer en temps opportun le compte suprême que nous aurons à rendre.

Pensez d'abord à l'incertitude du moment où la mort viendra vous assaillir; vous ne savez ni le jour, ni le lieu, ni l'état où elle vous surprendra. Vous ne savez qu'une chose, c'est qu'il faudra mourir; tout le reste est incertain, si ce n'est toutefois que l'heure suprême arrive ordinairement quand on l'attend le moins, et qu'elle prend l'homme à l'improviste.

Représentez-vous ensuite la séparation qui doit alors s'accomplir, non-seulement entre nous et les choses que nous avons le plus aimées dans la vie, mais encore entre le corps et l'âme, dont les liens étaient à la fois si puissants et si doux. Si l'on regarde comme une si grande infortune d'être exilé de sa patrie, de ne plus respirer l'air natal, alors même qu'on peut emporter avec soi tout ce qu'on aime, combien plus affreux sera cet exil qui nous éloigne de tous les objets qui nous furent chers, de nos demeures, de nos biens, de nos amis, d'un père et d'une mère, d'une épouse et des enfants, de cette lumière et de cet air où s'épanouit la vie humaine, de tout, en un mot! Si le bœuf fait entendre des mugissements plaintifs quand on le sépare du compagnon de ses travaux, quels ne seront pas les gémissements de votre cœur lorsque vous serez arraché à la compagnie de tous ceux avec lesquels vous aviez porté le joug de la vie présente?

Considérez encore la douleur que l'homme éprouve en ce moment, quand il se demande ce que deviendront son corps et son âme après la mort : pour son corps, il n'ignore pas qu'il n'a pas de meilleure destination que d'être renfermé dans une fosse de six pieds de long, dans le voisinage des autres cadavres ; mais il ne sait pas aussi bien ce que deviendra son âme, quelle destinée sera la sienne. C'est ici la plus cruelle anxiété de la dernière heure, savoir qu'il existe une gloire et une peine éternelles, se voir si rapproché de l'une comme de l'autre, et cependant ignorer laquelle des deux sera notre partage.

Une autre ardente sollicitude, conséquence immédiate de celle-là, c'est ce compte rigoureux qu'il faudra rendre de toute sa vie ; telle est cette pensée, qu'elle a toujours fait trembler jusqu'aux âmes les plus courageuses. Il est rapporté de saint Arsène qu'étant sur le point de mourir, il se mit à trembler de tous ses membres. Et comme ses disciples lui disaient : Père, et vous aussi vous craignez à cette heure ? il leur répondit : Mes enfants, ce sentiment n'est pas nouveau chez moi, puisque j'ai toujours vécu dans cette crainte. — C'est que tous les péchés de la vie passée se présentent alors au moribond comme une armée formidable qui vient fondre sur lui ; et les plus graves, ceux qui lui donnèrent le plus de volupté, sont ceux qui revêtent maintenant les traits les plus terribles et qui lui causent le plus de frayeur. Oh ! qu'elle est amère en ce moment la pensée du plaisir passé, de ce plaisir qui procurait alors une si douce ivresse. Certes, c'est avec beaucoup de raison que le Sage dit : « Ne regardez pas le vin lorsqu'il brille de tout son éclat et qu'il pétille dans la coupe ; il flatte d'abord le palais, puis il mord comme la couleuvre et répand son venin comme le basilic. » *Prov. xxiii, 31, 32.*

Telle est la lie du breuvage empoisonné que l'ennemi nous verse ; tel est le fond du calice de Babylone, de ce calice d'or aux chatoyants reflets. Entouré de tant d'accusateurs, le malheureux commence à se représenter déjà le tableau du jugement redoutable ; il se dit à lui-même : Misérable que je suis, après avoir vécu dans de telles illusions et marché par de semblables chemins, que vais-je devenir en présence du souverain Juge ? Si

l'apôtre saint Paul a pu dire que l'homme recueillera ce qu'il aura semé, *Galat.* vi, 8, moi qui n'ai semé que les œuvres des sens, que puis-je recueillir tout à l'heure si ce n'est la corruption? Saint Jean a dit à son tour que dans la cité céleste, laquelle est tout entière de l'or le plus pur, rien de souillé ne saurait entrer, *Apoc.* xxi, 27; que peut espérer celui dont la vie s'est écoulée dans la honte et l'ordure?

Puis viennent les derniers sacrements, la pénitence, la communion, l'extrême-onction : c'est le suprême secours que l'Eglise donne à ses enfants dans la lutte suprême. Vous pouvez encore ici considérer les terreurs et les angoisses que doit causer à l'homme le souvenir d'une mauvaise vie; combien il voudrait alors avoir marché par un autre chemin; comme il mènerait une conduite différente si le temps lui en était donné; avec quels soupirs il s'efforcera d'appeler Dieu à son aide; mais les douleurs qu'il ressent et les accablants de la maladie lui en laisseront à peine la force.

Représentez-vous après cela les accidents qui se manifestent quand la fin approche, et qui sont comme les avant-coureurs de la mort; quelle épouvante, quel frémissement ils causent! La poitrine se soulève, la voix s'enroue, les pieds s'immobilisent et se glacent, le nez s'amaigrit, les yeux s'enfoncent, les traits n'ont plus d'expression, la langue elle-même se refuse à son office; dans cette précipitation d'une âme qui va partir, tous les sens sont dans le trouble; ils n'ont plus ni mouvement ni vigueur. Mais c'est l'âme elle-même qui subit les plus rudes labeurs, car elle est engagée dans la suprême lutte, dans les ébranlements de l'agonie, soit parce qu'il faut partir, soit parce qu'il faut aller comparaître devant le tribunal de Dieu; elle tient à ce qu'elle était, elle ne voudrait pas y renoncer, et de plus elle redoute la sentence.

Après que l'âme a quitté le corps, il vous reste deux chemins à parcourir : l'un pour accompagner le corps jusqu'à la sépulture; l'autre pour suivre l'âme jusqu'à ce qu'il ait été décidé de son sort. Des deux côtés il y a des incidents qui doivent appeler votre attention. Voyez d'abord dans quel état demeure le corps après

cette séparation, de quels magnifiques ornements on le couvre pour l'ensevelir, avec quel empressement on le pousse hors de sa demeure. Considérez le lugubre appareil des funérailles, le son plaintif des cloches, les prières des assistants, les offices et les chants de deuil que célèbre l'Eglise, la suite et l'affliction des amis, en un mot toutes les circonstances que l'on voit toujours les mêmes, jusqu'à ce que le corps soit laissé là dans la terre du perpétuel oubli.

Du corps passez à l'âme, et représentez-vous, si c'est possible, le chemin qu'elle va prendre dans des régions inconnues, le terme auquel elle doit aboutir, le jugement qui vient après la mort. Imaginez-vous que vous êtes en face du tribunal suprême, que toute la cour céleste réunie assiste à ce terrible interrogatoire où rien n'est passé sous silence, pas même le plus léger délit. Tout rentre dans cet examen formidable, la vie, la fortune, la famille, les inspirations d'en haut, tous les moyens que nous avons eus de mener une vie sainte, et par-dessus tout, le sang de Jésus-Christ. La balance est faite et la sentence définitive est prononcée.

## CHAPITRE VI.

### *Méditation sur le jugement dernier, pour le jeudi soir.*

Voilà sur quel sujet vous méditerez ce jour-là, pour ranimer dans votre âme les deux principaux sentiments qui distinguent le vrai chrétien, à savoir la crainte de Dieu et l'horreur du péché.

Combien terrible sera le jour où doit être discutée la cause de tous les enfants d'Adam, où se terminera le grand procès de notre vie, où le sort éternel de chacun de nous doit être fixé. Ce jour seul embrasse et résume les jours de tous les siècles, le passé, le présent et l'avenir; car alors Dieu demandera compte au monde de tous ces temps sans exception, et la colère accumulée dans son cœur durant le cours de tant de siècles se répandra sur la tête des méchants. Avec quelle impétuosité bondira ce torrent de l'indignation divine, grossi par tous les péchés qui furent jamais commis depuis l'origine des choses?

Rappelez à votre esprit les signes effrayants qui précéderont ce dernier jour ; ils nous sont retracés par le Sauveur dans l'Évangile, *Luc. xxi*. Il y aura des signes dans le soleil, la lune et les étoiles, dans toute la création, au ciel et sur la terre ; l'univers sentira sa fin avant qu'elle arrive, il chancellera de toutes parts sur ses antiques fondements avant la chute suprême. Les hommes surtout sécheront de frayeur à l'aspect de leur mort prochaine, en entendant les mugissements épouvantables de la mer, en voyant les ondes se précipiter avec fureur vers le rivage ; de tels symptômes leur montreront les désastres et les malheurs qui menacent le monde. Ils marcheront au hasard frappés de stupeur et d'épouvante, le visage pâle et décomposé, réduits à l'état de cadavre avant la mort, condamnés avant d'avoir subi le jugement, mesurant le danger à la grandeur de leur effroi, chacun tellement préoccupé du sien qu'il ne songera nullement à celui des autres, pas même d'un père ou d'un fils. Comment songer au prochain quand on est plus qu'absorbé par soi-même ?

Voyez ensuite cet universel déluge de feu qui précédera le souverain Juge ; écoutez les sons effrayants de la trompette qui convoquera toutes les générations sur un même point, au pied du divin tribunal ; contemplez enfin la Majesté suprême qui va l'occuper.

C'est ici le moment de considérer de près l'examen rigoureux auquel chacun sera soumis. « En vérité, dit Job, l'homme ne saurait être justifié s'il est mis face à face avec Dieu. Si le Seigneur entre en jugement avec lui, sur mille accusations qu'il soulèvera, l'homme ne pourra pas répondre à une seule. » *Job. ix, 2, 3*. Qu'éprouvera chacun des pécheurs lorsque, paraissant à son tour sous l'œil scrutateur du Juge souverainement équitable, il l'entendra lui parler ainsi dans le fond de sa conscience : Viens, réponds, homme pervers ; qu'avais-tu vu en moi qui fût tellement digne de tes dédains, et qui t'ait fait passer sous les enseignes de mon ennemi ? Je t'ai créé à mon image et à ma ressemblance ; je t'ai donné la lumière de la foi, je t'ai fait chrétien, je t'ai racheté par mon propre sang. Pour toi j'ai supporté les jeûnes et les veilles, les fatigues de la marche et du travail ;

pour toi j'ai arrosé la terre d'une sueur sanglante ; pour toi j'ai subi les persécutions, les coups, les blasphèmes, les dérisions, les soufflets, le déshonneur, la torture, la croix. Témoins, avec cette même croix, les clous dont elle porte encore l'empreinte ; témoins les cicatrices de mes mains et de mes pieds ; témoins le ciel et la terre, qui compatirent à ma mort. Qu'as-tu fait de cette âme qui m'appartenait, puisque je l'avais payée de tout mon sang ? Au service de qui a été employé ce que j'avais acheté si cher ? O génération imbécile et adultère ! Comment as-tu mieux aimé servir ton ennemi dans la douleur que ton Créateur et Rédempteur dans l'allégresse ? Que de fois je t'ai appelée, et tu n'as pas voulu me répondre ! J'ai frappé à ta porte ; elle est restée impitoyablement fermée. J'ai étendu mes mains sur la croix ; et tu n'as pas daigné seulement les regarder. Tu as méprisé mes conseils, toutes mes promesses et toutes mes menaces. Et maintenant parlez, esprits célestes, soyez juges vous-mêmes entre mon peuple et moi : que devais-je faire pour lui que je n'ai point fait ?

Qu'ont à répondre là les méchants, ceux qui tournent en ridicule les choses divines et la vertu, ceux qui méprisent l'innocence et la simplicité, ceux qui tiennent beaucoup plus compte des lois du monde que des lois de Dieu, ceux qui se sont montrés sourds à la voix du Seigneur, insensibles à toutes ses inspirations, rebelles à tous ses commandements, inflexibles devant sa vengeance, ingrats envers ses bienfaits ? Que répondront ceux qui ont vécu comme s'ils avaient été persuadés qu'il n'y a pas de Dieu, et ceux qui n'ont pas connu d'autre loi sur la terre que celle de leur propre intérêt ? « Que ferez-vous, hommes de ce caractère, dit Isaïe, au jour de la visite et de la calamité, qui vous sera venue de loin ? A qui demanderez-vous secours, à quoi vous servira l'abondance de vos richesses ? »

Considérez, en dernier lieu, la terrible sentence que le Juge fulminera contre les méchants, l'effrayante parole qu'il fera retentir à leurs oreilles et dont frémiront tous ceux qui l'auront entendue. « Ses lèvres sont pleines d'indignation, dit encore le même Prophète, et sa langue est comme un feu dévorant. » *Isa.*

xxx, 27. Et quel est le feu capable de consumer comme de telles paroles? « Retirez-vous de moi, maudits, allez au feu éternel qui a été préparé pour le diable et ses anges. » *Matth.* xxv, 41. Que de réflexions et que de sentiments ces paroles ne doivent-elles pas inspirer? Il y a là le suprême éloignement et la malédiction suprême, le feu, la compagnie des démons, et par-dessus tout l'éternité.

## CHAPITRE VII.

*Méditation sur les peines de l'enfer, pour le vendredi soir.*

Tel sera le sujet de votre méditation ce jour-là, dans le but encore de corroborer de plus en plus dans votre âme la crainte de Dieu et l'horreur du péché.

Les peines de l'enfer, comme l'observe saint Bonaventure, ne peuvent être représentées à notre imagination que par des comparaisons et des figures sensibles, dont les saints docteurs nous ont donné l'exemple. On peut donc se représenter d'abord le lieu de l'enfer comme un vaste et ténébreux cachot creusé dans le sein de la terre, ou comme un puits d'une immense profondeur toujours rempli de feu, ou bien encore comme une horrible cité où règnent le désordre et l'épouvante, tout entière dévorée par de vives flammes, où l'on n'entend que les clameurs des bourreaux et les gémissements des victimes, un pleur éternel, un éternel grincement de dents.

Dans cet affreux séjour, on souffre deux peines principales, la peine des sens et celle du dam. Quant à la première, songez qu'il n'y aura là aucun sens intérieur ou extérieur qui n'ait son supplice particulier. En effet, comme les méchants ont offensé Dieu par toutes les facultés de leur âme et de leur corps, ont fait de toutes autant d'instruments de péché, la justice divine veut que chacune ait sa torture spéciale et soit traitée comme elle l'a mérité. Là les yeux impudiques et adultères seront tourmentés par les formes horribles des démons; là les oreilles qui se plurent à écouter le mensonge, la médisance et l'ignominie, n'entendront plus que gémissements et blasphèmes; là les narines amoureuses

de parfums et d'agréables senteurs, seront toujours pleines d'une puanteur insupportable; là le palais qui goûtait avec délices les mets recherchés et délicats, éprouvera la rage de la faim et de la soif; la langue qui murmurait et blasphémait sera rongée par le fiel des dragons; le tact si longtemps flatté par les choses les plus douces, ira sans cesse, comme le remarque Job, xxiv, 19, du froid intolérable de la glace aux intolérables ardeurs du feu; l'imagination aura l'impression des douleurs présentes, et la mémoire le souvenir des plaisirs passés; l'entendement se portera vers le plus effroyable avenir, et la volonté sera saisie d'une colère et d'une fureur impuissantes contre Dieu.

Enfin, sur un seul point se trouveront réunis tous lès maux et tous les supplices qui se puissent imaginer; car, comme s'exprime saint Grégoire, il y aura là les extrémités opposées du froid et du feu sans aucun adoucissement possible, le ver qui ne meurt pas, d'insupportables odeurs, des ténèbres palpables, des coups incessants, la vue des démons, le trouble et la confusion des péchés, le désespoir universel et définitif. *Moral.*, lX, xvi. Et maintenant, je vous le demande, si le plus léger de tous ces maux, alors même qu'on ne devrait le subir que pendant quelques instants, nous paraît à bon droit intolérable, que sera-ce d'avoir à supporter à la fois cette immense multitude de maux dans tous ses membres, dans tous ses sens, dans toutes les puissances de son être; et cela, non pour une nuit seulement, ni pour mille, mais pour toute l'éternité? Quelle est l'intelligence qui serait capable de comprendre, ou la parole qui pourrait exprimer ce que nous laissons à peine entrevoir?

Et ce n'est pas là cependant la plus grande des peines qu'on ait à subir dans l'enfer; il en est une autre incomparablement plus terrible, celle que les théologiens appellent peine du dam, et qui consiste à être à jamais privé de voir Dieu et les immortels habitants de la patrie céleste. Une peine, en effet, est d'autant plus grande qu'elle nous prive d'un plus grand bien. Par conséquent, comme Dieu est évidemment le plus grand de tous les biens, s'en voir à jamais privé est évidemment le plus grand de tous les maux; et c'est celui qu'on désigne sous ce nom.

Voilà les tourments que souffrent indistinctement tous les damnés. Mais, outre ces tourments généraux, il en est de particuliers qui s'appliqueront à chaque réprouvé suivant la nature de ses vices et le caractère de sa vie : autre sera la peine du superbe, autre celle de l'envieux, de l'avare, du voluptueux, de chaque catégorie de pécheurs en un mot. La souffrance sera spécifiée par le mauvais plaisir qu'on aura goûté sur la terre : à l'orgueil correspondra la honte, à la présomption l'abaissement, aux excès du luxe le dénûment absolu, aux voluptés de la table la torture de la faim et de la soif.

Mais ce qui met le comble et le sceau à toutes ces peines, c'est la pensée de l'éternité. Quelque grandes qu'elles soient, elles seraient encore tolérables si elles devaient avoir une fin ; car rien de ce qui finit n'est réellement grand. Une peine qui n'a ni fin, ni allègement, ni diminution quelconque ; quand rien ne doit avoir un terme, ni la peine elle-même, ni celui qui l'inflige, ni celui qui la subit ; un exil sans espoir de retour, un cachot qui ne s'ouvrira jamais, c'est ce qui donne le vertige à celui qui fixe là-dessus sa pensée.

Au fond, voilà le plus affreux de tous les supplices dont l'enfer est le théâtre ; car si les peines qu'on y souffre avaient un temps limité, serait-ce mille ans, cent mille, ou même, comme s'exprime un docteur, si l'on pouvait espérer de les voir finir après qu'on aurait épuisé toutes les eaux de l'Océan, en tirant de cet abîme une seule goutte tous les dix siècles, ce serait là une sorte de consolation. Mais il n'en est pas ainsi ; le supplice des réprouvés est éternel comme Dieu ; la durée de leur malheur se mesure sur celle de la divine gloire. Tant que Dieu vivra, ils mourront ; quand Dieu cessera d'être ce qu'il est, ils ne seront plus ce qu'ils sont. Je voudrais donc, mon frère, que cette éternelle durée fût pour vous l'objet d'une perpétuelle méditation, et que cette pensée demeurât à jamais gravée dans votre âme, puisque la Vérité substantielle a fait entendre ce cri puissant dans son Evangile : « Le ciel et la terre passeront ; mes paroles ne passeront pas. » *Luc. XXI, 33.*

## CHAPITRE VIII.

*Méditation sur la gloire des élus, pour le samedi soir.*

Consacrez ce jour à réfléchir sur la gloire des amis de Dieu dans le ciel, afin d'exciter votre cœur à mépriser le monde et à désirer la société des bienheureux.

Pour arriver à vous faire une idée de leur béatitude, vous aurez à considérer cinq choses principales parmi beaucoup d'autres qu'on peut y découvrir : l'excellence du lieu, la noblesse des habitants, la vision de l'essence divine, la gloire des corps, la réunion de tous les biens dans cet immortel séjour.

1° L'excellence du lieu et notamment sa grandeur incommensurable ; quand on lit dans des auteurs dignes de foi que chacune des étoiles qui brillent au ciel est plus grande que la terre, que quelques-unes même ont vingt et cent fois sa grandeur ; et lorsque avec cette pensée on élève les yeux vers la voûte céleste parsemée de tant d'étoiles, et qu'on y voit tant d'espaces vides qui pourraient en recevoir un plus grand nombre encore, comment n'être pas effrayé ? Comment ne serait-on pas frappé d'étonnement et jeté hors de soi-même en considérant l'immensité de ce lieu, et beaucoup plus la grandeur de celui qui l'a créé ?

Après cela, quelle est la langue humaine qui pourrait en décrire la beauté ? Si, dans cette vallée de larmes, dans ce lieu de notre exil, le Tout-Puissant a créé des choses si belles et si merveilleuses, que n'aura-t-il pas fait pour orner le séjour de sa propre gloire, le trône de sa grandeur, le palais de sa majesté, la maison de ses élus, le paradis des éternelles délices ?

2° A l'excellence du séjour correspond la noblesse des habitants ; leur nombre, leur sainteté, leur opulence, leur beauté dépassent tout ce que notre intelligence peut concevoir. Saint Jean nous dit que la multitude des élus est innombrable ; saint Denis, que le nombre des anges est incomparablement supérieur à celui de toutes les choses matérielles ; et saint Thomas, insistant sur cette même pensée, nous montre ces glorieux esprits l'emportant par

leur nombre sur tous les objets visibles et matériels, autant que la grandeur des cieux l'emporte sur celle de la terre. Quoi de plus digne d'admiration? Cette seule circonstance bien méditée suffirait pour ravir tout entendement humain. Ajoutez que chacun de ces esprits bienheureux, sans en excepter le plus humble de tous, possède plus de beauté que tout ce monde dont le spectacle se déroule à nos yeux. Que sera-ce donc de contempler les innombrables légions célestes, leurs perfections, leurs hiérarchies, leurs divers offices? Les anges et les archanges vont à tous les points de l'univers accomplir leur mission, les principautés et les puissances, les dominations et les vertus triomphent au sein de l'éternelle joie, les trônes resplendent, les chérubins sont illuminés, les séraphins brûlent d'ineffables ardeurs, et tous chantent éternellement la gloire du Très-Haut. Si la compagnie des hommes de bien et leur conversation nous sont si agréables et si douces, quel bonheur n'éprouverons-nous pas dans la société de tout ce qu'il y a jamais eu de bon et de vertueux? Quel bonheur de converser avec les apôtres et les prophètes, d'avoir les martyrs et tous les élus pour compagnons et pour amis.

3° Il y a plus : si c'est une telle gloire de vivre dans la compagnie des bienheureux, que sera-ce de posséder la présence et l'amitié de Celui que louent les étoiles en montant à l'horizon, dont le soleil et la lune ne sont ici-bas que le pâle et lointain reflet, devant qui les anges et tous les princes de la cour céleste se prosternent dans un saint ravissement? Qui nous dira ce que nous éprouverons en contemplant ce bien qui renferme éminemment tous les biens, ce monde supérieur où sont compris tous les mondes, l'Être unique source permanente de tous les êtres, possédant toutes leurs perfections, mais à un degré de perfection infinie. Si ce fut une si grande chose pour la reine de Saba de voir et d'entendre Salomon, qu'elle ne put s'empêcher de s'écrier : « Heureux ceux qui sont obligés de se tenir devant vous et qui jouissent de votre sagesse! » III *Reg.* x, 8, que sera-ce de contempler le vrai Salomon, le Salomon suprême, la sagesse incréée, la grandeur infinie, la beauté primordiale, la bonté par essence, et d'en jouir éternellement? Voilà quelle est la gloire

essentielle des élus; voilà quel est le dernier terme et comme l'heureux port de tous nos désirs.

4° Considérez ensuite la gloire qui doit être le partage des corps : ils seront doués de quatre propriétés spéciales, qui sont la subtilité, la rapidité, l'impassibilité et la clarté; cette dernière sera tellement grande que chacun de ces corps resplendira comme le soleil dans le royaume du Père. Par conséquent, si un seul soleil suffit pour donner à tout l'univers lumière et joie, qui pourrait exprimer l'effet produit par tant de soleils réunis? Que dirai-je de tous les autres biens entassés dans cette éternelle demeure? Là une santé qui ne connaît pas de défaillance, une liberté qui ne craint pas la servitude, une beauté dont la fleur nè se ternira jamais, une immortalité à l'abri de toute corruption, une abondance inépuisable, un repos que rien ne trouble désormais, une sécurité qui n'admet plus de crainte, une connaissance exempte de toute erreur, un rassasiement sans dégoût, une joie que n'altérera jamais la tristesse, une gloire que l'envie ne saurait obscurcir. Ni faveur, ni préférence, ajoute saint Augustin, et nul ne sera loué par illusion ou par flatterie. C'est le règne de l'honneur véritable, qu'on ne refuse jamais à celui qui le mérite et qu'on n'accorde jamais à celui qui ne le mérite pas. C'est aussi le règne de la paix, puisque l'homme ne sera troublé ni par lui-même, ni par les autres. *De civit. Dei*, XXI, xxx. La vertu y sera récompensée par elle-même, puisqu'elle recevra le prix qui lui fut promis; et ce prix, on le possédera sans fin, on l'aimera sans dégoût, on le glorifiera sans fatigue. Le séjour est immense, splendide, calme et lumineux; la société se compose des âmes les plus sympathiques et les plus pures; on n'éprouve pas là les alternatives du temps, les ombres de la nuit et du crépuscule : c'est une simple et permanente éternité. Au ciel, règne en quelque sorte un printemps éternel, dont la douce température et la merveilleuse floraison sont entretenues par le souffle de l'Esprit-Saint. Tous les habitants de cette heureuse patrie chantent avec allégresse les louanges du suprême Auteur de toutes choses, dont la magnificence leur a fait une si glorieuse destinée. O cité céleste! O royaume immortel! O véritable paradis de

délices! O peuple qui ne sait pas murmurer contre son roi! O fraternelle union! O hommes dont les désirs sont pleinement satisfaits!

Pourquoi le temps de la lutte dure-t-il encore? Pourquoi se prolongent-ils les jours de mon exil et de mon pèlerinage? Quand brillera pour moi l'aurore de l'immortalité? Quand viendrai-je et paraîtrai-je devant la face de mon Dieu?

## CHAPITRE IX.

*Méditation sur les bienfaits divins, pour le dimanche soir.*

Ce jour-là vous repasserez dans votre mémoire la série des bienfaits divins pour en rendre grâce au Seigneur, et vous enflammer d'amour pour Celui qui vous a tant aimé lui-même.

Ces bienfaits, à la vérité, sont innombrables; mais vous pourrez vous borner à méditer sur les cinq principaux qui suivent : la création, la providence, la rédemption, la vocation et quelques autres bienfaits particuliers moins connus.

1° Pour vous faire une idée du bienfait de la création, demandez-vous à vous-même ce que vous étiez avant d'avoir reçu l'existence, et considérez avec la plus grande attention ce que le Seigneur a fait pour vous, ce qu'il vous a donné antérieurement à tout mérite : le corps avec tous ses membres et tous ses sens, l'âme, substance incomparablement supérieure, avec ses trois nobles facultés, l'entendement, la mémoire et la volonté; et comprenez bien que vous donner une telle âme, c'était vous mettre en possession de tout. En effet, il n'est aucune perfection dans une créature quelconque que l'homme ne possède d'une certaine façon : d'où il résulte que l'être intellectuel dont il a été gratifié met simultanément en son pouvoir toutes les autres choses.

2° Considérez à quel point votre être tout entier dépend de la divine Providence; vous ne vivriez pas un instant, vous seriez dans l'impuissance de faire un seul pas en dehors de son action. C'est pour votre service qu'elle a aussi créé tous les êtres qui constituent le monde, la terre et la mer, les oiseaux et les pois-

sons, les animaux et les plantes, les anges eux-mêmes qui peuplent les cieux. Reportez ensuite vos regards sur vous-même, sur votre santé, vos forces, votre vie, sans en excepter la nourriture et les autres secours qui la maintiennent. Songez spécialement aux misères et aux calamités dans lesquelles vous voyez chaque jour tomber tant d'autres hommes; elles seraient également devenues votre partage, si la bonté de Dieu ne vous en avait préservé.

3° Touchant le bienfait de la rédemption, il y a deux choses à considérer : d'abord, le nombre et la grandeur des biens que le Sauveur a répandus sur nous par l'accomplissement de ce mystère; puis, le nombre et la grandeur des maux qu'il a soufferts dans son corps virginal et dans son âme sainte, pour nous mériter de tels biens. Et pour vous rendre encore mieux compte de ce que vous devez au Rédempteur pour toutes ses souffrances, vous pourrez vous poser quatre grandes questions sur le mystère de sa passion et de sa mort : Qui a souffert? Qu'a-t-il souffert? Pour qui a-t-il souffert? Pour quelle cause et dans quel but? — Qui a souffert? Dieu lui-même. Qu'a-t-il souffert? Les humiliations les plus grandes et les plus affreux tourments qui furent jamais. Pour qui a-t-il souffert? Pour des créatures ingrates, abominables, rivalisant avec les démons par leurs œuvres. Pourquoi a-t-il souffert? Non pour son propre avantage, ce n'est pas non plus que nous l'eussions mérité, c'est par pure miséricorde, par les entrailles de son infinie charité.

4° Le bienfait de la vocation est multiple et sollicite votre attention sous plusieurs rapports : Quelle inestimable faveur Dieu ne vous a-t-il pas faite en vous élevant à la dignité de chrétien, en vous appelant à la foi par le saint baptême, en vous faisant participer aux autres sacrements? Si vous avez perdu l'innocence après cette vocation, et s'il vous a tiré de l'état du péché, vous rendant sa grâce et vous remettant sur la voie du salut, pourrez-vous jamais le louer assez pour un tel bienfait? Quelle miséricorde de vous avoir si longtemps supporté, malgré vos chutes et vos désordres, de vous avoir envoyé tant de bonnes inspirations, de n'avoir pas tranché le fil de votre vie, comme cela est arrivé à

tant d'autres dans le même état; enfin, de vous avoir appelé d'une voix si puissante que vous soyez revenu de la mort à la vie et que vous ayez ouvert les yeux à la lumière! Quelle miséricorde encore ne vous a-t-il pas témoignée, depuis cette conversion, en vous donnant la grâce de ne pas retomber dans le péché, de vaincre vos ennemis, de persévérer dans le bien.

5° Voilà les bienfaits publics et connus; mais il en est d'autres qui sont cachés et que connaît seulement celui qui les reçoit; il en est même de tellement secrets qu'ils ne sont connus que de celui qui les donne. Que de fois vous eussiez mérité par votre orgueil, votre négligence ou votre ingratitude, que Dieu vous abandonnât comme il en abandonne tant d'autres pour les mêmes motifs! et il ne l'a pas voulu. Que de maux, que d'occasions de chute, dont le Seigneur vous a préservé par sa tendre sollicitude, en brisant les filets de l'ennemi, en déjouant ses manœuvres, en trompant ses désirs et ses desseins! Que de fois il aura fait envers chacun de nous ce qu'il disait à saint Pierre: « Satan a fait tout ce qui était en son pouvoir pour vous cribler comme on crible le froment; mais j'ai prié pour toi afin que ta foi ne soit pas ébranlée. » *Luc. xxii, 31, 32.* Au reste, qui pourrait savoir les secrets de la bonté divine? Il est possible quelquefois que l'homme connaisse les bienfaits positifs; mais ceux qu'on peut appeler privatifs et qui consistent moins à faire un bien qu'à délivrer d'un mal, qui pourra les connaître? Il est donc juste de rendre toujours grâces au Seigneur pour les uns et pour les autres, persuadés que nous sommes toujours en reste avec lui et que nous lui devons beaucoup plus que nous ne pourrions jamais lui payer, beaucoup plus même que nous ne saurions comprendre.

Pour nous élever néanmoins à cette connaissance, dans la mesure de nos facultés, il importe beaucoup de considérer dans chacun de ces bienfaits les principales circonstances qui se réduisent, nous l'avons dit, à ces quatre questions: Qui donne? A qui donne-t-il? Pour quel motif? De quelle manière?

En réponse à la première question, considérez la grandeur de celui qui vous fait un tel bien, et qui n'est autre que Dieu; considérez sa toute-puissance, qui vous est manifestée par la struc-

ture du monde et toutes les créatures dont il est composé; son infinie sagesse, que vous reconnoissez à l'ordre, à l'harmonie, à l'admirable concert de ce magnifique ouvrage; devant une telle considération, vous estimerez grand tout ce qui vous vient de la main du Roi suprême, tout, jusqu'au bienfait en apparence le plus léger, parce qu'il communique à tout l'empreinte de son infinie dignité.

La petitesse de celui qui reçoit, comparée à la grandeur de celui qui donne, est encore une circonstance qui ne rehausse pas moins le bienfait. De là cette parole de David : « Seigneur, qu'est-ce que l'homme pour que vous daigniez vous souvenir de lui? et le fils de l'homme pour que vous le visitiez? » *Ps. viii, 5.* En effet, si l'univers tout entier n'est pas plus qu'une fourmi devant la Majesté divine, que sera l'homme, qui n'est qu'une imperceptible partie de l'univers? N'est-ce donc pas une bien grande miséricorde, le plus étonnant des prodiges, que le souverain Seigneur de toutes choses ait tant à cœur de répandre les plus grands bienfaits sur une si petite fourmi?

Remontez à la cause, et vous serez encore plus étonné. Il est évident que nul ne fait un bien, ni même un pas, sans espérer ou se proposer quelque avantage pour lui-même. Seul, ce divin Seigneur nous comble de ses bienfaits et de ses faveurs par une miséricorde pure, sans rien attendre de nous; toutes ses œuvres sont des œuvres de grâce et d'amour. Car enfin, si vous êtes prédestiné, pour quel autre motif, je vous prie de me le dire, vous a-t-il prédestiné, puis créé, racheté, fait chrétien, admis à son service? Quel mobile a-t-il eu pour vous accorder tant de bienfaits, si ce n'est un amour pur et sans mélange?

Ceci vous amène à considérer une chose qui n'est pas moins importante : la manière dont procède ce divin Bienfaiteur, la spontanéité de son action, la libre expansion de son cœur. Tout le bien qu'il nous a fait dans le temps, il l'a résolu de toute éternité; il nous a donc aimés d'un amour éternel, et c'est avec la même tendresse qu'il n'a cessé de nous fournir tous les moyens d'accomplir notre salut. Il s'en occupe avec tant de prévoyance et de sollicitude, que sa providence ne paraît pas embrasser d'autres

objets; on dirait que son unique occupation consiste à procurer le salut de chacun de nous. Voilà un sujet de méditation qu'une âme pieuse doit ruminer la nuit et le jour; elle y trouvera une nourriture aussi suave qu'abondante pour le soutien et le bonheur de sa vie.

## CHAPITRE X.

### *De l'usage et du fruit des méditations précédentes.*

Telles sont, lecteur chrétien, les sept premières méditations auxquelles vous pouvez appliquer votre esprit et votre cœur pendant les sept jours de la semaine. Ce n'est pas qu'il vous soit interdit de méditer sur d'autres sujets ou d'intervertir l'ordre des jours; car, comme nous avons eu soin de vous le dire, toute pensée capable de vous inspirer l'amour et la crainte de Dieu, en même temps que le zèle pour l'observation de sa loi sainte, est un excellent sujet de méditation. J'ai cru cependant devoir vous indiquer avant tout ceux que j'ai consignés ici : d'abord, parce que ce sont là les principaux mystères de notre foi, et dès lors ceux qui peuvent le mieux, de leur nature, vous conduire au but dont nous parlons; ensuite, parce que les commençants, semblables aux enfants qui ont besoin de lait pour nourriture, auront de la sorte un aliment tout préparé, placé sous leur main, d'une digestion facile. Sans un tel secours, il arrive quelquefois qu'ils vont de droite et de gauche, abandonnant un sujet pour en prendre un autre, n'ayant ni direction ni but, comme des voyageurs dans un pays inconnu.

Il est bon de remarquer encore que les méditations de cette semaine sont d'une utilité spéciale au commencement de la conversion, dans ces premiers temps où l'homme vient de quitter le monde pour se donner à Dieu; car il importe alors de réfléchir sur ce qui peut le mieux exciter en nous l'horreur du péché, le mépris du monde et la crainte de Dieu. Ce sont là les premiers degrés de cette heureuse ascension; et les novices doivent s'arrêter là pendant quelque temps, insister sur ces méditations, pour enraciner solidement dans leur cœur les vertus et les sentiments de la vie nouvelle.

## CHAPITRE XI.

*Des sept autres méditations sur la passion du Sauveur,  
et de la manière de les faire.*

Cette seconde série de méditations comprend, avec le mystère de la passion proprement dite, ceux de la résurrection et de l'ascension de Jésus-Christ; on y pourra même ajouter les autres principales circonstances de sa très-sainte vie.

Il y a six choses que nous devons considérer dans la passion du Christ : La grandeur de ses souffrances, pour y compatir ; la grandeur de nos péchés, qui en sont la cause, pour les abhorrer ; la grandeur du bienfait, pour en témoigner notre reconnaissance ; l'excellence de la divine bonté, pour l'aimer davantage ; les profondes harmonies du mystère, pour mieux l'admirer ; les vertus sans nombre que le Christ y fait éclater, pour nous animer à marcher sur ses traces. D'après cela, dans le cours de nos méditations, un jour nous devons incliner notre cœur au sentiment de la compassion envers notre divin Sauveur, en songeant que ses souffrances furent les plus grandes qui aient jamais existé, soit à raison de la délicatesse de son corps, soit à raison de la vivacité de son amour, soit encore parce qu'il a souffert sans aucune consolation, comme nous l'avons dit ailleurs.

Un autre jour nous pourrions tirer de là des motifs de componction, en nous souvenant que nos péchés furent la cause de ses humiliations et de ses douleurs. Nous y trouverons aussi de puissants motifs d'amour et de reconnaissance, en pensant à la grandeur de l'amour qu'il nous a lui-même manifesté par ce mystère, et de plus à la grandeur du bienfait qu'il nous accorde dans l'abondance de sa rédemption, dans le prix qu'il y met et le peu de fruit qu'il en retire.

Parfois nous devons tâcher de comprendre les hautes convenances du moyen que le Seigneur a choisi pour remédier à nos misères. Il satisfait pleinement à toutes nos dettes, il nous met en possession des trésors de la grâce, il rabaisse notre orgueil, il

nous inspire le mépris du monde, l'amour de la croix, de la pauvreté, de l'humiliation, du renoncement, de l'austérité, de tous les labeurs de la vertu.

Nous devons aussi porter les yeux sur les salutaires exemples que le Sauveur nous a donnés dans sa vie et d'une manière plus éclatante encore dans sa mort. Aimons à contempler sa douceur, sa patience, son obéissance, sa miséricorde, sa pauvreté, sa charité, son humilité, sa bonté, sa modestie, toutes les vertus qui resplendissent dans ses œuvres et ses paroles, beaucoup plus que les étoiles au firmament; proposons-nous d'en retracer quelque chose dans notre vie, pour ne pas laisser inactif l'esprit nouveau qu'il a soufflé dans notre âme, improductive la grâce qu'il nous a donnée; et de la sorte nous irons à lui par lui. Telle est la manière la plus sublime à la fois et la plus avantageuse de méditer sur la passion du Christ; par l'imitation, nous arriverons à la transformation, si bien que nous puissions dire avec l'Apôtre : « Je vis, non plus moi-même; c'est le Christ qui vit en moi. » *Galat. II, 20.*

En considérant ces diverses circonstances, nous devons avoir le Christ sans cesse présent à nos yeux, comme s'il nous apparaissait dans toutes les phases de sa passion; ce n'est plus une histoire que nous lisons, c'est un drame vivant qui s'accomplit; et surtout ne perdons jamais de vue les quatre questions déjà développées : Qui souffre? Pourquoi souffre-t-il? Dans quel but? De quelle manière? Qui souffre? Le Dieu tout-puissant, encore une fois, l'immense, l'éternel, l'infini. Pour qui souffre-t-il? Pour la plus ingrate et la plus insensible de toutes les créatures. Comment souffre-t-il? avec une humilité profonde, avec une bonté, une patience, une modestie, une mansuétude sans bornes. Pour quel motif et dans quel but? Ce n'est pas en vertu de nos mérites ni dans l'intérêt de sa grandeur, c'est uniquement pour notre bien et par un élan de pure miséricorde. Ne vous arrêtez pas aux souffrances extérieures; pénétrez dans son intérieur, c'est là que sont les douleurs les plus grandes; l'âme du Christ nous offre un plus ample sujet de méditation que le spectacle de son corps, aussi bien quand il s'agit de ses souffrances que lorsqu'il est question d'un autre sentiment, d'un autre acte quelconque.

Cela posé, distribuons, d'après l'ordre établi, les mystères de sa sainte passion. Voici maintenant les sept méditations qui roulent sur cet objet.

## CHAPITRE XII.

### *Méditation sur la passion du Sauveur, pour le lundi matin.*

Ce premier jour, après avoir fait le signe de la croix et la préparation dont nous avons déjà parlé, vous méditez sur ces trois objets : l'entrée de Jésus-Christ dans la ville de Jérusalem parmi les acclamations du peuple, le lavement des pieds, l'institution de la divine Eucharistie. Après avoir accompli l'œuvre de la prédication de l'Évangile, quand fut arrivé le temps du grand sacrifice, l'Agneau sans tache voulut se rendre au lieu qui devait être le théâtre de la rédemption du genre humain. Et pour bien montrer avec quel amour et quelle vive allégresse il allait boire le calice de sa passion, il permit que son entrée à Jérusalem fût un véritable triomphe.

#### 1.

##### La fête des Rameaux.

Tout le peuple sortit de la ville pour venir à la rencontre du Sauveur en poussant de grandes acclamations, en célébrant ses louanges; les uns portaient à la main des rameaux d'olivier ou de palmier, les autres étendaient leurs vêtements sur le chemin où Jésus allait passer, tous criaient d'une commune voix : « Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur! Hosanna, gloire au Fils de David! gloire au plus haut des cieux! » *Matth.* XXI, 9.

Mon frère, unissez votre voix à ces voix, vos louanges à ces louanges; rendez grâces au Seigneur pour l'inappréciable bienfait qu'il vous accorde dans cette circonstance, et pour l'ardent amour avec lequel il vous l'accorde. Vous lui devez beaucoup sans doute à cause de ce qu'il a souffert pour vous; mais vous lui devez beaucoup plus à raison de l'amour avec lequel il a souffert. Quelque grands qu'aient été les tourments de sa passion, les flammes de son cœur montaient encore plus haut que celles du

sacrifice ; de telle sorte qu'il a moins souffert qu'aimé, et qu'il aurait souffert davantage s'il l'avait fallu.

Et vous aussi, sortez, allez à la rencontre de ce nouveau triomphateur, recevez-le avec des acclamations de joie, avec des palmes à la main, en étendant vos habits sous ses pieds, pour célébrer le jour heureux de sa visite. Les cris de joie sont la prière et l'action de grâces, les rameaux d'olivier représentent les œuvres de miséricorde, tandis que les palmes symbolisent la mortification et la victoire sur soi-même ; et dans cette action d'étendre ses vêtements sur la terre, on peut voir une image de la rigueur avec laquelle le vrai fidèle traite sa chair. Persévérez donc dans la prière afin de glorifier Dieu, pratiquez la miséricorde et volez au secours de votre prochain, mortifiez en même temps vos passions, châtiez votre corps, et vous pourrez alors recevoir le divin Sauveur en vous-même.

Là vous trouverez aussi une preuve éclatante du peu que vaut la gloire du monde, un puissant motif de la mépriser et de la fuir cette gloire qui traîne tant d'hommes à sa suite et pour laquelle on commet tant d'excès. Voulez-vous savoir l'estime que vous en devez faire ? Portez les yeux sur le triomphe que le monde décerne en ce jour à Jésus-Christ, et puis songez que cinq jours après ce même monde lui préfère Barabbas, demande à grands cris sa mort, en disant : Crucifiez-le ! crucifiez-le ! Ainsi donc, celui qu'il proclame aujourd'hui fils de David, — et David est pour ce peuple le plus grand des saints, — demain il le tient pour le dernier des hommes, moins digne de la vie qu'un voleur et un homicide. Quel exemple plus frappant désirerions-nous de la gloire mondaine et du prix que nous devons attacher aux éloges aussi bien qu'aux jugements des hommes ? Quoi de plus léger, de plus capricieux, de plus aveugle, de plus inconstant et de plus déloyal ? Le jugement du monde, mais qui l'ignore ? il affirme aujourd'hui, et demain il niera ; tantôt il loue, et tantôt il blasphème ; dans un moment il vous élève au-dessus des nues, et dans un autre il va vous précipiter au fond des abîmes ; un jour il vous proclame fils de David, un autre jour il vous déclare pire que Barabbas.

Telle est la manière de juger de cette bête à mille têtes, de ce monstre trompeur, qui ne connaît ni bonne foi, ni loyauté, ni vérité envers personne, qui ne mesure le mérite et la vertu que sur son intérêt propre. Nul n'est bon si ce n'est celui qui se montre prodigue envers lui, serait-ce du reste un païen; nul n'est mauvais si ce n'est celui qui le traite comme il le mérite, serait-ce d'ailleurs un homme à miracles. Encore une fois, il ne pèse la vertu qu'au poids de son intérêt. Que dirai-je de ses mensonges et de ses déceptions? A qui jamais a-t-il tenu parole? se pique-t-il de donner ce qu'il a promis? quelle constance y a-t-il dans son amitié? tarde-t-il longtemps à la trahir après l'avoir jurée? le vin qu'il vend si cher, n'est-il pas corrompu par mille artifices? Rien de permanent en lui que son inconstance; rien d'universel que son infidélité. Voilà le traître Judas qui baise ses amis pour les livrer à la mort; voilà l'infâme Joab qui plonge sa dague dans le corps de celui qu'il embrasse en le sauvant du nom d'ami. Il fait sonner bien haut les qualités de son vin, et il ne vous donne que du vinaigre; il promet la paix, et c'est la guerre qu'il prépare en secret: difficile à conserver, plus difficile à saisir, périlleux quand on le possède, plus périlleux encore quand on le quitte.

O monde pervers, faux dans tes promesses, certain dans tes tromperies, sans amitié véritable, ennemi masqué, flatteur dans tes paroles, secrètement hostile dans tes sentiments, agréable au début, plein d'amertume dans la suite, caressant au dehors, cruel au dedans, perfide dans tes actes, avare dans tes dons, prodigue de douleurs, brillant à la surface, vide au fond: des épines sanglantes sous des fleurs mensongères.

## II.

### Du lavement des pieds.

Après ce coup d'œil jeté sur le monde, considère, ô mon âme, ton doux Jésus dans la dernière Cène. Vois le merveilleux exemple d'humilité qu'il te donne là en se levant de table pour laver les pieds de ses disciples. O Dieu de bonté, qu'est-ce que

vous faites? O bon Jésus, pouvez-vous humilier de la sorte votre infinie Majesté? Qu'aurais-tu éprouvé, mon âme, devant ce spectacle d'un Dieu s'agenouillant aux pieds des hommes, aux pieds même d'un Judas? Malheureux apôtre, comment une telle condescendance n'a-t-elle pas ébranlé ton cœur? Est-il possible que tu aies résolu de vendre cet Agneau plein de mansuétude? Est-il possible qu'en ce moment la honte et le repentir ne s'emparent pas de toi? O mains divinement belles, comment consentez-vous à toucher des pieds tellement abominables? O mains admirablement pures, ne craignez-vous pas de vous souiller au contact de ces pieds qui ont traîné dans les voies tortueuses de la trahison et du sang? O heureux apôtres, comment ne tremblez-vous pas vous-mêmes à la vue d'une semblable humilité? Pierre, que faites-vous? consentirez-vous à ce que le Tout-Puissant vous rende un si vil office? Frappé d'admiration et d'étonnement, saint Pierre, voyant le Seigneur agenouillé devant lui, laisse échapper cette parole : Quoi! vous, Seigneur, vous voulez me laver les pieds, à moi pauvre créature! N'êtes-vous pas le Fils du Dieu vivant? n'êtes-vous pas le Créateur du monde, l'éternel ornement du ciel, le bonheur des anges, la consolation et l'espoir des hommes, la splendeur de la gloire paternelle, la source de la divine sagesse dans les hauteurs de l'immortalité? Et c'est vous qui voulez me laver les pieds? Vous, mon Dieu! Comment allier ces deux choses, votre grandeur suprême et ce suprême abaissement?

Ne détournez pas encore les yeux de ce tableau; et voyez le Sauveur, après avoir lavé les pieds de ses disciples, les essuyer avec le linge dont il est ceint. Allez plus loin par les yeux de l'âme, et vous découvrirez en cela une image du mystère de notre rédemption. Ce linge porte l'empreinte et reçoit toute la souillure des pieds de l'homme, qui restent dès lors purifiés. Quelle chose plus immonde que l'homme lui-même conçu dans le péché? Quoi de plus pur et de plus beau que le Christ, conçu de l'Esprit-Saint? L'Épouse des Cantiques, v, fait allusion à cette pureté sans tache qui distingue son Bien-Aimé. C'est lui cependant, c'est cette victime sainte qui a voulu se charger de toutes

les impuretés et de toutes les immondices de nos âmes ; elles sont restées pures et libres du péché, tandis que le Sauveur a subi tous les outrages et porté les traces de toutes les ignominies, comme on le voit sur la croix.

Ecoutez ensuite avec attention les paroles par lesquelles notre Seigneur met fin à cet incident de sa passion : « Je vous ai donné l'exemple, afin que vous agissiez les uns à l'égard des autres comme je viens d'agir envers vous. » *Joann.* XIII, 15. Ces paroles du reste ne s'appliquent pas à cette seule circonstance, à cet étonnant exemple d'humilité ; elles sont également appropriées à tous les actes, à la vie tout entière du Christ ; car il est le miroir parfait de toutes les vertus, et spécialement de celles qui brillent ici, c'est-à-dire de l'humilité et de la charité.

### III.

#### De l'institution de la très-sainte Eucharistie.

Avant d'aborder ce sublime mystère et pour vous préparer à le méditer avec plus de fruit, posez en principe qu'il n'est pas de langue créée qui puisse exprimer l'amour immense que le Christ a pour l'Eglise son épouse, et, par conséquent, pour chacune des âmes qui sont en état de grâce, par la raison qu'elle aussi porte le titre d'Epouse.

Au moment donc de quitter la terre en même temps que la vie, et de s'éloigner de son Eglise, ce tendre Epoux, voulant que l'absence ne fût pas une cause d'oubli, lui laissa comme mémorial le très-auguste Sacrement, et de la sorte se laissa lui-même, ne pouvant pas souffrir qu'un autre objet s'interposât entre lui et l'objet de son affection. Son dessein fut encore de ne pas laisser son Eglise dans l'isolement et la solitude, quand il allait lui retirer le bienfait de sa présence sensible ; il se cache donc dans ce sacrement pour demeurer avec elle et lui tenir compagnie sous une autre forme.

Voici ce qu'il se proposait encore : Il allait souffrir la mort pour son Epouse, pour la racheter et l'enrichir par le prix de son sang ; or, pour qu'elle fût libre de puiser dans ce trésor toutes

les fois qu'elle le voudrait, il lui en laisse les clefs dans l'Eucharistie. En effet, comme le dit si bien saint Jean Chrysostome, chaque fois que nous en approchons, nous devons penser que nous mettons la bouche sur le cœur ouvert de Jésus-Christ, et que nous puisons à sa source le sang divin qui fut le prix de notre rédemption. *Sup. Joann. homil. 84.* Le céleste Epoux obéissait de plus à l'ardent désir qu'il a d'être souverainement aimé de son Epouse; et c'est pour cela qu'il institua ce banquet mystérieux, mais avec des paroles si touchantes, que l'âme fidèle, en s'en approchant avec les dispositions voulues, ne peut manquer d'être aussitôt frappée de cet amour.

Voyons aussi dans ce sacrement un gage assuré de la gloire future, et dès lors une douce et vive espérance qui nous fit traverser avec un cœur joyeux les labeurs et les peines de la vie présente. Pour donner à son Epouse la plus sûre de toutes les garanties, il lui a donné, non-seulement les arrhes de son inestimable trésor, mais ce trésor lui-même, l'équivalent des biens que nous attendons dans un monde meilleur. Pouvons-nous douter que Dieu se donne à nous dans la gloire immortelle, où nous vivons d'avance en esprit, quand il se donne déjà dans cette vallée de larmes, où nous vivons par le corps ?

Ajoutez que le Sauveur ne voulait pas mourir sans avoir fait son testament, sans laisser à son Epouse un remède pour tous les maux; et pouvait-il le laisser plus puissant à la fois et plus glorieux qu'en se laissant lui-même ?

Il voulait, enfin, établir pour nos âmes un aliment en rapport avec leur nature, un principe inépuisable de vie; car l'âme n'a pas moins besoin de sa nourriture propre pour maintenir sa vie spirituelle, que le corps n'a besoin de la sienne pour subsister. C'est dans ce but que ce sage Médecin, à qui notre faiblesse était si parfaitement connue, établit ce sacrement sous forme de nourriture, sous les apparences de notre pain quotidien; il nous suffisait ainsi de le voir pour en comprendre les effets, en même temps que la nécessité, puisqu'il n'est pas moins indispensable à l'âme que le pain matériel ne l'est au corps.

## CHAPITRE XIII.

*Méditation sur la passion du Sauveur, pour le mardi matin.*

Vous consacrerez cette méditation à la prière dans le jardin des Oliviers, à Jésus fait prisonnier, à son entrée dans la maison d'Anne et aux outrages qu'il y subit.

En premier lieu, vous vous attacherez donc aux pas du Sauveur, lorsque, après avoir terminé la mystérieuse Cène, il se rendit avec ses disciples au jardin des Oliviers pour y prier et se préparer de la sorte au grand combat de la passion; il voulait nous enseigner par là combien dans tous les travaux et toutes les tentations de la vie, nous avons besoin de recourir à la prière: c'est une ancre assurée, qui nous dérobera aux coups de la tempête, ou qui nous en fera triompher, ce qui est une grâce bien supérieure.

Pour cet acte solennel, il prend avec lui trois de ses apôtres, Pierre, Jacques et Jean, les mêmes qui avaient été témoins de sa transfiguration; ils devaient voir sous un aspect bien différent, dans une étrange humiliation acceptée pour le bonheur des hommes, celui qu'ils avaient vu dans les splendeurs de la gloire céleste. Afin de leur montrer que les tortures de l'âme n'étaient pas inférieures à celles qui commençaient déjà pour le corps, il leur adressa ces douloureuses paroles: « Mon âme est triste jusqu'à la mort; soyez fermes et veillez avec moi. » *Matth. xxvi, 38.*

Après leur avoir dit ces mots, le Sauveur s'éloigna de ses disciples à la distance d'environ un jet de pierre; et, s'abîmant dans un profond respect, la face contre terre, il se mit à prier ainsi: « Père, si c'est possible, que ce calice passe loin de moi; que ce ne soit pas néanmoins ma volonté, mais la vôtre qui s'accomplisse. » Quand il eut dit cette prière pour la troisième fois, il tomba dans une telle agonie qu'une sueur de sang se mit à découler de tout son corps, au point d'arroser la terre elle-même.

Contemplez le Sauveur dans ces terribles angoisses: tous les

tourments qu'il va souffrir se présentent alors à sa pensée, il les embrasse dans leur ensemble, il les voit dans le dernier détail ; en face de ce tableau se dresse celui de tous les péchés du monde, dont ces tourments seront l'expiation, l'ingratitude de tant d'âmes qui ne devaient ni reconnaître un tel bienfait ni mettre à profit un aussi coûteux remède. Son âme est alors saisie d'une telle douleur, ses sens si délicats et sa chair elle-même s'ébranlent à tel point que toutes les forces et tous les éléments de son corps semblent se décomposer ; et de là cette sueur sanglante qui le couvre de toutes parts et dont la terre est elle-même abreuvée. Si la crainte toute seule et le contre-coup des pensées intérieures jettent le corps dans un tel état d'affaissement et de souffrance, que doit-il en être de l'âme qui est le siège d'une semblable douleur ?

— Voyez après cela venir le faux ami guidant une escorte infernale ; il a renoncé aux devoirs de l'apostolat pour se mettre à la tête de l'armée de Satan. Considérez avec quelle impudente hardiesse il se détache de sa troupe, s'avance vers le bon Maître et le vend par le signe de la paix et de l'amitié. En ce moment le Sauveur dit à ceux qui viennent le saisir : « Vous venez à moi comme à un larron avec des épées et des lances. J'étais cependant avec vous chaque jour dans le temple, et vous n'avez pas étendu la main sur moi ; mais voici votre heure, celle de la puissance des ténèbres. »

— Quel profond, quel admirable mystère ! Quoi de plus effrayant que de voir le Fils de Dieu revêtir les apparences, non-seulement d'un pécheur, mais encore d'un criminel public ? « C'est ici votre heure, dit-il, celle de la puissance des ténèbres. » Cela signifie d'une manière bien évidente qu'à cette heure cet innocent Agneau s'abandonne au pouvoir des princes des ténèbres, c'est-à-dire des démons, pour qu'ils lui fassent souffrir par les mains de leurs ministres toutes les tortures et toutes les ignominies qu'ils pourront imaginer. Pour vous, songez à quel degré d'abaissement cette divine hauteur a voulu descendre afin de vous retirer de l'abîme où vous étiez tombé ; car le dernier de tous les maux, c'est bien d'être livré au pouvoir du démon. Or, comme telle était

la peine que vos péchés avaient méritée, le Sauveur a voulu la prendre sur lui pour vous en délivrer.

Après qu'il eut prononcé les paroles rapportées plus haut, il se vit assailli par toute cette troupe de loups furieux, cet Agneau plein de douceur; les uns le tirent d'un côté, les autres d'un autre; c'est à qui montrera le plus de rage. Quelle n'était pas leur inhumanité? Quelles injures ne lui disaient-ils pas? Quels coups ne faisaient-ils pas tomber sur lui? Ils remplissaient l'air de cris de joie comme des vainqueurs au moment du triomphe. Ils prennent ces mains si puissantes et si pures qui peu auparavant opéraient tant de prodiges, les lient et les serrent avec tant de brutalité que le sang en découle. Chargé de liens, il est traîné dans les rues de la ville à grands renforts d'outrages. Attachez-vous à ses pas, suivez-le dans ce chemin qu'il parcourt, non plus avec ses disciples, mais avec ses cruels ennemis; on l'entraîne avec précipitation; il respire à peine, sa couleur a changé, la sueur ruisselle sur son front et ses joues enflammées. Parmi ces humiliations et ces mauvais traitements, il conserve toujours la même mansuétude, le même calme dans les yeux, la même sérénité; rien ne peut obscurcir cette vive et douce lumière.

Entrez avec le Sauveur dans la maison d'Anne, et remarquez la réponse qu'il fait à la demande du pontife sur ses disciples et sa doctrine. Un valet lui donne alors un soufflet en lui disant : « Est-ce ainsi que tu réponds au pontife? » Et Jésus lui dit avec son inaltérable bonté : « Si j'ai mal parlé, faites-le moi connaître; et si j'ai bien parlé, pourquoi me frappez-vous? » Admirez, ô mon âme, non-seulement la merveilleuse douceur de cette réponse, mais encore la gravité de l'affront et la sérénité de la victime; son visage porte visiblement l'empreinte du coup reçu, sans que le calme profond en soit troublé; on voit bien que dans le fond de son âme Jésus serait prêt à donner l'autre joue si le valet s'était mis en disposition de continuer.

## CHAPITRE XIV.

*Méditation sur la passion du Sauveur, pour le mercredi matin.*

Voici sur quels points portera votre méditation de ce jour : Jésus traduit devant Caïphe, les fatigues de cette nuit, le reniement de saint Pierre, la flagellation.

De la maison d'Anne on entraîne le Sauveur à celle de Caïphe, souverain pontife de l'année; accompagnez-le dans ce nouveau trajet, et vous serez témoin de nouvelles humiliations; le Soleil de justice sera pour ainsi dire éclipsé devant vous, et ce visage divin que les anges contemplant avec tant de respect et d'amour, vous allez le voir couvert d'ignobles crachats. Le juge, osant dans une telle circonstance parler au nom de Dieu, somme l'accusé de dire qui il est. Rien de plus modéré ni de plus modeste que la réponse; mais, comme ces hommes-là ne sont pas capables d'en comprendre la sublimité, aveuglés par l'effet même de la lumière, ils se tournent contre lui comme des chiens enragés et lui font subir tous les outrages que l'ivresse de la haine peut inspirer. Tous à l'envi lui donnent des soufflets et lui arrachent la barbe; ces bouches infernales souillent ce visage divin. On met un bandeau sur ses yeux, puis on le meurtrit de coups en lui disant : Devine qui t'a frappé? — O patience, ô incompréhensible humilité du Fils de Dieu! O beauté qui fait celle des anges! Etait-ce donc sur ce visage qu'il fallait cracher? Les hommes détournent ordinairement la face et crachent dans le coin le plus obscur. Quoi! dans tout ce palais ces misérables n'ont-ils rien vu de plus propre à recevoir leurs crachats immondes que la face de notre Sauveur? A cette vue, comment ne t'humilieras-tu pas, cendre et poussière?

Après cela, se présentent à votre attention les tortures que Jésus eut à souffrir pendant cette nuit douloureuse. Les soldats qui le gardaient se firent un jouet de leur prisonnier, selon le témoignage de saint Luc, xxii; ils ne trouvèrent pas de meilleur moyen pour chasser le sommeil que de prendre pour but de leurs

grossières moqueries le Dieu de toute majesté. Quel spectacle pour toi, ô mon âme, que celui de ton divin Epoux, accablé simultanément de coups et d'outrages ! O nuit cruelle ! ô nuit de tourments, pendant laquelle ni vous, ô mon doux Jésus, ni ceux dont vous étiez la risée, n'avez un seul instant fermé les yeux ! La nuit a été faite cependant pour le repos de toutes les créatures, pour le délassement des sens et des membres fatigués par les travaux du jour ; et voilà le temps que les méchants ont pris pour torturer tous vos sens et tous vos membres, pour vous frapper et vous insulter, pour vous affliger de leurs blasphèmes : quand tout repose dans la nature, vous veillez pour la douleur. Quelles matines, et qu'elles diffèrent de celles qu'en ce même moment les chœurs angéliques vous chantent dans le ciel ! Là-haut retentit cette parole : Saint, Saint, Saint ; ici-bas cette autre : Qu'il meure, qu'il meure, crucifiez-le, crucifiez-le. Anges du paradis, vous qui entendiez ces deux voix, qu'éprouvâtes-vous alors, en voyant ainsi traité sur la terre celui que vous entourez de tant d'hommages dans le ciel ? Quels étaient vos sentiments, à la vue d'un Dieu souffrant de telles indignités pour ceux-là mêmes qui les lui infligeaient ? Qui jamais ouït parler d'une telle charité : se dévouer à la mort pour délivrer de la mort ceux qui vont la donner ?

Les tourments de cette nuit si terrible furent singulièrement aggravés par le reniement de saint Pierre. Cet ami de prédilection, cet apôtre choisi pour voir la gloire de la transfiguration, élevé au-dessus de tous, placé à la tête de l'Eglise, ce chef du collège apostolique, affirme avec serment, non une fois, mais trois fois, en présence même du Sauveur, qu'il ne le connaît pas, qu'il ne sait pas qui il est. O Pierre, cet homme qui est là devant toi est-il donc si méprisable que tu rougisses à ce point de l'avoir jamais connu ? Fais attention : tu le condamnes toi, le premier ; tu donnes l'exemple aux pontifes, puisqu'il est tel, à le juger d'après ta manière d'agir, qu'il y a de la honte à le reconnaître. Quelle injure plus grande que celle-là ?

C'est alors que le Sauveur regarda Pierre ; ses yeux se portèrent spontanément vers cette brebis qui venait de lui être enlevée.

O coup d'œil merveilleusement efficace ! O parole muette, mais admirablement expressive ! Pierre la comprit bien ; le chant du coq n'avait pu réveiller sa conscience, et ce regard suffit à le convertir. Les yeux du Sauveur ne parlaient pas seulement, ils agissaient ; et les larmes de saint Pierre le prouvent d'une manière éclatante ; elles coulaient moins des yeux de l'apôtre que de ceux du divin Maître.

Considérez ensuite le supplice de la flagellation. Le juge, voyant qu'il ne pouvait apaiser la fureur de ces bêtes féroces, résolut d'infliger à l'accusé un châtiment si terrible que la rage des ennemis y trouvât une pleine satisfaction, et qu'ils renouçassent dès lors à demander sa mort.

Entre maintenant, ô mon âme, dans le prétoire du gouverneur romain, et tiens tes larmes toutes prêtes ; car pour ce que tu vas entendre et voir tu ne saurais assez en répandre. Vois d'abord ces cruels et vils bourreaux dépouiller le Sauveur de ses vêtements, sans qu'il ouvre la bouche, sans qu'il réponde un mot aux sanglantes injures dont ils assaisonnent leur inhumanité. Vois comme ils attachent ensuite la sainte victime à une colonne pour qu'ils puissent mieux la frapper et la déchirer à leur gré. Le Seigneur des anges est là tout seul au milieu de ses bourreaux ; personne qui se présente pour le défendre ou le protéger ; pas un regard ami qui compatisse à sa souffrance. Les verges et les fouets s'exercent alors avec fureur sur ce corps si délicat et si sensible ; les coups s'ajoutent aux coups, les blessures aux blessures ; ce corps sacré prend rapidement les teintes les plus livides, les chairs sont déchirées, le sang jaillit et ruisselle de toutes parts. Qui pourrait contempler surtout sans frémir les épaules dénudées de la sainte victime ? Voyez-là, quand on la détache de la colonne, cherchant ses habits dans le prétoire pour couvrir sa nudité, sans que nul lui vienne en aide, sans qu'une main secourable lui présente aucun de ces adoucissements usités en pareille circonstance. Avons-nous besoin de dire quelle douleur et quelle reconnaissance tout cela doit nous inspirer ?

## CHAPITRE XV.

*Méditation sur la passion du Sauveur, pour le jeudi matin.*

La couronne d'épines, l'*Ecce homo*, le Sauveur portant lui-même sa croix, tel est le triple objet de la méditation de ce jour.

Le premier de ces douloureux spectacles c'est l'Épouse des Cantiques qui nous invite à le considérer, et voici par quelles paroles : « Sortez, filles de Sion, et contemplez le roi Salomon portant la couronne dont sa mère lui ceignit le front au jour de ses noces, au jour de l'allégresse de son cœur. » *Cant. III, 11.* Mon âme, que fais-tu ? A quoi penses-tu, mon cœur ? Ma langue, pourquoi restes-tu muette ? O mon doux Sauveur, lorsque je porte les yeux sur le tableau qui m'est offert, la douleur déchire mes entrailles. N'était-ce pas assez, Seigneur, des blessures déjà reçues, de la mort qui approche, des flots de sang déjà versés ? Fallait-il que les épines enfoncées de vive force le fissent encore couler de votre tête, que les coups avaient peut-être épargnée ?

Pour mieux sentir, ô mon âme, ce qu'il y a de poignant dans cette circonstance de la passion, représente-toi ce qu'était le Sauveur, son éternelle puissance, ses admirables vertus, et puis ce qu'en a fait la rage de ses ennemis. Considère d'abord sa beauté ravissante, la sérénité de ses yeux, la douceur de ses paroles, sa mansuétude et son autorité, l'attrait et la vénération qu'il inspire. Après l'avoir considéré dans cet état, après avoir goûté le bonheur d'une telle contemplation, porte de nouveau tes regards sur le Sauveur couronné d'épines, portant sur les épaules un vieux lambeau de pourpre, à la main un sceptre de roseau, sur le front cet horrible diadème, les yeux éteints, les traits altérés, le visage couvert de sang et de crachats. Ne t'arrête pas à l'extérieur, entre dans son âme ; quand il souffre déjà tant de douleurs, quand son corps est tout sillonné de blessures, il est encore accablé par la solitude ; ses disciples l'ont abandonné à la haine des Juifs et à la grossière brutalité des soldats, il ne sent plus même l'appui de

son Père céleste, il est en butte à d'injustes accusations, sans qu'une seule voix s'élève pour le défendre.

Et ne te représente pas cela comme une chose passée, mais bien comme une chose présente; comme une douleur à toi, et non comme une douleur étrangère. Oui, mets-toi à la place de celui qui souffre, et tâche de comprendre ce que c'est qu'une couronne d'épines dont chaque pointe est enfoncée dans une partie aussi sensible que la tête. Est-il besoin de tant d'épines aiguës, lorsque la piqûre prolongée d'une épingle serait à cet endroit un tourment insupportable? Dans quel état devait donc se trouver la tête sacrée du Sauveur des hommes? Après son couronnement, après tant de dérisions et d'insultes, le juge le prit par la main tel qu'il était, et, le produisant à la vue de tout le peuple, il s'écria : *Ecce homo*. C'est comme s'il eût dit : Dans le cas où l'envie vous aurait fait désirer sa mort, il n'est plus, vous le voyez, un objet d'envie, mais plutôt de pitié. Vous disiez qu'il prétendait à la royauté; voyez-le tellement défiguré qu'il semble à peine un homme. Que craignez-vous de ces mains attachées? Qu'exigez-vous de plus d'un malheureux ainsi couvert de plaies?

D'après cela tu peux comprendre, mon âme, dans quel état devait être le Sauveur quand il fut produit devant le peuple, puisque le juge était persuadé qu'il suffirait de le voir pour changer le cœur de ses mortels ennemis. De quelle ingratitude ne se rendrait donc pas coupable un chrétien qui ne compatirait pas aux douleurs du Christ, alors que ces douleurs étaient faites, dans l'estime d'un magistrat païen, pour attendrir les âmes qu'enivrait l'exaltation de la fureur?

Mais Pilate, voyant que les affreux châtiments exercés contre un homme dont il reconnaissait l'innocence n'obtenaient pas le résultat qu'il en avait espéré, rentra dans le prétoire et s'assit de nouveau sur son tribunal pour prononcer la sentence définitive. A la porte était une croix, signe d'épouvante, instrument de mort, dont les bras étaient comme suspendus sur la tête du Sauveur. La sentence inique est rendue; et les bourreaux, ajoutant la barbarie à l'injustice, placent cette croix sur les épaules meurtries et déchirées de la victime, la forçant à porter elle-même l'infâme

gibet sur lequel elle doit expirer. Le Sauveur ne décline pas ce lourd fardeau, qui n'est autre que celui de tous nos péchés; il l'embrasse, au contraire, dans le sublime élan de sa charité, avec une obéissance perfectionnée par l'amour.

Voilà donc l'innocent Isaac qui s'avance vers le lieu du sacrifice, avec ce poids écrasant sur des épaules si faibles; une grande foule le suit, et là plusieurs femmes pieuses qui l'accompagnent de leurs gémissements et de leurs larmes. Qui pourrait donc ne pas pleurer en voyant le Roi des anges marcher à pas lents, courbé sous une telle charge? Ses genoux fléchissent, sa face est inclinée vers la terre, ses forces sont épuisées, sa tête porte toujours le diadème sanglant, des railleries non moins sanglantes et de furieuses clameurs retentissent de toutes parts.

Détourne un instant, ô mon âme, détourne tes yeux de ce cruel spectacle; porte ailleurs tes pas empressés et tes larmes amères; va trouver la divine Vierge, et, te prosternant à ses pieds, mêle ta douleur à celle de cette Mère inconsolable; dis-lui d'une voix entrecoupée de sanglots: Reine des anges, Reine du ciel, porte du paradis, protectrice du monde, refuge des pécheurs, salut des justes, joie des saints, modèle des vertus, miroir de pureté, exemple de patience, type de toute perfection! Hélas! hélas! pourquoi ma vie s'est-elle prolongée jusqu'à ce jour? Comment puis-je même vivre après avoir vu le spectacle qui s'est offert à mes yeux? Comment se fait-il que je puisse parler encore? Je viens de quitter votre Fils unique, mon divin Seigneur, entre les mains de ses ennemis, traînant la croix qui doit servir à son supplice. — Mais quel est le cœur qui pourrait atteindre au degré de douleur où la Vierge fut plongée? Son âme sembla prête à s'envoler, la froide sueur de la mort couvrit ses joues et ruissela sur son corps virginal; c'en était assez pour qu'elle mourût si la divine sagesse ne l'avait réservée à de plus grandes douleurs, à une plus belle couronne.

La Vierge s'achemine aussitôt à la recherche de son Fils; elle espère le voir déployer une force qu'elle n'a plus elle-même. De loin elle entend le bruit des armes et les cris de la foule, les rugissements des forcenés et les insultes des Scribes, impatients de

voir arriver l'heure de la mort; le sinistre reflet des épées et des lances brille ensuite à ses yeux. Elle approche de plus en plus de son Fils bien-aimé, elle fait effort pour le contempler à travers ses larmes. O amour, ô terreur du cœur de Marie! elle désire et tremble à la fois de le contempler dans cette extrémité déplorable. Elle le voit enfin; ces deux célestes flambeaux, maintenant obscurcis par les ombres de la mort, s'aperçoivent l'un l'autre, et les cœurs sont traversés par les traits qui partent des yeux. La langue est immobile; mais l'âme de Jésus tient en elle-même ce langage de douleur et d'amour: Pourquoi venir ici, ô ma colombe, ma bien-aimée, ma mère? Ta souffrance aggrave ma souffrance, tes tourments doublent les miens. Rentre dans ta maison, ô ma mère; ta pureté virginale et ta modestie doivent t'éloigner des homicides et des voleurs.

Telles sont les pensées qui de l'un de ces cœurs se communiquaient à l'autre. Peu à peu la voie douloureuse est parcourue; on arrive à l'endroit où la croix doit être érigée.

## CHAPITRE XVI.

### *Méditation sur la passion du Sauveur, pour le vendredi matin.*

C'est le mystère du crucifiement et les sept paroles de Jésus sur la croix qui seront aujourd'hui l'objet de votre méditation.

Réveille-toi, mon âme, et réfléchis sur le mystère de la croix, de cet arbre mystérieux dont le fruit salutaire doit réparer les ravages causés par le fruit empoisonné de l'arbre défendu. Considère d'abord comment l'ingénieuse malice des ennemis du Sauveur, après qu'ils l'ont conduit au lieu du supplice et avant de le clouer au gibet, leur inspire de le dépouiller entièrement, de lui arracher même la robe sans couture, pour rendre sa mort plus ignominieuse et plus pénible. Vois, encore ici, la patience inaltérable et la merveilleuse douceur de l'innocent Agneau; il souffre ces indignités sans ouvrir la bouche, sans adresser un reproche à ceux qui les lui font subir. Il consent à se laisser ainsi dépouiller, parce que son innocence et le mérite de sa résignation

couvriront mieux la nudité de l'homme que ne le firent les feuilles de figuier sous lesquelles nos premiers parents voulaient cacher la honte de leur dégradation.

Quelques docteurs ont dit que pour enlever au Seigneur sa mystérieuse tunique, on lui arracha la couronne d'épines dont les pointes étaient enfoncées dans sa tête, et qu'on la lui mit de nouveau en faisant une seconde fois pénétrer ces mêmes épines dans ce chef sacré; on peut croire sans peine à ce raffinement de cruauté, d'après tout ce qui eut lieu dans le cours de la passion et d'après ce mot de l'Évangile : « Ils ont fait contre lui tout ce qu'ils ont voulu. » Et comme la tunique était collée à ses plaies, ces malheureux incapables de tout ménagement comme de toute pitié, en l'arrachant avec violence, renouvelèrent toutes les blessures de la flagellation et firent couler de nouveaux flots de sang.

Ceci te montre encore une fois, ô mon âme, la grandeur et la miséricorde de la bonté divine; car elles resplendissent d'un bien vif éclat dans ce mystère. Celui qui revêt les cieux d'ombre et de lumière, et les champs de verdure et de fleurs, paraît donc là dans un état de nudité complète. Songe à l'impression de froid que dut ressentir ce corps sacré, dépouillé non-seulement de ses habits, mais encore de sa peau, ouvert de plus par toutes ses blessures aux influences de l'air. Si, la nuit précédente, Pierre sentait le besoin de se chauffer, quoiqu'il fût complètement vêtu, que ne devait pas éprouver la tendre victime nue et déchirée?

Considère ensuite l'acte même du crucifiement; quelle ne dut pas être la souffrance de Jésus lorsqu'on enfonçait de gros clous pleins d'aspérités dans les parties les plus sensibles et les plus délicates du plus délicat des corps? Considère aussi les déchirements intérieurs de l'âme de Marie, quand elle voyait de ses propres yeux, quand elle entendait retentir au fond de ses entrailles de mère les coups incessants qui tombaient sur le corps de son Fils. Le fer qui transperçait les mains et les pieds de Jésus, pénétrait en même temps dans ce cœur maternel.

Vois les bourreaux dresser la croix sur laquelle ils ont cloué la victime, pour l'arborer au sommet de la montagne; au lieu de la

faire glisser avec précaution dans le creux fait d'avance, ils la laissent tomber d'un coup : quelle secousse pour le corps suspendu au gibet ! les blessures des pieds et de mains s'élargissent et lui causent d'intolérables douleurs.

Donc, ô mon Sauveur, ô mon généreux Rédempteur, quel est le cœur assez insensible pour ne pas s'ouvrir de part en part, alors que les rochers mêmes se brisent, au spectacle de votre mort ? Oui, Seigneur, les douleurs de la mort vous ont environné ; vous êtes battu par les vents et les ondes. Vous voilà descendu jusqu'au fond des abîmes ; aucun point d'appui ne vous est laissé. La face de votre Père s'est détournée de vous ; que pouvez-vous espérer des hommes ? Des cris de fureur sont poussés par vos ennemis, et la vue de vos amis affligés vous déchire le cœur ; votre âme est plongée dans la tristesse, il n'est plus pour elle de consolation ; et tout cela, pour mon amour. Impitoyables, certes, ont été mes péchés ; témoin la manière dont vous les expiez. Je vous contemple, ô mon Roi, cloué sur un bois infâme ; rien ne soutient votre corps, si ce n'est trois blessures retenues par le fer ; de là coulent des ruisseaux de sang ; et nul soulagement qui vous soit donné. Si vous faites porter le poids de votre corps sur les pieds, les pieds se déchirent de plus en plus ; si vous le faites porter sur les mains, les blessures des mains s'agrandissent. Votre tête affaiblie et torturée n'a pas d'autre coussin que la couronne d'épines. Qu'il vous eût été doux, ô tendre Mère, de la soutenir alors dans vos bras ; mais il ne vous est pas permis de remplir cet office, et vos bras sont remplacées par ceux de la croix. C'est là-dessus que peut uniquement se reposer cette tête sacrée, et l'unique soulagement qu'elle peut en recevoir, c'est de sentir pénétrer plus avant la pointe des épines.

Les souffrances du Fils sont augmentées par celles de la Mère ; le cœur de celle-ci n'est pas moins crucifié que le corps de celui-là. Pour vous, ô Jésus, il y a deux croix en ce jour : l'une extérieure et visible, l'autre invisible et intérieure ; une croix de passion, une croix de compassion ; des clous de fer qui transpercent les membres, et des clous de sympathique douleur qui transpercent l'âme. Qui pourrait exprimer, ô mon Sauveur, ce

que vous éprouviez en voyant les angoisses de votre sainte Mère, vous qui ne pouviez ignorer qu'elle était crucifiée avec vous? C'est alors qu'un glaive de douleur, selon la prophétie de Siméon, transperça l'âme de la Vierge. Que se passait-il dans votre cœur lorsque, levant vos yeux inondés de sang, vous aperceviez devant vous ce visage céleste que couvrait déjà la pâleur de la mort, les tortures de l'âme se peignant sur ses traits, la mort avant la mort, des flots de larmes jaillissant de ses yeux et tombant sur son sein maternel; lorsque vous entendiez les soupirs déchirants et les cris étouffés qui s'échappaient de ce sein où la douleur avait toute la puissance de l'amour?

Ne faudrait-il pas avoir un cœur plus dur que le fer, ne faudrait-il pas être sans entrailles, s'écrie saint Bernard, pour ne pas être touché de compassion à la vue des larmes que vous avez versées et des douleurs que vous avez souffertes au pied de cette croix sur laquelle expirait, dans les tourments les plus affreux, dans les humiliations les plus inexprimables, votre Fils bien-aimé? Quelle intelligence pourrait concevoir ou quelle langue exprimer votre douleur intérieure, vos gémissements et vos soupirs, les angoisses de votre âme et les déchirements de votre cœur, à la vue de ce Fils en butte à tant de mauvais traitements, sans qu'il vous fût possible de le secourir? Il était nu, et vous ne pouviez le couvrir; dévoré par la soif, et vous ne pouviez lui donner à boire; accablé d'outrages, et vous ne pouviez venger son honneur; traité comme le dernier des hommes, et vous ne pouviez faire éclater sa grandeur: il ne vous fut donné ni d'essuyer son visage couvert de crachats, ni d'essuyer ses yeux noyés dans les larmes, ni de recueillir le dernier soupir qui s'exhalait de sa poitrine, et, la bouche collée sur la sienne, de mourir avec lui en l'étreignant dans vos bras! Avec quelle poignante énergie vous avez alors senti s'accomplir la prophétie du saint vieillard qui vous disait dans le temple qu'un glaive de douleur transpercerait un jour votre âme.

Mais pourquoi, ô très-pieuse Vierge, avez-vous recherché cet effrayant spectacle, pour rendre ainsi votre douleur plus affreuse? Pourquoi vous êtes-vous transportée sur ce théâtre de mort? Il

n'est pas d'une vierge de se trouver dans ces tumultueuses assemblées; il n'est pas d'une mère de voir mourir son enfant, alors même qu'il meurt dans sa maison et dans son lit; et vous venez assister au spectacle d'un Fils mourant par les mains de la justice, entre deux voleurs, sur une croix!

Du moins, puisque vous aviez résolu de vaincre ainsi vos répugnances maternelles, et de rendre cet hommage au mystère de la croix, pourquoi vous tenir si près de la victime que votre robe ait à jamais gardé l'empreinte de cette inexprimable douleur? Encore une fois, Jésus ne pouvait recevoir de vous aucun secours, et votre présence n'était faite que pour aggraver ses tourments. En vérité, c'était la seule chose qui manquât à son supplice, quand il soutenait cette lutte suprême avec la mort, quand sa poitrine soulevée ne respirait plus qu'à peine, de vous apercevoir au pied de la croix. Et, comme les sens s'affaiblissent à l'approche du trépas, comme le voile funèbre qui s'étend alors sur les yeux ne permet plus de voir de loin, vous êtes venue vous placer tout près pour qu'il vous reconnût bien, pour qu'il vît distinctement ces bras sur lesquels il reposa pendant son enfance et qui l'emportèrent en Egypte pour le dérober à la fureur des tyrans, ce sein virginal qui l'avait nourri de son lait, devenu maintenant un abîme de douleurs.

Anges, contemplez ces deux figures : les reconnaissez-vous? Cieux, voyez ce désolant spectacle et couvrez-vous d'un voile de deuil, plongez le monde dans les ténèbres pour vous dérober et lui dérober la nudité d'un Dieu, la mort de votre Créateur : jetez un manteau sur ce corps trois fois saint, afin que des regards impies ne profanent pas l'arche sacrée dépouillée de ses voiles antiques! O ciel, qui fus créé dans une si pure lumière; ô terre, qui fus revêtue de tant de grâce et de beauté, si vous avez en ce moment obscurci tout votre éclat; si vous avez, de la manière qui vous était possible, et malgré l'insensibilité de votre nature, ressenti cette immense douleur, que ne durent pas éprouver les entrailles virginales d'une telle Mère? « O vous qui passez par le chemin, disait-elle, tournez les yeux et voyez s'il est une douleur semblable à ma douleur! » *Jerem. Thren. 1, 12.* Non, vraiment, il

n'est pas de douleur semblable à votre douleur, parce qu'il n'est pas dans la création entière d'amour semblable à votre amour.

Vous pouvez ensuite méditer les sept paroles prononcées par le Sauveur sur la croix. Voici la première : « Père, pardonnez-leur, parce qu'ils ne savent ce qu'ils font. » Voici la seconde, qui s'adresse au bon larron : « Aujourd'hui tu seras avec moi dans le paradis. » La troisième, Jésus l'adresse à sa très-sainte Mère : « Femme, voilà votre Fils. » La quatrième : « J'ai soif. » La cinquième : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné? » La sixième : « Tout est consommé. » La septième : « Père, je remets mon esprit entre vos mains. »

Vois donc, ô mon âme, avec quelle charité le Sauveur prie pour ses bourreaux; avec quelle miséricorde il reçoit dans ses bras le larron qui le confesse; avec quelle tendre sollicitude il confie sa Mère au disciple bien-aimé; avec quelle impatiente ardeur il désire le salut des hommes; avec quel profond sentiment d'amour et quelle résignation non moins profonde il se plaint de son abandon; avec quelle persévérance inébranlable il veut accomplir jusqu'au bout la volonté de son Père; avec quelle confiance filiale il lui remet son esprit et se livre entièrement entre ses mains.

Dans chacune de ces paroles vous trouverez également une magnifique leçon de vertu : Dans la première nous est enseigné l'amour des ennemis; dans la seconde, la pitié pour les pécheurs; dans la troisième, le devoir d'un fils à l'égard de ses parents; dans la quatrième, la prière au moment de la tribulation et quand Dieu semble se retirer de nous; dans la sixième, la parfaite obéissance; dans la septième, le complet abandon de soi entre les mains de Dieu, ce qui est le commencement de toute perfection.

## CHAPITRE XVII.

*Méditation sur la passion du Sauveur, pour le samedi matin.*

La méditation de ce jour aura pour objet le coup de lance donné au Sauveur après sa mort, la descente de la croix, la désolation de la sainte Vierge, la sépulture du Christ.

Le divin Sauveur venait d'expirer sur la croix ; ils avaient enfin réalisé leur dessein, les cruels ennemis qui désiraient tant sa mort ; et leur fureur n'était pas encore apaisée, ni leur vengeance satisfaite : ils s'acharnent sur les restes sacrés de leur victime, en se partageant d'abord ses habits et jetant au sort sa tunique, puis en perçant son cœur d'un coup de lance.

O cruels instruments d'une haine inextinguible ! O cœurs de fer ! n'était-ce donc pas assez de ce qu'il avait souffert pendant la vie, et ne pouviez vous épargner son corps inanimé ? Quelle est la rage qui ne se calme pas quand elle a fini par donner la mort ? Levez les yeux et voyez ce visage livide, ces yeux éteints, ces traits décomposés, l'immobilité du cadavre ; seriez-vous encore plus durs que le fer, ou que le diamant, ou que vous-mêmes, il faut que vous soyez désarmés par cette vue.

Un soldat vient et perce de sa lance la poitrine du Sauveur. La croix est ébranlée par la violence du coup, et du cœur ouvert de Jésus coule un sang mêlé d'eau, sang qui lave les péchés du monde. O céleste ruisseau, qui sors du paradis pour arroser toute la surface de la terre ! O plaie du sacré côté, faite par l'amour de Jésus pour les hommes plutôt que par la lance d'un barbare soldat ! O porte du ciel, avenue du paradis, lieu de refuge, tour de défense, sanctuaire des justes, suprême repos des exilés, nid des pures colombes, couche fleurie de l'épouse de Salomon ! je te salue, divine plaie, plaie que reçoivent les cœurs pieux, blessure qui frappe l'âme des justes, rose d'incomparable beauté, rubis inestimable ; tu nous ouvres l'accès du cœur de Jésus, tu rends témoignage à son amour et tu nous promets l'éternelle vie.

Rappelez-vous comment, vers le soir du même jour, deux

hommes fidèles et dévoués, Joseph et Nicodème, vinrent détacher de la croix le corps du Sauveur, en le recevant sur leurs bras et leurs épaules. La sainte Vierge était là; elle avait attendu la fin de cette affreuse tourmente; et c'est sur son sein qu'elle reçut le corps inanimé de son divin Fils : en sorte que des bras de la croix il passa dans les siens. Elle demande ensuite à ces hommes pieux de lui laisser la triste consolation de pleurer sur cet enfant qu'elle n'avait pu embrasser au moment du trépas, sur la couche funèbre; elle les conjure de le confier à son amour, de ne pas rendre absolue l'amertume de son âme : N'est-ce pas assez que ses ennemis lui aient ravi son Fils vivant et faut-il que ses amis le lui refusent quand il est mort?

Maintenant qu'elle le tient dans ses bras, que se passé-t-il dans le cœur de la Vierge, et qui pourrait nous le dire? Anges de paix, pleurez avec elle; cieux, pleurez; pleurez, étoiles qui brillez au firmament : que toutes les créatures prennent part au deuil de Marie. La tendre Mère étreint ce corps déchiré et le serre fortement sur son cœur; c'est la seule force qui lui reste. Elle appuie sa tête sur les épines qui couronnent la tête de Jésus, son visage sur ce visage glacé par la mort; les joues de la Mère sont rougies par le sang du Fils, et les joues du Fils sont inondées des larmes de la Mère. O Mère désolée est-ce bien là réellement votre doux Fils? est-ce bien là celui que vous avez conçu avec tant de gloire et enfanté avec tant de joie? Qu'est devenu votre bonheur maternel? comment se sont évanouies vos pures et chastes délices? qu'est devenu ce miroir si ravissant et si splendide dans lequel vous aimiez à vous mirer?

Ils pleuraient aussi tous les témoins de cette scène; elles pleuraient les saintes femmes qui s'étaient attachées aux pas de Jésus jusqu'au sommet du calvaire; et ces hommes qui venaient lui rendre les derniers devoirs lui payaient aussi le tribut de leurs larmes; l'univers tout entier, le ciel comme la terre, était enveloppé d'un voile de deuil. Il pleurait surtout le saint Evangéliste, l'Apôtre de la dilection, et, tenant embrassé le corps de son divin Maître, il disait : O bon Jésus, ô mon doux Seigneur, ô mon tendre guide, qui m'instruira désormais? qui dissipera mes

doutes? sur quelle poitrine reposera ma tête fatiguée? qui m'enseignera les secrets du ciel? Quel changement étrange! Hier j'étais appuyé sur votre sein, et vous me prodiguez toutes les félicités de la vie; aujourd'hui je reconnais un si grand bienfait en tenant embrassée votre chère déponille. Est-ce donc là le visage que j'ai vu transfiguré sur le Thabor? est-ce là ce visage dont la lumière éclipsait celle du soleil au plus haut de son cours?

Elle pleurait la pécheresse convertie, et, baisant encore une fois les pieds du Sauveur, elle disait : O clarté de mes yeux, ô remède de mon âme, si je me sens encore accablée du fardeau de mes péchés, qui daignera désormais m'accueillir? quelle main cicatrisera mes blessures? qui répondra pour moi? qui défendra ma cause contre la langue des Pharisiens? Dans quel autre état je vous trouvais lorsque je me prosternai pour la première fois à vos pieds et que je les lavai de mes parfums et de mes larmes! O le bien-aimé de mon cœur, qui me donnerait de mourir pour vous ou du moins avec vous! O vie de mon âme, comment puis-je dire que je vous aime quand je vis encore alors que vous êtes là mort devant moi! — Voilà dans quelle désolation était plongée cette société sainte; voilà les gémissements et les soupirs qu'elle faisait entendre; voilà les honneurs qu'elle rendait au corps inanimé du Sauveur.

L'heure de la sépulture étant venue, les disciples enveloppent ce corps sacré dans un linceul neuf; ils couvrent sa figure d'un suaire, et, le soulevant entre leurs bras, ils s'acheminent vers le monument dans lequel ils vont déposer ce précieux trésor. Une grande pierre recouvre le sépulcre, comme un nuage de tristesse couvre le cœur de Marie. C'est là qu'elle se sépare de son Fils pour la seconde fois; elle est de nouveau comme perdue dans une morne solitude; elle se retire dépouillée de tout son bien, et son cœur demeure à la même place où elle a laissée son trésor.

## CHAPITRE XVIII.

*Méditation sur la résurrection et l'ascension du Sauveur, pour le dimanche matin.*

Aujourd'hui vous pourrez méditer sur la descente de notre Seigneur aux enfers, sur son apparition à la très-sainte Vierge, à sainte Madeleine et aux disciples, et aussi sur le mystère de sa glorieuse ascension.

Considérez d'abord combien dût être grande la joie des justes dans les limbes à la vue de leur libérateur, et quelles actions de grâces ils durent lui rendre pour ce salut si longtemps attendu avec tant d'impatience. Les voyageurs qui retournent des Indes orientales en Espagne, estiment peu de chose les travaux de leur navigation, à cause du plaisir qu'ils éprouvent à revoir le sol aimé de leur pays. Que si pour un exil et une navigation d'une ou de deux années, les joies du retour sont si grandes, quelles ne seront pas, au jour de leur délivrance, après un exil de trois ou quatre mille ans, les joies de ces âmes abordant enfin sur la terre des vivants!

Considérez aussi les joies suaves de la très-sainte Vierge, se trouvant de nouveau en présence de son Fils ressuscité. Nul ne ressentit plus qu'elle les douleurs de la passion de son Fils, nul n'éprouva plus de contentement à la vue de sa résurrection. Qu'elle dût se sentir heureuse, de voir devant elle, son Fils vivant et glorieux, accompagné de tous les justes qui ressuscitèrent avec lui! Que dire? que faire? Quelle ardeur dans ses embrassements et ses baisers? Comme ses yeux de mère versaient des larmes abondantes! Comme elle désirait impatiemment de suivre partout le pas de son Fils, si c'eût été possible!

Considérez la joie des saintes femmes, et principalement celle de cette Marie-Madeleine qui arrosait le sépulcre de ses larmes, quand il lui fut donné de revoir son Bien-Aimé, de se jeter à ses pieds, de rencontrer ressuscité et plein de vie celui qu'elle cherchait et qu'elle désirait de trouver même mort. Le Sauveur ap-

parut d'abord à sa sainte Mère ; mais après, celle à laquelle il apparut en premier lieu, ce fut celle qui avait le plus aimé, le plus persévéré, le plus pleuré, le plus désiré de le revoir et de le contempler. Ayez donc confiance et soyez sûrs d'arriver à Dieu si vous le cherchez dans les larmes, avec un soin égal à celui de cette sainte femme.

Considérez encore le Sauveur, apparaissant aux disciples d'Emmaüs en habit de voyageur. Comme il se montre bon avec eux ! Comme il les accompagne familièrement ! Avec quelle douceur il leur cache qui il est ! Comme il se découvre enfin amoureuxment à leurs yeux et les laisse heureux et contents de son apparition ! Imités dans vos conversations, ces disciples fidèles ; entretenez-vous avec douleur et componction, des choses dont ils s'entretenaient, c'est-à-dire des souffrances et des douleurs du Christ ; il est impossible, si vous gardez dans votre mémoire le souvenir de ces mystères saints, que vous soyez privés de sa présence et des charmes de sa compagnie.

Pensez ensuite au mystère de l'Ascension, et voyez le Seigneur demeurant quarante jours sur la terre avant de monter aux cieux, apparaissant pendant ce temps à ses disciples, les instruisant, et s'entretenant avec eux du royaume de Dieu. Il ne voulut monter au ciel et quitter ses disciples qu'autant qu'il les aurait mis en état de le suivre en esprit aux lieux où il allait.

Ceci vous expliquera comment les âmes déjà capables de monter en esprit dans les régions élevées et partant de mieux résister au péril, sont quelquefois privées de la présence corporelle du Christ, c'est-à-dire des consolations sensibles de la dévotion. La providence de Dieu est admirable dans ses œuvres, et non moins admirable est la conduite qu'elle tient avec les siens et qu'elle varie suivant leurs besoins : Elle récrée les faibles, elle éprouve les forts, elle nourrit de lait les petits, elle donne aux plus grands une nourriture plus forte, elle console les uns, elle fait passer les autres par le creuset de la tribulation ; mais jamais elle ne nous impose rien qui soit au-delà de nos forces ou contraire à nos avantages. Que celui qui se sent inondé de consolations, ne présume donc pas trop de son état, car les consolations

sont une preuve de faiblesse ; et que celui que la tribulation abat, ne se décourage pas de ses ennuis, puisque souvent l'affliction est le signe de la force.

Le Sauveur monta au ciel en présence de ses disciples et sous leurs yeux, afin qu'ils fussent témoins de ces grands mystères. Quand il s'agit des œuvres de Dieu, il n'est pas de meilleur témoin que celui qui les connaît par expérience. Voulez-vous donc savoir réellement combien Dieu est bon, combien il est doux et suave envers les siens, combien sont grandes la vertu et l'efficacité de sa grâce, de son amour, de sa providence et de ses consolations, demandez-le à ceux qui l'ont éprouvé ; et tenez-vous à ce qu'il vous en diront, car leur témoignage doit vous suffire.

Mais voici d'autres raisons pour lesquelles le Sauveur monta au ciel en présence de ses disciples. Il voulut, qu'en le suivant des yeux, ils l'accompagnassent aussi avec l'esprit, qu'ils connussent les douleurs de sa séparation et la solitude de son absence, car il ne pouvait y avoir de meilleure préparation pour recevoir sa grâce. Elisée priaït Elie de lui laisser son esprit : « Si tu me vois, lorsque je serai enlevé, lui dit le prophète, tu auras ce que tu as demandé. » *IV Reg. II, 10.* Pour hériter de l'esprit du Christ, il faut que l'amour fasse sentir le départ du Christ, que son absence paraisse cruelle, et qu'on soupire, quand on est loin de lui, après les suaves douceurs de sa présence. « O mon Consolateur, s'écriait un grand saint animé de ces pieux sentiments, vous vous en êtes allé, et vous n'avez pas pris congé de moi ; en marchant dans vos voies, vous avez béni les vôtres, et je n'en ai pas été témoin ; les anges annonçaient votre retour, et je ne les entendais pas. » Saint Augustin, *Médit. XLI.*

Oh ! que la solitude des disciples dut être dure et profonde ! Que de regrets ! quelle émotion ! que de larmes ! Comme ils durent tous se sentir le cœur serré, et la très-sainte Vierge, et le disciple bien-aimé, et Marie-Madeleine, quand ils virent s'en aller loin d'eux et disparaître à jamais de leurs regards celui qui avait conquis tout leur cœur ! Et cependant, il est écrit, qu'ils retournèrent à Jérusalem avec une grande joie, parce qu'ils aimaient beaucoup. Le même amour qui rendait plus profondes pour eux

les douleurs de la séparation, les comblait de joie à la pensée de la gloire où était entré celui qu'ils pleuraient; il est dans la nature du véritable amour de s'oublier lui-même, pour ne s'occuper que de l'objet aimé.

Il reste encore à considérer avec quelle joie, quelle allégresse, quels chants de fête ce noble triomphateur fut reçu dans la cité souveraine. Quelle fête et quelle réception magnifique ne dut-on pas lui faire! Comme ce fut un beau spectacle de voir les hommes et les anges heureux d'être enfin réunis, cheminer dans les voies de la cité sainte et occuper des trônes vides depuis tant d'années! Comme il fut beau surtout de voir le triomphe de l'humanité sacrée du Sauveur, admise à s'asseoir à la droite du Père! Voilà tout autant de choses qu'il sera bon de considérer. On verra par là qu'il est utile de souffrir pour l'amour de Dieu et qu'on ne travaille pas vainement à son service! Celui qui s'était humilié plus que toutes les créatures, et qui avait souffert plus qu'aucune d'elles, apparaît aujourd'hui glorifié par-dessus tous les êtres, et enseigne aux amis de la véritable gloire le véritable chemin pour la conquérir : descendre pour être élevé, s'humilier au-dessous de tous afin d'être placé au-dessus de tous, telle est la loi qui ressort des choses que nous avons méditées.

## CHAPITRE XIX.

*De six choses qui peuvent intervenir dans l'exercice de l'oraison.*

Telles sont, lecteur chrétien, les méditations auxquelles tu pourras te livrer pendant les jours de la semaine, afin que la matière ne te fasse par défaut; apprends cependant que ces méditations peuvent être précédées ou suivies de certains exercices qui leur sont pour ainsi dire unis, ou du moins qui leur touchent de près.

Et d'abord, avant de faire la méditation, il faut préparer son cœur à ce saint exercice; tout comme, avant de jouer d'un instrument, on l'accorde afin d'en tirer des sons harmonieux.

Quand le cœur est préparé, il faut lire le sujet de méditation

selon la répartition que nous en avons faite pour chaque jour de la semaine. Cette précaution est indispensable dans les commencements, jusqu'à ce qu'on sache bien ce sur quoi on doit méditer.

Après la méditation, on peut remercier Dieu dévotement des bienfaits qu'on a reçus de lui et lui offrir en retour avec toute notre vie, celle de Jésus-Christ notre Sauveur.

La dernière partie de l'oraison est la demande, qui s'appelle proprement prière; elle consiste à demander à Dieu les choses nécessaires à notre salut et au salut du prochain et de toute l'Eglise.

Ces six choses peuvent intervenir dans l'oraison; entre autres avantages, elles présentent celui de fournir à l'homme une plus ample matière de méditation en mettant sous ses yeux des sujets variés, qui triomphent de la répugnance qu'il pourrait éprouver pour l'un d'entre eux. Supposez que le fil de la méditation se rompe sur un point, il a dans ce cas la ressource de le renouer sur un autre, et cet exercice ne se trouve alors pas même interrompu.

Sans doute je sais bien que ni toutes ces parties, ni l'ordre qui doit régner entre elles, ne sont pas toujours nécessaires; toutefois je les estime fort utiles pour les commençants, parce qu'elles leur fournissent une manière de se guider et de fixer leurs premières incertitudes. Qu'on ne prenne rien de ce que je dirai ici pour une loi perpétuelle ou pour une règle générale; mon dessein n'a point été de formuler des lois, mais plutôt de donner une introduction, à l'aide de laquelle les commençants pussent diriger leurs premiers pas; le reste, ils l'apprendront pas à pas par l'usage ou l'expérience et surtout par les inspirations de l'Esprit-Saint.

## CHAPITRE XX.

### *De la préparation à l'oraison.*

Il sera bon maintenant de parler de chacune des parties de l'oraison en particulier, et d'abord de la préparation, qui est la première de toutes.

Quand vous serez dans le lieu de l'oraison, ou à genoux, ou debout, ou les bras étendus, ou prosterné, ou même assis, si vous ne pouvez vous tenir autrement, faites d'abord le signe de la croix. Recueillez votre esprit, écartez votre imagination de toutes les choses de la terre, et élevez votre entendement, en considérant que notre Seigneur vous regarde. Vous vous tiendrez alors avec attention et respect, comme s'il était réellement devant vous ; vous vous excitez au repentir de vos fautes. Si c'est le matin, vous réciterez la confession générale ; si c'est le soir, vous examinerez votre conscience sur tout ce que vous avez pensé, dit, fait ou entendu pendant le jour, et sur l'oubli où vous avez laissé notre Seigneur ; puis, versant des larmes de douleur sur les fautes de la journée et sur toutes celles de la vie passée, vous vous humilierez en présence de la divine Majesté qui est devant vous, et vous lui adresserez ces paroles du saint patriarche : « Je parlerai à mon Seigneur, quoique je ne sois que cendre et que poussière. » *Gen. xx, 27.*

Cela fait, vous pourrez vous arrêter un moment à considérer qui vous êtes et qui est Dieu, afin de vous humilier profondément en face d'une si grande Majesté ; vous êtes, en effet, un abîme infini de péché et de misère, et Dieu un abîme infini de richesse et de grandeur. Pénétré à cette pensée d'un grand respect pour cette Majesté sainte, vous ne songerez plus qu'à reconnaître sa grandeur et votre néant.

Il conviendra ensuite de demander humblement au Seigneur la grâce de vous tenir en sa présence avec cette attention et cette dévotion, ce recueillement intérieur, cette crainte et ce respect que réclame sa majesté souveraine, et aussi, celle de puiser dans l'oraison de nouvelles forces pour vous consacrer à son service. Toute oraison qui ne porte pas des fruits de force et de vertu est une oraison imparfaite et de peu de valeur.

## CHAPITRE XXI.

*De la lecture.*

La lecture du sujet de l'oraison suit la préparation. Il ne faut pas faire cette lecture en courant, sans attention et à la hâte ; il faut plutôt s'y appliquer de toute la force de son entendement, afin de comprendre ce qu'on y lit, et de toute l'énergie de la volonté, afin de bien goûter ce que l'intelligence entend. S'il se présente, dans le cours de la lecture, quelque passage plus affectueux pour Dieu, qu'on s'y repose un moment afin d'en mieux sentir les charmes.

Cependant, qu'on se garde de trop prolonger la lecture, elle se ferait souvent aux dépens de la méditation, qui est d'autant plus utile et profitable qu'on s'arrête plus longtemps et plus affectueusement à penser aux choses sur lesquelles elle porte. Ce n'est pas qu'il n'y ait des cas où une lecture plus continue ne devienne très-utile ; quand le cœur est distrait, par exemple, et qu'il ne peut se livrer à la méditation, pourquoi ne pas s'attacher plus longtemps à l'exercice de la lecture ? On pourra dans ce cas varier entre la lecture et la méditation, lire un passage et le méditer, poursuivre enfin, toujours de la même manière, son oraison. Ainsi attaché aux paroles qu'il lit, l'entendement est moins exposé à se laisser entraîner par les distractions de toute sorte qui l'assaillent lorsqu'il est libre et livré à lui-même. Sans doute il serait plus glorieux de lutter contre ses pensées et de persévérer dans ce combat, comme un autre Jacob, pendant toute la nuit ; l'oraison deviendrait alors un travail très-fructueux. Car, après la lutte, viendrait la victoire, et notre Seigneur couronnerait nos efforts en nous animant d'une grande dévotion ou en nous donnant ce surcroît de grâce qu'il ne refuse jamais à ceux qui combattent vaillamment jusqu'au bout.

## CHAPITRE XXII.

*De la méditation.*

La lecture faite, c'est le temps de méditer sur ce qu'on a lu. Quelquefois la méditation porte sur des choses dans lesquelles l'imagination nous est d'un grand secours, par exemple, sur les diverses circonstances de la vie et de la passion de Jésus-Christ, sur le jugement dernier, l'enfer, le paradis. D'autrefois, notre attention a pour objet des choses ou des vérités qui s'adressent plutôt à l'entendement qu'à l'imagination; la considération des bienfaits de Dieu, par exemple, de sa bonté, de sa miséricorde ou de quelque autre de ses perfections.

La dernière sorte de méditation s'appelle intellectuelle; la première, imaginaire. Nous usons tour à tour, selon que le sujet le demande, de l'une ou de l'autre de ces méditations. Quand la méditation est imaginaire, nous devons nous représenter chacune des choses qui en font le sujet, comme elle sont, comme elles doivent être, et nous figurer qu'elle se passent en notre présence; cette représentation des choses nous aidera à les mieux concevoir et aussi à avoir pour elles un plus grand attachement. Vouloir considérer les choses et chercher à se les représenter à l'endroit même où elles se sont passées, est un exercice dont le plus petit inconvénient est de fatiguer l'esprit. Pour la même raison on ne doit pas, dans les sujets qu'on médite, mettre trop en jeu l'imagination, afin de s'épargner une peine le plus souvent sans profit.

Mais parce que la principale matière de la méditation est la passion du Sauveur, je crois devoir dire ici que dans ce mystère on peut considérer cinq points principaux ou cinq circonstances particulières, à savoir : celui qui souffre, ce qu'il souffre, pour qui il souffre, de quelle manière il souffre, et pourquoi il souffre.

Celui qui souffre, qui ne sait qui il est? C'est le Créateur du ciel et de la terre, le Fils de Dieu, la bonté et la sagesse souveraines, le Fils très-pur et très-saint de la vierge Marie.

Mais que souffre-t-il? Il endure dans son âme et dans son corps les douleurs les plus atroces. Quel tourment incompréhensible pour son âme, que l'ingratitude dont les hommes paient le bienfait qu'ils reçoivent de lui, la compassion de sa Mère très-innocente et très-sainte, les péchés du monde, présents, passés et futurs, qu'il venait expier! Dans son corps, il supporte le froid, le chaud, la faim, la lassitude, les veilles, les injures, les trahisons; il est vendu par un de ses apôtres, il répand une sueur de sang, il est conspué, souffleté, enchaîné, abandonné, calomnié, faussement accusé, fouetté, tourné en dérision, vêtu comme un fou, couronné d'épines, mis au-dessous de Barabbas, injustement condamné; il porte la croix sur ses épaules, il est crucifié entre deux voleurs, il boit du fiel et du vinaigre, il meurt enfin sur le calvaire d'une mort honteuse au jour de la plus grande des solennités.

Pourquoi souffre-t-il? Nous ne serons pas longtemps sans nous dire à nous-mêmes qu'il endure tous ces maux pour l'homme désobéissant et ingrat, tiré du néant, impuissant par lui-même à rien faire de bon; pour une créature dont il n'eut et dont il n'aura jamais besoin; pour une créature qui l'avait offensé, qui devait l'offenser encore et lui désobéir si souvent.

Comment souffre-t-il? Ici comment nous empêcher d'admirer la patience et la douceur inaltérable du Sauveur? Il souffre avec tant d'humilité qu'il choisit la mort la plus ignominieuse, avec tant de promptitude qu'il court de lui-même au-devant des épreuves, avec tant de charité, qu'il donne le titre d'ami à celui qui le trahit, qu'il remet l'oreille à celui qui le prend, qu'il jette des regards de miséricorde sur celui qui le renie, qu'il prie enfin pour ceux qui le crucifient.

Enfin pourquoi souffre-t-il? Evidemment pour satisfaire à la justice divine et apaiser la colère de son Père, pour accomplir les promesses faites aux patriarches et aux prophètes, pour nous délivrer de l'enfer et nous rendre dignes du paradis, pour nous montrer le chemin du ciel par son obéissance parfaite, pour confondre les démons, qui perdirent par orgueil ce que les hommes gagnent par leur humilité.

## CHAPITRE XXIII.

*De l'action de grâces.*

Après la méditation, vient l'action de grâces. Pour mieux vaquer à cette partie de l'oraison, il sera bon de chercher dans la méditation passée une occasion de remercier le ciel du bienfait qu'il nous a accordé dans le mystère qui en faisait le sujet. Nous avons médité, par exemple, sur la passion du Sauveur; pourquoi ne pas lui rendre grâces de ce qu'il a enduré pour nous? Si nous avons pensé à nos péchés, remercions-le d'avoir si longtemps attendu notre pénitence; si notre méditation a eu pour objet les misères de cette vie, témoignons-lui notre reconnaissance pour toutes celles dont il nous a délivrés; s'il s'agit de la mort, sachons-lui gré de ce qu'il nous a épargné ses terreurs et nous a donné le temps d'expier nos fautes; si c'est la gloire du paradis qui a occupé notre pensée, remercions-le de nous l'avoir préparée pour notre plus grand bien. A tous ces bienfaits, il faudra joindre par la pensée tous ceux que nous tenons de lui : la création, la conservation, la rédemption, la vocation, etc. Pénétrée d'un bonheur infini à la pensée de toutes ces faveurs, l'âme rendra grâces au Seigneur de ce qu'il l'a faite à son image et à sa ressemblance; de ce qu'il lui a donné la mémoire pour se souvenir de lui, l'entendement pour le connaître, la volonté pour l'aimer, un ange pour la préserver des chutes et des dangers, du péché mortel et de la mort, c'est-à-dire pour le délivrer de la mort éternelle; de ce qu'il l'a fait naître de parents chrétiens, lui a donné le saint baptême, et avec le baptême la possession de sa grâce et l'espérance de sa gloire, enfin, de ce qu'il l'a adoptée au nombre de ses enfants.

Puis, il faudra penser encore à tous les bienfaits généraux et particuliers que nous reconnaitrons avoir reçus du Seigneur, et pour tous ces bienfaits, pour les bienfaits publics comme pour les bienfaits privés, lui rendre toutes les actions de grâce possibles, convier toutes les créatures du ciel et de la terre à s'unir à nous

dans cette douce fonction, et chanter d'esprit les paroles du Cantique : « Œuvres de Dieu, bénissez le Créateur; louez-le, exaltez-le dans tous les siècles, » *Dan.* III, 57; ou ces paroles du psaume : « Bénis le Seigneur, ô mon âme, et que tout ce qui est en moi bénisse son saint nom. Bénis le Seigneur, ô mon âme, et n'oublie jamais ses bienfaits. Il a pardonné toutes tes iniquités, il a guéri toutes tes langueurs; il a racheté ta vie de la mort, il te couronne de miséricorde et d'amour. » *Ps.* CII, 1-4.

## CHAPITRE XXIV.

### *De l'offrande.*

Ces actions de grâces étant rendues au Seigneur, le cœur tout ému se dit naturellement à lui-même cette parole du prophète David : « Que rendrai-je au Seigneur pour tous les biens que j'ai reçus de lui? » *Ps.* CXV, 3. Et alors il satisfait en quelque sorte à ce désir de son âme, en rendant à Dieu et en lui offrant pour sa part tout ce qu'il en a reçu et qu'il peut lui offrir.

Pour cela, la première chose qu'il doit faire c'est de s'offrir à lui comme son esclave perpétuel, se résignant à sa volonté sainte et se mettant entre ses mains, afin qu'il fasse de lui ce que bon lui semblera; il présentera en même temps toutes ses paroles, ses œuvres, ses pensées, ses travaux, tout ce qu'il peut espérer ou souffrir, désirant uniquement que tout se rapporte à la gloire du Seigneur et à l'honneur de son saint nom.

Il doit encore offrir au Père les mérites et les travaux de son Fils et toutes les peines que celui-ci a endurées en ce monde pour lui obéir, depuis la crèche jusqu'à la croix : les mérites du Fils de Dieu sont, en effet, devenus nos propres mérites, c'est l'héritage qui nous a été laissé dans le nouveau Testament et par lequel nous avons été faits les héritiers de ce trésor infini. De même que ce qui m'est donné par pure grâce, ne m'appartient pas moins que ce qui m'a été acquis par mes propres mérites; de même les mérites et les droits du Sauveur sont devenus mes propres mérites et mes droits personnels, tout aussi bien que si

je les avais acquis par mes sueurs et mes travaux. Voilà pourquoi l'homme peut également présenter à Dieu et la première et la seconde offrande, en repassant par ordre tous les bienfaits et tous les travaux, toutes les vertus de la vie très-sainte du Sauveur, son obéissance, sa patience, son humilité, sa charité, etc. : rien ne saurait être plus agréable à Dieu, on ne pourrait rien lui offrir de plus doux.

## CHAPITRE XXV.

### *De la demande.*

En retour d'une offrande si riche nous pouvons hardiment nous tourner vers le Seigneur et lui adresser nos demandes. Et d'abord demandons-lui, avec un grand sentiment de charité et un zèle ardent de sa gloire, que toutes les nations de l'univers le connaissent, le louent, l'adorent comme leur unique Dieu et leur véritable Seigneur, et répétons du fond de notre cœur ces paroles du Prophète : « Que tous les peuples de la terre vous rendent leurs actions de grâces, ô mon Dieu; que toutes les nations publient vos bienfaits. » *Ps. LXVI, 3.*

Prions-le ensuite pour tous les prélats de l'Eglise, pour le pape, les cardinaux, les évêques et tous les autres ministres ou prélats inférieurs; demandons-lui qu'il les conduise et les éclaire de manière à ce qu'ils puissent amener tous les hommes à la connaissance et à l'obéissance du Créateur. Prions-le, comme nous y engage saint Paul, « pour les rois et pour tous ceux qui sont élevés en dignité, afin que nous menions, sous leur autorité, une vie paisible et tranquille; chose très-agréable devant Dieu notre Seigneur, qui veut que tous les hommes soient sauvés et qu'ils viennent à la connaissance de la vérité. » *I Tim. II, 2-4.*

Prions pour tous les membres du corps mystique du Sauveur : pour les justes, afin que le Seigneur les conserve; pour les pécheurs, afin qu'il les convertisse; pour les morts, afin qu'il les arrache, dans sa miséricorde, à leurs tourments et qu'il les conduise au repos de l'éternelle vie. Prions aussi pour les

pauvres malades, pour les prisonniers ou captifs, afin que par les mérites de son Fils Dieu les soutienne et les délivre de tout mal.

Après avoir prié pour les autres prions aussi pour nous ; mais que devons-nous demander ? Si nous nous connaissons nous-mêmes, nos propres besoins nous révéleront bientôt ce qui doit être le sujet de nos demandes. Demandons, par les mérites et les travaux de notre Seigneur, qu'il nous accorde le pardon de nos péchés et qu'il nous fasse la grâce de nous en corriger ; demandons surtout la force nécessaire pour résister aux passions et aux vices auxquels nous sommes enclins et par lesquels nous sommes le plus violemment tentés ; découvrons à ce médecin céleste toutes les plaies de notre âme pour qu'il les calme et les guérisse par l'onction divine de sa grâce.

Finissons en demandant à Dieu la grâce de l'aimer toujours davantage ; ne nous laissons pas de lui adresser cette prière ; qu'elle occupe la plus grande partie de notre temps ; adressons-la au Seigneur dans toute l'ardeur de notre amour et la vivacité de nos désirs, puisqu'elle contient et résume tout notre bien. Voici, par exemple, une prière qu'on pourrait adresser à Dieu.

## CHAPITRE XXVI.

*Fervente prière pour demander à Dieu la grâce de bien l'aimer.*

O mon Seigneur, accordez-moi la grâce de vous aimer de tout mon cœur, de toute mon âme, de toutes mes forces, comme vous me le commandez. Vous êtes toute mon espérance, toute ma gloire, tout mon refuge et toute mon allégresse ! O vous, l'ami des amis ! ô époux fleuri ! époux suave ! époux doux comme le miel ! ô amour de mon cœur ! ô vie de ma vie et joyeux repos de mon esprit ! Préparez vous-même, ô mon Dieu, préparez en moi, Seigneur, votre demeure et venez en moi, reposez-vous en moi, comme vous me l'avez promis dans vos paroles. Mortifiez en moi tout ce qui vous déplaît, et faites de moi un homme selon votre cœur. Blessez, Seigneur, les profondeurs de mon âme avec les

flèches de votre amour, et enivrez-moi du vin de votre charité parfaite.

Oh! quand cela arrivera-t-il, Seigneur? quand vous serai-je agréable en toutes choses? quand mourra en moi tout ce qui vous déplaît? quand serai-je complètement à vous? quand cesserai-je de m'appartenir à moi-même? quand donc tout ce qui n'est pas vous cessera-t-il de vivre dans mon âme? quand vous aimerai-je avec ardeur? quand serai-je embrasé du feu de votre amour? quand me sentirai-je transporté par l'efficacité de vos charmes? quand donc me ravirez-vous, me noierez-vous, me transporterez-vous, me cacherez-vous de manière à ce que je ne paraisse plus moi-même? quand enlèverez-vous tous les obstacles qui m'empêchent d'aller à vous? quand n'aurai-je plus qu'un même esprit avec vous, de telle sorte que rien ne puisse plus me séparer de vous?

O ami! ô bien-aimé! ô chéri de mon âme! ô bonté de mon cœur! Exaucez-moi, Seigneur, non à cause de mes mérites, mais à cause de votre infinie bonté! Instruisez-moi, Seigneur, éclairez-moi, dirigez-moi, aidez-moi en toutes choses, afin que je ne dise et que je ne fasse jamais rien qui ne soit agréable à vos yeux. O mon Dieu! ô l'objet de ma tendresse! ô le bien-aimé de mon âme! ô mon amour le plus doux! ô mes plus chères délices! ô ma force! éclairez-moi, ô ma lumière, et conduisez-moi à vous.

O Dieu de mon cœur, pourquoi ne vous donnez-vous pas aux pauvres? Vous avez fait les cieux et la terre, et vous laisseriez mon cœur dans l'indigence! Vous avez donné aux lis des champs leur parure, aux petits oiseaux leur pâture, aux vers leur subsistance; pourquoi ne vous souvenez-vous pas de moi, qui consens à tout oublier pour vous? Je vous ai connu bien tard, ô bonté infinie! Je vous ai aimé bien tard, beauté toujours ancienne et toujours nouvelle! O triste temps que celui où je ne vous ai pas connu? O aveugle que j'étais de ne pas vous voir! Vous étiez au dedans de moi, et je vous cherchais au dehors! Mais, puisque je vous ai trouvé si tard, ne permettez pas, Seigneur, dans votre infinie clémence, que j'aie jamais le malheur de vous perdre.

Et puisque une des choses qui vous plaisent davantage et qui

frappent le plus votre cœur, est que nous sachions vous admirer de nos yeux, accordez-moi, Seigneur, la faveur de vous admirer; donnez-moi des yeux simples comme ceux de la colombe, des yeux chastes et purs, des yeux humbles et amoureux, des yeux tendres et sensibles, des yeux attentifs et discrets, avec lesquels je puisse découvrir votre volonté et l'accomplir. O mon Seigneur, qu'en vous contemplant ainsi, je mérite d'attirer sur moi vos regards! Oui, Seigneur, regardez-moi comme vous avez regardé saint Pierre lorsqu'il versa sur son péché des larmes abondantes; regardez-moi comme vous avez regardé l'enfant prodigue quand vous le reçûtes et que vous lui donnâtes le baiser de paix, comme vous regardâtes le publicain qui n'osait lever les yeux au ciel, comme vous regardâtes enfin l'Épouse dans les Cantiques lorsque vous lui dites : « Tu es belle, ô ma bien-aimée! tu es belle, tes yeux sont ceux de la colombe, » *Cant.* 1, 15; afin que, touché de la beauté de mon âme, vous l'orniez d'une grâce et d'une vertu qui la rendent toujours agréable à vos yeux.

O très-haute, très-clément et très-miséricordieuse Trinité, Père, Fils et Saint-Esprit, Dieu véritable et unique, instruisez-moi, dirigez-moi, aidez-moi, Seigneur, en toutes choses. O Père tout-puissant, par la grandeur de votre infinie puissance, établissez et confirmez en vous ma mémoire, et remplissez-la de saintes pensées et de pieuses affections. O Fils très-saint, par votre éternelle sagesse, éclairez mon entendement et donnez-lui de connaître votre souveraine vérité et mon extrême bassesse. O Saint-Esprit, amour éternel du Père et du Fils, par votre incompréhensible bonté, transportez en moi votre volonté et allumez en elle un feu si vif de votre amour que rien ne puisse l'éteindre. O Trinité sacrée, seul Dieu de mon âme et tout mon bien! Oh! que ne puis-je vous louer et vous aimer comme les anges! Oh! si je pouvais réunir l'amour de toutes les créatures, comme je serais heureux de vous l'offrir et de vous le donner! Tout cela néanmoins ne suffirait pas pour vous aimer comme vous le méritez, ou pour vous louer selon l'étendue de vos grandeurs. Vous seul, en effet, comprenez votre incompréhensible bonté; vous seul pouvez lui donner l'amour dont elle est digne,

et ce n'est que dans votre sein divin que s'accomplit l'équité de l'amour.

O Marie, Marie, Marie, vierge très-sainte, mère de Dieu, reine du ciel, maîtresse du monde, tabernacle du Saint-Esprit, lis de pureté, rose de patience, paradis de délices, miroir de chasteté, modèle d'innocence, priez pour ce pauvre exilé et ce malheureux pèlerin, et faites-lui part des œuvres de votre inépuisable charité! O vous tous, saints et saintes, et vous, bienheureux esprits qui brûlez d'un si grand amour pour votre Créateur, vous surtout, Séraphins ardents, qui embrasez de votre amour le ciel et la terre, n'abandonnez point ce pauvre et misérable cœur, purifiez-le plutôt de toutes ses fautes, comme vous purifiâtes autrefois les lèvres d'Isaïe, embrasez-le de votre pur amour, afin qu'il n'aime que Dieu seul, qu'il ne cherche que lui, qu'il trouve en lui seul son repos, et qu'il demeure dans son sein pendant les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

## CHAPITRE XXVII.

*De quelques avis très-utiles dans le saint exercice de l'oraison mentale.*

Jusqu'ici tout ce que nous avons dit n'a servi qu'à nous donner ample matière de considération, chose très-utile dans l'exercice de l'oraison. Si la plupart des hommes ne savent pas méditer, c'est par défaut de matière; cet exercice n'ayant pas d'aliment, ne saurait exister en eux. Maintenant nous allons dire rapidement la manière de méditer et la forme que nous pourrions suivre dans l'oraison. Encore que l'Esprit-Saint soit ici le meilleur maître, l'expérience nous a montré qu'il est indispensable de donner quelques avis importants; le chemin pour aller à Dieu est difficile, et un guide y est nécessaire : sans guide, en effet, un grand nombre font fausse route ou perdent dans la voie un temps précieux.

## I.

## Premier avis.

Le premier avis est celui-ci : Quand nous arrêtons nos réflexions sur une des choses dont il a été parlé plus haut, en suivant l'ordre qui a été indiqué, nous ne devons pas tellement nous attacher à ces considérations que nous regardions comme mauvais de nous arrêter à d'autres, si nous nous y livrons avec plus de dévotion, ou si nous y trouvons plus de goût et plus de profit. Le but de l'oraison étant de nous exciter à la dévotion, qu'importent les moyens, s'ils sont bons et aptes à nous faire atteindre notre fin ? Il ne faudrait pas néanmoins, pour des motifs futiles, prendre l'habitude de passer ainsi d'un sujet à un autre ; on ne doit le faire que pour de sérieux avantages.

## II.

## Second avis.

Une seconde chose à observer, c'est de refréner la trop grande spéculation de l'esprit, et d'agir dans l'oraison, bien plus à l'aide des affections et des sentiments de la volonté, que par les recherches et la contention de l'intelligence. Ils sont loin de suivre cette voie ceux qui changent la méditation en étude, et qui portent leur attention sur les mystères divins comme s'ils se proposaient de les connaître pour les annoncer au peuple ; en agir ainsi c'est plutôt se distraire que se recueillir, et aller hors de soi que rentrer en soi-même. Il vaut mieux aller à Dieu dans cet exercice avec un cœur ignorant et grossier, mais avec une volonté bien disposée et toute prête à sentir les choses de Dieu et à s'y affectionner, qu'avec un entendement curieux et désireux de scruter ses secrets ; c'est là, en effet, le propre de ceux qui étudient pour connaître, et non plus le but de ceux qui prient et qui pensent à Dieu pour pleurer.

## III.

## Troisième avis.

Dans l'avis précédent nous disions comment, dans l'oraison, il fallait faire taire l'entendement et donner carrière à la volonté; mais la volonté doit avoir elle-même ses limites, et il est bon d'arrêter l'excès de son zèle et la violence de ses désirs. Pour cela, n'oublions pas que la dévotion à laquelle nous tendons, n'est pas chose qui s'obtienne à force de bras. C'est une erreur trop répandue de s'exciter à la compassion et aux larmes, quand on pense aux souffrances du Sauveur, par des efforts exagérés, par des tristesses forcées et qui semblent hyppocrates; cette contention, loin de bien disposer le cœur, le dessèche et le rend plus inhabile à recevoir la visite du Seigneur, ainsi que le remarque Cassien. De plus, tous ces efforts nuisent souvent à la santé du corps; quelquefois même ils engendrent dans l'esprit une telle tristesse et un déplaisir si profond, qu'il craint de se livrer encore à un exercice qui lui a fait éprouver tant de peine.

Que l'homme se contente donc d'agir simplement en ce qui le regarde, c'est-à-dire de se rendre présentes les douleurs que le Seigneur a endurées pour lui. Qu'il admire d'un regard pur et tranquille, avec un cœur tendre et compatissant, avec une âme entièrement soumise, tout ce que ce Seigneur a souffert, qu'il soit plus disposé surtout à recevoir de la miséricorde de Dieu toutes les affections qu'elle voudra lui envoyer qu'à lui exprimer ses affections personnelles au prix de grands et de nombreux efforts. Après cela, pas d'angoisse ni de trouble s'il plaît à Dieu de ne pas nous faire éprouver ces douceurs.

## IV.

## Quatrième avis.

Par ce qui précède nous pourrons comprendre quelle sorte d'attention nous devons porter à l'oraison; il convient que le cœur qui se livre à l'oraison ne soit ni abattu, ni faible, mais plutôt qu'il soit ardent, attentif et porté aux choses d'en haut.

S'il est nécessaire de pénétrer son cœur d'une grande attention et d'un grand recueillement pendant l'oraison, il ne l'est pas moins d'éviter dans cette attention une contention aussi désastreuse à la santé que ruineuse pour la dévotion. Il y en a qui se fatiguent le cerveau tant ils ont à cœur de s'occuper sérieusement des choses qu'ils méditent. Il y en a d'autres qui, pour éviter cet inconvénient, n'exercent sur eux aucune vigilance et se laissent aller à tous les vents qui soufflent.

La vérité consiste à se garder des extrêmes : gardons-nous d'une attention qui fatiguerait nos esprits, mais évitons aussi cette insouciance et cette mollesse qui nous livrent à toutes les pensées qui se présentent. De même que nous recommandons à ceux qui montent une mauvaise bête de tenir les rênes fermes, c'est-à-dire, ni trop lâches, ni trop serrées, afin de n'être pas reporté en arrière, ni exposé dans sa route à de trop grands périls; de même devons-nous nous efforcer de modérer, sans la contraindre, notre attention, employant, pour la captiver, un soin raisonnable, et non une peine extraordinaire ou des efforts inouïs.

Il faut bien observer surtout de ne point se fatiguer l'esprit, au commencement de la méditation par une attention achetée au prix de trop de sacrifices; c'est s'exposer, comme cela arrive le plus souvent, à sentir plus tard toutes ses forces défaillir, comme défaillent ces voyageurs qui ont abusé de leurs forces au commencement de leurs journées.

## V.

### Cinquième avis.

Mais entre tous les avis qui se peuvent donner pour l'oraison voici le principal. Vous faites oraison, sans ressentir dans votre dévotion ces consolations que vous en attendez; de grâce, ne vous découragez pas, et ne cessez, pour cela, ni de prier ni de continuer votre pieux exercice. Il faut attendre avec persévérance la venue du Seigneur; il convient à la gloire de sa majesté, à la bassesse de notre condition, à la grandeur de l'affaire que nous traitons, d'espérer longtemps la faveur de le recevoir et de

l'attendre, pour ainsi dire, en montant la garde aux portes de son palais sacré.

Quand vous vous serez ainsi tenu quelque temps sur vos gardes, si le Seigneur vient, remerciez-le de sa venue; s'il semble vous faire attendre encore, humiliez-vous en sa présence, reconnaissez que vous ne devez pas mériter ce qu'il vous refuse, et contentez-vous de lui faire le sacrifice de vous-même : renoncez à votre propre volonté, crucifiez votre appétit, lutez contre vous-mêmes et faites dans ce sens tout ce qui dépendra de vous.

Que si, malgré cela, vous n'adorez pas le Seigneur de cette adoration sensible que vous désireriez lui rendre, il suffit que vous l'adoriez en esprit et en vérité comme il désire être adoré. Croyez-moi, c'est là le passage le plus dangereux de cette navigation, le lieu où sont éprouvés les véritables fidèles, et si vous vous tirez bien de ce mauvais pas, le succès est assuré pour tout le reste.

## VI.

### Sixième avis.

Une erreur aussi déplorable que la précédente, quoique entièrement différente, serait de se contenter d'un léger plaisir éprouvé dans l'oraison. Il y en a qui, parce qu'ils auraient versé une petite larme, ou parce qu'ils auront ressenti une certaine tendresse de cœur, se figurent avoir parfaitement fait l'oraison. Ces hommes sont dans une étrange erreur, et cette émotion ne doit pas suffire pour les contenter. Pour que la terre fructifie, il ne suffit pas d'une de ces gouttes de rosée qui ne font qu'éteindre la poussière qui la couvre, et mouiller un peu sa surface; il faut une abondance d'eau suffisante pour pénétrer jusque dans son sein et la rendre féconde; il n'y a pas non plus de bonnes œuvres sans l'abondance de la rosée et de l'eau du ciel.

Voilà pourquoi on recommande avec raison de consacrer à l'oraison le plus de temps possible. Mieux vaut ne faire oraison qu'une fois, mais pendant assez longtemps, que se livrer deux fois, d'une manière plus rapide, au même exercice; quand l'orai-

son est courte, tout le temps se passe à calmer l'imagination et à apaiser le cœur; et c'est lorsqu'on serait disposé à commencer son oraison qu'il faut la suspendre. Vous me demandez de préciser combien de temps il faut consacrer à l'oraison; pour moi, tout espace de temps qui n'arrive pas à une heure et demie ou deux heures me paraît insuffisant. Souvent plus d'une demi-heure se passe à accorder l'instrument, c'est-à-dire, à calmer l'imagination; le reste du temps est bien nécessaire pour jouir du fruit de l'oraison.

Il est vrai que si on se livre à cet exercice après d'autres saints exercices, le cœur se trouve mieux disposé et plus prêt à se laisser consumer par le feu céleste, comme un bois sec devient plus facilement la proie des flammes. Le temps le plus favorable à la méditation est celui du matin, et il faut aussi en consacrer le plus possible à cette sainte occupation. Ce n'est pas qu'il faille s'estimer délivré de ce devoir si nous ne pouvons pas y vaquer le matin; imitons la pauvre veuve qui offrait, comme les riches, sa petite pièce de monnaie, *Luc. xxi, 2*; pourvu que nous n'apportions pas de négligence à l'accomplissement de nos devoirs, nous pourrons être sûrs que Celui qui pourvoit aux besoins de toutes les créatures viendra aussi à notre secours.

## VII.

### Septième avis.

Conformément à ce précepte, on peut en donner un autre qui lui ressemble. L'âme que le Seigneur favorise dans l'oraison ou hors de l'oraison d'une visite particulière ne doit point la laisser passer en vain; loin de là, elle aura soin de profiter de la faveur qui lui est faite, car, sous l'influence de ce souffle salutaire, elle fera plus de chemin en une heure qu'elle n'en aurait fait en plusieurs jours sans cette grâce. Notre père saint Dominique était là-dessus un modèle achevé: on raconte de lui qu'il profitait si bien de ces faveurs célestes, que si, dans son chemin, notre Seigneur daignait le visiter, il s'écartait de ses compagnons, marchait seul derrière eux, et ne les rejoignait qu'après qu'il avait

épuisé tous les charmes de la visite du Seigneur. Ceux qui n'en agissent pas ainsi ne tardent pas à recevoir leur châtement; ils ne trouvent plus Dieu quand ils le cherchent, après que Dieu n'a pu les trouver quand il les cherchait lui-même.

---

## SECONDE PARTIE DE CE PREMIER TRAITÉ,

OU L'ON PARLE DE LA DÉVOTION.

---

### CHAPITRE XXVIII.

*Ce que c'est que la dévotion.*

La plus grande peine des personnes qui s'adonnent à l'oraison est l'absence de dévotion dont elles y sont quelquefois éprouvées; c'est là pour elles une grande épreuve, car la dévotion rend douce la prière, et quand on en connaît les charmes, rien n'est plus aimable et plus facile que de prier. Voilà pourquoi, après avoir parlé de la matière de l'oraison et de la manière de méditer, il sera bon de parler des choses qui aident la dévotion, de celles qui l'entravent, des tentations les plus ordinaires des personnes pieuses; aussi je veux donner quelques avertissements très-utiles sur ce sujet. Disons néanmoins avant tout ce que c'est que la dévotion, afin que nous sachions tous pour quel joyau précieux nous combattons.

« La dévotion, dit saint Thomas, est une vertu qui, en rendant l'homme habile à toutes sortes de vertus, l'excite et l'aide à faire le bien. » *D. Thom.* 2<sup>a</sup> 2<sup>e</sup>, q. 82, art. 1. Cette définition nous déclare d'une manière manifeste la nécessité et la grande utilité de cette vertu, qui renferme en elle-même plus de bien que nous ne saurions le penser.

Le plus grand obstacle à la vie chrétienne est la corruption de la nature, qui est en nous la conséquence du péché et qui nous porte au mal et nous éloigne du bien. Ces deux inclinations

nous rendent très-difficile la pratique de la vertu, encore qu'elle soit la plus douce, la plus aimable et la plus belle chose du monde.

Contre cette difficulté et ce poids écrasant de notre nature, la divine sagesse nous a donné un remède, et ce remède n'est autre que la puissance et le secours de la dévotion. De même que la bise disperse les nuages et laisse le ciel serein et découvert, de même la véritable dévotion débarrasse notre âme de toutes les difficultés et de tous les obstacles qu'elle rencontre pour pratiquer la vertu et lui donne toute aptitude pour le bien ; la dévotion, en même temps qu'elle est une vertu, est un don particulier de l'Esprit-Saint, une rosée du ciel, un secours et une visite de Dieu, obtenue par la prière ; elle a pour mission de détruire les obstacles, d'échauffer la tiédeur, de rendre l'âme apte à faire le bien, d'éclairer l'entendement, de fortifier la volonté, d'exciter en nous l'amour de Dieu, d'apaiser les flammes des mauvais désirs, d'inspirer le dégoût du monde et l'horreur du péché, de donner à l'homme une ferveur nouvelle, un esprit nouveau, une force nouvelle pour le bien. De même que Samson, tant qu'il eut ses cheveux, demeura le plus fort des hommes, tandis qu'il devint aussi faible que le premier venu dès qu'il en fut dépouillé, de même l'âme chrétienne puise sa force dans la dévotion. La plus grande louange qu'on puisse faire de cette vertu, c'est qu'encore qu'elle soit une, elle est le stimulant et l'aiguillon de toutes les autres. Il faut donc que celui qui veut marcher dans la voie de Dieu ne s'aventure jamais sans ce puissant secours ; il risque fort, en partant sans ce viatique, de devenir la victime de la paresse et de l'indolence de sa mauvaise nature.

Dès lors on voit clairement en quoi consiste la véritable et essentielle dévotion. La dévotion n'est pas cette tendresse de cœur ou ces consolations que l'on ressent quelquefois dans la prière, mais plutôt la promptitude et le courage avec lesquels nous travaillons ; car il n'est pas rare que le Seigneur, pour éprouver ceux qu'il aime, les prive quelquefois des douceurs de la piété. Sans doute, le plus souvent, notre dévotion et le dévouement avec lesquels nous servons Dieu nous méritent quelques consola-

tions, et ces consolations et le goût que nous prenons aux choses de l'esprit augmentent à leur tour dans nos âmes la dévotion essentielle. C'est pourquoi les serviteurs de Dieu peuvent avec raison désirer et demander ces joies de l'âme et ces consolations, non pas à cause du goût qu'elles y prennent, mais parce qu'elles y trouvent un accroissement de dévotion et d'ardeur. « J'ai couru, disait le Prophète, dans la voie de vos commandements quand vous avez dilaté mon cœur, » *Ps. cxviii, 32*, par les joies de vos consolations, qui ont été la cause de mon agilité. Nous voulons parler maintenant des moyens d'obtenir cette dévotion; et, comme la dévotion est l'aiguillon et le stimulant de toutes les autres vertus, parler des moyens d'acquérir la dévotion, c'est parler des moyens d'acquérir toutes les vertus.

## CHAPITRE XXIX.

*De neuf choses qui sont d'un grand secours pour acquérir la dévotion.*

Il y a beaucoup de choses qui favorisent la dévotion et qui nous la font obtenir; signalons-en quelques-unes. Et d'abord, on trouvera un grand avantage dans la fidélité aux saints exercices dont nous venons de parler, si on les prend à cœur, si on les fait sérieusement, si on s'y adonne avec une âme franchement déterminée et toute prête à tout ce qui sera nécessaire pour conquérir cette perle précieuse, quelque grandes et quelque ardues que soient les difficultés. Rien de grand ne se fait sans peine, et la dévotion, du moins au principe, est toujours difficile à atteindre.

Il faut ensuite garder son cœur de toutes sortes de pensées vaines et oiseuses, de toutes les affections et amours étrangers, de tous les troubles et mouvements passionnés; ce sont là, en effet, autant d'obstacles à la dévotion, et il n'est pas moins nécessaire d'en débarrasser son cœur avant de prier ou de méditer, qu'il ne l'est d'accorder un instrument avant de jouer.

Il faut veiller attentivement sur tous ses sens, et particulière-

ment sur ses yeux, ses oreilles, sa langue; la langue distrait le cœur, et par les yeux et les oreilles pénètrent diverses imaginations qui troublent la paix et le repos de l'âme. C'est avec raison qu'on dit que le contemplatif doit être sourd, aveugle et muet; plus il se répandra au dehors, moins il sera intérieurement recueilli.

La solitude peut encore être très-utile pour acquérir la dévotion; non-seulement elle nous préserve des distractions des sens et du cœur et des occasions du péché, mais encore elle nous engage à rentrer en nous-mêmes pour y converser avec Dieu et n'admettre d'autre compagnie que la sienne.

On aura encore recours avec avantage à la lecture des livres spirituels et religieux; elle fournit une ample matière de considérations, elle recueille le cœur, elle éveille la dévotion, elle encourage l'homme à s'occuper volontairement des choses qu'il a apprises avec charmes: la mémoire se nourrit, en effet, de l'abondance du cœur.

Le souvenir continuel de Dieu, l'habitude de marcher toujours en sa présence, l'usage de ces invocations rapides que saint Augustin appelle des oraisons jaculatoires, favorisent beaucoup la dévotion, parce que ces pratiques gardent le cœur et entretiennent en lui la chaleur de la piété, selon ce qui a été dit ci-dessus. Il faut donc qu'à toute heure l'homme soit prêt à vaquer à la prière. Voilà une des principales règles de la vie spirituelle, et un des plus grands remèdes que puissent avoir ceux qui ne trouvent jamais le temps ou l'occasion de se livrer à l'oraison. On fait en peu de temps beaucoup de progrès quand on est fidèle à ces petites pratiques.

On gagne aussi beaucoup par la persévérance dans les bons exercices aux temps et aux heures convenables, surtout le matin et le soir, qui sont les instants les plus favorables à l'oraison, comme nous l'enseigne la sainte Écriture.

Il y a aussi un grand profit à tirer des austérités et des privations corporelles: se nourrir sobrement, coucher sur la dure, porter le cilice ou se donner la discipline sont tout autant de mortifications qui, tout en étant des fruits de la dévotion, éveillent,

conservent et affermissent en nous la racine qui les produit et qui n'est autre que la dévotion elle-même.

On peut enfin gagner beaucoup pour la dévotion dans l'exercice des œuvres de miséricorde : elles nous donnent le courage de nous présenter devant Dieu ; elles donnent de la valeur à nos oraisons et les empêchent d'être tout-à-fait stériles ; elles méritent à nos prières la grâce d'être miséricordieusement accueillies , comme sortant d'un cœur miséricordieux.

### CHAPITRE XXX.

#### *De neuf choses qui sont des obstacles à la dévotion.*

De même qu'il y a des choses qui aident la dévotion, il y en a qui lui nuisent et lui font obstacle. Le premier obstacle à la dévotion ce sont les péchés, et non-seulement les péchés mortels, mais encore les péchés véniels ; encore que ces derniers ne nous fassent pas perdre complètement la charité, ils éteignent la ferveur de la charité ou, ce qui revient presque au même, la dévotion. Nous devons donc les éviter avec le plus grand soin, sinon à cause du mal qu'ils font, au moins à cause du bien qu'ils empêchent.

Le second obstacle à la dévotion est le remords d'une conscience troublée par le péché ; quand le remords est violent, il rend l'âme inquiète, il la fait tomber, il l'affaiblit et la rend impuissante pour toute sorte de bien.

Le troisième obstacle serait une amertume, un dégoût intérieur, une tristesse désordonnée. Il est difficile, en effet, que le bonheur d'une bonne conscience et le plaisir des joies spirituelles s'allient avec ces sentiments pénibles et violents.

Un quatrième obstacle à la dévotion consiste dans les soins ou les soucis excessifs. Ce sont là ces moucheron de l'Égypte qui inquiètent l'âme et ne laissent pas dormir de ce sommeil spirituel auquel on se livre dans l'oraison ; ils la troublent, au contraire, la tourmentent et l'arrachent à cet exercice.

Il en est de même des occupations auxquelles on se livre avec excès ; elles sont un cinquième obstacle à la dévotion, qu'elles em-

pèchent en consommant le temps et en étouffant l'esprit; l'homme, sous leur pernicieuse influence, n'a ni le temps, ni le courage de s'occuper de Dieu.

Un sixième obstacle à la dévotion ce sont les consolations et les plaisirs sensuels; par là l'homme prend les exercices spirituels en dégoût. D'ailleurs, selon la parole de saint Bernard, celui qui recherche avec trop de soin les consolations du monde ne mérite pas celles de l'Esprit-Saint.

Un septième obstacle c'est un amour excessif du boire et du manger, et surtout les repas somptueux. Rien n'est plus contraire aux exercices spirituels et aux veilles sacrées que cette passion funeste; car le corps, repu et appesanti par la nourriture, n'a plus la force de voler vers les hautes et pures régions de la foi.

Le huitième obstacle à la dévotion c'est la curiosité, la curiosité des sens comme celle de l'esprit, qui consiste à vouloir entendre, voir et apprendre des choses nouvelles; tout cela occupe le temps, inquiète l'âme, la distrait, la dissipe, et par conséquent empêche la dévotion.

Enfin, on met obstacle à la dévotion lorsque, sans une raison de piété ou de nécessité, on interrompt tous les saints exercices. L'esprit de la dévotion est tout-à-fait délicat; une fois qu'il disparaît, ou il ne revient plus, ou il ne revient qu'avec peine et difficulté.

Il faut aux arbres la fraîcheur ordinaire des eaux; s'ils en sont privés ils ne tardent pas à sécher et à mourir: ainsi en est-il de la dévotion, qui ne subsiste plus dès que les eaux des pieuses considérations viennent à lui manquer. Tout ce que je viens de dire je l'ai dit sommairement, afin que la mémoire le retienne mieux et plus sûrement; si l'on veut avoir une plus complète exposition de ces vérités, on la cherchera dans des réflexions plus approfondies et dans une plus longue expérience.

## CHAPITRE XXXI.

*Des tentations les plus communes qui se présentent dans l'oraison, et des remèdes pour y résister.*

Disons un mot maintenant des tentations par lesquelles sont éprouvées le plus souvent les personnes qui font oraison, et des remèdes qu'on y peut opposer.

Les tentations les plus ordinaires des âmes qui font oraison sont la privation de consolations spirituelles, la lutte contre des pensées importunes, les pensées de blasphème et d'infidélité, la défiance et la présomption. Ce sont là les tentations qu'on trouve le plus ordinairement sur la route; voici quels sont les remèdes :

Ceux qui sont privés de consolations spirituelles doivent se garder d'abandonner pour cela leurs exercices accoutumés, encore que ces exercices leurs semblent bien fades et peu profitables. Qu'ils se mettent, au contraire, en présence de Dieu comme des coupables et des pécheurs; qu'ils examinent leur conscience; qu'ils se demandent s'ils n'ont pas mérité par leur faute les épreuves auxquelles Dieu les soumet; qu'ils conjurent, avec une entière confiance, le Seigneur de les pardonner et de faire briller les richesses inestimables de sa patience et de sa miséricorde en supportant un être qui ne sait que l'offenser, et lui pardonnant ses fautes.

C'est ainsi qu'on rendra utile même la sécheresse de l'âme pendant l'oraison, parce qu'on en prendra occasion pour s'humilier davantage à la vue de ses péchés, et pour mieux aimer Dieu, qui ne se lasse jamais de nous pardonner. Supposé donc que vous ne trouviez aucun plaisir à ces saints exercices, ne vous découragez pas; l'utile n'est pas toujours agréable, et d'ailleurs l'expérience a démontré que toutes les fois que l'homme persévère dans la prière avec un peu d'attention et de soin, faisant de son côté tout ce qu'il peut faire, il en sort tout consolé et tout heureux, parce qu'il a fait tout son devoir. Il n'y a pas grand mérite à persévérer longtemps dans l'oraison si l'on y goûte de nom-

breuses consolations. Ce qu'il y a de méritoire, c'est, malgré le peu de dévotion que nous pouvons ressentir, de ne pas prendre l'oraison en dégoût, d'y persévérer longtemps et d'avoir toujours la même humilité, la même patience, la même constance dans l'accomplissement du bien.

C'est dans les temps de sécheresse spirituelle surtout qu'il est nécessaire de s'armer d'une plus grande sollicitude et de plus grandes précautions, en veillant à la garde de soi-même, en examinant avec une grande attention ses pensées, ses paroles, ses œuvres. Comme nous sommes alors privés de la joie spirituelle, qui est la principale rame de cette navigation, il faut suppléer à ce qui nous manque de grâce par plus de diligence et plus de précautions. Quand vous vous verrez dans cet état, souvenez-vous, comme le dit saint Bernard, que les sentinelles qui veillaient sur vous se sont endormies, et que les murs qui vous protégeaient ont été renversés. Vous ne pouvez donc plus espérer de salut que de vos armes, et ce ne seront plus les murailles qui vous défendront, mais seulement votre épée et votre adresse dans le combat. Oh! qu'il est glorieux pour une âme de livrer ces sortes de combats, de se défendre et de lutter sans remparts, d'être forte sans forteresse, de se trouver seule au sein de la bataille et d'y prendre pour compagnes la confiance et l'énergie! C'est là l'épreuve principale qui fait connaître la force de l'amitié et sépare les vrais amis des faux.

Quant aux pensées importunes qui nous tentent dans l'oraison, le meilleur moyen d'en triompher consiste à les combattre courageusement, sans trêve et sans merci; il faut cependant de la mesure dans notre résistance et prendre garde de ne pas trop fatiguer ou contraindre l'esprit; c'est moins par la force que par la grâce et l'humilité qu'on vient à bout d'une telle entreprise. Dans ces sortes de conjonctures, l'homme apprendra donc à se tourner vers Dieu sans angoisse, puisque son état n'est pas un péché ou n'est tout au plus qu'une très-légère faute. et à lui tenir, dans toute l'humilité de son cœur, ce langage: Vous voyez bien, ô mon Seigneur, qui je suis. Qu'espérer d'un pareil fumier, sinon de mauvaises odeurs? Qu'attendre d'une terre que vous

avez maudite, si ce n'est des ronces et des épines? Si vous ne la purifiez, Seigneur, elle ne saurait donner d'autres fruits. — Cela dit, qu'il reprenne le cours de son oraison et qu'il espère en toute patience la visite du Seigneur, qui ne fait jamais défaut aux humbles. Que si, malgré tout, les imaginations importunes persévèrent sans décourager vos efforts, ni vaincre votre résistance, ayez courage; vous gagnez bien plus à ce combat, privé de toute consolation, que si vous goûtiez dans votre âme toutes les joies et toutes les félicités de Dieu.

S'il n'est pas de tentations plus pénibles que les tentations de blasphème, il n'en est pas de moins dangereuses. Voulons-nous donc en triompher, méprisons-les. On ne pêche pas parce qu'on ressent une mauvaise impression, mais seulement parce qu'on y consent et qu'on s'y complait; la mépriser, c'est donc faire une bonne action au lieu d'en commettre une mauvaise, et l'on est d'autant plus éloigné du mal dans ces sortes de tentations qu'on éprouve moins de joie d'y être exposé. Voilà pourquoi le meilleur moyen d'en triompher est de les mépriser, et non pas de les craindre; elles deviennent d'autant plus redoutables que nous osons moins les braver, et nos craintes exagérées ne servent qu'à les rendre plus audacieuses.

Dans la tentation d'infidélité, quelle conduite faut-il tenir? En se souvenant, d'un côté, de sa misère, et, de l'autre, de la grandeur de Dieu, l'homme doit penser à ce que Dieu lui commande et ne pas pousser la curiosité jusqu'à vouloir scruter toutes ses œuvres; parmi les œuvres de Dieu, en effet, combien n'y en a-t-il pas qui dépassent notre entendement? Pour entrer dans le sanctuaire des œuvres divines, il faut se pénétrer d'un grand respect et d'une grande humilité, emprunter la simplicité de la colombe et non la malice du serpent, avoir un cœur de disciple et non de juge téméraire. Devenons semblables aux petits enfants; c'est aux petits enfants que Dieu découvre ses secrets. Ne cherchons pas à pénétrer le pourquoi de toutes les œuvres divines; fermons les yeux de la raison et n'ouvrons que ceux de la foi; c'est avec la foi seulement qu'il faut considérer ce que Dieu fait. L'œil de la raison humaine est excellent quand il s'agit de connaître les

œuvres de l'homme; mais il ne vaut rien pour découvrir les œuvres de Dieu. Cette tentation si pénible à l'homme est avantageusement combattue, comme la précédente, par le mépris : elle est moins une faute qu'une affliction; car, ainsi que nous l'avons expliqué, il ne saurait y avoir de faute dans une chose contre laquelle la volonté s'élève.

Contre la défiance et la présomption, qui sont des vices opposés, il est nécessaire qu'il existe divers remèdes. Etes-vous sous le coup d'une tentation de désespoir, souvenez-vous bien que vous n'êtes pas seul à combattre, mais que la grâce de Dieu combat pour vous et avec vous, qu'elle est d'autant plus efficace que l'homme doute davantage de lui-même et se confie avec plus de résignation à la seule bonté de Dieu, pour laquelle il n'y a rien d'impossible. Si, au contraire, vous êtes tentés de présomption, considérez bien que l'homme le plus faible est celui qui se croit le plus fort. Regardez-vous vous-même, dans la vie des saints ou dans celle d'une personne vivant encore sous vos yeux, comme dans un miroir, et vous verrez que vous êtes, en leur présence, comme un nain devant un géant : cette vue vous préservera certainement de toute présomption.

On éprouve encore quelquefois un autre genre de tentation, c'est le désir exagéré des consolations et des douceurs spirituelles et le mépris de ceux qui ne les goûtent pas. C'est une tentation sérieuse, et pour indiquer de quel remède on doit user contre ce poison, il nous faut bien connaître la fin qu'on doit se proposer dans les exercices de la piété. La communication qui s'y établit avec Dieu est si douce et si aimable, selon ce que dit le Sage, qu'une foule d'âmes attirées par la force de cette merveilleuse suavité, qui est au-dessus de toute expression, se portent à Dieu, et s'adonnent à toutes les pratiques spirituelles, à la lecture, à la prière, à la réception des sacrements, à cause du plaisir qu'elles y éprouvent; la principale fin que se proposent ces âmes dans leurs pratiques saintes, c'est de jouir de leur merveilleuse douceur. C'est là une erreur profonde et malheureusement beaucoup trop répandue. Aimer Dieu et le chercher, telle doit être, en effet, la principale fin de toutes nos actions; or, les âmes dont nous parlons s'aiment

et se cherchent plus elles-mêmes, c'est-à-dire aiment et cherchent plutôt leur propre plaisir et leur satisfaction personnelle, que Dieu. Mais il y a plus; cette erreur en engendre une autre, non moins désastreuse : l'homme qui en est imbu, se juge lui-même et juge les autres d'après ses goûts et ses sentiments. On est à ses yeux d'autant plus plus parfait, qu'on éprouve plus de consolations en Dieu; la mesure des joies spirituelles est celle de la perfection; ce qui est une très-grande erreur.

Contre ces deux erreurs, voici un avis ou une règle générale. La fin de tous les exercices spirituels et de toute la vie de l'âme est l'obéissance aux commandements de Dieu et l'accomplissement de la volonté divine; or, la volonté humaine étant si contraire à celle de Dieu, il est indispensable que l'homme détruise sa volonté pour laisser régner et vivre en lui la volonté divine. Mais, comme une victoire de cette sorte ne se peut obtenir que par une faveur signalée de Dieu et sous l'influence des plaisirs qu'il nous fait goûter, il faut, dans la prière, lui demander ces faveurs et solliciter ces consolations, afin d'en sortir bien disposé et plein d'un saint empressement. Les joies de la piété ne sauraient avoir d'autre fin; c'est dans cet unique but que nous pouvons prier Dieu de nous accorder les délices de la prière, en lui disant ces paroles du Roi-Prophète : « Rendez-moi, Seigneur, la joie de votre salut, et fortifiez-moi par votre esprit souverain. » *Ps. L, 13.*

Voilà comment l'homme entendra quelle fin il doit se proposer dans ces saints exercices; voilà comment aussi il apprendra à mesurer sa perfection et celle des autres, non plus par les délices qu'il goûte dans le Seigneur, mais par les efforts qu'il fait pour accomplir la volonté divine et pour détruire la sienne propre. Les saints avaient donc bien raison de dire que le mérite véritable de l'homme n'était pas le goût qu'il trouvait à la prière, mais plutôt sa patience dans la tribulation, l'abnégation qu'il savait faire de lui-même, la manière dont il accomplissait la volonté de Dieu, encore que la prière avec ses consolations et ses délices les aidât puissamment à arriver à ce merveilleux état.

Voilà encore comment nous pourrions savoir où nous en sommes dans les voies de Dieu. Nous désirons connaître les pro-

grès que nous y faisons ; demandons-nous si l'humilité intérieure ou extérieure croît et augmente en nous, si nous souffrons les injures avec patience, si nous savons excuser les faiblesses d'autrui, si nous secourons nos frères quand ils sont dans le besoin, si, au lieu de nous indigner contre le prochain, nous supportons ses défauts sans colère, si nous espérons en Dieu au temps de la tribulation, si nous sommes maîtres de notre langue, si nous savons garder notre cœur, si nous avons la force de dompter notre chair avec ses appétits et ses exigences, comment nous nous conduisons dans la bonne et la mauvaise fortune, comment enfin nous savons être graves et discrets en toutes choses ; demandons-nous surtout si l'amour de l'honneur et des plaisirs du monde est entièrement détruit en nous, et, selon ce que notre conscience nous répondra, apprenons à nous juger ; notre progrès dans chacune de ces choses est la mesure de celui que nous faisons dans les voies de Dieu, et non pas le plaisir ou la sécheresse que nous sentons en pensant à lui. C'est pourquoi nous devons vaquer avec le plus grand soin, d'abord et surtout à la mortification, ensuite à la prière ; car la mortification elle-même, nous ne pouvons parfaitement la pratiquer qu'à l'aide de la prière.

---

## SECOND TRAITÉ.

### DE LA PRIÈRE VOCALE.

---

#### CHAPITRE XXXII.

##### *De l'utilité et de la nécessité de la prière vocale.*

La prière vocale, si utile et si nécessaire dans tous les temps et pour toute sorte de personnes, quels que soient leur état et leur condition, l'est surtout pour celles qui ne s'appliquent pas à cet exercice de la méditation dont nous venons de parler. Ces personnes peuvent tirer, comme nous l'avons dit, un grand profit

des prières vocales, et celles qui ne savent pas le latin se serviront d'une manière avantageuse de ce traité, comme d'un livre de dévotion qui excitera et réveillera leur piété. Il sera bon aussi d'avoir recours au traité précédent, où nous avons parlé des choses qui favorisent la dévotion et de celles qui lui nuisent, afin qu'en évitant les unes et en recherchant les autres, on l'augmente et on l'accroisse en soi-même. Après s'être livré pendant quelques jours aux prières vocales, on pourra s'essayer à l'oraison mentale, c'est-à-dire aux considérations dont il est parlé dans les méditations du précédent traité; on va ainsi pas à pas et on marche toujours du plus facile au plus difficile.

L'auteur avait mis en cet endroit quelques prières, précédées d'un préambule. Ces prières ont été déjà données dans cet ouvrage, au livre précédent, depuis le chapitre III jusqu'au chapitre XVI; pour ne pas faire des répétitions inutiles, nous y renvoyons le lecteur.

---

## TROISIÈME TRAITÉ.

ON DONNE DANS CE TRAITÉ UNE INSTRUCTION ET UNE RÈGLE GÉNÉRALE  
POUR BIEN VIVRE.

---

## CHAPITRE XXXIII.

*Où on résume tout ce que le chrétien doit faire pour se sauver. Ce que c'est que le péché mortel; ce qu'il nous fait perdre; l'horreur qu'il inspire à Dieu. Quinze remèdes pour s'en préserver ou s'en guérir.*

La plus importante de toutes les affaires, celle pour laquelle l'homme et toutes les choses du monde furent créés, celle pour laquelle le Créateur lui-même et le Seigneur de l'univers est venu sur la terre, est mort, a évangélisé le monde, c'est le salut et la sanctification de l'homme.

Or, celui qui désire se sauver, et travailler de tout cœur à cette

œuvre capitale, en comparaison de laquelle toutes les autres ne sont rien, doit faire une chose qui résume toutes les autres : il faut qu'il ait en son âme le propos bien arrêté de ne jamais commettre aucun péché mortel, fallut-il pour cela tout sacrifier, l'honneur, la fortune, la vie, quoi que ce soit enfin de pareil. De même qu'une épouse fidèle et un vaillant capitaine doivent être prêts à mourir, l'une pour son époux, l'autre pour son roi, plutôt que de les trahir, de même le chrétien doit être déterminé à ne jamais trahir son Dieu; or on trahit Dieu par le péché mortel, et le péché mortel est une action contre les commandements de Dieu ou de notre mère la sainte Eglise.

On peut pécher mortellement d'une foule de manières; néanmoins il y a cinq sortes de péchés mortels, plus ordinaires que les autres et que les hommes ont coutume de commettre plus souvent : ce sont, les haines, les sensualités, les vains juréments, les vols, les calomnies ou les murmures contre le prochain. Si l'on évite ces péchés, facilement on évitera tous les autres. Voilà, résumé en peu de mots, tout ce qu'un bon chrétien doit faire, et cela suffit pour se sauver. Mais il n'est pas aussi aisé qu'on peut le croire d'accomplir entièrement cette obligation; on n'y arrive qu'à travers toute sorte de difficultés : les dangers et les périls du monde, les inclinations mauvaises de notre chair, les combats continuels de notre ennemi. Aussi, l'homme doit-il s'aider de tout les moyens possibles pour achever son œuvre; là est la clef du succès de l'entreprise.

Parmi ces moyens, le premier sera de considérer quel grand mal c'est qu'un péché mortel, et de s'exciter par là à le haïr d'une haine profonde. Pour bien comprendre la laideur du péché, considérons d'abord ce que le péché mortel nous enlève, et ensuite l'horreur qu'il inspire à Dieu. Le péché mortel nous fait perdre la grâce, et, avec la grâce, toutes les vertus infuses qui en procèdent. La foi et l'espérance survivent bien au péché; mais nous n'en perdons pas moins tous nos droits à la vie éternelle, qui ne s'obtient que par les œuvres faites en état de grâce. Il nous enlève encore l'amitié de Dieu, son adoption et le droit d'être appelés ses enfants, la douceur et la bonté qu'il prodigue à

ses fils, la providence paternelle dont il use envers tous ceux dont il est le père. Il nous fait perdre le fruit et le mérite de toutes les bonnes œuvres que nous avons faites depuis le jour de notre naissance jusqu'à ce moment, la participation et la communication aux bonnes œuvres que nous faisons dans cet état. Le péché enfin nous fait perdre Dieu, qui est le bien infini, et nous mérite l'enfer, qui, nous privant de Dieu pour toujours, est le mal infini. De cette sorte, l'âme qui était auparavant le temple vivant de Dieu et l'épouse de l'Esprit-Saint, devient l'esclave du démon et la caverne de Satan. Voilà en somme les biens que le péché nous enlève.

Quant à l'horreur que Dieu a du péché, nous la connaissons par les châtimens épouvantables qu'il lui a infligés depuis le commencement du monde. Qu'on se souvienne de la condamnation du premier des anges et du premier homme, du monde entier enseveli sous les eaux du déluge, des cinq villes coupables dévorées par le feu du ciel, de Jérusalem et de Babylone renversées, d'une foule d'autres villes, royaumes ou empires, ruinés et détruits, des peines par lesquelles les méchants expieront leurs crimes dans l'enfer, et surtout du grand sacrifice par lequel le Christ expia sur la croix toutes nos fautes : Dieu le condamna à mourir pour qu'à son tour il donnât la mort à une chose pour laquelle il avait tant d'horreur, c'est-à-dire au péché. Il est impossible de considérer attentivement ces vérités sans demeurer confondu de la facilité avec laquelle les hommes commettent, de nos jours, le péché. Aussi est-ce là la principale considération qui nous le fait éviter et haïr.

Le second moyen dont il faut user contre le péché consiste à éviter avec prudence les occasions de le commettre, comme sont les jeux, les mauvaises compagnies, les conversations entre personnes de différents sexes, les regards dangereux et autres choses semblables. Si l'homme est faible par lui-même, et s'il tombe facilement dans le péché par son propre état, que sera-ce si l'occasion le presse, si elle l'encourage au mal par la présence de l'objet, si elle lui fournit toute sorte de facilités pour pécher, alors surtout qu'il est vrai, comme on le dit communément, que

le sage lui-même ne résiste pas à l'appât de l'argent quand les coffres sont ouverts devant lui.

Un troisième secours contre les tentations, c'est d'examiner tous les soirs sa conscience, afin de savoir quelles fautes on a commises dans la journée, de s'en accuser humblement en présence de notre Seigneur, de lui en demander pardon et de le prier de nous faire la grâce de nous en corriger; le lendemain matin, en se levant, on pourra s'armer soi-même, dans une nouvelle prière, contre les péchés auxquels on est le plus enclin, et user d'une plus grande vigilance là où l'on rencontre de plus grands périls.

La quatrième ressource contre les tentations est d'éviter, autant que possible, les péchés véniels, parce qu'ils nous disposent à commettre les mortels. De même que ceux qui ont une peur exagérée de la mort cherchent à se préserver autant qu'ils peuvent des maladies qui y conduisent, de même ceux qui désirent éviter les péchés mortels, qui sont la mort de l'âme, doivent s'employer de toutes leurs forces à ne pas commettre les péchés véniels, qui sont comme les maladies par où notre âme marche à sa mort. De plus, il est probable que celui qui est fidèle dans les petites choses le sera aussi dans les grandes, et que, si l'on prend bien garde d'éviter avec soin les moindres maux, on arrivera sûrement à éviter les plus grands. Les péchés véniels dont nous entendons parler ici sont les paroles oiseuses, les rires désordonnés, les excès dans le manger, le boire et le dormir, les pertes de temps, les mensonges légers et tant d'autres choses qui, pour ne pas éteindre en nous la charité, ne laissent pas d'attiédir sa ferveur.

Le cinquième moyen de résister aux tentations est de mortifier sa chair, dans le manger comme dans le vêtir et le dormir; la chair étant la source d'un grand nombre de fautes, plus elle sera faible et débile, plus seront débiles et faibles les appétits et les passions dont elle est la source. De même qu'une terre desséchée et sans force ne produit que de pauvres et maigres plantes, tandis qu'une terre grasse, bien arrosée et bien travaillée, fait germer au contraire des plantes belles et vigoureuses; de même notre chair produit et alimente ses passions suivant qu'elle est bien ou

mal traitée. Tout cela, il est vrai, doit se faire avec discrétion et mesure; mais cette recommandation n'est plus, de nos jours, utile qu'à un petit nombre de chrétiens. Pour arriver à la fin qu'on se propose d'atteindre, il faut, toutes les fois qu'on se met à table, ne pas manquer, après l'avoir bénie, d'élever son cœur à Dieu, de lui demander la modération et de faire soi-même ses efforts pour mettre cette vertu en pratique.

Le sixième moyen est d'exercer sur sa langue une grande vigilance; c'est par la langue que nous péchons plus souvent et plus facilement. La langue est un organe extrêmement rebelle, qui suit ses caprices et qui se laisse facilement aller à mille paroles grossières, vaines, emportées et prétentieuses: au mensonge, au jurement, aux malédictions, aux murmures, aux flatteries et à tant d'autres désordres. C'est pourquoi le Sage disait que le péché abondait dans la multitude des paroles, et que la vie et la mort de l'homme sont au pouvoir de sa langue. *Prov.* x, 19; xviii, 21. Voici donc un conseil très-utile à suivre: Si vous vous trouvez quelquefois dans des occasions ou avec des personnes qui vous exposent au danger de murmurer, de vous faire valoir, de mentir, de vous glorifier, levez les yeux vers Dieu, recommandez-vous à lui et dites-lui avec le Prophète: « Seigneur, mettez une garde à ma bouche et une porte à mes lèvres. » *Ps.* cxi, 3. Puis, tandis que vous parlerez, continuez à user dans vos paroles d'une grande circonspection, comme si vous passiez un ruisseau sur de simples pierres mises en travers, et prenez bien garde d'éviter soigneusement tous les périls qui peuvent se présenter.

Le septième moyen est de ne pas laisser s'allumer dans le cœur un trop grand amour pour les choses visibles: honneur, fortune, famille, avantages temporels en un mot, quelle que soit leur nature, il faut tout mépriser, ou du moins il ne faut s'attacher trop vivement à rien. Que de conséquences fâcheuses n'a pas engendrées cette sollicitude exagérée des biens de la terre! C'est elle qui est cause de presque tous les maux, péchés, soucis, ennuis, passions, troubles qu'il y a dans le monde. Aussi l'Apôtre disait avec juste raison que « la cupidité, c'est-à-dire l'affection déréglée

des choses temporelles, était la racine de tous les maux. » I *Tim.* vi, 10. L'homme doit donc veiller sans cesse avec une attention et un soin particuliers, à ne pas laisser son cœur prendre feu pour tous ces biens périssables ; il doit au contraire refréner ses inclinations quand il sent le frein se briser, et ne chercher les choses que selon qu'elles le méritent, c'est-à-dire comme des biens petits, fragiles, incertains et transitoires. Quel bonheur pour lui s'il parvenait à arracher son cœur de toutes ces affections dangereuses pour le transporter en Dieu, l'unique, le souverain et le véritable bien !

En aimant de cette sorte les choses temporelles, on n'éprouvera pas de peine à s'en voir privé, on ne se désolera pas de se les voir arracher, on évitera enfin une foule de fautes que commettent ceux qui y sont démesurément attachés, ou pour les chercher, ou pour les augmenter, ou pour les défendre. Là est le secret de cette affaire, et sans doute que lorsqu'on est parvenu à tempérer en soi cet amour, on est déjà le maître du monde et du péché.

Un huitième moyen de conjurer les tentations, c'est l'aumône et la miséricorde, qui rendent l'homme digne de trouver miséricorde devant Dieu, en même temps qu'elles lui servent d'armes puissantes contre le péché. C'est pourquoi l'Ecclésiastique disait : « L'aumône de l'homme est comme une bourse d'argent qu'il apporte avec lui ; elle lui conserve la grâce comme la prunelle de l'œil ; au jour du danger elle le défendra et elle combattra contre ses ennemis, mieux que la lance et l'appui des puissants. » *Eccli.* xvii, 18. Qu'on se souvienne donc que le fondement de la vie chrétienne est la charité : c'est par la charité que nous devons être comptés au nombre des disciples du Christ ; mais la marque de cette charité, c'est l'aumône et la miséricorde envers les malades, les pauvres, les affligés, les captifs et toute sorte de malheureux, que nous devons aider et secourir, autant qu'il est possible, de notre compassion, de nos bonnes paroles, de nos oraisons ferventes, priant le Seigneur pour eux, et employant toutes nos forces à les consoler.

Le neuvième moyen de résister aux tentations, c'est la lecture des bons livres. Que d'âmes ont trouvé la ruine et la mort dans

des lectures inconsidérées et coupables ! Mais cette puissance des mauvaises lectures pour le mal, les bonnes la possèdent pour le bien. La parole de Dieu, en effet, est notre lumière, notre médecine, notre soutien, notre maître, notre guide, nos armes et tout notre bien ; elle donne à notre esprit la lumière, à notre volonté les bons désirs ; elle nous aide à recueillir notre cœur quand il est distrait, et elle excite en nous la dévotion quand elle s'éteint ou qu'elle est endormie.

Le dixième moyen consiste à marcher toujours en présence de Dieu, à nous le représenter sans cesse, au moins autant que nous le pouvons, comme le témoin de nos œuvres, comme le juge de notre vie, comme le soutien de notre faiblesse, et à lui demander comme tel, dans toute l'ardeur de nos prières et de notre humilité, le secours de sa grâce. Mais cette continuelle attention, elle doit porter non-seulement sur la présence de Dieu, mais encore sur notre conduite et nos œuvres, de sorte que nous ayons toujours un de nos yeux fixé sur Dieu, afin de lui rendre le respect qui lui est dû et de lui demander miséricorde, et l'autre retourné sur nous-mêmes, pour ne pas sortir, dans ce que nous disons ou faisons, des bornes de la juste raison. Cette attention et cette vigilance doivent être les deux gouvernails de notre vie. Que si nous ne pouvons prolonger longtemps cette sorte d'attention que nous devons à Dieu, au moins devons-nous fréquemment, dans le jour ou pendant la nuit, élever notre cœur vers lui, en récitant certaines prières que nous choisirons pour cela. Cassien recommande d'une manière toute particulière ce verset de David : « O mon Dieu, venez à mon aide ; Seigneur, hâtez-vous de me secourir. » *Ps. LXIX, 1*. On trouvera à chaque pas, dans le même Prophète, des prières semblables dont on pourra utilement se servir.

Quand nous nous couchons, il serait bon, d'après saint Jean Climaque, de nous figurer comment nous serons dans le sépulchre, et de songer ainsi à cette heure dernière après laquelle nous soupirons. Récitons alors sur nous une prière, comme sur un défunt. Si nous nous éveillons pendant la nuit, disons un *Gloria Patri* ou toute autre prière pareille. Quand, le matin, nous ouvrons les

yeux à la lumière, répétons ces paroles : « Mon Dieu, mon Dieu, je vous cherche dès l'aurore ; je vous aimerai, Seigneur, vous qui êtes ma force. Le Seigneur est mon appui, mon refuge et mon libérateur, » *Ps.* LXII, 1 ; XVII, 1, et d'autres semblables. Toutes les fois que l'horloge sonnera les heures, dites-vous à vous-même : Bénie soit l'heure où mon Seigneur Jésus-Christ est né et est mort pour moi. O mon Seigneur, à l'heure de ma mort, souvenez-vous de moi. — Pensez aussi que vous avez une heure de moins à vivre, et que peu à peu votre journée va s'achever pour entrer dans l'éternité.

Quand vous vous mettrez à table, souvenez-vous que vous tenez de Dieu votre nourriture et qu'il a créé toutes choses pour votre usage ; rendez-lui des actions de grâces pour la nourriture qu'il vous a donnée ; que d'hommes qui manquent de ce que vous avez en abondance, et qui cherchent, au prix de mille dangers et de mille travaux, ce que vous avez avec tant de facilité !

Quand vous serez tenté par l'ennemi, réfugiez-vous avec empressement près de la croix, et voyez sur cet arbre infâme le Christ qui y est cloué : son corps est disloqué, sa face défigurée, son sang coule abondant par toutes les plaies de son corps, et tous ces maux, ce sont nos péchés qui les lui causent, car il souffre et il meurt pour les expier. Conjurez-le donc, avec toute la dévotion possible, qu'il ne permette pas qu'une chose si abominable à ses yeux et qu'il a voulu détruire par sa mort, établisse jamais en nous son empire. Dites-lui donc du fond du cœur : Eh quoi ! Seigneur, vous vous seriez laissé clouer pour moi sur la croix afin que je ne commisise pas le péché, et cela ne suffirait pas pour m'en détourner ! Par vos plaies sacrées, je vous en conjure, Seigneur, ne le permettez point ; et, puisque je viens à vous, ô mon Dieu, ne m'abandonnez pas, ou montrez-moi un port meilleur dans lequel je puisse me garantir ! Si vous m'abandonniez, Seigneur, que deviendrais-je ? où irais-je ? qui me défendrait ? Aidez-moi, Seigneur mon Dieu, et défendez-moi de ce dragon infernal, car sans vous je ne puis rien. — A cette prière, joignez des signes de croix fréquents, que vous ferez sur votre cœur, si vous n'êtes aperçu de personne. Ainsi, les tentations devien-

dront pour vous un sujet de mérite, en vous faisant élever plus souvent votre cœur vers le ciel, et le démon qui était venu pour s'enrichir perdra même ce qu'il possède.

Le onzième moyen d'éviter le péché c'est la fréquentation des sacrements. Les sacrements, en effet, sont des médecines célestes instituées par Dieu contre le péché, des remèdes à notre faiblesse, des aiguillons puissants d'amour; ils éveillent notre dévotion, ils excitent notre espérance, ils viennent au secours de notre misère; ce sont des trésors de la divine grâce, des gages de la gloire et des témoignages assurés du secours d'en haut. Que fera donc le serviteur de Dieu? Il le remerciera du bien signalé qu'il lui a fait, il profitera de son mieux des remèdes qu'il lui a donnés, en y ayant recours, ou plus souvent ou plus rarement, selon le goût de sa dévotion, ses progrès dans le bien et le conseil de ses pères spirituels.

Un douzième moyen d'éviter le péché, c'est la prière; de même que les sacrements sont institués pour donner la grâce, la prière a pour but de la demander; et la récompense que Dieu donne à une prière bien faite, c'est toujours le bienfait de son secours. Que l'homme conjure donc le Seigneur, avant toutes autres choses, de le délivrer des liens du démon et de ne jamais permettre qu'il tombe dans le péché mortel.

Tels sont les principaux remèdes dont nous pouvons nous servir contre toute sorte de vices. J'en nommerai trois autres cependant, qui ne sont pas d'une moins grande utilité, quoique plus faciles. La fuite de l'oisiveté est le premier de tous: l'oisiveté est la racine de tous les maux; car il est écrit « qu'elle enseigne aux hommes toute malice. » *Eccli. xxxiii, 29*. Une terre non travaillée se couvre d'épines, une eau qui ne court pas croupit et donne asile aux animaux immondes et à toute sorte d'immondices. Ainsi en est-il de l'âme livrée à l'oisiveté; elle se remplit de vices et trouve le secret de grandir en méchanceté, de s'enfoncer de plus en plus dans la corruption.

Le second des remèdes dont je veux parler est la solitude, qui est la mère et la gardienne de l'innocence, parce qu'elle nous enlève d'un seul coup toutes les occasions du péché. Ce remède

fut révélé du ciel au bienheureux Arsène, qui entendit une voix lui dire : Arsène, fuis, marche et repose-toi. Le serviteur de Dieu doit donc se défaire, autant qu'il le peut, de toutes les visites, conversations, louanges du monde, parce qu'elles sont rarement exemptes de murmures, de dérisions, de méchancetés, de mensonges et autres choses vaines ou mauvaises. Si cette séparation lui coûte, qu'il la pratique au moins par amour pour la vertu ; car il vaut mieux être l'ennemi des hommes que l'ennemi de Dieu.

Le troisième remède, et celui-ci peut encore avoir une foule d'autres avantages, consiste à rompre avec le monde sans faire aucun cas du qu'en dira-t-on. La crainte du monde et le respect humain qu'elle engendre, pesés dans une balance, ne sont que des chimères ou des épouvantails d'enfants et d'animaux timides, qui se troublent de la moindre chose. D'ailleurs celui qui veut tenir trop de compte du monde ne peut être le serviteur du Christ.

---

## QUATRIÈME TRAITÉ.

ON Y DONNE UNE INSTRUCTION ET UNE RÈGLE DE CONDUITE POUR TOUS  
CEUX QUI DÉSIRENT SERVIR DIEU DE TOUT LEUR CŒUR,  
ET SURTOUT POUR LES RELIGIEUX.

---

### CHAPITRE XXXIV.

*Le vénérable P. M. frère Louis de Grenade au lecteur.*

Encore que le traité suivant soit principalement destiné à ceux qui commencent à servir Dieu en religion, il sera très-utile aussi à toutes les âmes qui veulent le servir de tout leur cœur, comme nous l'avons dit au commencement de ce livre. Ce qu'il faut savoir avant tout, « c'est que la fin de la vie chrétienne, à l'accomplissement de laquelle ont rapport tous les commandements

et tous les conseils divins, toutes les constitutions et tous les vœux religieux, c'est la charité, » ainsi que nous l'enseigne l'Apôtre. I *Tim.* 1, 5.

Cependant, en commençant ce traité, nous chercherons moins à parler de cette fin qu'à exposer les conditions que doit remplir celui qui se charge de l'instruction d'un novice séparé depuis peu du monde et tout empreint des mauvaises inclinations ou des habitudes dépravées qu'on y puise. Il faut qu'il s'applique surtout à détruire et à mortifier ces habitudes et ces inclinations mauvaises, pour mettre à leur place toutes les vertus qui leur sont contraires. Quand un ouvrier veut orner le palais d'un prince, son premier soin est d'enlever au bois son écorce, de le polir, après quoi il travaille ce bois comme il l'entend; ainsi doit-il en être de celui qui se charge de former un chrétien récemment sorti du monde. Et tous ceux qui veulent devenir le temple et la demeure de Dieu, il leur faut d'abord arracher de leurs âmes toutes les habitudes mauvaises et criminelles qu'ils peuvent avoir contractées dans le monde, après quoi ils doivent les embellir et les orner de toute la splendeur de la vertu : ce premier travail, en même temps qu'il est comme la fin que se propose celui qui forme un novice, est aussi un moyen d'arriver à la véritable fin de la loi, c'est-à-dire à la charité. C'est lorsque nos passions renversées ont laissé dans les âmes la place libre à la vertu que la charité devient la reine et la maîtresse de l'homme. Notre âme étant une substance spirituelle aime nécessairement les choses spirituelles, tandis que les affections de cette vie l'attirent vers les choses infimes et grossières, et l'empêchent de s'élever jusque dans les hautes régions où elle a pour ainsi dire sa demeure. Or, de même qu'une pierre soutenue en l'air tombe bien vite à terre dès que les appuis viennent à lui manquer, parce qu'elle a là son centre naturel, de même notre âme, délivrée de toutes les affections désordonnées qui l'attachaient aux choses d'ici-bas, s'élève, avec le secours de la grâce, vers les choses d'en haut, où est le lieu propre de son repos.

Voilà pourquoi dans la vie spirituelle on fait tant de cas de la mortification des passions. Les passions, en effet, enchaînent

nos âmes et retardent leur ascension naturelle vers le ciel. Ce n'est pas que la mortification soit seule nécessaire; il faut y joindre l'exercice habituel des autres vertus qui lui sont unies : la charité use de ces vertus comme d'autant d'instruments pour opérer ses œuvres, tout comme notre âme emploie ses facultés pour accomplir les siennes.

## CHAPITRE XXXV.

*Ce que doivent faire les maîtres de ceux qui commencent à servir Dieu; fin que doivent se proposer dans leurs exercices ceux qui désirent le servir avec sincérité et avec succès.*

Avant de faire connaître à quels exercices et à quelles vertus doit se livrer celui qui commence à servir Dieu, il est nécessaire de déclarer la fin qu'il s'agit d'obtenir; c'est parce que beaucoup ne la connaissent pas ou se trompent sur sa nature, qu'on voit tant de gens ignorants et égarés à ce sujet.

Quelle est donc cette fin? Evidemment elle consiste à corriger et à mortifier tous nos défauts et tous nos vices, à nous transformer en un homme spirituel et vertueux, et à nous faire obtenir ainsi la fin pour laquelle nous fûmes créés, c'est-à-dire Dieu. Elle consiste à créer en nous un homme nouveau, non pas de la terre, mais du ciel; non selon la chair, mais selon l'esprit; non plus conforme à l'image de l'Adam terrestre, mais à celle de l'Adam céleste; non pas selon les affections et les conditions de la première génération de nature, mais selon celles de la seconde génération par la grâce. Cette fin, elle consiste en dernier lieu à faire ce que Dieu ordonnait à son prophète quand il lui disait : « Je t'établis aujourd'hui pour arracher et pour détruire, pour perdre et pour dissiper, pour édifier et pour planter. » *Jerem. I, 10.* C'est-à-dire qu'il nous est commandé d'arracher de nos âmes tous les appétits et tous les vices que nous avons puisés dans le sein de nos mères et dans la corruption du péché, et de mettre en leur place toutes les plantes des vertus qui sont conformes à notre régénération et à l'adoption que Dieu a faite de nous.

Ne savez-vous pas ce qu'on fait quand on veut transformer en jardin une montagne sauvage? On commence par arracher toutes les mauvaises plantes qui la couvrent, et, sur cette terre ainsi préparée, on met tous les fruits que l'on veut. C'est ce qu'on doit faire pour l'âme, si l'on veut qu'elle devienne un jardin clos où Dieu prendra ses délices; il faut arracher de son sein toutes les mauvaises herbes et les épines de tous les vices, et leur substituer toutes les fleurs des vertus et des grâces. On ne fait pas autrement quand on veut peindre un rétable : d'abord on travaille le bois, on le polit, on lui enlève toutes ses aspérités naturelles; puis, sur ce bois ainsi poli et travaillé, on trace les desseins qu'on veut exécuter. Voilà l'image de la diligence qu'il faut apporter à la culture de notre âme depuis sa chute. Avant le péché notre nature était toute différente; mais maintenant ce n'est qu'au prix de grands efforts que nous pouvons détruire en nous les restes de notre première génération, et orner notre âme de toutes les vertus de la seconde.

Parmi les fruits, il y en a de deux espèces bien distinctes; tandis qu'on peut manger les uns tels qu'on les cueille sur l'arbre, il en est qu'il faut faire cuire avant de s'en nourrir, ou du moins qui ne sont bons qu'après qu'une maturation de plusieurs jours leur a fait perdre leur verdeur et leur amertume naturelles. Dans l'homme aussi, on doit distinguer deux sortes d'états : l'état d'avant la faute et l'état qui l'a suivie; le premier était si parfait, qu'il n'y avait rien à reprendre ou à corriger; mais le second, tout différent du premier, était insipide et mauvais au point qu'il n'y avait rien qu'il ne fût nécessaire de purifier aux flammes ardentes du feu de l'Esprit-Saint, pour en détruire la malice et la corruption.

Les observations qui précèdent sont capitales en cette matière; on peut comprendre par là combien s'égarèrent profondément ces maîtres de novices qui, donnant tous leurs soins à des choses peu importantes, négligent ce point si nécessaire de la mortification. Le moindre inconvénient de cette manière de faire est de laisser les hommes suivre les inclinations de leur mère, c'est-à-dire de leur nature, bonne ou mauvaise, ce qui n'est pas moins

nuisible que de mettre dans un bel édifice une pièce de bois telle qu'elle sort de la montagne, ou de servir à table des fruits acides et verts comme on les récolte sur l'arbre.

## I.

Rendre l'homme bon et vertueux, tel est le but auquel tendent tous ces efforts ; mais afin que vous ne vous laissiez point séduire par une certaine apparence de bonté, sachez bien qu'il y a deux sortes de bonté bien distinctes : l'une naturelle, et celle-ci est le partage de ceux qui sont naturellement doux et vertueux ; l'autre spirituelle, qui procède de la grâce, de la crainte et de l'amour de Dieu et qui est l'apanage de tous les justes. Il y a entre ces deux bontés cette grande différence, que tandis qu'on arrive par l'une à la grâce et à la gloire, on ne saurait acquérir par l'autre ni l'un ni l'autre de ces biens.

C'est pourquoi un bon maître s'appliquera surtout à pénétrer l'âme de son disciple de cet esprit d'amour et de crainte de Dieu ; il emploiera, pour arriver à cette fin, tous les moyens qui sont en son pouvoir, comme la prière, la méditation, les sacrements, etc. Tout ce qu'il pourrait faire hors de là serait un corps sans âme, un homme de terre sans esprit de vie, et n'aurait que peu ou point de profit pour la religion. Ne voyons-nous pas tous les jours ce que sont en religion ceux qui n'ont que cette bonté naturelle ? A la vérité ils ont l'âme bonne, mais cette bonté n'est que de la faiblesse. On la tourne comme on veut ; ils ne savent rien refuser à personne, si ce n'est qu'ils sont incapables d'un sacrifice pour prendre à cœur les choses qu'on leur recommande. Ah ! qu'il vaut mieux, à la place de ces natures bonnes en elles-mêmes, mais privées de la crainte de Dieu, des natures portées au mal, mais toujours prêtes, à cause de la crainte qu'elles ont de Dieu, à lutter sans relâche contre leurs mauvaises inclinations ! Et que le Sage a bien raison de nous dire : « Un chien vivant vaut mieux qu'un lion mort. » *Eccle. ix, 4.* Car sans esprit de vie, si grande d'ailleurs que soit une chose, elle ne saurait être agréable à Dieu.

Deux choses donc sont nécessaires pour obtenir la fin dont nous parlons : arracher de l'âme tous les vices, et y faire germer toutes les vertus ; et, remarquons-le bien, la seconde de ces conditions suppose nécessairement la première ; car, si dans les choses naturelles la génération vient toujours de la corruption, il faut aussi, pour que notre âme soit apte à engendrer des vertus, qu'elle meure d'abord à ses vices, et qu'elle meure à la chair afin de régner librement en esprit. L'Apôtre avait parfaitement obtenu cette double fin quand il disait : « J'ai été crucifié sur la croix avec le Christ. Je vis, mais non ce n'est pas moi qui vis, c'est Jésus-Christ qui vit en moi. » *Galat.* II, 19, 20. En disant qu'il avait été crucifié sur la croix et qu'il ne vivait plus de sa vie, ne donnait-il pas à entendre qu'en lui le vieil homme était mort avec ses défauts et ses vices, sous la toute-puissante victoire de la croix de son Maître ? Et quand il disait : « C'est Jésus-Christ qui vit en moi, » voulait-il marquer autre chose que la résurrection de l'homme nouveau, entièrement étranger aux affections de la chair et du sang, et conforme seulement aux vertus et aux exemples du Christ ?

Ces deux mêmes fins, le Seigneur les a clairement indiquées dans ces paroles : « Si quelqu'un veut venir à moi, qu'il se renonce lui-même, qu'il prenne sa croix et qu'il me suive. » *Matth.* XVI, 24. Se renoncer soi-même, c'est la première fin, la plus immédiate, et elle consiste à faire de sa propre volonté, de sa nature, des inclinations et des appétits grossiers de la chair, une abnégation entière, de manière à ne pas entrer en composition avec eux, et à ne pas les connaître pour les suivre ou leur obéir. Il indiquait la seconde et la dernière fin, quand il disait : « Suivez-moi. » C'est comme s'il avait dit : Que l'homme suive tous les pas et tous les exemples de ma vie et qu'il imite toutes les vertus qui brillent en moi. — Quant aux moyens d'obtenir ces deux fins, ils sont contenus dans ces paroles : « Prenez votre croix. » Prendre sa croix, c'est-à-dire embrasser le travail et la mortification, voilà le véritable moyen de se renoncer soi-même et de suivre le Christ. Sans lui, il nous faut renoncer pour toujours à déraciner de notre cœur et à vaincre tous nos vices ; sans

lui, n'espérons pas établir la vertu dans nos âmes : ces deux résultats supposent de trop grandes difficultés vaincues.

## II.

On comprend clairement par ce qui précède quelle est la condition de cette nouvelle milice et de cette profession à laquelle l'homme est appelé ; l'homme, en effet, n'est pas appelé à une vie tranquille et heureuse, comme quelques-uns se le figurent, mais bien à la croix, au travail, à la lutte contre ses passions, à la pauvreté et au détachement, au sacrifice de soi-même et de sa propre volonté, et finalement à cette mortification dont le Seigneur a dit : « Si le grain de froment qui tombe à terre ne meurt pas, il ne produit rien ; mais s'il meurt il donne des fruits abondants. Celui qui aime sa vie la perd, et celui qui la perd par amour pour moi la garde pour la vie éternelle. » *Joan. XII, 24.*

Vaincre sa nature, transformer la chair en esprit, la terre en ciel, l'homme en ange, ce n'est pas un petit triomphe. Que s'il faut tant de travail et de peine pour changer ; s'il faut tant de travail et de peine avant que le lin, cette fragile et pauvre plante, soit convertie en toile, à cause de la distance qui sépare ces deux choses, que de soins n'exigera pas cette transformation merveilleuse de l'homme en ange ? Quand la couleuvre veut changer de peau, on dit que, pour réussir plus facilement, elle entre dans un trou très-étroit, où elle laisse, en sortant, tout son vieux vêtement ; et l'homme voudrait se dépouiller du vieil homme et se vêtir de l'homme nouveau au milieu d'une vie somptueuse et toute consacrée au plaisir ! Il n'y a pas de génération sans corruption ; l'homme ne saurait arriver à devenir ce qu'il n'est pas, sans cesser d'être ce qu'il est, et cette transformation est toujours le prix d'un grand travail.

La vie chrétienne se rapportant à une fin surnaturelle, suppose des forces surnaturelles ; elle doit être elle-même surnaturelle, puisque la chair et le sang sont impuissants à obtenir ce qui est le but de ses efforts. Malheur à une religion, quand on mène une vie dérégulée et amie du plaisir ; pressé du besoin de

jouir, l'homme qui se laisse entraîner à ces molleses coupables perd toute énergie, et marche d'accommodement en accommodement, de délices en délices. La vie religieuse devrait, comme la mer, rejeter loin d'elle tout ce qui est mort, toute écume, toute fermentation mauvaise. Quand au serviteur de Dieu, il doit s'animer lui-même au courage, ceindre ses reins d'une ceinture de pénitence, et prêter l'oreille à la voix de Dieu qui ne cesse de lui dire : « Lève-toi et mange, car il te reste un grand chemin à parcourir. » III *Reg.* XIX, 7.

Mais comme, pour en revenir à notre sujet, deux choses sont surtout nécessaires dans cette entreprise afin de la mener à bonne fin, extirper les vices et mettre à leur place les vertus, ce petit traité comprendra deux parties principales. Dans la première il sera question de la mortification des vices et des défauts de la nature, dans la seconde des vertus et de la rénovation de l'homme intérieur. Ce n'est pas que dans la pratique ces distinctions soient profondément marquées, puisqu'il est impossible d'établir la vertu dans une âme sans en arracher les vices; seulement nous avons voulu, par cette distinction, faire mieux comprendre les choses dont nous parlons, alors surtout qu'il était plus facile de connaître les vices qui nous tourmentent que les vertus qui nous font défaut, et nous encourager mutuellement à user de tous les moyens pour obtenir ce qui était quelquefois refusé à tous nos efforts.

## CHAPITRE XXXVI.

*Première partie de cette instruction : de la mortification des vices et des passions ; des moyens propres à atteindre cette fin.*

En suivant l'ordre dont nous avons parlé, notre premier soin doit être de chasser du royaume de notre âme tous les Jébuséens, de purifier cette terre maudite de toutes ses épines et des mauvaises plantes, ou, en d'autres termes, de vaincre la nature, et d'extirper de notre cœur les vices et les défauts qui nous sont inhérents, soit à cause de notre condition naturelle, soit à

cause des mauvaises habitudes auxquelles nous nous sommes livrés.

Désirez-vous donc devenir un homme nouveau, apprenez d'abord à connaître les défauts du premier homme, c'est-à-dire les ennemis avec lesquels vous aurez à soutenir une guerre immortelle. Examinez bien tous les recoins de votre conscience ; voyez à quels vices vous vous sentez davantage porté, si c'est à la haine, à la colère, à la gourmandise, à la paresse, à l'envie, à la médisance, à la flatterie, à la jactance, à la vaine gloire, à la faiblesse ou à la légèreté du cœur, à la mollesse et aux soins exagérés du corps, à l'orgueil, à la luxure, à la présomption, à la pusillanimité, à l'avarice ou à tout autre défaut ; armez-vous de courage et ne reculez plus devant cette glorieuse entreprise de la victoire à remporter sur vous-même ; triomphez de vos passions ; arrachez tous ces monstres de votre âme, et n'ayez ni trêve ni repos jusqu'à ce que votre victoire soit complète et tous vos ennemis vaincus.

Or ces mauvaises inclinations et ces vices de la nature, on ne les comprendra jamais plus parfaitement qu'en s'efforçant d'acquiescer les vertus contraires ; c'est en embrassant la vertu qu'on découvre mieux la contradiction du vice qui lui est opposé. L'homme ne connaît jamais bien les vices de sa nature que lorsqu'il veut s'en séparer, semblable à l'oiseau qui, tombé dans un piège, ne connaît son malheur qu'autant qu'il fait des efforts pour en sortir. Que de choses n'aurions-nous pas à dire si nous voulions parcourir ici chacun de nos vices et chacune de nos passions ! La matière serait trop étendue, et ces détails dépassent les limites étroites de ce livre. Il nous suffira donc de renvoyer le studieux lecteur aux sources elles-mêmes, c'est-à-dire aux docteurs qui ont traité de ces matières.

Un autre moyen d'une incontestable utilité pour mener à bonne fin cette entreprise, c'est l'examen ordinaire de sa conscience ; il faut s'examiner au moins une fois par jour, c'est-à-dire entrer en jugement avec soi-même, reconnaître ses vices et ses défauts, examiner ses paroles, ses œuvres, ses pensées, voir quelles intentions ont dirigé nos actes, avec quelle ferveur et

quelle dévotion nous les avons faits, s'infliger à soi-même des châtimens et des peines pour ce qu'on a fait de mal, et demander à Dieu la grâce de sortir toujours victorieux des luttes qu'on doit supporter. J'ai connu une personne qui se mordait la langue toutes les fois qu'en examinant le soir sa conscience elle se sentait coupable de quelque faute dans ses paroles. J'en ai connu une autre qui se donnait la discipline pour se punir elle-même de ce défaut ou de tout autre. Sans recourir à ces moyens héroïques, chaque homme peut, à sa façon, s'imposer à lui-même un genre de pénitence particulière pour ses fautes de la journée.

Il est encore utile de travailler chaque semaine à triompher de quelque vice déterminé, et d'avoir, dans ce but, des moyens qui nous rappellent notre résolution; ceindre son corps d'un instrument de mortification, ou toute autre chose pareille, serait par exemple un moyen très-efficace d'avoir son attention toujours fixée sur le but vers lequel on tend, et de ne pas se laisser gagner par la torpeur ou le sommeil. Mais ce qui assurerait à l'homme une victoire encore moins incertaine, ce serait l'abnégation qu'il ferait de sa propre volonté, même dans les choses permises, ce sacrifice le disposant à se résigner à la volonté de Dieu dans les choses illicites; il s'assurerait une force et une énergie indéfectibles dans les choses nécessaires, en s'imposant à lui-même des œuvres non nécessaires, à l'exemple de Socrate et d'après la coutume des guerriers qui s'exercent en temps de paix aux manœuvres ou aux travaux qu'ils doivent exécuter en temps de guerre. Seulement il ne faut avoir dans ce combat ni trêve ni repos, jusqu'à ce que notre propre volonté, entièrement détruite et ensevelie, ne puisse plus faire d'opposition, ni résister à la volonté de Dieu ou à celle des hommes qui le représentent.

L'instrument général, indispensable dans tous ces exercices, est cette force dont nous avons déjà parlé, et qui nous aide à triompher de toutes les difficultés qui se rencontrent dans cette entreprise. Nous l'avons vu, deux obstacles surtout s'offrent à nous quand nous voulons purifier notre âme de ses vices : la nature est le premier, l'empire de la coutume le second; or nous

ne saurions jamais en venir à bout sans ce courage et cette force extraordinaires auxquels nous faisons allusion. Voilà pourquoi notre Seigneur a dit que « le royaume des cieux souffre violence et que la violence seule le ravissait. » *Matth.* xi, 12. De même qu'en travaillant le fer, on doit toujours, à cause de la dureté du métal sur lequel on s'exerce, avoir un marteau à la main, de même, quand il s'agit des vices et des vertus, tous les efforts sont impuissants, si on n'est armé de cette force, à cause des difficultés innombrables qu'on y rencontre.

Et qu'on le sache bien, au commencement surtout les occasions de relâchement et de chute seront très-nombreuses; on tombera souvent, on versera sur ces chutes des larmes abondantes, on éprouvera de grands mécontentements, et on sera toujours tenté de se défier de soi-même. Mais il faut se garder de se décourager de ces épreuves : c'est là le chemin royal par où passent tous les saints, c'est la véritable épreuve et l'exercice de la vertu, c'est la véritable pénitence et la lime qui ronge la rouille des vices, et il n'y a pas de meilleur moyen pour connaître Dieu, ni pour se connaître et se mépriser soi-même.

Qu'on ne se décourage surtout pas de ses chutes, si fréquentes qu'elles puissent être; si l'on tombe mille fois par jour, qu'on se relève mille fois, en mettant dans la surabondante bonté de Dieu toute sa confiance; qu'on ne se trouble pas si l'on ne peut venir à bout en tous points de quelques passions; souvent on triomphe après des années d'efforts de ce qui avait longtemps résisté à toute tentative, et Dieu le permet ainsi afin que l'homme sache bien d'où lui vient cette victoire. Quelquefois Dieu laisse exister sur notre terre quelque Jébuséen, soit pour exercer notre vertu, soit pour conserver en nous l'humilité.

Mais ce qui servira surtout à la mortification de nos vices, c'est la diligence d'un bon maître; car c'est à lui surtout qu'il appartient de connaître les mauvaises inclinations du disciple, de les redresser et de les guérir. Or, entre tous les remèdes qu'il peut leur appliquer, le principal est de mettre la lance en arrêt et de la tourner contre les passions et les vices qui le tourmentent, en l'occupant d'exercices humbles s'il est orgueilleux, d'œuvres pé-

nibles et dures s'il est ami du plaisir, en lui enlevant ce qu'il possède s'il tient aux biens de la terre, mais surtout en le mettant dans l'obligation de renoncer souvent à sa propre volonté, même dans les choses permises, afin de lui rendre la résignation plus facile, quand elle sera nécessaire, dans ce qui est défendu.

Une comparaison rendra ceci saisissant : Un bon cavalier, pour rendre son cheval léger et sensible au frein, ne se contente pas de l'exercer sur une route droite et unie; il dirige sa course tantôt d'un côté, tantôt d'un autre, afin que le moment venu il puisse sûrement compter sur lui. Ainsi et avec encore plus de soin le bon maître doit tellement exercer son disciple à renoncer à ses appétits, que sa volonté toujours docile et toujours humble ne soit plus ni dure, ni chagrine, ni insoumise, mais douce, flexible et obéissante à tout ce qu'on lui commandera. De cette manière, la volonté du disciple en viendra à se plier facilement à tout ce qu'elle devra faire, et elle ne ressemblera pas à celle de ce peuple auquel Dieu dit par Isaïe : « Je connais votre indocilité, votre dureté et votre front d'airain; dès le ventre de vos mères, je savais que vous résisteriez à ma volonté pour faire la vôtre. » *Isa. XLVIII, 4, 8.*

Tel est le point principal de cette éducation de l'âme, sans lequel tous les autres sont de peu de valeur. Aller au chœur en son temps, faire les offices que tous font, c'est le propre d'une vertu commune et ordinaire, et il n'est pas besoin pour accomplir ces devoirs de mettre en pratique les vertus plus élevées, telles que la patience, l'obéissance, la charité, l'humilité, la discrétion, la sujétion, etc. Ces vertus, elles brillent surtout au sein des travaux et des abattements, dans les offices, les châtimens et surtout les pénitences qui nous sont infligés sans motifs suffisants; c'est alors, en effet, qu'éclate la patience, cette marque infaillible et sûre de la finesse de la vertu.

Il est donc utile d'infliger souvent aux novices cette sorte de pénitence, afin de découvrir la valeur et la vertu de chacun. C'est ainsi que les saints Pères d'autrefois éprouvaient leurs disciples, et, si de nos jours on usait des mêmes moyens, les maisons religieuses seraient peuplées d'anges et non pas d'hommes; car ces

épreuves séparerait la paille du grain et laisseraient le grain dans toute sa pureté. Ce n'est que depuis qu'on s'est écarté de cette antique discipline que les choses vont comme nous les voyons aller.

Cette force et cette sévérité dont le disciple doit user envers lui-même, le maître doit les mettre en pratique envers son disciple : il lui inspirera une crainte salutaire en châtiant sévèrement et religieusement ses fautes; mais il tempèrera ses rigueurs par des avis secrets et charitables, qui porteront le disciple à aimer son maître. Il n'aura garde surtout de montrer de l'entêtement avec qui que ce soit, ni de prononcer aucune parole de colère ou d'injure; car le jour où cela arriverait tout-serait compromis, l'expérience ayant appris que le meilleur instrument pour réussir est l'amour.

La faiblesse ou la mauvaise disposition de quelques novices ne doivent pas diminuer les soins que le maître leur donne; loin de là, selon le conseil de saint Bernard, s'il se regarde comme le compagnon des novices fidèles, il doit se regarder comme le prélat et le père des tièdes, et ne pas cesser d'agir jusqu'à ce qu'il les ait gagnés à Jésus-Christ. S'il arrive qu'il faille quelquefois recourir avec quelques-uns aux châtimens, qu'il n'oublie pas cette recommandation de saint Grégoire : que la langue soit douce et la main sévère; de cette manière il corrigera les vices sans scandaliser les personnes. Il y aurait encore bien des choses à dire sur ce sujet; ce que nous avons dit nous semble suffisant, et nous allons passer à la suite des matières telle que nous l'avons indiquée.

## CHAPITRE XXXVII.

*Seconde partie de cette instruction : de l'acquisition des vertus.*

Quand on a arraché de la terre du cœur toutes les épines et toutes les ronces des passions et des vices, tout n'est pas fini; il faut encore y faire fleurir les plantes diverses des vertus, afin qu'elle devienne un jardin clos et un paradis de délices, où Dieu se plaise à établir sa demeure.

Or, parmi ces plantes, la première, celle qui est comme l'arbre de vie et qui doit s'élever au milieu de ce paradis, c'est la charité, qui consiste à aimer Dieu par-dessus toutes choses. C'est à cette vertu qu'il appartient de poser la première pierre de l'édifice, c'est-à-dire à faire naître dans l'âme un ferme propos de ne rien faire qui puisse nous ravir le céleste trésor, et par conséquent de ne jamais commettre aucun péché mortel. Le chrétien, en effet, doit avoir de Dieu une si grande estime, il doit avoir tellement à cœur de vivre toujours en paix avec lui et de lui demeurer fidèle, qu'il doit être prêt à endurer toutes sortes de tourments, à l'exemple des martyrs, plutôt que de tomber dans aucune faute grave. Voilà ce que nous devons avoir sans cesse devant les yeux, voilà le but que nous devons nous proposer dans toutes nos affaires, voilà la grâce que nous avons à demander à Dieu dans toutes nos prières, voilà ce qui doit être l'objet le plus ardent et le plus continu de toutes nos supplications.

C'est à la charité qu'il appartient encore de purifier toutes nos intentions, de telle sorte qu'en agissant nous nous propositions moins notre intérêt que le bon plaisir et la volonté de Dieu. Par elle, tout ce que nous faisons, soit que nous le fassions de notre propre gré, soit que nous agissions par la volonté d'autrui, nous le faisons non pour plaire aux autres, non par cérémonie, par nécessité ou par force, non pour être agréable aux yeux des hommes, ni en vue des intérêts de ce monde, mais seulement par pur amour de Dieu : c'est ainsi qu'une épouse fidèle sert son époux, beaucoup moins en vue du profit qu'elle espère retirer de ses soins, qu'à cause de l'amour qu'elle lui porte. Cette pureté d'intention, si nécessaire au commencement et à la fin de nos actions, ne l'est pas moins pendant leur accomplissement ; il faut tout faire pour Dieu, et, dans chacune de nos œuvres, il faut actuellement aimer Dieu ; nous devons, en agissant, paraître plutôt aimer qu'agir, et alors nous éviterons toute distraction intempestive ou coupable. Ainsi agissaient les saints, et voilà pourquoi leur attention se portait toujours vers Dieu. Voyez, en effet, comment une mère et une épouse se conduisent envers leur fils ou leur époux ! comme leurs soins sont délicats et tendres ! elles servent, mais

elles aiment, et la joie qu'elles éprouvent à ce service leur fait trouver doux et agréable tout ce qu'elles peuvent faire! Il doit en être ainsi de notre cœur dans les relations qu'il peut avoir avec son Créateur.

C'est toujours à la charité qu'il appartient non-seulement d'aimer Dieu, mais encore toutes les choses de Dieu et particulièrement les créatures raisonnables faites à l'image de Dieu et à sa ressemblance, ses fils et les membres de son corps mystique. Il nous faut donc avoir pour elles la même charité que nous avons pour lui; seulement nous devons aimer Dieu pour lui-même et les créatures en vue de Dieu; c'est l'amour de Dieu qui nous rend aimables les créatures, qui par elles-mêmes ne méritent aucun amour.

Cet amour nous oblige à ne faire aucun mal à personne, à ne dire du mal de personne, à ne juger personne, à sauvegarder toujours la réputation du prochain, à remuer sept fois la langue dans son palais avant de toucher en rien à cette réputation. Mais ce côté négatif de l'amour ne suffit pas, il ne suffit pas de ne pas faire du mal au prochain; il faut encore lui faire tout le bien possible, le secourir, lui donner de bons conseils, lui pardonner quand il nous a offensé; il faut surtout supporter avec résignation les défauts, les injures, les rudesses et les caractères de tous, selon cette parole de l'Apôtre: « Portez les fardeaux les uns des autres, et vous accomplirez ainsi la loi de Jésus-Christ. » *Galat. III, 2.* Telles sont les exigences de la charité, dans laquelle se résument la loi et les prophètes; vouloir établir une religion sans charité c'est tenter de créer un corps sans âme; on pourra avoir du bois ou de la pierre, mais on n'aura jamais une création véritable.

La seconde vertu, sœur de la charité, c'est l'espérance qui nous fait regarder Dieu comme un père et nous donne pour lui un cœur de fils. De même, en effet, qu'il n'y a sur la terre aucun bien qui mérite ce nom si on le compare à Dieu, de même il n'est pas de père qui porte à ses enfants plus d'amour que Dieu n'en a pour les siens. Quoi qu'il nous arrive donc en ce monde d'heureux ou de malheureux, que nous soyons livrés à la bonne ou à la mauvaise fortune, soyons toujours assurés que rien ne nous

arrive que par lui et pour notre bonheur ; un passereau ne tombe pas dans les filets sans la permission de sa providence : combien plus doit-il veiller sur les hommes ! Que cette pensée nous pénètre donc d'une grande confiance en lui ; allons reconnaître en sa présence toutes nos tribulations ; confions-nous dans l'immensité de ses largesses, dans la fidélité de ses promesses, dans les gages des bienfaits qui nous ont été déjà accordés, et surtout dans les mérites de son Fils qui, oubliant nos fautes et nos misères, nous fera miséricorde et conduira toutes choses pour notre plus grand bien.

C'est pourquoi nous aurons toujours présentes à l'esprit ces paroles de David : « Je suis pauvre et mendiant, mais le Seigneur veille sur moi. » *Ps. xxxix, 17.* En lisant dans la sainte Ecriture les psaumes, les prophéties et les évangiles, nous trouverons à chaque page des paroles d'espérances et de gages certains de la providence de Dieu sur nous, et chaque jour notre âme apprendra à espérer en Dieu plus parfaitement. Soyez assurés que vous n'aurez ni la véritable paix, ni le repos du cœur, jusqu'à ce que vous soyez en possession de cette sécurité et de cette confiance ; sans elles, tout est trouble pour nous ; avec elles, tout s'apaise et nous n'avons plus de sujet d'inquiétude, parce que nous avons Dieu pour père, pour protecteur et défenseur, comme tous ceux qui espèrent en lui, et que rien ne peut résister à sa puissance et à sa bonté.

La troisième vertu est l'humilité intérieure et extérieure, l'humilité qui est le fondement et la racine de toutes les vertus. C'est à l'humilité qu'il appartient de donner à l'homme des sentiments vils et bas de lui-même ; par elle, l'homme apprend à s'estimer plus vil et plus ingrat que toutes les créatures, plus indigne que le pain dont il se nourrit, que la terre qu'il foule à ses pieds, que l'air qui entretient sa vie ; par elle, il se regarde comme un corps impur, abominable, plein de vers, incapable de supporter lui-même la mauvaise odeur qu'il exhale ; par elle, enfin, il en vient à désirer d'être méprisé de tous et déshonoré par tout le monde, à cause du mépris dont il a abreuvé le Créateur et de la honte qu'il lui a procurée. L'âme humble ne doit donc reculer devant

aucun devoir, quelque vil qu'il paraisse; elle aimera les offices les plus bas : balayer, tenir la maison propre, être le serviteur infime de tous ses frères, bien portants ou malades, désirer même d'être, par amour de Dieu, comme le rebut de tous, telle sera son ambition, pénétrée qu'elle se sentira du peu qu'elle fait pour Dieu, en compensation des fautes qu'elle a commises envers lui.

La quatrième vertu à établir dans notre cœur, c'est la patience. « La patience, dit saint Jacques, est une œuvre parfaite, » *Jac.* 1, 4; et l'Apôtre l'appelle « le signe de l'épreuve, » *Rom.* v, 4, parce que, comme je l'ai déjà dit, elle fait briller à découvert la finesse de la vertu, notamment de la prudence et du discernement. La patience a trois degrés. Le premier consiste à supporter les tribulations et les injures sans murmurer et sans se plaindre. Le second est plus parfait; il consiste non-seulement à supporter ces épreuves, mais encore à les désirer par amour de Dieu. Le troisième est la consommation de cette vertu; quand on l'a atteint, on se réjouit dans ses tribulations, comme faisaient les apôtres, « qui s'en allèrent pleins de joie hors du conseil, parce qu'ils avaient été jugés dignes de souffrir des outrages pour le nom de Jésus. » *Act.* v, 41. Cette vertu suppose sans doute une très-grande perfection, et toutefois un novice qui, au commencement de sa conversion, alors qu'il est dans la plénitude de la ferveur et au sein de toutes les consolations de l'Esprit-Saint, n'en arrive pas à la mettre en pratique, ne doit pas ignorer qu'il n'est pas un bon novice et qu'il n'a pas fait sous de bons auspices ses premiers pas dans le chemin où il vient de s'engager.

La cinquième vertu est la pauvreté spirituelle, qui consiste, non-seulement à ne rien posséder en propre, mais encore à mépriser toutes les richesses pour Jésus-Christ comme tout autant de choses qui sont l'aliment de l'orgueil, de l'envie, de l'avarice, de la colère, des procès, de tous les soucis et de tous les troubles du monde. C'est le propre de cette vertu, non-seulement d'être pauvre, mais aussi d'aimer la pauvreté; non-seulement d'aimer la pauvreté, mais encore ce qui est inséparable de la

pauvreté, comme la faim, la soif, le froid, le travail, les pauvres demeures, les pauvres couches, les tables pauvrement servies, les haillons, les pauvres meubles, tout ce qui est pauvre en un mot, afin de ressembler davantage à ce Seigneur qui a tant aimé et recherché la pauvreté dans sa naissance, dans sa vie, dans sa mort et dans sa sépulture. Le novice ou le religieux qui n'en est pas arrivé là, n'a pas atteint la perfection de la pauvreté, ni la ferveur de l'esprit, et ainsi ne trouvera ni en Dieu, ni en lui-même la paix après laquelle il soupire.

La sixième vertu est la chasteté. Il appartient à cette vertu d'avoir un corps et un cœur d'ange, si c'était possible, et d'éviter de toutes ses forces les démarches, les regards, les conversations et les amitiés qui pourraient lui porter atteinte en quelque manière, alors même que nos affections devraient se porter sur des personnes spirituelles. Saint Thomas observe, en effet, très-justement « que souvent l'amour spirituel engendre l'amour charnel, à cause de la ressemblance qui existe entre l'un et l'autre. » *Opusc. LXIV, c. de fam. mul.* Efforçons-nous donc de demeurer chastes et fidèles à Dieu de notre mieux; désirons toujours d'avoir, si c'était possible, nos yeux fermés afin de ne rien voir qui puisse offenser celui qui nous les a donnés, et si jamais un objet dangereux se présentait à nous, disons bien au fond de notre cœur : O mon Seigneur, faites que je n'aie pas d'yeux pour apercevoir une chose qui offenserait les vôtres; qu'il plaise à votre bonté de ne pas permettre que de ces yeux que vous m'avez donnés et que vous illuminez encore maintenant des pures clartés de votre lumière, je fasse jamais des armes contre vous. — Tenons pour certain que Dieu gardera celui qui sera vigilant et modeste dans ses regards; celui-là sortira triomphant de toutes les luttes et de tous les dangers, et il vivra dans la paix la plus parfaite.

La septième vertu est la mortification de tous les appétits et de la volonté propre : ce n'est pas là une vertu particulière, mais plutôt une vertu générale qui comprend toutes les vertus, dont le but final est d'apaiser et de dompter les passions de notre cœur. Il appartient à cette vertu de contredire et de mortifier les appé-

tits et les désirs qui se portent vers des choses permises, et aussi ceux qui tendent à des choses-illicites; en s'essayant et en s'exerçant au premier genre de mortification, on devient plus apte au second. C'est donc pour l'homme qui sent le besoin de manger, de boire, de parler, de se distraire, de sortir de chez lui, de voir une chose ou une autre, c'est, dis-je, un très-louable exercice de résister à sa volonté et de briser la nature; car par là il devient plus apte à subir le frein de la raison pour d'autres appétits plus désordonnés, comme sont ceux de l'honneur, de l'intérêt, du plaisir et d'autres semblables. Il faut que les maîtres éprouvent souvent, et, pour ainsi dire, toujours, leurs disciples novices de cette manière, et les forment à ces sortes d'exercices; par là la dureté naturelle de nos volontés propres se trouve domptée, l'homme devient plus obéissant et plus traitable; il ne ressemble plus à ce bois dur qui se brise plutôt que de plier sous la main qui le façonne. Chaque victoire que le serviteur de Dieu remporte sur lui-même, est pour lui une couronne de gloire; c'est, pour ainsi dire, un service magnifique rendu au Seigneur. C'est ainsi que David refusa de boire l'eau de la citerne de Bethléem, après laquelle il avait si vivement soupiré, et que, résistant à son désir, il l'offrit à Dieu. II *Reg.* xxiii, 15, 17.

La huitième vertu est sœur de la précédente : c'est une rigueur sévère et austère en toutes choses, dans la mise, dans le repos, dans la discipline, et dans tout ce dont l'Apôtre veut parler quand il dit : « Soyez patients dans la tribulation et les angoisses, dans les veilles, dans la faim et la soif, dans les jeûnes, dans les froids et la nudité, etc. » II *Cor.* vi, 5. Entre autres avantages, cette vertu a celui d'être très-utile pour toute sorte d'exercices : elle châtie la chair, elle élève l'esprit, elle dompte les passions, elle expie les péchés, et, chose bien plus admirable, elle arrache la racine de tous les maux, qui est l'avarice; car l'homme qui se contente de peu n'a pas sujet de porter loin l'ambition de s'enrichir.

Mais non-seulement cette vertu nous délivre de tous les maux, elle nous met à l'abri de toutes les peines, de tous les soins et de toutes les fatigues qu'il faut se donner quand on veut avoir des

jouissances et se bien traiter. Par elle l'homme acquiert une indépendance complète et trouve le loisir de se donner tout entier à Dieu. Voilà pourquoi les solitaires d'Égypte avaient pour la pratique de cette vertu une ardeur toute particulière. Autre ne fut pas l'esprit de saint François quand il recommandait avec tant d'instance la pauvreté de corps et d'esprit; car, en définitive, c'est toujours au même but qu'on arrive par la pauvreté et le dénuement, ou par l'austérité de la vie.

Les religions où cette vertu n'est pas mise en pratique, trouveront dans cette négligence le principe même de leur destruction. Le vice opposé à cette vertu, c'est-à-dire la recherche dans le manger et le boire, et le plaisir du corps, ne se contente pas de briser la loi du jeûne, il attaque encore toutes les autres lois. Pour satisfaire toutes les exigences du ventre, il ne laisse intacte aucune règle religieuse, alors surtout qu'un plaisir demande un autre plaisir et un vice un autre vice, tout comme une vertu appelle et entraîne une autre vertu.

Voulons-nous donc demeurer libres de si grands maux et conserver notre vertu? gravons profondément au fond de notre cœur ces paroles de l'Apôtre : « Il y en a plusieurs, dont je vous ai souvent parlé et dont je vous parle encore avec larmes, qui se conduisent en ennemis de la croix de Jésus-Christ; leur fin sera la damnation; leur Dieu, c'est leur ventre. » *Phil.* III, 18. Et comment pourrions-nous estimer, en effet, peu considérable un mal que l'Apôtre pleure avec tant de larmes?

La neuvième vertu, c'est le silence; le silence qui est la clef de la dévotion, de la prudence, de la chasteté, de la pudeur, de l'innocence et de toutes les vertus, puisque le Sage a dit : « La vie et la mort sont au pouvoir de la langue. » *Prov.* XVIII, 21. Il y a dans les livres sapientiaux tout un éloge de cette vertu; on n'a qu'à les lire pour en connaître les merveilles. Que le chrétien la demande donc à Dieu par une prière fervente et continue, qu'il dise avec le Prophète : « Mettez, Seigneur, une garde à ma bouche et une porte à mes lèvres, » *Ps.* CXL, 13, et qu'il n'oublie pas surtout qu'il n'est pas plus possible de conserver les autres vertus sans celle-là, qu'il ne l'est de garder un grand tré-

sor sans clef et sans serrure. Il convient de faire remarquer ici les circonstances qu'on doit observer dans la conversation : il est utile, en effet, de bien savoir qui parle, devant qui on parle, de quoi on parle, comment on parle, avec quelles intentions on parle, etc., afin de ne pas se heurter à tous les écueils que cette navigation présente.

La dixième vertu, sœur et compagne du silence, est la solitude. La solitude est comme le rempart du silence. Il faut aimer cette vertu, il faut s'efforcer de l'obtenir et de la conserver si l'on veut garder l'innocence, conserver la paix, bien passer son temps, goûter toutes les joies de l'Esprit-Saint, monter et descendre tous les degrés de cette échelle que saint Bernard décrit pour les solitaires et qui sont la lecture, la méditation, l'oraison et la contemplation. Pour obtenir cette vertu, il est nécessaire de briser la nature et de se faire violence à soi-même jusqu'à ce qu'on soit parvenu à se faire une habitude de fuir la société, d'aimer le recueillement et la solitude, de vivre heureux en leur compagnie. Mais il faut éviter surtout la fréquentation des hommes distraits et légers ; leur société est une des plus grandes pestes qu'il y ait au monde. Un chien enragé et une vipère venimeuse sont moins redoutables qu'une mauvaise compagnie ; car il est certain, comme nous l'enseigne l'Apôtre, que « les mauvaises paroles corrompent les bonnes mœurs. » *I Cor.* xv, 33. N'oublions donc pas cette parole du Sage et gravons-la dans notre cœur : « Celui qui va avec les sages est sage comme eux, et l'âme devient insensée dans la compagnie des insensés. » *Prov.* xiii, 20. Celui qui touche la résine en sera souillé, et celui qui vit avec le superbe se revêtira d'orgueil. » *Eccli.* xiii, 1. Les maîtres des novices doivent veiller avec grand soin à la pratique de cette vertu, s'ils ne veulent pas perdre en quelques heures tout le travail de longues années.

La onzième vertu est la mesure et la composition de l'homme intérieur. C'est à cette vertu que se rapportent ces paroles de saint Augustin : « Dans votre démarche, dans votre maintien, dans vos habits, dans tous vos mouvements, qu'il n'y ait rien qui puisse offenser les yeux de qui que ce soit, mais qu'il y ait

seulement ce qui convient à votre sainteté; le contraire serait la preuve d'une grande légèreté de cœur, d'une vertu peu solide, d'une nature peu forte et d'une dévotion mal établie. » *D. Aug. in regula monast.*

Voilà pourquoi un des soins du bon maître sera d'enseigner à son novice comment il doit marcher, parler, se vêtir, converser, discuter, rire, remuer les bras, porter les yeux, etc.; comment il doit se tenir à table, avec quelle modestie il doit être dans son lit, avec quelle piété il doit venir à l'église, avec quel respect intérieur et extérieur il doit se tenir devant l'autel, et ainsi de suite pour tous les lieux où il peut se trouver. Il faut que dans ses rapports avec les hommes il les édifie toujours par ses exemples, et qu'il soit sans cesse pour eux une image et un miroir de sainteté. De même qu'en touchant une plante embaumée on s'imprègne de son parfum, de même que dans l'ancienne loi le contact d'une chose sainte était un principe de sanctification, de même aussi on doit se sanctifier par les rapports qu'on peut avoir avec le serviteur de Dieu.

La douzième vertu est un attachement affectueux à toutes les pratiques et à toutes les règles de sa profession, non-seulement dans les choses essentielles, mais aussi dans les plus petites et les plus futiles en apparence. Il n'y a rien de petit dans ce qui se rapporte à une fin aussi élevée que l'amour de Dieu. N'oublions pas qu'il est écrit : « Celui qui méprise les petites choses tombera bientôt dans les grandes fautes, » *Eccli. XIX, 1*; et plus loin, « celui qui est fidèle dans les moindres choses l'est aussi dans les grandes. » *Ibid. 10*. C'est donc avec raison que nous pouvons dire que celui qui craint de tomber dans les petites fautes sera plus sûr d'éviter les grandes chutes.

Mais le contraire arrive aussi très-souvent, et l'homme se perdant peu à peu passe facilement des moindres maux aux pires crimes. On connaît le proverbe : Un clou fait perdre un fer, un fer fait perdre un cheval, un cheval perd et ruine un cavalier. Qu'une légère couture se déchire, et tout l'habit se décout. Quelquefois un rien qui se détache d'une muraille fait tomber une grosse pierre, et peut entraîner ainsi la ruine de tout un édifice.

Nul n'est devenu mauvais du premier pas : c'est peu à peu et graduellement que les hommes passent des moindres maux aux pires. Rien en religion ne peut être réputé de peu de valeur : encore qu'en soi une chose soit peu importante, elle atteint une haute gravité à raison du vœu qui l'inspire, puisqu'elle devient un acte de religion et d'obéissance, c'est-à-dire des vertus les plus hautes et les plus excellentes. La religion est la plus excellente de toutes les vertus morales, et l'obéissance est si belle que le Prophète a osé dire « qu'elle valait mieux que le sacrifice. »  
I *Reg.* xv, 22.

De plus, il ne faut pas oublier que le religieux est obligé, sous peine de péché mortel, de tendre à la perfection qu'il professe, et que celui qui méprise les petites observances n'est pas éloigné de le commettre. Mais encore que toutes les pratiques et toutes les règles méritent une grande attention et un grand respect, celles-là surtout semblent les mériter davantage qui supposent quelques difficultés et quelques sacrifices, comme le jeûne, le silence, l'abstinence, les veilles, la clôture, les disciplines et autres semblables. Ces pratiques font de la vie religieuse une imitation de la croix de Jésus-Christ, elles nous distinguent surtout des hommes du monde, elles domptent l'orgueil de la chair, elles nous poussent et nous excitent à tous les exercices de l'esprit ; mais il n'y a rien qui répugne davantage à notre nature, amie du plaisir et ennemie de tout travail. C'est pour cela que plus l'édifice doit être lourd, mieux il faut le soutenir, tant à cause de l'importance de l'affaire qu'à cause de la grandeur du péril.

La treizième vertu est l'imitation du Père sous la bannière duquel on s'est enrôlé, par exemple, de saint François pour les Franciscains et de saint Dominique pour les Dominicains. Un fils, en effet, doit imiter son père ; il doit reproduire la grandeur de sa charité, son zèle pour le salut des âmes, sa persévérance dans les veilles, ses prières continuelles, la rigueur de son abstinence, son amour de la pauvreté, ses marches à pied, sa manière de se coucher à demi-vêtu afin de se lever plus léger au milieu de la nuit, et autres austérités pareilles ; ceux qui sont véritablement fils ne doivent pas reculer devant cette imitation, quelque pé-

nible qu'elle soit, afin de ressembler en esprit et en réalité à celui qui est leur père.

La quatorzième vertu est la discrétion, qui est comme la maîtresse des autres vertus, ou, si vous voulez, comme un flambeau qui éclaire et dirige leurs pas. C'est d'elle que le Sage a dit : « Que tes yeux regardent devant toi, et que tes paupières ne s'abaissent jamais dans tes voies. » *Prov. iv, 25*. La discrétion a pour auxiliaires et pour compagnes la gravité, le silence, le secret, le conseil, la prière, le repos et le calme de l'homme intérieur et de l'homme extérieur, la considération profonde de tout ce qu'on doit faire ou dire ; car par là tout se fait d'après une juste mesure et d'une manière conforme à la raison, toute passion et toute affection déréglée étant laissée de côté.

La quinzième et dernière vertu est l'obéissance. Si je la nomme en dernier lieu ce n'est pas que je l'estime la dernière, c'est plutôt parce qu'elle me semble être comme un résumé de toutes les autres vertus, au moins prise comme une vertu générale à laquelle il appartient de dompter et de détruire assez la volonté de l'homme, pour qu'il n'y ait plus rien en lui qui soit contraire ou qui résiste à la volonté de Dieu.

Il y a cinq degrés dans la vertu d'obéissance : Dans le premier, on observe les commandements de Dieu ; dans le second, on met en pratique ses conseils ; dans le troisième, on suit ses inspirations et ses appels, quand il est bien constaté qu'ils viennent de lui ; le quatrième consiste à se conformer à la volonté de Dieu en tout ce qu'elle peut vouloir faire de nous, et quelque fortune qu'elle nous réserve, bonne ou mauvaise, dans la conviction où nous sommes que tout ce qui nous vient de sa main tend à notre bonheur, comme nous l'avons déjà dit ; le cinquième, enfin, consiste à obéir à ceux qui tiennent à notre égard la place de Dieu, comme à ses ministres et à ses vicaires, quoi qu'ils puissent nous ordonner, nous souvenant de cette parole de l'Évangile : « Qui vous écoute, m'écoute ; qui vous méprise, me méprise. » *Luc. x, 6*.

Dans cette dernière obéissance, il y a encore trois degrés. Le premier consiste à obéir extérieurement sans donner à son obéissance le consentement de la volonté, ni l'approbation de l'enten-

dement; le second, à ajouter à l'œuvre extérieure le consentement de la volonté; le dernier, à faire l'œuvre extérieure avec un parfait acquiescement de la volonté et une pleine intelligence : c'est là le dernier degré de l'obéissance, et on ne peut y atteindre sans humilité, sans résignation et sans discrétion.

Telles sont, cher lecteur, les principales vertus propres à faire l'éclat d'une âme qui veut devenir le temple du Dieu vivant, et un vase d'élection duquel on puisse dire comme de ce vase du Sage : « Il est tout d'or massif, resplendissant de pierres précieuses. » *Eccli. I., 10.* J'ai parlé ici très-sommairement de ces choses, afin de laisser à ceux qui enseignent cette doctrine la faculté de les développer; on pourra en fortifier l'exposition par les exemples des saints, les témoignages de l'Écriture, et tout ce que la lecture, l'expérience et l'Esprit-Saint pourront suggérer de bonnes inspirations.

## CHAPITRE XXXVIII.

*Moyen de mettre en pratique tout ce qui précède.*

Tout ce dont nous avons parlé jusqu'ici, suppose, il ne faut pas le nier, de grands efforts et de grandes difficultés. La vertu marche toujours avec la peine et le travail, et on n'arrive pas à vaincre la nature et à se dépouiller de ses vieilles habitudes sans passer par des voies difficiles. Voilà pourquoi il nous faut maintenant, pour rendre cet exposé complet, indiquer les remèdes les plus propres à nous rendre aisée cette entreprise. Que sert-il de connaître le bien, quand on n'a pas la force de le mettre en pratique? C'est comme si on mettait à la disposition et sous les yeux d'un malade une nourriture qu'il n'a pas la force ni le désir de manger.

Un des principaux moyens de parvenir à cette fin, c'est la dévotion. Il appartient à cette vertu de rendre l'homme apte à opérer les œuvres de Dieu. Les autres vertus sont comme le fardeau et le joug du Seigneur; mais celle-ci est comme un levier ou comme des ailes qui nous aident à le soulever. Pour bien comprendre ceci il faut savoir que la difficulté qu'on rencontre

dans cette entreprise n'a pas son origine dans la condition du vice, ni de la vertu ; car, le vice étant contraire à la nature et la vertu lui étant conforme, on devrait avoir toute sorte de facilité pour pratiquer la vertu et pour éviter le vice. Elle est plutôt dans la corruption du sujet, c'est-à-dire dans le cœur humain corrompu et dépravé par le péché. Dès lors de même qu'un palais malade trouve désagréables et insipides des mets jugés excellents par une bouche bien saine, et que la lumière si aimable pour des yeux vigoureux éprouve péniblement des yeux affaiblis, de même la vertu devient insipide et le vice agréable, non pas que ces deux choses soient en elles-mêmes ce qu'elles paraissent, mais seulement parce que notre cœur corrompu juge mal, dans les mauvaises dispositions où il se trouve, leur réalité et leur nature. Il faut donc trouver un remède, une médecine qui corrige cette malice de notre cœur, lui rende sa rectitude et lui fasse trouver bien ce qui est bien et mal ce qui est mal ; sans cela, on n'arrivera jamais à détruire le vice, et encore moins à pratiquer la vertu.

Or c'est là justement le propre de la dévotion ; elle est un rafraîchissement et une rosée célestes, un souffle de l'Esprit-Saint, une exhalaison et une émanation de sa grâce, une flamme brûlante de la foi, de l'espérance et de la charité ; une splendeur et une suavité merveilleuses qui ont leur source dans la méditation et la considération des choses divines. Elle opère dans le cœur de l'homme cette transformation extraordinaire, qu'il devient impuissant à faire le mal, et agile pour faire le bien ; elle lui donne le goût des choses de Dieu et un souverain dégoût de celles du monde, comme saint Augustin le déclare au livre neuvième de ses *Confessions*, et comme il nous l'apprend de lui-même, lorsqu'il nous dit qu'il ne pouvait songer sans peine aux choses du monde, à cause de la douceur qu'il éprouvait en Dieu, et dans la beauté de sa maison, qu'il aimait. Ces impressions, les personnes spirituelles les éprouvent chaque jour ; pendant tout le temps qu'elles sont sous le souffle de la dévotion, elles se sentent promptes et légères pour le bien, tandis qu'elles n'éprouvent que de la répugnance pour le mal ; le bien leur est aimable et le mal désagréable.

C'est pourquoi un des principaux soins de celui qui désire avancer dans la vertu doit être de conserver et d'accroître ce noble attachement à la dévotion par tous les moyens possibles; plus son cœur sera dévôt, plus sa transformation lui deviendra aisée et facile. Voyez ce qu'on fait quand on veut travailler de la cire et la façonner à son gré : on commence à la ramollir en la pressant entre ses mains, et ce n'est qu'après qu'elle a cédé à cette douce chaleur qu'on y grave telle image qu'on veut. On doit faire quelque chose de pareil quand on désire façonner son cœur et y imprimer l'image de la vertu : il faut le travailler pour le ramollir en le réchauffant aux tendres ardeurs de la dévotion; puis on le façonne comme on l'entend. Tous ceux qui veulent travailler une matière dure et difficile n'agissent pas autrement. Pour briser une pierre dure, on la trempe d'abord dans le vinaigre et le feu, et ce n'est que lorsqu'elle a été ainsi ramollie qu'on la brise avec le fer. On redresse un bâton tordu, en le passant à la flamme; sous l'influence du feu il devient plus flexible et on le met comme on veut. Le forgeron parviendrait-il jamais à travailler le fer sans la chaleur de la forge? Mais avec cela le fer le plus dur devient malléable et flexible, il obéit, comme la cire, à tous les coups du marteau. La forge et le marteau complètent ainsi un travail que ni l'un ni l'autre ne pourraient achever isolément. Le marteau sans la forge ne serait rien, et on n'aboutirait, comme on dit, qu'à battre du fer froid; la forge sans le marteau ramollirait bien le fer, mais ne pourrait pas changer sa forme. Si l'on pouvait se servir de ces comparaisons sensibles, nous dirions que les mêmes choses sont en quelque sorte nécessaires dans l'entreprise qui nous occupe : le marteau de la mortification pour briser et redresser les défauts de la nature; la chaleur de la dévotion pour attendrir notre cœur et le rendre obéissant aux coups de ce marteau spirituel.

Je me suis servi en expliquant ma pensée de toutes ces comparaisons, parce qu'il me semble que toute la clef de cette affaire est là, parce qu'on découvre très-clairement de cette manière combien cette dévotion nous est nécessaire pour changer de vie, et qu'on voit par conséquent combien c'est une œuvre mal com-

mencée que celle qui, dans la formation des novices, ne prend aucun soin de les exercer à ces pieuses pratiques.

## I.

## Des moyens propres à obtenir la dévotion.

Il nous reste à indiquer maintenant les moyens les plus propres à nous obtenir cet attachement à la dévotion. Le premier de tous est l'usage des sacrements, et, en particulier, celui de la sainte communion. L'effet particulier de ce noble sacrement est la réfection spirituelle qui est une sorte de dévotion très-excellente, puisqu'elle nous récréée, nous fortifie et nous soutient dans le pénible chemin de la vie. Un bon maître aura beaucoup à dire sur l'inesstimable efficacité des sacrements, comme sur la préparation qu'il nous faut apporter à les bien recevoir; celui qui se prépare convenablement à cette réception sainte ne peut manquer de recevoir les consolations et les lumières de Dieu. C'est surtout avant la communion qu'il faut se tenir dans le recueillement et la prière; il n'est pas rare qu'on reçoive à ce moment béni une nourriture admirable et suave qui dure plusieurs jours. Quand on n'a pas goûté cette suavité, on n'a pas connu l'effet le plus noble de ce sacrement; car on a eu sur les lèvres un rayon de miel, et à la bouche le pain des anges, et on n'a rien senti ni éprouvé de surnaturel.

Le second moyen pour atteindre ce même but est la méditation et la considération des choses spirituelles, ainsi que l'enseigne expressément le grand docteur saint Thomas, et surtout des bienfaits divins et de la vie de Jésus-Christ. Cette considération de l'entendement excite dans la volonté cette affection et ce sentiment que nous appelons dévotion; elle est aussi une des premières choses que le maître doit imposer à son novice, s'il veut imprimer en lui une dévotion qui ne se dissipe pas. De même que la nature commence toujours le corps de l'animal par le cœur puisque la vie se répand du cœur dans tous les autres membres, de même le maître doit commencer l'édifice de la vie spirituelle par la prière et la considération, parce que par là il

amènera l'esprit à aimer Dieu et à le craindre, ce qui donne de la vie à toutes les œuvres. Il doit donc indiquer et tracer à son novice le temps et le mode de ses exercices, l'entretenir et l'instruire en particulier sans regretter le temps pour ce qu'il doit faire, lui demander enfin compte chaque jour de l'objet de ses prières et de ses méditations, afin de lui indiquer peu à peu les voies où il doit marcher.

Le troisième moyen est la lecture des livres spirituels et pieux, surtout si on les lit avec attention et avec un grand désir de tirer profit de sa lecture. Cette lecture ressemble à la méditation ; elle en diffère seulement en ce qu'en méditant on s'arrête plus longtemps sur les vérités qu'on a en vue, on les rumine, s'il était possible de le dire, et on les digère plus longtemps et mieux, rien n'empêche néanmoins que la lecture ne devienne une sorte de méditation, et alors on retire presque autant de fruit de la première que de la seconde. La lumière que reçoit l'entendement rayonne sur la volonté et sur les autres puissances de l'âme, tout comme le mouvement et la puissance du premier ciel se communiquent à tous les astres. Ce serait un très-louable exercice de lire chaque jour en commun aux novices un livre spirituel qui contient des avis et renfermât des moyens de bien vivre, comme le traité de saint Vincent de la vie spirituelle, et de faire suivre cette lecture d'une glose spirituelle où les matières de la lecture fussent rapidement mais vigoureusement résumées.

Un autre moyen d'obtenir cette même dévotion, ce sont les offices divins ; quand on y assiste avec l'attention et le respect convenables, on se sent tout saisi et comme enivré par une suavité merveilleuse. Le maître des novices aura donc un soin tout particulier de leur indiquer comment ils doivent se préparer à venir au chœur, comment ils doivent s'y tenir, comment ils doivent éviter la nonchalance, la tiédeur, la dissipation, et s'exciter à la vigilance, à l'attention et à la dévotion, se souvenant qu'ils sont au milieu des anges et même qu'ils remplissent leur office. Les fruits qu'on retire de cette pratique dépendent de la préparation qui la précède et de l'attention qui l'accompagne. Mentionnons ici l'obligation qu'a un novice de réciter l'office divin, et n'ou-

blions pas qu'il peut y apporter trois sortes d'attention, selon qu'il ne s'arrête seulement qu'aux paroles qu'il prononce, au sens de ces paroles, ou enfin à Dieu lui-même, fixant en lui tout son cœur et mettant en lui son repos. Un maître éclairé et zélé pourrait apprendre à son novice à porter toute son attention sur divers mystères de la passion de Jésus-Christ, répartie dans les sept heures canoniques; cette méthode est excellente pour ceux qui ne comprennent pas ce qu'ils chantent.

On peut encore s'exciter grandement à la dévotion, en servant la messe ou en y assistant, par la considération du mystère qui nous y est représenté et qui n'est autre que le sacrifice de la passion de Jésus-Christ; l'homme qui sert la messe ou qui y assiste remplit l'office des anges, qui sont les ministres de la majesté divine, ou qui se tiennent devant elle dans le sentiment de l'adoration la plus profonde. De même aussi toutes les fois que l'on se trouve en présence du très-saint sacrement, convient-il de bien se pénétrer de la crainte et du respect qui sont dus à sa grandeur et à sa majesté; il est déplorable de voir si souvent avec quelle négligence les hommes s'acquittent de cette glorieuse mission et de ce devoir religieux.

Le matin en vous levant, n'oubliez pas de faire trois choses : Premièrement, rendez grâces à notre Seigneur de ce qu'il vous a donné une nuit tranquille et de tous ses autres bienfaits; offrez-lui, en second lieu, tout ce que vous ferez ou souffrirez pendant la journée, et soyez prêts à tout faire pour la gloire de son saint nom; demandez-lui, enfin, la grâce de bien employer tout le jour à son service, et plus particulièrement celle de résister aux vices pour lesquels vous vous sentez une plus violente inclination.

Tous les vendredis, en mémoire de la passion du Sauveur, faites quelque bonne œuvre; jeûnez, faites l'aumône, donnez-vous durement la discipline, portez sur vos chairs quelque instrument de pénitence qui vous fasse souffrir pour l'amour de votre Dieu. Les veilles de votre communion, faites la même chose, afin de vous mieux préparer à ce redoutable mystère. Quand vous vous donnerez la discipline, faites dans votre intention trois parts des fruits qu'elle peut produire : appliquez-vous la première;

ayez en vue pour la seconde les âmes du purgatoire; offrez la troisième à l'intention de ceux qui sont en état de péché mortel.

Tels sont les exercices spirituels qu'un bon maître doit enseigner à ses disciples; ces exercices, en effet, sont les principaux moyens et les instruments dont se sert l'Esprit-Saint pour rendre les hommes spirituels, pour les détacher de la chair et les rendre aptes à toute sorte de vertus.

C'est pourquoi il serait bon, pendant les premiers jours de la conversion, de séparer les novices de toutes les sollicitudes ou affaires extérieures, et de les isoler dans le silence et la solitude en ayant soin de leur apprendre de quelle manière ils doivent s'y comporter, surtout pendant la prière et la méditation; mais cela ne suffit pas: il faut encore, chaque jour, à heure fixe, faire rendre compte au novice de ce qu'il a éprouvé dans chacun de ces exercices; à quoi il a pensé dans la méditation; comment il s'est tenu dans le chœur; comment il a entendu la messe ou examiné sa conscience; comment il a fait ses lectures spirituelles; comment il s'est conduit avant et après la communion; ce à quoi il a pensé dans cette circonstance; quelle conduite il a tenu envers les pensées qui se sont offertes à lui; avec quelle patience et quelle fermeté d'âme il a attendu la visite du Seigneur et la rosée de la dévotion, encore qu'elles soient venues tard ou qu'il n'en ait jamais été favorisé. A proportion que le novice rendra compte de sa conduite personnelle, son maître le connaîtra davantage, et cette connaissance qu'il aura acquise lui permettra de savoir comment il doit le traiter.

## CHAPITRE XXXIX.

### *Résumé de tout ce qui précède.*

En résumant tout ce qui précède, nous concluons que trois choses sont nécessaires au bon ordre et à l'harmonie de notre vie: La première, c'est de mortifier et d'arracher de notre âme toutes nos mauvaises inclinations et nos vices; la seconde, de l'orner et de l'embellir par les vertus; la troisième, de rechercher par tous

les moyens la grâce de la dévotion, afin que par elle nous puissions facilement venir à bout de notre double entreprise. Parmi ces trois choses, les deux premières sont comme la fin, la troisième comme un moyen très-utile d'obtenir cette fin. En suivant cet ordre salutaire, nous ne tenterons pas de monter au ciel sans échelle, comme ceux qui se flattent d'arriver au sommet de la perfection sans l'exercice de la dévotion.

## CHAPITRE XL.

### *Des tentations des novices.*

Encore que ce livre ne soit qu'un mémorial rapide de ce qu'un bon maître doit enseigner à son disciple, et que par conséquent on ne doive qu'y signaler en passant les choses dont il doit l'entretenir, il me semble néanmoins très-utile de mentionner, en finissant, les tentations les plus communes que les novices ont à combattre; des tentations connues sont déjà à moitié vaincues.

On peut regarder comme certain que celui qui commence à s'armer pour ce combat est exposé à de grandes difficultés et à de nombreuses tentations de la part de l'ennemi; ce n'est pas en vain que le Sage nous a dit : « Mon fils, quand tu t'approches du service de Dieu, demeure dans la crainte et prépare ton âme à la tentation. » *Eccli.* II, 1.

Or la première de ces tentations est une tentation contre la foi. Jusque-là on faisait peu d'attention aux choses de la foi, on était pour ainsi dire endormi en ce qui concernait les considérations des vérités surnaturelles; mais à présent qu'on commence à ouvrir de nouveau les yeux, et qu'on aperçoit ces mystères, comme un pèlerin sur la terre étrangère, on se trouve tout hésitant en présence du nouvel horizon qu'on découvre, à cause du peu de lumière et de connaissance qu'on a sur cet objet, jusqu'à ce que, l'usage éclairant chaque chose et nous en montrant la sagesse et l'harmonie, on sente son cœur en repos, on arrive à trouver convenable et parfait ce qu'on estimait auparavant absurde, étrange.

Une autre tentation est celle du blasphème; le novice s'y sent

porté à cause des imaginations honteuses et abominables qui s'emparent de lui quand il veut méditer les choses divines. L'esprit sortant à peine du milieu du monde en conserve les images et les figures, et ne peut s'isoler aussi vite des impressions profondes qu'il a longtemps eues en lui ; des images et des figures charnelles se présentent à lui quand il voudrait n'être occupé que d'objets spirituels, et de là pour celui qui les voit un tourment indicible. Néanmoins, et il est très-bon de le remarquer, plus cette douleur est vive, moins le danger est grand, parce qu'il est moins probable qu'on donne son consentement aux choses qui s'offrent à l'esprit. Le meilleur moyen de triompher de ces tentations est de n'en faire aucun cas. Quoi qu'il en soit, il y a là une épouvante de l'ennemi qui n'est pas sans danger pour ceux auxquels elle se présente.

Les novices sont encore tentés par scrupule, à cause de l'ignorance où ils sont des choses spirituelles ; ils ressemblent à ces hommes qui marchent dans une nuit profonde et qui croient tomber à chaque pas. Ils confondent le sentiment de la tentation avec le consentement, et dès lors ils croient toujours consentir à tout le mal que le démon leur met devant les yeux. Cette tentation devient moins violente à proportion qu'on avance dans la connaissance des choses spirituelles ; elle disparaît même plus vite selon qu'on est humble et docile à se plier aux conseils des hommes éclairés.

Une autre tentation des novices consiste à se scandaliser facilement des plus légères minuties, à cause du peu d'expérience qu'ils ont des choses ; comme ils ont entendu dire que la religion est la meilleure école de la perfection, qu'elle reproduit sur la terre la vie des anges au ciel ; comme ils ignorent d'ailleurs combien est grande la faiblesse humaine pour atteindre cette fin, ils se scandalisent facilement et s'étonnent de tout ce qu'ils voient.

Ils sont encore portés à désirer démesurément les consolations spirituelles ; ils s'attristent et se découragent vite dès qu'ils en sont privés ; s'ils éprouvent ces consolations, ils s'estiment plus que ceux qui ne les ressentent pas ; ils mesurent la perfection aux joies qu'elle donne, comme si cette joie était la véritable me-

sure du mérite, et comme si la grandeur de la mortification et de la vertu ne devait être comptée pour rien.

A cette tentation il faut ajouter celle de tenir peu secrètes les visites et les récompenses qu'on reçoit de Dieu, de publier et de révéler ce qu'on devrait tenir caché, de vouloir devenir prédicateur avant le temps, de commencer à être maître quand on n'est pas même disciple. Cette ambition, on ne l'a sans doute que pour le bien, et tout se cache sous un certain dehors de vertu; mais on oublie qu'un bon arbre ne doit pas donner des fruits prématurés et que le grand devoir de celui qui commence est de mettre un frein à sa bouche et de garder le silence.

Une autre tentation, et celle-ci est très-commune parmi les novices, est de s'inquiéter soi-même, de désirer changer de lieu sous prétexte que partout ailleurs qu'à l'endroit où on est, on serait plus tranquille, plus recueilli, on tirerait plus de fruit de ses exercices. On oublie qu'en changeant de lieu, on change d'air et non pas de cœur, et qu'en quelque endroit qu'aïlle l'homme il se porte toujours lui-même; il traîne avec lui un cœur souillé par le péché, qui est une source empoisonnée de misères et d'ennuis, et qu'on ne porte pas remède à ce mal en changeant de lieu, mais plutôt en répandant sur le cœur le baume de la dévotion. La dévotion transforme le cœur de l'homme, et sous sa douce influence se dissipent les mauvaises émanations qui s'échappent du borbier de notre chair. Le meilleur moyen de se fuir soi-même est donc de s'attacher à Dieu et de communiquer avec lui; tout le temps que l'homme est en Dieu par l'amour et la dévotion, il s'oublie et se néglige lui-même.

Les novices sont encore exposés à se livrer sans mesure, à cause des douceurs qu'ils éprouvent et de la ferveur de leur esprit, à des veilles indiscrètes, à des prières et à des abstinences multipliées, au point d'en perdre la vue, la tête ou l'estomac, et de se rendre pour ainsi dire inhabiles pour le reste de leur vie aux exercices spirituels. C'est là une tentation dangereuse et j'ai connu beaucoup de religieux qui y avaient succombé. Il y en a d'autres qui tombent par suite des mêmes excès dangereusement malades, et qu'arrive-t-il alors? C'est qu'en partie à cause des

soins que leur état réclame, en partie à cause de l'absence d'exercices spirituels qu'ils se sont rendus impossibles, sous l'empire toujours grandissant des tentations qui se multiplient, on perd facilement la vertu, on est privé des faveurs et du soutien de la dévotion. D'autres, habitués aux ménagements de la maladie, ne savent pas se défaire des mauvaises habitudes qu'ils leur ont fait contracter; d'autres, enfin, comme dit saint Bonaventure, en viennent à s'aimer eux-mêmes d'un amour désordonné; ils ne se contentent plus de vivre dans le plaisir, ils y ajoutent la dissolution, et ils se font de la maladie un rempart pour protéger leurs vices et leur mollesse.

Mais, à côté de cet excès, il y a l'excès contraire. Il en est, en effet, qui péchent par une discrétion et une pusillanimité exagérées; ils reculent devant le travail à cause du danger qu'il présente, disant qu'il suffit pour être sauvé d'éviter le péché mortel, sans qu'il soit nécessaire d'observer les préceptes moins graves ou les délicatesses de la loi. C'est de ces hommes que saint Bernard a dit ces paroles : « Il n'est pas possible à un nouveau converti de persévérer longtemps en religion, s'il veut être spirituel, lorsqu'il est encore tout animal; sage, lorsqu'il est novice; prudent, lorsqu'il est à peine au commencement de sa carrière. »

Cependant la tentation la plus ordinaire des novices est de s'arrêter dans l'œuvre commencée et de retourner dans le monde. Le démon pour les y faire succomber use de mille artifices. Quelquefois il les tente par la pusillanimité et la faiblesse en leur persuadant qu'ils ne pourront pas supporter les rigueurs de leur nouvelle vie. D'autrefois, ayant recours aux tentations si violentes de la chair, il leur représente comme un port assuré et une vie tranquille l'état des personnes mariées, quoiqu'il soit en vérité un écueil continuel de tribulations et de tourments; et, pour les mieux convaincre, il allègue l'exemple de nombreux patriarches qui se sanctifièrent dans le mariage; il leur fait croire qu'ils trouveront facilement une compagne ayant leurs idées et leurs goûts, avec laquelle ils pourront donner des enfants au Seigneur et les élever dans la crainte salutaire. Il met devant

leurs yeux les aumônes qu'il leur serait permis de faire dans cette nouvelle position et qui leur sont interdites dans l'état religieux ; il leur persuade que ces aumônes assurent en partie le ciel au jour du jugement. D'autres fois, au contraire, il cherche à les tromper par des pensées plus parfaites ; il leur représente d'autres religions plus sévères que celle dans laquelle ils sont engagés et particulièrement celle des Chartreux, et quand une fois il les a, sous ce prétexte, fait sortir de leur retraite, il s'attaque à eux avec acharnement et finit par les perdre. Quelquefois il allume dans les cœurs un amour passionné de la solitude ainsi que des exemples et de la vie des Pères du désert ; mais s'il les attire sans compagnie dans les sentiers de la solitude, loin du soutien et du conseil de ces Pères spirituels, c'est qu'il sait qu'il y prévaudra facilement contre eux.

Voilà quelles sont les tentations les plus ordinaires des personnes qui entrent en religion. Le devoir d'un bon maître est de les étudier et de les connaître afin de pouvoir leur opposer des remèdes convenables. Ce qui importe surtout, c'est de savoir que ces tentations sont de véritables tentations ; car la principale ruse du démon consiste à faire croire que la tentation n'est pas en réalité une tentation, mais au contraire une chose raisonnable.

---

## CINQUIÈME TRAITÉ.

DISPOSITION RAPIDE A LA CONFSSION ET A LA COMMUNION.

---

### CHAPITRE XLI.

*Pourquoi certaines personnes ne trouvent jamais de quoi se confesser, et de l'angoisse qu'elles en éprouvent.*

Un grand nombre de personnes éprouvent une grande peine et de grands scrupules, parce qu'en examinant leur conscience elles ne trouvent quelquefois rien à déclarer à leur confesseur.

Comme elles sont persuadées d'une part qu'elles ne sont pas sans péchés, et que de l'autre elles ne savent en découvrir aucun en elles au moment de la confession, elles sont en proie à des angoisses qui les font douter qu'elles se confessent jamais bien.

Nous pourrions signaler deux causes particulières de ce fait remarquable : La première, c'est qu'il est très-difficile à l'homme de se connaître lui-même et de sonder tous les replis de sa conscience ; le Prophète a dit avec beaucoup de vérité : « Qui peut comprendre tous les égarements du cœur ? Purifiez-moi, Seigneur, de mes fautes cachées. » *Ps. xviii, 12.* La seconde, c'est que les péchés des justes, qui tombent au moins sept fois par jour, comme le dit le Sage, sont plutôt des fautes d'omission que de commission, et que dès lors on éprouve de grandes difficultés à les connaître.

On comprendra mieux ce que je dis, si l'on sait qu'on pèche toujours d'une de ces deux manières, ou par commission, en faisant le mal, par exemple en tuant, en volant, etc., ou par omission, c'est-à-dire en négligeant de faire le bien ; on pèche de cette seconde manière quand on cesse d'aimer Dieu, de jeûner, de prier. De ces deux sortes de péchés, les premiers, qui sont le résultat d'une action, sont plus sensibles et plus faciles à distinguer ; les seconds, consistant, au contraire, non pas à agir, mais à ne pas agir, on les connaît plus difficilement ; ce qui n'existe pas n'a rien en effet qui tombe sous nos regards. Il n'est donc pas si étonnant que les personnes spirituelles, surtout quand elles sont simples, qui ne commettent quelquefois aucun péché de commission dont elles aient à s'accuser, et qui ne connaissent pas les péchés d'omission qu'elles peuvent avoir faits, éprouvent tant de peines et de scrupules de n'avoir rien à dire à leur confesseur et soient en proie pour ce motif à la plus vive affliction.

C'est pour remédier à ce mal que ce Mémorial me semble convenir à cette sorte de personnes, car on y traite surtout de ce genre de péchés. Et parce que les péchés d'omission peuvent être commis ou contre Dieu, ou contre nous-mêmes ou contre le prochain, ce Mémorial a été divisé en trois parties qui traitent de ces trois sortes de négligences.

Or, à ce propos, il sera bon d'observer qu'il y a une grande différence entre les imperfections et les péchés véniels. Il y a des imperfections qui ne sont pas des péchés, par exemple, celles qui consistent à négliger de bonnes œuvres que nous pourrions faire, mais auxquelles nous ne sommes pas toujours obligés. Ainsi, cesser de faire l'aumône quand on pourrait la faire encore, ne pas prier ou jeûner autant qu'on le pourrait, etc., toutes ces choses ne sont pas des péchés; ce sont toutefois des imperfections et des faiblesses, parce que c'est omettre des choses qui nous feraient faire de grands progrès dans la vertu, que nous ne faisons pas. Une personne dévote ne laisse pas de s'accuser de ces sortes d'imperfections, soit que ces imperfections puissent être quelquefois des péchés véniels, soit que la vue de ces faiblesses l'encourage à s'humilier plus profondément devant le ministre de Dieu et à travailler courageusement à se corriger. Ce n'est pas qu'il faille accuser ces imperfections dans toutes ses confessions; il est des circonstances, particulièrement à l'époque des grandes fêtes, où il est bon de les faire connaître, tandis que souvent il faut les taire pour ne pas trop fatiguer nos confesseurs par notre prolixité : seulement chacun pourra parmi ces imperfections choisir celles dont l'aveu sera plus propre à décharger sa conscience, pour en faire la matière ordinaire de ses accusations.

## CHAPITRE XLII.

*Mémorial des principaux points sur lesquels il est bon de s'examiner afin de confesser les péchés d'omission.*

Au commencement de la confession il convient de s'accuser des fautes suivantes :

Accusez-vous d'abord de ne pas vous approcher du sacrement de pénitence avec cette douleur et ce repentir de vos fautes, avec ce bon propos de ne plus les commettre qu'il faudrait y apporter. et après avoir examiné votre conscience comme il était convenable de le faire.

Accusez-vous encore de n'avoir pas fait votre dernière commu-

nion avec toute la dévotion et tout le recueillement dignes de l'hôte que vous avez reçu, et même de ne pas porter à la communion que vous allez faire la préparation, la crainte et le respect qu'un si auguste sacrement demanderait.

Accusez-vous de ne pas amender votre vie et de ne pas profiter au service de Dieu un jour plus que l'autre.

## I.

### Péchés d'omission contre Dieu.

Accusez-vous de n'avoir pas aimé Dieu de tout votre cœur, de toute votre âme, de toutes vos forces, comme vous le devriez ;

De ne lui avoir pas rendu grâce des bienfaits que vous avez reçus de lui, de ceux que vous en recevez encore tous les jours, et principalement de ce qu'il vous a racheté et de ce qu'il s'est manifesté à vous ;

De ne l'avoir pas servi avec pureté d'intention, avec ferveur et dévotion, comme il l'aurait mérité, mais plutôt avec indifférence et ennui ;

De n'avoir pas répondu aux inspirations de Dieu, aux bons propos qu'il vous envoyait, aux facilités qu'il vous avait données pour bien vivre, et dont vous eussiez pu tirer, si vous l'aviez voulu, un tout autre profit ;

De ne vous être pas tenu à la messe, aux offices divins, dans le lieu saint, en présence du très-saint Sacrement, avec cette dévotion et cette attention, cette crainte et ce respect qui sont dus à sa majesté souveraine.

## II.

### Péchés d'omission contre soi-même.

L'homme est composé de plusieurs parties : il a un corps avec les sensations qui lui sont propres, une âme avec toutes ses facultés, un esprit avec ses puissances, qui sont l'entendement et la mémoire ; c'est pourquoi il peut pécher contre l'ordre qui doit régner en chacune de ces choses.

Accusez-vous donc de n'avoir pas traité votre corps avec la

rigueur et la sévérité qui lui étaient dues dans le manger, le boire, le dormir, ainsi que dans d'autres choses semblables;

De n'avoir gardé ni dans votre imagination ni dans vos sens extérieurs le recueillement convenable, mais de les avoir pour ainsi dire abandonnés à eux-mêmes, laissant vos oreilles, vos yeux, votre bouche et votre imagination s'occuper de choses oiseuses ou inutiles;

De n'avoir pas mortifié vos appétits, ni brisé votre volonté propre, comme vous auriez dû le faire;

De n'avoir pas cette humilité de cœur et d'action qui vous était nécessaire, de ne vous être pas estimé aussi peu que vous l'auriez dû, et de ne vous être pas vous-même traité comme tel;

De n'avoir pas recherché selon vos forces la vertu de dévotion, de ne vous être pas adonné, comme vous l'auriez pu, à la prière, de l'avoir faite sans recueillement et avec négligence, d'avoir été paresseux pour la faire en son temps.

### III.

#### Péchés d'omission contre le prochain.

Accusez-vous de n'avoir pas aimé le prochain comme vous le deviez et comme Dieu l'ordonne;

De ne l'avoir pas secouru dans ses besoins de vos faveurs et de votre protection, de vos conseils, enfin, dans les limites de votre devoir et de votre puissance;

De n'avoir pas eu pour ses misères toute la compassion à laquelle vous étiez tenu, et de n'avoir pas prié suffisamment Dieu pour lui;

De n'avoir pas senti des calamités publiques de l'Eglise, comme des guerres, des hérésies, des captivités, etc., toute la douleur qu'elles devaient exciter en vous, de n'avoir pas prié Dieu comme vous le deviez pour qu'il les fit cesser;

Si vous avez des supérieurs, accusez-vous de ne pas leur avoir rendu l'obéissance, le respect et l'assistance qui leur étaient dus;

Si vous avez des inférieurs, enfants ou serviteurs, accusez-vous de ne les avoir pas suffisamment instruits ou châtiés, de

n'avoir pas pourvu à leurs besoins, de n'avoir pas eu d'eux tout le soin que leur position réclamait.

### CHAPITRE XLIII.

*Mémorial des points sur lesquels il est bon d'être averti pour s'accuser des péchés de commission.*

Il ne suffit pas d'accuser les péchés d'omission, il faut encore accuser ses péchés de commission, et pour cela examinez-vous sur les dix commandements et sur les sept péchés capitaux; vous vous accuserez ensuite de ce dont vous vous sentirez coupable sur chacun de ces points. Que si vous voulez aller plus vite, examinez les pensées, les paroles et les actions sur lesquelles vous croyez avoir péché, et faites une accusation exacte et entière de vos fautes.

Accusez-vous ensuite des fautes opposées aux devoirs de votre état, et dites bien ce que vous avez fait contre les lois et les obligations auxquelles vous étiez tenu d'obéir dans votre position; si vous êtes religieux, examinez-vous sur les trois vœux; si vous êtes juge, médecin ou marchand, voyez en quoi vous avez pu manquer à vos devoirs; faites de même si vous êtes prince, etc.

Quand vous aurez terminé votre accusation, concluez en disant : « Je m'accuse de toutes ces fautes et de toutes celles où j'ai pu tomber par pensées, par paroles, par actions; j'en demande pardon à Dieu, et à vous, mon père spirituel, pénitence et absolution, si vous le jugez à propos.

### CHAPITRE XLIV.

*Oraison du docteur angélique saint Thomas pour demander à Dieu le pardon des péchés.*

O mon Dieu, source de miséricorde, j'ai recours à vous, tout pécheur que je suis, et j'espère de votre bonté que vous voudrez bien me purifier de mes péchés. O soleil de justice, rendez la vue à un aveugle; ô éternel médecin, guérissez un malade; ô Roi des

rois, revêtez un pauvre nu de vos grâces et de vos dons. O médiateur des hommes, réconciliez un coupable. O bon pasteur, ramenez à votre bercail une brebis égarée.

Faites, ô mon Dieu, miséricorde à un misérable; pardonnez au coupable; rendez la vie au mort; convertissez une âme perdue de vices, et adoucissez par l'onction de votre grâce mon cœur endurci. O Seigneur très-clément, rappelez celui qui veut fuir; triomphez de ma résistance; relevez-moi dans mes chutes; accordez-moi la protection de votre grâce et soyez à mes côtés dans toutes mes actions. N'oubliez pas celui qui vous oublie; n'abandonnez pas celui qui vous abandonne; ne méprisez pas celui qui vous offense. En vous offensant, ô mon Dieu, j'ai été nuisible à mon prochain, et je ne me suis pas épargné moi-même.

J'ai péché, mon Dieu, j'ai péché, par faiblesse contre vous, ô Père éternel et tout-puissant; par ignorance contre votre Fils unique, la sagesse infinie; par malice contre le Saint-Esprit, plein de bonté, et mes fautes vous ont offensé, ô Trinité souveraine. Malheureux que je suis, que mes péchés ont été grands et nombreux! avec quelle facilité ne les ai-je pas commis! Je vous ai abandonné, Seigneur; ma volonté s'est livrée à un amour pervers; j'ai craint ce que je ne devais pas craindre, et je me suis isolé de votre bonté; j'ai mieux aimé vous perdre que manquer de ce que j'aimais criminellement.

O mon Dieu! que de fautes j'ai commises par paroles et par action! que de péchés secrets ou publics n'ai-je pas faits et avec quelle malice je les ai accomplis! Je vous prie et je vous supplie par les mérites de votre Fils très-miséricordieux et par l'intercession de sa très-sainte Mère, de n'avoir pas égard à ma malice, mais seulement à votre bonté et à votre miséricorde infinies, de me pardonner mes péchés en me donnant une grande douleur de mes fautes passées, et un ferme propos de ne plus les commettre à l'avenir. Ainsi-soit-il.

## CHAPITRE XLV.

*Prière avant la confession sacramentelle.*

O mon très-doux et très-miséricordieux Seigneur, ô Jésus-Christ, ma plus ferme espérance, recevez ma confession ; donnez, s'il vous plaît, la contrition à mon cœur et des larmes à mes yeux, afin que je pleure jour et nuit toutes mes négligences avec sincérité et humilité. Que ma prière, Seigneur, monte en votre divine présence. Si vous vous irritez contre moi, en qui espérerai-je et qui aura pitié de mes vices ?

Souvenez-vous de moi, Seigneur ! vous avez appelé la Chana-néenne et le Publicain à la pénitence, vous avez reçu l'apôtre saint Pierre fondant en larmes, recevez aussi mes supplications. O Sauveur du monde, ô mon Jésus, vous qui vous êtes sacrifié sur la croix pour sauver les pécheurs, jetez les yeux sur moi, misérable pécheur que je suis ; je me prévaus encore de votre saint nom pour attendre un secours à mes besoins : vous ne voudrez pas trop faire attention à ma malice, ni oublier votre immense bonté. Encore que mes crimes autorisent votre justice à me condamner, votre miséricorde, ô mon Père, ne vous aura pas permis d'abandonner le droit de me sauver.

Pardonnez-moi donc, ô mon Sauveur, et faites miséricorde à mon âme pécheresse. Brisez ses liens, et cicatrisez ses plaies. O Jésus-Christ, mon Seigneur, c'est vous que je désire, vous que je cherche, vous que je veux ; montrez-moi votre face, et je serai sauvé. O mon Dieu très-clément, par vos mérites infinis, par l'intercession de votre très-sainte Mère et de tous les saints, envoyez, je vous en supplie, votre lumière et votre vérité à ma pauvre âme, afin qu'elle découvre en toute vérité les défauts que je dois confesser, que j'apprenne à les accuser comme il faut, avec un cœur contrit, et sans en excepter un seul. Ainsi soit-il.

## CHAPITRE XLVI.

*Prière après la confession.*

O très-aimable Rédempteur, je vous supplie par vos mérites, et par l'intercession de votre très-sainte Mère et de tous les saints, d'avoir pour agréable la confession que je viens de faire. S'il manque à cette confession et à mes confessions passées, quelque chose en contrition, en pureté et en intégrité, que votre bonté et votre miséricorde y suppléent; daignez ratifier au ciel l'absolution que j'ai reçue et me pardonner encore plus pleinement mes péchés. Ainsi soit-il.

## CHAPITRE XLVII.

*De la dévotion et du respect avec lesquels les fidèles doivent se disposer à la réception de la sainte communion.*

De même que le très-saint sacrement de l'autel est le plus grand de tous les sacrements, de même il faut le recevoir avec plus de pureté et après une plus excellente préparation. Dans les autres sacrements, c'est la vertu de Dieu qui agit; mais dans le sacrement de l'autel c'est Dieu lui-même, réellement et substantiellement présent; c'est pourquoi, outre la pureté de l'âme, qu'on obtient dans le sacrement de pénitence, il réclame aussi une dévotion spéciale.

Or trois choses serviront merveilleusement à nous obtenir cette dévotion. La première c'est la crainte et le respect de la majesté qui réside dans ce sacrement. Nous croyons, en effet, véritablement que sous cette petite hostie réside le Dieu tout-puissant, le Créateur du ciel et de la terre, le Seigneur du monde, la gloire des anges, la joie des bienheureux, le juge éternel des siècles, celui dont les anges et les archanges, les chérubins et les séraphins publient les louanges, et devant qui les vertus des cieus s'abaissent en tremblant, non pas qu'elles l'aient offensé, mais parce

qu'en considérant la grandeur et l'excellence de cette majesté souveraine, ils connaissent qu'ils ne sont en sa présence que des êtres vils et méprisables : or, encore qu'ils soient remplis de crainte, cette crainte n'engendre dans leur âme aucune peine, mais seulement un respect infini. Ils comprennent que de même qu'ils doivent l'amour à la bonté et à la beauté infinie de Dieu, ils doivent la crainte à sa majesté souveraine.

Cette crainte redouble dans l'homme à la pensée de ses fautes et de ses négligences quotidiennes. Si les anges et les principautés des cieux, qui n'ont jamais offensé Dieu depuis leur création, le redoutent et tremblent devant lui, combien plus l'homme, ce ver de terre si vil dans ses œuvres, qui a si souvent et de tant de manières offensé son Créateur? Telle est la première considération que l'homme doit faire quand il approche de la table eucharistique; il doit se dire avec le plus grand respect : Je vais recevoir mon Dieu, non-seulement dans mon âme, mais aussi dans mon corps.

Cette crainte et ces terreurs trouvent un adoucissement dans les espérances que le Seigneur lui-même veut bien nous donner. Considérons, en effet, avec quelles entrailles de bonté et de compassion il nous convie à sa table; entendons en quels termes aimables il nous appelle et nous presse : « Venez à moi, vous tous qui êtes chargés, et je vous soulagerai; venez à moi, vous qui portez le poids de votre mortalité et de vos passions, et je donnerai le repos et la paix à vos âmes. » *Matth.* XI, 28, 30. Et ailleurs, tandis que les Pharisiens murmuraient de ce qu'il mangeait avec les pécheurs, ne savons-nous pas qu'il leur répondit que « ce n'étaient pas ceux qui se portaient bien qui avaient besoin de médecin, mais les malades, et qu'il n'était pas venu appeler les justes, mais les pécheurs. » *Matth.* XI, 12, 13. Ces paroles et une foule d'autres raniment le courage et la confiance des pécheurs qui se repentent de leurs fautes, et les invitent à s'approcher de ce festin céleste avec une entière confiance.

Mais afin de vivifier en nous le désir et la faim que ce pain céleste demande de nous, il nous faut considérer ses effets et les grands biens qu'il nous communique. Ces fruits sont si mer-

veilleux que nul ne les peut décrire : il nous donne la grâce divine, il nous unit et nous incorpore à notre chef, c'est-à-dire à Jésus-Christ, il nous rend participants de tous les mérites et de tous les travaux de sa passion sacrée, il en renouvelle le souvenir, il rallume la charité, il fortifie notre faiblesse, il nous fait goûter dans leur source les suavités spirituelles, il encourage enfin notre âme à toute sorte de bien et lui donne le désir et le propos de l'opérer.

Ce pain céleste nous est un gage très-précieux de la vie éternelle; par lui nos péchés sont pardonnés et nos négligences de tous les jours oubliées; par lui l'attrition se change en contrition, et l'homme ressuscite de la mort à la vie; par lui s'éteint en nous l'ardeur de nos passions et de nos concupiscences; par lui surtout Jésus-Christ entre dans nos âmes, et, en y demeurant, réalise ce qu'il signifiait quand il disait que « de même que son Père était en lui et que par conséquent sa vie était semblable à la vie de son Père, de même celui qui le recevait dignement dans le sacrement de son amour lui devenait semblable, » *Joan.* vi, 58; de telle sorte qu'il pouvait dire avec l'Apôtre : « Je vis; mais non, ce n'est pas moi qui vis, c'est Jésus-Christ qui vit en moi. » *Galat.* ii, 20.

Si le pain eucharistique opère tous ces effets dans les hommes qui s'en nourrissent avec une conscience pure de tout péché, où est l'homme assez insensible et assez ennemi de lui-même pour n'être pas dévoré d'une grande faim pour un pain si merveilleusement fécond dans les âmes qui le reçoivent avec de bonnes dispositions? Il est bon le jour, et la veille de la communion, de s'arrêter à la considération de ces mystères consolants, afin d'exciter en son âme les trois sentiments qui constituent la dévotion actuelle qu'il faut apporter à la manducation de ce pain céleste. Si on veut, on pourra s'aider des prières qui suivent, lues attentivement et avec toute la dévotion possible; l'âme y trouvera des paroles et des considérations pieuses pour obtenir les trois affections ou sentiments dont nous venons de parler.

## CHAPITRE LXVIII.

*Prière fervente avant la sainte communion.*

Grâces et louanges vous soient rendues, mon Seigneur et mon Dieu, pour tous les bienfaits que vous avez voulu accorder à une créature si vile et si misérable. Je vous rends grâces de toutes les miséricordes dont vous avez usé avec le genre humain dans le mystère de votre incarnation; je vous remercie de votre sainte nativité, de votre circoncision, de votre présentation au temple, de votre fuite en Egypte, de la prédication de votre Évangile, des persécutions que le monde vous a fait subir, des tourments et des douleurs de votre sainte passion, de tout ce que vous avez enduré pour moi sur la terre, et particulièrement de l'amour avec lequel vous avez tout supporté, ce qui est sans contredit la plus grande de vos merveilles.

Mais avant tout, Seigneur, je vous rends grâces de ce que vous avez daigné me faire asseoir à votre table et me rendre participant de vous-même, de vos trésors inestimables et des mérites de votre passion. O mon Dieu, ô mon Sauveur, comment pourrai-je jamais reconnaître cette nouvelle miséricorde? Qui étiez-vous et qui étions-nous, pour que vous, ô Seigneur de majesté, ayez voulu descendre dans nos demeures de boue? Le ciel est votre trône, la terre est l'escabeau de vos pieds, et tout est plein de la gloire de votre majesté : comment donc avez vous pu venir résider sous de misérables toits de chaume? « Eh quoi! disait Salomon, est-il possible que Dieu habite avec les hommes sur la terre? Si le ciel et les cieus des cieus ne peuvent vous contenir, combien moins cette maison que j'ai bâtie? » *II Paral. vi, 18.* Oh! comme c'est une grande merveille que celui qui est assis au-dessus des chérubins et dont le regard pénètre les abîmes, veuille maintenant descendre dans ces abîmes et y établir le trône de sa majesté!

Ce n'était pas assez pour votre bonté infinie d'avoir préposé un de vos anges à la garde de chacun d'entre nous; vous-même,

ô Seigneur des anges, vous avez voulu venir à nous, entrer dans nos âmes, y négocier par votre action immédiate la grande affaire de notre salut. Là, vous visitez les infirmes, vous relevez ceux qui sont tombés, vous instruisez les ignorants, vous remettez dans la voie ceux qui s'égarèrent; vous-même enfin vous voulez bien nous guérir de tous nos maux, et vous nous guérissez de vos propres mains, avec vos propres soins, de votre chair et de votre sang! O bon pasteur, que vous accomplissez fidèlement cette parole du Prophète : « Moi-même je mènerai mes brebis dans les pâturages, je les ferai reposer, je chercherai celles qui étaient perdues et je relèverai celles qui étaient tombées. » *Ezech.* xxxiv, 15, 16.

Mais qui sera digne de si grandes récompenses? qui sera digne de ces bienfaits signalés? Votre miséricorde seule, Seigneur, nous rend dignes de ces magnifiques biens. Or, puisque sans elle nul ne mérite ces faveurs, ô mon Dieu, daignez me l'accorder; qu'elle me rende participant de ce mystère, et que par elle je sois sensible à un si grand bienfait! Suppléez à mes défauts par votre grâce, pardonnez-moi mes péchés dans votre miséricorde, préparez mon âme par votre esprit, enrichissez ma pauvreté de vos mérites, lavez les iniquités de ma vie dans votre sang précieux, afin que je puisse recevoir dignement cet auguste sacrement.

Je tressaille de joie, ô mon Dieu, au souvenir du miracle qu'Elisée opéra après sa mort, quand au contact de son corps la vie fut rendue à un cadavre qui toucha le sien. *IV Reg.* xiii. Car, si le corps mort d'un prophète eut cette puissance, quelle ne sera pas celle du corps vivant du Seigneur des prophètes? Vous n'êtes pas, Seigneur, moins puissant que votre prophète; mon âme n'est pas moins morte que le cadavre rendu à la vie, et votre contact n'a pas moins de vertu que celui d'Elisée. Pourquoi donc n'espérerai-je pas le même miracle? Pourquoi un corps conçu dans le péché opérerait-il plus de merveilles qu'un corps conçu de l'Esprit-Saint? Pourquoi le corps du serviteur serait-il plus honoré que celui du Maître? Pourquoi votre corps ne ressusciterait-il pas les âmes qu'il touche, comme le corps du prophète ressuscitait les corps qui le touchaient? Et puisque, sans recher-

cher ce miracle, le cadavre d'un homme mort se ranima par la vertu du corps du prophète, qu'il vous plaise, ô mon Seigneur, de permettre que moi qui cherche la vie dans ce divin sacrement, je ressuscite si bien par sa toute-puissante efficacité que je ne vive plus pour moi, mais pour vous seul. O mon bon Jésus, par cette inestimable charité, par cet amour qui vous a fait vous incarner et mourir pour moi, je vous supplie très-humblement de me purifier de mes fautes, d'orner mon âme de toutes sortes de vertus et de mérites, de me donner la grâce de recevoir ce sacrement avec cette humilité et ce respect, cette crainte et ce tremblement, cette douleur et ce repentir de mes fautes, ce bon propos de ne plus les commettre, cet amour et cette charité qui conviennent à un si redoutable mystère.

Donnez-moi aussi, Seigneur, quand je m'approcherai de ce mystère, une grande pureté d'intention : que j'aie seulement en vue de glorifier votre saint nom, de guérir mes faiblesses, de subvenir à mes besoins, de m'armer contre les attaques de l'ennemi, de soutenir la vie spirituelle de mon âme avec cette nourriture céleste, de ne faire plus qu'une seule chose avec vous par le moyen de ce sacrement d'amour, de vous offrir ce sacrifice pour le salut de tous les fidèles vivants ou morts, de coopérer enfin au salut de tous par la vertu inestimable de ce sacrement institué pour tous. Exaucez-moi, Seigneur, vous qui vivez et réglez dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

L'auteur avait mis ici deux autres prières que nous omettons, pour éviter des répétitions inutiles. On les trouvera aux chapitres XVII et XVIII du livre précédent.

## CHAPITRE XLIX.

*Prière de saint Bonaventure après la communion.*

Seigneur Dieu tout-puissant, mon Créateur et mon Sauveur, comment ai-je osé m'approcher de vous, moi qui suis une créature si vile, si souillée et si misérable ! Vous, Seigneur, vous êtes le Dieu des dieux, le Roi des rois et le Seigneur des seigneurs, le centre de tous les biens, de toute honnêteté, de toute beauté et

de toute suavité; vous êtes une source de splendeur, un principe d'amour, un ardent brasier de charité. Etant ce que vous êtes, vous n'avez pas dédaigné de m'appeler à vous, et je vous fuis; vous prenez soin de moi, et je ne fais nulle attention à vous; vous avez toujours vos regards sur moi, et je vous oublie; vous me donnez de nombreuses récompenses, et je les méprise; vous m'aimez enfin, moi qui ne suis que vanité et néant, et je ne fais aucun cas de vous qui êtes immuable et infini!

Je préfère les bassesses du monde à votre souveraine bonté, et la créature me touche plus que le Créateur, une misère détestable que la félicité suprême, la servitude que la liberté, et tandis qu'il est écrit : « Les blessures d'un ami sont préférables aux caresses mensongères d'un ennemi, » *Prov. xxvii, 6*, je me laisse aller à préférer les blessures trompeuses de celui qui me hait, aux doux embrassements de celui qui m'aime. Mais ne vous souvenez, Seigneur, ni de mes péchés, ni de ceux de mes pères, mais seulement des entrailles de votre miséricorde et des douleurs de vos blessures. Ne regardez pas ce que j'ai fait contre vous, mais seulement ce que vous avez souffert pour moi; car, Seigneur, si dans ma vie il y a bien des choses qui méritent votre condamnation, dans la vôtre il y en a beaucoup qui m'ont mérité le pardon et la miséricorde. Et toutefois, Seigneur, si vous m'aimez comme vous le faites paraître, comment vous éloignez-vous de moi? O très-aimable Sauveur, que votre crainte me soutienne, que votre amour me donne de l'empressement, que votre douceur me console.

Ah! je le confesse, mon Dieu, je suis cet enfant prodigue qui ai dissipé dans la débauche, dans l'amour désordonné de moi-même et de vos créatures, l'héritage que j'avais reçu de vous. Mais maintenant j'ai reconnu ma misère et ma pauvreté, j'ai couru, pressé par la faim, me réfugier dans les entrailles paternelles de votre miséricorde, et je me suis assis à votre table céleste; couvrez-moi des regards de votre bonté, faites luire à mes yeux les rayons secrets de votre grâce, et rendez-moi participant des fruits et des effets admirables de ce très-saint sacrement.

Ce sacrement, en effet, nous donne la grâce de l'Esprit-Saint;

il efface nos péchés; il remet les dettes que nos crimes nous ont fait contracter; il augmente en nous la dévotion; il nous fait goûter la douceur spirituelle à sa source; il renouvelle nos bons propos et nos désirs; il unit enfin à l'Époux céleste l'âme qui le reçoit au-dedans d'elle-même, et se laisse guider, conduire et défendre par son hôte divin, à travers le chemin difficile de la vie, jusques au port si désiré de la gloire.

Recevez donc, ô Père miséricordieux, ce fils prodigue qui, plein de confiance en votre miséricorde, retourne à votre demeure. O mon Père, je reconnais que j'ai péché contre vous et que je ne mérite plus d'être appelé votre fils, pas même votre mercenaire; ayez pitié de moi cependant et pardonnez-moi mes fautes. Je vous en supplie, Seigneur, donnez-moi le vêtement de la charité, l'anneau de la foi vive, la chaussure légère de l'espérance, et faites que je marche sans hésiter dans ce chemin difficile de la vie. Que l'essaim importun des vaines pensées et des vains désirs s'en aille loin de moi; que je vous aime, que je vous cherche, que je n'aime et ne cherche que vous, mon Seigneur et mon Dieu. Que rien ne me soit doux et agréable, si ce n'est vous seul. Que Dieu soit tout à moi et que je sois tout à lui, de telle sorte que mon cœur ne soit plus avec lui qu'une seule et même chose. Que je ne sache rien, que je n'aime rien, que je ne désire rien que Jésus-Christ et Jésus-Christ crucifié, qui vit et règne avec le Père et le Saint-Esprit dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

---

# L'ÉCHELLE SPIRITUELLE

OU L'ON DISTINGUE TRENTE ÉCHELONS OU DEGRÉS SUCCESSIFS

PAR LESQUELS LES AMES PIEUSES PEUVENT S'ÉLEVER AU COMBLE DE LA PERFECTION.

---

OUVRAGE COMPOSÉ PAR LE GLORIEUX SAINT JEAN CLIMAQUE,

Traduit en castillan par le V. Fr. LOUIS DE GRENADE, de l'Ordre de Saint-Dominique, puis en français, avec les annotations de l'auteur espagnol.

---

A LA TRÈS-HAUTE ET TRÈS-PUISSANTE REINE DE PORTUGAL

CATHERINE

LE FR. LOUIS DE GRENADE.

Parmi les ouvrages qui ont triomphé des injures du temps et que la vénérable antiquité nous a transmis, touchant les institutions et les devoirs de la vie religieuse, il en est deux surtout que l'admiration des chrétiens place au premier rang : les Conférences de Jean Cassien, et l'Échelle spirituelle de saint Jean Climaque. Le premier de ces livres n'a pas encore été traduit en castillan. Rien n'eût été cependant plus nécessaire ; car, comme il est écrit en un latin fort obscur, il est à peu près inabordable pour les personnes médiocrement instruites ; et la plupart des religieux comme des religieuses se trouvent par là dans l'impossibilité de puiser à cette source abondante des plus pures doctrines.

Le second, beaucoup plus court, mais non moins obscur, a été souvent traduit en diverses langues ; écrit en grec par l'auteur, il a eu deux traductions latines. De ces deux traductions, l'une

est très-ancienne, inintelligible et barbare; l'autre est récente et se recommande par l'élégance et la pureté de la diction : c'est l'œuvre du P. Ambroise, camaldule, qui a traduit avec non moins de succès les ouvrages de saint Denis. Les Italiens en ont également une traduction; et nous en avons déjà deux en castillan; mais l'une est tellement vieille qu'on peut à peine la comprendre; et l'autre, quoique récente, ne se comprend guère mieux, soit à raison de la difficulté des matières, soit parce que le style est plein d'incorrections et de termes inusités. Celle-ci a été publiée dans le royaume d'Aragon ou celui de Valence.

Je crus d'abord qu'il suffirait de corriger et de changer ces expressions, et d'éclaircir les passages obscurs, pour rendre le livre intelligible; je me mis donc à travailler dans ce sens. Comme je fus obligé de recourir à l'original, je m'aperçus aisément qu'en beaucoup d'endroits la traduction différait étrangement du texte; et force me fut alors d'en entreprendre une toute nouvelle. Jusque-là c'était du temps et du travail que j'avais perdu; mais je suis bien loin de regretter ma peine, s'il m'est donné de faire revivre une œuvre aussi belle et qui renferme d'aussi féconds enseignements.

S'il en est qui pensent que de tels livres ne devraient pas être publiés dans nos langues modernes, par la raison qu'ils perdent sous cette forme étrangère leur grâce et leur beauté primitive, je répondrai à cela que dans tous les monastères, tant d'hommes que de femmes, on fait régulièrement une lecture pendant les repas, et même au chœur ou au chapitre dans quelques-uns, tels que ceux des Augustins, des Franciscains et des Bernardins, comme aussi dans la salle de travail des religieuses, pour que leur esprit ne soit pas oisif pendant que leurs mains sont occupées; qu'il importe donc d'avoir des livres instructifs et pieux, écrits dans une langue qui les mette à la portée de tout le monde; qu'il n'en est pas enfin qui me paraisse atteindre ce but et répondre à cette nécessité plus que les œuvres de ces anciens Pères, dont la sainteté, l'expérience et la doctrine furent si remarquables. J'ai encore un autre moyen de me justifier : En traduisant ce livre, je ne me suis pas rendu coupable d'un acte insolite et

nouveau, puisqu'il en existait déjà plusieurs traductions, comme nous l'avons remarqué; je n'ai pas fait autre chose que le dépouiller des obscurités et des difformités qui le rendaient méconnaissable; et si je n'ai pu lui restituer toute sa beauté, j'ai du moins l'espoir de n'en avoir pas altéré l'essence et de l'avoir mis à la portée des fidèles de notre temps.

Cette œuvre, quelle qu'en soit la valeur, j'ai désiré l'offrir à votre Altesse royale; car, indépendamment des droits qu'Elle a sur tout ce qui appartient à notre Ordre, puisqu'il est soutenu par sa protection et sa munificence, je suis persuadé qu'un écrit de ce genre rentre tout-à-fait dans ses pieux desseins. On rapporte du bienheureux saint Martin que, tout en remplissant admirablement ses devoirs comme évêque, il ne perdait jamais de vue ceux qu'il avait autrefois contractés comme moine. C'est ainsi que votre Altesse royale, grâces en soient rendues à la bonté de notre Dieu, s'acquitte des nobles et difficiles fonctions de la royauté, sans rien perdre de l'esprit et des vertus qui distinguent éminemment une religieuse. Il est encore dit de cette illustre vierge et martyre, sainte Cécile, qu'elle portait, sous les riches habits de sa condition et de son état, un rigoureux cilice; et que de la sorte elle affligeait sa chair sans blesser les yeux de sa famille et sans s'exposer elle-même à l'orgueil.

Daigne votre Altesse royale accueillir avec sa grâce et sa bienveillance ordinaires cette légère offrande; et lorsqu'Elle ira, selon sa louable coutume, dans le monastère de la Mère de Dieu ou celui de l'Espérance, se reposer un instant avec Dieu des incessants travaux du gouvernement, Elle pourra trouver un doux aliment pour son âme dans la lecture de ce livre que j'ose appeler divin. Plaise à notre Seigneur de continuer à répandre ses bénédictions sur votre auguste personne et sur tous ses Etats; puisse-t-il même augmenter la gloire et le bonheur dont il vous a déjà comblée.

## AU LECTEUR CHRÉTIEN

LE V. FR. LOUIS DE GRENADE.

Des quatre degrés dont saint Bernard forme l'échelle spirituelle qui sert aux véritables religieux pour s'élever au comble de la perfection, *D. Bern., De scala claustral. sive de modo orandi*, le premier, c'est la lecture; le second, la méditation; le troisième, la prière; le quatrième, la contemplation, vers laquelle tendent les trois autres. En effet, ces degrés sont disposés de telle sorte que le premier prépare au second, le second au troisième, et le troisième au quatrième; car la lecture fournit matière à la méditation; la méditation, en s'élevant, conduit à la prière, et la prière, lorsqu'elle est bien faite, mène à la contemplation, où l'âme dégagée de toutes choses et de soi-même, se repose et s'endort doucement en Dieu.

Il résulte de là que la lecture est comme la source et le principe de tous les autres degrés, qu'elle est surtout la nourriture et l'entretien de l'âme, le refuge du cœur, l'aliment de la dévotion; car ce sont là les effets directs de la parole de Dieu. Or, comme pour atteindre à ces résultats et à d'autres encore, la lecture du véritable religieux doit être familière et constante, je ne crois pas qu'on en puisse trouver de plus convenable que celle de ce bienheureux Père, qui a traité si profondément et si divinement, dans ce livre, de la règle et des usages de la vie religieuse. En effet, la principale condition pour traiter de ces matières, c'est la sainteté et l'expérience des choses spirituelles, parce que ce sont elles qui inspirent aux hommes la science en pareille matière, selon les paroles du Prophète : « J'ai acquis l'intelligence par la lumière de vos préceptes, Seigneur, » *Ps. cxviii, 104*; voulant signifier par là que la pratique et l'accomplissement des préceptes divins sont le meilleur guide de la céleste philosophie. Cela ne fit point défaut au glorieux Père qui, après avoir vécu dix-neuf ans dans la soumission à un

saint vieillard, en passa quarante dans la solitude, appliqué à des jeûnes continuels, à la prière, à de pieux exercices, à une vie plus qu'humaine. C'est pourquoi celui qui consulte sa doctrine, doit la considérer non pas comme celle d'un homme ordinaire, mais d'un homme choisi de Dieu pour éclairer non-seulement ceux de son temps, mais encore ceux des siècles futurs.

Et ce divin enseignement a cela de particulier, qu'à mesure qu'il se répand, il est confirmé par les différents exemples des saints Pères qui brillèrent à la même époque, et par d'éclatants miracles que le même saint qui les rapporte vit, en grande partie, de ses propres yeux. De telle sorte que, d'un côté, il récrée d'une manière suave le lecteur par la variété et la douceur de ses récits; tandis que de l'autre, il nous dépeint cet âge d'or, ce siècle fortuné où vécurent ces glorieux Pères, dignes d'éternelle mémoire : les Paul, les Antoine, les Hilarion, les Macaire, les Arsène et les saints illustres retirés dans les déserts de l'Égypte, de Thèbes et de la Scythie; les uns solitaires, les autres placés à la tête de nombreuses compagnies de moines, répandues dans tous ces lieux arides et y vivant de la vie des anges. Par de tels exemples, il humilie notre orgueil, confond notre présomption, et, en nous montrant cet état de véritable et parfaite religion, il nous inspire la honte de celui si misérable dans lequel nous sommes plongés.

De plus, l'auteur abonde en comparaisons et en rapprochements merveilleux; car en tant qu'homme adonné aux choses spirituelles et divines, il transformait dans son âme tout ce qu'il voyait, et changeait toutes les fleurs en rayons de miel dont il la nourrissait. C'est ce qui pourra se voir dans tous le cours du livre, et particulièrement dans la récapitulation qui suit le chapitre sur la discrétion.

Il nous dévoile aussi une infinité de pièges, de tentations, de fourberies et d'artifices de la part de nos ennemis, comme étant très-expérimenté dans cette guerre spirituelle. C'est pourquoi il nous munit des remèdes qui y correspondent. Mais là où il se montre le plus admirable, c'est dans la définition des vices et des vertus, telles que la charité, l'humilité, la chasteté, l'obéissance,

le silence, le jeûne, la prière, etc. ; tels que l'orgueil, la vanité, l'avarice et les autres vices, vices et vertus dont il dépeint tour à tour les caractères et les attributs, au point qu'il n'est pas croyable que l'on pût mieux définir leur nature, rien dire de plus à leur condamnation ou à leur louange.

Il n'est pas moins admirable, lorsqu'il découvre les rapports d'origine et de dépendance que les vices ont entre eux et qui existent aussi entre les vertus : ce qui constitue une des principales parties de la doctrine morale. En effet, de même que ce qu'il y a de plus important dans les autres sciences, c'est de dévoiler les causes des phénomènes ; de même nous devons nous y attacher dans cette science divine ; car, lorsque nous connaissons bien les vices que peut entraîner un autre vice, et les vertus qui résultent d'une autre vertu, nous devons aussitôt nous exciter à l'amour ou à la haine par la considération des biens et des maux qui découlent de ces différentes sources. En cela notre saint procède avec une grâce toute particulière ; car à la fin de chaque chapitre, selon le mode adopté, il a coutume de saisir le vice et de le mettre à la question, et là de le forcer à révéler toute sa généalogie et sa parenté, c'est-à-dire quel est son père, quelle est sa mère, quels sont ses enfants des deux sexes, quels sont ses ennemis et ses adversaires, quels sont enfin ceux qui lui font la guerre et lui brisent la tête.

Le livre s'intitule *Echelle spirituelle*, à cause de l'ordre et de la suite dans la manière dont sont traités les vices et les vertus. Et l'auteur lui-même mérita le surnom de *Climaqué*, qui dérive d'un mot grec signifiant échelle, pour avoir réglé et tracé si excellemment toute sa doctrine dans cet ordre et cette suite de degrés spirituels, en commençant par le premier qui est la renonciation du monde, et en terminant par les trois vertus théologiques et les vertus héroïques qui sont la prérogative des âmes déjà purifiées et placées au dernier degré de la perfection.

Il insiste aussi beaucoup sur la mortification des passions et des appétits, comme sur une des principales choses qui se doivent recommander dans cette doctrine ; car la nature humaine étant ennemie de l'épreuve et portée au plaisir, court, lorsqu'il s'agit de

s'adonner à la vertu, après les fleurs et les douceurs de la dévotion, après les joies célestes et divines, déroband ainsi le corps aux difficultés de la vertu et aux exercices de la mortification qui en sont la conséquence. En effet, ce n'est que par la piété que nous pouvons achever l'œuvre de la mortification et la victoire sur notre propre volonté, qui fait place, par ce moyen, à la volonté de Dieu. Il s'appesantit tant là-dessus, en raison de l'importance qu'il y attache, que certains y ont trouvé de l'exagération, au point de se figurer qu'il voulait faire un homme moitié stoïcien, entièrement détaché des passions. Mais il n'en est point ainsi ; car il a réservé des chapitres spéciaux aux saintes et spirituelles affections, comme les lamentations, la douleur, la crainte, l'amour, la joie spirituelle, etc., et il recommande les bonnes, détourne des mauvaises, spiritualise et sanctifie les indifférentes.

Et malgré cela, on s'est abstenu, dans la traduction, d'interpréter les passages qui traitent de cette matière pour ne fournir à personne motif d'errer ni faire supposer cela de lui, contrairement à l'habitude des Docteurs, qui, lorsqu'ils veulent détourner les hommes des extrémités auxquelles ils sont enclins, les attirent vers les points opposés, pour qu'ils puissent s'arrêter ainsi à un terme moyen. Et ce n'est pas l'éloquence qui manque à notre auteur. Nous voulons parler de cette éloquence qui émane plutôt du Saint-Esprit que de l'art humain, comme le prudent lecteur peut s'en convaincre par une infinité de métaphores, d'épithètes et de figures ; de même que par les suaves aspirations qui distinguent son enseignement et que l'art n'a point produites, mais bien le mouvement intérieur et l'attrait du spirituel : véritable et naturelle éloquence que l'art prétend en vain imiter.

Cela éclate d'une façon plus évidente dans le chapitre cinquième, où il parle de la pénitence, et rapporte les austérités et les rigueurs auxquelles se soumettaient les saints moines d'un monastère appelé *la prison*, qu'il vit lui-même ; et il nous les décrit et nous les explique avec de tels élans et une telle éloquence qu'aucun orateur ne peut en approcher. Et comme quelques âmes faibles pourraient s'en effrayer outre mesure, en considérant l'extrême vigueur des pénitences dont il parle, il a soin d'ajouter

à la fin du chapitre une annotation pour en adoucir la sévérité et enseigner l'usage de cette doctrine, faite non pour épouvanter les cœurs, mais pour leur faire comprendre combien Dieu est admirable dans ses saints, et pour humilier et confondre, par leurs exemples, toute notre présomption, tout notre orgueil.

Je ne sais même si l'on pourrait trouver de doctrine plus appréciée au temps où nous vivons, dans laquelle soient mieux confondus sans éclat les blasphèmes et les folies de l'hérésie. Car, s'il est vrai que toute sagesse vient de Dieu, qu'il est le maître et le régulateur de la science, il est facile de se convaincre combien l'Esprit du Seigneur était plus libre d'enseigner un homme qui, après dix-huit années passées dans l'obéissance, en vécut quarante dans la solitude et la vie des anges, que certaines brutes qui ne s'occupaient que de manger et de boire, et ne surent point pendant toute leur vie ce que c'était que jeûner un seul jour, ni passer une seule nuit dans l'oraison avec Dieu.

Or, ce divin philosophe rempli de la céleste sagesse, apprise en partie de l'Esprit, en partie des paroles et des actes des illustres et saints Pères d'autrefois, ne s'entretient que de lamentations, d'épreuves, de larmes, de veilles, de jeûnes, de prières, de pénitences, d'obéissance, de soumission, de chants de psaumes, de patience à supporter les injures, de macérations de la chair, d'abnégation de soi-même, d'imitation du Christ, de chasteté, de piété, de continence, d'aumônes; accumulant épreuves sur épreuves, œuvres sur œuvres, et enseignant de la sorte à aimer Dieu, à croire et à espérer en lui! Telle est la philosophie que l'Esprit-Saint enseigne aux siens. Ce fut celle qu'apprirent et que professèrent tous les saints, l'opposée de celle que prêche la philosophie de la chair, du démon et du monde.

Pour faire part de tous ces biens au lecteur chrétien, j'ai détaché une partie de mon temps pour cette traduction que j'ai trouvée, comme je l'ai dit, beaucoup plus difficile que je ne croyais : d'abord, à cause de la différence des traductions antérieures, où il était nécessaire, après les avoir comparées, d'examiner et de rechercher le sens le plus conforme à la pensée de l'auteur; puis, à cause de son caractère. Il fut un grand partisan de la concision,

soit parce que ceux auxquels il s'adressait étaient des hommes savants et expérimentés, soit parce qu'il aimait beaucoup le silence ; d'où il résulta que, bien qu'il fût poussé à parler, il s'appliqua néanmoins à le faire le moins possible. Voilà pourquoi il pose quelquefois des questions auxquelles il ne répond pas ; d'autres fois il établit des comparaisons qui restent sans application, et par conséquent comme des allégories ou des énigmes ; d'autres fois encore il veut par une pensée contraire en faire comprendre une autre sans l'expliquer ; d'autres fois enfin il interrompt le fil de la logique et livre la pensée au jugement du lecteur.

Aussi devient-il obscur et profond à force de brièveté ; oubliant donc souvent l'office de traducteur, je deviens paraphraste et j'obvie à cette concision par le développement de la pensée. C'est ainsi que j'ai complété certains passages, sans toucher pourtant à ceux qui ne sont point à la portée du vulgaire ; car dans la traduction des livres anciens il faut avoir soin de laisser intact dans l'original pour l'honneur de la science ce que le peuple ne comprendrait pas ; afin que le commun des lecteurs puisse profiter de la bonne doctrine sans aucune crainte. Néanmoins je n'ai apporté cette réserve que dans deux ou trois passages. Et, malgré tout ce soin, je n'oserai pas affirmer que j'ai réussi en tous points. Je soupçonne fort au contraire d'avoir erré sur plusieurs, ce qui me serait arrivé dans bien d'autres si je ne m'étais aidé des commentaires de Denis le Chartreux, recommandable pas sa science autant que par sa piété, qui, outre un grand nombre d'ouvrages originaux, 'entreprit d'annoter ce livre, séduit qu'il fut par son utilité et sa profondeur, comme il le dit lui-même dans un de ses écrits, où il appelle l'auteur le grand, le profond et pieux Climaque.

Persuadé qu'il ne serait pas inutile d'y faire quelques annotations, je l'ai entrepris brièvement dans les cinq premiers chapitres, pour faire connaître la manière et le but de l'auteur. Pour cela, il faut que le lecteur le lise avec toute son attention et pèse longtemps les pensées ; car souvent il renferme dans peu de mots des avis de la plus haute importance : quand il dit, par exemple,

que l'homme, pendant la prière, doit être en présence de Dieu, comme un coupable condamné à mort doit se tenir devant son juge; lorsqu'il dit aussi que la préparation la plus convenable pour la prière est de prier toujours, c'est-à-dire d'avoir toujours le cœur aussi recueilli et pieux que possible; car dans ces deux conseils se trouvent tous ceux qui se peuvent donner dans l'espèce.

Si quelqu'un désirait maintenant connaître l'intention que notre auteur a eue dans ce livre, qu'il sache que, comme Cicéron et Quintilien se proposèrent, dans certains de leurs écrits, de former un orateur parfait, de même saint Jean Climaque prétend former ici un religieux accompli, tel enfin qu'en vivant dans la chair, il vive comme s'il n'y était pas, selon ce qu'écrivit saint Jérôme à Eustochium. Voilà le but de ce livre, ainsi qu'il le déclare au commencement et à la fin; et tout le reste se rapporte à ce même but.

---

## VIE

### DU BIENHEUREUX PÈRE SAINT JEAN CLIMAQUE.

---

On ne sait pas d'une manière certaine quelle fut la patrie de cet illustre serviteur de Dieu, ni l'endroit où se sont écoulées son enfance et sa jeunesse avant son entrée dans la glorieuse milice de la religion; mais nous n'ignorons pas quelle est celle qui le possède maintenant et qui le récompense de ses anciens travaux par d'immortelles délices. L'apôtre saint Paul l'avait décrite plusieurs siècles auparavant. C'est la céleste Jérusalem, où furent d'abord admis les premiers enfants de l'Évangile, les prémices de la grâce du Christ, ceux dont la conversation ici-bas était déjà toute céleste, que Jean habite désormais; il contemple d'un œil pur et complètement dégagé des obscurités de la terre l'invisible beauté, dont la possession est le prix de ses vertus et de ses œuvres. Il a reçu l'héritage du royaume éternel, et sa voix se

mêle à jamais aux voix pures de ceux qui ne dévièrent pas des sentiers de la justice. Par quel genre de vie, par quels moyens a-t-il obtenu ce bonheur et cette couronne, c'est ce que nous avons à dire en peu de mots.

Il n'avait que seize ans lorsqu'il se consacra généreusement au Christ; comme une pure et tendre victime, il courba la tête sous le joug de la vie religieuse dans un monastère situé sur le mont Sinai, voulant sans doute que les souvenirs et le nom même de ce lieu lui fussent une leçon perpétuelle, et persuadé qu'il lui serait plus facile là de tenir son cœur en éveil, de s'élever à la contemplation des choses divines et de vivre avec un plus ardent désir de quitter la terre pour aller à Dieu. En s'exaltant de la sorte, en s'éloignant de sa patrie, en détachant son cœur de toutes les affections humaines, en se renonçant lui-même pour embrasser l'humilité, il vainquit parfaitement du premier coup cet esprit tentateur dont tous les efforts tendent à nous inspirer l'amour des biens matériels et l'estime de nous-mêmes.

De plus, en se dépouillant de sa propre volonté, en mettant en Dieu seul toute sa confiance, en se soumettant d'une manière constante et complète à la direction d'un père spirituel, il évita les écueils et brava les tempêtes de cette vie mortelle. Les progrès qu'il ne cessa de faire dans cette voie le conduisirent en peu de temps à un tel état de perfection qu'il était mort au monde et à lui-même, que son âme ne se guidait plus ni par ses propres idées ni par sa volonté propre. Cette abnégation était d'autant plus remarquable dans ce jeune homme qu'il avait auparavant étudié avec succès toutes les sciences du siècle; et l'on sait à quel point l'orgueil de la philosophie est en contradiction avec l'humilité de l'Évangile. C'est ainsi qu'il vécut pendant dix-neuf ans et qu'il devint un parfait modèle d'obéissance et de sujétion, quand vint à mourir le père sous la conduite duquel il avait été placé. La prière avait été sa protection et sa défense; couvert de cette armure divine, il se retira de la communauté pour s'exercer à la vie solitaire. Dans ce but il choisit un endroit qui portait le nom de Thola et qui était situé à cinq milles d'une église; et il

demeura là pendant l'espace de quarante ans dans une grande ferveur d'esprit et les plus pures délices. Qui pourrait retracer ou louer comme elle le mérite cette vie cachée en Dieu ? Les combats et les épreuves qu'il eut à soutenir seul et sans témoins, on ne saurait pas plus les redire que le bonheur et la joie de ses triomphes. Mais par la règle même qu'il s'était tracée, nous pouvons entrevoir quelque chose de cette vie sublime.

Quant à sa nourriture, ou plutôt à son abstinence, il mangeait de tout ce qui était permis par sa profession monastique, mais de tout peu : d'une part, il évitait ainsi de se singulariser et de tomber dans la vaine gloire ; de l'autre, il triomphait des appétits sensuels et des funestes entraînements de la gourmandise. Il adressait quelquefois la parole à cette dernière passion et la réduisait au silence. En se tenant dans l'isolement, en ne conversant avec les hommes que dans la mesure d'une stricte nécessité, il dompta tellement la luxure qu'elle ne lui causa plus désormais ni peine ni fatigue. L'avarice, que l'Apôtre appelle une idolâtrie, il en triompha par ses largesses à l'égard du prochain et par une rigide austérité envers lui-même ; en se contentant de peu, en se bornant au nécessaire, il coupait court à tous les vains désirs, il détruisait le mal dans sa racine. La paresse et la tiédeur, qu'on pourrait avec raison appeler une mort permanente, il en venait à bout par le souvenir permanent de la mort et par les continuels exercices de la piété. Pour ce qui est des emportements de la colère, il s'était débarrassé de ce tyran domestique en le frappant avec le glaive de l'obéissance.

Que dirai-je maintenant de la victoire qu'il avait remportée sur le plus grand de tous les vices, l'orgueil ? Ce nouveau Béléal commença cette victoire par la même vertu qui l'avait fait triompher de la colère ; mais c'est le Roi de la Jérusalem céleste qui l'acheva par sa présence en élevant l'étendard de l'humilité, vertu sans laquelle il est impossible de terrasser le prince de ce monde et la cohorte des vices qu'il traîne après lui.

Et l'abondance de ses larmes, à quel rang la placerons-nous dans la couronne des mérites du saint ? C'est là certes une chose rare, un don que possèdent seulement quelques âmes privilégiées.

Il en reste encore un monument de nos jours : c'est une grotte creusée dans le flanc d'une montagne et qui se dérobe à tous les regards, tellement écartée de toute autre cellule qu'elle ne laissait aucun accès à la vaine gloire. Dans ce secret réduit il donnait une libre carrière à ses soupirs, à ses gémissements, à ses cris plaintifs; parfois on eût dit entendre un homme dont le fer rouge cautérise les plaies ou dont on ampute un membre. Il ne donnait au sommeil que le temps nécessaire pour conserver le calme de sa tête et la lucidité de son entendement, pour ne pas succomber à de trop longues veilles. Avant de prendre le repos, il avait coutume de vaquer à l'oraison ou bien d'écrire quelques opuscules. C'est ainsi qu'il chassait loin de lui les atteintes mortelles de la nonchalance et de la torpeur, bien qu'il soit vrai de dire que sa vie tout entière était une prière non interrompue, un perpétuel exercice de charité. Il ne cessait jamais de contempler Dieu dans la limpide chasteté de son âme; il ne voulait pas, ou mieux il ne pouvait pas se rassasier d'une telle contemplation; nuit et jour il redisait avec le Roi-*Prophète* : « Je ne serai rassasié que lorsque m'apparaîtra votre gloire. » *Ps. xvi, 17.*

Un religieux nommé Moïse, du nombre de ceux qui professaient la vie solitaire, désirant marcher sur les traces de ce grand saint et puiser à son école les principes de la divine philosophie, vivre enfin sous sa direction et sa discipline, le conjura par l'entremise de quelques vénérables Pères de ce désert, de vouloir bien l'accepter comme disciple. Grâce à une telle intervention, il vint à bout de ses désirs et fut admis auprès du pieux solitaire. A peine était-il là, que celui-ci lui donna l'ordre d'aller chercher dans un endroit qu'il lui désignait un peu de bonne terre pour la répandre dans un tout petit jardin. Le disciple se hâta d'obéir à son nouveau maître; il s'acquittait de son devoir avec une grande diligence; mais le milieu du jour étant arrivé, comme il faisait une chaleur extrême, vu qu'on était au mois d'août, succombant à la fatigue, il se permit de prendre un peu de repos à l'ombre d'un grand pin qui s'élevait en cet endroit. Ce maître si bon, si plein de sollicitude pour tous ceux qui étaient placés sous ses ordres, vint au secours de ce même Moïse, alors que celui-ci cou-

rait le plus grand danger. Et voici comment cela eut lieu : le bienheureux Père était dans sa cellule occupé comme à l'ordinaire à méditer sur lui-même et sur Dieu ; il tomba dans un léger sommeil, et bientôt il vit une personne d'un aspect vénérable qui lui reprochait ce sommeil et lui disait : Vous dormez en toute sécurité, et Moïse votre disciple est dans un imminent danger. Il s'arracha promptement au sommeil, et, recourant à l'oraison, son arme habituelle, il se mit à prier avec ferveur pour son disciple. Puis il demanda à celui-ci ce qui lui était arrivé ; et Moïse répondit qu'il avait été dans le plus grand danger d'être écrasé par une énorme pierre à l'ombre de laquelle il avait pris quelques instants de repos ; mais qu'il avait cru entendre la voix de son maître qui le réveillait, et qu'alors saisi de frayeur il s'était précipité hors de cet endroit, sur lequel roulait aussitôt la pierre détachée du flanc de la montagne. Après avoir entendu cela, le saint homme se garda bien de rien dire de sa vision ; mais le silence que son humilité lui imposait vis-à-vis des hommes, il était loin de l'observer envers Dieu : il le remercia d'un tel bienfait par un redoublement de ferveur dans la prière, par des hymnes d'actions de grâce et d'amour.

Jean était un habile médecin quand il s'agissait de guérir les plaies et les infirmités de l'âme. Il y avait alors un moine nommé Isaac qui, se voyant en butte aux plus horribles tentations, vint le trouver accablé de douleur et de tristesse ; il lui fit connaître avec beaucoup de larmes et de gémissements la flamme impure qui le dévorait, la dangereuse blessure qu'il portait au fond de son cœur. Emueillé de cette foi si vive et de cette humilité si profonde, l'homme de Dieu le reçut avec beaucoup de douceur et le consola par ces paroles : Mettons-nous tous deux en prière, mon cher fils, et le Seigneur, dont la miséricorde et la clémence sont infinies, ne repoussera pas notre voix. — Ce qu'ayant fait, ils n'avaient pas encore terminé leur prière, le religieux tourmenté par la tentation était encore prosterné par terre, que le Seigneur, vérifiant la parole du Prophète royal, accomplit la volonté de son serviteur ; le serpent infernal fut mis en fuite par l'arme puissante de l'oraison ; et le religieux étonné de se voir sitôt et si

complètement affranchi de sa funeste passion, ne pouvait se lasser de bénir Dieu et son fidèle ministre.

Dans le temps où le vénérable Père commença de la sorte à calmer les âmes qui recouraient à lui, en les nourrissant du pain de la parole divine, en les abreuvant largement des eaux de la divine sagesse, des hommes que rongeaient le feu d'une secrète envie entreprirent de ruiner le fruit de ses pieux enseignements, en disant qu'il était un parleur sempiternel, qu'il méconnaissait toute mesure. Il eût pu certes confondre ces esprits jaloux par l'efficacité même qui s'attachait à sa parole; mais, saisissant cette occasion pour instruire ses disciples par la résignation et le silence, après les avoir instruits par ses discours; de plus, voulant ôter tout prétexte aux calomniateurs, selon l'exemple de l'Apôtre. il résolut de se taire pendant un certain temps, et de suspendre ainsi le cours de cette céleste doctrine. Il jugea qu'il valait mieux soustraire cette consolation aux amis de la vertu que fournir un aliment à la prévention et à la haine; il espéra mettre de la sorte un frein à ces mauvaises passions. Son espoir ne fut pas trompé. Frappés d'admiration à la vue d'une telle douceur et d'une telle humilité. regrettant d'avoir fermé cette fontaine où chacun venait puiser avec tant de bonheur, ceux qui s'étaient faits ses ennemis furent frappés d'un repentir sincère et vinrent avec tous les autres conjurer le saint de leur départir de nouveau son admirable doctrine; ce qu'il leur accorda avec autant de simplicité que de bienveillance.

Ses vertus ne pouvaient manquer de répandre un vif éclat, de franchir les bornes de sa solitude et de déjouer toutes les précautions de son humilité : tous les religieux du mont Sinai, animés d'un même désir, se rendirent auprès de Jean, le considérant comme un nouveau Moïse, un autre révélateur de la divine loi; et tous d'un commun accord le placèrent malgré lui à la tête du monastère, heureux de se soumettre à sa direction. Ils voulaient aussi par là réaliser la parole du Sauveur, qui veut que la lumière soit placée, non sous le boisseau, mais sur le chandelier. Le succès dépassa toutes leurs espérances. Lui aussi s'éleva sur la montagne, et, quand il fut entré dans la mystérieuse nuée, il

reçut la loi écrite par la main de Dieu même; parvenu au sommet de l'échelle sacrée dont les vertus forment les échelons, il ouvrit la bouche pour attirer à lui le souffle de l'Esprit-Saint, et c'est surtout à partir de ce moment qu'il tira du trésor de son cœur les paroles de la lumière et de la vie. C'est ainsi qu'il acheva sa laborieuse et féconde journée en présence des véritables Israélites, c'est-à-dire des religieux placés sous sa direction; mais, plus heureux que Moïse, il eut la joie d'entrer dans la terre de promesse, il fut admis dans la Jérusalem céleste. Nous pourrions en appeler au témoignage de tous ceux qu'il nourrit si longtemps du pain de la parole divine et qu'il abreuva des flots de la grâce; sa doctrine fut pour eux un principe de salut, et beaucoup se sauvent encore par l'effet de cette même doctrine. Nous en avons aussi pour témoin le père Jean, abbé du monastère de Raytu; car c'est à sa prière que le saint descendit du mont Sinaï et nous rapporta des sublimes hauteurs de sa contemplation les tables d'une loi nouvelle, ces tables qui portent d'un côté les préceptes de la vie active, et de l'autre les admirables conseils de la vie contemplative.

---

## LETTRE DE JEAN,

Abbé du monastère de Raytu,

## A SAINT JEAN CLIMAQUE,

Abbé du monastère du mont Sinaï.

---

A L'HOMME ADMIRABLE, ÉGAL AUX ANGES, PÈRE DES PÈRES, DOCTEUR ÉMINENT, JEAN, ABBÉ DU MONASTÈRE DU MONT SINAÏ, LE PAUVRE PÊCHEUR JEAN, ABBÉ DU MONASTÈRE DE RAYTU, SALUT EN NOTRE SEIGNEUR.

N'ignorant pas, quoique bien éloignés de la perfection, que l'obéissance parfaite n'examine pas ce qui lui est ordonné, spécialement dans les choses qui sont dans l'ordre de la vocation et du

devoir, nous avons résolu, vénérable Père, de vous adresser une humble demande et de mettre en pratique ce conseil du Livre saint : « Interrogez votre père, et il vous instruira ; interrogez les anciens, et ils vous répondront. » *Deut. xxxii, 7*. Tous prosternés à vos pieds, pleins de respect pour vos mérites, vous considérant comme notre père commun, comme notre modèle dans les travaux et les combats de la vertu, comme notre maître par l'élévation du génie et par la pureté du cœur, nous venons par cette lettre vous conjurer de vouloir bien écrire, par compassion pour notre ignorance et notre inhabileté, les choses qui vous ont été révélées dans la divine contemplation, sur cette même montagne où Moïse s'entretint avec Dieu. Tel que le grand législateur, rapportez vers nous des tables écrites sous la dictée de l'Esprit-Saint, une doctrine qui guide le nouvel Israël ; je veux dire par là tous ceux qui sont complètement sortis de la terre d'Égypte et de la mer orageuse du monde. Aussi puissant par l'inspiration d'en haut que le fut autrefois la verge du Prophète, vous avez opéré des prodiges dans cette mer ; vous penchant maintenant vers nous, touché par nos prières, daignez nous instruire sur tout ce qui constitue la perfection de la vie monastique ; parlez, soyez notre maître, pour la consolation de tous ceux qui ont embrassé cette vie sublime et céleste.

Ne vous imaginez pas, je vous en conjure, que je vous tienne ce langage par flatterie ; vous savez mieux que tout autre combien notre vocation nous éloigne d'un semblable sentiment. Je dis simplement une chose qui brille à tous les yeux, dont chacun rend publiquement témoignage. Nous espérons donc de la bonté du Seigneur recevoir avant peu des tables écrites de votre main et qui guideront désormais dans la voie droite ceux qui désirent sincèrement ne plus s'en écarter ; faites-nous une échelle qui s'élève jusqu'aux portes du ciel et par laquelle puissent monter en toute sécurité les âmes qui aspirent à la future patrie, sans que les esprits des ténèbres, les anges déchus qui règnent sur ce monde, les princes qui peuplent les airs, soient capables de les arrêter dans cette ascension. Si le saint patriarche Jacob, qui n'était qu'un berger, eut le bonheur de voir cette échelle mystérieuse

qui joignait la terre au ciel, à bien plus juste titre celui qui conduit les brebis spirituelles pourra-t-il la contempler, ou mieux la dresser et la garantir contre toute attaque; de telle sorte qu'elle nous devienne un chemin lumineux et sûr pour aller à Dieu.

Que le Seigneur soit toujours avec vous, aimable et vénérable Père.

---

## RÉPONSE DE SAINT JEAN CLIMAQUE

### A LA LETTRE PRÉCÉDENTE.

---

Homme saint, j'ai reçu avec respect votre lettre, fidèle expression de votre bienveillance et de votre humilité, digne de l'état religieux que vous professez, témoignage frappant d'un cœur pur et simple; pauvre de tout bien spirituel, dépourvu de toute vertu, j'ai dû la regarder comme un ordre qui dépasse entièrement mes forces. Il n'appartenait qu'à votre modestie, c'est le propre des âmes saintes, de demander à un homme aussi ignorant que moi, dont la parole est aussi grossière que la vie, des principes de doctrine et des règles de piété; je sais que vous avez toujours été le modèle de l'abnégation et de l'humilité chrétiennes.

Et cependant je n'eusse jamais osé, s'il faut vous dire ma pensée tout entière, entreprendre une œuvre tellement au-dessus de moi, si je n'avais été contraint par la vue du danger que l'on court en secouant le joug de la sainte obéissance, mère de toutes les vertus. Il eût été mieux à vous, vénérable Père, de demander une instruction de cette importance à des hommes plus avancés dans les voies de Dieu; car tenez pour certain que je ne suis encore qu'un novice, à peine entré dans la carrière de la religion. Mais, comme nos illustres devanciers, les maîtres de la divine sagesse nous enseignent que la véritable et pure obéissance consiste à se soumettre aux ordres de nos supérieurs, alors même qu'ils dépasseraient les ressources de notre faible humanité, j'ai tâché d'oublier ma faiblesse et j'ai hardiment entrepris ce qui m'était

commandé. Je n'ignore pas que je ne saurais rien dire qui puisse vous être de quelque profit ou que vous ne connaissiez mieux que moi; je demeure entièrement persuadé, et tous ceux qui savent juger les choses et les hommes partagent ma conviction, que l'œil de votre âme, si dégagé de toutes les ténèbres du monde, de cette poussière que soulèvent les perturbations et les troubles de la vie, voit sans obstacle et sans empêchement la divine lumière; ce qui constitue certes la plus magnifique de toutes les instructions.

N'importe; craignant la mort de la désobéissance, comme je vous l'ai déjà dit, et désirant en outre me conformer à votre volonté, ainsi que le ferait l'élève indigne, mais reconnaissant et soumis, d'un savant peintre, j'ai tracé ce dessin, ou, pour parler plus exactement, cette faible esquisse; j'ai tâché d'indiquer de mon mieux les règles et les devoirs de la vie spirituelle, en vous laissant le soin, à vous que je reconnais pour mon maître, d'achever ce tableau et d'en corriger les imperfections, de traiter, en un mot, avec plus de clarté ce qui n'est là que d'une manière obscure.

Ainsi donc, en vous envoyant ce travail, je n'ai nullement la pensée, Dieu m'en garde, qu'il puisse être pour vous de quelque bien; une telle prétention serait de la folie : c'est vous qui devez enseigner aux autres, par la parole aussi bien que par l'exemple, et non être enseigné par eux. Ce travail, je l'envoie à cette pieuse congrégation que vous dirigez avec tant de sagesse tout en me dirigeant; c'est par ses prières que j'ai été soutenu et un peu soulagé du poids de mon ignorance, quand je me suis lancé sur cette mer si vaste et si profonde de la doctrine et de la piété, demandant à Jésus-Christ d'être mon pilote et lui présentant pour excuse l'ordre qui m'avait été donné.

En terminant, je prie tous ceux qui pourront lire ce livre de rapporter uniquement au Seigneur tout ce qu'ils y trouveront d'utile; c'est à lui qu'ils en devront toute la reconnaissance. Pour nous, nous leur demandons seulement de prier pour que Dieu nous accorde la seule récompense que nous avons envisagée dans cette œuvre, et de nous pardonner la faiblesse et l'inexpérience de

notre discours. Du reste, nous avons fait comme la pauvre veuve de l'Évangile : elle donna peu ; mais ce peu, elle le donna avec la promptitude et la joie de l'amour. Dieu ne regarde pas à la grandeur des offrandes ou des travaux ; il voit l'élan du cœur et la générosité de l'âme.

# L'ÉCHELLE

## SPIRITUELLE.

---

LIVRE COMPOSÉ PAR LE GLORIEUX SAINT JEAN CLIMAQUE.

---

### CHAPITRE PREMIER.

*Premier échelon : renoncer au monde et le mépriser.*

Il convient éminemment qu'en nous proposant d'instruire et de former les serviteurs de Dieu, nous commencions notre discours par Dieu même. Dans son ineffable et infinie bonté, il a voulu relever, en leur donnant le libre arbitre, toutes les créatures auxquelles il avait donné l'intelligence. Or, parmi ces créatures, les unes lui appartiennent en propre, les autres lui sont attachées par de fidèles et légitimes services, il en est qui lui sont inutiles ou même étrangères, ou même encore ennemies, toujours par le fait de leur volonté.

Du fond de notre ignorance, nous considérons comme étant spécialement unies à Dieu les substances intellectuelles et purement spirituelles qui demeurent à jamais avec lui; les serviteurs fidèles de Dieu sont ceux qui sur la terre obéissent avec empressement et sans relâche à sa sainte volonté; les serviteurs inutiles sont ceux qui, après avoir été purifiés dans les eaux salutaires du baptême, n'observent pas ce qu'ils ont alors promis et juré; ceux qui ne connaissent pas la vraie foi sont bien réellement des étrangers; et ceux qui, non contents d'avoir secoué le joug de la loi divine, persécutent de tout leur pouvoir les âmes demeurées fidèles, sont des adversaires et des ennemis. On peut dire que chacune de ces catégories exigerait un traité spécial; mais cela

ne rentre pas dans notre objet; nous n'avons à traiter ici que de ceux qui méritent à juste titre d'être appelés les fidèles serviteurs de Dieu, qui m'ont eux-mêmes imposé par la force irrésistible de la charité cette rude tâche. C'est là ce qui nous a fait fermer les yeux sur notre insuffisance et mettre la main à l'œuvre. Ce n'est pas un livre, à proprement parler, que je veux écrire; le cœur de ces hommes pieux sera pour nous comme les tablettes de l'écrivain, et nous espérons y graver les paroles de Dieu, qui doivent être le commencement et la fin, le principe et le but de toutes nos pensées.

Rappelons avant tout et prenons pour point de départ une incontestable vérité; c'est que, pour toutes les créatures qui possèdent le libre arbitre avec l'intelligence et la volonté, Dieu se donne comme source de la vie véritable et du véritable salut : il est le même pour tous les hommes sans distinction, fidèles ou infidèles, justes ou pécheurs, religieux ou impies, séculiers ou moines, savants ou ignorants, sains ou infirmes, jeunes ou vieux; et cela, de la même manière que la lumière se répand, que le soleil brille et que les saisons se renouvellent pour tous les êtres qui se trouvent ici-bas.

Je commencerai par expliquer les termes employés dans le parallélisme que je viens d'établir. J'appelle irrégulière la créature douée de raison et sujette à la mort, qui tend sans cesse à s'éloigner de la vie et qui se conduit envers le Créateur, dont l'existence est éternelle, comme s'il n'était réellement pas. L'homme inique est celui qui détourne violemment du vrai sens la loi divine pour la plier à ses appétits; avec des idées toutes contraires, celui-là se persuade encore qu'il croit à la parole de Dieu. Le chrétien est celui qui travaille à imiter le Christ, autant que cela est possible à l'homme, et dont la conduite est basée sur une foi vive et pure. Aimé du Seigneur est celui qui use avec discernement des biens de la nature, et qui ne néglige aucune occasion de faire le bien selon la mesure de son pouvoir. Maître de lui-même est celui qui, se trouvant au milieu des tentations et des pièges, fait tous ses efforts pour arriver à la paix du cœur en même temps qu'à la pureté de la conscience.

La vie religieuse est à certains égards la vie même des anges transportée dans un corps impur et mortel. Le vrai religieux tient constamment les yeux de son âme élevés vers Dieu ; il prie toujours, partout, quoi que ce soit qu'il fasse. Notre état est une lutte sans relâche et sans merci contre les penchants de la nature corrompue ; il nous oblige à veiller sur nos sens avec une ardeur infatigable. Un corps chaste, une bouche pure, un esprit éclairé des rayons de la lumière divine, un cœur contrit et humilié, le souvenir permanent de la mort, un zèle inépuisable pour la pratique de la vertu, voilà le véritable moine.

Renoncer au monde et le fuir, c'est au fond se haïr soi-même et fouler aux pieds sa propre nature, pour jouir des biens qui sont au-dessus de nous ; cette dernière aspiration est la source d'une telle haine. Quand on se dépouille courageusement de tous les biens de la vie présente, on est mu par le désir de la gloire future, ou par le repentir des péchés passés, ou bien uniquement par l'amour de Dieu ; si l'on agissait ainsi sans avoir aucun de ces trois motifs, l'acte qu'on poserait ne serait pas même raisonnable. Mais en définitive, tel on est au dernier instant de la vie, telle sera la récompense qu'on recevra du Christ, juge et rémunérateur de nos travaux.

Celui qui cherche à se débarrasser du fardeau de ses fautes doit ressembler aux personnes qui pleurent sur une tombe et qui ne cessent de regretter leurs morts : qu'il verse des larmes continues et brûlantes, qu'il pousse incessamment de profonds soupirs, jusqu'à ce que le Christ vienne écarter la pierre sépulcrale, c'est-à-dire dissiper l'aveuglement de l'esprit et ramollir la dureté du cœur, et qu'il délivre Lazare, l'âme pécheresse, des liens de la mort, en disant à ses anges : Otez-lui les entraves du vice et du péché ; qu'il ait le pouvoir de marcher vers le lieu du repos et de la félicité suprêmes.

Pour nous tous qui désirons sincèrement sortir de la terre d'Égypte et nous soustraire à la tyrannie des Pharaons, nous avons besoin de Dieu sans doute et avant tout, mais aussi d'un Moïse qui s'interpose entre le Seigneur et nous, qui nous guide dans le chemin du désert, à la lumière de ses paroles et de ses exemples,

tout en nous prêtant le secours de sa fervente prière, en élevant les mains vers Dieu pour appeler sur nous sa miséricorde. Guidés par un tel chef, nous passerons la mer rouge à pied sec, nous échapperons à l'abîme du péché, nous mettrons en fuite cet Amalec spirituel qui est l'instigateur de toute corruption. C'est pour s'être trop confiés en eux-mêmes et pour avoir cru qu'ils pourraient se passer de guide et de soutien, que plusieurs se sont égarés et perdus.

Une chose à remarquer : les Israélites en quittant l'Égypte furent placés sous la conduite de Moïse ; la famille de Loth fuyant la ville de Sodome eut pour guide un ange descendu du ciel. Les premiers représentent ceux qui veulent guérir les infirmités de leur âme par les soins et l'habileté du médecin spirituel ; et la famille entraînée par le céleste messenger hors de la ville infâme est une image des malheureux dont le corps est dévoré par la vermine et les ulcères, et qui désirent ardemment leur guérison ; ce qui ne peut avoir lieu qu'avec le secours d'un homme qui soit semblable aux anges : l'habileté du médecin doit toujours être en rapport avec la profondeur et la corruption des plaies.

En vérité, l'être infirme qui désire monter au ciel malgré la pesanteur d'une chair mortelle, est dans la rigoureuse nécessité de se faire une extrême violence et de s'imposer les plus rudes travaux, surtout à son entrée dans la carrière, jusqu'à ce que le goût du plaisir ait été déraciné de son âme, et que son cœur, auparavant insensible à ses propres maux, sente germer en lui la charité divine et soit purifié par la chasteté, grâce à l'abondance de ses larmes, à la sincérité de son repentir, à l'exercice constant de la pénitence. Oui, le travail, et le travail le plus rude, les soupirs partant du fond du cœur, la salutaire amertume de la pénitence sont absolument nécessaires dans ce but ; ceux en particuliers qui ont contracté de funestes habitudes, ont un pressant besoin de ces moyens, s'ils veulent fermer la gueule à ce chien dévorant qui leur ronge les entrailles, et dont la faim cruelle est excitée d'autant plus qu'elle a été plus souvent satisfaite ; s'ils veulent de plus acquérir l'amour de la contemplation et de la pureté, ce à quoi leur serviront d'une manière efficace la sim-

plicité des mœurs, la mortification de la colère et de toutes les puissances irascibles de l'âme, jointes à une activité non moins prudente qu'énergique.

Quant à nous, qui sommes encore en butte aux humiliants assauts du vice, et qui n'avons pas acquis le degré de force voulu pour les repousser et les vaincre, ayons confiance en Jésus-Christ, et, pleins d'une foi vive et d'une profonde humilité, représentons-lui la faiblesse et la maladie de notre âme ; nul doute que nous n'obtenions alors son secours et sa grâce, bien que nous ne méritions rien de semblable, à la condition toutefois de nous abîmer à jamais dans notre petitesse et notre néant. Qu'ils tiennent pour certain, ceux qui entreprennent cette pénible et dangereuse guerre, qu'ils vont en quelque sorte passer par le feu pour enflammer leur âme des célestes ardeurs de la charité. Que chacun donc s'éprouve lui-même, et qu'il mange ainsi ce pain amer mais divin de l'austérité chrétienne ; qu'il boive en y mêlant ses larmes le calice qui lui est offert, s'il ne veut pas entrer dans cette glorieuse milice pour son jugement et sa condamnation. Nous savons que tous ceux qui ont reçu le baptême ne se sauvent pas ; prenons garde et frémissons qu'on ne puisse dire la même chose de ceux qui sont entrés en religion.

Avons-nous donc à cœur de donner un fondement inébranlable à notre vertu, repoussons toutes les choses du monde, méprisons-les toutes, mettons-les toutes sous nos pieds ; ce sera prouver que nous les avons jugées d'une manière saine. Pour que ce fondement soit tel que nous l'avons dit, il doit être constitué par trois colonnes, l'innocence, le jeûne et la chasteté. C'est par là que doivent commencer tous ceux qui veulent être des enfants selon le Christ ; ils prendront pour modèle l'enfance elle-même, qui n'a ni duplicité, ni insensibilité, ni machinations perfides, ni calculs intéressés, ni recherches dans le manger, ni passions déshonnêtes, quoi qu'il en soit d'ailleurs de l'enchaînement de ces désordres ; car on sait, par exemple, que des aliments copieux et délicats excitent le feu de la luxure.

Rien n'est déplorable et dangereux comme de commencer avec tiédeur et mollesse ; c'est ordinairement là le signe qu'on n'ira

pas loin sans tomber. Il est donc très-avantageux en même temps que très-louable de commencer avec beaucoup de ferveur et de générosité, faudrait-il plus tard retrancher quelque chose à l'ardeur du début. L'âme qui est entrée dans la lutte avec un noble et mâle courage, peut bien faiblir et se relâcher ensuite ; mais souvent il lui suffira de se rappeler ses premiers élans et son ancienne vertu pour sentir au-dedans d'elle-même un aiguillon et comme la pointe d'une épée qui la pousse vers le bien. C'est le moyen que plusieurs emploient pour raviver leur cœur et renouveler leur jeunesse spirituelle.

Toutes les fois qu'une âme se trouvera jetée hors d'elle-même parce qu'elle aura perdu l'heureuse et vivifiante chaleur de l'amour divin, elle doit s'empresse de rechercher la cause d'une telle perte, et, cette cause une fois reconnue, il faut l'attaquer et la détruire sans ménagement ; l'amour ne rentrera que par la porte qui l'a laissé sortir. Ceux que la crainte toute seule a conduits dans le chemin du renoncement, peuvent être comparés à l'encens qui brûle : il répand d'abord une agréable odeur, et puis il ne laisse qu'un nuage de fumée. Ceux que l'espoir seul de la récompense attire au service de Dieu, sont en quelque sorte comme une pierre de moulin qui ne tourne que d'une façon et qui n'avance jamais, quoiqu'elle se meuve toujours. Mais ceux qui ont quitté le monde uniquement par amour pour Dieu, ont mérité dès lors de voir incessamment croître en eux cet amour céleste ; c'est comme un incendie qui gagne une forêt et qui s'étend dans tous les sens avec une prodigieuse rapidité.

Il en est qui tentent de bâtir sur le sable avec des quartiers de roche, et d'autres qui élèvent des colonnes sur la terre mouvante ; il est des voyageurs qui marchent à pied, et qui, lorsqu'ils ont échauffé leurs membres et donné du jeu à leurs nerfs, n'en vont qu'avec plus de force et de légèreté. Que celui qui lit comprenne ces figures : les premiers, ceux qui élèvent des quartiers de roche sur le sable, représentent les religieux qui, par des œuvres très-bonnes en elles-mêmes, s'efforcent d'arriver à la contemplation des choses divines ; mais, comme ils ne sont pas fondés sur la patience et l'humilité, si l'orage vient à se déchaî-

ner, ils tombent, l'édifice n'ayant pas un fondement en rapport avec sa hauteur. Les seconds, ceux qui élèvent des colonnes sur la terre mouvante, sont une image fidèle des religieux qui, sans avoir passé par les exercices et les travaux de la vie monastique, veulent immédiatement s'envoler vers les hauteurs de la vie solitaire; les ennemis invisibles n'ont aucune peine à les tromper, les trouvant dénués d'expérience et de vertu. Les troisièmes sont ceux qui marchent avec prudence et modestie, parfaitement soumis au joug de l'obéissance; le Seigneur ne tarde pas à les remplir de son esprit et de sa charité, ce qui fait que leur route s'achève avec autant de bonheur que de courage et de magnanimité.

Ainsi donc, mes frères, appelés que nous sommes par Dieu, notre Maître et notre Roi, élançons-nous avec joie dans la carrière, afin que notre vie, en supposant surtout qu'elle doit être courte, ne soit pas frappée de stérilité, et que nous ne nous trouvions pas les mains vides et l'âme affamée quand viendra l'heure de notre mort. Cherchons à satisfaire notre Seigneur et notre Roi, comme les soldats cherchent à satisfaire leur capitaine; car, étant engagés dans cette glorieuse milice de la religion, nous avons des devoirs plus rigoureux à remplir, un compte plus sévère à rendre. Que la pensée de Dieu nous inspire au moins la crainte que certains animaux inspirent quelquefois à l'homme. J'ai vu des malfaiteurs qui projetaient un vol et qui cependant ne l'accomplissaient pas, détournés qu'ils en étaient, non par la crainte de Dieu certes, mais par la crainte des chiens qui aboyaient; de telle sorte que, dans un sens bien réel, ils mettaient la bête au-dessus de Dieu.

Ne nous contentons pas de craindre; aimons, aimons Dieu comme nous aimons nos amis, si nous ne savons pas mieux faire. J'ai vu fréquemment aussi des hommes qui, après avoir offensé le Seigneur et provoqué sa colère, n'avaient aucun souci de recouvrer son amitié; et ces mêmes hommes, quand ils avaient blessé un ami, même par une légère offense, ne négligent aucun moyen pour regagner ses bonnes grâces, avouant leurs torts, implorant l'intervention d'amis communs, n'épargnant ni promesses ni sacrifices pour arriver à leur but.

Observons ici qu'au début de la conversion, lorsqu'on vient de renoncer au monde, on ne pratique pas la vertu sans travail, sans amertume, sans violence; et que, lorsqu'on a fait quelques progrès, elle ne coûte plus que peu ou point de peine. Plus tard, quand la nature est soumise et comme absorbée par la grâce de l'Esprit-Saint, nous pratiquons la vertu avec joie, avec une vive allégresse, avec cette ferveur qui naît de la charité. Autant sont dignes d'éloges ceux qui dès le principe embrassent tous leurs devoirs et accomplissent tous les commandements de Dieu avec l'heureux empressement de la dévotion, autant sont à plaindre ceux qui, après avoir longtemps vécu dans ces pieux exercices, y ressentent toujours les mêmes ennuis et la même torpeur, si toutefois ils y sont encore fidèles.

Gardons-nous de condamner certains renoncements au monde qui semblent au premier abord n'être qu'un effet du hasard. J'ai vu des malheureux prendre la fuite après avoir commis un délit, et qui sans le vouloir venant à se heurter en quelque sorte à la personne même du roi, ont été reçus à son service, se sont élevés au rang de ses amis, ont partagé sa demeure et sa table. Parfois aussi, des grains de blé que le semeur laisse échapper par mégarde, sont tombés sur une terre merveilleusement disposée, ont poussé de profondes racines et produit des fruits abondants. Encore une chose que j'ai vue : un homme entrant dans la maison d'un médecin sans avoir l'intention de recourir à son art, dans une intention toute différente; et là il recouvrait la santé qu'il avait perdue, le complet usage de la vue qu'il était sur le point de perdre. Combien n'arrive-t-il pas souvent qu'une chose qui se fait indépendamment de notre volonté réussit mieux, est plus solide et plus durable qu'une autre à laquelle nous avons consacré nos efforts et nos soins?

Nul n'a le droit de dire, en considérant le nombre et la gravité de ses péchés, qu'il est indigne de la profession et de la vie monastique. Cette apparente humilité peut n'être qu'une illusion qui détourne de l'étroit sentier de la vertu et retient dans la voie large du vice; c'est un piège du démon, un artifice dont il se sert pour nous enchaîner au mal : quand les plaies sont envenimées et déjà

putrides, c'est le cas de recourir à l'habileté d'un sage et bienveillant médecin ; il est bien moins nécessaire à ceux dont la santé n'est pas altérée.

Qu'un roi mortel et terrestre nous appelle à l'honneur de le servir, de marcher sous ses étendards, il n'est rien qui nous arrête et nous ne cherchons pas de prétextes pour nous en excuser ; au contraire, laissant tout de côté, nous répondons aussitôt à son appel et nous sommes heureux d'obéir à ses ordres. Prenons garde que par notre paresse et par nos délais nous ne repoussions les avances du Roi des rois, du Seigneur des seigneurs, du Dieu des dieux, qui nous ouvre les rangs de sa céleste milice. Quel moyen de nous justifier plus tard devant son tribunal redoutable ?

Un homme embarrassé et comme enchaîné dans les sollicitudes et les affaires du siècle peut encore se mouvoir et faire quelques pas en avant, bien qu'avec beaucoup de peine et de difficulté ; car enfin un prisonnier qui porte les fers aux pieds et traîne une lourde chaîne agit et marche en s'imposant quelques efforts. Celui qui vit dans le monde sans être marié, mais avec les soucis et les embarras du monde, est semblable au prisonnier dont les mains sont enchaînées ; il peut donc encore, s'il le veut, courir à la vie monastique et solitaire ; tandis que celui qui est marié est semblable au malheureux dont les mains et les pieds sont également pris dans les fers, et qui dès lors est bien moins libre dans ses mouvements, moins maître de lui-même.

J'entendis un jour quelques-uns de ces chrétiens négligents qui vivent dans le monde s'exprimer ainsi : Comment pourrions-nous, engagés comme nous le sommes dans l'état du mariage, absorbés par les affaires publiques et privées, vivre de la vie monastique ? — Je leur répondis : Tout le bien qui est en votre pouvoir, faites-le ; n'injuriez personne, ne mentez jamais, ne causez jamais de préjudice, ne vous élevez pas contre le prochain, n'ayez aucun sentiment de haine, remplissez vos devoirs envers Dieu, assistez aux cérémonies de l'Eglise, écoutez la parole évangélique, ayez pitié des indigents, ne scandalisez pas vos frères, ne donnez aucun mauvais exemple, n'excitez ni ne soutenez

les discordes et tâchez plutôt de les étouffer, gardez les saintes lois du mariage, et vous ne serez pas loin du royaume de Dieu.

Tenons-nous toujours prêts à soutenir avec courage, mais sans témérité, les nobles combats de la vertu ; que la puissance de nos adversaires ne nous jette pas dans l'abattement ou le désespoir, puisque le Seigneur est pour nous. Ils nous voient, tout en demeurant invisibles pour nous, ils voient à découvert l'état de notre âme ; et, si nous sommes dans le découragement et la crainte, ils nous attaquent avec d'autant plus de vigueur qu'ils sont plus assurés de la victoire ; la violence de leurs assauts est en rapport avec la faiblesse présumée de notre résistance. Armions-nous donc contre eux de tous les moyens que la religion nous présente ; il n'est pas d'ennemi qui puisse nous terrasser, si nous combattons avec une sainte confiance.

Le Seigneur a coutume d'en user avec une merveilleuse bonté envers ceux qui débutent dans la milice spirituelle ; il mesure les labeurs et les périls du combat à l'inexpérience de ces guerriers novices, pour que la frayeur ne les fasse pas revenir en arrière et se rejeter dans la vie du monde. Vous tous donc qui servez le Seigneur, soyez toujours dans l'allégresse et regardez ce sentiment comme le signe certain de votre vocation et de la providence paternelle qu'il déploie sur vous. Parfois il arrive aussi que ce bon Maître, quand il voit des âmes fortes dès le début, permet qu'elles aient à soutenir de plus terribles luttes, parce qu'il désire les couronner plus tôt. Dieu cache ordinairement aux hommes les difficultés de la milice religieuse ; car s'ils les connaissaient, sans pouvoir encore en apprécier les consolations et les douceurs, on n'en trouverait plus qui voulussent quitter le monde.

Hâtez-vous d'offrir à Jésus-Christ les labeurs de votre jeunesse, et vous vous réjouirez dans la vieillesse de la paix et du bonheur qu'ils vous auront procurés ; les fruits recueillis dans l'âge de la force nous servent de consolation et de soutien dans le temps où nous ne pouvons plus ni travailler ni combattre. Il est encore un autre motif qui doit exciter notre ardeur et nous faire voler dans la carrière de l'abnégation et du dévouement ; c'est que la mort a toujours les yeux ouverts sur nous et peut à chaque instant nous

surprendre. Ajoutez à cela que nous avons des ennemis dont la force égale la perversité, qui possèdent des ressources et des artifices inimaginables, qui se dérobent à nos regards, n'ont aucune entrave corporelle et ne dorment jamais; ils ont toujours à la main des torches enflammées et n'attendent que le moment favorable pour incendier et détruire le temple vivant de la divinité.

Tandis que vous êtes jeunes surtout ne prêtez pas l'oreille aux démons, qui ne cessent de vous dire : Ne maltraitez pas votre chair, de peur que vous ne tombiez dans des infirmités ou des douleurs précoces. Voilà comment, sous l'apparence de la modération et de la sagesse, ils rendent les hommes très-doux et très-compatissants envers eux-mêmes. A peine si l'on trouve un homme jeune qui mortifie sa chair à tous les égards, alors même qu'on s'abstient d'une nourriture abondante et délicate. Les manœuvres de notre ennemi ont principalement pour but de jeter le novice dans le relâchement, de briser au début ses énergies morales, dans l'espoir de le maintenir jusqu'à la fin tel qu'il était au commencement.

Avant tout, ceux qui sont animés d'un désir sincère de servir fidèlement le Christ doivent chercher avec une extrême diligence les endroits et les habitudes, le repos ou les exercices qui seront les mieux appropriés à leur dessein comme à leur caractère, agissant en cela d'après les conseils des Pères spirituels et ceux de leur propre expérience; car le séjour des monastères ne convient pas à tous, moins encore à ceux qui ne sont pas entièrement morts au plaisir du boire et du manger; à tous ne convient pas non plus le calme de la vie solitaire, quand on est en particulier d'un tempéramment irascible et violent. Que chacun considère donc avec attention, comme nous venons de le dire, quel est l'état qui lui promet les armes les plus favorables pour les grands combats de la vie.

Il y a trois sortes d'états ou de professions dans la vie monastique : La première consiste dans la solitude absolue, pratiquée par ces moines qu'on appelle anachorètes; la seconde admet la compagnie de deux ou trois religieux ensemble; la troisième

comprend tous ceux qui vivent en commun et sous un supérieur dans les monastères. Nul ne doit s'écarter ni à droite ni à gauche de l'un de ces trois états, à moins qu'on ne chemine par la voie royale. Le second a souvent été d'un incontestable avantage. « Malheur à celui qui est seul ; » car s'il vient à tomber dans la tristesse spirituelle, dans la paresse et le sommeil, dans le découragement et le dégoût, il n'a personne qui puisse l'aider à se relever. « Là où sont deux ou trois réunis en mon nom, dit le Sauveur des hommes, je suis au milieu d'eux. » *Matth.* xviii, 20. Mais quel est le religieux fidèle et prudent qui, gardant entière la ferveur de son noviciat jusqu'à la fin de sa vie, persévère dans sa sainte vocation, ajoutant chaque jour à ses mérites, redoublant d'ardeur, sentant croître son zèle à mesure qu'il approche du but?

Remarques du V. Fr. Louis du Grenade sur le chapitre précédent.

Pour bien comprendre ce chapitre, lecteur chrétien, il vous faut savoir que, d'après la doctrine consignée dans les Collations des Pères, le renoncement dont il est ici parlé renferme trois différents degrés : On arrive au premier quand on quitte toutes les choses du monde par amour pour Dieu, comme le Sauveur le conseillait à ce jeune homme qui n'avait plus besoin que de cela pour être parfait, *Matth.* xiv, 21 ; on parvient au second quand on se dépouille de soi-même, c'est-à-dire de sa propre volonté, de ses appétits et de ses passions, pour faire de soi un holocauste au Seigneur ; on s'élève au troisième par l'union pure et complète de son esprit avec Dieu, si bien que l'âme se transforme et se défie en quelque sorte par ce mouvement qui l'éloigne du monde et d'elle-même pour la rapprocher de Dieu. C'est du premier de ces degrés qu'il est traité dans ce premier chapitre ; le second sera l'objet du suivant, où il est question de la mortification des passions ; le troisième vient immédiatement après, et se trouve dès lors expliqué dans le troisième chapitre. Il est vrai toutefois qu'il n'y a rien d'absolu dans cette division ; car il est ordinaire à notre saint auteur, comme du reste à tous ceux qui suivent en écrivant l'impulsion et la direction de l'Esprit-

Saint, de ne pas observer l'ordre des matières avec une méthode inflexible, de passer fréquemment d'un sujet à l'autre; l'inspiration nuit à la régularité. On en voit un frappant exemple dans *l'Imitation de Jésus-Christ*, ce livre d'une spiritualité si simple à la fois et si sublime. On pourrait en citer encore d'autres exemples, qui tous expliqueraient les apparentes défectuosités de l'ouvrage que nous traduisons.

Quand on lit attentivement ce premier chapitre, on ne peut s'empêcher de remarquer la rigidité de conduite, le zèle et le travail que ce maître éminent de la vie spirituelle exige de tous ceux qui prennent la ferme résolution de se donner à Dieu, surtout dès leurs premiers pas dans la carrière : c'est un complet renouvellement de vie qu'il impose alors à ses disciples; et cette observation s'applique plus ou moins à tout le reste du livre. L'autorité d'un homme aussi profondément versé dans la science du salut nous montre qu'une telle entreprise ne saurait être accomplie par les lâches et les voluptueux, qu'il n'appartient qu'à de vaillants et généreux soldats de la mener à bout, conformément à cette parole du divin Sauveur : « Le royaume des cieux souffre violence, et les violents seuls peuvent le ravir. » *Matth. xi, 12.*

## CHAPITRE II.

*Deuxième échelon : mortification des sens, victoire sur les passions et les affections.*

Quand on aime vraiment Dieu, quand on désire vraiment acquérir le royaume céleste, quand on a vraiment le repentir de ses péchés, quand on a la crainte réelle des peines de l'enfer et des jugements de Dieu, quand on frémit jusqu'au fond de l'âme à la pensée de la mort, impossible qu'on aime quelque chose dans ce monde d'un amour désordonné. Un homme ainsi disposé ne sera détourné de son but ni par l'éclat de la fortune, ni par les liens du sang, ni par aucune autre chose terrestre et mortelle; brisant plutôt ces diverses entraves, rejetant loin de lui le joug honteux des sens, animé d'une sainte haine contre sa propre

chair, débarrassé de tout ce qui pourrait ralentir sa course ou tromper son espoir, il marchera d'un pas rapide à la suite du Christ; il tiendra les yeux levés vers le ciel, et c'est de là qu'il attendra son secours, pénétré du sentiment qu'exprime le prophète : « Je n'ai jamais senti de trouble en vous suivant, ô mon Pasteur; jamais je n'ai désiré le jour de l'homme, » *Jerem. xvii, 16*; ce qui signifie le bonheur et la prospérité que les hommes désirent.

Profonde et déplorable est la honte de ceux qui, après le bienfait de la vocation, c'est-à-dire après avoir été appelés non par une voix humaine, mais par celle de Dieu, oublient toutes ces choses et se laissent dominer par des soins qui ne leur serviront de rien à l'heure de la nécessité suprême. C'est là ce que le Seigneur appelait revenir en arrière, n'être pas apte au royaume des cieux. *Luc. ix, 62*. Il parlait ainsi parce qu'il savait admirablement combien il est facile d'échouer dans les débuts de la profession religieuse, avec quelle déplorable fragilité nous retomberions dans les filets du siècle si nous conversions familièrement avec les personnes qui ne l'ont pas quitté. A un disciple qui lui disait : « Seigneur, permettez-moi de m'éloigner un peu et d'aller ensevelir mon père; Jésus répondit : Suivez-moi, et laissez les morts ensevelir leurs morts. » *Matth. viii, 21, 22*.

Cet homme était riche; mais ses richesses ne furent pas la cause pour laquelle il ne reçut pas le baptême, et c'est une erreur de croire que le Seigneur lui conseilla de vendre ses biens dans ce but. Non, il voulait l'appeler à l'état sublime que nous avons nous-mêmes embrassé. Une chose nous fait bien connaître la grandeur et la gloire de cet état : il y a des personnes qui pratiquent dans le monde les jeûnes, les veilles, les mortifications, tous les rudes labeurs de la vertu; et cependant, quand elles entrent en religion, persuadées qu'elles sont à l'école et comme au gymnase spirituel de la sainteté, elles ne tiennent plus aucun compte de leurs exercices passés, les regardant comme peu sérieux et entachés de mille souillures; aussi recommencent-elles sur de nouveaux frais.

Les vertus de ceux qui vivent dans le siècle, je les ai souvent

comparées à des plantes qu'on arrosait avec l'eau bourbeuse de la vaine gloire, qui déployaient la trompeuse vigueur de l'ostentation et n'avaient pour se nourrir d'autre fumier que celui des louanges humaines. Aussitôt qu'on les transplantait dans une terre solitaire et qu'elles étaient ainsi loin des regards approbateurs, privées de leur aliment ordinaire elles ne tardaient pas à se dessécher; car les arbres qui ont poussé dans une terre molle ne donnent pas de fruit dans un sol plus ferme et moins arrosé.

Celui qui serait animé d'une haine sincère pour le monde serait par là même exempt de la tristesse mondaine; mais celui qui conserve au fond du cœur quelque attachement pour les créatures demeurera toujours sujet à cette passion. Comment ne pas s'attrister, en effet, quand on se voit dépouillé d'une chose qu'on aime? Partout et toujours nous avons extrêmement besoin de tempérance et de vigilance; mais c'est ici d'une manière toute spéciale que nous devons nous efforcer d'acquérir cette liberté de l'âme et cette pureté du cœur. J'ai vu des hommes qui, dans les occupations et les soucis du monde, dans les tribulations et les ardues sollicitudes des affaires, se dérobaient aux entraînements de la chair; et puis, lorsqu'ils étaient entrés dans un monastère et qu'ils se trouvaient affranchis de ces intérêts matériels, succombaient misérablement à des passions honteuses.

Veillons sans cesse sur nous pour ne pas tomber dans l'illusion, de peur qu'en nous persuadant que nous sommes dans l'étroit et pénible sentier, nous ne marchions dans la voie large et facile qui conduit à la perte. Le sentier étroit, c'est la mortification des appétits sensuels, la persévérance dans les veilles, l'eau pour boisson, le pain pour nourriture, la résignation dans les ignominies et les outrages dont nous sommes abreuvés, le renouement à nos propres volontés, le support du prochain, le mépris de nous-mêmes, la sérénité dans le malheur, l'abstention de tout murmure et de toute plainte en face de la calomnie, la douceur et l'humilité à l'égard même de ceux qui nous flétrissent et nous condamnent. Heureux les hommes qui suivent ce chemin; car il les conduit infailliblement au royaume des cieux.

Aucun n'entrera dans cet immortel séjour pour y recevoir la couronne qui fut la récompense des saints, si ce n'est celui qui aura pratiqué la triple renonciation dont nous avons parlé plus haut : il faut pour cela s'être dépouillé de tous les biens placés hors de nous, sans en excepter les amis et la famille; avoir fait le sacrifice de sa propre volonté; n'être plus sujet à la vaine gloire, qui s'attache à nous jusque dans l'exercice de l'obéissance. Observons en passant que ce dernier vice se rencontre bien plus souvent dans la vie commune que dans la vie solitaire. « Eloignez-vous du milieu d'eux, nous dit le Seigneur par la bouche d'Isaïe, tenez-vous à l'écart et ne touchez aucune chose impure ou profane. » *Isa.* LI, 11. Quel est le mondain qui a jamais fait des miracles, ressuscité les morts ou chassé les démons? Voilà les actes qui distinguent les vrais moines, et le monde est indigne de recevoir ces faveurs. S'il en était digne, inutiles seraient nos travaux, vaine et superflue la solitude dans laquelle nous vivons.

Quand, après notre renoncement aux choses de la terre, les démons nous poursuivent et nous importunent du souvenir des êtres que nous avons aimés, c'est plus que jamais le moment de recourir aux armes de la prière, d'enflammer notre cœur par la pensée des feux éternels, seuls capables de contrebalancer et d'éteindre le feu des attachements terrestres. Ceux qui se sont jetés dans les funestes plaisirs des sens et qui veulent ensuite embrasser l'état religieux, doivent s'appliquer autant qu'il est en leur pouvoir à nos pieux exercices et s'interdire absolument tout genre de vices et de plaisirs, de peur que chez eux la fin ne soit encore pire que le commencement. Il arrive plus d'une fois que le port, qui d'ordinaire est un asile de salut, est le théâtre des plus grands dangers; c'est ce que n'ignorent pas ceux qui naviguent sur cette mer semée de secrets écueils. Et certes rien n'est déplorable comme de voir périr dans le port des navires qui s'étaient sauvés des tempêtes du monde.

Remarques du V. Fr. Louis de Grenade sur le chapitre précédent.

Dans ce chapitre il est traité du second degré de renoncement à soi-même, qui consiste dans la mortification des appétits sen-

suels et des affections humaines; l'auteur dit que cette mortification est le partage de celui qui est réellement et de tout son cœur attaché aux choses divines. Il répète plusieurs fois ces expressions : *en réalité, véritablement*, pour nous faire bien comprendre qu'un tel résultat n'est pas obtenu par une dévotion quelconque, et qu'il faut pour l'obtenir un véritable et sincère amour de Dieu, un amour sans partage et sans réserve. En effet, de même qu'une grande lumière éclipse une lumière inférieure, comme le soleil éclipse les étoiles; de même l'amour de Dieu, quand il s'empare entièrement d'une âme, comme celui des saints, fait disparaître et s'évanouir tous les autres amours.

Encore une comparaison : Plus s'élève un plateau de la balance emportant le poids qu'il a reçu, plus l'autre s'abaisse, et réciproquement. La même chose a lieu quand il s'agit de l'amour divin et de l'amour terrestre : à mesure que l'un des deux augmente l'autre diminue. Heureux serait celui qui, répudiant l'amour du monde ne voudrait d'autre soutien que l'amour de Dieu; il serait comme un autre Jacob, il serait béni en réalité comme l'avait été en figure ce grand patriarche, dont un pied fut désormais infirme, tandis que l'autre était entièrement sain. *Gen. xxxii*. Cela ne veut pas dire qu'il faille déraciner de son cœur les affections légitimes, celle des parents, des amis ou des bienfaiteurs; non, certes; elles sont dans le devoir aussi bien que dans la nature, pourvu qu'elles demeurent subordonnées à l'amour de Dieu. Il est évident que la religion ne nous défend pas d'aimer ces sortes de personnes; ce qu'elle nous défend, c'est de laisser notre cœur s'absorber dans l'amour des créatures au point de ne laisser au Créateur qu'une place fictive ou secondaire; et c'est là ce qui n'arrive que trop souvent.

### CHAPITRE III.

#### *Troisième échelon : le vrai pèlerinage.*

Le vrai pèlerinage consiste à se débarrasser incessamment de tout ce qui fait obstacle à nos pieuses résolutions, de tout ce qui entrave la piété, qui n'a pour but que d'honorer et chercher

Dieu. Un cœur exempt de toute vaine confiance, une sagesse que les hommes ne connaissent pas, une mystérieuse prudence, l'amour de la solitude, le vie cachée, la pure intention, le désir des abaissements et des souffrances, une constante aspiration vers Dieu, l'abondance de la charité, une crainte extrême de passer pour sage ou pour saint, un profond silence de l'âme, voilà les conditions du vrai pèlerinage. Bien souvent les serviteurs de Dieu sont rudement éprouvés dans le principe par une vie aussi ardue et par le déchirement que leur cause le souvenir de la famille et de la patrie; mais de là peut aussi résulter un grand bien, un plus vif désir d'être humiliés et méprisés par amour pour Dieu.

Observons que plus est frappant et beau le spectacle que présente ce pèlerinage, plus on doit l'examiner de près; car tout pèlerinage n'est pas digne d'être loué; il en est qui ne sont qu'apparents. S'il est vrai, selon la parole du Sauveur, qu'un prophète n'est privé d'hommages que parmi les siens et dans sa patrie, *Matth.* xiii, 57, prenons garde d'un autre côté de trouver une occasion de vaine gloire dans notre pèlerinage ou notre éloignement. Pour être réel, le renoncement au monde doit être complet et décisif, avec la ferme intention de ne jamais détacher notre pensée de Dieu, autant du moins que cela nous est possible. Le pèlerinage dont nous parlons se nourrit de continuels soupirs, et conserve toujours présente, de plus en plus enracinée dans les entrailles, la pensée du Créateur. Celui-là seul mérite le nom de pèlerin sur la terre, qui repousse loin de lui la mémoire et l'affection de tous les objets aimés, en tant qu'ils peuvent l'empêcher d'aller à Dieu.

Avez-vous pris la résolution de vous éloigner du monde et d'aller vous cacher dans la solitude, ne balancez pas, dans le vain espoir d'emmener avec vous les âmes prises dans les filets du siècle; c'est pendant ce retard que l'ennemi redoublerait ses attaques et parviendrait peut-être à vous détourner de ce noble but. Plusieurs, tout en voulant entraîner à leur suite ces âmes négligentes et paresseuses, n'ont réussi qu'à périr avec elles, la divine flamme de l'inspiration venant à s'éteindre avec le temps.

La sentez-vous donc s'allumer dans votre cœur cette flamme céleste, ne perdez pas un instant, rompez aussitôt avec le monde ; car elle pourrait bien disparaître aussi vite qu'elle a brillé, et vous laisser dans de profondes ténèbres. Nous ne sommes pas tous obligés à sauver les autres ; « chacun, comme parle saint Paul, rendra compte de ses propres actions. » II *Cor.* v, 10. Le même Apôtre dit ailleurs : « Vous qui instruisez les autres, comment ne vous instruisez-vous pas vous-mêmes ? » *Rom.* II, 20. C'est comme s'il disait : Les nécessités et les obligations du prochain, tous ne les connaissent pas ; mais chacun connaît les siennes, et c'est à celles-là qu'il doit donner une prompte satisfaction.

Au moment de commencer votre pèlerinage, tenez-vous en garde contre le démon de la gourmandise et du vagabondage. Sous prétexte de vous éloigner du tumulte des hommes, il cherche à flatter la curiosité et l'avidité des sens, en vous conduisant d'une table hospitalière à une autre table, d'une maison à une autre maison ; le pèlerinage donne lieu par lui-même aux artifices de cet esprit pervers.

C'est une grande chose d'avoir mortifié l'attachement à tous les biens périssables ; et le pèlerinage bien compris est la source de cette vertu. Ceux qui s'y livrent par amour pour Dieu doivent laisser en partant le bagage de toutes les affections terrestres ; il faut qu'ils soient morts à tout ce qui leur fut cher, pour qu'ils ne restent pas secrètement attachés au monde, tandis qu'il s'en séparent extérieurement. Cette séparation une fois accomplie, qu'ils ne reviennent pas en arrière, qu'ils ne prennent aucun souci des choses auxquelles ils ont renoncé ; il en faut peu souvent pour réveiller des instincts et des vices qui sommeillaient depuis longtemps. Eve notre mère sortit du paradis malgré elle ; mais le moine a spontanément quitté sa patrie. Elle fut chassée pour qu'elle ne revînt plus manger du fruit de cet arbre qui avait été la cause de sa désobéissance ; et le religieux a fui pour se dérober au péril des affections mondaines et terrestres, pour ne plus voir ce théâtre séduisant du monde ; car le fruit qu'on n'a pas sous les yeux ne tente pas aussi vivement le cœur.

Je ne veux pas vous laisser ignorer un autre genre de tromperie en usage parmi les mondains. Ces larrons, comme on peut bien les nommer, vous conseillent souvent de ne pas quitter le siècle ; ils vous diront que ce sera pour vous une plus belle couronne de vivre au milieu des tentations, de marcher à travers les pièges sans y succomber, de vaincre vos passions en luttant corps à corps avec elles. Ne les écoutez pas, ne prêtez pas l'oreille à leurs dangereux conseils ; faites justement le contraire de ce qu'ils vous diront.

Quand vous aurez vécu pendant quelques années loin de votre patrie, et fait ainsi quelques progrès dans la religion, le repentir et l'abstinence, les démons ne tarderont pas à vous suggérer des pensées vaines et présomptueuses pour ruiner ces heureux commencements : ils vous engageront à revenir dans votre patrie sous prétexte d'édifier par vos bons exemples ceux qui furent les témoins de vos désordres passés. Si par hasard vous avez quelque teinture des belles-lettres ou bien une certaine facilité pour la parole, ils vous livreront les derniers assauts pour que vous alliez diriger et ramener à Dieu les âmes qui se perdent. Que se proposent-ils en cela ? Pas autre chose que de voir sombrer au milieu de la mer le peu que vous aviez acquis avec tant de fatigue dans le port. Imitons la conduite de Loth et non celle de sa femme ; car l'âme qui revient sur ses pas ne peut manquer de se perdre comme le sel qui se fond ; elle sera frappée d'immobilité comme une statue, parce que difficilement on revient au Seigneur après ce mouvement rétrograde. Imitiez encore les fidèles enfants d'Israël, fuyez la terre d'Égypte, mais fuyez-la d'une telle façon que vous n'y remettiez plus les pieds ; jamais un cœur qu'a de nouveau séduit l'attrait de la terre étrangère ne jouira du calme et du bonheur de Jérusalem.

Absolument parlant, toutefois, ce n'est pas un mal que des hommes versés dans les voies de Dieu, après avoir quitté depuis longtemps leur patrie et brisé tous les liens qui les y retenaient pour vivre dans la sainte enfance de la vie religieuse, quand ils ont déraciné jusqu'au dernier germe du mal, quand ils n'ont plus rien à craindre pour eux-mêmes, tant ils ont fait de progrès dans

la vertu, tant est consolidée l'œuvre de leur sanctification, reviennent dans le pays qui les vit naître pour tâcher de communiquer aux autres la grâce qu'ils ont obtenue. Moïse, ce grand serviteur de Dieu, après avoir été favorisé d'une vision céleste et choisi pour délivrer et sauver son peuple, alla s'exposer à mille dangers et subir les plus rudes labeurs dans ce royaume d'Égypte qui pour nous est l'image du monde. Mieux vaut causer de la tristesse à nos parents que blesser le cœur de notre divin Maître ; il nous a créés et rachetés, tandis que ceux-là perdent trop souvent ceux qu'ils aiment et les précipitent dans les tourments éternels.

Pèlerin de la religion est celui qui, tel qu'un étranger qui demeure au milieu d'une nation dont il ne connaît pas la langue, vit dans l'isolement ne s'appliquant qu'à se connaître lui-même. Ne vous imaginez pas qu'en abandonnant notre patrie et les personnes qui nous furent chères nous ayons ensuite à les abhorrer. Non, Dieu ne nous impose pas un tel sentiment ; il veut seulement que nous évitions le préjudice dont nous y serions menacés. En cela comme en toute autre chose, nous avons notre divin Sauveur pour instituteur et pour modèle : il se déroba plus d'une fois à la Vierge sa mère, et à saint Joseph, qu'on regardait comme son père. Un jour qu'on lui disait : « Voici votre Mère et vos frères qui vous demandent, » le divin Maître saisit cette occasion pour nous donner l'exemple de la sainte indépendance du cœur : « Ma Mère et mes frères, répondit-il, sont ceux qui font la volonté de mon Père qui est dans les cieux. » Tenez pour votre père celui qui peut et veut travailler avec vous, vous aider à décharger le fardeau de vos péchés ; prenez pour mère la componction, laquelle vous lavera dans les larmes et purifiera votre âme de toutes ses souillures ; votre frère sera celui qui partage vos labeurs et vos combats dans le chemin du ciel ; ayez pour femme, pour compagne inséparable de votre vie la pensée de la mort ; que les gémissements et les soupirs d'un cœur contrit vous tiennent lieu d'enfants bien-aimés ; ayez le corps pour esclave et les anges pour amis, amis qui vous viendront en aide à l'heure du suprême combat si vous avez soin maintenant de cultiver

leur amitié. Telle est la famille spirituelle de ceux qui cherchent Dieu.

L'amour des choses divines exclut l'amour désordonné des parents ; et celui qui se persuade que ces deux amours peuvent subsister ensemble est dans l'illusion ; car il se nourrit d'une pensée contraire à cette parole du Sauveur : « Personne ne peut servir deux maîtres. » *Matth.* vi, 24. Lui-même a dit dans une autre circonstance : « Ne pensez pas que je sois venu porter la paix sur la terre ; je suis venu plutôt y porter le glaive. » *Ibid.* x, 34. Cela signifie évidemment qu'il est venu séparer les amis de Dieu des amis du monde, les hommes matériels et terrestres des hommes célestes et spirituels, les orgueilleux des humbles ; car le Seigneur ne peut se réjouir de notre isolement et de notre solitude qu'autant qu'il y voit une inspiration de son amour.

Examinez avec attention le fond de votre âme, et vous y trouverez peut-être caché cet amour désordonné pour vos parents, amour qui vous entraînerait, en les voyant misérablement périr dans la mer orageuse du monde, à tenter imprudemment de les secourir pour périr avec eux dans la même tempête. Ne vous laissez pas trop affliger par les larmes qu'arrache à vos parents et à vos amis votre fuite du monde ; ce chagrin ne saurait toujours durer, il doit avoir promptement un terme. Lorsque vous les verrez s'agglomérer autour de vous comme des abeilles, et je dirais peut-être mieux comme des guêpes, faisant à l'envi retentir leurs lamentations, hâtez-vous de vous y soustraire et fortifiez votre cœur par la méditation de la mort et de vos péchés, pour qu'une douleur vous fasse oublier l'autre. Bien souvent les nôtres nous promettent, — et j'ai peut-être tort de les appeler les nôtres, — que tout se fera selon notre volonté, qu'ils ne feront jamais obstacle à nos bons desseins ; mais ils se trompent, ou même ils veulent simplement nous arrêter sur le chemin qui conduit à la liberté religieuse et nous ramener sous le joug.

En quittant le monde, choisissons pour notre retraite les endroits les plus obscurs et les moins fréquentés, ceux qui nous mettront le plus à l'abri des consolations humaines. Si vous appartenez à une famille distinguée, cachez-vous le mieux qu'il

vous sera possible, ne laissez rien soupçonner des honneurs auxquels vous pouviez prétendre; soyez dans vos actions ce que vous êtes dans vos paroles; que la vanité ne soit pas là quand l'humilité se trouve ici. Il n'est personne dont le pèlerinage ait égalé celui de ce grand patriarche à qui le Seigneur dit : « Sors de ta patrie, du milieu des tiens et de la maison de ton père. » *Gen. XII, 1*. Pour Abraham c'était l'ordre de se transporter chez une nation barbare et dont la langue lui serait inconnue. Ceux qui ont eu le courage d'imiter dans la suite des temps une telle émigration, le Seigneur les a plus d'une fois couronnés d'une grande gloire; mais l'homme vraiment humble doit même fuir cette gloire et s'en défendre sous le manteau de la modestie, quand Dieu juge à propos de la lui accorder. Si les démons nous suscitent des éloges et des applaudissements à raison de notre pèlerinage ou de toute autre vertu qui frappe les regards des hommes, rappelons promptement à notre mémoire l'exemple de ce divin Seigneur qui descendit du ciel pour être pèlerin sur la terre; et nous demeurerons persuadés que nous ne parviendrons jamais, dussions-nous vivre plusieurs siècles, à retracer l'abnégation d'un tel pèlerinage.

Quelle que soit l'affection qui commence à se réveiller dans notre cœur, montrant ainsi que nous ne sommes pas entièrement morts au monde, qu'elle ait pour objet des parents ou des personnes étrangères, hâtons-nous de l'étouffer; car elle aurait bientôt éteint en nous l'amour divin, affaibli déjà par ses premières atteintes. De même, en effet, que nous ne pouvons pas avoir un œil dirigé vers le ciel et l'autre vers la terre; de même nous ne pouvons pas nous attacher aux choses d'ici-bas par la partie sensible de notre être, et conserver un pur amour pour les choses divines. Ce n'est pas sans travail et sans fatigue qu'on parvient à pratiquer la vertu et à contracter de saintes habitudes; il peut néanmoins arriver qu'on perde en un instant ce qu'on avait acquis par de longs et pénibles labeurs. Celui qui s'obstine, après son renoncement au monde, à conserver des relations avec les mondains, à demeurer auprès d'eux, à se plaire dans leurs entretiens, doit nécessairement partager les périls qui les menacent, enlacé qu'il est dans les mêmes pensées et dans les mêmes senti-

ments. S'il ne rompt pas ces liens en portant du moins un jugement sain sur la déplorable servitude du monde et en la condamnant sans ménagement, il ne peut manquer d'être lui-même captif.

Des rêves où les novices trouvent ordinairement un sujet de tentation.

On ne saurait nier que nos connaissances ne soient très-imparfaites et sujettes à mille obscurités. Il est écrit que « le palais juge de la qualité des aliments et l'ouïe de la vérité des paroles. » *Job. xxxiv.* Ainsi donc, comme le soleil fait ressortir la faiblesse de la vue, la parole met également à nu la rudesse de l'entendement. Malgré tout ce qu'il y a de vrai dans cette observation, je ne dois pas oublier que la charité me fait un devoir de traiter un sujet que je sens de plus en plus supérieur à mon intelligence. Il me paraît utile et même nécessaire d'ajouter à ce chapitre quelques mots touchant les rêves, pour que les embûches qui nous y sont tendues par notre ennemi, ne nous soient pas entièrement inconnues. Disons d'abord ce que c'est que le rêve.

Le rêve est le mouvement de l'esprit dans l'immobilité du corps; car généralement le corps est immobile quand nous rêvons. C'est une fantasmagorie se déployant devant les yeux de l'âme quand elle est privée par le sommeil de l'usage des sens et de celui de la raison elle-même, puisqu'elle se représente comme réelle une chose qui n'existe pas. Une telle hallucination peut même avoir lieu pendant que nous sommes éveillés; c'est lorsque notre âme se trouve comme jetée hors d'elle-même par une pensée qui la domine et la subjugue. Cet état de l'imagination ne saurait être de longue durée; il passe vite.

Le motif pour lequel nous croyons devoir ici traiter des songes n'est pas difficile à deviner. Lorsque, poussés par l'amour de Dieu, nous avons abandonné nos biens et nos parents pour aller vivre loin d'eux et continuer ainsi notre pèlerinage, les démons s'efforcent de nous agiter et de nous troubler dans nos rêves, en nous retraçant l'image de nos parents affligés ou morts à cause de nous, ou bien encore réduits à la plus extrême nécessité et sur le point de rendre le dernier soupir. Celui qui croit à de

tels songes, nous pouvons le comparer à l'insensé qui court après son ombre pour la saisir.

Ces esprits tentateurs s'adressent quelquefois à la vaine gloire et nous séduisent par de feintes prophéties : ils nous laissent entrevoir en songe certaines choses qu'ils prévoient devoir se réaliser, afin que, quand le rêve vient ensuite à s'accomplir, nous soyons en quelque sorte étonnés de nous-mêmes et tentés de croire qu'il existe en nous une étincelle de l'esprit prophétique, et que nous tombions ainsi dans les pièges de l'orgueil. Dieu permet dans quelques circonstances, par un jugement dont nous ne pouvons comprendre les motifs, que le démon rencontre juste à l'égard de ceux qui lui donnent crédit, tandis que ses artifices sont déjoués dans le cas contraire. Cet esprit subtil autant que mauvais voit mieux que nous ce qui se passe sur la terre ; il comprend les approches de la mort ; et de là les songes qu'il envoie à ses malheureuses victimes, déjà disposées à regarder comme une figure de l'avenir ces images nocturnes. Il est néanmoins certain qu'il ne peut former que des conjectures, et que l'avenir ne saurait être pour lui l'objet d'une vraie science. Il y a de simples mortels qui ont de semblables prévisions et qui ne prédisent la fin d'un homme que sur les mêmes fondements.

Parfois les démons se transforment en anges de lumière : ils revêtent la forme des martyrs pour nous apparaître dans nos rêves ; et de la sorte notre esprit en s'éveillant est rempli de pensées orgueilleuses et d'une folle joie. C'est à ce signe que nous pouvons les reconnaître ; car les bons anges ne procèdent pas ainsi : ils peignent de préférence à nos yeux les renoncements de la vie religieuse, les pénibles luttes de la vertu, le tribunal du souverain Juge, afin de remplir notre cœur d'une crainte et d'une tristesse salutaires. Quand on se laisse tromper par le démon dans les songes, on ne tarde pas à devenir son jouet dans le temps même où l'on est éveillé. Ce n'est donc pas seulement une folie, c'est encore un mal de croire à ces vains fantômes ; la véritable sagesse n'y fait aucune attention. Si vous avez des rêves qui puissent vous rendre meilleur par le sentiment de la frayeur ou celui de l'espérance, croyez-y, je ne vous le défends pas. Mais si

la frayeur incline au désespoir, reconnaissez encore là l'œuvre du démon.

Remarques du V. Fr. Louis de Grenade sur le chapitre précédent.

C'est le troisième degré du renoncement qui a été l'objet de ce chapitre; et ce degré consiste dans l'union constante de notre âme avec Dieu. Parvenu là, l'homme touche au terme de son pèlerinage; le voilà désormais étranger à toutes les choses du monde, non-seulement par le corps, puisqu'il a fui sa patrie, mais encore par l'âme, puisqu'il s'est dépouillé de tous les amours de la terre; il résulte de là que son cœur, affranchi d'un tel esclavage, peut sans obstacle voler vers Dieu, s'unir à lui, trouver en lui son repos, sans que rien soit capable de l'arracher à ce doux sommeil. Il est vrai que la plénitude d'un tel bien ne saurait exister que dans la gloire; mais on en goûte les prémices dans la vie présente. Ce troisième chapitre a sans doute un objet spécial, celui que nous avons déterminé; il touche néanmoins à plusieurs choses qui, sans appartenir essentiellement au sujet, s'y rapportent par des liens faciles à saisir, les unes comme causes, les autres comme effets, et d'autres encore comme des ramifications ou de simples dépendances. Nous disons cela pour que le lecteur ne soit pas trop étonné de voir là des idées que le titre ne semble pas promettre, et pour qu'il ne s'épuise pas vainement à les y ramener de force.

#### CHAPITRE IV.

*Quatrième échelon : la bienheureuse obéissance, digne d'éternelle mémoire.*

Après avoir traité de l'éloignement et du mépris du monde, il me paraît très-opportun de parler de l'obéissance pour l'édification et l'enseignement des nouveaux soldats du Christ. En effet, de même que la fleur précède et annonce le fruit, de même toute obéissance est précédée de la pérégrination soit du corps, soit de la volonté, parce que l'âme du saint s'élève au ciel par le secours de ces deux vertus comme portée sur deux ailes d'or : ce qui a

fait dire sans doute au Prophète, rempli de l'Esprit-Saint : « Qui me donnera des ailes de colombe afin que je puisse m'envoler et me reposer ? » *Ps. LIV, 6.*

Je crois utile, en premier lieu, de décrire le costume et les armes de ces valeureux guerriers : ils doivent avoir un bouclier, c'est-à-dire une grande et vive foi en Dieu, ce qui les dispose à repousser toutes les pensées d'infidélité, apprendre vite à se servir de l'épée spirituelle qui tranche toutes les volontés personnelles ; puis une forte cuirasse de douceur et de patience, afin de demeurer insensibles à toute sorte d'injures et d'outrages comme à toutes les flèches de la malignité. Qu'ils aient aussi un casque pour se protéger, c'est-à-dire cette prière fervente prête à défendre la tête de leur âme. De plus, ils doivent avoir les pieds libres, l'un en avant, prêt à obéir, l'autre ayant pris racine dans la prière. Tel est le costume, telles sont les armes de ceux qui pratiquent véritablement l'obéissance. Voyons maintenant ce que c'est que l'obéissance.

L'obéissance est une complète abnégation de l'âme manifestée par des pratiques et des actes extérieurs, et une complète abnégation du corps manifestée par une ardente volonté de l'âme. Car, pour que l'obéissance soit parfaite, il faut que ces deux éléments y participent, comme il faut lui tout sacrifier. L'obéissance est la mortification de la chair dans un esprit vivant. C'est un acte sans examen, une mort volontaire, une vie sans contrôle, un port assuré, une excuse devant Dieu, un mépris de la mort, une navigation qui ne redoute rien, un chemin qui se fait en dormant. L'obéissance est le tombeau de sa propre volonté, la résurrection de l'humilité. En effet, celui qui l'exerce comme elle doit l'être ne résiste à rien, ne discute rien de ce qu'on lui ordonne, à moins que ce ne soit évidemment mauvais, et se confie humblement à son prélat ; et celui qui aura mortifié son âme par la sainteté de cette voie, ne peut manquer de trouver grâce devant Dieu. L'obéissance est la soumission de son propre jugement et de sa propre autorité.

Au commencement de ce saint exercice, le corps ou la volonté éprouvent de la peine à se mortifier, peine qui se ressent encore

à mesure qu'on avance, quoique adoucie par le repos du cœur ; mais à la fin c'est une paix et une tranquillité parfaites, un apaisement de toute perturbation et de toute épreuve. Vous tous qui désirez vous débarrasser de ce qui vous empêche d'arriver à cet état spirituel ; vous tous qui voulez mettre le joug du Christ sur vos épaules et vous décharger de vos fardeaux sur les autres ; vous tous qui désirez vous inscrire sur le livre des serviteurs pour recevoir votre brevet d'hommes libres d'une éternelle liberté ; vous tous qui voulez traverser par le secours d'autrui la vaste mer de ce monde, sachez qu'il y a pour cela un chemin court, quoique difficile, surtout au début, qui n'est autre que la voie de l'obéissance, où se présente un danger capital, savoir l'amour et le contentement de soi-même lorsqu'on se juge capable de se conduire et de se gouverner. Que celui qui y aura échappé tienne pour certain que, si l'on veut arriver le premier à la possession des choses spirituelles et nobles, il faut commencer à marcher dans cette voie ; car l'obéissance consiste à se défier toujours de soi, même dans les choses qui paraissent les meilleures, et à ne s'en rapporter qu'à l'autorité de son pasteur.

Quand donc nous serons décidés, pour l'amour du Seigneur, à nous courber sous le joug de l'obéissance et à nous confier à autrui pour obtenir la véritable humilité et notre salut, avant de nous enrôler dans cette milice de la soumission, s'il y a en nous quelque étincelle de jugement, nous devons examiner avec le plus grand soin le pasteur que nous prenons, pour ne pas nous adresser à un simple marin au lieu d'un pilote, à un malade au lieu d'un médecin, à un homme vicieux au lieu d'un homme vertueux, et au lieu de nous mettre à l'abri dans un port assuré, ne pas nous confier à un golfe tempétueux où nous serions menacés d'un naufrage infaillible.

Mais après avoir fait ce choix, il ne nous est plus permis de juger notre bon maître en quoi que ce soit, alors même que nous trouverions en lui quelques légères imperfections ; car après tout il est homme comme nous, et si nous agissions autrement l'obéissance nous servirait à bien peu de chose.

Il importe beaucoup à ceux qui veulent pratiquer cette piété et

cette fidélité à l'égard de leurs directeurs de remarquer avec soin leurs vertus et leurs bonnes actions, et de les graver dans la mémoire pour réduire au silence les démons lorsqu'ils voudront les attaquer de ce côté. Le corps sera d'autant mieux préparé aux épreuves de l'obéissance que cette foi sera plus vive dans nos âmes. Mais celui qui aura été infidèle envers son père spirituel sera déchu de la vertu de l'obéissance, parce que l'édifice qui ne repose pas sur la foi manque de fondement. C'est pourquoi, lorsque vous serez tenté de juger ou de condamner votre confesseur, vous devez éviter cette pensée non moins qu'une pensée déshonnête et toutes les occasions de lui donner accès en vous. Repoussez ce serpent et dites-lui : Perfide trompeur, ce n'est pas à moi de juger mon guide, mais à lui de me juger ; car je ne suis pas son juge, c'est lui qui est le mien.

Les armes des vierges ce sont les chants des Psaumes et les prières, les larmes sont leur baptême ; mais la sainte obéissance est semblable à la confession du martyr, parce que l'homme y fait le sacrifice de soi-même. Celui qui se soumet à l'autorité d'autrui se renonce. Et celui qui, pour l'amour de Dieu, pratique l'obéissance parfaite, bien qu'il aille contre sa manière de voir, trouve son excuse devant Dieu et laisse toute responsabilité à son confesseur. Mais si sa volonté se rencontre dans certaines choses avec celle de son directeur, ce n'est pas là la véritable et pure obéissance, et le confesseur fait très-bien de réprimander celui qui la pratique ainsi ; s'il se tait je ne veux pas dire autre chose, sinon qu'il assume sur lui cette responsabilité.

Ceux qui se soumettent simplement au Seigneur sont dans la voie parfaite ; car ils n'examinent ni ne discutent les ordres de leurs confesseurs : tentation par laquelle les démons nous provoquent constamment. Il convient avant tout que nous confessions nos péchés à notre seul juge et que nous soyons prêts à les confesser publiquement, s'il nous l'ordonnait ; parce que les blessures exposées à la lumière sont moins sujettes à se corrompre que lorsqu'elles sont tenues cachées.

## I.

De la manière d'être et des pieux exercices d'une communauté régulière et bien établie.

Me trouvant un jour dans un monastère, j'assistai à un terrible jugement auquel présidait l'excellent pasteur qui le dirigeait. Pendant le séjour que j'y fis, un voleur prit l'habit. Dans sa sagesse, le supérieur ordonna qu'on le laissât tranquille pendant sept jours pour qu'il pût examiner à loisir l'état et la règle du monastère. Ce temps écoulé, le supérieur le fit venir en particulier et lui demanda s'il jugeait à propos de demeurer dans sa compagnie, et, en ayant reçu une réponse affirmative, il l'interrogea sur les fautes qu'il pouvait avoir commises. Celui-ci les confessa toutes immédiatement. Pour mieux l'éprouver, le supérieur lui dit : Je veux que vous vous accusiez de toutes ces fautes en présence de la communauté entière. Et lui, en vrai pénitent et comme un homme qui déteste ses crimes du fond du cœur, répondit, en faisant taire toute honte et toute confusion, qu'il était prêt non-seulement à le faire, mais encore à les publier sur les places d'Alexandrie si on le lui prescrivait. C'est pourquoi tous les religieux, au nombre de deux cent trente, ayant été réunis dans l'église, un jour de dimanche, après l'évangile et la célébration des saints mystères, le supérieur ordonna de conduire à l'église le coupable, qui ne fit aucune résistance. Des religieux l'amenèrent donc, les mains liées derrière le dos et vêtu d'un rude cilice, la tête couverte de cendres, en lui infligeant une rude discipline. A la vue de ce douloureux spectacle, tous les religieux demeurèrent interdits et fondirent en larmes et en gémissements, parce qu'aucun d'eux ne savait ce qui se passait. Lorsque le pénitent fut arrivé à la porte de l'église, le supérieur lui commanda d'une voix terrible de s'arrêter ; car tu n'es pas digne, lui dit-il, de franchir le seuil de cette maison. Tout tremblant et rempli de frayeur au son de cette voix qui produisit sur lui l'effet d'un tonnerre, comme il nous l'attesta depuis par serment, il tomba la face contre terre et versa un torrent de larmes. Alors le supé-

rieur, qui réglait toutes ces choses pour son salut et pour donner un exemple de véritable humilité, lui ordonna de confesser publiquement tous les péchés qu'il avait commis, ce qu'il fit avec une profonde humilité, au grand étonnement de ceux qui étaient présents, sans oublier aucune circonstance des homicides, des méfaits, des vols et autres choses qu'il n'est permis ni de dire, ni d'écrire. Après cette confession, le supérieur lui ordonna de couper ses cheveux et d'entrer dans la compagnie des religieux. Etonné de la conduite du supérieur, je lui demandai ensuite la raison de cet étrange arrêt. Lui, en véritable médecin, me répondit : J'ai agi ainsi par deux motifs : D'abord, pour délivrer ce pénitent de l'éternelle honte par la confusion présente, ce qui s'est ainsi réalisé, ô père Jean ! car il ne s'est pas relevé de terre avant d'avoir reçu le pardon de tous ses péchés. Et en cela je ne veux pas que vous gardiez le moindre scrupule ni le moindre doute, parce qu'un des religieux qui étaient présents m'a affirmé qu'il avait vu à ce moment un homme de haute et redoutable stature qui tenait d'une main un papier écrit et de l'autre une plume, et qui, toutes les fois que le pénitent s'accusait d'un péché, l'effaçait avec la plume. Et en cela il avait raison, puisqu'il est écrit : « J'ai dit : Je déclarerai au Seigneur et confesserai contre moi-même mon injustice, et vous m'avez aussitôt remis l'impiété de mon péché. » *Ps. xxxi, 5.* En second lieu, j'ai agi de la sorte parce que j'ai quelques religieux qui n'ont pas entièrement confessé tous leurs péchés. et qui seront bien sûrs entraînés par cet exemple à cette confession générale, sans laquelle personne ne peut obtenir son salut.

J'ai remarqué d'autres faits admirables et dignes d'être signalés, dans cette pieuse communauté, et je vais vous en rapporter quelques-uns ; car j'y suis resté quelque temps et j'observais toujours avec la plus scrupuleuse attention les paroles et les actes des religieux, ne pouvant m'empêcher d'admirer la manière dont ces anges de la terre imitaient ceux du ciel. En effet, ils étaient unis entre eux par un lien de charité si étroit ! bien plus, en s'aimant si tendrement. ils n'avaient rien à redouter de leur mutuelle affection et de son épanchement. Malgré cela, ils s'ap-

pliquaient avec le plus grand soin à ne pas se scandaliser les uns les autres, à ne se procurer aucune occasion de pécher. Et s'il arrivait à quelqu'un d'entre eux d'éprouver de la haine contre un de ses frères, aussitôt le supérieur le séparait de la communauté, comme un homme condamné, et l'envoyait dans un autre monastère réservé à de semblables délits. Il arriva que l'un d'eux médit d'un autre; le supérieur ordonna de le renvoyer de la compagnie en disant qu'il n'y avait pas de raison pour supporter dans le monastère des démons visibles pas plus que les invisibles.

J'ai vu dans ces saints moines des choses vraiment édifiantes et dignes de la plus grande admiration. J'ai vu là une réunion d'hommes qui, unis par le lien de la charité, n'en faisaient qu'un en Jésus-Christ, tous très-expérimentés dans les œuvres de la vie active et contemplative. Ils s'excitaient tant les uns les autres aux choses de Dieu, qu'ils n'avaient pour ainsi dire pas besoin d'y être dirigés par leur père spirituel. C'est pourquoi ils avaient entre eux certains moyens et certaines pratiques pour répondre à leurs desseins. En effet, si en l'absence du directeur il arrivait à quelqu'un d'eux de prononcer des paroles inutiles, dangereuses ou calomnieuses, le frère qui en était témoin faisait secrètement un signe convenu pour rappeler le délinquant au devoir. Et si par hasard celui qui avait été prévenu ne se rendait point à l'avis donné, son compagnon se prosternait alors devant lui et s'en allait de suite. Si parfois la conversation s'engageait, tout l'entretien devait rouler sur le souvenir de la mort et du jugement dernier.

Je ne puis passer sous silence la vertu singulière du cuisinier de ce monastère, qui malgré sa constante occupation était toujours très-recueilli et avait su obtenir la grâce des larmes. Je lui demandai humblement comment il avait fait pour y parvenir. Importuné de mes questions, il me répondit brièvement : Je n'ai jamais songé que je servais des hommes, mais bien Dieu, et je me suis toujours regardé comme indigne de tranquillité et de repos; la vue de ce feu matériel me fait constamment pleurer et penser à la rigueur du feu éternel.

Voici une autre preuve de leur rare piété : J'ai compris que

même lorsqu'ils étaient assis pour manger, ils ne cessaient point leurs exercices spirituels. Pour cela ils avaient des signes convenus pour s'exhorter secrètement les uns les autres à la persévérance dans la prière pendant leurs repas ; et non-seulement pendant leurs repas, mais aussi lorsqu'ils se rencontraient ou qu'ils se réunissaient.

S'il arrivait que l'un d'eux commît quelque imperfection, vous auriez vu les autres frères lui demander instamment de les autoriser à en prévenir le père spirituel pour en recevoir la punition. Et comme ce digne supérieur connaissait cette pieuse émulation de ses disciples, il se servait des corrections les plus bénignes, sachant bien que l'inculpé était innocent, et il ne voulait point s'assurer du vrai coupable. Cela étant, quand est-ce que les paroles oiseuses, les plaisanteries et les railleries trouvaient place parmi eux ?

Lorsqu'il arrivait à deux frères de se disputer, celui qui se trouvait à passer se jetait à leurs pieds pour les apaiser. Et s'il venait à savoir que l'un d'eux gardât rancune à l'autre, il le faisait immédiatement savoir au père qui avait la direction du monastère après l'Abbé, et il s'efforçait, de tout son pouvoir, à ce que le soleil ne se couchât point sur la colère du coupable. *Ephes. iv, 26.* Et si celui-ci s'opiniâtrait dans sa rancune, il lui était défendu de manger jusqu'à ce qu'il eût pardonné. Si enfin il ne voulait point y consentir, il était chassé du monastère. Un zèle dont on retirait de si grands fruits était sans doute bien louable et digne d'être rapporté.

Il y en avait beaucoup, parmi ces hommes saints, de vraiment remarquables dans la vie active et contemplative, dans la sagesse et l'humilité, et vous auriez assisté à un émouvant et divin spectacle en voyant ces vieillards au front couronné de cheveux blancs, à l'aspect si vénérable, toujours prêts comme des enfants à obéir et à courir çà et là, méritant par cela même une grande gloire. J'en vis quelques-uns, parmi ceux qui combattaient depuis cinquante ans sous le joug de l'obéissance, et comme je leur demandais quelle consolation, quel profit ils avaient tiré de tant de soumission, les uns me répondaient qu'ils étaient par-

venus, par ce moyen, à l'abîme de l'humilité, qui les avait délivrés de beaucoup de combats, des assauts redoublés de l'ennemi ; les autres, qu'ils étaient arrivés ainsi à ne plus se souvenir des injures et des opprobres.

J'en ai vu d'autres dignes d'une éternelle mémoire, avec de célestes visages, couverts de cheveux blancs, atteindre à la plus sublime innocence, pleins de simplicité ; récompense de la ferveur de l'esprit, effet de la grâce divine ; non pas cette innocence grossière et ignorante, que nous rencontrons dans les vieillards du siècle que nous avons coutume d'appeler innocents ou fous, je les ai vus, dis-je, dans leur extérieur, doux, affables et joyeux, n'ayant rien de faux, ni d'outré, ni d'apprêt dans leurs paroles et dans leur manière d'être, chose rare, et, dans leur intérieur, prosternés comme des enfants aux pieds de Dieu et de leurs directeurs ; tandis que leurs âmes étaient pleines d'énergie et de colère contre l'ennemi.

Ma vie s'achèverait avant que je ne vinsse à bout d'énumérer toutes les vertus que je rencontrais dans ce monastère, la sainteté qui s'y élevait jusqu'au ciel ; c'est pourquoi j'ai voulu orner cet enseignement des exemples de ces travaux et de ces vertus pour vous encourager à les imiter et suppléer à la faiblesse de ma parole ; car évidemment ce qui est en bas s'embellit et s'éclaire de ce qui est en haut. Mais malgré tout, je vous prierai préalablement de ne pas croire que j'avancerai rien de faux ni d'imaginaire ; là où est le mensonge ne peut régner l'utilité. C'est pourquoi nous continuerons à poursuivre ce que nous avons commencé.

## II.

Il poursuit le même sujet de l'obéissance en rapportant plusieurs exemples.

Un religieux nommé Isidore, qui était un des principaux personnages d'Alexandrie, entra dans ce monastère et y renonça au monde, il y a peu d'années, et j'eus le bonheur de l'y voir. Or, lorsque le supérieur le reçut, augurant par sa physionomie et par d'autres indices que c'était un caractère âpre, inflexible,

orgueilleux et pétri des vanités du monde, il résolut de triompher de l'astuce des démons de la manière suivante. Isidore, lui dit-il, si vous avez pris la ferme résolution de porter le joug du Christ, je veux qu'avant tout vous vous exerciez à l'obéissance. Ce à quoi il répondit : Très-saint Père, de même que le fer est livré aux mains du forger, de même je me soumetts à tout ce que vous ordonnerez. — Je désire donc, ô mon frère, reprit le supérieur, que vous vous teniez à la porte du monastère, et que vous vous prosterniez aux pieds de tous ceux qui y entreront et en sortiront en leur disant : Priez pour moi, mon père, parce que j'ai péché. — Isidore obéit à cet ordre comme un ange obéit à Dieu ; et, après qu'il eut passé sept années dans cet état d'obéissance, et acquis par ce moyen une profonde humilité et une grande componction, le supérieur voulut l'élever de cet humble état, où il avait donné un si bel exemple de patience, à la compagnie des religieux, et l'honorer en lui conférant les ordres qu'il avait si bien mérités. Mais celui-ci lui adressa plusieurs personnes, au nombre desquelles je me trouvais, pour obtenir de lui qu'il le laissât dans ce poste pour y achever sa carrière, donnant à entendre par ces paroles que sa fin et le jour de sa vocation approchaient. C'est ce qui arriva. Au bout de dix jours, le bon supérieur le réintégra dans sa fonction. Et ce fut par cette fonction basse et humiliante qu'il arriva à la gloire ; car sept jours après sa mort, le bienheureux pénitent appela à lui le portier du monastère auquel il avait promis de le demander au Seigneur pour son perpétuel compagnon s'il pouvait obtenir là-haut quelque crédit. Et la chose s'accomplit, ce qui nous fut une preuve évidente des mérites et de la parfaite obéissance d'Isidore, aussi bien que de sa sainte humilité.

Pendant que ce grand et sage religieux vivait, je lui demandai à quel genre d'exercice se livrait son âme, lorsqu'il était à la porte. Et ce mémorable et doux Père me satisfît pour mon édification. Au commencement, me dit-il, je réfléchissais que j'étais là pour mes péchés ; c'est pourquoi je me prosternais aux pieds de tous avec une souveraine amertume et une grande violence. Mais à peine une année s'était-elle écoulée, que je le faisais sans

effort et sans tristesse, espérant de Dieu la récompense de ma patience. L'année suivante, je me jugeai du fond de mon cœur indigne de vivre dans le monastère, indigne du commerce et de la vue des religieux, de la participation aux divins sacrements. Enfin, j'arrivai au point de me trouver indigne de lever les yeux et de regarder personne en face. C'est pourquoi je les tenais baissés vers la terre, et, le cœur non moins humilié, je priais ceux qui entraient et qui sortaient de prier pour moi.

Etant un jour assis à table, ce digne supérieur me dit en se penchant à mon oreille : Voulez-vous que je vous montre une sagesse et une prudence parfaites dans une tête couverte de cheveux blancs? Et comme je lui en témoignai un grand désir, il appela un Père nommé Laurence, qui se trouvait à une table voisine, et qui vivait dans le monastère depuis près de quarante-huit ans. C'était le second prêtre de la chapelle. Celui-ci vint, se mit à genoux devant l'abbé et reçut sa bénédiction. Mais lorsqu'il se fut relevé, il n'en reçut aucune parole et le supérieur le laissa debout, sans manger devant la table. Or, on était au commencement du repas. De sorte que le Père demeura dans cette posture une grande heure et plus, immobile, à tel point que j'en avais honte et que je n'osais pas le regarder, tant il était vénérable et pareil à un vieillard de quatre-vingts ans. Il demeura ainsi sans parler jusqu'à la fin du repas. Et lorsque nous nous levâmes de table, l'Abbé lui commanda d'aller trouver Isidore et de lui réciter le commencement du psaume trente-neuvième : *Expectans, expectavi Dominum, etc.*

Et moi, comme un homme plein de malice, je ne m'abstins point de demander plus tard à ce saint vieillard ce à quoi il pensait dans cette circonstance. Il me répondit qu'il avait placé l'image du Christ dans son supérieur, et que tout ce que celui-ci lui prescrivait lui paraissait venir du Christ. C'est pourquoi, ô Père Jean, poursuivait-il, je ne me croyais pas devant la table des hommes, mais devant l'autel de Dieu, et je priais, ne donnant accès en mon cœur à aucune mauvaise pensée contre mon supérieur, dans lequel j'ai placé toute ma confiance et tout mon amour. Car il est écrit : « La charité n'a point de mauvais soupçons. »

I Cor. XIII, 5. Je veux aussi que vous sachiez, ô mon Père, qu'une fois qu'on s'est livré à la simplicité et à l'innocence on donne moins de prise et d'occasions à l'esprit malin.

Et tel était le saint directeur et Père de ces brebis spirituelles ; tel était le procureur du monastère, chaste et modéré comme tout autre, doux comme il y en avait peu. Le supérieur voulut un jour l'éprouver pour le bien des autres et lui ordonner sans motif, de quitter la chapelle.

Moi, qui savais qu'il était innocent de la faute imputée, je le louais secrètement et j'admirais son innocence ; ce à quoi le supérieur me répondit avec une grande sagesse : « Je sais bien, mon Père, qu'il est innocent ; mais de même qu'il est cruel d'enlever le pain de la bouche de l'enfant qui se meurt de faim, de même il est funeste au prêtre et à ceux qui sont placés sous ses ordres, que celui qui tient la charge de leurs âmes ne leur fournisse pas toujours l'occasion de mériter autant de couronnes que possible, en les exerçant par de dures paroles, des humiliations, des contradictions et des railleries. En effet, s'il agit autrement il s'expose à trois inconvénients : Le premier, celui de priver l'âme dévote des mérites de la patience ; le second, d'enlever aux autres le bon exemple de sa vertu ; le troisième et le principal, de faire perdre ou de diminuer l'humilité et la patience dans ceux qui étaient le plus doués de ces vertus, si le directeur les laisse sans les éprouver, les reprendre ou les exercer en quelque manière, soit par des objections, soit par des humiliations. Il semble les considérer alors comme des hommes accomplis dans la vertu ; car si bonne, si grasse et si fertile que soit la terre, si on cesse de la travailler et de l'arroser, et j'entends par là les épreuves de l'humilité, elle deviendra sauvage, infructueuse, et produira les épines des mauvaises pensées et d'une dangereuse sécurité. C'est pourquoi, pénétré de cette conviction, le grand Apôtre écrivait à Timothée pour lui recommander de reprendre et de blâmer ses inférieurs à temps et à contre-temps. Il *Tim.* IV, 2.

Et comme je lui objectais la faiblesse de l'âge et le découragement de ceux qui, repris sans motif et quelquefois avec raison, pourraient s'échapper du bercail et s'égarer, ce saint pasteur,

armé de la sagesse, me répondit : « L'âme qui pour l'amour de Dieu est étroitement liée par la foi et l'amour à son pasteur, souffrira jusqu'à répandre son sang sans jamais défailir, surtout si elle a été aidée par lui dans la guérison de ses blessures spirituelles, réjouie par ses bienfaits et ses consolations ; car elle se souviendra de celui qui dit, que ni les anges, ni les principautés, ni les vertus, ni aucune autre créature ne pourra nous séparer de l'amour de Jésus-Christ. » *Rom. viii, 38, 39.* Mais celle qui ne serait point ainsi liée et affermie, et, si je puis le dire, collée à lui, il serait miraculeux qu'elle ne fût point inutilement dans le monastère ; son obéissance ne serait pas vraie, mais feinte.

Et certainement ce saint homme ne fut pas déçu dans ses espérances. Loin de là, il forma, perfectionna et offrit au Christ plusieurs de ces pures et parfaites offrandes. Quoi de plus délicieux que de voir et d'entendre la sagesse de Dieu renfermée dans le corps humain ? J'admirais cette foi et cette patience inépuisables dans les humiliations et les abaissements, et je m'étonnais parfois des persécutions dirigées contre ceux qui revenaient du siècle, épreuves qu'ils supportaient non-seulement de la part de l'Abbé, mais aussi de ses inférieurs.

C'est pourquoi, pour mon édification, j'interrogeai un des religieux qui était dans le monastère depuis quinze ans et se nommait Abacyre, parce que je le voyais en particulier fort maltraité de presque tous les autres et quelquefois renvoyé de la table par les servants, parce qu'il était quelque peu incontinent pour la langue. Je lui demandai donc : Pourquoi, frère Abacyre, vous renvoie-t-on ainsi de la table, et vous couchez-vous quelquefois sans manger ? Il me répondit : Croyez-moi, mon Père, c'est de la part de mes frères une manière de m'éprouver et de s'assurer de ma vocation, et ils n'ont point, en faisant cela, l'intention de m'injurier. Connaissant donc leur pensée là-dessus, et celle de notre supérieur, je supporte cela sans aucune peine. C'est ainsi que j'ai souffert pendant quinze ans et que j'espère souffrir encore ; car, lorsque je suis entré dans le couvent, ils m'ont dit que ceux qui quittaient le monde devaient être éprouvés pendant trente ans. Et je tiens cela pour certain, Père Jean, parce

que ce n'est que dans le creuset qu'on éprouve l'or. — La seconde année que j'étais dans le monastère, ce frère Abacyre mourut, et, au moment d'expirer, il dit à ses frères : Je rends grâces au Seigneur et à vous, mes Pères, qui n'avez cessé de m'éprouver pour le bien de mon âme, et par ce moyen m'avez permis jusqu'à ce moment de vivre libre des tentations de l'ennemi. Le vénérable supérieur ordonna avec raison de l'ensevelir, comme un confesseur du Christ, dans le lieu destiné à la sépulture des saints du monastère.

Je croirais faire tort à ceux qui aiment la vertu, si je passais sous silence les mérites et les combats d'un religieux appelé Macédonius qui remplissait les fonctions de premier sacristain dans le couvent. Dans une circonstance, deux jours avant la fête de l'Épiphanie, il demanda à l'Abbé la permission d'aller à Alexandrie pour certaines affaires urgentes, en lui promettant de rentrer à temps pour son office et préparer tout ce qui était nécessaire à la fête. Mais le démon, ennemi du bien, fit naître de telles difficultés que le frère ne put pas rentrer comme il s'y était engagé pour le jour de la solennité. Et comme il ne rentra que le jour suivant, il fut privé de sa charge et condamné à remplir les plus humbles fonctions des novices. Ce modèle de patience et d'humilité accepta cette épreuve de telle manière qu'on n'eût point dit qu'il en fût le sujet, et lorsqu'il l'eut subie pendant quarante jours, le sage supérieur le réintégra dans son premier emploi. Mais le jour suivant, ce religieux lui demanda de le renvoyer à ces humbles fonctions pour avoir commis à Alexandrie un grave délit qui ne devait point s'avouer. Or, le supérieur comprenant qu'il disait cela plutôt par humilité qu'en vérité, ne s'opposa point à ce saint désir de mortification; et vous auriez vu parmi les novices cet homme vénérable, aux cheveux blancs, demander sincèrement à tous de prier Dieu pour lui, parce qu'il était tombé dans le péché de désobéissance. Ce saint religieux me confia depuis pourquoi il avait préféré ces basses fonctions : il n'avait jamais été si bien à l'abri de toutes sortes de tentations, et si rempli des douceurs de la divine lumière. Il appartient aux anges de ne pas faillir; aux hommes de se rele-

ver après être tombés ; les démons seuls persévèrent dans leur péché.

Un Père, qui remplissait la charge de procureur du monastère me raconta le trait suivant : Etant enfant et gardant des animaux, j'eus le malheur de commettre une faute grave. Or, comme j'avais coutume de ne rien cacher dans mon âme, saisissant le serpent par la queue qui est la fin de l'œuvre, je l'apportai au médecin de mes blessures, qui, me souriant joyeusement et me frappant doucement sur la joue, me dit : Allez, mon fils, et continuez sans crainte votre métier comme auparavant. Et moi, fortifié par une foi nouvelle et ayant recouvré la grâce perdue, je courais dans mon chemin plein de joie et de crainte. En rapportant cela, j'ai voulu faire voir clairement le résultat que l'on obtient à révéler de suite ses infirmités à son père spirituel.

Il y a, comme on dit, dans tous les ordres plusieurs degrés et plusieurs différences. C'est pourquoi, comme dans cette compagnie de religieux tous les mérites et tous les caractères ne se ressemblaient point, si le supérieur remarquait chez quelques-uns l'esprit d'ostentation en présence des séculiers qui venaient dans le monastère, il les guérissait de la manière suivante : Il leur adressait publiquement de dures paroles et les chargeait des fonctions les plus basses du couvent. Il obtint ainsi pour résultat, lorsque des étrangers arrivaient au couvent, de faire fuir ces religieux loin de leur présence. De telle sorte que c'était une véritable joie de voir l'empressement que mettait la vaine gloire à fuir la vue des hommes qu'elle avait jusque-là tant recherchée.

Le Seigneur ne voulut pas que je quittasse le monastère sans emporter avec moi le secours des prières d'un admirable et saint homme, appelé Menna, qui tenait le second rang après l'Abbé dans la compagnie, et mourut sept jours avant mon départ, après avoir vécu cinquante ans dans le monastère et être passé par toutes les charges. Tandis que nous célébrions, trois jours après sa mort, l'office accoutumé des trépassés pour le repos de l'âme d'un si grand Père, l'endroit où se trouvait son bienheureux corps fut subitement rempli d'une merveilleuse et suave odeur. Le supérieur permit que l'on découvrit ce corps, et nous vîmes

tout aussitôt s'échapper de ses précieux pieds, comme de deux fontaines, les plus suaves parfums. Alors le supérieur du monastère, se tournant vers la communauté, dit : Vous voyez, mes frères, comment les sueurs de ses travaux et de ses épreuves ont été reçues par Dieu comme un parfum précieux.

Les Pères du couvent nous racontaient de ce bienheureux Menna des choses merveilleuses, entre autres celle-ci : Le supérieur, voulant éprouver sa patience, un jour qu'il rentrait au couvent et qu'il s'était prosterné aux pieds de l'Abbé en lui demandant sa bénédiction, selon l'usage, l'avait laissé prosterné depuis l'entrée de la nuit jusqu'à l'heure de Matines, et qu'alors seulement il lui avait donné sa bénédiction et lui avait permis de se relever; le traitant ainsi comme un homme impatient qui ferait les choses par vanité et ostentation. Le supérieur savait bien avec quelle résignation il supporterait cette épreuve; voilà pourquoi il avait voulu l'offrir en exemple d'édification à tous ses frères. Et comme je demandais, avec curiosité, à un disciple de ce saint homme, initié aux secrets de son maître, qu'il nous communiquait quelquefois, si celui-ci, vaincu par le sommeil, ne s'était pas par hasard endormi dans cette posture, il nous affirma que son maître avait récité le Psautier de David en entier.

Nous n'aurions garde d'oublier d'enchâsser dans la couronne de notre œuvre cette perle. J'agitai une fois en présence des plus vénérables têtes de l'ordre la question de la quiétude de la vie solitaire; et ils me dirent en souriant de leur plus doux visage : Nous, ô Père Jean, hommes de terre, nous choisissons un mode de vie qui ne s'élève pas beaucoup au-dessus de cette terre, et qui prouve que nous comprenons la nécessité de proportionner à la mesure de nos infirmités le genre des dangers et des combats; car il nous paraît plus sûr de lutter avec les hommes qui s'irritent à la vérité, mais s'apaisent aussi, qu'avec les démons qui sont toujours armés et acharnés contre nous.

Un autre de ces anciens, qui m'aimait beaucoup dans le Seigneur et me traitait avec la plus grande familiarité, me donna en peu de mots et dans la plus douce expansion de son âme un sommaire de toute la vie religieuse en me disant : Si, puisque

vous êtes si sage, vous avez véritablement pénétré la vertu de ces paroles de l'Apôtre : « Je puis tout en celui qui me fortifie, » *Philip.* iv, 13, et si le Saint-Esprit a répandu en vous la rosée de la chasteté, et vous a favorisé de la vertu de patience, ceignez vos reins du lien de l'obéissance, et, vous levant de la table du repos, lavez les pieds de vos frères avec un esprit de contrition, ou pour mieux dire, prosternez-vous aux pieds de vos frères avec un esprit soumis et humilié, et placez à la porte de votre cœur des gardes sévères.

Faites aussi que votre âme soit toujours ferme et inébranlable dans ce corps si changeant, et qu'elle jouisse de la quiétude d'esprit malgré les mouvements et les déplacements des membres si inconstants et si légers. Soyez, ce qui est au-dessus de tout, soyez calme et tranquille au milieu de vos inquiétudes. Réprimez les intempérances et les débordements de votre langue, pour qu'elle ne s'égaré pas en contradictions et en disputes, combattez-la soixante-dix fois par jour. Fixez à la croix de votre âme une dure enclume qui, souvent éprouvée par les injures, les dérisions, les malédictions et les contradictions, demeure toujours intacte, polie, égale et inébranlable. Dépouillez-vous de toutes vos volontés comme d'un vêtement de confusion, et marchez ainsi dans la voie de la vertu.

Revêtez-vous, ce qui est rare et difficile, pour aller au combat, d'une cuirasse de foi vive, à l'épreuve de tous les traits de l'infidélité. Imposez le frein de la chasteté au sens du toucher, qui a coutume de s'égarer d'une manière si honteuse. Réprimez aussi par la continuelle pensée de la mort, la curiosité de vos yeux, pour qu'ils ne s'attachent point aux formes et à la beauté des corps; réprimez par une continuelle attention sur vous-même la curiosité de votre esprit, qui, en s'écartant de soi, veut toujours condamner le prochain. Témoignez au contraire à ce prochain une grande charité et une miséricorde sincère. C'est ainsi, ô Père bien-aimé, que tous reconnaîtront que nous sommes les disciples du Christ, qui doivent s'aimer les uns les autres. *Joan.* xiii, 35.

Venez, venez, me disait ce véritable ami, venez vous unir à

nous, et boire à chaque instant le mépris et le blâme comme de l'eau vive ; car le saint roi David ayant éprouvé toutes les joies de la terre disait : « Ah ! que c'est une chose bonne et agréable que les frères soient unis ensemble. » *Ps. cxxxii*, 1. Et si nous n'avons pas encore obtenu ce précieux bien de la patience et de l'obéissance nous n'avons qu'à reconnaître notre faiblesse et à demeurer dans la solitude, séparés du combat, en confessant que ceux-là sont bienheureux qui combattent, et en priant Dieu de leur accorder la patience.

J'avoue que je fus vaincu par les paroles de ce bon père et excellent maître qui avait combattu mon opinion avec l'autorité de l'Evangile et des prophètes, et bien plus encore par la puissance du plus sincère amour. Il en résulta que j'accordai sans peine et de bon cœur la victoire à l'obéissance.

Il me reste à rapporter une vertu bien édifiante de ces bienheureux ; puis, comme qui sort du paradis, je rentrerai dans l'aride matière de mon enseignement. Etant un jour en prière, le supérieur remarqua quelques religieux qui parlaient entre eux, et leur ordonna de se placer devant la porte de l'église, bien qu'ils fussent des plus anciens ecclésiastiques du monastère, et de se prosterner, pendant sept jours, devant tous ceux qui entreraient ou sortiraient.

Ayant remarqué un des religieux plus attentif que les autres au chant des psaumes et dont la physionomie, s'animant au commencement des hymnes, laissait croire qu'il parlait avec quelqu'un, je lui demandai ce que cela signifiait. Lui, désirant me satisfaire, me dit : J'ai coutume, père Jean, au commencement de l'office divin de recueillir avec le plus grand soin mon cœur et mes pensées, et je leur dis en les convoquant : Venez, prosternons-nous devant le Christ notre Dieu et notre Roi, et adorons-le.

Je vis aussi un religieux qui remplissait les fonctions d'économe et qui portait suspendu à sa ceinture un petit livre où il écrivait chaque jour toutes ses pensées et en rendait compte à son supérieur. J'en vis d'autres faire de même, et je sus que c'était d'après l'ordre de leur supérieur.

Le supérieur chassa une fois de la compagnie un religieux

qui avait injurié un autre religieux. Mais celui-là demeura sept jours à la porte du monastère en demandant humblement pardon. Le supérieur ayant appris qu'il avait passé ces sept jours sans manger, lui fit dire que s'il voulait demeurer dans le monastère il devrait habiter avec les pénitents. Le religieux y ayant consenti, le supérieur ordonna de le conduire parmi ceux qui faisaient pénitence de leurs péchés, ce qui fut exécuté.

Et puisque l'occasion se présente, je dirai deux mots de ce lieu de pénitence. Il était séparé d'un mille du monastère principal et s'appelait prison. En effet, comme une véritable prison il était privé de toute consolation humaine. On n'y recevait pour toute subsistance que du pain et des herbes. C'est là que le supérieur faisait enfermer ceux qui avaient commis des fautes graves, et il ne les en tirait que lorsque le Seigneur lui faisait comprendre qu'il les avait pardonnés. Ils n'étaient pas réunis ensemble, mais séparés, et lorsqu'il y en avait trop, ils étaient de deux en deux. Le supérieur leur avait donné pour directeur un homme distingué par sa vertu, nommé Isaac, qui obligeait tous ceux qui étaient confiés à ses soins de prier pour ainsi dire constamment. Il y avait une grande quantité de feuilles de palmier destinées à des travaux manuels pour chasser la paresse. Telle est la vie, tel est l'état, telles sont les résolutions de ceux qui, de ferme propos, désirent voir la face du Dieu de Jacob. Certes, c'est une belle chose de s'édifier de la vie des saints, mais travailler à les imiter est la seule chose qui puisse nous procurer le salut.

### III.

Suite de la doctrine de l'obéissance ; différents avis et documents qui la concernent.

Lorsque, réprimandés par nos supérieurs, nous nous affligeons et nous nous tourmentons, rappelons-nous nos péchés, pour que le Seigneur, en voyant l'épreuve qu'il veut que nous supportions, nous décharge de ces péchés et change notre douleur en joie : car ses consolations ont coutume de nous être prodiguées en raison de l'étendue de nos douleurs. *Ps. xciii, 19.* N'oublions pas

les paroles de celui qui dit au Seigneur : « Combien m'avez-vous fait éprouver d'afflictions différentes et très-pénibles ; et en vous tournant de nouveau vers moi vous m'avez comme redonné la vie et retiré des abîmes de la terre. » *Ps. LXX, 20.* Bienheureux celui qui, provoqué chaque jour par les injures et les mauvais traitements, souffre avec patience en faisant effort sur lui-même, parce que celui-là se réjouira avec les martyrs et sera couronné avec les anges. Bienheureux le religieux qui, à chaque heure du jour, se juge digne de toute contradiction et de toute humiliation. Bienheureux celui qui a mortifié sa propre volonté jusqu'à la fin de sa vie et s'est confié entièrement à son directeur spirituel ; car il sera placé à la droite du Seigneur, qui s'est montré obéissant jusqu'à la mort.

Celui qui ne veut pas de la réprimande juste ou injuste, ne veut pas de la vie. Au contraire, celui qui la supporte avec ou sans peine, obtiendra bientôt le pardon de ses fautes. Présentez à Dieu du fond de votre cœur la confiance et l'amour sincères que vous éprouvez pour votre père spirituel, et Dieu lui découvrira secrètement cet amour et cette confiance pour qu'il vous aime, lui aussi, et s'occupe des affaires de votre salut avec plus de zèle et d'attention.

Celui qui est toujours prêt à confesser ses mauvaises pensées, fait preuve d'une grande foi ; mais celui qui les cache profondément dans son cœur, est dans la mauvaise voie. Si quelqu'un désire connaître le degré de sa charité et de son amour pour son prochain, qu'il examine s'il pleure sur les fautes de ses frères et s'il se réjouit de leur prospérité.

Celui qui persiste dans ses opinions, fussent-elles vraies, doit être assuré que c'est le démon qui le pousse à cela. S'il agit ainsi avec ses égaux, peut-être le blâme de ses supérieurs parviendra-t-il à le corriger ; mais s'il apporte cette ténacité contre les avis de ceux qui sont au-dessus de lui par la science, il ne pourra être guéri sans le secours de l'art divin.

Quiconque n'est pas humble dans ses paroles ne le sera pas dans ses actes ; car celui qui est infidèle sur un point le sera bientôt sur plusieurs ; il ne fera point cas de l'autorité de ses

supérieurs ; il travaillera en vain ; car il ne retirera point de fruits, mais simplement sa condamnation, de l'état d'obéissance.

Celui qui gardera sa conscience pure, en vivant dans la soumission à son père spirituel, attendra la mort sans crainte, comme qui espère le sommeil, ou pour mieux dire la vie, persuadé qu'à l'heure de la mort il ne lui sera pas demandé un compte aussi sévère qu'à son père spirituel lui-même.

Si quelqu'un, sans y être contraint par l'obéissance, s'est chargé de quelque fonction dont il se soit écarté contre son attente, qu'il n'en rejette pas la faute sur celui qui lui a remis les armes, mais bien sur lui-même qui les a acceptées. En effet, elles lui ont été données pour combattre les ennemis, et non pour les tourner contre lui et se percer le sein. Mais s'il s'en est chargé par obéissance, après avoir décliné sa faiblesse, qu'il ne se tourmente point, car s'il tombe il ne mourra point.

Je ne sais comment j'avais oublié, ô bien aimés Pères, de vous offrir ce doux pain de vertu ; car j'en ai vu au milieu de vous qui poussaient l'obéissance envers le Seigneur jusqu'à se laisser maltraiter, injurier, humilier chaque jour, afin que lorsqu'ils mériteraient réellement de l'être, ils fussent préparés par cet exercice et cette sorte d'escrime à le supporter, en y étant pour ainsi dire familiarisés.

L'âme qui est sans cesse occupée de l'aveu de ses fautes n'a garde de les commettre ; parce que nous avons coutume de tomber plus facilement dans les fautes que nous évitons de confesser, les croyant garanties par le secret et l'impunité. Lorsque notre père étant absent, nous nous le figurons présent, et que nous nous imaginons qu'il entend nos paroles et voit nos actions, et que, dans cette croyance, nous évitons ce qui pourrait lui déplaire, croyons alors que nous avons atteint à l'obéissance libre et sincère. En effet, les écoliers paresseux ont coutume de se réjouir de l'absence du maître, que les écoliers diligents et appliqués déplorent, au contraire.

Je demandai à l'un des plus éprouvés parmi eux comment il se faisait que l'obéissance entraînait l'humilité avec elle, et il me répondit : Celui qui pratique l'obéissance, bien qu'il ait le don

des larmes, qu'il ressuscite les morts, et soit vainqueur dans tous les combats, le rapporte aux prières de son père spirituel, et demeure ainsi dégagé de la vaine enflure de l'orgueil. Comment pourrait-il se glorifier de ce qu'il est certain de n'avoir point obtenu par lui-même, mais par le secours de son père? Le solitaire n'a pas ce secours; c'est pourquoi il offre plus de prise à la vanité, lorsqu'elle lui souffle qu'il doit ses avantages à lui-même. Lorsque celui qui pratique l'obéissance aura échappé aux liens de l'insubordination et de l'orgueil, il demeurera toujours soumis et docile au Christ.

Le démon s'agite contre ceux qui observent l'obéissance de toute manière : tantôt c'est contre leurs corps qu'il se déchaîne; tantôt il travaille à les endurcir, à les rendre impatientes, tristes, stériles, intempérants, lents à la prière, portés au sommeil, lourds d'esprit, pour qu'en se voyant ainsi privés des fruits qu'ils espéraient retirer de l'obéissance, ils s'en dégoûtent et reviennent en arrière, au lieu de reconnaître dans cet état de stérilité et d'abandon une faveur particulière de Dieu, qui leur fournit ainsi l'occasion et le sujet de s'humilier profondément.

Souvent l'auteur de ces ruses fut vaincu à force de douleur et de patience; mais aussitôt après surgissait un autre ennemi armé d'une tentation opposée. Car parmi les hommes adonnés à l'obéissance, j'en ai vu beaucoup de fervents, de joyeux, d'abstinents, d'appliqués et de zélés, qui étaient parvenus à ce point par le secours de leur père, et avaient remporté de nombreuses victoires, et que les démons assaillirent en leur inspirant qu'ils étaient prêts et aptes à la vie de la solitude, qui devait les faire arriver au comble de la plus pure quiétude. Et, persuadés de cela, ils abandonnaient le port sûr pour courir les dangers de la haute mer, où surpris par la tempête, et sans pilote pour les diriger, ils étaient tristement engloutis par l'océan en fureur. Car il est nécessaire que cet océan se soulève, se trouble et s'irrite pour rejeter sur la terre tous les éléments que les fleuves lui ont apportés. De même il faut que l'homme du monde, qui entre en religion, soit éprouvé par les tempêtes de la vie monastique et la discipline du père spirituel, pour chasser, par ce moyen, loin de

lui les immondices des passions et des instincts qu'il a apportés avec lui. C'est ainsi qu'en observant les choses avec soin, nous verrons qu'à ces agitations et ces tempêtes succèdent un doux calme et une profonde tranquillité. Après ces épreuves, nous pouvons entrer avec plus de sécurité dans la vie contemplative.

Celui qui obéit à son père spirituel pour certaines choses, et non pour d'autres, ressemble à celui qui mettrait dans l'œil tantôt de l'alcool, tantôt de la chaux. Car, ainsi qu'il est écrit, si l'un bâtit et si l'autre détruit, que gagneront-ils que de la peine? *Eccli.* xxxiv, 28. Vous donc, ô mon fils, qui obéissez pour l'amour de Dieu, ne vous laissez pas tromper par l'esprit d'orgueil en confessant vos fautes à votre directeur sous la responsabilité d'autrui; car nul ne peut s'affranchir de l'éternelle confusion, sans la confusion d'ici-bas. Découvrez, dévoilez, mettez à nu vos plaies pour votre médecin; faites-les lui voir sans honte. Dites-lui, voici mes plaies, voici mes blessures, et c'est moi qui les ai faites, moi seul; je ne dois les attribuer ni aux hommes, ni aux esprits, ni au corps, ni à toute autre cause, mais à ma seule négligence.

Et lorsque vous vous confesserez ainsi, vous devez être dans l'attitude et les pensées d'un coupable condamné à mort, les yeux baissés vers la terre, et, s'il était possible, prosterné devant le médecin et le maître en répandant un torrent de larmes, comme si vous étiez aux pieds du Christ. Les démons ont coutume quelquefois de nous exciter à ne pas nous confesser, ou du moins à le faire au nom d'autrui, comme si nous accusions le prochain. Il faut se garder de les écouter. Si, comme il est vrai, la coutume a tant de pouvoir que tout en dépend, elle sera sans doute beaucoup plus puissante dans le bien que dans le mal; car elle a alors Dieu pour aide.

Ne vous découragez pas, ô mon fils, par le travail de plusieurs années, jusqu'à ce que vous ayez senti en vous cette bienheureuse quiétude et cette paix après lesquelles nous aspirons tous. Et si dès le principe vous vous êtes offert de tout votre cœur pour l'amour de Dieu à toute espèce d'ignominies, ne regardez pas comme une chose indigne de confesser à votre soutien et à votre maître toutes vos fautes avec un visage et un cœur contrits,

comme si vous les confessiez à Dieu même ; car j'ai souvent vu des coupables qui, malgré leur misérable état de péché, sont parvenus par la puissance d'une sincère confession et d'une bonne contrition, à apaiser la sévérité du juge et à changer sa justice en miséricorde. C'est pourquoi le glorieux précurseur du Christ, avant de baptiser ceux qui venaient lui demander le baptême, leur demandait cette humble confession de leurs fautes, dans l'intérêt de leur salut. *Matth.* III, 6.

Ne nous étonnons pas si après cette confession nous sommes assaillis et tentés ; il vaut mieux combattre les révoltes de la chair que l'orgueil de l'esprit. Ne vous laissez pas aller à l'enthousiasme aussitôt que vous entendez raconter la vie des solitaires que l'on nomme anachorètes, parce que vous appartenez à l'armée des martyrs ; et, quoiqu'il vous arrive d'être blessé dans la bataille, ne vous empressez pas de vous retirer des rangs de vos frères. En effet, c'est surtout alors que nous sommes frappés que nous avons besoin de médecin ; si celui qui a un aide a bronché et est tombé, celui qui n'en a point non-seulement tombera, mais périra. Lorsqu'il nous arrive de tomber ainsi, aussitôt les démons saisissent l'occasion pour nous inspirer de fuir et de nous retirer dans la solitude, pour ajouter ainsi blessures sur blessures.

S'il arrivait que notre médecin se déclarât impuissant ou insuffisant, il faudrait en chercher un autre, car il en est bien peu qui se sauvent sans le secours d'un bon médecin. Qui nierait qu'à défaut d'un pilote expérimenté le navire surpris par une forte tourmente périrait ? L'humilité naît de l'obéissance, comme nous l'avons dit plus haut ; et de l'humilité, la tranquillité d'âme. « Le Seigneur, dit le Prophète, s'est souvenu de nous dans notre humiliation et nous a délivrés de nos ennemis. » *Ps.* cxxxv, 23. D'où nous pouvons conclure que la tranquillité naît de l'obéissance, puisque celle-ci nous donne l'humilité, qui est mère de la tranquillité ; puisque l'une est le principe de l'autre, comme Moïse l'est de la loi. Ensuite la fille perfectionne la mère, c'est-à-dire que l'humilité perfectionne l'obéissance, comme Marie perfectionne la synagogue.

Ceux-là méritent sans doute un grand châtimeut aux yeux de Dieu, qui, après avoir expérimenté la sagesse du médecin pour leurs blessures, l'abandonnent pour un autre avant d'être parfaitement guéris. Ne fuyez pas, ô mon fils, celui qui le premier vous a offert à Dieu, car vous n'en trouveriez pas un autre auquel vous pussiez vous confier comme à lui. Il ne serait pas prudent de la part d'une recrue de livrer immédiatement bataille, pas plus qu'un religieux novice, qui n'a pas encore expérimenté l'état des passions et des troubles de son âme, ne doit se retirer dans la solitude ; si celui-là court des dangers pour son corps, celui-ci s'y expose pour son âme. Il vaut mieux, dit l'Écriture, être deux ensemble, que d'être seul. *Eccli. iv, 9*. Il est donc préférable que le fils soit uni à son père, pour qu'avec l'aide de ses efforts et le secours de la grâce divine, il puisse résister à la violence de ses passions et de ses mauvaises habitudes.

Celui qui prive le disciple de cette providence est comme celui qui prive l'aveugle de son guide, le troupeau de son berger, l'enfant de son père, le malade du médecin, le vaisseau du pilote, ce qui ne peut se faire sans danger pour les deux parties. Et celui qui, sans l'aide de son directeur, veut combattre les esprits malinges, il serait miraculeux qu'il ne tombât point en leur pouvoir.

Que ceux qui vont trouver le médecin du corps pour se faire guérir examinent bien au commencement de leur mal le degré de leurs douleurs, et que ceux qui s'adressent au médecin de l'âme considèrent le degré de leur humilité ; car dans les premiers la diminution des douleurs est un signe d'amélioration ; et les seconds peuvent regarder comme un indice de salut l'augmentation de leur humilité, de leur mépris et de leur sévérité pour eux-mêmes. Que votre conscience soit le miroir où vous examinerez votre soumission et votre obéissance ; car elle vous dira la vérité.

Ceux qui, vivant dans la solitude, possèdent un père spirituel, n'ont que les démons pour adversaires ; mais ceux qui sont réunis en communauté ont les démons et les hommes à combattre. Les premiers, constamment placés sous les yeux du maître gardent ses préceptes avec le plus grand soin ; quant aux seconds, exposés à le perdre quelquefois de vue, ils les violent

plus souvent. Mais si, malgré cela, ils sont attentifs et patients, ils effaceront cette faute par la souffrance des injures et mériteront une double couronne.

Veillons sur nous-mêmes avec la plus grande attention, bien que nous soyons en religion; car souvent il arrive que les navires font naufrage au port, surtout ceux qui portent en eux un ver rongeur, qui représente le vice de la colère. Tant que nous sommes sous la direction de notre maître, faisons l'aveu de notre ignorance avec une grande humilité et accoutumons-nous à cela; l'homme modeste est fils de la philosophie et ordinairement plein de sagesse. Je vis une fois un religieux enlever la parole à son maître en lui donnant à entendre qu'il savait tout ce qu'il pourrait lui apprendre; et par cet acte d'orgueil le faire désespérer de sa soumission.

Examinons avec soin et le plus attentivement possible, quand est-ce que l'on doit préférer à la prière le ministère extérieur; car il n'est nécessaire de prier que lorsque l'obéissance ou la charité le réclame.

Mettez aussi votre attention, lorsque vous êtes avec vos frères, à ne point paraître plus parfait qu'eux; vous commettez deux fautes en cela : vous les troublez, d'abord, par cette fausse et feinte apparence; et, en second lieu, vous commettez un péché d'orgueil et d'arrogance. Efforcez-vous d'être vigilant et empressé au dedans de vous-même, mais ne le faites point voir par ostentation dans vos paroles ni dans vos actes. Suivez ce conseil, bien que vous ne soyez point porté à vous élever au-dessus des autres; car, s'il en était ainsi, vous devriez vous appliquer bien davantage à ressembler à vos frères. Je vis aussi un mauvais disciple se glorifiant orgueilleusement en présence de ses frères des vertus de son maître, et qui, croyant tirer vanité de cet avantage d'autrui, n'en tira que de la confusion. En effet, tous se tournèrent vers lui et lui dirent : Comment se fait-il qu'un si bon arbre n'ait donné qu'un rameau stérile ?

Ne croyons pas avoir atteint la vertu de patience parce que nous serons arrivés à supporter courageusement les réprimandes de notre père; il faut encore les souffrir avec constance, et

pousser la résignation jusqu'à supporter le mépris de tous les hommes. Certes, il y a moins de mérite à nous montrer patients envers notre père, à qui nous devons le respect et la reconnaissance pour le soin qu'il a de nous. Buvez les amertumes et les dédains dont les hommes, sans distinction, vous abreuveront, et buvez-le comme une liqueur de vie ; car celui qui vous traite ainsi vous offre un salutaire remède contre le plaisir et la luxure, puisqu'il prépare en vous par ce breuvage une intime et profonde chasteté, une pure et divine lumière.

Que personne ne se glorifie en lui-même lorsqu'il voit que sa vie et ses exemples profitent à ses frères ; les voleurs sont alors plus près qu'on ne le croit. Souvenez-vous que le Seigneur a dit : « Lorsque vous aurez accompli tout ce qui vous est commandé, dites : Nous sommes des serviteurs inutiles ; nous n'avons fait que ce que nous étions obligés de faire. » *Luc. xvii, 10*. Et lorsque Dieu examinera dans sa justice nos actions, à l'heure de la mort, la chose apparaîtra.

Le monastère est un paradis terrestre. Nous devons donc y préparer nos cœurs pour qu'ils soient tels que les anges sont dans le ciel. Il en est dans ce paradis qui ont des cœurs de pierre ; d'autres des cœurs de cire ; et cela, pour que les uns fuient l'orgueil et les autres se fortifient. Il faut peu de feu pour amollir la cire, et un peu d'humiliation supportée avec patience suffit quelquefois pour apaiser, adoucir et effacer la fierté, la dureté et l'endureissement d'un cœur. Je vis une fois deux religieux qui en épiaient un autre dont les épreuves et les gémissements témoignaient de sa lutte dans ce genre d'exercice. Mais l'un l'observait dans l'intention et avec le désir de l'imiter ; et l'autre afin de se moquer de lui publiquement lorsque l'occasion lui en serait fournie. Cela vous montre en quoi l'intention que nous apportons dans nos jugements peut les faire différer.

Ne soyez pas indiscrètement réservé pour ne pas peser sur les autres par les rigueurs de votre silence ; car, ainsi qu'il est écrit, « il y a le temps de se taire et le temps de parler. » *Eccli. iii, 7*. Ne soyez pas non plus dissimulé dans vos discours, ni vindicatif lorsqu'on vous fait quelque chose ; car c'est là le propre des pertur-

bateurs de l'ordre et de la tranquillité. J'ai vu quelquefois les âmes se manifester par leurs faiblesses et leurs tristesses, d'autres fois par une gravité feinte ; et je me suis étonné de cette différence dans les imperfections dont les unes sont sincères et évidentes, et les autres colorées d'une apparence de vertu.

Celui qui vit dans la société des religieux ne profite pas quelquefois autant du chant des psaumes que de la prière particulière, parce que le chant détourne souvent l'attention de leur sens et de leur vertu. Combattez de toutes vos forces et réprimez sans cesse l'imagination inquiète et vagabonde, vous recueillant toujours en vous-même, surtout au moment de la prière et des offices ; bien que Dieu n'exige pas de ceux qui vivent dans l'obéissance des prières exemptes de toute inquiétude et de toutes pensées orageuses.

Ne vous attristez pas si, pendant que vous êtes en oraison, l'ennemi entre à la dérobée dans votre âme, et, comme un voleur, surprend votre attention ; mais reprenez courage, et confiez-vous en Dieu lorsque vous aurez fait ce que vous devez, c'est-à-dire travaillez à maîtriser vos pensées pour les empêcher de courir de côté et d'autre ; car il n'est donné qu'aux anges d'être à l'abri de ces larcins. Celui qui est intimement décidé à ne point fuir le combat, fût-il entouré de mille morts corporelles et spirituelles, n'est pas aussi facilement envahi par les pensées vagabondes ; parce que ces doutes intérieurs, cette inconstance et ce changement de positions ont toujours coutume d'entraîner des dangers, des épreuves et des luttes de pensées.

Ceux qui sont enclins aux pèlerinages vivent errants ; rien ne s'oppose davantage à notre utilité que cette suite de changements faciles et téméraires. Si vous vous trouviez avec quelque médecin des âmes, ou dans quelque lieu destiné aux cures spirituelles, observez attentivement, comme fait un voyageur curieux, et examinez secrètement tout ce que vous y verrez. Et si vous y trouvez des remèdes à vos infirmités, surtout pour votre orgueil, recueillez-vous sérieusement, et vendez-vous pour l'or de l'humilité ; passez un contrat signé de la main de l'obéissance en prenant pour témoins les saints anges, en présence des-

quels vous rompez le sceau de votre propre volonté, pour que, ne dépendant plus de vous, vous deveniez soumis à ceux qui doivent vous guérir et vous perfectionner. Si, abandonnant ce lieu de repos pour reprendre votre volonté, vous allez à droite et à gauche, vous perdrez le fruit de ce contrat. C'est pourquoi vous devez regarder le monastère comme votre tombeau, et il doit vous avertir que personne n'en peut sortir jusqu'à la résurrection des morts. Et si quelques-uns en sont sortis, comme cela est arrivé pour la résurrection de Lazare, songez qu'ils sont morts ensuite, et priez le Seigneur pour qu'il ne vous en arrive pas autant spirituellement.

Lorsque les lâches et les paresseux sentent qu'on leur commande des choses pénibles, ils ont coutume de louer la vertu de la prière; mais lorsque au contraire il s'agit de choses faciles, ils fuient loin d'elle comme loin du feu.

Il en est qui, occupés de fonctions dans le but de soulager et d'édifier leurs frères, s'interrompent pour accourir à leurs besoins spirituels, et ceux-là font bien. Mais ceux qui agissent ainsi par paresse ou par vanité, en prétextant qu'ils veulent s'adonner à leurs affaires spirituelles, détruisent le bien qu'ils peuvent faire, par la mauvaise intention qu'ils y apportent.

#### IV.

Suite du même sujet de l'obéissance avec plusieurs preuves et exemples à l'appui.

Si, dans quelque état que vous soyez, vous remarquez que les yeux de votre esprit sont privés de lumière et d'utilité, faites en sorte de sortir le plus tôt possible de cet état pour passer dans un autre plus profitable. Il est vrai que le mal est mal partout, comme le bien est bien, en supposant que les circonstances de lieu n'y influent point d'une manière ou de l'autre. Des paroles injurieuses et outrageantes furent souvent dans le monde la cause de morts et de discordes; mais en religion la gourmandise et l'intempérance sont une cause de perte. Si vous vous appliquez à réprimer les exigences de cette passion, vous aurez

partout la paix et le repos ; mais si vous vous laissez dominer par elle, vous serez partout exposé aux dangers qui en résultent.

Le Seigneur éclaire ceux qui sont soumis pour leur faire voir les vertus de leurs maîtres, et les empêche de voir leurs défauts. C'est le contraire de ce que fait le démon, ennemi de tout bien. Soyons, ô mes fils, un exemple et un type d'obéissance ; que notre âme soit toujours comme ce vif argent qui, bien que caché sous d'autres matières, demeure pur et dégagé de tout mélange : qu'elle soit ainsi en se répandant dans toutes les choses imposées par l'obéissance.

Que ceux qui sont appliqués et diligents pour la garde d'eux-mêmes s'abstiennent de juger ceux qui ne le sont point, pour n'être pas plus gravement condamnés qu'eux. Je pense que c'est pour cela que Job a mérité le nom de Juste ; car, vivant au milieu des méchants, il se garda de les juger. Nous devons toujours travailler à avoir l'esprit libre et tranquille ; mais surtout lorsque nous chantons et que nous prions, parce que c'est principalement alors que les démons nous attaquent.

Celui-là mérite assurément d'être tenu pour un vrai ministre de Dieu qui, le corps sur la terre et traitant des affaires humaines, a son âme dans le ciel par la prière. Les injures, les outrages, les mépris, sont amers comme de l'absinthe à l'âme de celui qui veut pratiquer l'obéissance ; les louanges, au contraire, les honneurs, la bonne réputation, sont choses douces comme du miel ; mais l'absinthe purge des mauvaises humeurs, tandis que le miel augmente la bile.

Confions-nous sans crainte à ceux qui ont charge de nos âmes, bien qu'ils nous commandent quelquefois certaines choses qui à première vue nous paraissent contraires à notre propos et à notre utilité ; alors la confiance que nous avons en eux se mesure au degré de notre humilité, et c'est là la première preuve de notre fidélité à leur égard, puisque nous leur obéissons dans des choses contraires à notre manière de voir.

De l'obéissance naît, comme nous l'avons déjà dit, l'humilité, et de l'humilité la circonspection, ainsi que le prouve profondément et brillamment le grand Cassien dans le sermon qu'il fit

sur la circonspection ; et la circonspection répand dans notre âme une lumière qui, quelquefois, par une grâce particulière de Dieu, nous fait connaître et prévoir les choses futures.

Qui donc ne s'empresserait pas d'accourir dans cette voie de l'obéissance en voyant qu'elle abonde de tant de biens ? C'est de cette rare vertu que parlait le Psalmiste inspiré lorsqu'il disait : « Vous avez, ô Dieu ! préparé par un effet de votre douceur une nourriture pour le pauvre. » *Ps. LXVII, 10.* Or le pauvre c'est l'homme véritablement humble et obéissant. N'oubliez point tant que vous vivrez ce grand serviteur de Dieu qui n'entendit jamais, pendant dix-huit ans, prononcer à ses oreilles, par son maître, ces paroles : Que Dieu te sauve, sans entendre aussi dans son âme ces autres paroles : Non pas que Dieu te sauve, ce qui est incertain et futur, mais, tu es sauvé.

Il en est qui ne savent pas obéir et qui, en voyant la bonté et la douceur de leur père spirituel, s'appliquent à incliner sa volonté vers la leur. Qu'ils sachent donc qu'ils perdent la couronne de l'obéissance ; car l'obéissance est la complète renonciation à sa propre volonté, sans feinte et sans artifice. Quelques-uns, après avoir reçu un ordre qu'ils comprennent n'être pas conforme à la manière de voir et aux intentions de celui qui le donne, refusent d'y obtempérer. D'autres, au contraire, bien que découvrant cette opposition, obéissent purement et simplement. Qui vous paraît avoir le mieux accompli la loi de l'obéissance ? N'est-ce point celui qui ne s'est pas tant attaché aux paroles qu'à la volonté ?

Il n'est pas possible que le diable travaille contre lui-même. C'est pourtant ce que se persuadent ceux qui vivent négligemment dans la solitude ou dans le monastère, et qui, lorsque le démon leur persuade de changer de position sous prétexte de vertu, s'imaginent que c'est parce qu'ils ont changé de dispositions, tandis que c'est pour les tromper subtilement. C'est pourquoi, lorsque nous sommes tentés d'une façon importune de changer de place, regardons cela comme une preuve d'avancement. En effet, si nous ne profitons pas là où nous sommes, nous ne serions pas si tentés par l'ennemi de déloger.

Je ne veux point taire ni cacher ce qu'il serait mal de cacher et de taire. Jean Sobbayete, cet homme si parfait et que j'aimais tant, m'a raconté des choses admirables à entendre et à rapporter. Or, voici ce qu'il m'a dit et que je garantis sur la foi de la véracité de ses paroles aussi bien que de la pureté de ses actes.

Il y avait dans mon monastère d'Asie, car c'est de là que venait ce saint homme, un vieillard très-relâché et déréglé. Et ce que j'en dis n'est point pour le condamner, mais pour rendre témoignage à la vertu. Or il avait un disciple tout jeune nommé Acacius, qui lui était venu je ne sais comment. Ce jeune homme était simple d'esprit et de caractère, mais très-raisonnable et très-prudent ; et il passa par tant d'épreuves avec ce vieillard, qu'elles paraîtraient incroyables si je les rapportais ; non - seulement il le maltraitait par des injures, des outrages et des humiliations, mais encore il allait jusqu'à le frapper. Et le jeune homme souffrait tout cela, non parce qu'il était insensible, mais parce qu'il comprenait combien cela lui était utile. Le voyant ainsi chaque jour en butte à tant d'afflictions et traité comme un véritable esclave, je lui disais souvent : Comment allez-vous aujourd'hui, frère Acacius ? Lui me montrait aussitôt, avec le doigt, un œil plombé et gonflé ; d'autres fois une blessure au cou ou à la tête. Et moi, connaissant qu'il était un modèle de patience, je lui disais : C'est bien, c'est bien ; souffrez virilement, vous cueillerez le fruit au bout. Ayant donc passé neuf ans sous les ordres de ce cruel et dur vieillard, il mourut et fut enseveli dans le cimetière des Pères. Cinq jours après, le maître d'Acacius vint trouver un autre vieillard qui demeurait dans le même monastère, et lui dit : Père, Acacius est mort. Ce saint vieillard en l'entendant lui répondit : En vérité, mon père, vous ne me persuaderez pas cela. Celui-ci lui dit alors : Venez donc avec moi, et vous le verrez. Le saint vieillard se leva aussitôt et le suivit au cimetière, et adressant la parole à Acacius, comme il l'eût fait de son vivant, car pour lui il n'était point mort, mais bien vivant dans le ciel, il lui demanda : Frère Acacius, êtes-vous mort ? Alors ce saint disciple de l'obéissance lui répondit de sa tombe : Comment, ô mon père, un homme adonné à l'obéissance peut-il mourir ? C'est pourquoi

le vieillard qui était son maître, épouvanté de ce qu'il entendit, tomba sur la terre qu'il arrosa de ses larmes et demanda à l'Abbé du monastère la permission de bâtir une cellule à côté de ce tombeau. Et il vécut là dans la modération et disait toujours au Père : Je suis homicide.

Ce saint homme me rapporta autre chose comme si cela fut arrivé à un autre; mais je vérifiai plus tard qu'il s'agissait de lui. Un jeune homme fut donné pour disciple, dans le même monastère d'Asie, à un moine doux et pacifique. Or, comme le jeune homme voyait que le moine le traitait et l'honorait avec douceur, ce qui est un danger pour plusieurs, comprenant prudemment ce qui lui convenait, il demanda au vieillard la permission de s'en aller; ce qu'il obtint facilement parce que le vieillard avait un autre disciple. Il se sépara donc de lui avec une lettre de recommandation pour un monastère qui se trouvait dans la région du Pont. Or, la première nuit qu'il passa dans ce monastère, il vit en songe certaines personnes qui lui demandaient compte de sa vie, et qui, après ce terrible examen, lui déclarèrent qu'il devait cent livres d'or. A son réveil, interprétant la vision, il se dit : Père Antiochus, c'est ainsi qu'il s'appelait, tu as une forte dette à payer. C'est pourquoi je demeurai, continua-t-il, pendant trois ans dans le monastère, soumis à l'obéissance envers tous sans exception, aux mépris et aux injures de tous comme un étranger; et j'étais en effet le seul moine étranger dans le couvent. Ces trois années écoulées, je revis en songe quelqu'un qui me dit que j'avais payé dix livres sur la somme due. En me réveillant je compris la vision. Si je n'ai payé que dix livres, me dis-je, quand paierai-je le reste? Et continuant à me parler : Pauvre Père Antiochus, il te faut souffrir encore et supporter d'autres épreuves et d'autres ignominies. Je commençai donc à me faire passer pour imbécile et idiot, sans laisser pour cela de remplir l'obligation que j'avais. Et les pères me voyant obéir avec une telle régularité et une telle satisfaction, me chargeaient de tout ce qu'il y avait de plus pénible dans le monastère. Et comme je persévérai trois ans dans ce nouvel ordre de vie, ceux qui m'étaient déjà apparus revinrent et me dirent que j'avais acquitté la dette en entier. Il

résulta de là que toutes les fois que les pères me traitaient rudement, je me rappelais aussitôt mon obligation et je souffrais tout avec patience. Telle est l'histoire que le sage Jean me raconta, comme si elle fût arrivée à un autre. C'est pourquoi il avait pris le surnom d'Antiochus. Mais c'était, bien sûr, lui-même qui avait acquitté ainsi sa dette par le mérite de sa patience.

Maintenant je veux vous faire voir jusqu'à quel point il poussa la vertu de circonspection par les mérites de son obéissance. Trois jeunes religieux se présentèrent un jour à lui dans le monastère du saint Sabbas, pour être ses disciples. Le Père les reçut chez lui avec une grande joie, et leur fit le meilleur accueil pour les dédommager de la fatigue du voyage. Trois jours étant écoulés, le saint vieillard leur dit : Pardonnez-moi, mes frères, mais je suis un homme indigne et ne puis recevoir aucun de vous. Ceux-ci ne se scandalisèrent point de ces paroles ; car ils connaissaient le degré de la sainteté du Père. Mais comme ils ne pouvaient le déterminer à force de prières à les recevoir, ils lui demandèrent de vouloir bien au moins leur tracer une règle de conduite et leur indiquer où ils iraient. Le vieillard y consentit, sachant bien qu'ils parlaient avec sincérité et humilité. C'est pourquoi il dit à l'un d'eux : Le Seigneur veut, mon fils, que vous viviez dans la solitude sous la direction d'un père spirituel. Quant à vous, dit-il au second, allez et renoncez à votre propre volonté, offrez-la à Dieu, et, prenant votre croix sur vos épaules, vivez dans un monastère pour obtenir le trésor qui vous est réservé dans le ciel. Puis s'adressant au troisième : Ecrivez dans votre cœur et pratiquez constamment avec efficacité cette parole du Sauveur : « Celui qui persévérera jusqu'à la fin sera sauvé. » *Matth. x, 22*. Choisissez s'il vous est possible pour guide le maître le plus dur et le plus sévère que vous rencontrerez parmi les hommes ; et persévérez sous sa direction en acceptant de sa part les réprimandes et les épreuves comme si c'était du lait et du miel. Ce à quoi le religieux répondit. Et s'il est indulgent, mon père, que ferai-je ? Le vieillard reprit : Ne vous séparez pas de lui, alors même que vous le verriez forniquer. Mais rentrez en vous-même et dites : Vers qui es-tu venu, ami ? Et vous verrez aussitôt

tomber les prétentions de votre orgueil et s'apaiser les fureurs de notre colère.

Travaillons donc, nous tous qui craignons Dieu, et de toutes nos forces, pour ne pas nous laisser envahir par la malice, l'astuce et la méchanceté qui ne manqueraient pas d'entraver notre marche à l'école de la vertu ; car notre ennemi a coutume de nous susciter souvent ces obstacles. En effet, les ennemis du roi n'ont pas coutume de s'attaquer aux agriculteurs, aux marins ou autres personnes de cette classe, mais à ceux qui ont été chargés par le roi de sa défense et qui pour cela ont reçu le bouclier et l'épée avec les appareils militaires. C'est contre ceux-ci qu'ils se déchainent, à eux qu'ils veulent nuire. Le religieux ne doit donc pas se reposer.

J'ai souvent vu des enfants doués de la plus belle nature apprendre à l'école où ils allaient étudier la sagesse, apprendre, dis-je, l'astuce et la malice dans la mauvaise compagnie des autres. Que celui qui a du jugement lise et retienne ceci : Il est impossible que ceux qui s'appliquent à un art avec zèle et ardeur n'y profitent pas tous les jours. Mais il en est qui connaissent leur avantage, d'autres qui l'ignorent. Celui qui chaque jour fait le relevé de ses gains et de ses pertes est un bon spéculateur. Et cela ne peut s'obtenir qu'en notant toujours ses erreurs. En effet, il est facile de faire le relevé de sa journée en y travaillant à chaque heure.

L'insensé s'afflige et se tourmente lorsqu'il est repris et corrigé, pour imposer silence à celui qui le châtie. Prosterné à ses pieds, il demande grâce non par humilité mais par crainte de l'épreuve. Vous, au contraire, lorsque vous serez réprimandé, taisez-vous et recevez avec joie ce remède de votre âme, ou, pour mieux dire, cette lumière pure ; et, lorsque le médecin aura achevé d'opérer, priez-le humblement de vous pardonner, parce qu'il n'accepterait peut-être pas votre repentir dans l'ardeur de sa réprimande.

Nous qui sommes voués à la vie monastique, nous devons consacrer toutes nos heures à combattre, surtout contre deux ennemis : la colère et la gourmandise, qui ont plus de succès dans les communautés que dans la solitude. Le démon a coutume de

suggérer à ceux qui vivent dans l'humilité de l'obéissance un grand désir des vertus qu'ils ne peuvent obtenir, et agit de même à l'égard des solitaires.

Examinez attentivement l'esprit de ceux qui supportent avec peine l'obéissance, et vous y trouverez des pensées vagabondes et fausses, un ardent désir de solitude, de jeûnes forcés, d'oraison continuelle, de profond mépris du monde, de la continuelle pensée de la mort, de componction, de mortification, de recueillement et de chasteté; pensées que le démon leur suggère pour les attirer par l'appât de ces biens dans la vie solitaire, à laquelle ils ne sont point encore préparés. C'est pourquoi l'esprit malin leur fait désirer ces choses pour les empêcher de persévérer dans la vie monastique et d'obtenir les résultats qui leur sont réservés.

Il offre, au contraire, à ceux qui vivent dans la solitude la gloire de l'obéissance, le dévouement aux étrangers et aux voyageurs, l'amour de leurs frères, la douceur des conversations familières, le soin des infirmes, et autres choses qui ne dépendent pas de leur état, afin de les agiter eux aussi. A vrai dire, il en est bien peu qui réunissent les conditions de la vie solitaire; il n'y a que ceux qui sont réjouis par la divine consolation, qu'ils puisent dans la souffrance et dans la lutte.

Si vous voulez faire le choix d'un bon directeur, il faut examiner la nature de vos passions et de vos instincts. Si vous vous sentez incliné à la luxure et aux plaisirs charnels, cherchez un père qui ne sache pas ce que c'est que satisfaire son corps, et non pas qui fasse des miracles, ni qui soit toujours prêt à recevoir des étrangers, pour que ces réceptions ne soient pas pour vous une occasion de pécher. Si vous êtes incorrigible et orgueilleux, cherchez un père fervent et tenace, qui ne soit point doux ni facile.

Ne recherchons pas des pères doués de l'esprit prophétique pour lire dans l'avenir, mais humbles et tels que leur vie et leur demeure conviennent à la guérison de nos infirmités. Travaillez à imiter cet Abacyre, dont nous avons fait mention plus haut; car le meilleur moyen pour obéir promptement, c'est de penser

en vous-même que votre père veut vous éprouver en toutes choses ; de cette manière vous ne vous tromperez jamais.

Lorsque, plus votre père vous reprend, plus vous vous sentez avec lui, c'est une grande preuve que le Saint-Esprit est invisiblement en vous et que la vertu du Très-Haut vous couvre de son ombre. Ne vous glorifiez ni ne vous réjouissez de supporter avec patience les humiliations si vous n'avez avant tout pleuré vos ignominies, et excité contre vous la colère de votre père.

Je veux vous dire une chose qui vous étonnera ; et n'en doutez pas, parce que je regarde Moïse comme le défenseur de cette vérité : Bien que ce soit naturellement une plus grande faute de pécher contre Dieu que contre l'homme, il est cependant vrai de dire qu'il est plus dangereux d'un certain côté de pécher contre le père spirituel que contre Dieu. En effet, si nous provoquons la colère de Dieu, notre père l'apaisera, comme fit Moïse quand le peuple pécha contre le Seigneur, *Exod.* xxxii, 14 ; mais si nous offensoons notre père, qui aurons-nous pour nous réconcilier avec Dieu ? Moïse lui-même ne put y parvenir lorsque Dathan et Abiron péchèrent contre lui. Tous deux périrent, *Num.* xvi, 31-33 ; car ils n'eurent personne pour les réconcilier avec Dieu.

Examinons avec beaucoup de soin et d'attention ce que nous devons faire dans chaque circonstance ; quelquefois lorsque nous sommes réprimandés par notre pasteur, nous devons nous taire et souffrir avec joie ; d'autres fois nous devons exposer les motifs de notre conduite. Nous devons toujours nous taire, selon moi, dans les choses qui tournent à notre confusion ; et c'est là le moment de bien mériter. Mais dans les choses qui sont injurieuses pour le prochain, il faut s'expliquer à cause de l'obligation qui résulte pour nous de la concorde et de la charité.

Tous ceux qui ont divorcé avec l'obéissance pourront vous parler de son utilité, parce qu'ils ont été à même de comparer l'état présent à la félicité passée. Celui qui va à Dieu et veut acquérir la véritable paix de l'âme doit considérer comme un grand préjudice de passer un seul jour sans souffrir quelque humiliation ou quelque dure parole. De même que les arbres qui sont le plus tourmentés par les vents jettent de plus profondes racines,

de même ceux qui sont assujettis au joug de l'obéissance ont de plus profondes racines dans la vertu par les combats qu'ils supportent. Celui qui, se trouvant dans la solitude et ne s'en reconnaissant point les vertus, a confessé son indignité et s'est livré à l'obéissance, d'aveugle qu'il était a ouvert les yeux à la lumière et a vu le Christ sans effort. Ecoutez, écoutez, frères qui courez et lutez, ce que le Sage dit de vous : « Le Seigneur a éprouvé les justes comme l'or dans la fournaise, » *Sap.* III, 6; ou pour mieux dire dans les épreuves de la vie monastique, et il les a reçus dans son sein comme un holocauste de perfection.

Annotations sur le chapitre précédent par V. P. Louis de Grenade.

Vous aurez remarqué dans ce chapitre, lecteur chrétien, combien est élevé, sûr et méritoire, l'état d'obéissance. Un de ses nombreux avantages, dit saint Thomas, c'est de changer en œuvres de religion les œuvres des autres vertus morales, c'est-à-dire de les rendre parfaites, car elle est supérieure à toutes, et l'homme qui accomplit la promesse et le vœu qu'il a faits à Dieu possède cette vertu souveraine, 2<sup>a</sup> 2<sup>æ</sup> *quæst.* 104, *art.* 3. Elle délivre aussi l'homme de beaucoup d'irrésolutions et d'angoisses; il est d'abord certain pour le moins que l'homme ne peut se tromper en obéissant, puisqu'en obéissant à l'homme qui tient la place de Dieu il obéit à Dieu même, selon ses propres paroles : « Celui qui vous écoute m'écoute; celui qui vous méprise me méprise. » *Luc.* x, 16. Et cette certitude, l'homme ne peut l'avoir dans les autres bonnes œuvres qu'il fait, parce qu'il ne sait pas, alors même que l'œuvre est bonne, s'il lui appartient de s'en occuper; il n'appartient pas à tous de faire le bien, surtout quand il dépasse nos forces, comme lorsqu'il s'agit d'enseigner ou de diriger ses semblables. Ce qui fait dire à un grave docteur qu'il préférerait ramasser de la paille par obéissance que de diriger les plus grandes œuvres de son propre mouvement.

Mais les femmes dévotes qui vivent dans le monde ne doivent point prendre prétexte de là pour obéir si servilement à leurs pères spirituels et à leurs confesseurs qu'elles ne veuillent point

faire un pas sans eux. Bien que la chose soit bonne en elle-même, et les circonstances pourraient être telles qu'il fût convenable de le faire, le démon, profitant de leurs chutes, pourrait faire, sous prétexte de vertu, ce qu'il fait toujours lorsque ces amitiés sont si étroites, c'est-à-dire allumer des charbons avec son haleine, *Job. xli*, et mal finir ce qui commença bien. C'est pourquoi personne ne doit s'exposer à un danger si grave, si apparent, bien qu'il ne soit point défendu de prendre conseil, en matière grave et délicate, de son père spirituel, puisque sans lui peu de choses aboutissent à bien.

Vous pourrez aussi y remarquer une très-utile et très-louable coutume qu'avaient les Pères à cette époque où la discipline de la vie monastique était en si grand honneur, qui consistait à éprouver et exercer ceux qui entraient en religion par toutes sortes de réprimandes, de pénitences, d'épreuves et de vexations; et cela, non-seulement pendant un an ni deux, mais pendant plusieurs années; et par ce moyen ils exerçaient et affermissaient la piété et la ferveur, l'humilité, l'obéissance, la mortification, l'abnégation et surtout la patience, qui révèle le mieux les délicatesses de la vertu et du discernement. Plût à Dieu que cela se pratiquât encore à notre époque. Par ce moyen les âmes rares consacrées à la religion seraient plus pures et plus éprouvées; et cela conviendrait d'autant plus qu'il est plus difficile aujourd'hui d'expulser d'une communauté celui qui y a été une fois admis.

Et si vous demandez quelles étaient alors les occasions d'humiliations et d'épreuves exigées, — car, selon l'opinion de ce saint docteur, les religieux doivent considérer comme un grand préjudice de passer un seul jour sans supporter quelque chose, — on peut vous répondre qu'en ce temps-là il était d'usage, comme la chose a été dite plus haut, que les religieux vécussent deux par deux, l'un sous la direction et la discipline d'un père avancé en âge, auquel il était soumis à l'intérieur et à l'extérieur comme un serviteur à son maître. De sorte que de même qu'un maître a l'occasion, à chaque instant, de reprendre et châtier son serviteur lorsqu'il ne lui obéit pas, de même elle s'offrait constamment à ces religieux. C'est pourquoi les uns, par un effet de leur condition,

les autres, par principe de vertu, traitaient rudement leurs disciples. Et bien que ce fût chose naturelle alors, il était néanmoins nécessaire que notre auteur s'appesantît là-dessus et recommandât spécialement la vertu de patience, autant pour empêcher le disciple de se décourager et de retourner en arrière, que pour ne pas le laisser perdre le gain de si grands avantages. En supposant qu'aujourd'hui les religieux n'aient pas ces fréquentes occasions de vertu, cependant les novices peuvent se les procurer vis-à-vis de leurs directeurs, les serviteurs vis-à-vis de leurs maîtres, les femmes à l'égard de leurs maris, lorsqu'ils sont difficiles de caractère; car, outre le mérite qu'on en recueille, se sont autant d'occasions d'avancement. J'ai vu, par moi-même, des femmes mariées arriver ainsi au plus haut degré de perfection.

Vous comprendrez aussi, par l'enseignement de ce chapitre comme de tout ce livre, combien la vertu de ces temps était plus robuste que la nôtre; on se contente aujourd'hui de verser une larme, d'avoir un peu de goût pour Dieu, de prier en passant ou de se livrer à quelque autre exercice spirituel. C'est le *nec plus ultra* de la vertu de beaucoup. Mais, bien que la prière soit si utile et si louable en elle-même, elle doit être accompagnée de la pratique d'autres vertus, surtout de la mortification de sa propre volonté et des autres passions; ce pourquoi elle est surtout utile. De même que pour travailler le fer il ne suffit pas de l'amollir par le feu, mais que nous le soumettons au marteau pour lui imprimer les formes que nous voulons, de même il faut plus que la chaleur de la dévotion pour adoucir nos cœurs: il faut aussi le marteau de la mortification, de manière à façonner notre âme, à en détruire les vices et à y imprimer les vertus.

D'où il apparaît que, dans ce temps-là, florissait la discipline de la vertu comme en pleine jeunesse et qu'aujourd'hui elle est dans sa vieillesse, puisqu'alors elle mettait la main à des choses difficiles, qu'elle évite maintenant pour s'appliquer à de moindres choses. Nous voyons, en effet, les fervents du jour fuir la mortification et rechercher les épreuves faciles et agréables. C'est donc avec raison que Salomon s'écrie au commencement de son premier ouvrage: « Qui trouvera une femme forte? » *Prov.* xxxi, 10.

Comme s'il avait dit : Vous trouverez beaucoup d'âmes dévotes et religieuses qui aiment à prier, à méditer, à se confesser, à communier, à jeûner, à lire de bons livres, à s'occuper de Dieu, à donner un morceau de pain pour l'amour de lui; mais la femme forte, c'est-à-dire l'âme forte, qui la trouvera? forte pour vaincre la nature, dompter la chair, briser la volonté, crucifier les passions, rompre avec le monde, rire de ses jugements, marcher sur ses idoles, accepter avec joie les épreuves, se mettre au-dessus des injures, ne pas se laisser abattre par le danger, ni se trop confier à la prospérité, ni se décourager dans l'adversité, pour être toujours vigilante, fervente, active dans toutes les choses qui concernent le service de Dieu et le bien du prochain, et s'oublier soi-même. Cette force, qui la trouvera? qui trouvera cet esprit et cette vertu? Il faudrait aller bien loin pour trouver ce modèle de sagesse, qui n'était point rare dans les premiers temps.

## CHAPITRE V.

### *Cinquième échelon : de la pénitence.*

La pénitence est, pour ainsi dire, le renouvellement du saint baptême, un nouveau contrat de vie avec Dieu. La pénitence recherche l'humilité, ne veut point des consolations terrestres. C'est un cœur qui s'oublie pour s'occuper toujours au service de Dieu, s'accuse et se condamne sans cesse. La pénitence est fille de l'espérance; elle met en fuite le désespoir. C'est le coupable dégagé de sa confusion par la confiance qu'il met en Dieu. C'est la réconciliation avec le Seigneur moyennant les bonnes œuvres qui rachètent les péchés. C'est la purification de la conscience, la souffrance volontaire des épreuves. La pénitence est un artisan de peines et de tourments, une grande affliction corporelle et spirituelle.

Vous tous qui avez offensé Dieu, accourez de toutes parts, réunissez-vous et écoutez les grandes choses que Dieu a révélées à mon âme pour votre édification. Mettons au premier rang les œuvres de ces vénérables pénitents qui embrassèrent volontaire-

ment l'état d'humbles serviteurs! Écoutez, admirons et travaillons à leur ressembler, nous qui sommes déçus dans nos espérances! Levez-vous, vous qui êtes tombés par vos fautes et vos iniquités, écoutez attentivement toutes mes paroles, si vous désirez retourner à Dieu par une sincère conversion.

J'avais entendu beaucoup parler du grand état de perfection et d'humilité dont faisaient profession les saints pénitents qui vivaient dans un monastère particulier appelé prison, dont nous avons déjà fait mention et qui n'était qu'à une faible distance du monastère principal. Or, comme j'étais moi-même très-peu avancé dans les voies de la vertu, je conjurai le père du monastère de m'introduire parmi ces religieux, afin de contempler toutes leurs œuvres. Cette permission me fut accordée de très-bonne grâce, car on avait garde de contrister mon âme en quoi que ce pût être.

Lors donc que je fus arrivé au monastère, ou, pour mieux dire, à la religion de ceux qui pleurent, il me fut donné de voir, qu'on me permette ces expressions, des choses que l'œil de l'indifférent et du paresseux n'a jamais vues, que son oreille n'a jamais entendues, que son cœur n'a jamais comprises. J'ai, dis-je, entendu des paroles, et vu des œuvres propres à faire violence au Seigneur et à nous attirer sa clémence. Quelques-uns de ces coupables passaient les nuits entières à la belle étoile, veillant jusqu'au matin. Que si le sommeil les gagnait, loin de céder à ses exigences, bien légitimes assurément, ils luttaient contre la nature, ils se reprochaient à eux-mêmes leur pusillanimité et leur faiblesse, ils s'excitaient mutuellement à la persévérance, ils s'éveillaient même les uns les autres en jetant vers le ciel des regards douloureux, et en invoquant à grands cris, les larmes aux yeux, la toute-puissante protection de sa grâce.

J'en vis d'autres qui étaient en prière, les mains liées derrière le dos, comme des prisonniers et des coupables; ils inclinaient vers la terre leurs visages contrits, se reconnaissant indignes de lever les yeux au ciel et de parler avec Dieu dans la prière, à cause de la confusion de leur conscience : ils disaient être embarrassés pour savoir sur quoi ou comment ils pourraient faire oraison, et dès lors ils se contentaient d'offrir à Dieu des âmes

silencieuses et muettes, pleines de ténèbres et de confusion. J'en aperçus d'autres assis sur le sol, couverts de cendre et revêtus d'un cilice, cachant leur visage entre leur genoux et touchant la terre de leur front. D'autres frappaient leur poitrine et semblaient, par les soupirs ardents qu'ils poussaient, vouloir arracher l'âme de leur corps. Parmi ces derniers, il y en avait qui baignaient le sol de leurs larmes, et d'autres qui gémissaient de ne pouvoir pleurer. Il n'était pas rare qu'ils pleurassent sur leurs âmes comme on a coutume de le faire sur les cadavres, tant il leur était pénible de les sentir prisonnières dans les étroites limites de leurs corps.

D'autres gémissaient dans le secret de leur cœur et retenaient au dedans d'eux-mêmes le retentissement si amer de leurs sanglots; mais leur émotion, plus forte que leur volonté, s'échappait très-souvent en des accents plaintifs. D'autres semblaient, à en juger par les apparences du corps, par leurs pensées et leurs œuvres, sous le coup d'une stupeur profonde et d'une véritable folie; on les eût dit de marbre, tant leur douleur les dominait; ils paraissaient enveloppés de ténèbres, et comme insensibles à toutes les choses de la vie; leurs âmes étaient déjà descendues dans les abîmes de l'humilité, et le feu de la tristesse avait desséché les larmes. D'autres étaient assis à terre, tristes, les yeux baissés, hochant la tête, et arrachant, comme des lions, des profondeurs de leur cœur, des cris perçants et de véritables rugissements.

Il y en avait parmi eux qui, remplis d'espérance, cherchaient la parfaite rémission de leurs péchés par la prière. D'autres, pénétrés d'une humilité profonde, se croyaient indignes de pardon et s'estimaient trop peu de chose pour rendre à Dieu compte de leur âme. Quelques-uns conjuraient le ciel de les éprouver fortement en cette vie pour leur faire miséricorde dans l'autre; tandis qu'à côté il y en avait qui, écrasés sous le poids de leur conscience, protestaient qu'il leur suffirait d'être délivrés des tourments éternels, quand même ils ne devraient pas jouir du royaume de Dieu.

J'aperçus encore un grand nombre d'âmes humbles et con-

trites, abattues par la grandeur de la pénitence, et adressant à Dieu des prières capables de toucher de compassion les pierres elles-mêmes. — Nous savons bien, ô Seigneur, lui disaient-elles, en baissant humblement les yeux, nous savons bien que nous méritons justement toutes sortes de tourments et de peines, parce que, encore que le monde entier vous priât pour nous, nous ne pourrions, unis à lui, vous offrir une satisfaction digne de nos fautes. Nous vous en conjurons donc, Seigneur, et c'est l'unique objet de nos demandes, nous vous en conjurons dans toute la ferveur et l'attention de notre âme, ne nous visitez point dans votre fureur, ne nous châtiez pas dans votre colère, ne nous traitez pas selon les rigueurs de votre justice, mais, au contraire, selon l'étendue de vos miséricordes et de votre bonté. Nous serions tranquilles si nous pouvions nous croire délivrés de vos redoutables et terribles menaces, ainsi que de ces tourments inconnus qui pèsent toujours sur nous et que nous n'avons jamais ni vus ni entendus ; car nous n'osons pas vous demander la délivrance générale de tous les travaux et de toutes les peines. Et comment, ô mon Dieu, oserions-nous nous porter à un tel excès de confiance, après avoir si souvent violé les devoirs de notre état, et après avoir payé par nos fautes, votre pardon si généreux et si plein de miséricorde.

Là, ô mes amis, vous auriez vu réalisées et mises en œuvre les paroles de David ; là vous auriez vu des hommes chargés de tribulations et de misères, continuellement courbés sous le poids de leurs iniquités, passer leur vie dans la tristesse et répandre comme une odeur de pourriture, tant leurs corps étaient brisés par les mortifications ; ils vivaient comme s'ils n'avaient point eu de corps, ils oubliaient même de manger, ou se nourrissaient de cendre et d'eau mêlées à leurs gémissements. Ils n'avaient que les os et la peau, et la souffrance les avait desséchés comme le soleil dessèche les herbes. Vous n'auriez entendu parmi eux que ces paroles : Malheur, malheur à moi, misérable que je suis ! Dieu est juste, Dieu est juste ; pardonnez, Seigneur, pardonnez ; ou bien celles-ci : Ayez pitié de nous, Seigneur, ayez pitié de nous. Il y en avait qui tiraient la langue comme des chiens alté-

rés; il y en avait qui demeuraient exposés à toutes les ardeurs du soleil, tandis que d'autres souffraient volontairement tous les excès du froid le plus rigoureux. D'autres se contentaient, pour toute nourriture, d'un petit morceau de pain, parce qu'ils se disaient indignes de manger comme des hommes après avoir vécu comme des animaux.

Or, dans une vie ainsi occupée, quelle place pouvait-il y avoir pour le rire, les paroles oiseuses, la colère et la fureur? C'est à peine si ces religieux savaient que la colère empoisonnait quelquefois la vie humaine, tant ils avaient éteint en eux dans les larmes les flammes de cette violente passion. Où pouvaient être dans une telle vie les disputes opiniâtres? Où les joies désordonnées? Où la présomption? Où les soins exagérés du corps et la vaine gloire, et l'espérance des délices, et le souvenir du vin, et le plaisir de manger des fruits, et la satisfaction des nourritures cuites, et l'appétit, et les plaisirs de la bouche? De tous ces plaisirs, ces hommes n'avaient plus ni le souvenir, ni l'espérance. Mais peut-être qu'ils étaient tourmentés du souci de quelque chose de terrestre? Peut-être les entendait-on quelquefois juger entre eux la conduite des hommes? Rien n'était plus étranger à leur vie; tout leur soin, ils l'employaient à appeler le Seigneur, et l'on n'entendait parmi eux que la voix de la prière.

On en voyait qui frappaient fortement leur poitrine, comme si c'eût été la porte même du ciel, et qui disaient au Seigneur : Ouvrez-nous la porte, ô Juge miséricordieux, car nous l'avons fermée par nos fautes. — Seigneur, disait un autre, montrez-nous votre face, et nous serons sauvés. — Apparaîsez, ô mon Dieu, à ces pauvres âmes plongées dans les ombres de la nuit, s'écriait celui-ci. — Seigneur, s'écriait celui-là, prévenez-nous de vos miséricordes, car nous sommes bien pauvres. D'autres disaient : Qui sait si le Seigneur fera luire sa lumière sur nous? Notre âme a-t-elle achevé de payer sa dette intolérable? Le Seigneur daignera-t-il jamais faire sa paix avec nous? L'entendrons-nous jamais dire à ceux qui étaient prisonniers : Vous êtes libres; et à ceux qui sont assis dans les ténèbres : Recevez la lumière. »

Le souvenir de la mort était toujours présent devant leurs

yeux; ils se disaient les uns aux autres : Que vous en semble, mon frère? Quelle fin sera la nôtre? Quelle sera cette sentence? Qui sait si notre prière est montée jusqu'à Dieu, ou s'il l'a méprisée et repoussée? Que si elle est montée jusqu'à lui, quelle sera sa puissance? Combien l'a-t-elle apaisé? Quelle sera son utilité? Qu'a-t-elle opéré? Prononcée par des lèvres aussi froides et aussi criminelles, elle est bien faible par elle-même et bien peu profitable? Nos anges gardiens veillent-ils attentivement à nos côtés, ou bien nous ont-ils abandonnés? S'ils ne veillent pas sur nous, nos travaux sont inutiles et sans fruit; car notre prière ne sera ni assez confiante, ni assez pure pour s'élever jusqu'à Dieu, les anges ne la portant point au ciel sur leurs ailes et ne l'offrant pas eux-mêmes au Seigneur.

Ils se demandaient quelquefois les uns aux autres : Faisons-nous des progrès, mes frères? Obtiendrons-nous ce que nous demandons? Le Seigneur voudra-t-il nous recevoir? nous abritera-t-il dans son sein comme auparavant? Ceux auxquels ces questions étaient posées répondaient : « Qui sait, mes frères, comme disaient les Ninivites, si le Seigneur révoquera sa sentence et s'il retirera de nous la main de sa colère? » *Jonas* III, 9. Pour nous, ne nous décourageons pas, employons à l'apaiser tous nos efforts; s'il nous ouvre la porte du ciel, bénissons-le pour sa bonté; qu'il soit également béni, s'il nous la ferme. Ne nous lassons pas de l'invoquer; persévérons dans ces saintes dispositions jusqu'à la fin de notre vie, afin que, vaincu par notre persévérance, il nous ouvre la porte de sa miséricorde, lui qui est bon et miséricordieux. C'est ainsi qu'ils s'encourageaient mutuellement, ainsi qu'ils s'exhortaient les uns les autres au travail : — Marchons, mon frère, marchons; il faut courir et courir beaucoup, puisque nous sommes déçus de l'état de la compagnie à laquelle nous sommes attachés. Courons, mes frères, n'épargnons ni notre lâcheté, ni la malice de notre chair; mais sachons la crucifier, puisqu'elle nous a crucifiés les premiers. Voilà ce que disaient et faisaient tous ces bienheureux.

Leurs genoux étaient devenus calleux, tant ils priaient souvent; leurs yeux fatigués étaient enfoncés dans leurs orbites,

et leurs sourcils dénudés attestaient leurs longues veilles. Leurs joues s'étaient creusées et desséchées, sous l'ardeur des fontaines de larmes qui les arrosaient tous les jours. Leurs visages pâles et défaits ressemblaient à des faces de cadavres. Ils avaient brisé leur poitrine à force de la frapper, et la salive qui sortait de la bouche de quelques-uns d'entre eux était mêlée de sang. Où donc étaient parmi eux les délices des couches sensuelles et la recherche des habits? Tout était sale et mal propre, dévoré de pourriture et de pauvreté. Quelle comparaison peut-il exister entre ces travaux et les travaux de ceux que les démons tourmentent, qui pleurent sur les morts, qui vivent dans l'exil, ou la peine des parricides et des malfaiteurs? Que sont les tourments qui arrivent à l'homme contre son gré, et qu'il subit plutôt qu'il ne les désire, en comparaison de ces peines volontaires auxquelles ces saints se résignaient? Gardez-vous, mes frères, de douter des faits que jè viens de rapporter; j'affirme qu'ils sont tous exacts et authentiques.

Souvent ces saints patriarches demandaient à ce grand juge, j'entends au pasteur du monastère, qui menait la vie d'un ange parmi les hommes, la grâce de porter des chaînes de fer au cou et aux mains, d'être attachés debout à un billot, et de ne sortir de là que pour être mis dans le tombeau.

Mais c'est surtout au moment de la mort, quand le trépas était imminent, qu'il fallait les voir! Quel spectacle! Comme il était triste et désolant! Quand l'un d'eux était près d'expirer, tandis qu'il avait encore toute sa connaissance, ses compagnons se plaçaient derrière lui, dans l'aspect de la douleur la plus profonde, branlaient douloureusement la tête en signe de tristesse, et s'adressaient à celui qui allait mourir en ces termes : Qu'est-ce donc, mon frère? Que se passe-t-il en vous? Que dites-vous? Qu'espérez-vous? Quelles sont vos pensées? Vos vœux les plus ardents sont enfin satisfaits! Vous voilà donc au terme que vous désiriez tant. Vos espérances sont donc remplies. Avez-vous en Dieu une confiance entière, ou vous sentez-vous encore vacillant? Etes-vous parvenu à la véritable liberté d'esprit? Avez-vous senti dans votre cœur les douces clartés d'une lumière pure, ou bien

vous égarez-vous encore dans la confusion et les ténèbres? Cette parole de joie du prophète David, au cinquantième de ses Psaumes, a-t-elle résonné à votre oreille, ou plutôt entendez-vous ces paroles de tristesse : « Les impies seront précipités dans l'enfer. » *Ps.* ix, 18. « Liez-lui les pieds et les mains et jetez-le dans les ténèbres extérieures. » *Matth.* xxii, 13. Détournez le méchant et qu'il ne voie pas la gloire de Dieu? Que dites-vous, mon frère! Ah! parlez-nous, nous vous en supplions, afin que nous puissions connaître le sort qui nous attend; votre sort est maintenant décidé, et tout effort vous est impossible pour le modifier. Pour nous, au contraire, notre cause est pendante et nous pouvons encore y porter remède.

A quoi les uns répondaient : « Béni soit le Seigneur qui ne nous a pas livrés à la dent de nos ennemis. » *Ps.* cxxiii, 5. Les autres : « Qui sait si notre âme passera les eaux intolérables et si elle triomphera des obstacles des esprits de l'air? » Ces doutes leur étaient inspirés par la considération des incertitudes, des terreurs et des craintes du jugement de Dieu. D'autres répondaient avec plus de tristesse : Malheur à l'âme qui n'accomplit pas entièrement les devoirs de son état; car à cette heure suprême elle comprendra quel sort lui est réservé.

Pour moi, en voyant et en entendant ces choses, je me sentis pris d'une grande frayeur, et peu s'en fallut que le découragement ne s'emparât de mon âme, tant je me sentais négligent et ami du plaisir en face de l'affliction de ces saints. Quel aspect que celui de leur demeure et des lieux qu'ils habitaient? Tout y était obscur, infect, sale et désagréable; ce n'était pas sans raison qu'on les avait nommés la *prison*. De cette sorte le seul aspect de ces lieux portait aux larmes et à la pénitence parfaite tous ceux qui le contemplaient.

Mais toutes ces choses qui auraient semblé difficiles et impossibles à d'autres, leur devenaient sans doute agréables et faciles, au souvenir de leurs chutes et de la perte des richesses spirituelles dont ils avaient été en possession. En effet, l'âme qui, après avoir été dépouillée du premier vêtement de la charité, a perdu toute espérance d'obtenir la paix et la tranquillité bienheureuse; l'âme

qui a perdu le sceau de la chasteté, qui a été privée des richesses de la grâce et des divines consolations, qui a brisé le traité qu'elle avait conclu avec Dieu, qui a senti tarir en elle cette fontaine si belle et si abondante de larmes; cette âme, dis-je, à la pensée de tous les biens dont elle n'a plus que le souvenir, se trouve blessée au dedans d'elle-même, et la douleur qu'elle ressent de sa componction est si profonde, que non-seulement elle accepte tous les travaux que nous venons de mentionner, mais encore les recherche avec empressement, afin de se crucifier elle-même et de se déchirer par la violence de ces exercices, pour peu qu'il y ait en elle une étincelle vive de véritable crainte et d'amour de Dieu.

Or, telles étaient sans contredit les âmes de ces bienheureux; en repassant dans leur cœur la sublimité des vertus et de l'état dont elles étaient déchues, souvenons-nous, s'écriaient-elles, de la félicité des jours passés, et de la ferveur d'esprit avec laquelle nous servions Dieu. « Où sont, ô mon Dieu, disaient-elles au Seigneur, où sont ces antiques miséricordes, » *Ps. LXXXVIII, 48*, que vous aviez si bien trouvées pour vous découvrir à nos âmes? Souvenez-vous, Seigneur, de la pauvreté et des travaux de vos serviteurs. « Qui me donnera, disait une autre, de recouvrer l'état où je vivais dans les premières années, lorsque le Seigneur me couvrait de ses ailes, lorsque le flambeau de sa lumière brillait sur mon cœur et me guidait dans les ténèbres? » *Job. xxix, 2, 3*. En évoquant ces souvenirs, à la pensée de leurs vertus passées, elles se lamentaient comme des enfants. — Où est donc notre ancienne ferveur, disaient-elles? Qu'est devenue cette pureté que nous apportions dans nos prières, et cette confiance qui l'accompagnait toujours? Où sont ces douces larmes d'autrefois, maintenant transformées en profonde amertume? Où l'espérance de cette chasteté entière et parfaite, de cette béatitude après lesquelles nous soupirions? Où cette foi et cette loyauté envers notre Pasteur? Où cette prière que nous faisons, si efficace et si puissante? Tous ces biens ont péri, et, comme s'ils n'eussent jamais été, ils se sont évanouis. — Tout en mêlant à ces paroles des gémissements et des sanglots, les uns priaient le

Seigneur de ne leur pas épargner les épreuves qui les purifiaient en cette vie en les faisant souffrir; les autres lui demandaient quelques grandes infirmités; il y en avait qui le conjuraient de les priver de la vue, afin qu'ils devinssent aux yeux de tous un spectacle digne de pitié; il y en avait enfin qui soupiraient après une vie pauvre et malheureuse, qui désiraient d'être difformes et mendiants pour éviter ainsi, s'il en était encore temps, les tourments éternels.

## II.

Suite du même sujet; on y entre sur la pénitence dans une foule de détails.

Je ne sais comment, ô mes Pères, je me laissai aller à passer plusieurs jours dans la compagnie de ces saints pénitents : saisi d'étonnement et d'admiration devant la grandeur des merveilles que je voyais, j'étais hors de moi, et je ne pouvais contenir mes impressions. Néanmoins, pour en revenir au point d'où je suis parti, il fallut me séparer de ces hommes admirables; et, après avoir passé trente jours parmi eux, je m'arrachai au doux spectacle qu'ils m'offraient, et j'allai jusqu'au principal monastère, vers le grand Père qui en était le chef. Celui-ci ne fut pas longtemps sans comprendre mon état : voyant mon visage changé, et l'étonnement qui se trahissait sur tout mon être, — Qu'est ceci, Père Jean? me dit-il. Avez-vous vu les combats de ceux qui travaillent? — Oui, je les ai vus mon Père; j'en ai été témoin et j'en suis tout stupéfait; j'estime plus heureux ceux qui pleurent ainsi les chutes qu'ils ont faites, que ceux qui vivent dans la joie d'une vertu à laquelle ils ont toujours été fidèles; car ces chutes sont devenues pour eux le principe et la source d'une résurrection plus assurée et plus heureuse. — Vous dites bien, me dit le Père, et à ce propos il se mit à me raconter l'admirable trait suivant :

Il y aura bientôt dix ans que vivait, dans cette communauté, un religieux très-régulier et très-fervent, si ami du travail, si empressé dans l'accomplissement de ses devoirs, que l'ardeur de son activité ne tarda pas à me faire redouter pour lui la jalousie

du démon, et à me faire craindre qu'en agissant d'une manière si précipitée, il ne bronchât, à quelque pierre et ne se fit grand mal, comme il arrive assez souvent à ceux qui marchent avec précipitation. Hélas ! ce que je craignais ne tarda pas longtemps à arriver. Voilà l'endroit d'où il est venu à moi ; il me découvrit sa blessure ; il demandait quelque chose pour la soulager et se livrait à la plus vive douleur. Cependant le médecin ne trouvant pas cette faute si grave, et l'estimant au contraire très-digne de miséricorde, ne voulait pas traiter le malade avec rigueur. Celui-ci se jette alors à ses pieds, les arrose de ses larmes, le conjure avec instance de le condamner à habiter la partie isolée du monastère que nous avons nommée la prison, et proteste qu'il ne lui est plus permis de n'y pas aller. Mais pourquoi parler encore ? Il fit si bien par ses supplications qu'il changea en rigueur et en sévérité la clémence du médecin, chose extraordinaire dans tous les cas, mais plus étonnante quand il s'agit des malades. Il courut donc avec empressement à ce lieu de pénitence, où il se fit le compagnon de ceux qui pleuraient ; et, blessé au cœur par le glaive de la douleur, dévoré par l'amour de Dieu, il ressentit tant de peine de sa faute qu'au bout de huit jours il expira de regret. Ce pénitent illustre était digne de tout honneur ; je fis porter son corps au monastère, et ses dépouilles furent ensevelies dans le cimetière de la communauté parmi celles de tous les pères. Je lui devais ces témoignages d'admiration ; car nous savions que, tandis qu'il était encore prosterné à mes pieds, malgré mon indignité et mes crimes, le miséricordieux Seigneur lui accordait le pardon de ses fautes. Il n'y a rien là qui doive surprendre : dans le cœur de ce religieux brûlaient, ardentes et enflammées, la foi, l'espérance et la charité de la pécheresse de l'Évangile, et ces mêmes larmes qu'il versait sur mes pieds indignes, lui méritaient de voir ses fautes effacées. Il m'est arrivé souvent de rencontrer dans le monde des âmes souillées qui s'adonnaient aux amours profanes jusqu'à perdre le sens dans ces coupables plaisirs ; mais bientôt dégoûtées de ces voluptés, par l'expérience même qu'elles en avaient faite, on les voyait tourner leur amour vers Dieu, s'attacher à lui avec une insatiable

charité, obtenir enfin le pardon de leurs fautes, comme cette femme dont il est dit dans l'Évangile : « Beaucoup de péchés lui sont remis parce qu'elle a beaucoup aimé. » *Luc. vii, 47.*

Je sais bien, ô mes admirables pères, que les faits dont je parle trouveront peu de crédit auprès de quelques-uns : ceux-ci, ils les réputeront incroyables, ceux-là leur paraîtront très-difficiles à accepter ; il y en aura enfin qui leur seront une occasion de découragement ; mais l'homme fort y trouvera un encouragement à la vertu et des traits de feu qui allumeront dans son cœur la flamme de la ferveur. D'autres, pour ne pas se sentir aussi vivement impressionnés de ces choses, à cause de la tiédeur de leurs dispositions, n'en ressentiront pas moins de très-heureux changements ; ils apprendront à connaître leur faiblesse, ils rougiront de confusion à la vue de pareils prodiges de pénitence, ils rechercheront l'humilité véritable, et, saisis d'une noble émulation, ils marcheront sur les traces glorieuses de ces illustres religieux qu'ils parviendront peut-être à imiter.

Quant aux âmes négligentes et tièdes, elles feront bien de ne point écouter les choses que nous venons de dire, de peur que sous le coup d'un découragement excessif elles ne cessent de faire le peu qu'elles font déjà, et que, cette parole du Seigneur s'accomplissant en elles : « A celui qui n'a pas, on lui ôtera même ce qu'il possède, » *Luc. xix, 26,* le peu de joie, le peu d'ardeur qu'elles ont ne leur soit enlevé. Il est vrai que ces âmes cherchent non-seulement ici, mais partout où elles peuvent, des excuses à leur négligence et à leur tiédeur.

Nous tous qui sommes tombés dans le gouffre du péché, nous savons bien que nous ne nous relèverons jamais de notre chute, si nous ne nous jetons dans l'abîme de l'humilité qui est le propre des pénitents. Or, il y a, et il est bon de le remarquer, plusieurs sortes d'humilité : il y a l'humilité chagrine de ceux qui pleurent leurs fautes ; il y a l'humilité que donne le remords de la conscience à ceux qui font le mal ; il y a enfin l'humilité que Dieu opère dans l'âme des hommes parfaits, et celle-ci est pleine de douceurs et de joies. Ne cherchons pas à expliquer par nos paroles cette troisième sorte d'humilité ; c'est en vain que nous y

travaillerions; contentons-nous de donner comme marque de la seconde sorte d'humilité la patience et la résignation dans les injures. Quelquefois les larmes sont pour nous un aliment à la présomption, qui nous tente et nous tyrannise; et il ne faut pas s'en étonner, parce que la présomption peut facilement se glisser avec ce don du ciel dans nos âmes.

Mais ces chutes humaines et les jugements de Dieu qui les accompagnent, comment en donner une entière raison et une explication légitime? Notre entendement ne les peut saisir, tant ses facultés sont faibles et peu étendues! Il y a des chutes qui proviennent de notre négligence; il y en a d'autres que nous commettons parce que Dieu nous a abandonnés, et celle-ci entrent dans l'ordre admirable de sa providence, qui permet que le Prince des apôtres lui-même y succombât; il y en a d'autres, enfin, qui ne sont qu'un juste châtement de Dieu, irrité contre nous à cause de nos crimes. Je répéterai ici ce qu'un Père m'affirmait à moi-même : c'est que les fautes dans lesquelles nous tombons par un effet de la miséricordieuse providence de Dieu, sont vite expiées et pardonnées, parce que nous ne pouvons persévérer longtemps dans un mal que Dieu permet pour notre bien.

Nous donc qui sommes pécheurs, travaillons avant tout à résister aux suggestions d'une tristesse désordonnée; c'est au temps de la prière surtout que nous les ressentons; et leur moindre inconvénient est de nous empêcher de prier et de priver notre âme de sa première confiance. Ne vous troublez donc pas si vous tombez et si vous vous relevez chaque jour; persévérez au contraire courageusement et souvenez-vous que votre ange gardien tient compte de vos luttes et contemple votre patience. Quand la plaie est fraîche et que le sang coule, on y porte facilement remède; mais on guérit très-difficilement une blessure déjà vieille et devenue pour ainsi dire purulente; il faut pour la combattre de grands efforts, des cautères, le fer et le feu; il y a même beaucoup de plaies qui deviennent incurables en vieillissant. Rien pourtant n'est impossible à Dieu. Avant la chute, le démon nous exagère la bonté et la miséricorde de Dieu; après, il nous grossit démesurément ses rigueurs et sa justice.

N'écoutez pas celui qui, après que vous avez péché, tandis que vous faites pénitence et que vous vous occupez à de bonnes œuvres, si faibles qu'elles soient, vous dit que tout ce que vous faites est inutile, à cause de vos fautes passées. Il n'est pas rare que de légers services et des présents de peu de valeur suffisent pour calmer la colère d'un juge; ainsi en est-il des bonnes œuvres : les plus petites en apparence apaisent souvent le courroux de Dieu, surtout si elles procèdent d'une grande charité et d'une grande humilité de cœur. Celui qui s'afflige et se châtie pour ses péchés, estime perdus tous les jours où il ne verse pas de larmes, encore qu'il se livre à quelques bonnes œuvres tant il a surtout en vue de faire pénitence. Mais la pénitence de notre vie ne peut nous être un gage d'une bonne mort, et nul de ceux qui pleurent, ne peut se promettre d'être en sûreté au moment du trépas. Qui peut savoir, en effet, d'une manière certaine ce qui est en soi incertain? « Seigneur, disait le Prophète, faites que je sois consolé, c'est-à-dire donnez-moi le témoignage d'une bonne conscience avant que je quitte ce monde. » *Ps. xxxviii, 5.* Ce témoignage, il réside là où réside l'Esprit-Saint, et là où se trouve une profonde et parfaite humilité; deux choses que nul ne peut être entièrement assuré d'avoir. Mais que ceux qui sortent de cette vie sans ces deux vertus, ne s'y trompent pas, ils auront en l'autre beaucoup à expier.

Ceux qui servent le monde n'ont pas en mourant les consolations des gens de bien; quelques-uns cependant, après avoir fait l'aumône et d'autres œuvres de piété, connaissent à la fin de la journée le profit qu'ils ont retiré de leurs bonnes actions. Quand on veut pleurer et faire pénitence de ses péchés, il faut s'adonner si exclusivement à cette importante affaire, qu'on ne voie ni les larmes, ni les chutes, ni les travaux des autres. Le chien mordu par une bête féroce, tourne contre elle toute sa fureur et s'acharne d'autant plus après elle, que la douleur de sa blessure est plus cruelle : le vrai et sincère pénitent n'agit pas autrement contre sa propre chair et contre le démon, qui l'ont blessé, et c'est de là que naissent en lui le besoin de se mortifier et la haine qu'il se porte à lui-même.

Prenons garde, si notre conscience ne nous reproche rien, que notre sécurité n'ait pas plutôt son principe dans une fausse confiance que dans notre propre innocence. Une des grandes preuves que toutes nos dettes sont acquittées, c'est l'idée que nous avons d'en être toujours débiteurs. Ne nous décourageons pas néanmoins même pour cette raison ; car rien ne surpasse ou n'égale la miséricorde de Dieu, et celui-là se tue de ses propres mains qui se livre au désespoir. C'est encore une marque infail- lible d'une pénitence active et résignée, de se croire justement frappé par Dieu, et d'accepter comme les ayant bien méritées toutes les tribulations visibles ou invisibles qui fondent sur nous, nous jugeant dignes d'en souffrir encore davantage.

Moïse, quand il eut aperçu Dieu dans le buisson ardent, retourna en Egypte, c'est-à-dire au milieu des ténèbres du monde, pour y entendre les méfaits et les œuvres de Pharaon; mais il revint ensuite au buisson qu'il avait laissé, ou, pour mieux dire, à la montagne de Dieu. Ainsi le saint homme Job perdit-il d'a- bord ses richesses, qui lui furent bientôt rendues au double. Pour qui comprend le mystère caché dans ces figures, il n'y a plus de désespoir possible. La chute de ceux qui sont tombés dans la né- gligence après avoir pleuré leurs fautes est très-dangereuse, parce qu'elle affaiblit en nous l'espérance que nous avons d'ob- tenir cette tranquillité ineffable et cette paix qui ne se trouvent qu'en Dieu, et d'où viennent toutes nos bonnes intentions. Ceux- là se tiendront pour bien délivrés qui seront sortis de l'abîme dans lequel ils sont tombés.

Considérez avec soin et voyez comment nous ne retournons pas toujours au lieu d'où nous sommes venus, par le chemin par le- quel nous sommes sortis, mais plutôt par une voie plus sûre et plus courte. Je me souviens d'avoir vu deux religieux cheminer en même temps et de la même manière ; seulement, tandis que le premier, encore qu'il fût plus vieux, prenait une grande peine dans sa voie, l'autre, son disciple, arriva plus vite que lui et entra le premier dans le tombeau de l'humilité. C'est à dessein que je nomme l'humilité un tombeau, parce que par elle, l'âme véritablement humble désire d'être ensevelie, oubliée et mécon-

nue dans le cœur des hommes. Le disciple arrive à l'humilité plus tôt que le maître, parce que ce qu'il faisait il le faisait avec plus de ferveur, plus de pureté et plus de diligence.

Seulement prenons tous bien garde, nous spécialement qui sommes tombés, et préservons-nous bien de l'erreur d'Origène, qui prétendait qu'au jour du jugement notre Seigneur, par sa miséricorde, devait sauver tous les hommes, les méchants comme les bons. Cette erreur favorise trop les méchants, et Origène, en la produisant, a dérogé non-seulement à la vérité de Dieu, mais encore à la rectitude de sa justice. Dans ma méditation, ou, pour être plus clair, dans ma pénitence, il faut que le feu de la prière brûle de toute son ardeur et consume tout ce qui lui est contraire. Enfin, pour conclure, si vous désirez faire une véritable pénitence, prenez pour modèle et pour exemple ces coupables dont nous venons de parler. Vous vous épargnerez ainsi la peine de lire un grand nombre de livres, jusqu'à ce que se lève sur vos âmes la lumière de Jésus-Christ Fils de Dieu, qui les ressuscite de leur trépas au moyen d'une pénitence ardente et parfaite.

Note du P. Louis de Grenade sur le chapitre précédent.

Par ce qu'on vient de dire, lecteur chrétien, vous pouvez voir comment entendent la pénitence ceux à qui Dieu en a donné l'esprit, et dont il a ouvert les yeux pour leur montrer, à la lumière divine, sa propre beauté, la laideur du péché, les séductions du démon, la vanité du monde, la rigueur des jugements divins, la terreur des peines de l'enfer, l'excellence de la vertu, et tant d'autres choses. De la connaissance que Dieu répand dans une âme de ces diverses vérités, procède cette componction et cette pénitence.

Or, encore qu'on soit tenté de regarder ces choses comme incroyables, en ne considérant que la faiblesse humaine, on est porté à les accepter facilement si l'on considère d'ailleurs la puissance de Dieu et l'esprit de la vraie pénitence. Car, s'il appartient réellement à la charité d'aimer Dieu par-dessus toutes choses, et de concevoir du péché une douleur plus grande que toutes les

douleurs, parce qu'il nous fait perdre Dieu, et que Dieu étant le plus grand de tous les dons, le perdre est le plus redoutable de tous les maux, y a-t-il rien de si extraordinaire à ce que l'âme éprouve tant de douleur d'un mal dont elle connaît toute l'étendue? Que si nous sommes tous les jours témoins des extrémités auxquelles se portent des femmes à la mort de leurs époux, des mères à la mort de leurs enfants, d'autres hommes enfin pour des motifs plus futiles ; si ces hommes, écrasés de douleur, s'affaissent et meurent quelquefois de chagrin quand ils ne se donnent pas eux-mêmes la mort de leurs propres mains, y a-t-il rien de si extraordinaire à ce qu'une âme qui voit, à la lumière des clartés célestes, combien c'est pour elle un mal infini d'avoir perdu Dieu, et qui comprend qu'elle a plus perdu en perdant Dieu qu'en perdant tous les autres biens, se porte, elle aussi, à toutes ces extrémités, s'il est permis d'employer cette parole? Est-il donc si étonnant de faire davantage pour ce qui est préférable et plus aimé, que pour ce qui est moins estimable et moins aimé? Notre négligence seule nous fait regarder comme incroyables des choses qui ne le sont pas en elles-mêmes.

Vous apprendrez encore par là quelles pénitences font les chrétiens de nos jours, et vous verrez combien ils sont loin de ces anciens pénitents, tant pour la violence de la douleur que pour la rigueur de leur satisfaction. Mais qu'on se garde, malgré tout, du découragement ou de la lâcheté. Les saints furent sans doute en tout et toujours supérieurs au reste des hommes, et j'ose dire qu'ils leur parurent exagérés, soit en ce qui touche à l'excellence de leur vie, soit en ce qui se rapporte à la perfection de la pénitence. Mais ne nous décourageons pas en lisant leurs vies, ni en lisant leurs pénitences ; car nous ne sommes nécessairement tenus d'imiter ni la perfection de l'une, ni les rigueurs des autres.

Néanmoins nous pouvons retirer de leurs exemples, de leurs vies et de la rigueur de leurs pénitences un très-grand profit ; on nous les propose pour trois motifs principaux : le premier, c'est afin de nous montrer la puissance de la grâce, qui peut opérer en des âmes si faibles de si grandes merveilles, et qui les opérera aussi en nous pour peu que nous lui prêtions notre con-

cours. Le second, c'est de nous enflammer d'une sainte émulation et de nous exciter à faire quelque chose de ce que nous leur voyons accomplir, persuadés que, quelque faibles que nous soyons de nous-mêmes, nous pouvons compter sur la même faveur et sur le même Dieu. Le troisième motif est de nous faire rentrer en nous-mêmes, et, si nous ne pouvons pas atteindre à la perfection à laquelle sont arrivés les saints, de nous confondre, de nous humilier, de nous faire rougir enfin en nous découvrant ce que nous sommes et ce que nous faisons, comparativement à ce que les saints ont fait. Cette considération, en arrachant de notre âme toute vaine gloire et tout orgueil, y sème l'humilité, ce fondement de toute vertu. Ce dernier avantage est si grand, qu'il lui manque peu de chose pour arriver au second, comme il résulte de ce qui a été dit dans ce chapitre. Tel est le fruit que nous devons retirer de ces lectures; c'est pour cela qu'on nous les propose, et non pour nous plonger, en nous les faisant faire, dans le trouble et le découragement.

## CHAPITRE VI.

### *Sixième échelon : du souvenir de la mort.*

Comme la pensée précède la parole, le souvenir de la mort et des péchés précède les larmes qu'il fait couler. Avant de parler de la componction, nous nous occuperons du souvenir de la mort. Le souvenir de la mort est une mort quotidienne; car penser à la mort, c'est mourir chaque jour. Le souvenir de la mort est un gémississement continu qui nous accompagne dans toutes nos œuvres. L'homme craint naturellement la mort depuis le péché du premier homme, et cette crainte qui est en lui, quand elle est vive et forte, est l'indice presque certain que le péché n'a pas été entièrement pardonné. Le Christ n'a pas connu ces appréhensions de la mort, quoiqu'il ait voulu mourir afin de se soumettre à toutes les conditions de la nature qu'il avait prise.

De même donc qu'entre tous les aliments le pain est le plus nécessaire et le plus utile, de même la pensée de la mort est la

plus profitable de toutes nos considérations. C'est le souvenir de la mort qui donne aux religieux retirés dans les monastères la force de supporter tant de travaux et d'austérités et le désir de souffrir toutes sortes d'outrages par amour pour Dieu. C'est lui qui, fortifiant les solitaires dans l'isolement où ils vivent des choses du monde les détache de toute préoccupation profane et leur donne, avec l'amour de la prière, le courage d'exercer sur eux-mêmes une vigilance continuelle. La prière et la vigilance sont à la fois le principe et la conséquence de cette vertu ; car elles naissent du souvenir de la mort, et elles l'aident aussi à s'enraciner en nos âmes : plus, en effet, l'homme est détaché de toutes les passions et de tous les soucis, mieux il est disposé à penser à la mort, et plus il pense à la mort, plus il se détache de toutes choses.

Un œil exercé découvre bien vite, malgré leurs ressemblances apparentes, la différence qui existe entre l'étain et l'argent ; il y a une grande différence entre la crainte naturelle de la mort et celle qui n'est pas naturelle, entre la crainte qui procède de la nature et celle qui vient des péchés ; pour des yeux exercés la confusion n'est pas possible. Voulons-nous savoir si le souvenir de la mort est profitable à nos âmes ? demandons-nous si nous savons nous résigner à la volonté de Dieu, si nous avons perdu toute affection pour les choses visibles. C'est à ces signes que nous le reconnaitrons. Il mérite des louanges celui qui s'attend tous les jours à mourir ; mais celui-là est saint qui le désire à toute heure et à tout instant.

Ce n'est pas que tout désir de la mort soit indifféremment louable ; s'il y a un désir saint et légitime, il y en a un aussi répréhensible et mauvais. Les uns désirent mourir, parce que, vaincus par la tyrannie des habitudes, ils succombent souvent au péché et que la mort les affranchira de ces chutes ; mais leur désir est toujours accompagné d'humilité. Les autres ne veulent pas faire pénitence et ils désirent la mort avec désespoir ; d'autres enfin, remplis de l'esprit de charité, soupirent après le moment où, débarrassés de leurs corps, ils se verront avec le Christ.

On s'est demandé pourquoi le souvenir de la mort étant si utile

à nos âmes, Dieu nous avait tenu cachée l'heure de notre mort. Eh quoi ! faut-il pousser si loin l'ignorance des choses qui se rapportent à notre salut ! Mais si nous avions su l'heure de notre mort, aurions-nous reçu de si bonne heure le baptême, serions-nous entrés en religion ? Pressés du besoin de jouir, nous aurions passé la première partie de notre vie dans le mal et les plaisirs coupables, et ce n'est que lorsque le moment de mourir serait venu que nous aurions eu recours au baptême et à la pénitence, pour effacer toute une vie de dépravation. Qui donc pourrait louer une semblable pénitence ? Qui pourrait s'empêcher de la proclamer plus nécessaire que vertueuse ?

Vous qui pleurez vos péchés, n'écoutez pas cette voix qui vous parle des bontés et des miséricordes de Dieu ; car elle tarirait vos larmes, et elle arracherait de votre cœur cette crainte si salutaire. C'est dans les heures de désespoir seulement, lorsque vous vous verrez en proie au découragement et au doute, qu'il faut vous arrêter à la bonté de Dieu et compter sur sa miséricorde. Celui qui cherche à implanter dans son âme le souvenir de la mort et des jugements de Dieu, et qui d'un autre côté se livre à toutes les sollicitudes du monde, est semblable à un homme qui voudrait battre des mains en nageant.

Le souvenir de la mort, quand il est efficace et puissant, va jusqu'à nous enlever le désir de manger, et, par conséquent, il détruit ou affaiblit au moins nos passions. Le défaut de contrition et de douleur aveugle les cœurs, et l'abondance du manger dessèche la source de nos larmes. La soif et les veilles brisent la pierre de notre cœur, et, cette pierre brisée, les eaux vives jaillissent et s'échappent. Ces choses sembleront dures à ceux qui font leur dieu de leur ventre, et incroyables aux négligents. Mais l'homme exercé en sentira toute la vérité, et l'expérience qu'il en fera, le remplira de joie. Quand on n'a pas fait l'expérience de ces choses, on demeure plongé dans la tristesse, à cause des difficultés et des travaux que ces exercices supposent, et ce n'est que l'habitude et la constance qui font trouver dans ces épreuves une grande douceur. Les anciens Pères ont dit en parlant de la charité parfaite qu'elle fait persévérer l'homme dans le bien et

qu'elle le délivre du péché; j'affirme moi du parfait sentiment de la mort qu'il enlève à l'homme toute vaine erreur, parce qu'elle lui apprend à ne craindre que ce qui doit être craint.

Les actes et les exercices intérieurs auxquels peut se livrer notre esprit sont nombreux; en voici quelques-uns : l'habitude de diriger nos intentions vers Dieu dans tout ce que nous faisons, le souvenir de Dieu, le souvenir du royaume des cieux, la pensée de la présence divine, selon cette parole du Prophète : « J'ai toujours le Seigneur présent à mes yeux, » *Ps. xv, 9*; le souvenir de ces vertus intelligentes et souveraines qui sont les anges; la pensée de la mort et de ses suites, de la sentence du juge, des tourments du purgatoire et de l'enfer. Si les premiers exercices sont plus excellents, les derniers sont tout-puissants pour nous empêcher de tomber dans le péché.

Un moine d'Égypte m'a raconté qu'ayant profondément gravé dans son cœur le souvenir de la mort, il voulut un jour donner à son corps un soulagement dont il avait besoin; mais ce ménagement ne lui fut pas permis : la pensée de la mort se dressant devant lui, le fit bondir en sursaut et lui fit abandonner ce qu'il avait commencé. Bien plus, comme il voulait se débarrasser de cette pensée importune, il n'y put jamais réussir. Un autre religieux, qui résidait non loin de là dans un lieu nommé Tholas, était tout confondu et comme hors de lui-même toutes les fois qu'il pensait à la mort; sa stupéfaction était si grande qu'il perdait pour ainsi dire l'usage de ses sens; c'était au point que des religieux le surprenant un jour dans cet état de saisissement indicible, le prirent sur leurs bras et l'emportèrent, tant il leur parut près de succomber.

Qu'on me permette de raconter encore l'histoire d'un solitaire qui demeurait dans un lieu nommé Corel. Cet homme après avoir vécu négligemment dans l'oubli de son âme, tomba malade et vint à toute extrémité. Son âme avait déjà quitté le corps, lorsqu'au bout d'une heure, le moribond se réveilla, et, nous adressant la parole, à nous qui étions autour de lui, il nous pria de sortir de sa cellule, en ferma la porte avec des pierres et de la boue, et il y demeura pendant douze ans, sans parler jamais à

personne et sans prendre d'autre nourriture que du pain et de l'eau.

Cependant sa solitude ne le consolait pas de son étonnement, et il repassait sans cesse en son cœur les choses qu'il avait vues dans son extase ; c'était tellement une idée fixe chez lui, que ses regards se portaient toujours sur le même lieu, et que, dans sa stupéfaction et son silence, il ne pouvait contenir ses larmes, qui avaient creusé comme deux sillons sur son visage. Quand sa mort approcha, nous brisâmes la porte, et nous entrâmes tous dans l'intérieur de cette cellule, et, comme nous le conjurions de nous adresser quelques paroles d'édification, il se contentait de nous répondre : Mes Pères, pardonnez-moi, nul n'aura la hardiesse de pécher, s'il songe sérieusement dans son cœur à ce que c'est que mourir. — Tous demeurèrent étonnés du changement profond qui s'était opéré dans ce religieux, et l'on ne pouvait sans une sorte de stupeur comparer cette ferveur à sa première négligence. Nous l'ensevelîmes dans un cimetière voisin du lieu de sa retraite, et comme, quelques jours après, nous allions exhumer ses saintes reliques, nous ne les trouvâmes pas, le Seigneur voulant nous donner un gage de la grande et magnifique pénitence de son serviteur, et nous encourager à l'imiter nous-mêmes, quelles qu'aient été jusque-là notre négligence et notre tiédeur.

Or, de même que l'abîme est, au dire de quelques-uns, un lieu qui contient des masses d'eau et dont les profondeurs sont insondables ; de même la méditation attentive de la mort crée au dedans de nous une chasteté ineffable et une ferveur infinie, comme on peut le voir par le trait qui vient d'être raconté. Les justes qui se sanctifient par la pensée de la mort ajoutent chaque jour crainte sur crainte, jusqu'à ce que tout se consume en eux sous l'ardeur de ce souvenir, ainsi que l'exprime le Prophète en disant : « A la voix de mes gémissements, ma chair s'est attachée à mes os. » *Ps.* CI, 5. C'est là un don de Dieu comme les autres, et, pour nous en convaincre, nous n'avons qu'à nous souvenir que très-souvent, même au milieu des sépulcres et parmi les cadavres, nous demeurons froids et insen-

sibles, tandis que, sans le secours de ces tristes spectacles, nous tombons d'autres fois dans l'attendrissement et la componction.

Quand on est mort à toutes choses, on a réellement en soi le souvenir de la mort ; mais ce souvenir demeure sans utilité, si on porte quand même aux créatures une affection déréglée, parce qu'on se lie soi-même dans son propre attachement. Ne cherchez pas à exprimer à tous, dans vos paroles, l'amour que vous avez pour eux ; mais priez Dieu de le leur découvrir secrètement ; autrement, le temps vous manquerait pour le faire, et vous ne pourriez pas vous livrer à l'étude de la componction. Ne vous trompez donc pas, ouvrier téméraire, et ne croyez pas réparer la perte du temps comme vous le voudrez ; le jour présent ne suffit pas pour expier parfaitement les fautes que vous avez commises dans ce jour. Un philosophe a bien dit qu'il ne pouvait pas y avoir un jour bien vécu, qui ne fût considéré comme le dernier de notre vie. Chose bien digne de remarque, les Gentils eux-mêmes ont compris que le résumé de toute philosophie consistait dans la méditation et l'exercice de la mort.

## CHAPITRE VII.

*Septième échelon : de la componction, source de la véritable joie.*

La componction selon Dieu est une tristesse de l'âme et un sentiment d'un cœur affligé, qui cherche avec une ardeur profonde ce qu'il désire, qui se donne toutes les peines du monde pour le trouver, et qui soupire après l'objet de ses vœux dans la douleur et la sollicitude. On peut définir la componction un aiguillon d'or, que la sainte tristesse enfonce dans notre cœur afin de le préserver, et qui dépouille l'âme de toutes les passions ou affections dans lesquelles elle pourrait se perdre. La componction est un tourment perpétuel pour la conscience, qui tempère par l'humble connaissance qu'elle a d'elle-même l'ardeur et le feu de son cœur. La componction est un oubli de soi-même qui va quelquefois jusqu'à faire perdre le besoin de la nourriture ; elle est une pénitence volontaire et une renonciation joyeuse à toute consolation corporelle.

La continence et le silence sont les vertus particulières de ceux qui commencent à faire des progrès dans la vertu de componction ; la douceur et l'oubli des injures, celles de ceux qui ont déjà connu les effets de cette vertu ; ceux, enfin, qui ont acquis une componction parfaite soupirent après les ignominies, ont, pour ainsi dire, une soif spontanée des peines et des souffrances, excusent ceux qui pèchent, et compatissent à toutes leurs nécessités, dans la mesure de leur pouvoir, et même, s'il se peut, bien au-delà. On tolère les premiers ; les seconds sont dignes d'être loués ; mais « ceux-là sont bien heureux qui ont faim de la tribulation et du mépris, parce qu'ils seront rassasiés, » *Matth.* v, 6, d'une nourriture qui ne leur manquera jamais.

Vous donc qui possédez la vertu de componction, faites tous vos efforts pour ne pas la perdre ; quand elle n'est pas profondément enracinée dans l'âme, elle ne tarde pas à s'en aller et à disparaître. Les troubles, les plaisirs et les soins des choses de la vie sont ses plus grands ennemis ; elle ne peut pas vivre dans une âme avec un amour immodéré de parler et de rire : comme le feu fond la cire, le parler et le rire exagérés dissolvent et dissipent cette bienheureuse vertu.

Ce que je vais dire paraîtra peut-être bien audacieux, et néanmoins cela ne laisse pas d'être très-exact et très-vrai à sa manière. La componction est quelquefois plus efficace que le baptême, parce que le baptême efface les péchés passés, tandis que la componction préserve des péchés à venir en donnant le désir et la force de les éviter. Nous perdons la grâce du baptême, que nous avons reçue dans notre enfance ; c'est par la componction qu'elle inonde de nouveau notre âme, et bien peu d'hommes seraient sauvés si cette vertu ne leur était accordée par un don particulier du Seigneur.

La tristesse et les gémissements veulent monter à Dieu, ce sont les larmes de la crainte qui transportent l'ambassade, et, quand ces larmes procèdent de l'amour, nos prières sont toujours entendues et acceptées du Seigneur. Comme il n'est rien qu'il aime davantage qu'une humble componction, rien ne lui déplaît autant qu'une joie profane sans aucune mesure. O continent, tra-

vaille donc de toutes tes forces à conserver en toi cette bienheureuse et douce tristesse de la sainte componction, et ne ralentis pas tes efforts avant que, t'ayant purifié de tout amour terrestre, cette vertu t'ait élevé aux choses d'en haut et t'ait rendu semblable au Christ.

Ne cesse jamais de considérer et de graver au plus profond de ton cœur cette pensée de l'abîme du feu éternel, ces ministres cruels, ce juge redoutable et sévère qui exercera les rigueurs de sa justice contre tous les méchants sans exception, cet infini chaos et cette obscurité du feu de l'enfer, ces cavernes terribles et ces cachots profonds, ces précipices épouvantables, ces images et ces figures horribles de ceux qui seront plongés dans ces supplices, afin que, s'il y a encore dans notre âme quelques germes, quelques étincelles de luxure, la crainte de ces châtimens les dissipe, et fasse place à une pureté et à une chasteté perpétuelles, qui brillent, par la grâce de la componction, d'un éclat plus vif que la lumière même.

Persévère dans la prière en tremblant, comme un accusé devant son juge, afin d'apaiser, par ton humilité extérieure et intérieure la colère du Seigneur. Le Seigneur ne repousse jamais une âme veuve et opprimée qui vient pleurer devant lui, et qui le fatigue et l'importune par des travaux qu'il ne peut plus souffrir.

Celui qui a reçu le don des larmes intérieures n'a pas besoin de chercher un endroit particulier où il puisse pleurer ; tous les lieux peuvent lui être également opportuns et convenables ; mais les larmes extérieures demandent plus de précautions, et celui qui est favorisé de cette grâce doit chercher, pour verser ses pleurs, des endroits propres à cet exercice. Un trésor enfoui dans un endroit caché est bien plus à l'abri des voleurs qu'un trésor abandonné sur la place publique ; il en est des grâces surnaturelles comme des biens naturels : il faut les protéger souvent par l'ombre et le silence.

Ne ressembliez pas à ces pleureurs qui accompagnent les dépouilles des morts ; ils les pleurent aujourd'hui, mais demain ils boiront et ils mangeront en leur honneur, en chantant leurs poèmes funèbres. Imitiez plutôt ces malheureux condamnés par

leurs juges à travailler dans les mines de métal ; ils sont fouettés et maltraités à toute heure par ceux qui président à leurs travaux. Celui qui pleure un moment et qui se livre bientôt après aux rires et aux plaisirs, est semblable à un homme qui jetterait sur un chien affamé des morceaux de pain : à le voir, on croirait qu'il veut le chasser et le renvoyer loin de lui, mais en vérité il le retient et se l'attache. Il en est de même de celui qui pleure et qui veut jouir : on dirait qu'il veut s'isoler par ses larmes d'un plaisir qu'en réalité il appelle et après lequel il soupire.

Que votre démarche porte toujours avec elle une apparence de tristesse ; mais que cette tristesse soit modeste et qu'elle ne ressemble pas à une ostentation de sainteté. Efforcez-vous de veiller avec une attention continue à la garde de votre cœur ; le démon ne redoute pas moins la tristesse véritable que les voleurs le chien. Ne nous croyons point appelés, mes frères, à des fêtes et à des noces continuelles, mais plutôt à pleurer sur nous-mêmes. Il y en a parmi ceux qui pleurent qui, tandis qu'ils versent des larmes, cherchent à ne penser à rien ; ils ont tort, car ils n'entendent pas que les larmes qui ne procèdent pas de l'esprit sont pour ainsi dire brutales et indignes d'une créature raisonnable. Les larmes doivent avoir leur principe dans quelques considérations et quelques pensées élevées qui procèdent d'un esprit intelligent.

Quand vous vous mettez au lit, pensez que cette position que vous y avez est l'image de celle que vous aurez dans le sépulcre, et vous dormirez moins. Lorsque vous vous asseyez à table pour prendre votre repas, souvenez-vous qu'un jour vous deviendrez la proie des vers, et, de cette manière, vous mortifierez un peu vos appétits déréglés. Quand vous buvez, songez à cette soif dévorante qui fait le tourment des méchants au milieu des flammes de l'enfer, et vous verrez qu'ainsi vous ferez plus facilement violence à la nature. Que si notre père spirituel veut nous éprouver par des injures, des menaces, des outrages, n'oublions pas la terrible sentence et la malédiction du Juge éternel, et, par la douceur et la patience, comme avec un couteau à deux tranchants, nous détruirons la tristesse à laquelle ces pensées donnent lieu.

« La mer croît et décroît peu à peu, selon qu'il est écrit dans le livre de Job. » *Job. xxxviii*. Ainsi par la patience et la persévérance augmente régulièrement en nous l'exercice des vertus.

Que le souvenir du feu éternel ne vous abandonne pas pendant votre sommeil, et qu'il soit avec vous à votre réveil ; cette pensée vous mettra à l'abri de toute paresse au moment de votre lever quand il s'agit de chanter les Psaumes. Que tout en vous, et jusqu'à vos vêtements, vous porte aux pleurs. Ne savez-vous pas que ceux qui pleurent les morts favorisent leur deuil en se couvrant d'habits de deuil ?

Si vous ne pleurez pas, gémissiez de ne pouvoir pleurer, et si vous pleurez, reconnaissez que ce n'est pas sans raison, car vous êtes tombé, par vos péchés, d'un état paisible et sublime, à un état misérable et infime. Le Juge très-juste et très-équitable aura égard en ceci, comme en toutes choses, à la condition de notre nature. J'ai vu des larmes s'échapper, rares et sanglantes, des yeux de quelques hommes qui les versaient avec peine ; et j'ai vu d'autres fois des hommes fondre en larmes, et les larmes creuser leur sillon sur le visage de ces pauvres pénitents, et j'ai estimé plus grande la douleur de ceux qui pleuraient peu que celle de ceux qui versaient des larmes abondantes. Comment pourrait-il en être autrement de Dieu ?

Il ne convient pas que ceux qui pleurent, tant qu'ils sont dans cet état, cherchent à scruter les difficultés et la profondeur de la théologie ; cela n'appartient qu'à ceux qui sont arrivés plus loin dans la vie spirituelle : ces considérations et ces recherches sont des obstacles sérieux à la componction. Le théologien est semblable à un homme assis sur une chaire célèbre, qui s'occuperait uniquement de sujets élevés et sublimes ; tandis que l'âme livrée aux gémissements ressemble à un malheureux assis sur un fumier, où il est déchiré par un cilice pour y faire pénitence de ses péchés. C'est sans doute à cause de cette disproportion que le grand roi David, qui fut incontestablement un docteur très-illustre, répondait à ceux qui lui demandaient de chanter des cantiques : « Comment chanterons-nous les cantiques du Seigneur dans la terre étrangère ? » *Ps. cxxxvii, 5*. Comme s'il disait : En

considérant l'étendue de nos vices et de nos misères, nous ne pouvons chanter le cantique des divines louanges ?

Les créatures se meuvent tantôt d'elles-mêmes et tantôt elles reçoivent le mouvement d'autres créatures : la même chose arrive aussi pour ce qui touche à la componction. Lors donc que nous nous sentirons livrés, sans aucun effort de notre part, à la componction et aux larmes, réjouissons-nous, comme d'un vrai bonheur, de ce qui nous arrive, et cherchons à en tirer tout le parti possible : c'est le Seigneur qui entre dans notre cœur sans être appelé, portant avec lui l'éponge de la divine tristesse et nous offrant le rafraîchissement de ces larmes bénies qui effacent les traces et les souvenirs de nos péchés. Travaillez donc à conserver cette grâce avec la lumière de vos yeux, jusqu'à ce qu'elle se dissipe d'elle-même ; car cette componction est toujours plus efficace que celle à laquelle nous arrivons nous-mêmes par nos efforts et notre travail.

Celui-là n'a pas obtenu le don des larmes qui pleure à volonté, mais bien celui qui pleure sur les choses qu'il faut pleurer ; encore même doit-il pleurer comme il convient et comme Dieu le veut. Souvent les larmes hypocrites de la vaine gloire se mêlent aux larmes qui sont de Dieu ; pour les distinguer avec prudence, il faut ne pas se fier aux apparences, mais descendre au dedans de nous-mêmes ; notre componction n'est qu'apparente lorsqu'en versant des larmes nous formons de mauvais propos au fond de notre cœur.

La componction est à proprement parler la douleur d'un esprit pur de tout orgueil, refusant toute consolation, à cause de la pensée de la mort qui le suit sans cesse, et attendant, comme une eau rafraîchissante, les consolations par lesquelles Dieu a coutume de visiter les plus humbles de ses religieux. Ceux qui travaillent de toutes leurs forces à acquérir ce don de Dieu haïssent communément leur propre vie comme une matière perpétuelle de douleurs et de travaux, et détestent par conséquent leur corps comme leur véritable ennemi.

Quant à ceux qui vous sembleront pleurer selon Dieu, et qui d'un autre côté se livreront à des paroles de colère ou d'orgueil,

défiez-vous de leur vertu, ou plutôt tenez pour certain que leurs larmes n'ont pas pour principe une salutaire componction. Que peut-il y avoir de commun entre la lumière et les ténèbres? C'est le propre de la fausse componction d'engendrer l'orgueil, tandis que la componction vertueuse et louable inonde l'âme d'une ineffable consolation. De même que le feu enflamme et consume la paille, de même les larmes chastes consomment toutes les souillures visibles et invisibles de nos âmes.

C'est une remarque des saints Pères, qu'il est souvent très-difficile de connaître la raison et la valeur des larmes, surtout quand il s'agit de ceux qui commencent à être favorisés de ces dons : il y a des larmes qui procèdent de la condition naturelle de l'homme ; d'autres viennent de Dieu ; il y en a qui ont leur source dans les afflictions et les travaux bien ou mal supportés, dans la vaine gloire, la fornication, l'amour, le souvenir de la mort et mille autres causes. Après avoir examiné, avec le secours de la crainte de Dieu, toutes ces larmes pour savoir quelles sont celles qu'il est bon de favoriser ou de faire tarir, excitons-nous de tout notre pouvoir à celles qui naissent en nous du souvenir de notre mort et de la fin de notre vie ; celles-là, en effet, ne peuvent attirer des soupçons, elles ne portent avec elles aucune trace d'orgueil secret, et ne respirent que la mortification de la vanité, le progrès dans les voies de l'amour de Dieu, la haine du péché, une quiétude très-belle et très-heureuse, libre de tout fracas et de toute perturbation.

Il n'est ni inouï, ni rare que ceux qui pleurent, après avoir versé des larmes saintes, ne finissent par en répandre de mauvaises ; ce qui est à la fois plus étonnant et plus louable, c'est une componction qui, de mauvaise qu'elle était à son principe, soit devenue bonne à sa fin. Cette proposition est d'une évidence incontestable, pour ceux-là surtout qui se sentent portés à la vaine gloire, parce qu'ils savent par expérience combien c'est une chose difficile de diriger à la gloire de Dieu ce que l'amour naturel de l'honneur réclame et sollicite si puissamment pour lui.

Ne vous fiez pas dans le début à l'abondance de vos larmes, pas plus qu'on ne se fie au vin récemment sorti du pressoir. Il

n'est personne qui ne sache que toutes les larmes que nous répandons selon Dieu sont extrêmement utiles ; mais quelles sont celles dont nous aurons tiré plus de profit et quel est l'avantage qu'elles nous auront procuré ? voilà ce que nous apprendrons au moment de notre mort.

Celui qui marche toujours dans les voies de Dieu, avance sans cesse au milieu de fêtes et de banquets spirituels ; mais celui qui passe son temps et sa vie dans de continuelles fêtes ou d'incessants banquets, paiera plus tard ces joies corporelles et sensibles par des pleurs éternels. De même que les coupables ont garde de se livrer à la joie dans leurs prisons, de même les religieux n'ont pas en cette vie de véritables fêtes ; c'est pour cela sans doute que le grand courtisan de la douleur et des larmes s'écriait en soupirant : « Délivrez, Seigneur, délivrez mon âme de sa prison, afin qu'elle se réjouisse dans votre ineffable lumière. » *Ps. cxli, 7.*

Soyez au dedans de vous-même comme un roi puissant assis sur le trône de l'humilité ; commandez du haut de ce trône au vice de disparaître, et que les folles joies s'en aillent loin de vous ; appelez, au contraire, la componction dans votre cœur, et que cette douce vertu accoure à vos désirs : « Dites enfin à votre serviteur, je dirai mieux à votre tyran, c'est-à-dire à votre corps de faire ce qu'il vous plaira, et qu'il le fasse. » *Matth. viii, 9.* Travaillez à revêtir votre âme de ces inénarrables gémisséments qui font son bonheur comme d'une robe d'humilité, et vous saurez bientôt ce qu'est le véritable contentement et la pure joie de l'âme. Où sera cet homme fortuné qui aura passé toute sa vie dans la pratique exacte de la vie monastique, et qui s'y sera montré si religieux et si fervent qu'il n'ait pas détourné un jour ni une heure du service de Dieu et des œuvres religieuses, ne perdant jamais de vue qu'il n'est pas possible de revenir au temps passé, et qu'un jour perdu ne se retrouve plus en cette vie ? Heureux celui qui contemple souvent ces Vertus célestes et intellectuelles qu'on appelle les anges ; heureux aussi celui qui, pour se fortifier dans la vertu, donne souvent à ses jours le rafraîchissement des eaux vives ! Ce second état dispose les hommes au premier, et

c'est par les larmes que les hommes arrivent à la souveraineté félicité.

J'ai vu quelquefois de pauvres mendiants toucher par leurs bonnes paroles le cœur des rois et les incliner à la miséricorde; j'ai vu aussi des âmes pauvres de vertus qui, sans recourir à la grâce, ni aux charmes du discours, mais seulement par leur humilité, par l'expression d'une douleur et d'une confusion qui venaient du cœur, à force d'importunité et de persévérance, fatiguaient cette invisible nature et l'inclinaient à la miséricorde. S'enorgueillir du don des larmes et condamner ceux qui n'en sont pas favorisés, c'est ressembler à un homme qui userait contre lui-même des armes qu'il aurait reçues de l'empereur pour combattre ses ennemis.

Sachez-le bien, ô mon frère, Dieu peut se passer de nos larmes, et il ne veut pas que l'homme pleure purement par angoisse de cœur, mais plutôt à cause de la grandeur de l'amour qu'il doit à Dieu, lequel amour doit être accompagné d'une allégresse intime. Evitez le péché, et les larmes qui tombent des yeux de votre corps couleront inutilement, car on n'a besoin de cautère que contre les plaies où est la gangrène. Adam ne pleurait pas avant sa chute; après la résurrection du corps, lorsque le péché sera détruit, toutes nos larmes seront aussi détruites; alors seront à jamais vaincues la douleur, la tristesse et leur expression violente, qui se traduit par des gémissements.

J'ai rencontré souvent des âmes livrées tout entières à cette pieuse componction; j'en ai vu d'autres qui gémissaient de ne pas s'en sentir favorisées; ce n'est pas qu'en réalité cette faveur leur fût refusée, mais elles se désolaient comme si ce don ne leur eût point été accordé, et, dans l'ineffable chasteté de leur conscience, elles se trouvaient plus à l'abri des atteintes de la vaine gloire. C'est de ces âmes qu'il a été écrit : « Le Seigneur a avenglé les sages. » Il n'est pas rare, en effet, que ce don des larmes enorgueillisse même ceux qui auraient le moins de droit de le faire, et c'est par une providence toute particulière de Dieu qu'il leur est quelquefois ravi, afin qu'en s'en voyant privés ils le cherchent avec un soin extrême, reconnaissant leur propre

indignité et s'affligeant du sort qui les frappe, dans les gémisséments, la douleur et la confusion de leurs âmes. Ces sentiments, dus à un cœur humble et contrit, valent certainement autant que les larmes qu'ils se plaignent de ne pas verser, encore qu'ils ne le reconnaissent pas eux-mêmes aux progrès qu'ils doivent faire dans le bien.

En y regardant de près, nous découvrirons que les démons savent aussi s'amuser à nos dépens ; c'est ainsi qu'ils nous font quelquefois verser des larmes abondantes quand nous sommes bien rassasiés, tandis qu'ils nous empêchent de pleurer aux jours où nous sommes presque à jeun. Ce qu'ils se proposent par là, c'est de nous induire en erreur, et de nous faire rechercher plus facilement toutes les satisfactions du boire et du manger. L'illusion est facile, et la dévotion extérieure, qui semble s'emparer de nous quand nous sommes repus, la rend plus dangereuse. Gardons-nous d'y succomber, et sachons au contraire la repousser de toutes nos forces.

Pour moi, je ne sais pas considérer attentivement cette componction sainte sans m'étonner que ce qu'on nomme larmes et tristesse soit uni à tant de plaisir et de joie, comme si c'était un rayon de miel. Qu'est-ce à dire, sinon qu'en même temps que la componction est une grande merveille elle est aussi une grande miséricorde de Dieu ? Car avec elle notre âme éprouve je ne sais quelles ineffables délices par lesquelles Dieu console ceux qui sont tristes et éprouvés pour son amour.

Suite du même sujet.

Mais afin de nous disposer à cette componction dont je parle, et de faire naître dans nos âmes cette douleur salutaire, je raconterai en cet endroit, pour la plus grande édification de tous, une histoire en conformité avec les sentiments qui nous occupent. Dans ce lieu où nous sommes vivait autrefois un religieux, nommé Etienne ; ce religieux se sentait un vif attrait pour la vie retirée et solitaire, et, après s'être longtemps exercé à tous les travaux de la vie monastique, après avoir obtenu le don des larmes et du jeûne, ainsi que bien d'autres faveurs spirituelles,

il construisit une cellule au pied de la montagne même où le prophète Elie fut, dans les temps passés, favorisé d'une vision divine. Cependant sa piété ne fut point encore satisfaite, et désireux de s'adonner encore davantage aux rigueurs d'une pénitence plus austère, il se retira dans un lieu nommé Sidès, parmi les anachorètes qui vivaient retirés dans la plus profonde solitude. Il vécut donc dans cette retraite, avec la plus grande rigueur, pendant de nombreuses années, privé de toute humaine consolation, loin de tout chemin pratiqué, à soixante milles de toute habitation; et, lorsque la fin de sa vie sembla approcher, il la quitta pour venir s'établir à la première cellule de cette montagne sainte. Là il avait deux disciples fervents, venus de la Palestine, qui gardaient avec tout le soin possible sa cellule; mais il n'y vécut que peu de jours; étant bientôt tombé malade, il mourut. Or la veille de sa mort il se sentit tout-à-coup en proie à une sorte de stupéfaction dont s'aperçurent tous ceux qui étaient autour de lui. Ses yeux hagards se portaient tantôt d'un côté, tantôt d'un autre de son lit, et il parlait à haute voix comme s'il eût voulu répondre à des juges invisibles qui lui demandaient compte de sa vie : « Ce que vous reprochez est exact, disait-il quelquefois, mais je l'ai expié en jeûnant de longues années. » D'autres fois, au contraire, « Non, ce n'est pas vrai, disait-il, vous mentez, je n'ai jamais fait cela. » Ou bien : « Oui, cela est vrai, mais j'ai pleuré et j'ai servi tant de fois le prochain afin de l'effacer! Vous m'accusez justement; oui, vous avez raison, je n'ai pas d'excuse à donner de cette faute, mais j'espère en la miséricorde de Dieu. » C'était un spectacle horrible et redoutable de voir ce jugement invisible et rigoureux que l'injustice même et les allégations mensongères des juges contribuaient à rendre plus effrayant. — Malheureux que je suis, qu'adviendra-t-il de moi? Que dirai-je pour me défendre, si ce solitaire pénitent, qui avait passé quarante ans dans le désert et qui avait obtenu du ciel le don des larmes, ne savait comment excuser quelques-uns de ses péchés? — Hélas! hélas! Eh quoi? ce saint homme avait-il donc oublié ces paroles du prophète Ezéchiel; ne pouvait-il pas les rappeler au Seigneur comme étant tombées de sa bouche : « A quelque

jour que l'impie se détourne de ses iniquités, je n'en garderai plus le souvenir. » Ou encore : « Je jugerai chacun selon ses voies. » *Ezech.* xviii, 27, 30. Pourquoi ne le fit-il pas? Rendons gloire au Seigneur qui est le seul à ne pas l'ignorer. On raconte de ce Père qu'étant dans le désert il donnait à manger de sa main à un léopard. Et cependant, malgré tout, il eut à rendre au moment de sa mort des comptes si rigoureux de sa vie, qu'il nous a laissés dans la plus grande incertitude au sujet de son jugement, de sa fin et de la sentence qui a décidé de son sort.

Comme une veuve, désolée de la perte de son époux, se repose entièrement sur son enfant, si seulement il lui en reste un seul, n'a, après Dieu, d'autre consolation que celle-là, de même l'âme déchue et séparée de Dieu par le péché, n'a pas de plus grande consolation dans son malheur que les larmes et l'abstinence. Quand l'âme en est là, elle ne se livre pas à des éclats de voix en chantant les psaumes, parce que la componction du cœur n'a rien à y gagner, mais tout à y perdre. Que si vous croyez l'obtenir par ce moyen, vous vous trompez beaucoup; car, loin de vous la procurer, vous vous en éloignez au contraire de plus en plus.

La componction est une douleur de l'âme, sérieuse et fixe, accompagnée d'une grande ferveur d'esprit; elle est comme le prélude de cette tranquillité bienheureuse et de cette paix qui se trouvent en Dieu; cette componction dispose l'âme pour Dieu, la purifie, et consume en elle les épines et les buissons de tous les vices. Voici ce que me disait à ce sujet un homme de Dieu, profondément exercé dans cette vertu : J'étais quelquefois porté à trouver cruelle la guerre que je livrais à la vaine gloire, à la colère, à la gourmandise; mais j'entendais dans mon âme la voix secrète de la componction me dire : Prends bien garde de te laisser aller à la vaine gloire; car autrement je t'abandonnerais. J'entendais cette même voix et ce même conseil dans toutes les autres tentations, et je répondais toujours : Je ne désobéirai point jusqu'à ce que tu m'aies présenté à Jésus-Christ.

La componction quand elle est profonde mérite consolation, et la pureté du cœur attire la lumière de l'entendement. Cette lumière est une opération secrète de Dieu, qu'on entend sans

l'entendre, et qu'on voit sans la voir. Qu'est-ce à dire? C'est que ce travail secret de Dieu dans une âme, lui donne une connaissance surnaturelle de la vérité; on dit qu'il est connu sans l'être, parce que l'homme connaît par expérience son efficacité et qu'il ne sait pas d'où vient cette efficacité, selon qu'il est écrit : « L'esprit souffle où il veut, et vous entendez sa voix; mais vous ne savez d'où il vient, ni où il va, » *Joan.* III, 8; et ailleurs : « S'il vient à moi, je ne le vois pas; s'il s'éloigne, je ne le sais pas. » *Job.* IX, 41.

La consolation est le rafraîchissement d'un esprit affligé. Elle met l'âme en paix, elle lui apporte dans ses douleurs une ineffable joie et une douceur inouïe. Comme un enfant longtemps privé de la vue de sa mère, est tout heureux de la revoir, et mêle dans son bonheur, les larmes au rire; ainsi fait l'âme sous les effets puissants de cette divine consolation. Notre Seigneur est un bon père, et quand il voit les âmes affligées et brisées par la considération de leurs péchés, de leurs périls et de leurs tentations, il les anime d'un esprit nouveau, et il convertit leurs larmes de tristesse en larmes de paix et de joie.

Ces larmes dissipent en nous la crainte de la mort, et, cette crainte ayant disparu, toutes les autres disparaissent avec elle; il se fait alors dans l'âme comme une grande joie, qui amène avec elle la fleur de la charité. Cette dernière vertu s'accroît de tous ces dons, du bonheur que l'homme ressent en se voyant fortifié, réjoui et visité par Dieu; car toutes ces faveurs sont pour lui un grand stimulant d'amour.

Et cependant gardez-vous de vous fier à la première joie venue, encore que cette joie soit intérieure; sachez quelquefois renoncer à ces satisfactions, en vous en reconnaissant indigne, et que l'humilité les éloigne de vous. Si vous les acceptiez trop facilement, vous seriez exposé à recevoir le loup à la place du pasteur, c'est-à-dire les joies du démon à la place des joies de Dieu.

Ne vous imposez pas une violence exagérée pour vous livrer à la contemplation, en dehors du temps qui doit lui être consacré, c'est-à-dire à des moments où les devoirs de votre état vous

appellent à d'autres exercices, afin que cette contemplation, faite en son temps, s'unisse toujours à vous par un lien très-chaste, par une sorte de mariage spirituel.

Quand un enfant commence à peine à connaître son père, ce lui est une grande joie de le voir ; mais si pour une raison ou pour une autre, son père s'absente, il éprouve à le revoir une joie mêlée de tristesse. Il est heureux et content parce qu'il retrouve celui qu'il désirait tant de revoir ; il est triste au souvenir du temps qu'il lui a fallu passer loin de cette bonne et belle compagnie. Il en est de même de l'âme pieuse : elle est toute heureuse de la douce présence de Dieu et des rapports qu'elle a avec lui ; elle s'attriste au contraire quand ces relations lui font défaut. Mais si, après avoir été longtemps privée de ces biens, elle les retrouve après, quelle joie n'est-ce pas pour elle de se voir enfin en possession de ce qu'elle aimait tant, et comme elle est triste en songeant que ces biens qu'elle recouvre elle peut les perdre une seconde fois par le péché !

Une mère fait exprès quelquefois de se dérober à la vue de son enfant ; elle se réjouit quand elle voit que son absence le plonge dans la sollicitude et qu'il fait tous les efforts possibles pour la retrouver. Par ces épreuves amies, elle l'excite à ne jamais se séparer d'elle et à l'aimer toujours davantage. La sagesse divine n'en agit pas autrement avec l'âme pieuse ; elle s'isole d'elle quelquefois sans qu'il y ait faute de notre part, mais seulement par une disposition particulière de sa providence ; puis, quand elle la voit attristée, désolée même à la pensée de la présence de Dieu dont elle se croit privée par sa faute, elle se réjouit de l'état où elle la voit livrée, et, en le visitant ensuite par la douceur de ses charmes, elle lui apprend à marcher avec plus de précaution, et à tirer de cette faveur plus de fruits. « Que celui qui a des oreilles pour entendre, entende, » *Luc. viii, 8*, dit le Seigneur.

L'homme condamné à mort, se soucie peu de se montrer à la vue des autres, ou de voir des fêtes ; de même une âme toute livrée à la componction fera peu de chose pour le plaisir, pour la gloire du monde, ou pour venger les offenses qu'elle reçoit. La componction est une douleur continuelle de l'âme pénitente

qui marche toujours de tristesses en tristesses et de douleurs en douleurs, comme une femme qui enfante. C'est pourquoi un saint docteur, disait en toute vérité : « J'en ai vu beaucoup fondre en larmes ; mais, si ces larmes fussent parties du cœur, on ne les aurait pas vus si promptement retourner au rire. »

Juste et saint est le Seigneur, qui console aussi bien les bons solitaires et les amis de la tranquillité, que les âmes soumises, réellement amies de l'obéissance. Il faut, quand on n'est pas fidèle à ses devoirs dans les deux états, s'attendre à ne recevoir jamais cette grâce. Prenez garde, lorsque vous êtes livré à la componction la plus profonde, à bien écarter de vous cette funeste idée qui vous représente Dieu comme un être cruel et rigoureux ; car, au temps de la tentation, lorsque vous vous sentirez plus vivement entraîné au mal, d'autres idées naîtront en vous, et vous n'aurez plus devant les yeux que le tableau de ses bontés et de ses miséricordes.

L'exercice des bonnes œuvres les rend plus faciles et plus nombreuses ; la répétition de ces mêmes actes engendre l'habitude et nous donne le goût de les reproduire, et difficilement on descend de ce degré de vertu quand une fois on a eu le bonheur de l'atteindre. Ce qui faisait dire à un saint docteur que d'ordinaire les hommes parfaits ne tombaient pas tout-à-coup de l'état où ils se trouvaient, mais que leur chute, au lieu d'être rapide, s'opérait peu à peu, par une diminution incessante et un refroidissement lent, il est vrai, mais continu de la ferveur.

Encore que vous ayez atteint un très-haut degré de vertu, ne vous fiez pas à votre justice, si elle n'est accompagnée de tristesse et de douleur. Il convient, sans aucun doute, il est même nécessaire que ceux qui ont souillé leurs âmes après qu'elles avaient été purifiées dans ce bain salutaire, expient de leurs mains, avec le feu de la douleur, les fautes qu'ils ont commises, honteux qu'ils seront d'eux-mêmes par la miséricorde de Dieu. J'ai vu dans quelques âmes le dernier degré où pouvait atteindre cette grâce de la componction ; telle était la rigueur de la blessure par laquelle le couteau de la douleur avait transpercé leur âme, qu'ils rendaient le sang par la bouche, et involontairement

je me souvenais alors de cette parole du Prophète : « J'ai été frappé comme l'herbe, et mon cœur s'est desséché ! » *Ps.* ci, 4.

Les larmes qu'engendre une terreur salutaire du jugement de Dieu rendent l'homme vigilant et timide, elles l'animent à exercer sur lui une vigilance de plus en plus exacte. Les larmes qui procèdent de la charité, quand elles ne sont pas arrivées à leur perfection, tarissent au contraire facilement. On les perd ou par vaine gloire, ou par négligence, ou par dissolution, ou par une sécurité exagérée, si ce feu divin n'enflamme notre cœur et ne nous fait agir avec une ferveur brûlante; ce n'est qu'en agissant de la sorte qu'on peut espérer voir la charité augmenter dans son âme. Certes, ce n'est pas une chose peu digne d'admiration que de voir ce qui est bas par sa nature produire quelquefois des effets plus surprenants que ce qui est élevé, c'est-à-dire les larmes de la crainte plus avantageuses que celles de l'amour.

Il y a des vices, par exemple les vices de la chair, les jeux, les rires, l'amour désordonné du manger et du parler, qui sèchent la source de nos larmes; il y en a d'autres, et ceux-ci sont des vices spirituels, tels que l'orgueil, l'ambition, la vaine gloire, qui produisent des effets plus désastreux, et il n'est pas même rare qu'à la suite l'homme tombe dans des vices honteux et charnels. Ce sont les vices de la première espèce qui firent tomber Loth dans l'inceste qu'il commît avec ses propres filles; c'est pour s'être laissé entraîner aux seconds que le anges furent chassés du ciel.

Grande est l'astuce de nos ennemis, qui veulent nous persuader que le principe de nos vertus est celui de nos vices, et que ce qui est en nous la matière de l'humilité devient la matière de l'orgueil. Leur but est de nous faire faire un mauvais usage des vertus principales qui sont les mères des autres vertus, en nous faisant trop présumer d'elles, en nous enorgueillissant de les posséder, en nous portant à trouver dans les bienfaits par lesquels Dieu voulait nous exciter à l'humilité et à la charité, des motifs d'orgueil, de vaine gloire, d'estime exagérée de nous-mêmes et de mépris des autres.

La forme et la disposition des lieux que l'on habite portent quel-

quefois à la componction. On n'est pas indifféremment à quelque endroit que ce soit, et les cellules ou les monastères pauvres, placés au milieu des montagnes ou dans des lieux incultes et solitaires, ne sont pas sans influence sur les dispositions de notre âme. Nous en avons de frappants exemples dans Elie, dans saint Jean-Baptiste et dans notre Seigneur surtout, qui, non à cause de lui-même, mais seulement pour nous servir d'exemple, se retirait sur les montagnes, afin d'y prier. J'ai vu cependant quelquefois des hommes favorisés du don des larmes même au milieu des foules et dans le tourbillon des tracas d'une cité; c'était sans doute là un artifice du démon, qui voulait, en ne faisant ressentir aux âmes aucun dommage du fracas et du trouble du monde, leur persuader de les moins redouter.

Une parole suffit quelquefois pour nous faire perdre la componction que nous avons mis tant de temps à obtenir; mais il serait bien étonnant qu'une parole pût réparer les ruines et les désastres qu'une autre parole a causés. Prenons donc bien garde de traiter à la légère une chose qu'on n'obtient pas sans difficulté et qu'on perd au contraire si aisément. Au jour du jugement, ô mon frère, on ne nous reprochera pas de n'avoir pas fait des miracles, de n'avoir pas traité les hautes matières de la théologie, de n'avoir pas enfin gravi les hauteurs de la contemplation; ce qu'on nous reprocherait, c'est de n'avoir pas versé des larmes abondantes, ou de n'avoir pas eu le cœur brisé après nous être laissés aller à commettre le péché.

## CHAPITRE VIII.

*Huitième échelon : de la parfaite mortification de la colère, et de la douceur.*

De même que l'eau apaise le feu, de même les larmes éteignent la flamme de la colère et de la fureur. Il convient donc, après avoir traité de la componction, de parler de la mortification de la colère, qui est un effet dont la componction est la cause.

La mortification parfaite de la colère est un insatiable désir de mépris et d'outrages, tout comme l'ambition est au contraire un

insatiable appétit d'honneur et de louanges. De cette sorte, si la colère est un appétit de vengeance, la mortification entière de la colère est une victoire remportée sur la nature, victoire qui nous fait mépriser et fouler aux pieds toutes les injures. On n'obtient cette vertu qu'à force de sueurs et de luttés. La douceur est un état constant et immobile d'une âme qui demeure impassible et indifférente au milieu des mépris et des louanges, de la honne et de la mauvaise réputation.

La mortification de la colère a plusieurs degrés : Le premier consiste à ne pas manifester les troubles du cœur par d'intempérantes paroles ; le second, à se faire un cœur tranquille qui ne ressent que très-peu les injures qu'il reçoit ; le troisième, enfin, à obtenir un calme stable et inaltérable au milieu des obstacles suscités sur nos pas par les esprits mauvais. La colère nous dispose aux haines secrètes ; elle procède du souvenir des injures enraciné dans le cœur. La colère est un désir de faire du mal à ceux qui nous ont offensés. La furie est un feu bouillant et un mouvement du cœur qui dure peu. L'amertume du cœur est une passion violente, un mouvement aveugle et sourd. La fureur est une passion rapide de l'esprit qui ruine et jette dans le désordre l'homme tout entier, soit au dehors soit au dedans. Quand le soleil se montre, toutes les ténèbres se dissipent : quand l'odeur suave de l'humilité exhale son parfum et se répand dans une âme, toute fureur et toute amertume s'évanouissent. Il y a des hommes portés à la colère qui ne font aucun effort pour guérir en eux cette dangereuse passion ; les misérables, ils n'entendent pas cette menace de l'Écriture : « Dans un moment de colère je me suis séparé de toi. » *Ps.* VIII, 8.

Une meule de moulin écrase plus de blé en un moment, qu'on n'en pourrait moudre en un jour avec la main. Ainsi en est-il de cette furieuse passion : elle peut amonceler plus de ruines en un moment que toutes les autres dans un long espace de temps. Un feu excité par de grands vents, qui se répand et se propage, fait plus de mal en peu de temps, qu'un autre moins intense qui durerait davantage. Il importe donc de s'opposer de toutes ses forces aux influences désastreuses de cette folle passion.

O mes frères, n'ignorez pas ceci, à savoir que les démons se cachent quelquefois avec le dessein de nous tromper, et qu'ils cessent de nous tenter tout exprès afin que, prenant peu de garde à leurs embûches et oubliant leurs ruses accoutumées, nous nous laissions aller à une fausse et dangereuse sécurité. Cette négligence nous habitue à une vie lâche, peu vigilante, et peu à peu nous livre à un mal qui devient incurable.

Lorsqu'une pierre anguleuse roule à travers d'autres pierres, elle finit par s'émousser, se polir et perdre toutes les aspérités qu'elle avait. Quand un homme irritable et porté à la colère se trouve en compagnie d'autres hommes ayant les mêmes inclinations que lui, de deux choses l'une, ou bien à force de souffrir il en viendra à s'apaiser, à se polir, à perdre, pour ainsi parler, les aspérités et les emportements de la colère, ou tout au moins, il cherchera à éviter un remède à son mal, en fuyant toutes les occasions de s'y livrer; et cette fuite sera pour lui comme un miroir fidèle dans lequel il verra plus clairement sa faiblesse et par lequel il arrivera à conquérir une grande humilité de cœur.

L'homme furieux est une sorte de possédé volontaire, qui, sous l'empire de la fureur, fait souvent des chutes qu'il ne voudrait pas faire et partant se couvre de blessures. Je dis que ces chutes, il les fait contre sa volonté, parce que plus la fureur de la passion diminue l'usage de la raison, plus elle empêche la liberté de la volonté. Rien ne convient moins aux pénitents que la fureur de la colère, car la conversion doit toujours être accompagnée d'une grande humilité, et cette fureur est une grande preuve d'orgueil.

S'il est vrai que la suprême humilité consiste, non-seulement à voir sans peine et sans mauvaise impression ceux qui nous ont offensés, mais encore à les aimer d'un cœur bon et tranquille, il est vrai aussi que le comble de la fureur consiste à s'irriter dans son cœur, et à manifester par des paroles et des gestes forcenés, la colère contre celui dont nous avons reçu quelque outrage. Et encore, si l'on a pu dire en toute vérité que « l'Esprit-Saint est la paix de l'âme, » *Gal. v, 22*; et que la colère trouble cette paix, ne peut-on pas soutenir qu'une des choses qui ferment

la porte à l'Esprit-Saint, et qui le font le plus rapidement sortir d'une âme chez qui il est entré, c'est cette funeste passion.

Les fruits de la colère sont nombreux et cruels; cependant par occasion il arrive quelquefois qu'un de ces fruits, encore qu'il soit adultère et mauvais, devienne bon et utile. J'ai vu des hommes livrés à tous les excès de la colère, exhaler au dehors la cause de la fureur qui dévorait leurs entrailles depuis déjà longtemps, et trouver dans cette protestation extérieure la guérison de leur mal. Souvent, en effet, la cause de la colère étant mieux connue, ils en sentaient la futilité, et cela même qui les avait offensés les faisait rentrer en eux-mêmes et les apaisait par la pénitence, l'humilité et la satisfaction. De cette sorte ce qui avait été dépravé par la colère, la vertu d'humilité et la douceur le réparaient, selon ce qui est écrit : « L'homme emporté attire à lui les colères, et l'homme patient arrête les débats, » *Prov. xv, 18*; et encore : « Une douce réponse apaise la colère, une parole dure provoque la fureur. » *Id., 1*.

J'ai rencontré des hommes, bons en apparence et remplis d'une longanimité et d'une douceur frappantes, dont le cœur était plein de fiel, et qui gardaient profondément enraciné dans leur âme le souvenir des injures qu'ils avaient reçues. Ces hommes trompeurs et hypocrites sont pires que ceux qui manifestent au dehors toute leur fureur; ils souillent par cette dissimulation perverse et coupable la blanche colombe de la simplicité et de la douceur. Armons-nous donc de tous nos efforts et de toutes nos précautions contre ce serpent de la colère, qui trouve, comme celui de la luxure, un auxiliaire puissant dans notre nature.

J'ai vu des hommes, dévorés par les flammes de la colère, cesser de manger sous le poids de la fureur qui les oppressait. Mais cette abstinence forcée n'avait d'autre résultat que d'ajouter un venin à un autre venin. J'en ai vu d'autres qui, sous prétexte de ne pouvoir maîtriser cette passion, se livraient à tous les excès de la gourmandise, afin d'y éprouver une consolation qu'ils ne pouvaient attendre de la vengeance; c'était sortir d'un précipice pour tomber dans un autre. J'en ai trouvé d'autres plus prudents,

qui, comme de sages médecins, apaisaient ces deux passions l'une par l'autre, ne prenant jamais qu'une nourriture modérée; en s'aidant de cette naturelle consolation, en se renfermant toujours entre les limites de la raison, ils se guérissaient peu à peu des entraînements de la colère. Le chant des psaumes et une mélodie modérée apaisent aussi la fureur, comme le chant de David la colère de Saül. Le désir et le goût des consolations divines dépouillent l'âme de toute amertume et de toute fureur, tout comme ils arrachent d'elle les consolations et les délices sensuelles; le goût des choses célestes est aussi efficace contre la fureur de la colère que contre les excès de la chair, auxquels le cœur furieux refuse de recourir afin de mieux s'entretenir dans sa mauvaise passion. Ayons donc un soin véritable de bien partager notre temps, de l'ordonner comme il convient, de déterminer exactement ce que nous devons faire à chaque heure, afin de ne laisser dans notre vie aucune place à l'oisiveté et au dégoût des choses spirituelles, qui ouvrent à l'ennemi la porte de notre âme.

J'habitai pendant quelque temps côte à côte avec quelques solitaires dont la cellule touchait au lieu où j'étais. Ces pauvres solitaires discouraient entre eux comme des pies, avec fureur et rage; ils s'irritaient contre une certaine personne par laquelle ils avaient été outragés, et ils l'insultaient comme si cette personne se fût trouvée en leur présence. Je les engageai alors charitablement et en ami à ne plus vivre dans la solitude, s'ils ne voulaient pas devenir des démons, en s'irritant l'un l'autre et en se consumant ainsi dans de semblables passions.

J'ai trouvé d'autres hommes, amis des plaisirs de la table, des joies et des festins, mais parfaitement doux au moins à l'extérieur, d'un caractère bon et aimable, comme il arrive souvent à ceux qui se sentent ces sortes de penchants, ce qui leur avait acquis un certain renom de sainteté. A ceux-là, au contraire, je conseillai fort la solitude qui, comme un couteau tranchant, couperait court à toutes les occasions où ils pouvaient éprouver ces sortes de délices et ces satisfactions charnelles. C'est le propre de ces plaisirs d'abêtir pour ainsi dire l'homme, de transformer en

brutes les créatures raisonnables, en leur donnant tous les vices qui appartiennent aux premières.

Enfin, j'ai vu des hommes plus malheureux que les précédents, auxquels ni la solitude ni la compagnie ne sauraient convenir toujours. A ceux-là je conseillais de ne pas se gouverner eux-mêmes, et je priais leurs maîtres de se montrer avec eux d'une condescendance à toute épreuve, les laissant tantôt en compagnie, tantôt dans la solitude, les occupant tantôt à une chose, tantôt à une autre, et les amenant, à force d'humilité, à obéir en tout et pour tout à celui qui les gouvernait.

En aimant le plaisir on ne nuit à personne qu'à soi-même, et tout au plus peut-on nuire au prochain par le mauvais exemple qu'on lui donne ; mais un homme furieux et emporté jette, comme le loup, le trouble dans toute la bergerie ; il bouleverse toute une communauté, blesse et mord un grand nombre d'âmes. C'est une chose grave d'avoir son cœur troublé par le feu de la colère, selon ce que voulait signifier le Prophète quand il disait : « Mes yeux se sont troublés dans la fureur, » *Ps. vi, 7* ; mais quand au trouble du cœur s'unit l'âpreté des paroles, le mal est plus grand et plus dangereux. Néanmoins le plus grand danger qu'on puisse courir, la chose la plus opposée à toute société monastique, angélique et divine, c'est de chercher à satisfaire sa colère par des représailles extérieures et d'assouvir sa fureur de ses propres mains.

Si vous voulez ôter la paille de l'œil du prochain, ou du moins s'il vous paraît bon de l'enlever, ne le faites pas une poutre à la main, mais employez un instrument plus délicat. Qu'est-ce à dire ? le voici : N'usez pas pour guérir les défauts du prochain de paroles injurieuses et de grands mouvements de colère ; soyez au contraire très-bon même dans vos reproches et qu'ils ne respirent jamais aucune sorte d'amertume. L'apôtre saint Paul ne dit pas à son disciple Timothée : Fouette et frappe ; il lui a dit : « Reprenez, suppliez, menacez avec une patience à toute épreuve et par toute sorte d'instructions. » *II Tim. iv, 2*. S'il est nécessaire d'employer quelquefois les châtiments extérieurs, que cela soit aussi rare que possible, encore même ne devez-vous pas le faire vous-même, mais vous servir de mains étrangères.

En y regardant de près nous remarquerons quelquefois que des hommes sujets à la colère sont d'ailleurs très-adonnés aux jeûnes, aux veilles et aux charmes de la solitude. C'est là une ruse du démon qui, sous prétexte de pénitence et de componction, jette ces infortunés dans la pratique de ces exercices d'une manière désordonnée, et en les livrant à une mélancolie continue accumule dans leurs âmes ample matière à la fureur.

Si un loup, ainsi que nous l'avons dit, aidé du démon, suffit pour jeter le désordre et la confusion dans tout un troupeau, un bon et fervent religieux, soutenu par son bon ange, changera les fureurs de la tempête en une douce et sereine tranquillité, et mettra le navire à l'abri du danger. Devenu par cette conduite le modèle et l'exemple de tous, il recevra de Dieu pour la paix qu'il fait régner partout une couronne aussi belle que sera effrayant le châtiment qui fondra sur l'auteur de la révolte et du trouble.

On n'arrive pas du premier coup à cette bienheureuse résignation. Voici par quels degrés il faut passer : Au commencement, on supporte les outrages avec douleur et avec amertume; ensuite, on en vient à les endurer sans tristesse et sans douleur; enfin, on arrive à les regarder comme la souveraine gloire et l'honneur souverain. Réjouissez-vous quand vous avez atteint le premier degré; redoublez de joie si vous avez atteint le second; mais estimez-vous riche et heureux si vous arrivez jamais au troisième, puisque alors vous vous réjouissez dans le Seigneur.

Remarquez en passant une chose misérable chez ceux qui sont les esclaves de la colère : c'est l'estime démesurée qu'ils ont d'eux-mêmes qui en est le principe. Une fois qu'ils se sont laissés emporter par cette dangereuse passion, ils viennent à s'irriter tout naturellement et tout exprès, ce semble, afin de se voir vaincus par la colère. Que ce spectacle, ô mon Dieu, est triste à contempler ! Pour moi, je ne peux m'empêcher d'admirer comment ces insensés cherchent à guérir une chute par une autre chute; je me sens tout saisi de pitié pour ces malheureux qui, pour sortir d'un péché tombent dans un autre péché, et, à la vue de cette astuce raffinée du démon, je me prends presque à douter de mon propre salut.

Si vous voyant tous les jours vaincu par l'orgueil, la malice et l'hypocrisie, vous voulez tourner contre ces vices les armes puissantes de la douceur et de la patience, efforcez-vous d'entrer dans quelque monastère comme vous entreriez dans une maison où l'on presse le drap ou bien où l'on blanchit du linge; et si vous voulez guérir entièrement de vos vices, choisissez de préférence les ordres les plus austères et les plus rigoureux. On vous éprouvera là de toutes les manières : vous aurez à supporter toute sorte d'injures et d'outrages, de mauvais traitements et de mépris; vous y serez pour ainsi dire foulé aux pieds par vos supérieurs, mais votre âme se purifiera au milieu de ces épreuves; et de même qu'une étoffe se blanchit sous l'instrument qui la bat et la fouette, vous sortirez du sein des outrages pur et dépouillé des souillures que le péché vous aura faites. Je n'exagère pas en disant que les outrages sont une sorte de laboratoire spirituel où les âmes s'épurent, et ce n'est pas sans un à-propos merveilleux qu'il est reçu dans le langage ordinaire de dire d'un homme qui a été injurié par nous que nous l'avons savonné.

Il y a une mortification de la colère qui procède de la douleur et de la pénitence des commençants, et il y en a une autre qui n'appartient qu'aux pénitents parfaits. Dans la première, la colère est comprimée par les larmes comme par un frein; dans la seconde, elle est comme un serpent qu'on décollerait avec un instrument tranchant; et cet instrument n'est autre que la tranquillité de l'âme, qui, comme une reine et une maîtresse puissante, tient sous son joug toutes les passions. Pour moi, j'ai vu une fois trois moines qui avaient été offensés et outragés : l'un d'eux réprimait la colère du cœur par le silence; l'autre se réjouissait de ce qu'une occasion de mérite s'était offerte à lui, encore qu'il s'affligeât de la faute du coupable; mais le dernier, dépouillant tout sentiment d'intérêt personnel, ne songeait qu'à l'offenseur et versait d'abondantes larmes sur le mal qui lui reviendrait de son action. C'était un admirable spectacle que celui que présentaient ces trois religieux : l'un était mu par la crainte de Dieu, l'autre par le désir de la récompense, le dernier était en possession de la sincère et parfaite charité.

De même que la fièvre qui dévore les corps malades procède de plusieurs causes, de même l'ardeur et le mouvement de la colère, aussi bien que des autres passions, ont tous des causes diverses et multiples. Il ne faut donc pas donner une règle unique à des choses si différentes. Pour moi, je conseille de bien examiner l'état du malade et de donner des remèdes qui soient en rapport avec ses dispositions et ses forces. Le premier et le plus essentiel de tous les remèdes, à mon avis, consistera à bien comprendre quelle est la cause de la passion dont on se plaint, et, cette cause étant connue, à porter la cognée à la racine du mal et à solliciter le secours de Dieu et l'aide des hommes, je veux dire les conseils d'un maître habile et des hommes versés dans les choses spirituelles.

Que ceux-là donc qui veulent philosopher avec nous sur la matière qui nous occupe se retirent en eux-mêmes et entrent dans leur esprit en une audience semblable à celle où les juges du siècle, instruisant une cause, interrogent et condamnent les coupables; qu'ils cherchent à connaître les causes et les effets de ces passions, ainsi que le remède qu'on y peut appliquer. Liez, liez ce tyran avec les cordes de la douceur, frappez-le avec le fouet de la longanimité, présentez-le par les mains de la charité devant le tribunal de la raison, et, le mettant à la question, interrogez-le de cette sorte : Dis-nous donc, ô tyran insensé et stupide, dis-nous les noms de ceux qui t'ont engendré? Quels sont tes pères? quels sont tes enfants? quels sont enfin tes bourreaux? — A ces demandes voici les réponses qu'il fera : Nombreux sont ceux qui m'ont donné le jour et j'ai plus d'un seul père. Mes mères, ce sont la vaine gloire, la superbe, la gourmandise et quelquefois la fornication. Celui qui m'a donné le jour s'appelle le faste. Le souvenir des injures, l'inimitié, la perfidie, le mauvais vouloir, voilà mes filles. Les ennemis qui m'ont enchaîné, vous voulez les connaître? en voici les noms : la douceur, la mortification, et surtout celle qui dans la cellule est placée vis-à-vis de moi, l'humilité. Que si vous désirez connaître le père de l'humilité, interrogez-la elle-même à ma place.

## CHAPITRE IX.

*Neuvième échelon : du souvenir des injures.*

On a souvent comparé les vertus à cette échelle mystérieuse que Jacob aperçut dans sa vision, *Gen. xxviii*, et les vices à ces chaînes qui tombèrent des mains de saint Pierre. *Act. xii, 7*. Cette comparaison est très-juste; car les vertus, par une causalité et une conséquence naturelle, s'enlacent les unes les autres, de manière à former comme une échelle parfaite à l'aide de laquelle nous montons jusqu'au ciel, tandis que les vices, s'unissant aussi entre eux, à cause de ce même principe de causalité qui les rassemble, forment comme une chaîne spirituelle qui tient les hommes captifs et les traîne jusqu'à l'enfer. C'est pourquoi, après avoir dit que le souvenir des injures était un fils de la fureur, il faut descendre dans quelques détails à ce sujet et traiter aussi de ce vice.

Le souvenir des injures est un accroissement de la fureur, la conservation des péchés, la haine de la justice, le venin de l'âme, un ver qui ronge toujours, la confusion de la prière, la perte de la charité, une pointe aiguë enfoncée dans le cœur, une vive douleur, une amertume volontaire, un péché perpétuel, une malice qui ne dort jamais, une iniquité renouvelée et voulue à toutes les heures. Ce vice ténébreux et incommode, étant de la nature de ceux qui engendrent d'autres vices et qui sont engendrés par eux, comme nous l'avons dit plus haut, nous ne nous étendrons pas longtemps sur ce que nous pourrions en dire.

En arrachant de son âme la colère, on en retranche en même temps le souvenir des injures, auquel la colère donne naissance; mais tant que le père est vivant, vainement on se flatterait de lui ravir sa détestable fécondité. D'autre part, c'est en conservant la charité qu'on extirpe la colère; entretenir dans son âme des inimitiés, c'est s'exposer à de véritables peines et à de grands efforts. Une invitation faite avec charité réconcilie souvent deux ennemis qui se rencontrent à la même table. Les dons et les pré-

sents amollissent le cœur. Une table bien servie entretient et conserve l'amitié ; mais il faut prendre garde que la charité est souvent le prétexte de festins où l'on ne refuse rien à la chair, et c'est pour cela qu'il nous faut, en recherchant le bien, faire en sorte de ne pas ouvrir la porte au mal.

Remarquez en passant, et je parle ici d'expérience, remarquez que la haine a pu quelquefois séparer deux cœurs vivant depuis déjà longtemps dans un commerce illégitime. Le souvenir des injures brise alors, en dehors de toute espérance, les chaînes de la fornication. C'était merveille de voir le démon travailler contre lui-même, encore que cela arrivât plutôt par une dispensation miséricordieuse de Dieu, qui emploie toute sorte de moyens pour nous attirer à lui, que par l'œuvre du démon.

Le souvenir des injures est très-éloigné du grand amour véritable et naturel ; il n'en est pas ainsi de la fornication. L'amour naturel, quoique pur en lui-même, dégénère souvent en amour impur et profane. Si les personnes avec lesquelles il est en rapport lui sont suspectes, l'homme fera bien de surveiller attentivement cet amour ; car c'est le moment où l'amour simple et naturel de la colombe se change en amour sensuel, c'est alors qu'on la prend et qu'on s'empare d'elle.

Vous ne pouvez pas ne pas garder le souvenir des injures et cette passion de la haine vous poursuit sans cesse ? Souvenez-vous donc des outrages que le démon vous a faits et irritez-vous tant que vous voudrez contre cet artisan d'iniquités et de mensonges. Vous ne pouvez vivre sans inimitiés : tournez contre votre corps tous les efforts de votre haine ; ce corps, votre ennemi cruel qui vous trompe, vous séduit, et travaille d'autant plus à vous perdre qu'il est plus heureux et mieux traité. Souvent, pour excuser dans son âme le souvenir des injures, on s'autorise, des paroles de l'Écriture détournées de leur véritable sens, et dont on fait sous une fausse couleur de zèle un appui pour sa mauvaise volonté. C'est un procédé détestable qui trouve sa condamnation dans la prière que le Sauveur nous a enseignée lui-même et que nous ne pouvons prononcer en gardant dans notre âme ce funeste souvenir.

Si, malgré vos efforts, cette passion résiste à votre bonne volonté et ne peut être entièrement arrachée de votre âme, vos paroles, votre manière d'agir doivent laisser croire à votre ennemi que vous avez conçu du regret de ce qui s'est passé. Cette pieuse dissimulation produit souvent les plus salutaires effets. Combien qui, pour avoir agi ainsi, ont rougi de ne pas porter au prochain l'amour qu'ils lui devaient et sont arrivés par-là à s'accuser eux-mêmes, dans l'amertume de leur remords et les reproches de leur propre conscience !

Voulez-vous un signe auquel vous puissiez reconnaître que vous êtes délivrés du vice qui nous occupe ? Ne regardez pas si vous priez pour votre ennemi, si vous lui offrez des dons et des présents, si vous l'invitez à partager votre table ; voyez plutôt si, lorsque vous le voyez en butte à quelque calamité spirituelle ou corporelle, vous avez pitié de lui et vous vous affligez sur son malheur comme sur votre malheur propre.

Un solitaire qui garde en son cœur le souvenir des injures est comme un basilic dans sa caverne, qui porte partout où il va son poison avec lui. Un moyen très-efficace d'oublier les injures, c'est de penser aux douleurs de Jésus-Christ. L'homme, à la vue de tant de clémence et de longanimité, ne peut s'empêcher de rougir de lui-même. Les vers naissent sur le bois pourri : souvent le cœur de l'homme est trompeur, et sous les apparences d'une douceur et d'une quiétude parfaite, fermente et brûle la colère. Celui qui oublie les injures obtient le pardon de ses fautes ; mais celui qui s'en souvient et ne veut pas les oublier se rend indigne de la divine miséricorde. Travailler beaucoup, mener une vie simple et austère sont d'excellents moyens d'obtenir le pardon de ses fautes ; il n'en est pas de meilleur toutefois que de pardonner les injures, car il est écrit : « Pardonnez et on vous pardonnera. »

*Luc. vi, 37.*

C'est pourquoi une des marques infailibles de la véritable pénitence est l'oubli des injures. Si quelqu'un croit faire pénitence, et entretient le ressentiment ou la haine dans son cœur, il ressemble à celui qui croit courir en dormant. Il m'est arrivé souvent de voir des hommes en exhorter d'autres à cette grande

vertu du pardon des injures, et ne pas le faire inutilement, par la raison qu'ils avaient eux-mêmes des outrages à oublier; et, leurs propres paroles les faisant rougir de leur conduite personnelle, ils en venaient facilement à tout oublier et à trouver dans le remède d'autrui le principe de leur propre guérison. Cette passion aveugle n'est pas un vice ordinaire et simple; et qu'on retienne bien cette parole en finissant, elle en vient quelquefois à troubler même les hommes avancés dans la vie spirituelle.

## CHAPITRE X.

### *Dixième échelon : de la détraction et du murmure.*

Il suffit de bien penser pour reconnaître que du souvenir des injures naît la détraction. C'est donc le lieu de parler de ce vice; il est ici à sa place naturelle.

La détraction est fille de la haine; c'est une maladie subtile, secrète et cachée, une sangsue qui dessèche peu à peu toute l'onction de la charité, un déguisement de l'amour, la ruine de la chasteté intérieure de l'âme, la corruption du cœur et aussi celle des paroles.

De même qu'on rencontre des femmes adonnées à tous les excès du vice et faisant profession extérieurement de mauvaise vie, et d'autres qui pour n'être pas connues n'en sont pas moins coupables; de même, parmi les vices et les passions, il y en a de publics et d'éhontés, comme la gourmandise et la luxure, et de secrets, peut-être pires que les premiers, comme l'hypocrisie, la méchanceté, la tristesse mondaine, le souvenir des injures et la détraction dont nous parlons. On se trompe en voyant ces vices; l'apparence dissimule la réalité, et sous une couleur de vertu et de zèle ils cachent un dangereux venin.

Il m'est arrivé de rencontrer une fois des personnes qui se livraient à la détraction sur le compte d'autres personnes, et, comme je leur reprochais leur conduite en demandant la raison des choses qu'elles avaient dites, elles me répondirent qu'elles prétendaient, en agissant ainsi, rendre service au pro-

chain. Je les suppliai alors de ne plus se montrer charitables de cette façon, afin qu'elles ne fissent pas mentir ces paroles du Prophète : « Je poursuivais le cœur malin qui disait du mal de ses frères. » *Ps. c, 5.* Si vous aimez vos frères, priez secrètement pour eux et n'en dites aucun mal; c'est la seule charité qui soit agréable à Dieu.

O vous qui voulez juger le prochain, considérez combien les jugements de Dieu sont différents des jugements de l'homme. Judas était bien au nombre des apôtres, le bon larron était parmi les homicides; mais en un moment on sait quelle transformation étonnante s'opéra dans ces deux hommes. Quand vous voudrez vaincre l'esprit de détraction, gardez-vous de l'imputer à celui qui la commet; faites-en plutôt porter tout l'odieux au démon qui la fait commettre, comme à l'auteur universel de tous les maux. J'ai vu des pécheurs publics faire une pénitence secrète de leurs péchés, et moi, qui les avais jusque là tenus pour coupables, je reconnus qu'ils étaient innocents devant Dieu, parce qu'ils l'avaient déjà apaisé par leur pénitence.

N'ayez pas un respect exagéré pour celui qui se livre à la détraction en votre présence; dites-lui plutôt : Taisez-vous, mon frère; car, encore que vous ne fassiez pas ce que vous reprochez aux autres, qui sait si vous ne tombez pas dans des défauts pires? Comment donc pouvez-vous condamner votre frère? Essayez de modérer vos paroles, et par votre retenue vous gagnerez deux choses : vous vous guérirez d'abord vous-même, et vous guérirez ensuite le prochain. »

Un des plus sûrs et des plus faciles moyens d'obtenir le pardon de vos fautes, c'est de ne juger personne, selon cette parole des saints Livres : « Ne jugez point et vous ne serez point jugés. » *Luc. vi, 37.* L'eau n'est pas plus contraire au feu que la détraction ne l'est à l'esprit de pénitence. Quand vous verriez le prochain tomber dans le péché au moment de la mort, ne le condamnez pas. On a vu des hommes commettre de grands péchés publics et les expier secrètement par des actes d'une vertu capable de les effacer. C'est un profonde erreur de juger la vie des autres en suivant plutôt la fumée que le soleil, c'est-à-dire en

s'en tenant davantage au soupçon qu'à la connaissance claire de la vérité. Ecoutez-moi, je vous en conjure, vous qui vous érigez en juges du prochain. S'il est vrai, comme on n'en peut douter, que « chacun sera jugé selon qu'il aura jugé les autres, » *Matth. vii, 2*, Dieu ne nous reprochera-t-il pas, par un des justes jugements qui lui sont propres, les mêmes fautes que nous aurions nous-mêmes reprochées aux autres.

Savez-vous pourquoi nous sommes si faciles à juger les fautes des autres? Le voici : c'est que nous nous préoccupons très-peu de pleurer les nôtres et de nous en corriger. Ah! si, mettant de côté le voile de l'amour-propre, chacun avait soin de considérer attentivement ses propres défauts, qu'est-ce donc qui pourrait le préoccuper encore en cette vie? La vie est courte, elle ne suffit pas pour pleurer les péchés, encore qu'on dût vivre cent ans et qu'on alimentât le Jourdain de ses larmes. Examinez bien les caractères extérieurs, la nature même de la composition et des larmes, et vous ne trouverez là ni détraction ni condamnation de la conduite des autres.

Les démons travaillent toujours à une double fin, ou bien ils veulent nous faire pécher, ou bien il cherchent à nous faire juger ceux qui pèchent, afin que, comme des meurtriers cruels, ils détruisent par cette seconde tentative l'effet de la première. Blâmer et calomnier la doctrine et les œuvres du prochain est une marque infallible qu'on conserve le souvenir des injures et qu'on a le cœur souillé par l'envie; la cause de cette manière d'agir est ordinairement l'esprit de haine auquel l'homme se laisse misérablement aller. J'ai connu des hommes qui commettaient en secret de grands péchés; mais, à cause de l'apparence de vertu qui régnait en eux, ils ne manquaient pas d'exagérer et de critiquer amèrement les péchés véniels dont quelques autres se rendaient coupables.

Juger n'est autre chose qu'usurper injustement le trône et la dignité de Dieu, à qui seul il appartient de juger les autres. En condamnant le prochain, l'homme se condamne lui-même. De même que l'orgueil, alors même qu'il n'est accompagné d'aucun autre vice, suffit pour condamner celui qui s'y livre, de

même il suffit souvent de juger et de condamner les autres pour se condamner soi-même. N'est-ce pas, en effet, pour cela que le Pharisien mérite d'être condamné?

Un vendangeur prudent cueille les raisins murs et laisse les verts : un homme religieux et prudent remarque et publie toujours avec un zèle infatigable les vertus du prochain ; l'insensé, au contraire, ne pense qu'à ses défauts et les découvre tous, selon qu'il est écrit : « Ils ont sondé le crime, ils ont défailli dans ce travail. » *Ps. LXIII, 6*. En résumé, quand même vous verriez de vos yeux un de vos frères tomber dans le péché, ne le condamnez pas, et ne vous fiez pas d'ailleurs à vos yeux, parce qu'ils peuvent se tromper et vous induire en erreur.

## CHAPITRE XI.

*Onzième échelon : de la loquacité et du trop parler.*

Nous avons dit dans le chapitre précédent combien c'était un vice dangereux de juger le prochain, et comment ce vice attaquait même les hommes spirituels, encore qu'il fût plus vrai de dire que ces hommes trouvaient leur jugement et leur condamnation dans leur propre langue. Nous allons maintenant signaler rapidement la cause de ce vice et la porte qui lui donne accès.

La loquacité est le siège de la vaine gloire ; c'est par elle que la vaine gloire paraît au dehors et s'étale. La loquacité est une preuve certaine de peu de science, la porte de la détraction, la mère de la bouffonnerie ; elle produit le mensonge, dissipe la componction, enfante la paresse, précède les songes, chasse la méditation, détruit enfin la garde de soi-même.

Le silence, au contraire, est le père de l'oraison, un remède aux distractions, l'examen de nos pensées, la terreur des ennemis, un motif puissant de dévotion, le compagnon perpétuel de la componction, l'ami des larmes ; il favorise dans nos âmes la pensée de la mort, nous représente les tourments éternels, nous fait rechercher les jugements de Dieu, engendre une sainte tristesse, combat la présomption, ruine l'ambition, augmente la

sagesse, produit la méditation, nous fait faire de grands progrès intérieurs, élève enfin l'âme jusqu'à Dieu, selon qu'il est écrit : « L'homme juste s'assiera solitaire et il se taira, parce que Dieu a posé sur lui ce joug. » *Thren.* III, 28. Celui qui connaît ses péchés met un frein à sa langue; mais celui qui parle trop ne se connaît pas encore comme il devrait. L'ami du silence s'élève jusqu'à Dieu et se tient sans cesse en sa présence dans le secret de son cœur; aussi Dieu l'éclaire de sa lumière et l'instruit familièrement par ses douces clartés.

Les évangélistes rapportent que le silence du Sauveur pénétra Pilate, son juge, d'admiration et de respect. De même qu'une voix basse et peu élevée convient à une âme humble, de même elle est contraire à la vaine gloire et elle la détruit en nous. Saint Pierre ne dit qu'une seule parole, et dès qu'il l'eut prononcée, il fondit en larmes, parce qu'il se souvenait qu'il était écrit : « J'ai dit : Je veillerai sur mes voies, pour ne pas pécher par mes paroles, » *Ps.* xxxviii, 1; et ailleurs : « Il vaut mieux tomber sur le pavé d'un endroit élevé que pécher par la langue. » *Eccli.* xx, 20.

Je ne veux pas, quelque bon que cela me paraisse, m'étendre longtemps sur cette matière. Un homme dont l'autorité me semblait d'un grand poids, disait un jour en parlant de la tranquillité de la vie solitaire que le vice qui nous occupe pouvait avoir deux sources particulières : ou bien il a son principe dans la mauvaise habitude où on est de parler beaucoup, car la langue étant un instrument purement corporel, s'exerce toujours à ce qu'elle a plus d'habitude de faire; ou bien il naît en nous de la vaine gloire, toujours avide de se répandre en paroles, et encore du rassasiement du ventre : beaucoup parler marche d'ordinaire avec beaucoup manger.

Souvent donc en mortifiant son appétit, on arrive facilement à réfréner sa langue. Celui qui pense à la mort, ne parle pas inutilement, et celui qui possède la componction et le don des larmes, évite de parler beaucoup comme il éviterait le feu. Celui qui aime la paix de la solitude, tient toujours sa bouche fermée; mais on abandonne vite sa cellule quand on brûle de paraître en

public et de converser avec les hommes. Celui qui a déjà senti l'ardeur du feu de l'Esprit-Saint fuit les rapports avec les hommes et leur compagnie, comme l'abeille la fumée. La fumée fait du mal aux abeilles, ainsi la société des hommes est contraire à l'esprit de recueillement. Bien peu savent donner aux eaux d'un fleuve une direction droite, si ces eaux n'ont un lit où elle s'écoulent, et des rives qui les emprisonnent; il en est moins encore qui sachent contenir leur langue, et dompter ce monstre redoutable.

## CHAPITRE XII.

### *Douzième échelon : du mensonge.*

De la pierre et du feu jaillissent des étincelles; de la loquacité et du trop parler naît le mensonge. Le mensonge est l'ennemi de la charité, et le parjure la négation de Dieu. Pour tout esprit droit le mensonge est plus qu'une faute légère, et pour s'en convaincre, on n'a qu'à prêter l'oreille à cette redoutable sentence de l'Esprit-Saint prononcée contre ce vice : « Vous perdrez tous ceux qui profèrent le mensonge. » *Ps.* v, 6. S'il en est ainsi, qu'arrivera-t-il à ceux qui ajoutent la malice au mensonge et qui le confirment par des jurements? J'ai vu des hommes se faire gloire de mentir et d'amuser la conversation par des paroles oiseuses, afin d'exciter l'hilarité de ceux auxquels ils s'adressaient; or les exemples contagieux portaient leurs fruits naturels, car en encourageant ceux qui les voyaient à les imiter, ils leur faisaient perdre le don des larmes et la dévotion que la parole de Dieu avait suscitée dans leurs âmes.

Quand on commence à raconter des plaisanteries en notre présence et que, levant les épaules de mépris, nous fermons les oreilles et nous nous en allons, le démon cherche à nous séduire et à nous enlacer. Eh quoi, nous dit-il, voudriez-vous contrister votre frère qui parle? Pourquoi vous montrer plus saint et plus fervent que les autres? — Laissons-le dire et n'écoutons pas ses perfides conseils. Fuyons sans retard; autrement nous nous retirerions le cœur et l'esprit remplis des images et des figures

des choses que nous aurions entendues, et ces images et ces figures viendraient nous inquiéter pendant l'oraison. Que dis-je? fuir ne suffit pas; il faut encore, si on en a l'autorité, arrêter la conversation commencée, et mêler à l'entretien le souvenir de la mort et du jugement de Dieu. Peut-être vaut-il mieux s'exposer à ressentir soi-même quelque vaine gloire de son action et être utile aux autres, que dissimuler son mécontentement sous le voile d'un silence coupable; prêter l'oreille à des facéties sans dignité, c'est se rendre à soi-même, en le rendant aux autres, un très-mauvais service.

La feinte et la dissimulation engendrent le mensonge et lui servent souvent de matière; il y en a qui estiment que cette dissimulation est tout simplement un mensonge détourné, qui devient plus pernicieux quand il est uni au jurement. L'âme qui craint Dieu s'éloigne de toute sorte de mensonge, parce qu'elle porte au dedans d'elle-même un juge intègre, c'est-à-dire sa propre conscience, qui rend témoignage contre elle.

De même que, parmi les passions et les troubles de l'âme, il y en a de plus dangereux les uns que les autres; de même, parmi les mensonges, nous jugeons bien différents les mensonges qu'on commet par crainte et ceux qu'on fait sans y être excité par ce sentiment. Il y en a qui mentent pour se procurer quelque plaisir; d'autres, à cause du goût qu'ils éprouvent à mentir ou par habitude; d'autres pour faire rire; d'autres pour calomnier le prochain ou pour lui nuire. Le mensonge est plus ou moins léger, suivant sa nature et les circonstances qui l'entourent.

Les peines infligées par les princes aux menteurs rendent le mensonge plus rare; mais les larmes et la componction le détruiraient entièrement. Souvent, sous prétexte de nécessité ou de justice, on nous excite à mentir, ce qui est la perte de notre âme; on nous représente cela comme juste et raisonnable, et pour nous tranquilliser, on allègue l'exemple de Rahab, *Jos. II, 4*; on dit qu'il est beau de se rendre utile aux autres, même à notre détriment, comme si notre Seigneur ne nous avait pas appris « qu'il ne sert de rien à l'homme de gagner l'univers s'il se perd lui-même? » *Luc. IX, 25*. L'enfant ignore ce que c'est que men-

tir ; une âme parfaitement purifiée de toute malice ne le sait pas davantage. Dans l'ivresse, on dit toujours la vérité, alors même qu'on ne le voudrait pas. Celui qui est enivré du vin de la com-  
ponction ne sait pas ce que c'est que le mensonge.

## CHAPITRE XIII.

### *Treizième échelon : de la paresse.*

Un des fruits de la loquacité, c'est la paresse ; c'est pourquoi on donne à la paresse cette place dans l'Echelle spirituelle.

La paresse est un relâchement de l'âme, la mort de l'esprit, le mépris de la vie monastique, la haine de sa propre profession. La paresse trouve les hommes du siècle bienheureux ; elle estime Dieu rigoureux et sévère. Elle est faible pour le chant des psaumes, infirme dans l'oraison, comme de fer pour le service de la maison, négligente pour les œuvres manuelles, attardée et lente pour l'obéissance.

L'âme fidèle et obéissante est loin de tomber dans la paresse ; elle se fait des choses sensibles une sorte de secours pour les choses intelligibles. La vie monastique est une résistance continuelle à la paresse, qui tente sans relâche le moine dans sa solitude, et lui impose jusqu'à la mort le devoir de lutter contre elle. La paresse passant un jour par-devant la cellule d'un solitaire se mit à sourire malicieusement, et s'attachant aux portes de cette cellule, elle jura de ne la jamais quitter. C'est le matin, quand le jour commence à paraître, que le médecin visite ses malades ; la paresse visite les moines au milieu du jour.

La paresse nous recommande de faire bon accueil à nos hôtes ; elle nous excite à faire l'aumône du travail de nos mains. Elle nous avertit et nous presse d'aller voir les malades avec joie, mettant en avant cette parole de l'Évangile : « J'étais malade et vous êtes venus à moi. » *Matth.* xv, 36. Elle nous dit que nous allons consoler les âmes faibles et pusillanimes, et, plus timide qu'une personne, elle nous conseille d'aller fortifier ceux qui sont opprimés par le découragement. Quand nous sommes en oraison,

elle nous rappelle ce que nous avons à faire ; et, quoique dépourvue de raison, elle fait tout pour nous détourner, sous des prétextes raisonnables en apparence, de l'occupation à laquelle nous sommes livrés. Tous ces encouragements, tous ces conseils, elle nous les donne, non plus par charité ni par vertu, mais seulement pour nous faire abandonner, en nous trompant sous ces dehors de bien, les exercices spirituels, à cause de la peine qu'ils donnent et du travail qu'ils exigent.

Trois heures par jour cet esprit de paresse donne la fièvre et occasionne de violents maux de tête ou d'autres douleurs pareilles ; seulement, vienne l'heure de none, comme c'est le moment de prendre le repas, les douleurs disparaissent et laissent le religieux plus tranquille ; elles reviennent bientôt après, dès qu'il faut faire oraison, et l'âme se sent de nouveau écrasée sous un poids inouï de faiblesse et de mauvaise volonté. A ceux dont l'oraison est tiède, molle, traversée de bâillements importuns, elle arrache la parole des lèvres. Chaque habitude, chaque passion peut être énergiquement combattue par la vertu qui lui est contraire ; mais la paresse est une mort continuelle de toute vie religieuse. Une âme forte et robuste relève et ressuscite l'esprit quand il est mort ou qu'il est tombé ; mais la paresse et la lâcheté détruisent en un seul point toutes les vertus, parce qu'elles ferment la porte à tous les bons exercices.

La paresse étant un des sept péchés capitaux, il convient d'en dire ce qu'on dit des autres vices ; voici seulement ce que je veux ajouter : Tant que l'heure de chanter les psaumes n'est pas arrivée, la paresse ne se manifeste pas ; mais vienne le temps de l'office divin, et la paresse ouvre les yeux et ressuscite. C'est au milieu des combats qu'elle livre qu'on peut connaître ce que valent ces vaillants chevaliers « qui souffrent violence pour le royaume du ciel, » *Matth.* 11, 12 ; car rien plus que ces luttes ne rend les religieux dignes d'une belle couronne. A bien y prendre garde, vous verrez que la paresse lasse ceux qui chantent les psaumes debout, et amène ceux qui les chantent assis à s'appuyer contre la muraille, afin de leur faire rechercher davantage leurs aises et une position plus commode. C'est à l'instigation de la paresse que

nous sortons de notre cellule, que nous frappons des pieds, que nous nous agitons sous prétexte que la tranquillité nous est contraire. Il n'y a pas de meilleur remède contre la paresse que la componction, parce que celui qui pleure sur lui ne sait pas en quoi elle consiste.

Réduisons donc ce tyran cruel par le souvenir des péchés ; soumettons-le par le travail, rendons-nous maîtres de lui par le désir et la considération des biens éternels ; citons-le à la barre de notre tribunal et adressons-lui ces demandes : Dis-nous, ô tyran imbécille et lâche, dis-nous qui t'a engendré ? quel est ton père ? qui sont tes ennemis ? quel est celui qui t'a coupé la tête ? — Moi, répondra-t-il, je n'ai pas parmi les âmes obéissantes un endroit où je puisse reposer ma tête ; mais mes délices sont d'habiter avec ceux qui cherchent la tranquillité de la solitude, et je suis bientôt leur maître s'ils ne se surveillent eux-mêmes avec le plus grand soin. Quant à ceux que j'appelle mes frères, le nombre en est grand : c'est tantôt l'insensibilité, tantôt l'oubli des choses célestes, tantôt même l'excès de travail. Ai-je besoin de vous découvrir mes enfants légitimes ? Vous connaissez l'amour du changement que j'inspire à ceux dont je veux m'emparer, la désobéissance au Père spirituel, l'oubli du jugement à venir, la négligence même de leur propre profession. Les ennemis qui m'ont vaincu, ce sont le chant de l'office au chœur, le travail manuel, le souvenir de la mort ; mais le plus acharné de tous, celui qui m'a tranché la tête, ignorez-vous que c'est l'oraison accompagnée d'une ferme espérance dans les biens à venir. Maintenant, si vous désirez connaître quel est le père de l'oraison, vous n'avez qu'à vous adresser à elle quand il en sera question ; elle vous répondra.

#### CHAPITRE XIV.

*Quatorzième échelon : de la trop fameuse et trop dangereuse gourmandise.*

Traiter de la gourmandise, c'est plus que jamais philosopher contre nous-mêmes ; difficilement, en effet, l'homme échappe

tout-à-fait à cette pernicieuse passion, et seuls, on pourrait presque le dire, ceux qui sont descendus au tombeau sont à l'abri de ses atteintes.

La gourmandise est une hypocrisie et une dissimulation du ventre qui réclame toujours, qui, après avoir été repu, sollicite et demande encore, et qui, quoique plein à regorger, ne s'avoue pas satisfait et prétend toujours être dévoré par la faim. La gourmandise invente toujours des mets et des plats nouveaux; elle découvre sans cesse des raffinements inconnus dans les plaisirs de la table. Vous lui fermez une fenêtre, elle s'échappe par l'autre; vous lui mettez des chaînes d'un côté, elle les brise de l'autre; vous apaisez une flamme, et, cette flamme éteinte, une autre s'élève jusqu'à ce que celle-ci, vaincue à son tour, cède sa place à une autre. Ce vice excite et aiguise notre appétit par mille objets divers, et si vous échappez à un péril, ce n'est que pour tomber dans un autre. La gourmandise est une erreur de notre jugement qui nous persuade que nous avons besoin de manger tout ce qu'on nous sert; mais en même temps que nous donnons satisfaction à tous nos appétits, nous perdons la tempérance, la pénitence et la compassion. Qui s'en étonnerait? Et que peut-il rester au glouton qui dévore tout ce qu'il a quand il faut venir au secours de ses frères?

La gourmandise est la mère de la fornication, tandis que l'abstinence engendre la chasteté. A force de caresser le lion d'une main bienveillante et amie, on parvient à dompter sa férocité; flattez le corps, donnez-lui tout ce qu'il demande, et vous ne ferez qu'accroître ses forces contre vous. C'est une joie pour le Juif de célébrer le sabbat ou quelque fête; mais le moine adonné à la gourmandise aime et le sabbat et le dimanche, c'est-à-dire et le jour et la veille des fêtes. Personne ne songe encore à la fête de Pâques, que déjà il compte combien de jours l'en séparent, et longtemps à l'avance il se demande ce qu'il pourra manger ce jour-là. Celui qui est esclave de son ventre se préoccupe uniquement de sa nourriture; il n'a pas d'autre pensée. Mais celui qui sert Dieu se demande comment il pourra donner à son âme de nouvelles richesses et l'orner de la beauté de la grâce; quand il

rentre chez lui il consume tout en charité, même ce que la gourmandise réclame, et se trouve tout heureux d'avoir pu à ses dépens consoler le prochain.

Souvent la gourmandise et la vaine gloire se disputent entre elles la possession d'un pauvre religieux, comme on se disputerait un esclave mis en vente sur la place publique. La gourmandise veut lui faire rompre le jeûne, la vaine gloire lui dit de prendre garde à ne pas perdre son crédit par ses dérèglements. Or, que doit faire le religieux fervent? Fuir avec le même soin l'un et l'autre de ces vices, et même, si l'occasion se présente, les combattre l'un par l'autre : observer le jeûne afin de ne pas donner mauvais exemple, et, pour soutenir la nature, manger avec modération.

Lorsque le feu de la chair brûle au dedans de nous, châtions-la sans ménagement, et partout et toujours observons une abstinence rigoureuse. Si ces ardeurs sont éteintes, ce qui ne peut jamais arriver parfaitement en cette vie, nous pouvons nous traiter avec moins de sévérité, sans en venir jamais à de lâches complaisances. J'ai vu une fois quelques Pères très-expérimentés permettre à des jeunes gens qui n'étaient pas leurs disciples de boire du vin, en les exhortant à diminuer les rigueurs de leur abstinence. Quand ces conseils nous seront donnés par des personnes d'une vie éprouvée, ayant autorité pour nous conseiller et dont le témoignage est déjà ratifié par le Seigneur; nous pourrions, quoique avec modération, écouter leurs avis et suivre leurs conseils; nous n'avons pas à nous préoccuper de la permission qu'ils nous donnent dans le cas contraire, surtout si nous sommes en butte aux combats de la chair.

Le désir que nous éprouvons quelquefois de nous nourrir de mets délicats et variés est un appétit qui nous est naturel, et c'est pourquoi il est indispensable de bien le surveiller et de ne pas reculer devant cet audacieux mais trop redoutable ennemi; car sans cela il s'insurgera contre nous, nous livrera bataille et nous fera tomber dans des filets dont nous ne pourrions pas nous délivrer.

Commençons, en conséquence, par nous abstenir de tout ce qui

peut engraisser le corps et surtout des aliments chauds, afin de ne pas jeter de l'huile sur la flamme; privons-nous ensuite des mets qui sont plus suaves et qui flattent davantage notre goût. Nourrissons-nous, s'il nous est possible, de viandes légères et peu estimées, qui remplissent facilement l'estomac, comme les légumes : par là, d'une part, nous apaisons notre appétit insatiable; d'autre part aussi, nous rendons, à cause de la légèreté des nourritures que nous prenons, la digestion plus facile, et nous nous mettons à même de respirer bientôt et de nous débarrasser de cette chaleur excessive qui nous est un véritable fléau. En y regardant attentivement, nous verrons que tous les aliments chauds et vaporeux réveillent fortement dans nos corps, à cause de leur influence pernicieuse, tous les aiguillons et tous les mouvements de la chair.

Méprisez cet esprit mauvais qui vous dit de prendre votre repas en dehors du temps fixé par la règle de la communauté. Outre que vous êtes exposé à une abstinence indiscreète, vous avez tort de vous singulariser de cette manière et de ne pas prendre, comme tous les autres, votre réfection aux heures et aux moments voulus.

Il faut observer encore qu'il y a deux sortes d'abstinence : une qui convient aux âmes innocentes et pures, l'autre qui est le propre des âmes coupables. Les âmes innocentes éprouvent en elles tout juste les tentations et les mouvements nécessaires pour leur rappeler qu'étant hommes elles sont encore enveloppées d'un manteau de chair; les âmes coupables, au contraire, auront à combattre jusqu'à la mort, sans trêve ni merci. Aux premières, cette modération et cette tranquillité continuelles qui assurent leur persévérance et qui les font vivre au milieu des bruits du monde, comme si elles étaient déjà dans ces régions sublimes de l'air et du ciel, où n'arrivent plus les tourbillons et les nuages de ce monde inférieur; aux dernières, un travail continuel qui apaise Dieu et lui fait oublier leurs fautes devant leur componction sincère et l'affliction à laquelle elles se réduisent elles-mêmes en y réduisant leur corps.

C'est à l'homme parfait seulement qu'il est donné de vivre

dans la joie et la consolation, comme aussi de vivre indépendant de tout tracas mortel. La lutte et le combat sont l'apanage de ceux qui sont encore au sein de la bataille ; mais l'homme vicieux et sensuel marche toujours de fêtes en fêtes et de délices en délices. Ceux qui font leur Dieu de leur ventre ne rêvent que festins et banquets ; mais ceux qui pleurent leurs péchés ont sous les yeux, même en rêvant, les jugements et les tourments.

Traitez donc votre ventre avec rigueur, si vous ne voulez pas qu'il devienne votre tyran, et pratiquez avec crainte et confusion l'abstinence que vous avez si peu observée jusqu'ici. Ames coupables qui pleurez sur vos fautes, vous comprenez ce que je veux dire ; mais les véritables eunuques de l'Évangile, qui sont chastes, n'entendent pas mes paroles par expérience, encore qu'ils les puissent entendre à la clarté des lumières de Dieu. Opposons à la luxure la pensée du feu éternel ; c'est pour n'avoir pas employé ce glaive salutaire que beaucoup sont tombés dans ce vice détestable ; ils n'ont pas voulu l'extirper avec cette arme aiguë et tranchante, et ils ont coupé leurs propres membres ; mais loin de s'affranchir du péché par cette action, ils n'ont fait que le rendre plus grand.

Observons de près la luxure, et nous ne tarderons pas à reconnaître que la plus grande partie de nos fautes naissent de la gourmandise. L'âme de celui qui jeûne prie avec simplicité et attention ; mais celle de l'homme dérégé est pleine d'imaginations et de pensées honteuses. Manger beaucoup, c'est tarir la source de ses larmes ; pratiquer l'abstinence l'ouvre et les fait couler. On peut comparer un homme qui, en accédant à toutes les exigences de son ventre, se flatterait d'étouffer en lui l'esprit de fornication, à un insensé qui voudrait éteindre les flammes avec de l'huile. Le ventre affligé, le cœur s'humilie ; il s'enorgueillit, au contraire, quand le ventre est rassasié. Observez-vous vous-même le matin, à midi et le soir, avant de prendre votre repas, et vous verrez, à n'en pouvoir plus douter, combien le jeûne est utile ; le matin, l'appétit dépravé de la chair est plus vif, à l'heure de sexte il perd de sa force, mais au coucher du soleil on ne le sent plus, tant il est faible et pour ainsi dire réduit.

La mortification de la gourmandise entraîne celle de la langue, parce que, comme nous l'avons dit, la langue prend des forces dans la bonne chair. LutteZ sans cesse contre la tyrannie de votre ventre et recherchez de toutes vos forces la modération et la sobriété ; faites de votre côté tous vos efforts, et le Seigneur, vous prêtant son concours, travaillera avec vous.

Les outres lâches et étendues contiennent beaucoup de liqueur ; les outres serrées et ridées ont moins de capacité. Ainsi en est-il du ventre ; on le dilate et on l'étend quand on ne lui épargne ni les bons repas, ni les mets variés et nombreux ; ainsi traité, il devient de plus en plus capace. On le resserre, au contraire, on le contracte par des privations fréquentes ; et l'habitude de la modération lui permet de se contenter facilement de peu et de supporter le jeûne. La soif patiemment supportée apaise quelquefois la soif. Mais vouloir éteindre la faim par la faim, c'est une entreprise cruelle et impossible. Il faut donc mettre beaucoup de discrétion dans notre abstinence. Si quelquefois vous vous sentez inquieté et vaincu par l'appétit de la gourmandise, domptez-le par le travail ; et si cela ne vous est pas permis à cause de votre faiblesse et de votre mauvaise disposition, luttez contre lui par les veilles et la prière. Que si le sommeil vous accable et ferme vos yeux, travaillez de vos mains et ne craignez pas de vous livrer à quelque ouvrage extérieur ; mais ne le faites que lorsque vous en sentirez un pressant besoin : vous serez plus libre pour prier. Tous ne peuvent pas tout à la fois penser à Dieu et travailler de leurs mains.

Vous devez savoir encore que souvent par une ruse du démon, qui se tient toujours à nos côtés, nous nous sentons pris d'une faim insatiable que rien ne peut apaiser ; nous dévorerions l'Égypte entière, nous boirions tout le Nil, et notre ventre réclamerait encore. Cependant l'esprit de la gourmandise s'en va quand il a bien mangé, et il envoie pour le remplacer, l'esprit de fornication : Va, lui dit-il, après avoir rendu compte de ce qu'il a déjà fait, va, empare-toi de cet homme repu, tente-le, enflamme-le ; son ventre est plein, sa faim est satisfaite, ton œuvre te sera légère. — L'esprit de fornication accourt aussitôt, le sourire sur les

lèvres, et, nous attachant les mains et les pieds par le sommeil, il fait de nous ce qu'il veut ; il souille nos esprits et nos corps par des imaginations honteuses et par des œuvres véritables. C'est une chose digne d'admiration de voir comment une substance immatérielle telle que notre âme, se ternit et perd tout éclat quand le corps est souillé ; comment elle retourne ensuite à la délicatesse de sa première condition sous la salutaire influence de la privation et de l'abstinence.

Si vous avez promis à Jésus-Christ d'aller à lui par le chemin étroit et difficile, mortifiez votre ventre ; car, si vous lui accordez tout ce qu'il demande, c'en est fait de l'alliance que vous avez faite avec Dieu. Soyez attentif et prêtez l'oreille aux paroles du Seigneur : « Large est la porte, vous dit-il, spacieuse est la voie de la *gourmandise*, qui conduit à la perte de la *fornication*, et beaucoup entrent par là ; qu'elle est petite au contraire la porte et qu'elle est étroite le voie de l'*abstinence*, qui assure une vie chaste, et combien peu la trouvent et la suivent. » *Matth.* VIII, 13, 14.

Lucifer, un ange déchu, est le prince des démons ; le prince de tous les vices, celui qui est comme le stimulant de tous les autres, c'est la concupiscence de la gourmandise. Quand vous vous mettez devant une table bien servie, pensez au jugement et à la mort ; c'est à peine si avec le secours de ces pensées redoutables vous résisterez un peu à la force de la concupiscence. Quand vous portez le verre à votre bouche pour boire, souvenez-vous du fiel et du vinaigre qu'on donna à notre Seigneur, et vous boirez sinon avec plus de tempérance, au moins avec plus de regret, parce que vous songerez au peu que vous faites pour celui qui a tant fait pour vous. Ne vous illusionnez pas, mon frère : vous ne serez jamais délivré de la servitude de Pharaon si vous ne célébrez la Pâque céleste, en mangeant des laitues amères et du pain sans levain. Les laitues amères, ce sont l'affliction et la violence du jeûne ; le pain sans levain, c'est la complète humilité de l'âme.

Gravez au plus profond de votre cœur cette parole du Psalmiste : « Quand j'étais en butte aux attaques du démon, je me

couvrais d'un cilice, j'affligeais mon âme dans le jeûne, et je pleurais au fond de mon être. » *Ps. xxxiv, 13.*

Du jeûne comme remède efficace de la gourmandise.

Le jeûne est une violence faite à la nature, la circoncision de tous les plaisirs du goût, la mortification des aiguillons de la chair, la délivrance du sommeil, la pureté de la prière, la lumière de l'âme, la garde de l'esprit, la guérison de l'aveuglement spirituel, la porte de la componction, un soupir humilié, une contrition joyeuse, la mort de la loquacité, l'objet d'une grande tranquillité, la garde de l'obéissance, la santé du corps, une source de repos, le pardon des péchés, la porte et les délices du paradis. Le jeûne est à la fois tout cela, parce que, par sa vertu, il aide et dispose à toutes ces choses, tandis que la gourmandise en est l'ennemi et la destruction.

Appelons donc la gourmandise comme les autres vices, et plus que tous les autres vices, à notre barre; demandons à ce tyran, qui est le maître pervers de tous nos ennemis et la porte de tous les vices, qui a été la cause de la chute d'Adam, la perte d'Esau, la mort des Israélites, le déshonneur de Noé, la ruine de Gomorrhe, le séducteur de Loth, la perte des enfants d'Héli, le prince et le précurseur de toutes les infamies; demandons, dis-je, à ce tyran, qui l'a engendré, quels sont ses fils, qui sont ceux qui l'affaiblissent, et finalement quel est celui qui le met à mort :

Dis-nous donc, ô cruelle et violente maîtresse des mortels que tu réduis à être tes serviteurs et que tu as conquis au prix de l'insatiabilité, dis-nous par où tu t'introduis en nous, ce que tu fais quand tu y es entrée, quand est-ce que tu en sors, et comment nous nous échappons de tes mains. Exaspérée de nos injures : Pourquoi m'injuriez-vous ainsi, nous répondra la gourmandise, sentant se réveiller en elle tous ses instincts de férocité et de cruauté? N'êtes-vous pas devenus mes esclaves et mes vassaux par le péché? Comment osez-vous songer à vous séparer de moi, qui suis si intimement liée avec votre propre nature, conçue dans le péché?

La porte qui me donne passage pour m'introduire en vous,

c'est la chaleur et la saveur des aliments; l'habitude et la nécessité de prendre de la nourriture est cause de mon insatiabilité, et ce qui provoque et augmente mon dérèglement, c'est l'habitude que j'ai de manger avant le temps, le défaut de contrition et l'oubli de la mort.

Les noms de mes fils, pourquoi désirez-vous les connaître? Si je voulais les nommer tous, je les trouverais plus nombreux que les grains de sable de la mer. Voici néanmoins les noms de mes fils de prédilection, de ceux que j'aime davantage. Mon premier-né est la fornication; l'aveuglement et la dureté du cœur est le second; le sommeil est le troisième; l'abondance des mauvaises pensées, les ondes des passions hautaines et l'abîme profond des secrètes inventions de l'impudicité procèdent aussi de moi, et je les reconnais tous pour mes fils.

Mes filles, les voici : ce sont la paresse, la loquacité, la confiance en soi-même, les bouffonneries et les rires dérégés, les querelles, l'endurcissement de l'esprit, le dégoût pour entendre la parole de Dieu, l'insensibilité pour les choses spirituelles, la captivité de l'âme, les dépenses et les prodigalités excessives et somptueuses, l'accroissement de l'orgueil, l'affection et l'attachement aux choses du monde. Que peut-on attendre d'une telle génération? Une prière souillée, de nombreuses imaginations, et quelquefois des calamités et des désastres auxquels on ne s'attendait pas; le désespoir, qui est le plus grand de tous les maux, est la dernière extrémité où je conduis mes serviteurs.

Le souvenir des péchés me fait la guerre, mais ne triomphe pas de moi; la pensée de la mort m'a juré une haine éternelle. Parmi les hommes il n'est rien qui puisse entièrement me détruire. Celui qui garde l'Esprit-Saint au fond de son âme et qui lui demande de triompher de moi, sent bien vite les effets de sa prière et enchaîne ma pernicieuse puissance; quant à ceux qui ne connaissent pas par expérience la suavité de cet Esprit divin, je puis le dire, ils sont tous en général mes prisonniers, tous ils se laissent enlacer par la suavité de mes délices, puisqu'il est impossible que là où ne sont pas les plaisirs spirituels, ne soient pas les plaisirs sensuels.

## CHAPITRE XV.

*Quinzième échelon : de l'incorruptible chasteté, que les hommes corruptibles et mortels n'obtiennent qu'au prix de beaucoup de sueurs et de peines.*

Nous venons d'entendre l'insatiable gourmandise reconnaître pour une de ses filles la concupiscence du vice charnel ; d'ailleurs nous n'avons, pour nous en convaincre, qu'à nous souvenir d'Adam, notre premier père : s'il n'avait pas su ce que c'était que la gourmandise, jamais il n'aurait connu sa femme Eve avec tous les attraits de la concupiscence. Ceux qui gardent le précepte de l'abstinence ne violent pas celui qui défend la luxure. Sans doute ils demeurent toujours enfants d'Adam ; mais ils n'en sont pas moins de très-peu inférieurs aux anges, et ils n'en diffèrent qu'en ce qu'ils ne sont pas immortels comme eux. Dieu l'a ainsi ordonné pour que notre malheur ne fût pas immortel, comme le dit ce grand homme auquel la théologie a donné son surnom, le célèbre évêque de Nazianze.

La chasteté est une vertu qui nous rapproche de ces substances très-élevées et incorporelles qui sont les anges. La chasteté est la demeure joyeuse du Christ. La chasteté est le céleste bouclier d'un cœur terrestre. La chasteté est l'abnégation de la nature humaine et l'ascension merveilleuse d'une substance mortelle et corruptible vers la substance immortelle et incorruptible. Un homme chaste triomphe d'un amour par un autre amour, et il apaise par le feu de l'esprit les flammes de la chair ; la continence est le nom générique de toutes les vertus, parce que toute vertu peut s'appeler continence et frein du vice qui lui est opposé. Un homme parfaitement chaste est celui qui ne ressent même pas dans son sommeil des mouvements honteux, ni des perturbations dans son état habituel. Il est chaste aussi celui qui n'éprouve aucune impression sensuelle et désordonnée en présence de certaines formes sensibles et de certains corps.

Telle est la règle et telle la fin de la chasteté parfaite. Supposé

qu'on puisse la rencontrer en ce monde, elle nous fait contempler, avec la même simplicité, les corps animés et les corps inanimés, les créatures raisonnables et les créatures irraisonnables. On ne peut obtenir cette vertu ni par ses travaux ni par ses propres forces, et ce serait une grossière erreur de penser le contraire, car nul ne peut vaincre par lui-même sa propre nature. C'est une vérité en dehors de toute contradiction que ce qui est plus faible le cède toujours à ce qui est plus fort.

Le premier degré de la chasteté consiste à ne pas donner son consentement aux pensées déshonnêtes, tout en éprouvant encore des mouvements déréglés de la chair, auxquels ne se mêlent jamais de honteuses imaginations. On a atteint un degré plus élevé de chasteté lorsqu'on est encore quelquefois inquieté par des mouvements sensuels qui procèdent de la quantité des aliments qu'on a mangés, mais sans pensées coupables, et sans aucune souillure extérieure. Mais la fin de la chasteté consiste à être pleinement maître de tous ces mouvements déréglés.

Non-seulement celui-là est chaste qui garde pure la boue de la chair, mais encore et surtout celui qui soumet parfaitement ses membres à la loi de l'esprit. Il est grand sans aucun doute celui dont le cœur n'est pas altéré par la vue des choses extérieures, et qui triomphe de tous les dangers qui s'offrent à ses yeux, ces dangereux instruments de tous les vices, par l'amour et la contemplation de la beauté céleste.

Celui qui triomphe de ce vice par la prière est semblable au lion qui combat; la victoire lui est facile et assurée. Quant à celui qui, s'étant pris corps à corps avec lui, le force à fuir, il ressemble à un homme qui poursuivrait son ennemi et lui ferait subir une pleine défaite. Quand on a désarmé entièrement, ou complètement réduit à rien les emportements de cette passion, on semble, encore qu'on vive dans une chair mortelle, être véritablement ressuscité.

De même qu'une preuve certaine de la véritable et parfaite chasteté consiste à n'avoir pas, même dans son sommeil, des imaginations sensuelles, à ne pas ressentir des mouvements impurs, de même c'est une marque incontestable du vice charnel

que les émotions déshonnêtes qu'on ressent dans le corps à la seule représentation des mauvaises pensées.

Il y en a qui luttent contre ce vice honteux par les sueurs et les travaux ; ceux-là ressemblent à ceux qui terrasseraient leurs ennemis à coups de fronde. Il y en a qui usent, pour le terrasser, d'abstinences et de veilles, et ceux-ci on peut les comparer à un homme qui frapperait son ennemi avec une massue. Mais il y en a d'autres qui le combattent par une humilité profonde, par une parfaite mortification de la colère, par un désir ardent des biens célestes, et ces derniers sont semblables à celui qui, après avoir tué son ennemi, l'ensevelirait sous le sable. Par ce sable j'entends ici l'humilité, qui ne s'enorgueillit pas de ses victoires, mais qui laisse l'homme pénétré de cette salutaire pensée qu'il n'est que cendre et que poussière.

De cette sorte, il y a des hommes qui triomphent du vice charnel dans de longs travaux et de longues luttés ; il y en a d'autres qui l'ont enchaîné dans les liens d'une humilité profonde ; il y en a, enfin, qui ont remporté la victoire par une lumière et une faveur spéciales du ciel : ce sont trois états particuliers et bien distincts, qu'on peut comparer, le premier à l'étoile du matin, le second aux pures splendeurs de la pleine lune ; le troisième au soleil à son midi, encore que ceux qui y sont parvenus aient tous leur conversation dans les cieux. Remarquons d'ailleurs que ces trois états sont parfaitement hiérarchiques, que chacun d'eux est comme un degré pour en atteindre un autre, et que, de même qu'au matin se lève l'aurore, et après l'aurore le soleil, et après les premières lueurs du soleil les splendeurs de son midi, de même aussi le premier de ces états dispose au second, et le second au troisième.

Le renard simule le sommeil pour faire la chasse aux oiseaux ; le démon lui aussi nous fait croire à la chasteté de nos corps et cesse quelquefois de nous combattre, afin que, trompés par cette fausse sécurité et endormis dans notre repos, nous tombions plus facilement dans des périls dont nous ne puissions pas nous délivrer. Méfiez-vous toujours de votre chair, et croyez-vous capable de tomber dans le péché jusqu'à ce que, étant ressuscité, vous

puissiez vous unir à Jésus-Christ. Ne concevez pas non plus une trop grande confiance de ce que l'abstinence vous soutient et vous préserve de toute chute ; car cet ange qui fut précipité du ciel au fond des abîmes, ne mangeait pas plus que vous.

Voici comment quelques docteurs éclairés définissent le renoncement. Le renoncement, disent-ils, est une haine et une lutte perpétuelle contre le corps et contre la concupiscence de la gourmandise. Au principe, on tombe communément dans le vice de la chair, parce qu'on s'adonne passionnément au plaisir ou qu'on traite trop bien son corps. Quand on a acquis un degré de vertu de plus, on tombe moins par la mollesse de la chair que par l'orgueil de l'esprit, et l'on apprend alors à juger par les chutes qu'on fait de l'étendue de son infirmité et de sa misère. Mais si les parfaits tombent et pèchent, ils le font surtout parce qu'ils jugent les autres.

Quelques-uns envient le sort des eunuques, qui sont naturellement délivrés des tyranniques caprices de la chair ; pour moi, j'estime plus heureux ces eunuques volontaires que la lutte et les combats de chaque jour ont établis maîtres de leurs passions ; car ce sont ceux qui, armés du couteau de la raison, « se sont faits eunuques eux-mêmes pour le royaume des cieux. » *Matth. XIX, 12.*

J'ai vu des hommes succomber moins par un défaut de volonté que sous la violence de leurs passions, encore qu'il y ait toujours un vice de volonté là où il y a faute. J'en ai vu d'autres, au contraire, désirer faire le mal et ne pas le pouvoir. Or, ceux-là je les tiens pour plus misérables que ceux qui font le mal chaque jour ; car, pouvant échapper au vice qui voulait les quitter, ils n'ont pas voulu se séparer de lui. Misérable est celui qui pêche, mais mille fois plus misérable est celui qui est cause du péché d'autrui ; il amonçèle sur sa tête et la malice de sa propre faute et la malice de la faute de son prochain.

Ne vous flattez pas de vaincre l'esprit de fornication en disputant avec lui ; vous avez à faire à un raisonneur très-habile, qui trouve d'ailleurs de nouvelles forces dans le concours meurtrier que votre propre nature lui prête contre vous. Celui qui s'appuie sur sa propre industrie et se flatte avec cela de vaincre

sa chair, entreprend un travail inutile : « Si le Seigneur ne détruit lui-même la maison de la chair et ne bâtit celle de l'esprit, c'est en vain que travaillent ceux qui, par le jeûne et les veilles, se flattent de l'édifier sans son concours. » *Ps. cxxvi, 1.* Offrez aux yeux du Seigneur l'infirmité naturelle et la faiblesse de votre chair ; reconnaissez humblement votre misère en sa présence, et vous recevrez bientôt au fond de votre cœur le don inestimable de la chasteté.

Un homme dévoré par les ardeurs de la chair ressent un appétit incessant de satisfaire sa passion : voilà ce que me disait quelqu'un qui avait été un certain temps sous la tyrannique oppression du vice impur, et qui, étant ensuite revenu à Dieu, vivait dans une parfaite continence. L'esprit impur est dévergondé, féroce, cruel, inhumain ; il s'empare de notre cœur en entrant en lutte avec lui ; il lui fait éprouver une douleur et un tourment sensible, comme s'il allumait en lui un feu ardent. L'esprit impur arrache encore du cœur de l'homme la crainte de Dieu ; il lui fait perdre la mémoire des tourments éternels, prendre l'oraison en dégoût, regarder un cadavre avec une indifférence entière, tout comme s'il avait sous les yeux un corps qui n'eût jamais eu d'âme ; enfin, à l'heure du crime, il le rend insensible, un animal sans intelligence, en le privant de l'usage de la raison par les ardeurs de la concupiscence. Que si Dieu n'abrégeait pas les jours de cet esprit mauvais, je veux dire s'il n'affaiblissait pas ses forces, aucun de ceux qui sont faits de sang et de chair n'échapperait à ses atteintes.

Or il n'y a en ceci rien d'étonnant ; car les choses créées désirent naturellement s'unir à leurs semblables ; ainsi le sang désire le sang, le ver recherche le ver, la boue tend à la boue, et la chair sollicite la chair ; seulement nous, solitaires et moines qui faisons la guerre à la nature et qui travaillons à acquérir le royaume des cieux, nous prétendons par notre habileté et nos précautions, et aussi par la grâce de Dieu, vaincre et tromper notre séducteur.

• Bienheureux ceux qui ne connaissent pas ces sortes de combats ? Pour nous, conjurons très-humblement le Seigneur de

nous en délivrer ; ceux qui succombent dans ces luttes sont loin de monter et de descendre cette échelle mystérieuse que Jacob aperçut dans sa vision. Il faut à ces pauvres victimes du vice impur, des sueurs cruelles, des douleurs, des afflictions, des travaux, la faim et la soif, des austérités et une pauvreté extraordinaires pour se relever de leur chute et réparer leur misère.

En considérant ces choses de plus près, nous verrons que, de même que dans les combats visibles tous les soldats n'ont pas les mêmes armes ni la même manière de s'en servir, mais qu'au contraire ils se battent tous différemment et suivent une tactique particulière; de même aussi nos ennemis spirituels dans les luttes qu'ils entreprennent contre nous, combattent chacun à leur manière et avec des armes particulières; chacun a son rôle, son genre de luttes, sa manière de s'introduire en nous, tout autant de choses étonnantes et admirables ! De là procèdent chez ceux qui sont tentés des chutes amoncelées et plus cruelles les unes que les autres, et celui qui ne les répare pas, qui ne fait pas pénitence des fautes légères, est exposé à tomber dans les fautes plus graves.

C'est une coutume du démon d'assaillir surtout avec toute la violence de sa jalousie, tous les artifices de ses ruses et toute l'énergie de ses forces, ceux qui sont jetés au milieu de la bataille et qui vivent de la vie monastique. Il cherche dans son abominable méchanceté à les faire tomber dans quelque vice contraire à la nature, et c'est pour cela que parmi ceux qui éprouvent ces sortes de combats, on en trouve qui ne ressentent en aucune façon les sollicitations de cette passion; leur insensibilité les rassure, ils se croient pour toujours à l'abri de cette sorte de mal; les misérables ils ne voient pas que là où il y a une chute profonde le démon n'a pas besoin de provoquer une chute légère.

Il y a deux raisons qui poussent les démons, ces homicides cruels et malveillants, à attaquer les hommes plutôt par la luxure que par toute autre passion : d'abord, l'occasion de tomber dans le péché est plus entraînant; ensuite, la faute est plus grave et mérite un plus grand châtement.

Il n'ignorait nullement ce que je dis maintenant, ce jeune homme dont il est dit dans la vie d'un Père qu'il arriva à un degré

de vertu assez élevé pour commander aux animaux sauvages et pour en faire les serviteurs des moines dans le monastère; saint Antoine le compare à un navire chargé de riches marchandises et lancé au milieu des flots de l'océan sans qu'on pût prévoir la fin qui l'attendait. Or ce jeune homme ne fut pas toujours sans commettre le mal; car quelque temps après il tombait dans un honteux péché. Un jour qu'il pleurait son crime : Allez trouver le vieillard, dit-il à quelques moines qui passaient à côté de lui, allez trouver le vieillard, c'est-à-dire saint Antoine, et conjurez-le de demander à Dieu qu'il m'accorde dix jours de pénitence. A ces paroles, le saint vieillard fondit en larmes, et s'écria en s'arrachant les cheveux de la tête : Une colonne de l'Eglise est tombée aujourd'hui ! A cinq jours de là le moine dont nous parlons rendait le dernier soupir.

Ainsi cet homme qui commandait naguère aux bêtes sauvages fut enfin défait et vaincu par de cruels adversaires; et celui qui, peu de temps auparavant subsistait seulement avec le pain du ciel, se sentit tout-à-coup privé de ce bienfait souverain. Combien fut épouvantable sa chute, c'est ce que le bienheureux père Antoine n'ose pas décider; mais il savait que cette faute était une fornication, que dans la fornication on pouvait pécher corporellement, quoique seul, et enfin que dans la jeunesse on est plus exposé que jamais à commettre ce crime, dont je n'ose révéler par écrit la turpitude, à cause de ces paroles de l'Apôtre qui retiennent ma plume : « Ce que les hommes font en secret est honteux à dire, » *Ephes. v, 12*, à écrire et à entendre.

J'appelle une chair de mort cette chair qui m'appartient à la fois et ne m'appartient pas, mon amie et mon ennemie, et je l'appelle ainsi après l'apôtre saint Paul, qui disait : « Malheureux que je suis, qui me délivrera de ce corps de mort ? » *Rom. vii, 24*. Ce grand théologien dont nous venons de faire mention, appelait cette chair vicieuse, esclave, ténébreuse comme la nuit. Pourquoi tous ces noms ? Pourquoi toutes ces flétrissures ? Si, comme je l'ai dit, la chair est la mort, il s'ensuit que celui qui vaincra la chair ne mourra pas. Mais qui donc vivra, et ne verra pas cette mort, c'est-à-dire la chute de sa chair ?

On peut, sans aller trop loin, se demander quel est le plus grand, ou celui qui, après être mort, ressuscite, ou celui qui ne meurt jamais tout-à-fait. Il y en a qui croient le second plus heureux ; mais le premier imite bien davantage le Christ, qui voulut mourir afin de ressusciter ; mais ceux qui l'appellent bienheureux ne paraissent le faire que pour enlever tout sujet de désespoir à ceux qui meurent, ou, pour mieux dire, à ceux qui font de telles chutes.

## I.

Suite du même sujet.

D'ordinaire, l'esprit de fornication nous représente Dieu comme très-clément et très-facile à pardonner l'impureté à cause des sympathies que ce vice rencontre dans la nature humaine ; mais, en y regardant de plus près, nous verrons bientôt que les démons qui, d'une part, nous représentent Dieu comme très-miséricordieux avant la chute, nous le font voir au contraire quand nous avons péché comme un juge rigoureux et sévère. De cette sorte, ils exagèrent pour ainsi dire sa clémence quand ils veulent nous faire pécher, tandis que lorsque nous avons péché ils ne nous parlent plus que de son inviolable justice ; ce qu'ils se proposent évidemment, c'est de nous porter au désespoir. Si à ce désespoir se joint une tristesse désordonnée, il se produit dans notre cœur une confusion telle que nous ne connaissons plus nos fautes et que nous ne savons plus les expier. Néanmoins, le désespoir éteint, les démons continuent toujours à nous parler de la clémence de Dieu, afin de nous faire tomber de nouveau dans la même faute.

Dieu étant une substance pure, incorruptible et incorporelle, il se complait dans la chasteté, l'incorruptibilité et la pureté de nos corps. Les démons, au contraire, qui sont des esprits deshonnêtes et méchants, se plaisent surtout dans la boue de la luxure ; et la preuve, c'est la demande qu'il firent au Sauveur « de leur permettre d'entrer dans des pourceaux qui paissaient non loin de là, s'il les chassait du corps d'un possédé. » *Luc. viii, 32.* Les pourceaux, en effet, ne sont-ils pas l'image et la figure du vice impur ?

La chasteté établit entre Dieu et l'homme une intime familiarité; elle nous rend semblables à lui autant que faire se peut. Une terre rafraîchie par l'eau est la mère de la douceur, à cause de la suavité des fruits qu'elle porte; ainsi la vie solitaire unie à l'obéissance est la mère de la chasteté. Or, cette bienheureuse pureté de nos cœurs que nous obtenons dans la solitude, nous sommes exposés à la perdre, en retournant au milieu du monde; quant à la pureté qui procède de l'obéissance, elle demeure en nous et plus ferme et plus assurée, soutenue qu'elle est par le secours qu'elle trouve dans le père spirituel.

J'ai vu quelquefois l'orgueil se changer en occasion d'humilité; des hommes favorisés de Dieu, comprenant aux célestes clartés de sa lumière la grandeur de ce mal, se sentaient immédiatement portés à s'humilier, et à cette vue je me souvenais de ces paroles de l'Apôtre : « Qui connaît les desseins de Dieu? Qui est entré dans le secret de ses conseils? » *Rom. xi, 34.* Mais le plus souvent l'orgueil et le faste ont été pour beaucoup une cause évidente de chute; seulement cette chute peut devenir très-utile, et quand on se relève, on se sent confus de ce qui est arrivé et on y trouve une occasion et un motif puissant d'humilité.

Prétendre triompher de l'esprit de fornication en mangeant et en buvant beaucoup, c'est ressembler à un homme qui se flatterait d'éteindre un brasier ardent en y jetant de l'huile; se flatter de le vaincre par l'abstinence seule, c'est faire comme celui qui voudrait se sauver à la nage, mais en nageant d'une seule main. C'est pourquoi il convient que l'humilité soutienne toujours et fortifie en nous l'abstinence; sans elle l'abstinence ne produit en nous aucun fruit.

Que celui qui se voit plus fortement exposé à succomber à un vice qu'à un autre, tourne de ce côté toutes ses forces; celui-là n'étant pas soumis, il nous sert de peu de combattre tous les autres; ce n'est que lorsque nous avons écrasé ce monstre et, pour ainsi parler, tué cet Égyptien avec Moïse, que nous pouvons espérer de voir Dieu dans le buisson de l'humilité. J'éprouvai un jour une violente tentation; je sentais dans mon âme une joie sans fondement, que le démon, ce loup plein d'astuce, y avait ré-

pandue pour me tromper, et comme un enfant je crus que cette joie était vraie; ce n'est que plus tard que j'ai compris que tout cela n'était qu'erreur et mensonge, tant il est indispensable de tenir toujours les yeux ouverts sur les périls et les pièges dans lesquels le démon veut nous faire tomber.

« Tout péché commis par l'homme, dit l'apôtre saint Paul, est hors du corps, mais celui qui commet la fornication pèche contre son propre corps, » I *Cor.* vi, 18; car il souille par l'impureté sa chair elle-même, ce qui n'arrive jamais dans les autres péchés. Des hommes qui tombent dans d'autres péchés, nous disons qu'ils se sont trompés; de ceux qui commettent la fornication, nous disons qu'ils sont tombés, et, ce vice lui-même, nous l'appelons « chute de la chair. » D'où vient cela et pourquoi nous servons-nous de ce langage? En voici sans doute la raison. L'homme n'est grand que par son âme, et le plus haut degré de sa dignité, c'est la raison naturelle. Or quel est l'effet le plus certain du vice de l'impureté, sinon d'étouffer en nous la raison sous les désastreuses influences des mauvaises délices dont il nous fait jouir, délices coupables et sacrilèges qui empoisonnent et dépravent tous nos sentiments? C'est donc avec juste raison que la fornication s'appelle une chute, puisqu'elle fait descendre l'homme du trône de sa dignité raisonnable pour le rendre semblable en tout aux animaux.

Le poisson fuit l'hameçon; l'homme ami du plaisir fuit ainsi la paix de la solitude. Lorsqu'il plaît au démon d'enlacer une âme dans les filets de l'impureté, il observe avec tout le soin possible le terrain sur lequel il doit agir, et il met le feu là où il juge qu'il doit prendre avec plus de facilité. Il n'est pas rare que ceux qui sont amis du plaisir soient en même temps compatissants, miséricordieux, doués d'une certaine tendresse de cœur qui leur rend faciles les apparences de la componction; tandis que les vrais amis de la chasteté sont quelquefois rigoureux et sévères. Mais qu'importe cela? La chasteté n'en a pas moins de mérite et l'impureté moins de laideur.

Un homme très-sage me fit un jour cette question : Quel est le plus grand de tous les péchés après l'homicide et l'apostasie? Et

comme je lui répondais que c'était l'hérésie : Comment se fait-il donc, reprit mon interlocuteur, que l'Eglise catholique admette de nouveau à la communion et à la participation des saints mystères les hérétiques aussitôt qu'ils ont abjuré leurs erreurs, tandis qu'elle refuse la même faveur, pendant de longues années, à celui qui a commis un péché de fornication, encore qu'il confesse sa faute et qu'il soit décidé à l'expier, et cela, d'après l'autorité et le commandement des apôtres? Je demeurai tout étonné de cette réplique et je n'osai pas y répondre, encore que j'entendis parfaitement la laideur et l'énormité de cette faute par la grandeur de la pénitence que l'Eglise lui imposait.

Recherchons avec tout le soin possible et examinons bien, lorsque nous chantons les psaumes ou que nous assistons aux offices divins, si la douceur et la suavité que nous éprouvons vient de l'esprit de Dieu ou du mauvais esprit, car souvent l'esprit mauvais se met de la partie et nous dresse des embûches. Jeune homme, ne soyez ni ignorant, ni aveugle quand il s'agit de vous connaître vous-même ou de connaître ce qui vous regarde. Je puis vous dire, de science certaine, que des religieux priaient un jour pour leurs amis et d'autres personnes auxquelles ils tenaient, et que le souvenir de ces personnes alluma dans leur âme une étincelle d'amour impur qu'ils n'aperçurent pas; pour eux, ils crurent avoir mis en pratique, dans ce qu'ils avaient fait, la loi de la charité.

Quelquefois le moindre contact corporel détermine sur notre corps des mouvements désordonnés, et par là nous pouvons juger qu'il n'y a rien de plus délicat et de plus dangereux que le sens du toucher. Souvenez-vous de ce religieux qui couvrait sa main d'une étoffe pour toucher la main de sa mère. Veillez attentivement sur ce sens délicat et difficile et soyez prudent, soit qu'il s'agisse de vous, soit qu'il s'agisse des autres. Nul, à mon avis, ne peut se dire parfaitement saint s'il ne soumet le corps à l'esprit, autant au moins que l'homme est capable de le faire en cette vie.

C'est au lit surtout que nous devons nous surveiller davantage nous-mêmes et être plus attentifs à Dieu; c'est l'heure, en effet,

où l'âme, comme dépouillée du corps, lutte avec les démons et risque fort, si elle se laisse séduire par quelques délices, de glisser et de choir. Que le souvenir de la mort dorme et s'éveille toujours avec vous ; que la méditation dévote que Jésus-Christ nous a enseignée ne vous quitte jamais : vous n'aurez pas d'aide plus puissant et de secours plus efficace pour le temps de votre sommeil.

Il y en a qui croient que les mouvements déshonnêtes du corps et les songes impurs ont leur source unique dans un excès de nourriture ; c'est une grande erreur : j'ai connu des hommes très-malades et très-sobres qui n'en étaient pas à l'abri. Je demandai un jour à un moine très-adonné aux choses spirituelles et très-prudent quelle conduite il fallait tenir envers ces sortes d'épreuves, et voici ce qu'il me répondit : Parmi les accidents impurs qui arrivent pendant le sommeil, il y en a qui ont leurs causes dans un excès de nourriture ou dans les soins trop délicats donnés au corps sans précaution. Il y en a d'autres qui procèdent de l'orgueil que nous éprouvons d'avoir longtemps été préservés de ces sortes d'humiliations. Quelquefois aussi Dieu les permet pour nous punir de ce que nous jugeons et condamnons trop facilement le prochain. Les malades peuvent tomber dans un de ces deux derniers cas, et peut-être même dans tous les trois. Mais si nous n'avons dans notre âme aucune des causes que je mentionne, Dieu pour nous récompenser nous fait le don inappréciable de pureté et d'impassibilité. Néanmoins, l'homme peut ressentir cette même illusion sans qu'il y ait faute de sa part et simplement à cause de la jalousie du démon ; Dieu le permet ainsi afin de fortifier toujours davantage en son âme la grande vertu d'humilité. Il faut se garder de penser pendant le jour aux songes qui nous ont assailli pendant la nuit ; les démons ne voudraient pas autre chose, et souvent ils ne nous tracassent pendant le sommeil que pour nous faire ouvertement la guerre quand nous sommes éveillés.

Voici encore une autre ruse de nos ennemis. Parmi les aliments contraires à la santé, les uns produisent leur effet immédiatement, tandis que les autres ne l'opèrent que plus tard ; ainsi en est-il

des causes au moyen desquelles le démon prétend perdre nos âmes. J'ai vu des hommes vivant dans l'abondance et le luxe, malgré les délicatesses qu'ils accordaient à leurs corps, ne pas sentir de suite l'aiguillon de la tentation; j'en ai vu d'autres adonnés au plaisir, familiers avec les femmes et mangeant avec elles, qui n'étaient pas de longtemps assaillis par de mauvaises pensées. Mais leur tranquillité leur devint un véritable désastre; car, trompés par une fausse confiance, ils n'en continuaient pas moins à vivre avec la même négligence et le même laisser-aller, jusqu'à ce que la paix et la sécurité qu'ils avaient cru trouver dans leur cellule, fussent troublées par des fautes solitaires, mais graves et honteuses.

Mais quel est donc ce danger qui nous menace, tant pour le corps que pour l'âme, lorsque nous sommes seuls et loin de toute compagnie? Ah! ceux-là seuls qui en ont fait l'expérience peuvent le savoir, les autres l'ignorent et l'ignoreront toujours. Seulement, à l'heure désastreuse de ce terrible combat intérieur, on peut s'aider de quelques secours puissants. Le cilice et la cendre, la persévérance constante dans les veilles et la prière, la mortification dans le manger et dans le boire, l'habitation des demeures des morts, l'humilité du cœur, et surtout les conseils d'un père spirituel ou d'un frère bienveillant et sage, qui ait déjà acquis une grande expérience de la vertu, nous seraient de très-efficaces auxiliaires. Pour moi je m'étonnerais beaucoup si une âme privée de ce secours pouvait réussir à diriger sûrement sa barque dans ce golfe semé de tant d'écueils; cette merveille, néanmoins, je ne la regarde pas comme impossible, car rien n'est impossible à Dieu.

Remarquons aussi que souvent on ne doit pas infliger à une même faute le même genre de peine; car, encore que la faute soit la même, les circonstances où se trouvent les personnes étant différentes, il faut que les peines le soient aussi : c'est ainsi qu'une même faute sera souvent cent fois plus sévèrement punie dans un cas que dans un autre. La gravité de la faute se prend de la profession et de l'état de celui qui la commet, de l'ordre sacré qu'il a reçu, des progrès qu'il a déjà faits dans la vie

spirituelle, des lieux qu'il habite, des bienfaits reçus et de mille autres choses pareilles. Ne sait-on pas, en effet, qu'il a été écrit : « On exigera beaucoup de celui à qui on a donné beaucoup. » *Luc. XII, 48.*

Un religieux me révéla un jour un degré admirable et suprême de chasteté. Il me disait donc qu'en contemplant la beauté des corps, son esprit ne pouvait se lasser d'admirer la beauté et la gloire de l'artiste suprême qui les avait formés, et qu'à ce spectacle, l'amour qu'il avait pour Dieu grandissant en lui, il fondait en larmes. C'était certes une chose admirable de voir comment ce qui était pour tant d'autres une occasion de chute et de scandale, élevait au contraire l'âme de ce religieux au-dessus de la nature et devenait pour lui un sujet de mérite et de récompense. Ah ! les hommes qui éprouvent ces impressions saintes devraient persévérer dans leurs bonnes dispositions, et je ne doute pas qu'avant la résurrection générale, ils n'eussent conquis la gloire de l'incorruptibilité. La même règle doit nous conduire quand nous entendons les harmonies et les chants profanes. Un cœur véritablement ami de Dieu ne fait pas de différence entre la musique sacrée et la musique profane : l'une et l'autre l'enflamment d'un égal amour et lui font verser des larmes aussi abondantes. Pour les cœurs charnels et amis du plaisir, au contraire, il n'y a là qu'un grand et profond sujet de perdition.

On rencontre des hommes auxquels la solitude est funeste ; ils sont plus violemment tentés quand ils sont seuls ; et cela ne doit pas nous surprendre : il y a des démons que Dieu, pour notre plus grand bonheur, a condamnés à habiter les déserts et les abîmes, et ce sont peut-être les plus dangereux. Les esprits mauvais s'acharnent aussi après le solitaire ; ils cherchent à le décourager et à le faire retourner dans le monde.

Quand nous sommes dans le tourbillon du monde et des affaires, le démon semble nous abandonner quelquefois. Car il veut, par cette fausse sécurité qu'il nous inspire, nous attacher au siècle et nous y retenir. Tant que le démon nous attaque, ne cessons pas de lutter contre lui ; si nous faisons trêve à notre résistance, il deviendra notre ami et cessera de nous combattre. Lorsque nous

allons dans le siècle par nécessité, la main du Seigneur nous y conduit et nous y protège, et souvent la prière du père intercède pour nous, afin que nous ne blasphémions pas le nom du Seigneur.

Il arrive quelquefois que l'insensibilité de notre âme endurcie dans le mal, ou bien, d'après le langage d'un saint religieux, que nos pensées devenues déjà conformes à celles du démon, nous empêchent de sentir les tentations de l'esprit impur. D'autres fois, les démons pour nous inspirer l'orgueil et la présomption, nous quittent volontairement quelque temps et se retirent loin de nous; mais le vice dans lequel ils nous font tomber suffit pour nous induire dans tous les autres et nous les faire contracter tous.

## II.

Suite du même sujet.

Ecoutez encore un autre artifice du grand séducteur, vous tous qui désirez obtenir et conserver la chasteté. Ce que je vais dire, je le tiens d'un Père qui avait expérimenté cette sorte d'artifice. Quelquefois l'esprit de fornication dissimule sa présence jusqu'à la fin, que dis-je, il encourage le moine à des pratiques de dévotion, il lui inspire au cœur un regret infini, si par hasard il s'est trouvé dans la compagnie des personnes du sexe, lui persuadant qu'il a manqué de réserve dans les relations qu'il a eues avec elles; il lui met toujours en mémoire la pensée de la mort, du jugement, de la vertu de chasteté; il lui prêche sans cesse ces vérités et cette vertu, afin que, trompé par ces paroles, dites sous une fausse apparence de religion, le malheureux moine prenne le loup pour le berger, et que sa hardiesse croissant avec l'usage, il succombe bientôt à la tentation et tombe facilement dans ce vice. Prenons-y donc bien garde et travaillons de toutes nos forces à ne jamais voir un fruit que nous ne voulons point goûter. Qui donc parmi nous oserait se flatter d'être plus fort que le prophète David? Ne savons-nous pas cependant que c'est pour n'avoir pas assez veillé sur ses regards que ce grand roi tomba dans un péché honteux?

Telles sont et la gloire et les louanges de la chasteté, que quelques Pères osèrent l'appeler impassibilité, tant elle rend l'homme pour ainsi dire céleste et divin. D'autres ont dit qu'une fois l'homme tombé dans le vice impur, il n'était plus possible de l'appeler véritablement chaste. Pour moi, je suis loin de partager cette dernière opinion, et j'estime qu'il est non-seulement possible, mais encore facile à un coupable de redevenir chaste, mais seulement à la condition de greffer sur l'arbre sauvage et infécond du péché, l'olivier superbe et fécond de la vertu, en se convertissant et en revenant à Dieu par une sincère pénitence. Certes, si l'apôtre à qui Dieu confia les clefs du royaume du ciel, eût été entièrement vierge de corps, cette opinion exagérée pourrait revêtir quelque apparence de vérité. Mais qui ne sait qu'il n'en fut pas ainsi, et dès lors qui ne voit combien l'exemple de ce saint confond l'opinion dont nous parlons? Car, quoique père, il fut chaste et mérita de recevoir les clefs du royaume céleste.

Le serpent de la fornication se présente sous mille formes et revêt mille couleurs. Ceux qui sont vierges, il les attaque en leur faisant désirer d'éprouver les impressions que ce vice procure; ceux qui sont déjà tombés, il leur remet en pensée le souvenir des délices dont ils ont joui, et cherche par ce moyen à leur faire désirer d'en jouir encore. Il peut se faire que l'ignorance où sont les premiers des émotions charnelles rende leurs tentations moins violentes; mais les combats sont toujours pénibles et les luttes difficiles pour ceux qui ont une fois péché; si le contraire arrive, ce n'est que par accident, et notre affirmation n'en demeure pas moins vraie.

Lorsque nous sortons de notre sommeil, pacifiques et tranquilles, c'est que les saints anges nous consolent secrètement, ce qu'ils font surtout quand le sommeil nous surprend après une fervente prière et dans le recueillement. Souvent nous nous éveillons pleins de joie à cause de quelques visions dont nous avons été favorisés pendant notre sommeil; le démon le veut ainsi afin de nous tromper et de nous faire concevoir par là quelques vains sentiments de nous-mêmes. « J'ai vu le méchant, c'est-à-dire le démon, grand et élevé, troublé et furieux comme les cèdres du

Liban; j'ai passé devant lui, *armé de l'abstinence*; et sa fureur s'était calmée; je l'ai cherché, *en humiliant mes pensées*, et je n'ai pas trouvé trace de lui; » *Ps. xxxvi*, 35, 36; car si l'abstinence apaise sa colère, l'humilité cause sa défaite complète et le met à mort.

Vaincre son corps, c'est vaincre la nature; vaincre la nature, c'est être plus fort que la nature et lui être supérieur; c'est être seulement un peu inférieur aux anges, je n'ose pas dire leur être égal. Certes, c'est une chose surprenante qu'une créature matérielle et corporelle soit assez puissante pour combattre des substances spirituelles et immatérielles comme sont les démons; mais c'est une merveille plus étonnante encore qu'un homme revêtu d'un corps, en combattant avec la substance matérielle de ce corps, qui est un ennemi très-redoutable et plein d'astuce, en vienne à faire fuir des ennemis spirituels, qui n'ont pas de corps.

Ah! elle fut grande la providence dont Dieu fit preuve envers nous, pour nous rendre la vertu plus aisée. Il donna à la femme une pudeur naturelle qui lui servit comme de frein, et qui, en domptant sa hardiesse, la rendit moins dangereuse! Quel péril, en effet, n'eût pas couru le salut de l'homme, si la femme eût été sans pudeur et l'eût d'elle-même sollicité à faire le mal!

Les Pères qui furent célèbres par le don du discernement, distinguent plusieurs phases différentes du vice de l'impureté. Il y a d'abord le premier assaut du tentateur; viennent ensuite la considération, les mauvaises pensées, le consentement, la lutte, la défaite et la captivité, enfin la passion de l'esprit. Ils appellent premier assaut du tentateur une image qui s'offre à notre cœur et passe sans laisser de traces. La mollesse est un certain délai pendant lequel l'esprit fixe l'image que le tentateur lui présente, soit qu'il ressente, soit qu'il ne ressente pas d'agitation. Le consentement est un mouvement par lequel notre esprit se complait dans cette représentation et la considère avec plaisir. La lutte, c'est le combat qui s'établit entre l'homme et son ennemi, et qui finit par la victoire ou la défaite de l'un ou de l'autre. La captivité est un rapt violent de notre cœur qui se laisse ébranler dans son affection; il arrache l'âme de son état et de son calme

ordinaires. La passion n'est autre chose que le vice s'introduisant peu à peu dans notre âme pour y régner en souverain; par la force du temps elle devient mauvaise habitude, et alors l'homme par sa propre volonté, recherche et accomplit le péché.

En parcourant tous ces degrés du mal, voici ce que nous trouvons : Le premier degré, c'est-à-dire le premier choc, la première attaque est exempte de péché; car il ne dépend pas de l'homme de maîtriser ces premiers mouvements. Le second, le délai ou retard dans la mauvaise pensée, n'est pas entièrement exempt de faute; car l'homme pouvait l'empêcher et y mettre obstacle. Le troisième, appelé consentement, a plus ou moins de malice suivant que celui qui est tenté est plus ou moins parfait. Le quatrième, c'est-à-dire la lutte, mérite des récompenses ou attire des châtimens : sommes-nous vainqueurs, en effet, nous avons droit à des couronnes; nous méritons, au contraire, d'être punis si nous sommes vaincus. La captivité, qui est le cinquième degré, est plus ou moins répréhensible, suivant qu'elle arrive pendant l'oraison ou qu'elle se produit en dehors de cet exercice; suivant qu'elle se rapporte à des pensées mauvaises ou à des pensées indifférentes. Le sixième, c'est-à-dire la passion, doit être expié en ce monde par la pénitence, ou dans l'autre par des châtimens plus cruels. Quant à celui qui arrache dans sa racine le premier mouvement, avec tout le soin dont il est capable, d'un seul coup il coupe court à tous les autres et s'affranchit de leur tyrannie.

Quelques Pères d'un esprit et d'un discernement plus élevés, signalent une autre sorte de mouvement plus subtil que tous ceux dont il vient d'être parlé; ce mouvement, ils l'appellent subjection ou titillation de la chair : c'est un mouvement rapide et momentané qui passe comme un vent léger à travers notre âme, sans aucune durée appréciable, et plus vite que tout ce qu'on peut dire ou imaginer; dans un temps extrêmement court, sans aucun retard, sans aucun consentement, souvent même sans que notre entendement y soit pour rien, et grâce à la seule appréhension des sensations extérieures, il va de l'imagination à l'âme. Si quelqu'un, connaissant la faiblesse et l'instabilité de

l'homme, avait reçu de Dieu une lumière particulière pour connaître la subtilité de cette pensée, il ne pourrait jamais expliquer comment une simple vue, un simple contact extérieur, un peu de musique entendue, en dehors de toute intention et de toute pensée, peuvent faire éprouver à l'âme cette subite et secrète altération de plaisir.

Quelques-uns disent que des pensées deshonnêtes naissent les mouvements honteux du corps ; d'autres prétendent au contraire que de la connaissance des sensations du corps procèdent les mauvaises pensées de l'âme. La raison de cette dernière opinion, c'est que si l'entendement ou l'esprit ne concourt pas avec nos œuvres, jamais le mouvement du corps ne pourra être produit, tandis que les partisans de la première allèguent pour les soutenir la malice et la corruption de notre corps depuis le péché ; telles sont, en effet, cette malice et cette corruption que la vue corporelle de quelque chose de beau, un attouchement de main, un parfum exhalant une odeur suave, un chant doux et mélodieux, suffisent quelquefois pour engendrer dans notre âme de mauvaises pensées. Mais nul ne sera à même d'enseigner plus clairement cette matière que celui qui aura reçu plus de lumières du Seigneur, parce que ces clartés sont grandement nécessaires à ceux qui veulent obtenir la vertu de discernement. Quant à ceux qui vivent avec simplicité et rectitude de cœur, ils n'ont pas besoin sur les choses qui nous occupent d'une si grande instruction ; mais ni la science, ni cette bienheureuse simplicité, qui est un bouclier puissant contre les malices de l'ennemi, n'appartiennent à tous, et ne sont un privilège commun.

Il y a des vices qui de l'intime du cœur arrivent au corps ; il y en a d'autres qui, par les impressions du corps pénètrent jusqu'au cœur : ces derniers sont très-communs parmi ceux qui vivent dans le monde, parce qu'ils sont toujours jetés entre les objets et les périls ; les premiers, au contraire, sont le propre de ceux qui, vivant loin du monde, sont plus à l'abri des occasions extérieures du péché, ce qui les met dans un état préférable et meilleur. Tout ce que je puis dire sur ce sujet, c'est que vous chercheriez en vain chez les méchants de la prudence ; vous n'en

trouveriez aucune : ils ne peuvent éluder ni ces matières, ni toute autre chose ayant rapport à la vertu.

Si quelquefois nous luttons fortement contre l'esprit de fornication et le faisons fuir de notre cœur avec les pierres du jeûne et le tranchant de l'humilité, ce vice, se voyant chassé du cœur, s'attache comme un ver à notre corps et cherche à susciter en lui de honteuses altérations et des mouvements déréglés. Cette tentation se fait surtout sentir à ceux qui sont sujets à la vaine gloire, et qui, tout en se glorifiant de se voir délivrés de ce mal désastreux, c'est-à-dire de la guerre des pensées intérieures, en viennent par une juste permission de Dieu, à tomber dans le vice impur. J'en atteste tous ceux que la vaine gloire a conduits à la fornication ; qu'ils s'interrogent eux-mêmes dans la paix de leur solitude, et la réponse de leur âme consacrera la vérité de mes paroles. En s'examinant de près, en descendant avec attention dans les profondeurs de leur conscience, ils seront bientôt forcés de reconnaître que l'orgueil était caché au fond de leurs cœurs comme un serpent dans son fumier : il leur donnait à entendre qu'ils étaient arrivés à la chasteté par leur propre travail et par la ferveur de leur esprit. Les malheureux, ils n'entendaient pas ces paroles de l'Apôtre : « Qu'avez-vous que vous n'avez reçu, » *I Cor. iv, 7*, ou par pure grâce, ou de la main de Dieu, ou par la prière et le secours d'un autre ? Ah ! qu'ils s'examinent donc avec soin et qu'ils travaillent de toutes leurs forces à mortifier en eux et à chasser des replis cachés de leurs cœurs, avec toute l'humilité dont ils sont capables, cette couleuvre si dangereuse ! Affranchis de ses funestes morsures, ils pourront bientôt se dépouiller entièrement de leurs tuniques de peaux, c'est-à-dire des affections charnelles et mortelles, et chanter cet hymne triomphal de la chasteté que les enfants innocents chantaient à Dieu dans l'Apocalypse pour le remercier de ce qu'il les avait délivrés de toute corruption. Seulement il faut qu'après s'être dépouillés de toute affection impure, ils cherchent à mettre en pratique l'humilité de ces enfants.

Cet esprit de fornication observe et saisit pour nous attaquer les moments et les heures les plus favorables. Nous voit-il, par

exemple, dans un temps ou dans un lieu où nous ne pouvons pas facilement nous exciter à l'oraison, c'est alors surtout qu'il nous assaille de toutes ses forces. Ceux-là donc qui n'arrivent pas facilement à la parfaite oraison intérieure, doivent s'exercer à l'oraison corporelle; j'entends qu'ils doivent lever les mains en haut, se frapper la poitrine, veiller dans les larmes et les sanglots, tenir leurs yeux fixés vers le ciel, et demeurer longtemps à genoux. Quand le démon nous voit gênés pour nous livrer à ces sortes d'exercices à cause des gens qui nous entourent, il fond sur nous et nous attaque avec sa vigueur ordinaire, et, s'il ne nous trouve pas prêts à lui résister par le bon propos et la prière, il triomphe facilement de nous.

C'est pourquoi dérobez-vous, si c'est possible, le plutôt et de votre mieux aux attaques de l'ennemi, retirez-vous dans quelque endroit solitaire et caché, levez vers le ciel, si vous le pouvez, les yeux intérieurs de votre âme, et tout au moins, portez vos regards vers le ciel et étendez vos bras en croix afin qu'agissant de la sorte, vous renversiez toute la puissance d'Amalec et vous le confondiez. Priez celui qui seul peut vous sauver, non pas tant par des paroles éloquentes et sages, que par une prière humble et simple, commençant toujours par ces mots du Psalmiste : « Ayez pitié de moi, Seigneur, parce que je suis infirme. » *Ps. m, 2.* Vous expérimenterez bientôt la puissance du Très-Haut, et, grâce à ce secours invisible du ciel, vous poursuivrez invisiblement des ennemis invisibles. En combattant de cette manière on pourra rapidement poursuivre ses ennemis et les faire fuir comme en un clin d'œil; seulement cette victoire si accélérée, Dieu l'accorde ordinairement en récompense à ses fidèles serviteurs, et ce n'est pas sans une pleine et entière justice.

Un jour je me trouvais dans ce monastère et mes yeux se portèrent sur un moine très-vertueux et très-exercé aux grands combats de la vertu; il était alors tracassé par le démon qui lui suggérait toutes sortes de mauvaises pensées; mais, comme dans le lieu où il se trouvait il ne pouvait facilement se livrer aux exercices dont nous venons de parler, il feignit quelque besoin naturel, et, dès qu'il fut sorti, il commença à combattre le démon

dans une prière très-puissante et très-forte. Je ne tardai pas à apprendre ce que ce religieux avait fait, et comme je lui faisais des reproches d'avoir choisi pour une action si sainte, un lieu aussi indigne : Eh quoi ! me dit-il, pourquoi trouvez-vous si peu convenable le lieu que j'ai choisi pour prier ? J'étais en proie à toutes sortes de mauvaises pensées, et de ce lieu impur j'ai supplié le Seigneur de me purifier, et le Seigneur a exaucé ma demande.

Le premier soin des démons luttant contre nous c'est d'obscurcir et d'aveugler notre entendement, et, cela fait, ils font de nous tout ce qu'il leur plaît. Ils savent bien que, s'ils ne ferment pas les yeux de notre âme, ils ne pourront jamais dérober notre trésor. Or, de tous les vices, l'esprit de fornication est celui qui peut plus sûrement et plus facilement aveugler notre âme. Il se fortifie donc en nous par notre propre faiblesse, et, après avoir obscurci dans l'homme toute lumière et toute vérité, il lui fait faire des actes véritables de folie. Aussi, quand au bout de quelque temps, l'âme rentre en elle-même, non-seulement elle rougit des autres mais encore d'elle-même, au souvenir des actions honteuses, des paroles et des gestes qu'elle s'est permis, et c'est pour elle un sujet profond d'étonnement que les chutes dans lesquelles elle est tombée. C'est alors seulement, à la confusion dont les couvre cette connaissance, que quelques-uns, rougissant d'eux-mêmes, s'éloignent autant qu'ils peuvent de ce maudit fléau. Rejetez donc loin de vous et de toutes vos forces ce cruel ennemi qui, après vous avoir fait des présents funestes, tarit encore en vous la source des bonnes œuvres, en vous empêchant de veiller et de prier, et souvenez-vous de celui qui a dit : « Mon âme s'est affligée, parce qu'elle a été surprise et maltraitée par ses ennemis ; c'est pourquoi je me vengerai d'eux, en contrariant et en maltraitant ceux qui m'ont maltraité. »

Mais quel est celui qui a vaincu son corps ? celui qui a brisé son cœur ? Et qui a brisé son cœur, sinon celui qui se renonce lui-même ? Comment ne serait-il pas pour ainsi dire en morceaux et défait, celui qui est mort à sa propre volonté ? Il y a plusieurs degrés dans les vices : les uns sont plus corrompus que les autres ;

et vous verrez ainsi quelquefois des hommes descendus à une telle abjection et à une si grande malice qu'ils semblent se complaire et prendre une grande satisfaction à publier eux-mêmes leurs turpitudes et leurs débauches.

Mais, parce que le remède ordinaire de l'impureté est l'abstinence et la mortification de notre corps, il sera bon maintenant d'examiner comment nous devons nous conduire dans cette matière. Comment parviendrai-je à prendre ce corps, qui est mon plus grand ami, pour l'examiner et le juger comme les autres, je l'ignore. Avant que je l'attache, il se révolte; avant que je le juge, je me réconcilie avec lui; je ne l'ai pas encore frappé qu'il m'attendrit et m'incline à la miséricorde, tandis que je lui procure et lui donne le nécessaire pour le conserver. Comment d'ailleurs charger de chaînes celui que j'aime tant par nature? Comment me délivrer de celui auquel je dois être unis jusqu'à la fin de ma vie? Comment détruire celui qui réside au dedans de moi? Comment rendre chaste et incorruptible celui qui par nature est sujet à la corruption? Comment convaincre celui qui, pris en lui-même, ignore en quoi consiste la raison, puisqu'il a tant de ressemblance avec les animaux? Si je le prends avec le jeûne, il m'entraîne à juger le prochain; si je triomphe de cette propension mauvaise et si je respecte les droits des autres, alors l'orgueil se lève contre moi. Il est à la fois mon compagnon et mon ennemi, mon protecteur et mon adversaire, ma force et mon séducteur; car, si d'une part il est un instrument de bien, de l'autre il me pousse et m'excite au mal. Si je le caresse, il me combat; si je l'afflige, il m'affaiblit; si je lui donne du repos, il s'enorgueillit et ne veut plus supporter ni mauvais traitement ni discipline; si je le contriste outre mesure, je m'expose à périr; si je le frappe, il n'est plus qu'un instrument incapable de servir à la vertu. Qui donc comprendra, qui expliquera ce grand secret de mon être? Qui découvrira la cause de cette complication et de cette harmonie si extraordinaire, qui fait à la fois que je suis l'ami et l'ennemi de moi-même?

Dis-moi donc, ô ma compagne, ô ma nature, — car je ne veux pas de lien entre nous, — et c'est de toi seule que je veux savoir

ce secret, dis-moi comment je pourrai me débarrasser de toi? Comment éviter ce danger auquel je suis naturellement exposé, puisque aussi bien j'ai promis au Christ de prendre les armes contre toi? Comment vaincre ta tyrannie, puisque je suis disposé à te faire la guerre? Mais voici que la nature s'accusant elle-même répond à peu près en ces termes :

Ah! je ne te dirai rien de nouveau, et ce que je vais t'apprendre nous le savons tous les deux : j'ai un père au dedans de moi; ce père c'est l'amour naturel que la chair porte à la chair, et son fils n'est autre que le feu sensuel et déshonnête qui brûle en moi. J'ai une nourrice qui m'aime et me soigne comme son enfant, c'est le plaisir, et la mère de ce plaisir est la gourmandise, car sans elle il n'y a pas de plaisir corporel. Les occasions de l'embrassement de notre âme et le principe des pensées déshonnêtes, ne sont autres que le souvenir et la pensée des délices qu'on a goûtées dans les œuvres passées. J'ai conçu en moi vingt sortes de malices, ces malices ont engendré des chutes et des misères, et ces chutes que j'ai engendrées, causent bientôt le désespoir et la mort. Si tu parviens à pouvoir fixer avec des yeux intelligents et attentifs la grandeur de ta misère et de la mienne, si les connaissances que ce regard te donnera t'inspire une grande humilité, tu parviendras facilement à me lier les mains; en triomphant de la concupiscence de la gourmandise, tu me lieras les pieds et tu me rendras impossible tout nouveau progrès; en pratiquant l'obéissance tu t'affranchiras de mes atteintes; mais si tu parviens à acquérir la vertu d'humilité, ç'en est fait, tu m'auras coupé la tête.

## CHAPITRE XVI.

*Seizième échelon : de l'avarice, de la pauvreté et du parfait détachement.*

Un grand nombre de docteurs très-éclairés, placent après le tyran dont nous venons de parler, l'esprit d'avarice, qui est un hydre à mille têtes. Pourquoi, nous qui ne sommes que de profonds ignorants, changerions-nous l'ordre des sages et ne sui-

vrions-nous pas la même règle? Nous ne le voyons pas; aussi allons-nous traiter maintenant de ce vice; nous parlerons ensuite des remèdes qu'on y peut opposer.

L'avarice ou cupidité engendre l'idolâtrie; elle est fille de l'infidélité; elle produit des infirmités et des maladies; elle est la prophétesse de la caducité; la devineresse de la stérilité de la terre, la pourvoyeuse de la famine à venir. L'avare viole l'Évangile et se moque de lui. Celui qui a la charité répand sur les malheureux sa fortune; mais celui qui croit être charitable et qui garde son argent, c'est-à-dire celui qui prétend avoir à la fois la charité et l'avarice, se trompe et s'illusionne lui-même. Quand on a le cœur contrit, quand on est brisé par la componction, non-seulement on ne pense pas à la fortune, mais encore on oublie même son corps, et toutes les fois qu'il le faut on le maltraite et on le châtie.

Ne dites pas que c'est par amour des pauvres que vous ramassez des trésors; car vous savez bien que la veuve de l'Évangile acheta le ciel avec deux petites pièces de monnaie. *Luc. xxi, 2.* L'homme miséricordieux et l'avare se sont rencontrés et le second a traité le premier de prodigue. Celui qui triomphe de l'avarice, éloigne de lui tout sujet de sollicitude intempestive; mais le cœur qui se laisse subjugué par elle, ne peut jamais faire une prière pure. Au commencement l'avare justifie sa passion sous prétexte qu'il veut faire l'aumône; mais la consommation de l'avarice c'est la haine des pauvres. Tant que l'homme amasse des richesses il est quelquefois miséricordieux, quand il se voit riche et qu'il regorge de biens, il devient dur et ne se dessaisit pas facilement de ce qu'il possède. J'ai vu des pauvres d'argent oublier leur pauvreté et devenir ensuite véritablement riches, en conversant avec des pauvres d'esprit. Le moine cupide n'a pas un instant de repos; il pense continuellement à ces paroles de l'Apôtre: « Qui ne veut point travailler, ne doit point manger, » *II Thes. iii, 10*, et à ces autres du même apôtre: « Mes mains m'ont fourni à moi et à tous ceux qui étaient avec moi tout ce qui m'était nécessaire. *Act. xx, 34.*

Le détachement et la pauvreté nous préservent des inquiétudes

et des sollicitudes ; ils rendent notre vie sûre ; ils nous ouvrent larges et faciles les chemins de la vie ; ils sont la mort de la tristesse, et le gage certain de l'observation des commandements. Le moine détaché de tout est le seigneur du monde entier, car tous ses ennuis, il les dépose en Dieu, et par la foi il possède toutes choses. Il n'éprouve pas le besoin de révéler aux hommes ses nécessités. Tout ce qui s'offre à lui, il l'accepte comme de la main du Seigneur ; tel est l'ennemi déclaré de toute affection désordonnée ; ce qu'il possède, il l'estime comme ne le possédant pas, et s'il se retire dans la solitude, il regardera tous les biens de la terre comme indignes de lui et il aura pour eux un souverain mépris. On ne sait pas en quoi consiste le véritable détachement, tant qu'on s'attriste sur des choses passagères et transitoires : L'homme détaché prie toujours avec une grande pureté de cœur ; mais l'homme cupide est sans cesse distrait dans la prière. Ceux qui persévèrent avec humilité dans la sainte obéissance, n'ont rien à craindre de l'avarice ; que peuvent-ils estimer leur appartenir en propre, ceux qui par amour pour Dieu ont offert et soumis leur propre corps aux volontés d'autrui ? Il faut dire toutefois que le détachement peut nous rendre aisé, désirable et facile le changement des biens, ce qui est loin d'être un avantage dans la vie spirituelle ; mais c'est le seul dommage auquel il expose. Le travail, quand nous trouvons l'occasion de l'exercer quelque part, peut nous être très-profitable, et j'ai connu des moines auxquels il avait valu la vertu de patience ; pour moi j'estime plus heureux ceux que l'amour de Dieu conduit à un entier détachement de toutes choses et à la pauvreté volontaire.

Quand on a goûté les biens du ciel, facilement on méprise les biens de la terre ; on se réjouit au contraire en ces derniers, quand on n'a jamais connu et goûté les premiers. Celui qui travaille à acquérir le détachement, mais dans une autre fin que celle qu'il devrait se proposer, loin de bien faire, il fait mal, car il perd à la fois les biens présents et les biens à venir. Prenons donc bien garde à nous, ô religieux, et ne soyons ni moins fidèles à Dieu, ni moins confiants en sa providence que les oiseaux, qui vivent sans aucune sollicitude et qui ne gardent rien dans les greniers.

Il est grand celui qui renonce par amour de Dieu à la possession des biens de la terre, mais il est saint celui qui renonce à sa propre volonté. Ce dernier recevra cent fois plus de biens temporels ou de biens spirituels; le premier possédera la vie éternelle à titre d'héritier.

Il y aura toujours des flots dans la mer; il y aura toujours dans le cœur de l'avare des flots de colère et de tristesse. L'homme ennemi de l'avarice s'affranchit de tous procès et de toutes disputes; mais celui qui aime la fortune combattra jusqu'à la mort sur la pointe d'une aiguille. La foi ferme et constante en Dieu, nous débarrasse de tous les soucis de l'âme; mais le souvenir de la mort nous fera renoncer à tout, même à notre corps par amour de Dieu. Dieu ne trouva pas dans son serviteur Job, la moindre trace d'avarice, c'est-à-dire d'amour de l'argent; car au milieu des maux dont Dieu le frappait et de la privation de tous ses biens, qui lui étaient ravis, il demeurait calme et parfaitement résigné.

« L'avarice est et s'appelle la racine de tous les maux. »  
 1 *Tim.* III, 10. C'est d'elle que procèdent les iniquités, les vols, les jalousies, les meurtres, les divorces, les haines, la colère, le souvenir des injures, la cruauté et finalement tous les maux. Une seule étincelle suffit quelquefois pour embraser et consumer toute une forêt; une seule vertu, le détachement, suffit pour ruiner tous les vices énumérés plus haut. Le détachement procède dans nos âmes du goût de Dieu et de la pensée du compte redoutable que nous devons lui rendre de nos actions.

Celui qui lit attentivement n'ignore pas que l'avarice est la mère de tous les maux et que son fils de prédilection, est l'insensibilité. Un homme avare est un homme insensible; il est plus dur que la pierre pour toutes les choses de Dieu. Nous avons dit plus haut que la mère de tous les vices était la gourmandise, et que cette insensibilité, cette dureté de cœur était son second fils. L'ordre naturel semblait m'imposer le devoir de parler du fils après avoir parlé de la mère; mais l'hydre à mille têtes de l'avarice, cette idolâtrie déguisée, qui occupe seulement, je ne sais trop pourquoi, le troisième rang, selon la dé-

finition des Pères, dans la chaîne des huit vices principaux, m'en a empêché.

Après avoir parlé de l'avarice, nous parlerons de l'insensibilité, qui est, comme nous l'avons dit, le second fils de la gourmandise. Nous traiterons ensuite du sommeil et des veilles, de la crainte paresseuse et de la crainte active et animée. Ce sont là, en effet, tout autant d'infirmités auxquelles sont sujets ceux qui commencent à servir Dieu.

## CHAPITRE XVII.

*Dix-septième échelon : de l'insensibilité, c'est-à-dire de la mort de l'âme et de l'esprit, qui précède la mort du corps.*

L'insensibilité est l'absence de toute espèce de sentiment des choses de Dieu, tant dans les puissances supérieures de l'âme que dans les forces inférieures, procédant d'une mort lente et d'une longue négligence, qui nous jettent dans cette insensibilité ou qui nous privent de toute douleur salutaire; l'insensibilité n'est que la négligence convertie en habitude, et prenant sa place dans notre âme. Quand la négligence, en effet, prend en nous cette puissance et s'y enracine aussi profondément, elle se change en une dureté et une obstination habituelles, tout comme l'eau exposée longtemps à l'air froid devient un dur cristal. L'insensibilité dont je parle est fille de la présomption; elle est un obstacle à la ferveur; elle est le lien de la force, la porte du désespoir, l'ignorance de la présomption, l'ennemie de la crainte de Dieu, la mère de l'oubli, qui accroît à son tour l'insensibilité duquel il est sorti, et devient à son tour le père de sa propre mère.

L'homme insensible est un philosophe insensé, qui interprète une doctrine qu'il condamne lui-même; un prédicateur qui se combat lui-même, un docteur aveuglé. Il parle sur la guérison des plaies qu'il a reçues, et il les envenime en les irritant; il parle contre la maladie, et il prend tous les jours des choses contraires à la santé. Il parle contre les vices, et toujours il en est esclave; quand il les commet il s'indigne contre lui-même et il ne rougit pas de ses propres paroles. Facilement il reconnaît ses torts, mais

ce n'est pas pour s'en corriger. Il proteste de bouche contre le vice que son corps travaille à acquérir. Il parle souvent de la mort, mais il vit comme s'il ne devait jamais mourir. Il disserte sur la séparation du corps et de l'âme et se plaît à parler des terreurs que cette catastrophe amène après elle, mais il dort tranquille, comme s'il était éternel. Il vante l'abstinence, mais il se montre toujours l'esclave le plus abject de la gourmandise.

L'insensible sourit en lisant les circonstances du jugement dernier ; il parle de la fuite de la vaine gloire ; mais, tandis qu'il disserte éloquemment sur ses vices ridicules, il se laisse prendre à ces dangereuses amores. Il recommande et exalte les veilles, mais en parlant il succombe au sommeil. Il loue la prière, mais il l'évite comme si elle était un véritable fléau. Il fait de l'obéissance le tableau le plus flatteur, et il est le premier à la violer. Il donne des louanges à ceux qui ne se laissent pas séduire par les affections du monde, et il ne rougit pas de disputer et de combattre pour un bien vil et méprisable. Quand il s'est une fois irrité, il se consume de regrets et se traite avec la plus grande rigueur ; mais il s'irrite bientôt de nouveau afin de se trouver encore dans le même état, ce qui ne fait qu'ajouter un péché à un autre péché. Est-il repu, il se désole d'avoir ainsi mangé ; mais au bout de quelque temps il recommence à manger de plus fort. Voit-il faire l'éloge du silence, il se répand en un très-long discours. Il recommande enfin la douceur ; mais, tandis qu'il encourage les autres à pratiquer cette vertu, il s'irrite et se fâche lui-même. Jette-t-il les yeux sur lui-même et contemple-t-il son propre état, il fond en larmes et en sanglots ; mais à peine a-t-il tourné la tête qu'il revient à ses égarements et commet des actions dignes d'être encore plus amèrement pleurées. Il condamne le rire, et c'est en riant qu'il parle de la componction. Il s'accuse quelquefois de rechercher la vaine gloire, et c'est la vaine gloire qu'il poursuit en s'accusant lui-même. Il célèbre la chasteté, et ses regards respirent la luxure. Il demeure dans le siècle, et il ne craint pas d'exalter les solitaires qui vivent dans le secret du désert. Il glorifie les miséricordieux, mais il éloigne de lui et il humilie les pauvres. Il s'accuse souvent lui-même, et, malgré cela,

il se garde bien de rentrer dans son propre cœur, parce qu'il ne lui plaît pas de dire : Je ne peux pas.

Voici pour ma part ce que j'ai vu de mes yeux : J'ai vu des hommes fondre en larmes en entendant parler du passage redoutable de la mort ; mais, les yeux encore baignés des pleurs qu'ils avaient versés, ces hommes couraient à leurs repas. C'était alors pour moi un étonnement qu'on peut comprendre, et j'admiraï comment la gourmandise, ce tyran détestable et éhonté, unie à l'insensibilité, pouvait tarir les larmes mêmes et arracher du cœur la componction.

Je crois avoir découvert jusqu'ici, au moins autant que ma faible science pouvait me le permettre et le bien du prochain l'exiger, les plaies et les astuces de l'insensibilité, cette passion si précipitée, si endurcie et si aveugle. C'est aux autres maintenant à porter ici le talent de leur propre expérience et à faire connaître, sans aucune crainte et sans aucun détour, les remèdes qu'ils peuvent avoir trouvés contre les mauvais effets de ce vice malheureux. Il ne m'en coûte pas d'avouer ma faiblesse ni de proclamer les ravages que l'insensibilité fait dans mon âme. Jamais je n'aurais découvert les artifices et les ruses de l'insensibilité si je ne l'eusse prise enchaînée, examinée, sans rien redouter d'elle, frappée avec le fouet de la crainte de Dieu et avec celui d'une prière infatigable, et si je ne lui eusse fait avouer à elle-même tout ce que je viens de proclamer.

Or tel était à peu près le langage de ce tyran violent et pervers qu'on appelle l'endurcissement : Mes alliés, ceux qui sont mes familiers et mes amis, rient en face de la mort ; ils sont de pierre dans l'oraison, durs et remplis de ténèbres ; quand ils s'approchent du sacrement de l'autel, on dirait qu'ils vont s'asseoir à une table ordinaire et se nourrir d'une nourriture indifférente. Je tourne en ridicule tous ceux qui pleurent ou qui sont travaillés par la componction ; je tiens de celui qui m'a engendré le moyen de ruiner tous les biens que la ferveur de l'esprit engendre. Je suis la mère du rire, l'épouse du sommeil, l'amie de la satiété ; les reproches ne m'atteignent pas, et je marche toujours côte à côte avec la fausse et apparente religion.

Confondu et attristé des paroles que je venais d'entendre, j'é demandais à ce monstre si pernicieux le nom de son père; mais il me répondit qu'il avait plus d'un père et que nombreux étaient ceux qui l'avaient engendré. Ami, me dit-il, l'abondance me fortifie, le temps accroît mes forces, les mauvaises habitudes me confirment et m'établissent plus profondément dans une âme; une fois qu'une âme est tombée sous mon pouvoir, elle ne m'échappe jamais, à moins que le bras tout-puissant de Dieu ne la délivre.

Persévère donc dans les veilles, médite sans cesse et sans repos les jugements de Dieu, et peut-être parviendras-tu à triompher de moi. Examine aussi avec soin à quelle occasion je nais en toi, et lutte courageusement et avec constance contre ce qui me permet de venir résider dans ton âme; descends par la pensée dans les lieux où les morts sont ensevelis, excite-toi à la prière, aie toujours devant les yeux l'image de la mort, ne la laisse jamais s'en aller de ta mémoire; si tu ne graves pas au plus profond de ton âme, le ciseau du jeûne à la main, l'image austère de la mort, tu peux te résigner à être entièrement vaincu par mes armes.

## CHAPITRE XVIII.

*Dix-huitième échelon : du sommeil, de la prière et du chant des psaumes en commun.*

Le sommeil est l'union et le recueillement des forces de la nature, l'image de la mort, le calme et le repos des sensations. Le sommeil, quoique un en lui-même, procède de nombreuses occasions et a beaucoup de causes, tout comme la concupiscence et les autres passions. Le sommeil procède quelquefois de la nature; il a d'autres fois sa source dans un excès de manger; il vient quelquefois du démon, et souvent il est le résultat de jeûnes excessifs et extraordinaires, qui fatiguent le corps et le forcent à chercher dans le sommeil un soulagement et un repos.

De même que ceux qui sont accoutumés à boire beaucoup, doivent, en réduisant peu à peu leur mauvaise habitude, se faire

à la tempérance, de même aussi ceux qui ont la coutume de se livrer à de longs et fréquents sommeils. En entrant en religion, les novices combattront avec énergie cette mauvaise passion; car rien n'est plus difficile que de guérir une habitude invétérée.

Prêtez une grande attention à la trompette céleste qui vous appelle à matines, et voyez ce qui se passe autour de vous; vous ne serez pas longtemps sans vous apercevoir qu'aux êtres visibles se joignent des démons invisibles, parmi lesquels quelques-uns se tiennent debout à côté de notre lit lorsque nous sommes prêts à nous lever, et nous engagent à demeurer encore quelques instants de plus dans les bras du sommeil. Attendez, nous disent-ils, que l'invitation soit terminée, vous irez alors à l'église. D'autres font descendre sur nous un lourd sommeil lorsque nous commençons à faire oraison. Il y en a qui nous font souffrir alors de violentes douleurs d'entrailles, ou tout autre mal de ce genre. Il y en a qui nous excitent à parler les uns avec les autres dans l'église. Ceux-ci mettent devant les yeux de notre âme toute sorte d'imaginations honteuses. Ceux-là nous conseillent de nous appuyer plus commodément contre la muraille, ou bien nous font bâiller continuellement. Il en est qui nous poussent au rire pendant tout le temps de la prière, pour attirer sur nos têtes la colère de Dieu et les rigueurs de son indignation. Quelquefois ils nous font hâter la récitation de certains passages de l'office; d'autres fois, au contraire, ils nous persuadent d'en prononcer d'autres avec une grande lenteur, non plus pour un motif de dévotion ou par amour pour Dieu, mais seulement à cause du plaisir et des délices que nous éprouvons dans la beauté du chant. Il n'est pas rare, enfin, qu'ils s'attachent à nos lèvres et qu'ils les serrent au point de nous empêcher de rien dire, parce que nous ne pouvons pas les ouvrir.

Quand vous priez, ayez toujours devant les yeux la pensée de la présence de Dieu, et vous serez comme une colonne immobile contre laquelle se brisent toutes les attaques et toutes les railleries du démon. Dieu illumine de ses clartés l'âme obéissante qui se met en prières, et souvent il la visite et la favorise des plus

douces consolations. Cette âme s'étant préparée, comme un athlète intrépide, à se tenir devant Dieu en résistant à toutes les mauvaises pensées qui pouvaient l'assaillir, Dieu vient à son secours, sans compter que, par les mérites de son ministère si pur et si parfait, elle était déjà brûlante et embrasée du feu de l'amour divin.

. A tous il est possible de prier en commun ; il y en a néanmoins qui préfèrent prier seuls, encore que la prière solitaire convienne au petit nombre. En chantant dans le chœur avec la communauté, vous ne pourrez pas toujours offrir à Dieu une prière pure et sans distraction ; aussi devez-vous bien observer les paroles qu'on prononce, et prier attentivement en attendant que le verset de l'autre chœur soit chanté. Ne vaquez jamais, en récitant les heures canoniques, à des travaux manuels quels qu'ils soient, utiles ou inutiles, nécessaires ou non nécessaires ; faites chaque chose en son temps ; souvenez-vous de cet ange qui descendit du ciel pour instruire le grand Antoine, et qui priaît et travaillait tour-à-tour, indiquant ainsi à ce grand solitaire ce qu'il avait à faire. La forge fait connaître la finesse de l'or, mais l'excellence de l'oraison, c'est le zèle et la charité des moines pour Dieu qui la découvre.

## CHAPITRE XIX.

*Dix-neuvième échelon : des saintes veilles , comment nous devons les passer.*

Les palais des rois de la terre sont habités par une foule de sujets et de serviteurs. Or, parmi ces derniers, les uns sont libres et exempts de toute fonction, je veux dire qu'ils n'ont d'autre charge ni d'autre emploi que de se tenir toujours en présence du monarque, comme les principaux de la maison, tandis que les autres exercent chacun leur fonction particulière ; c'est eux, par exemple, qui portent à la main le sceptre et les insignes dont s'ornent les rois, leurs boucliers et leurs épées. Il y a entre les premiers et les seconds une différence très-profonde : si les premiers

sont les alliés ou les parents des rois, les derniers sont les serviteurs et les ministres de sa maison. On sait bien que c'est là ce qui se passe dans le palais des rois.

Voyons maintenant comment nous devons nous tenir devant notre Dieu et notre souverain roi pendant les prières et les exercices qui se font sur le soir ou au milieu de la nuit. Il y en a qui pendant ces veilles saintes s'éloignent de toute sollicitude intérieure et se débarrassent de tous les soins du dehors, en levant vers le ciel leurs mains purifiées, tandis que leur cœur se plonge dans une parfaite prière. Il y en a d'autres qui, durant le même temps, se mettent en la présence de Dieu et y demeurent en chantant des psaumes. D'autres lisent des livres de dévotion et de spiritualité. D'autres, plus faibles et moins parfaits, s'occupent à des ouvrages manuels pour combattre plus fortement le sommeil qui les oppresse. D'autres méditent sur la mort, afin d'arriver par le moyen de ces considérations salutaires à la componction du cœur et à la détestation de leurs fautes. Les veilles et les exercices des premiers et des derniers sont très-agréables à Dieu; les seconds, en chantant les psaumes, accomplissent un des principaux devoirs de la vie monastique; les troisièmes, c'est-à-dire ceux qui lisent et qui travaillent de leurs mains, sont à un degré inférieur, encore que Dieu estime et reçoive nos actions selon l'intention qui les dirige et la ferveur d'esprit avec laquelle elles lui sont offertes.

La veille purifie l'âme; le sommeil excessif l'engourdit et l'a-veugle. Le moine qui veille est ennemi de la fornication, celui qui dort au contraire l'a pour compagne. Les veilles apaisent le feu de la chair et préservent les imaginations de tous les songes. Les yeux contrits et un cœur attendri et attentif à s'observer lui-même veillent avec prudence sur toutes les pensées, méditent l'observation des paroles de Dieu et les mettent en pratique par la chaleur de la méditation; ils mortifient et domptent les passions et repoussent loin d'eux toute imagination vaine ou dangereuse. Le moine qui veille recueille toutes ses pensées pour les examiner et les juger; le repos et le calme de la nuit favorisent sa méditation et son examen. Lorsque la cloche pieuse appelle à

la prière, le moine ami de Dieu s'écrie dans sa joie et son bonheur : *Alleluia, alleluia* ; le moine négligent se plaint de son sort et dit : Hélas, hélas ! que je suis malheureux !

C'est à table et pendant le repas qu'on connaît les gourmands ; c'est la prière qui nous révèle quels sont les véritables amis de Dieu. Les premiers sont tout heureux en présence d'une table bien servie ; les derniers au contraire sont tristes et affligés. Un long sommeil engendre l'oubli, mais les veilles purifient et accroissent le souvenir de Dieu. Les laboureurs tirent toutes leurs richesses de l'aire et du pressoir ; les moines cueillent les leurs dans la prière du soir et de la nuit et dans les exercices spirituels. Le sommeil, quand il est exagéré, est un compagnon insupportable, car il ravit aux négligents la moitié de leur vie et souvent davantage.

Le mauvais moine veille tant qu'il est distrait par des fables ou de longues conversations ; mais vienne l'heure de la prière, ses yeux se ferment et il s'endort. Le moine léger se montre très-religieux et très-prudent dans ses paroles ; mais il ne peut ouvrir ses yeux appesantis lorsque la lecture est arrivée. Au bruit éclatant de la trompette finale les morts ressusciteront ; ainsi s'éveillent ceux qui dorment dès qu'ils entendent prononcer des paroles oiseuses. Le tyran qu'on nomme le sommeil est un ami trompeur ; souvent, après nous avoir rassasiés de lui-même, il nous combat et nous persécute par la soif et la faim. Quand nous allons prier, il nous encourage à nous occuper à quelque travail extérieur et manuel, parce qu'il n'a pas d'autre moyen d'empêcher ceux qui veillent de prier.

Le sommeil est le premier ennemi contre lequel les novices aient à lutter, soit qu'il veuille les rendre négligents dans le principe, soit qu'il veuille ouvrir la porte à l'esprit de fornication. Tant que nous ne l'aurons pas entièrement vaincu, gardons-nous bien de ne pas chanter l'office en commun ; car en présence des autres nous aurons plus de honte de dormir et nous nous tiendrons davantage sur nos gardes. Le chien est la terreur des lièvres ; l'esprit de vaine gloire est aussi la terreur du sommeil.

Chaque soir, à la fin du jour, le marchand récapitule ses gains

et ses pertes; le moine le fait aussi dès que l'office des psaumes est terminé. Ouvrez les yeux après la prière et vous verrez les démons autour de vous qui se vengent de leur défaite en cherchant à vous tromper par des mauvaises pensées et des représentations honteuses. Soyez attentif et veillez sur vous-même pour bien connaître ceux qui ont coutume de ravir les prémices de nos âmes, c'est-à-dire les démons; ils détruisent en un moment ce que nous avons mis des années à édifier; et, par leurs rapines et par les ruines qu'ils entassent dans le cœur des moines, ils les forcent à marcher comme des écrevisses, tantôt en avant, tantôt en arrière.

Quelquefois il nous arrive pendant le sommeil de méditer les paroles des psaumes, à cause de la louable habitude où nous sommes de vaquer à cet exercice durant la veille; mais il faut y prendre garde, le démon peut lui-même nous suggérer ces songes afin de nous enorgueillir. Il y a une troisième sorte de songes dont je ne voudrais pas parler, si je n'étais forcé de le faire. L'âme qui pense chaque jour aux paroles de Dieu se surprend aussi dans le sommeil occupée au même exercice. Seulement la méditation du sommeil n'est qu'une récompense de celle de la veille, et Dieu ne la permet que pour nous épargner les imaginations et les songes désordonnés.

## CHAPITRE XX.

### *Vingtième échelon : de la crainte puérile.*

Ceux qui s'adonnent à la pratique de la vertu dans les monastères, sont moins éprouvés par cette sorte de crainte; mais ceux qui s'isolent dans les solitudes et les endroits écartés doivent prendre garde à ne pas se laisser gagner par cette agitation, qui est le fruit de la vaine gloire et la fille de l'infidélité.

La crainte est la passion d'un enfant dans une âme vieillie et sujette à la vaine gloire. Quand je dis vieillie, je veux dire depuis longtemps habituée au vice et faible dans la vertu. La crainte est un défaut de foi au sujet des maux que nous ne voyons pas;

car c'est ordinairement ce défaut de foi qui engendre la crainte. La crainte est l'appréhension qu'on a du péril avant qu'il ne fonde sur nous ; comme le défaut de foi, cette appréhension produit la crainte. La crainte, on peut la définir une passion téméraire de l'appétit sensitif qui contriste notre cœur par la représentation des maux qui peuvent nous atteindre. La crainte est encore la privation de la véritable confiance et de la sécurité.

L'âme superbe est esclave de la crainte ; la confiance qu'elle a en elle-même lui enlève toute sorte de droits à la faveur et au secours de Dieu ; aussi tout la contriste et l'épouvante, le plus léger bruit, la chute des moindres objets, selon ce qui est écrit : « Le bruit d'une feuille agitée les épouvantera. » *Levit.-xxvi, 36.* Et ceux qui pleurent et ceux qui se désespèrent sont également éloignés de la crainte : les premiers, parce qu'en redoutant le péché, ils négligent toutes les autres craintes légères ; les seconds, parce que toute leur attention se portant sur les maux présents qu'ils regardent comme certains, ils ne songent pas à redouter les maux futurs. Les âmes téméraires se sentent tout-à-coup comme surprises et étonnées, sous l'effet de cette passion soudaine, et certes, ce n'est pas sans raison ; car Dieu est juste : il abandonne les superbes, il les prive de son secours et il apprend aux autres par leur exemple à s'humilier devant lui. La vaine gloire est d'ordinaire inséparable de la pusillanimité ; le plus souvent les vaniteux sont timides ; Dieu, pour les punir de leur orgueil, les livre à cette vile passion, qui est le propre des enfants, des femmes et des lâches : il est juste que ceux qui, sans prétexte et sans motif, s'enorgueillissent et s'exaltent, en viennent à concevoir des craintes sans fondement et sans raison d'être. Qu'on ne conclue pas de là cependant qu'il suffit de n'avoir pas de craintes pour être réellement humble ; on n'a qu'à se souvenir des voleurs ou de ceux qui enterrent les morts : certes, ces hommes n'éprouvent aucune crainte, mais qui s'aviserait de croire pour cela qu'ils sont humbles !

Ayez le courage de revenir la nuit aux lieux qui vous causent quelque frayeur ; une fois sous la puissance de la crainte, vous vieillirez avec elle, elle vous suivra et vous accompagnera par-

tout. Lorsque vous irez dans ces endroits, prenez les armes de la prière; quand vous y serez arrivé, levez vos mains et frappez vos ennemis avec le nom de Jésus; ni dans le ciel, ni sur la terre je ne connais de meilleures et de plus sûres armes. Louez votre libérateur de votre délivrance, et, si vous êtes reconnaissant envers lui, il vous continuera la même protection et les mêmes faveurs. On ne peut pas se rassasier avec une seule bouchée, il faut prendre peu à peu la nourriture nécessaire; nul ne peut non plus se dépouiller subitement de la crainte, il doit y parvenir par degrés et successivement. Suivant que la componction du cœur ou la douleur des péchés est plus ou moins grande, la passion de la crainte est plus ou moins forte, plus ou moins violente; le plus grand degré de componction marche avec le plus faible degré de crainte. La crainte est quelquefois une passion suscitée en nous par le démon; Eliphan, un des trois amis de Job, le dit formellement dans ces paroles : « L'esprit passait devant moi, et les poils de ma chair se hérissèrent. » *Job. iv, 15.*

Quelquefois le corps tremble et frémit sans que la raison soit complice de sa crainte; d'autres fois, au contraire, la raison provoque et approuve cette crainte : c'est ainsi que la crainte passe et se communique d'une partie de nous-même à l'autre partie. Si votre corps est saisi d'une crainte pour ainsi dire matérielle, parce que la raison la contredit, cherchez autour de vous la manière de la faire disparaître. Mais vous ne serez vraiment délivré de cette passion que lorsque l'étendue de la douleur de vos fautes vous aura disposé à recevoir tous les maux qui s'appesantissaient sur vous comme une conséquence de vos péchés.

Ce n'est ni l'obscurité ni la solitude qui fournissent au démon des armes contre nous, mais plutôt la stérilité et la pauvreté de nos âmes. La providence divine permet quelquefois que nous tombions dans cette faiblesse et ces craintes de femme pour guérir notre orgueil. Le véritable serviteur de Dieu redoute Dieu seul; mais celui qui ne le craint pas en est quelquefois réduit à trembler devant sa propre ombre. Quand l'esprit mauvais veille, quoique d'une manière invisible, à nos côtés, le corps frémit d'épouvante; tandis que le cœur des humbles se réjouit de la pré-

sence du bon ange. Si jamais nous sentons le bon ange s'approcher de nous, courons avec promptitude à la prière ; ce pieux gardien priera avec nous et sera près de nous pour nous secourir.

## CHAPITRE XXI.

*Vingt-unième échelon : de la vaine gloire et de ses différentes espèces.*

Quelques docteurs ont coutume, en traitant des péchés capitaux, de séparer la vaine gloire de l'orgueil, ils comptent alors huit vices principaux au lieu de sept ; d'autres, au contraire, et parmi eux Grégoire le Théologien, n'en comptent que sept ; je n'en signalerai pas moi-même davantage. Voici seulement la différence qui existe entre la vaine gloire et l'orgueil : Comme l'enfant diffère de l'homme, comme le froment diffère du blé qu'il sert à faire, ainsi la vaine gloire diffère de l'orgueil ; car celle-là est le principe, celui-ci la fin. Nous allons parler dans ce chapitre du principe et de la fin de tous les vices, c'est-à-dire du pernicieux orgueil et de la vaine gloire. Vouloir traiter à fond cette matière, ce serait ressembler à quelqu'un qui prétendrait faire connaître le poids des vents ; l'entreprise serait difficile et longue.

La vaine gloire, dans son espèce, est une perturbation de l'ordre naturel, la corruption des mœurs, la révélatrice des défauts d'autrui : elle renverse l'ordre naturel des choses en attribuant à la créature ce qui n'appartient qu'au Créateur ; elle déprave les mœurs, parce qu'elle ruine les bonnes œuvres en les rapportant à une fin dépravée ; elle s'en va révélant les défauts du prochain, parce qu'elle trouve son propre avantage dans l'humiliation des autres.

Telle est la vaine gloire considérée selon son espèce, considérée selon sa qualité ; elle rend nos travaux inutiles et nos sueurs infécondes ; elle dissipe nos trésors ; elle précède l'orgueil ; elle est fille de l'infidélité, car elle refuse à Dieu ce qui lui est dû ; elle est comme une tempête qui assiège les passagers dans le port,

puisqu'elle nous expose au péril dans les bonnes œuvres elles-mêmes, comme dans l'aire une fourmi qui, quoique très-petite, cause un dommage véritable à tous les fruits et à tous les travaux du laboureur.

La fourmi met sa confiance dans le froment qu'on purifie; la vaine gloire, dans la réunion de grandes richesses spirituelles; la première se plaît à voler, la seconde à détruire. A la différence de l'esprit du désespoir, qui se réjouit en voyant se multiplier les vices; la vaine gloire, au contraire, est heureuse quand les vertus augmentent. C'est, en effet, à travers les plaies de l'âme que le premier s'introduit en nous, tandis que la richesse des mérites donne entrée à la seconde. Observez de près ce qui se passe et vous verrez que la vaine gloire veille toujours à côté de l'homme jusqu'à sa mort; elle se mêle à tout ce qu'il fait, elle se glisse dans les habits, dans l'éclat extérieur du corps, dans les parfums, en un mot dans tout ce dont il peut se servir.

Le soleil jette son éclat sur tout ce qui existe; ainsi la vaine gloire trouve sa joie dans toute action, et toutes choses lui semblent bonnes. Expliquons ce que nous voulons dire par des exemples. Je jeûne, et je m'en glorifie; je ne jeûne pas pour ne pas sembler trop aimer l'abstinence, et je me loue de ma prudence et de ma dissimulation. Si je suis bien vêtu, la vaine gloire s'empare de moi; si je suis au contraire mal mis, je sais me glorifier encore des haillons que je porte. Je parle, et je succombe à ce vice; je me tais, il s'introduit encore dans mon âme; de quelque côté, en un mot, que je m'approche de ce chardonné pernicieux, une de ses pointes s'introduit toujours jusqu'au plus profond de moi-même.

Le vaniteux est un idolâtre; même quand il paraît vouloir honorer Dieu dans ses œuvres, il se propose moins de lui plaire que de contenter les hommes; aussi, quoi qu'il fasse, tout est stérile et infécond: son jeûne sera sans récompensé et sa prière sans fruits. C'est un double malheur pour un moine de succomber à la vaine gloire: il soumet son corps aux épreuves de la mortification, et il ne reçoit aucun prix de ses sacrifices. Comment ne pas se rire de l'esclave de la vaine gloire, qui, en présence de

tous, sous les inspirations de ce mauvais tyran, tantôt rit, tantôt pleure, en chantant les psaumes. Le Seigneur se plaît à nous laisser ignorer souvent nos propres mérites ; la vaine gloire, en nous louant, ou pour mieux dire en nous trompant, ouvre nos yeux par ses éloges ; mais, quand nos yeux sont ouverts, toutes nos richesses s'évanouissent.

Le flatteur est le ministre des démons, le héraut de l'orgueil, l'ennemi de la componction, le dissipateur des biens, un guide aveugle et égaré ; le prophète n'a-t-il pas dit, en effet : « O mon peuple, ceux qui t'appellent heureux se trompent. » *Isa.* III, 12. Il est beau de souffrir avec résignation et avec joie les injures ; mais il est plus beau, et c'est une sainte chose, de fuir les louanges humaines, qui sont cause de notre malheur. J'ai vu des hommes, favorisés du don de pleurer leurs péchés, s'irriter outre mesure des louanges qu'on donnait à leur vertu ; comme ceux qui trafiquent aux foires, ils troquaient une passion contre une autre.

« Nul ne sait ce qui est dans l'homme, sinon l'esprit de l'homme qui est en lui. » *I Cor.* II, 11. Qu'ils rougissent donc et qu'ils se taisent ceux qui se plaisent à nous proclamer heureux ! Si votre prochain ou votre ami se permet de dire du mal de vous, en votre présence ou en votre absence, montrez-lui toute l'étendue de votre charité et, au lieu du mal qu'il dit de vous, dites du bien de lui. C'est beaucoup de ne pas prêter l'oreille aux louanges des hommes, c'est plus encore de ne pas écouter les louanges secrètes que les démons nous donnent en cherchant à nous persuader que nous sommes quelque chose.

Celui-là n'est pas humble qui se méprise ou se condamne lui-même, mais plutôt celui qui rend le bien pour le mal, et ne se venge de ses détracteurs que par une plus ardente charité. L'esprit de la vaine gloire révéla un jour à un moine les mauvaises pensées qu'il avait contre un autre. Pourquoi cette révélation, si ce n'est afin que le moine, apprenant de la bouche d'un autre ce qui se passait dans son cœur, se prit pour un prophète, se proclamât bienheureux et ainsi se remplit d'orgueil. Cet esprit mauvais est si puissant qu'il remplit quelquefois notre chair elle-même de je ne sais quelles craintes et quels frémissements.

Cet infatigable ennemi vous conseillera peut-être de recevoir quelque évêché, quelque direction de monastère, certains honneurs ou certains emplois prééminents; ne l'écoutez pas. Car il est bien difficile d'écarter les chiens de l'endroit où l'on coupe la viande, c'est-à-dire de mortifier l'appétit de son propre honneur et de sa propre excellence. Ce même esprit agit quelquefois d'une manière toute différente; voit-il, par exemple, des âmes solidement établies dans la solitude, et jouissant en paix de leur recueillement et de leur repos, il les encourage à quitter le désert pour le siècle : Cours, leur dit-il, et vole au secours des âmes qui périssent.

Autres sont la couleur et la forme des Ethiopiens, autres celles des statues de pierre; car les premières ont pour principe la nature, tandis que les autres sont purement artificielles. Il en est ainsi de la vaine gloire, qui est toute autre dans ceux qui vivent dans les monastères que dans ceux qui habitent la solitude et les déserts. Si quelques hôtes arrivent au monastère, la vaine gloire les précède, elle va éveiller dans le cœur des moines le plus vains le désir de les recevoir; elle les fait se prosterner à leurs pieds pour dissimuler l'orgueil sous une humilité apparente, et elle emprunte tous les dehors de cette dernière vertu, ses coutumes, son extérieur, ses paroles, sa manière de faire. Elle parle à voix basse, elle affecte la douceur; mais cela ne l'empêche pas de jeter des regards attentifs sur les mains de ceux qui arrivent pour voir s'ils n'ont rien à offrir et à donner. Elle les appelle ses seigneurs, ses pères, les meilleurs consolateurs de sa vie après Dieu. Quand ils sont à table, elle les exhorte à l'abstinence, et afin de mieux faire éclater son zèle, elle grossit beaucoup les défauts des inférieurs. Ceux qui sont négligents pour le chant des psaumes, elle les encourage et les excite à chanter; elle donne de la voix à ceux qui n'en ont pas; elle rend belles les voix les moins sonores; elle secoue les nonchalents, et elle met au cœur des endormis le désir et la force de veiller, tout cela afin de plaire à ceux qui viennent et de s'accréditer auprès d'eux. Elle flatte celui qui préside au chœur; elle désire pour elle le rang qu'il occupe, et, tandis que les hôtes s'en vont, elle l'appelle père et

maître. Elle remplit d'orgueil, à force de les louer, les plus honorables; et pour les autres, elle les accuse de garder le souvenir des injures.

La vaine gloire fut souvent pour ceux qu'elle possède une cause d'ignominie; fatiguée de les servir, elle leur fit faire des choses qui, mettant à jour leur vanité et leur ambition, les couvrait de honte et de confusion. La vaine gloire s'efforce toujours d'inspirer au cœur des hommes une grande vanité pour les biens naturels ou surnaturels qu'ils ont reçus, et souvent elle réussit dans ses entreprises. Il m'est arrivé de voir le démon de la vaine gloire mettre en fuite et chasser un autre démon, son frère et son compagnon. Voici, par exemple, qu'un moine irrité contre un autre se trouve à même de recevoir des hôtes séculiers; aussitôt il comprend qu'il ne peut servir à la fois deux esprits contraires l'un à l'autre, et la vaine gloire prend bientôt chez lui la place de la colère. On peut dire qu'un religieux qui s'est livré à la vaine gloire vit de deux vies: par son corps, il habite le monastère, mais son esprit et ses pensées le font vivre dans le monde.

Si nous travaillons à obtenir la grâce souveraine, nous devons travailler aussi à goûter la gloire par excellence; car ceux qui goûtent la gloire du ciel, méprisent facilement les joies de la terre. Ce serait merveille, à mon avis, qu'on pût se détacher des gloires terrestres si on n'avait pris goût aux choses du ciel. Il arrive souvent qu'après avoir été pendant quelque temps sous la désastreuse influence de la vaine gloire, on se condamne soi-même et que, les intentions étant autrement dirigées, on achève d'une manière louable ce qu'on avait très-mal commencé.

Quand on s'enorgueillit des facultés naturelles qu'on a reçues, comme sont la pénétration, la sagesse, la lecture, la prononciation, le génie et tant d'autres qualités qui naissent avec nous et qui ne s'acquièrent point par le travail, on ne doit pas s'attendre à recevoir de Dieu les biens surnaturels; celui qui est infidèle dans les petites choses, en effet, le sera dans les grandes, et tel est l'esclave de la vaine gloire.

Beaucoup ont prétendu acquérir à force de fatigues et d'austé-

rités corporelles, le repos souverain et les richesses de la grâce; mais tous leurs efforts ont abouti à une déception complète. Insensés qu'ils étaient, ils ne comprenaient pas que ces sortes de biens s'obtiennent plutôt par l'humilité que par le travail, encore que le travail aide l'humilité dans la conquête de la vertu, ainsi qu'il est aisé de s'en convaincre par l'exemple de Daniel et de ses compagnons. Vouloir obtenir les dons de Dieu par ses seuls travaux, c'est poser à ses désirs un fondement dangereux; Dieu donne, au contraire, tout d'un coup les richesses de sa grâce à ceux qui se reconnaissent pour ses débiteurs.

N'écoutez jamais le démon lorsqu'il vous engage à édifier le prochain par le récit de vos vertus. « Que sert, en effet, à l'homme de gagner l'univers s'il vient à perdre son âme? » *Matth.* xvi, 26. Rien n'est propre à édifier le prochain qui vous écoute comme l'humilité des habitudes, la douceur et la bonté dans les paroles et dans la conversation, sans mélange de feinte et de vanité. L'exemple toujours si puissant, partant d'une âme humble, porte ceux qui en sont témoins à ne pas s'enorgueillir, et pour ma part j'ignore si rien au monde est plus capable de toucher et d'édifier les hommes?

Voici comment me parlait un religieux en me faisant connaître le résultat de ses observations : Un jour que j'étais en compagnie de quelques-uns de mes confrères, les démons de l'orgueil et de la vaine gloire m'assailirent tout-à-coup, et, s'asseyant à mes deux côtés, l'un des deux me toucha de sa main, et m'engagea à mettre un peu en pratique la méditation et à rendre compte de quelque chose qui se fût passé dans le désert. Je l'écartai bientôt en lui disant : « Qu'ils fuient, qu'ils rougissent, ceux qui cherchent ma ruine. » *Ps.* LXIX, 3. Mais, tandis que je parlais ainsi, l'autre démon, qui était à mon autre côté, de me dire à l'oreille : « Réjouis-toi, car tu t'es conduit comme un homme fort et tu as bien fait, en triomphant de l'audace de ma mère. » Or, je ne lui laissai pas plus le temps de parler que je l'avais donné à l'autre, et je m'écriai : « Qu'ils fuient dans leur ignominie ceux qui me disent, réjouis-toi, car tu as bien fait. » *Ps.* LXIX, 4.

Je demandai alors au même Père comment la vaine gloire pouvait être le principe et la mère de l'orgueil : Les louanges, me dit-il, enhardissent et enorgueillissent l'âme ; or, quand l'âme est dans cet état, l'orgueil s'empare d'elle, et tantôt elle l'élève jusqu'au ciel, tantôt elle la précipite jusqu'au fond des abîmes. Il y a un honneur que le Seigneur nous donne, puisque c'est lui qui a dit : « J'honore ceux qui m'honorent. » *1 Reg. iii, 30.* Mais il y en a un autre qui est l'ouvrage trompeur du démon ; et c'est pour cela qu'il est dit : « Malheur à vous, lorsque vous recevez les louanges des hommes!... » Vous connaissez que votre glorification vient de Dieu, lorsque, l'estimant nuisible à votre âme, vous la repousserez de toutes vos forces, et que vous cacherez votre vertu et votre manière de vivre. Vous saurez, au contraire, que votre glorification vient du démon, si, dans ce que vous faites, quel qu'en soit le peu d'importance, vous cherchez à être vu des hommes ; l'esprit mauvais, en effet, nous pousse toujours à faire parade de notre vertu, et, pour nous y encourager plus fortement, il met sous nos yeux ces paroles de l'Évangile : « Que votre lumière luise devant les hommes, afin qu'ils voient vos bonnes œuvres, et qu'ils glorifient votre Père qui est dans les cieux. » *Matth. v, 16.* Le Seigneur, dans sa miséricorde, a fait éclater la haine entre l'homme adonné à la vaine gloire, et la vaine gloire elle-même, en ménageant dans les chutes mêmes et les ignominies de celui qui pèche, une voie plus facile à son retour.

Le principe de cette haine sainte consiste à bien préserver ses lèvres de toute vaine gloire, à aimer le mépris et l'ignominie ; on a fait un pas de plus dans cette même haine lorsqu'on coupe court à tous les exercices et à toutes les œuvres de vaine gloire, comme sont les singularités, l'hypocrisie et d'autres œuvres semblables. La fin de cette haine, s'il peut y avoir de fin dans un abîme sans limites, la fin de cette haine consiste à faire en présence d'autrui des choses qui peuvent nous couvrir de honte et faire pleuvoir sur nos têtes les outrages et l'ignominie, pourvu, toutefois, que le scandale ne s'ensuive pas. Il faut à ce dernier état tout supporter sans ressentir ni peine,

ni douleur, et c'est pourquoi bien peu peuvent se flatter de l'avoir atteint.

Remarquons bien qu'on ne doit pas contre cette maladie de l'âme, user toujours d'un même remède; il faut varier ses soins, suivant les variétés mêmes du mal que l'on veut guérir. Si donc nous appelons nous-mêmes la vaine gloire, ou si elle vient à nous sans être appelée, ou si nous faisons quelque chose qui tende d'elle-même à la vaine gloire, n'oublions ni la componction, ni la prière humble et secrète, et nous triompherons sûrement des assauts de ce vice et de son odieuse importunité. Si cela ne suffit pas, remettons-nous en pensée le souvenir de notre mort, et, si ce moyen est encore impuissant, redoutons la confusion et l'ignominie que la vaine gloire engendre, selon qu'il est écrit : « Quiconque s'élève sera abaissé, non-seulement dans le siècle à venir, mais encore dans le siècle présent. » *Matth.* xxiii, 12.

Lorsque les flatteurs, ou, pour mieux dire, nos ennemis, commenceront à publier nos louanges, plaçons devant nos yeux l'énormité et le nombre de nos péchés; nous nous sentirons alors peut-être indignes des éloges qu'ils nous donnent. Il y en a qui désirent vaincre la vaine gloire qui les tente; et Dieu exauce leurs désirs avant même qu'ils l'en aient prié, afin qu'ils ne croient pas avoir mérité par leurs prières la faveur qu'il leur accorde.

Ceux qui sont simples de cœur, ne connaissent pas les atteintes de la vaine gloire, parce que la vaine gloire détruit la simplicité; c'est une religion peinte et déguisée. Il existe un ver qui met des ailes en grandissant, et s'élève, grâce au secours qu'elles lui prêtent, dans les lieux élevés; la vaine gloire, elle aussi, quand elle est consommée, produit l'orgueil, qui est le guide, le principe et la consommation de tous les maux.

## CHAPITRE XXII.

*Vingt-deuxième échelon : de l'orgueil.*

L'orgueil est la négation de Dieu, une invention des démons, le mépris des hommes, le père de la damnation, le fils des louanges humaines, la preuve de la stérilité spirituelle, la ruine du secours de Dieu, le précurseur de la folie, le ministre de toutes les chutes, la matière des péchés, la source de la colère, la porte du mensonge, la forteresse du démon, le protecteur fidèle de toutes les fautes, un artisan de cruauté, un inquisiteur rigoureux des fautes d'autrui, le juge cruel des hommes, l'ennemi de Dieu, et la racine du blasphème.

L'orgueil a son principe là où la vaine gloire a sa fin ; à un état plus avancé, il est mépris du prochain, vanterie de ses propres vertus, estime de soi-même, haine des observations et des reproches ; la fin de l'orgueil est la destruction du secours divin, la confiance dans ses propres forces, l'esprit et les œuvres du démon.

Nous tous qui désirons nous débarrasser de ce vice cruel faisons une grande attention. L'orgueil, du premier coup, ne nous excite pas à nier Dieu ; il prend occasion de s'introduire en nous dans l'action de grâces. J'en ai vu qui remerciaient Dieu du bout des lèvres, et qui se glorifiaient eux-mêmes au fond du cœur ; témoin le pharisien, qui disait à Dieu : « Seigneur, je vous rends grâces, etc., » *Luc. xviii, 11* ; et que le Seigneur condamna, pour nous apprendre qu'il y a un premier orgueil qui précède la chute, et que l'une découvre l'autre.

Quelques philosophes reconnaissent douze passions qui, en débordant dans nos âmes, les rendent capables des choses les plus viles et les plus honteuses ; mais l'amour désordonné de sa propre excellence, qui est la racine de l'orgueil, fait autant de ravages que toutes les autres passions réunies.

Le moine orgueilleux regimbe contre tout ce qu'on lui commande ; celui qui est humble, ne sait jamais ni désobéir, ni rien refuser. Le cyprès ne peut s'incliner jusqu'à terre : dites au moine orgueilleux de s'humilier et d'obéir, il ne le pourra pas davan-

tage. L'homme au cœur fier et altier veut toujours dominer et gourmander; mais ce chemin le conduit à la perte, et Dieu le veut ainsi. Si le Seigneur résiste aux superbes, qui aura pitié d'eux? Et si tous les superbes ont le cœur souillé devant lui, qui sera assez puissant pour les purifier?

Les reproches faits à l'orgueilleux sont pour lui le sujet de plus grandes chutes; le démon est l'aiguillon qui excite les superbes, et l'abandon de Dieu les pousse, les jette loin d'eux-mêmes et leur fait perdre le sens. A ces deux premiers maux qui sont les premiers degrés de l'orgueil, il y a quelquefois du remède, et l'homme vient à bout de les réparer; mais le troisième, qui consiste à nier Dieu, comme l'ont nié certains hérétiques, Dieu seul peut le guérir.

Fuir les reproches et les éloigner de soi autant qu'on le peut, c'est se déclarer atteint par l'orgueil; les accepter, au contraire, avec humilité, c'est être tout-à-fait libre de cette mauvaise passion. Si l'orgueil a précipité du ciel des créatures aussi nobles que les anges, sans qu'elles fussent coupables d'aucun péché sensuel, on peut se demander si la véritable humilité suffit pour faire remonter au lieu d'où l'orgueil précipite. L'orgueil est la perte des travaux et des richesses de la vertu. « Les superbes ont crié, et ils n'ont pas trouvé de libérateur. » *Ps. xvii, 42*. Pourquoi? Parce qu'ils ont crié avec orgueil, n'ayant pas arraché de leur cœur les racines et les occasions des maux pour la délivrance desquels ils priaient.

Un vieux religieux très-saint et très-prudent gourmandait un jour un autre religieux, victime de l'orgueil: Pardonnez-moi, mon père, lui dit celui-ci, je ne me glorifie pas vainement, et je ne suis point orgueilleux. — Eh! que dites-vous là, répartit le vieillard, mais pouviez-vous donner une preuve plus incontestable d'orgueil que de dire: Je ne suis pas orgueilleux? — A ceux que l'orgueil a saisis conviennent une pieuse soumission, une manière de vivre humble et obscure, une lecture et une considération attentives de ces grandes vertus des Pères, qui semblent être au-dessus de la nature. Peut-être qu'en s'appliquant ces remèdes il leur restera encore une espérance de salut.

Quelle pitié que l'homme s'enorgueillisse des ornements et des parures d'autrui ! Mais n'est-ce pas le comble de la folie que ce spectacle qu'il donne en se glorifiant des dons que Dieu lui avait déjà destinés, même avant sa naissance, dans un but déterminé ! Ces biens, évidemment, n'appartiennent pas à l'homme ; les vertus que l'homme acquiert après sa naissance appartiennent à Dieu, tout comme cette naissance qui lui donne la possibilité de les obtenir. Vous appellerez vôtres ces vertus que vous obtenez dans la plénitude de votre âme et avec l'usage des forces de votre nature ; il est vrai, nul n'opère sans son âme ; mais notre âme n'est-elle pas un don de Dieu ? Les victoires que vous avez remportées avec le ministère du corps, ne vous appartiennent pas à d'autres titres ; car le corps, qui vous a servi d'instrument, est tout autant une œuvre et un don de Dieu que votre âme. De tout côté donc, il faut conclure que tout ce que nous avons est de Dieu.

Ne soyez tranquille qu'autant que vous aurez entendu la sentence finale ; vous savez bien « qu'un convive, après être déjà entré dans la salle du festin et s'être assis à table, fut mis dehors, lié par les pieds et les mains et jeté dans les ténèbres extérieures. » *Matth.* xxii, 11-13. N'élevez pas trop haut la tête, ne vous enorgueillissez pas, étant comme vous l'êtes de cendre et de poussière, puisque les anges, des intelligences si belles et si nobles, créés avec tant de grâces immatérielles, incorruptibles, sont tombés du ciel.

Quand le démon s'est introduit dans le cœur des superbes, il leur apparaît pendant quelques songes ou quelques visions sous la figure d'un ange ou d'un martyr, leur révélant des choses cachées, leur accordant telle ou telle grâce, selon leurs caprices, et il cherche de cette manière à prendre pleine possession de leurs âmes et à troubler leur jugement. C'est alors qu'il ne nous faut pas oublier que, souffririons-nous mille morts pour Jésus-Christ, nous ne pourrions offrir à Dieu une satisfaction entière pour nos fautes, ni lui payer toutes nos dettes. Autre, en effet, est le sang du maître, autre celui du serviteur. J'entends selon la dignité et non selon la substance. Ne cessons jamais de nous examiner et de nous juger ; ayons sans cesse les yeux fixés sur les vies

et les mœurs de ces illustres frères qui ont jeté sur la terre un éclat céleste ; comparons notre valeur à leurs mérites , et nous verrons que nous ne sommes pas encore arrivés aux premiers degrés de sainteté et de religion véritables, mais que nous vivons encore comme des enfants du siècle.

Un moine, c'est un esprit humble et dépouillé de toute fierté et de tout orgueil, un extérieur non moins humble que l'esprit lui-même. Le moine défie les ennemis, comme il provoquerait des animaux féroces ; il les irrite, il les force à combattre quand ils s'en vont loin de lui ; il dit avec le Prophète : « Le Seigneur est ma force et mon salut, qui pourrai-je craindre ? » *Ps. xxvi, 1.* Le moine est absorbé en Dieu, il est tout transporté en lui ; il éprouve dans cette vie une tristesse perpétuelle, parce qu'il soupire sans cesse après la perfection. Celui-là est moine qui aime la vertu, comme les hommes charnels aiment leurs plaisirs et leurs vices, c'est-à-dire qui est aussi exercé au bien qu'ils le sont au mal. Un moine, c'est une lumière perpétuelle qui éclaire les yeux du cœur, parce qu'au véritable moine il appartient de participer sans cesse à la lumière et à la splendeur divines. Un moine, c'est un abîme d'humilité, qui rejette toujours loin de lui tout esprit étranger, c'est-à-dire tout ce qui est contraire à l'humilité, son plus bel ornement.

L'orgueil et le faste effacent toujours le souvenir des péchés ; seule l'humilité le fait vivre dans notre âme. L'orgueil est une suprême pauvreté de l'âme, qui s'estime riche dans son dénûment, et croit être dans la lumière lorsqu'elle est dans les ténèbres. Non-seulement cette peste abominable de l'orgueil paralyse nos efforts et nous empêche d'aller en avant, elle nous fait même tomber des hauteurs où nous étions parvenus.

L'orgueil est comme une pomme aux belles apparences, toute pourrie dans l'intérieur. Il n'est pas utile que le démon tente un moine orgueilleux, il se tente lui-même et il est son démon, son ennemi, son adversaire. Il y a une distance infinie entre la lumière et les ténèbres : toute vertu est ainsi éloignée de l'orgueil. Les âmes des superbes ne parlent que le blasphème, celles des humbles sont remplies des dons du ciel. Le voleur voudrait ne

jamais voir le soleil ; le superbe ne voudrait jamais rencontrer des hommes humbles et doux. Je ne sais comment les superbes peuvent se dissimuler leur propre état ; après s'être cru libres de toute passion et de tout vice, ils en viennent à la fin de la journée à connaître leur nudité et leur pauvreté. Quand on est attaqué par l'orgueil, on ne peut être guéri que par le secours de Dieu ; « tout effort de l'homme est impuissant. » *Ps. LV, 13.*

Moi, qui écris ces pages, j'ai senti ce serpent décapité entrer dans mon cœur, porté sur les épaules de sa mère, la vaine gloire ; je les liai alors tous les deux dans les chaînes de l'obéissance ; je les battis du fouet de la sujétion et de la pauvreté, et je les forçai à m'expliquer comment ils s'étaient introduits dans mon âme. Comme je continuais à les frapper sans ménagement : Nous autres, me dirent-ils, nous ne tenons de personne notre principe et notre naissance ; car nous sommes les princes et les pères de tous les vices. La contrition du cœur, unie à l'obéissance, nous font une guerre cruelle. Nous ne reconnaissons l'empire de personne, et pour soutenir notre indépendance nous avons un jour troublé le ciel. Pour tout dire, en un mot, c'est nous de qui procèdent les innombrables maux contraires à l'humilité. Nous sommes les ennemis de tout ce qui peut favoriser cette vertu. Nous avons pu conquérir une place au ciel, comment pourrais-tu espérer de nous mettre hors de ton cœur ?

Notre coutume à nous, c'est de soulever des tempêtes et des persécutions contre les amis de l'humiliation, de l'obéissance, de la douceur, du repentir, de la charité, et nous encourageons de notre mieux les superbes à les poursuivre et à les couvrir de leur mépris.

Nos filles, ce sont les chutes de toutes les personnes spirituelles que l'orgueil fait toujours tomber dans le mal ; la colère, la détraction, l'amertume du cœur, le bruit, la fureur du blasphème, l'hypocrisie, la haine, l'envie, la contradiction, la désobéissance et l'estime exagérée de ses propres pensées, qu'on élève toujours au-dessus de celles des autres.

Il n'y a qu'une chose devant laquelle tous nos efforts sont inutiles, et nous allons te la découvrir, puisque tu nous y contrains

par ta force. Si dans ton cœur tu t'accuses et tu t'humilies toujours devant Dieu, tu pourras nous vaincre et nous écraser comme tu écrases une araignée. L'orgueil arrive toujours porté sur la vaine gloire, tu le vois bien à présent ; or la sainte humilité se rit et du cheval et du cavalier ; elle chante toujours ce cantique triomphal qui dit : « Chantez le Seigneur ; car il a fait éclater sa gloire, il a précipité le cheval et le cavalier dans la mer, » *Exod.* xv, 2, c'est-à-dire dans l'abîme de l'humilité.

### CHAPITRE XXIII.

*Vingt-troisième échelon : des pensées horribles de l'esprit de blasphème.*

Je viens de dire que de l'orgueil comme d'un père cruel, naît une fille plus cruelle, qui est le blasphème ; c'est pourquoi il convient d'en parler maintenant. Ce n'est pas là, en effet, un ennemi quelconque, mais bien le plus cruel et le plus redoutable de tous nos ennemis, et, ce qu'il y a de plus dur, c'est qu'il n'est pas facile de le révéler au médecin spirituel de l'âme, ou de le découvrir en confession. Beaucoup tombent dans le désespoir à cause de lui ; ils se consomment et perdent toute confiance ; ils en viennent à n'avoir plus de consistance tout comme le bois que le ver attaque et corrompt.

L'esprit de blasphème nous assaille souvent et en tout temps, mais il choisit de préférence le moment de la sainte communion, et il nous excite alors à blasphémer Dieu et les saints mystères que nous recevons. Ne peut-on pas inférer clairement de là que ce n'est pas notre âme qui dit au dedans d'elle-même ces mauvaises et intolérables paroles, mais bien le démon, l'ennemi de tous les bons, qui, parce qu'il a été chassé du ciel pour s'être cru au-dessus de Dieu, ne cesse de suggérer contre lui des blasphèmes et des outrages ? Est-ce que, si ces mauvaises paroles de blasphème étaient prononcées au dedans de moi par moi-même, j'oserais recevoir ce magnifique don du ciel, en l'adorant et en le vénérant ? Est-il possible de maudire et de bénir tout à la fois le même objet ?

Il n'est pas rare, et le cas se présente très-souvent, que ce trompeur pervers, cet ennemi juré de nos âmes, jette l'âme hors d'elle-même et lui fasse perdre le jugement. Il n'y a rien, comme je l'ai déjà dit, que nous éprouvions plus de honte à révéler au médecin spirituel. Aussi le blasphème vieillit-il souvent dans l'âme où il est entré. Le démon et les mauvaises pensées se fortifient en nous de notre pusillanimité, et plus nous les tenons cachés, sans les dénoncer à ceux qui ont mission pour les connaître, plus ils prennent d'empire sur nous. Que nul ne s'attribue les paroles de blasphème qui se disent en lui ; le Seigneur, qui scrute les cœurs, sait bien que ce sont là les inventions et les paroles de nos ennemis. L'ivresse est quelquefois cause d'une mauvaise action, et l'orgueil précède souvent les mauvaises pensées. Or celui qui étant pris par le vin commet quelque mauvaise action, sera châtié, non pas pour ce qu'il a fait, mais pour le principe qui l'a fait agir ; il en est de même du blasphème qui précède quelquefois de l'orgueil, ainsi que je l'ai dit.

Le moment de l'oraison est celui que les imaginations et les pensées de blasphème choisissent surtout pour nous troubler ; l'oraison finie, ces pensées se retirent : elles n'ont coutume de combattre que ceux qui luttent contre elles. Cet esprit mauvais ne se contente pas de blasphémer Dieu et toutes les choses divines, il fait retentir aussi à l'oreille de notre âme les paroles les plus honteuses, et cela, il le fait soit pour nous faire abandonner l'oraison, soit pour nous jeter dans le désespoir. Ses desseins sont trop souvent réalisés ; car un grand nombre abandonnent à cause de lui l'oraison et même la sainte communion ; d'autres sentent leurs corps brisés par la tristesse ; d'autres se livrent à des jeûnes exagérés, sans avoir jamais aucun repos. Ce succès, il l'obtient non-seulement avec les enfants du siècle, mais même avec ceux qui font profession de la vie monastique ; il réussit à leur enlever l'espérance de salut et il leur persuade qu'ils sont pires et plus misérables que les infidèles et les païens.

Que celui qui est tenté par cet esprit de blasphème et qui désire s'en débarrasser, aie pour certain que ce n'est pas son âme

qui est cause de ces mauvaises pensées mais plutôt cet esprit souillé qui avait l'audace de dire au Seigneur : « Toutes ces choses, je te les donnerai, si, te prosternant à mes pieds, tu m'adores. » *Matth.* iv, 9. C'est pourquoi, méprisant tout ce qu'il nous promet et ne faisant aucun cas de ses paroles, nous devons lui répondre sans le craindre et avec assurance : « Retire-toi de moi, Satan, j'adorerai le Seigneur mon Dieu, et je n'adorerai que lui seul. » *Ibid.*, 10. Que tes paroles et tes mauvaises intentions se tournent contre toi, et que tes blasphèmes retombent sur ta tête dans le siècle présent et dans le temps à venir. Vouloir combattre cet esprit de blasphème d'une autre manière, serait ressembler à celui qui prétendrait retenir un éclair dans ses mains. Comment pourrait-on contenir cet esprit de blasphème, comment lui résister, lutter contre lui ? Il passe sur notre tête comme un vent rapide, il prononce une parole en moins d'un instant, et il disparaît ensuite aussitôt. Les autres ennemis donnent prise à l'attaque; ils demeurent en nous, ils s'établissent dans nos âmes et donnent à ceux qui les combattent le temps de lutter contre eux ; celui-ci, au contraire, disparaît en même temps qu'il se montre, et, après avoir dit une parole, il s'en va loin de nous.

C'est une habitude de ce mauvais esprit de s'attarder davantage dans les âmes pures et simples, qui s'alarment et se troublent plus que les autres de ces sortes de pensées ; ces assauts, il faut les attribuer plutôt à la jalousie du démon, qu'à l'orgueil des âmes qui les ressentent.

Ne jugeons pas, ne condamnons pas le prochain, et nous redouterons moins les pensées de blasphème ; car la conduite contraire est une des racines et des causes de cette tentation. Comme un homme retiré dans le secret de sa maison, entend les paroles de ceux qui passent dans la rue, sans se mêler à leur conversation, ainsi l'âme qui vit dans le recueillement, en entendant les paroles de blasphème que le démon prononce en passant en elle, se trouble et frémit, encore qu'elle ne les dise pas elle-même.

Il faut bien se garder de dédaigner ce mauvais esprit ; ne pas faire cas de lui, c'est assurer sa victoire ; néanmoins, il ne faut pas davantage le redouter ; plus on le craint, plus il se montre

inquiétant et audacieux; il se fortifie de nos terreurs et se joue de toutes nos craintes. Celui qui croit le vaincre avec des paroles est semblable à celui qui voudrait retenir les vents enchaînés.

Un moine très-vertueux fut tenté par cet esprit mauvais pendant vingt ans, et, pendant tout ce temps, il ne cessa jamais de briser sa chair par le jeûne et les veilles. Or, un jour qu'il s'aperçut de l'inutilité de ses efforts, il écrivit sur une feuille le sujet de ses plaintes, allant ensuite trouver un saint et vieux religieux, il se prosterna à ses pieds, la tête baissée, n'osant pas jeter les yeux sur son visage, et lui témoigna de cette manière ce qu'il éprouvait. Le vieillard lut ce que le moine avait écrit; puis il se prit à sourire, et le relevant amicalement : Mon fils, lui dit-il, mets ta main sur mon cœur. — Ce que celui-ci ayant fait : — Je prends ce péché sur moi, continua le vieillard, pour tout le temps qu'il t'a combattu ou qu'il te combattra encore. Pour toi, observe seulement ceci : Méprise ce mauvais esprit et ne fais aucun cas de lui. Ces paroles fortifièrent tellement le pauvre moine, qu'avant de sortir de la cellule du vieillard, il ne sentait plus les assauts de la tentation. Je tiens ce que je viens de dire de la bouche même de celui à qui cela était arrivé; il me le racontait en rendant mille remerciements à Dieu pour le bienfait qu'il en avait reçu.

## CHAPITRE XXIV.

*Vingt-quatrième échelon : de la douceur et de l'innocence, comme vertu, et de la malice, comme vice particulier.*

Comme l'aurore précède le soleil, ainsi la douceur précède l'humilité. « Apprenez de moi, dit le Sauveur, que je suis doux et humble de cœur. » *Matth. xi, 29.* Il est juste et conforme à l'ordre naturel de jouir de la lumière de l'aurore plus tôt que de la lumière du soleil, afin de pouvoir mieux contempler plus tard le soleil lui-même; nul en effet ne peut voir le soleil, s'il ne voit auparavant la lumière qui le précède, comme il résulte de ce qui a été dit.

Etre doux, c'est conserver son âme dans le même état, sans

qu'elle ressente aucune perturbation dans les honneurs pas plus que dans les humiliations. La douceur prie avec une compassion souveraine pour le prochain dans ses afflictions et ses peines. La douceur est un rocher escarpé qui domine la mer de la colère, et contre laquelle vont se briser, sans l'ébranler jamais, les flots furieux de cette passion. La douceur est le gage de la patience, la porte de la charité, le ministre du pardon, la preuve de la prudence, car « le Seigneur, comme le dit le Prophète, enseigne aux âmes humbles ses voies, » *Ps. xxiv, 10*, la demeure de l'Esprit-Saint, selon qu'il est écrit : « Sur qui se reposera mon Esprit, sinon sur celui qui est doux et humble et qui tremble à mes paroles? » *Isa. lxvi, 2*. La douceur est l'auxiliaire de l'obéissance, le guide des frères, le frein des furieux, le lien de ceux qui s'irritent, le ministre de la joie, l'imitatrice de Jésus-Christ, la condition des anges, la prison des démons, un bouclier contre les amertumes du cœur.

Le Seigneur repose dans le cœur de ceux qui sont doux ; mais l'âme emportée est la demeure de l'ennemi. Ceux qui sont doux posséderont la terre, ou pour mieux dire, seront les maîtres de la terre ; mais les hommes violents seront toujours privés de cette possession et de cet empire. L'âme douce est le siège de la simplicité ; mais l'âme emportée est la maison et le siège de toutes les malices.

L'âme de celui qui est doux entendra les paroles de la sagesse ; car le Seigneur la dirigera dans le jugement, disons mieux, dans la vertu de prudence. Et cela ne doit pas nous étonner ; une âme qui en est là est toute disposée, à cause de sa tranquillité et de son repos, à se laisser diriger et éclairer par l'Esprit-Saint.

Une âme droite est la compagne familière et l'épouse de l'humilité ; une âme perverse est une fille insensée de l'orgueil. Les âmes de ceux qui sont doux seront remplies de sagesse ; les ténèbres et l'ignorance demeureront dans l'âme des furieux. L'emporté et le dissimulé se sont rencontrés et n'ont pas échangé entre eux une seule bonne parole. Ouvrez le cœur du premier, et vous ne trouverez que folie ; pénétrez dans le cœur du second, et vous n'y verrez que malice.

La simplicité est l'état d'une âme qui n'est pas sujette à l'inconstance, qui ignore ce que c'est qu'une mauvaise intention, qui n'est mue par aucune mauvaise pensée. La malice est l'astuce, ou mieux, la méchanceté même des démons, étrangère à toute vérité et qui croit toujours n'être jamais comprise des autres. J'ai dit que la malice était la méchanceté même des démons, parce que pécher avec malice, ce n'est plus pécher par faiblesse ou par ignorance, comme le font ordinairement les hommes, mais choisir le mal d'une élection volontaire et réfléchie, comme les démons, qui emploient toute leur astuce à chercher à faire le mal. L'hypocrisie est un état contraire à la bonne disposition du corps et de l'âme, un état rempli de soupçons et d'inventions mauvaises; l'hypocrite, en effet, se contredit en tout, en cherchant à paraître tout autre qu'il n'est en réalité, et en supposant gratuitement que les autres lui ressemblent.

L'innocence est la disposition et l'état d'une âme, joyeuse, tranquille, libre de tout mauvais soupçon et de toute astuce, ne faisant de mal à personne; l'âme, dans cet état, ne peut soupçonner le mal de qui que ce soit. La droiture est l'intention d'une âme étrangère à toute curiosité, tout-à-fait sincère, sans corruption, sans arrière-pensée, sans feinte et sans artifice, une nature très-limpide de l'esprit, qui, séparé de toute malice, travaille à se conserver dans la pureté où il fut créé, se communiquant à tous, se montrant affable et charitable envers tous.

La malice ou la malignité est la perversion de la véritable rectitude, une intention trompeuse, une dispensation infidèle et contraire à la justice, un jugement qui se déguise sous des paroles fausses, un abîme de pensées très-subtiles, le mensonge très-fréquent converti en habitude, l'orgueil devenu pour ainsi dire naturel, la contradiction de l'humilité, l'hypocrisie de la pénitence, la haine de la confession, la défense de son jugement et de sa volonté propres, la cause de nos chutes, l'obstacle à notre retour vers Dieu, l'impatience des injures, un artifice qui se dissimule, une folle sévérité, une religion fausse et une vie diabolique.

Le méchant ressemble au démon de fait et de nom; c'est, en effet, ainsi que notre Seigneur a appelé le démon dans la prière

qu'il nous a apprise lorsqu'il a dit : « Délivrez-nous du méchant. » *Matth.* vi, 13. Fuyons donc ce précipice de la feinte, écartons-nous du lac de la malice et de l'astuce, en entendant la sentence de celui qui a dit : Ceux qui vivent malicieusement seront détruits, ils disparaîtront comme la fraîcheur de l'herbe, car ils sont la pâture des démons. De même que Dieu est charité, il est rectitude et justice, et c'est pour cela que le Sage lui dit dans les Cantiques : « Les âmes droites sont celles qui vous aiment. » *Cant.* i, 3. Le père du Sage avait dit aussi dans un de ses psaumes : « Le Seigneur est plein de douceur et d'équité, » *Ps.* xxiv, 8 ; il avait dit ailleurs qu'il sauvait ceux qui participaient à ces attributs : « Dieu sauve ceux qui ont le cœur droit. » *Ps.* vii, 11. Dans un autre passage il avait dit : « Le Seigneur est juste, il aime la justice, son visage est tourné vers ceux qui ont le cœur droit. » *Ps.* x, 8.

La première qualité des enfants quand ils sont jeunes est la simplicité, exempte de toute sorte d'altération ; tant que notre premier père Adam garda cette simplicité, il ne connut ni la nudité de l'âme, ni les turpitudes de la chair. Cette simplicité naturelle que beaucoup ont en naissant, est sans doute bonne et heureuse ; mais elle est à la fois plus heureuse et plus excellente, celle qu'on obtient par ses sueurs et ses travaux, en répudiant toute malice. Sans doute la première est exempte de toute perturbation, de cette multiplicité d'affaires et de soucis qui assiègent l'homme ; mais la seconde est le fruit d'une profonde humilité et d'une grande douceur. La première ne mérite pas une grande récompense ; mais on doit à la seconde un frein incomparable.

Nous donc qui désirons tous appeler l'Esprit de Dieu dans nos âmes, allons à lui comme des disciples à leur maître, afin qu'il nous instruisse, allons à son école avec une très-grande simplicité, sans hypocrisie, sans défaillance, sans malice ni curiosité. L'Esprit de Dieu étant très-pur et très-simple, veut que ceux qui vont à lui soient simples et innocents, et vous ne verrez jamais la simplicité séparée de l'humilité.

Le méchant est un devin menteur qui pense découvrir les

pensées par les paroles, et qui s'imagine pénétrer les secrets du cœur à travers les dehors, l'expression et les mouvements du corps. J'ai vu des hommes droits devenir mauvais dans la compagnie des méchants, et j'admiraïs comment ils pouvaient perdre si vite leur vertu, malgré le privilège de la grâce.

Remarquons ici que la vertu se perd facilement, et qu'on ne la recouvre que par de longs efforts et de pénibles travaux. Néanmoins, l'obéissance, la sobriété dans les paroles, peuvent guérir bien des choses qui semblaient incurables. Si la science enfle, on peut dire que la simplicité et l'ignorance sont pour beaucoup des occasions d'humilité.

Mais si vous voulez une preuve, un exemple, un modèle achevé de cette sainte simplicité, jetez les yeux sur ce bienheureux Paul, disciple de saint Antoine; jamais moine ne fut plus parfait que lui, jamais on ne vit, et peut-être ne verra-t-on jamais dans les monastères, plus de simplicité ni plus de douceur.

Le moine simple est comme un cheval docile et obéissant, qui porte parfaitement ce dont on le charge, jusqu'à ce qu'il le dépose dans les mains de celui qui le guide. L'animal ne désobéit pas à ceux qui le fouettent; l'âme droite ne contredit pas davantage ceux qui lui commandent quelque chose : elle se laisse conduire où l'on veut, dût-elle expirer sous les coups. Comme « les riches entrent difficilement dans le royaume des cieux, » *Matth. XIX, 23*; ainsi les insensés font difficilement des progrès dans la vertu de simplicité. Les chutes rendent souvent les méchants tempérants, en leur donnant le salut et l'innocence presque malgré leur volonté. Travaille de toutes tes forces à tromper quelquefois ta prudence et ta sagesse, en ayant pour elles très-peu d'estime et en les soumettant au bon vouloir des autres, et tu trouveras salut et justice en Jésus-Christ notre Seigneur.

## CHAPITRE XXV.

*Vingt-cinquième échelon : de la très-excellente humilité, qui triomphe de toutes les passions.*

Celui qui prétend faire connaître par ses paroles la nature, les effets et les propriétés admirables de la divine charité, de la sainte humilité, de la bienheureuse chasteté, de la grandeur et de la lumière de Dieu, de sa sainte crainte, de la sécurité et de la confiance que les siens mettent en lui; celui qui croit par ce moyen exprimer l'excellence des vertus à ceux qui ne les connaissent pas par expérience, me paraît ressembler à celui qui voudrait expliquer par des exemples la douceur du miel à ceux qui ne la connaissent pas; encore qu'on acquière par ce moyen une notion spéculative des choses, on n'arrive pas à cette connaissance pratique et affective qui les éprouve, les embrasse, et qui est celle dont nous entendons parler. Quoi qu'on puisse dire, en effet, de la saveur du miel, on travaillera en vain à en donner, en dehors de l'expérience, une parfaite connaissance. Si l'on veut exprimer dans ses paroles, les mystères dont nous venons de parler, ou bien on sera un maître ignorant de sa propre doctrine, ou on l'enseignera par pur esprit de vaine gloire, en usurpant un rôle qu'on ne devrait pas remplir.

Nous avons à parler maintenant d'un trésor caché dans des vases de boue, c'est-à-dire dans notre corps, et dont on ne peut ni connaître, ni exprimer la condition et les qualités. On n'en sait guère que le titre, et, son titre étant incompréhensible, ce trésor est pour ceux qui veulent l'approfondir et l'expliquer, une cause d'un travail presque infini; le titre est celui-ci : *Sainte humilité*. Que tous ceux qui sont mus par l'esprit de Dieu s'unissent à nous dans un concile intellectuel et très-sage; qu'ils prennent en esprit dans leurs mains, les tables de la sagesse, écrites par Dieu lui-même, et qu'avec cette lumière ils cherchent à pénétrer ce mystérieux secret. Après nous être ainsi préparés, et nous être munis de ces secours indispensables, recherchons avec le plus grand soin la vertu désignée par ce titre vénérable.

Et pour commencer par la définition de cette vertu, disons qu'on l'a définie de bien des manières. L'un prétend que l'humilité est l'oubli complet de tous les biens que nous pouvons avoir faits; l'autre, qu'elle consiste pour l'homme à s'estimer au-dessous de tous et à se regarder comme le plus grand des pécheurs. Celui-ci dit que l'humilité est une connaissance de l'âme, par laquelle l'homme voit à nu sa propre faiblesse, son infirmité et sa misère; celui-là, qu'elle excite l'homme à demander pardon au prochain et à apaiser sa colère, encore que ce soit lui qui nous ait offensés. D'après les uns, l'humilité est la connaissance de la grâce et de la miséricorde de Dieu; d'après les autres, elle est le sentiment d'un esprit contrit et la négation de la volonté propre.

Pour moi, devant toutes ces différentes appréciations de l'humilité, je rentrai en moi-même pour examiner avec tout le soin possible la doctrine de ces bienheureux pères, et ne pouvant bien la comprendre par ce que j'en voyais, je cherchais après eux comme le chien qui ramasse les miettes qui tombent de la table de ses maîtres; après tous ces vénérables docteurs, je voulus donner aussi une définition de cette excellente vertu, et voici ce que j'en peux dire : L'humilité est une grâce de l'âme qui n'a de nom que dans ceux-là seuls qui l'ont expérimentée; elle est un don de Dieu et un nom ineffable de ses richesses; car, de même qu'on ne peut comprendre ce que Dieu donne à l'âme humble, de même on ne le peut exprimer. « Apprenez, dit le Seigneur, non pas d'un ange, ni d'un homme, ni d'un livre, mais de moi-même, c'est-à-dire de ma lumière, de mes opérations intérieures dans vos âmes, apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur, » *Matth.* xi, 26, de paroles, de sentiment, et vous trouverez le repos de vos âmes, la trêve aux mauvaises pensées qui vous font la guerre.

L'humilité a plusieurs degrés; elle produit aussi des fruits et des effets correspondant à ces divers degrés. De même qu'une vigne a un aspect particulier et différent en hiver, au printemps, en été; ainsi l'humilité diffère selon les personnes auxquelles elle s'applique : il y a l'humilité de ce ceux qui commencent et qui sont censés être dans le froid de l'hiver; il y a l'humilité de ceux

qui ont avancé dans la pratique de la vie religieuse, et qu'on peut se figurer être dans un printemps fleuri ; il y a l'humilité des parfaits qui sont comme dans un été brûlant, et cette humilité consiste dans la ferveur et la consommation de toutes les vertus. Quoique l'humilité, à tous ces degrés, engendre dans l'âme une même joie et les mêmes fruits de vertu, on peut reconnaître chacun de ces degrés à des caractères particuliers.

Ainsi, quand les rameaux de cette vigne sainte commencent à pousser dans nos âmes, nous nous sentons portés à arracher de notre âme toute colère, tout emportement, à mépriser et à fouler aux pieds la réputation et l'honneur du monde, encore que tout cela ne se fasse pas sans travail et sans peine, parce qu'on en est encore aux principes.

Mais à proportion que cette vertu si noble prend en nous plus d'accroissement, nous en venons à ne tenir aucun compte de tout le bien que nous faisons, et chaque jour le poids de nos dettes s'accroît par des fautes secrètes qui nous demeurent inconnues. Supposez, en effet, que toutes nos œuvres ne soient point coupables parce qu'il en est dans le nombre de méritoires et de louables, il n'en reste pas moins qu'un grand nombre encore sont faites avec négligence, et que toutes sont bien peu de chose en comparaison de ce que Dieu mérite ; l'humble serviteur de Dieu ne l'ignore pas et n'estime pas ses œuvres au delà de leur mérite. Mais l'humilité va encore plus loin : elle ne tremble pas seulement à la pensée de ses propres œuvres, l'abondance même des dons qu'elle a reçus de Dieu le pénètrent de crainte ; elle redoute que ces dons ne deviennent pour elle la source de plus grands châtimens, parce qu'elle n'a pas eu pour Dieu toute la reconnaissance que ces dons méritaient et qu'elle-même n'en a pas usé comme elle l'aurait dû. Cette considération laisse l'âme pénétrée d'humilité au milieu de tous ces dons célestes ; elle s'enferme en sécurité dans les limites de sa petitesse en la considérant avec une grande attention. Elle entend bien encore le bruit des voleurs ; mais elle est à l'abri de leurs coups, parce que la connaissance de sa petitesse est une citadelle inaccessible du haut de laquelle elle peut défier tous ses ennemis.

Voilà, d'un rapide coup d'œil, la fleur et les fruits de l'humilité, c'est-à-dire les effets du premier et du second degrés de cette sainte vertu. Mais en quoi consistent le prix parfait et le fruit suprême de cette vigne sacrée? C'est au Seigneur que doivent le demander tous ses serviteurs et ses familiers. Quelles sont les dernières limites de cette vertu, jusqu'où peut elle arriver? Je ne pourrais le dire; je pourrais moins encore faire connaître sa qualité, c'est-à-dire sa dignité et son efficacité. Continuons donc comme nous avons commencé, et parlons des propriétés et de la nature de l'humilité.

La pénitence parfaite et la componction, qui lavent l'âme de toutes ses souillures, diffèrent de la très-sainte humilité comme le pain diffère de la farine. La pénitence et la contrition, j'entends la contrition efficace, brisent et triturent le cœur; la componction, comme une eau salutaire, réunit les débris du cœur et les fond pour ainsi dire ensemble, jusqu'à ce que, sous l'influence du feu du Seigneur, cette pâte se durcisse et forme le pain de l'humilité, pur de tout sentiment d'orgueil, de tout faste, de toute suffisance. C'est ainsi que cette chaîne, composée de trois anneaux, ou plutôt cet arc-en-ciel et toutes ses couleurs s'unissent en un seul corps, de telle sorte que ce qui distingue une partie de ce composé distingue aussi les autres, et, pour parler sans figure, que le caractère d'une de ces vertus pourrait servir aux deux autres.

La première et la principale propriété de cette sorte de trinité de vertus, qu'on nous pardonne le mot, est une patience toujours résignée, toujours contente, lorsqu'il s'agit de supporter les outrages; l'âme accepte les ignominies et les embrasse avec amour en levant les mains au ciel comme un moyen d'apaiser ses passions et de consumer le souffle de ses péchés. La seconde propriété est de triompher de la colère, d'user avec modération du boire et du manger, comme de tous les autres plaisirs, afin de ne pas perdre par un endroit ce qu'on gagne de l'autre, et de ne pas chercher dans ces sortes de délices et de consolations un soulagement à ses travaux.

Le troisième et le plus parfait degré consiste dans une infidélité fidèle; je veux dire que l'homme ne doit pas mettre dans ses

mérites une confiance exagérée; il faut aussi qu'il ait un continuél désir d'être instruit et corrigé par les autres. « Jésus-Christ est la fin de la loi, des prophètes, pour la justification de tous les croyants. » *Rom. x, 4.* Mais la fin de toutes les passions, c'est la vaine gloire et l'orgueil des méchants qui se glorifient du mal qu'ils font. Comme cette biche spirituelle qu'on nomme l'humilité, est la ruine de toute les passions, elle préserve ceux qui l'aiment de tout venin mortel. Où paraîtra, en effet, le venin de l'hypocrisie? Où sera là le poison de la trahison? Où y aura-t-il place pour quelque dangereux serpent? et, supposé qu'il veuille faire son nid dans le cœur, ne sera-t-il pas aussitôt chassé et mis à mort?

Là où réside cette trinité sainte, c'est-à-dire une pénitence contrite et humble, il n'y a pas de place pour la haine, la contradiction, la désobéissance; si l'on désobéit en quelque chose c'est en ce qui est contraire à la loi de Dieu; car pourquoi demeurerait-on fidèle à l'infidélité? Celui qui, comme un époux fidèle, s'unit à cette épouse sainte, devient doux, bon, miséricordieux, facile à éprouver des sentiments de componction, tranquille sur tout ce qui arrive, serein, obéissant, résigné, ami des veilles, actif et zélé pour toutes choses. Mais qu'est-il besoin d'entrer dans ces détails? L'âme humble sera heureuse et goûtera une joie ineffable dans son repos. Le Seigneur se souvient de nous lorsque nous sommes dans l'humiliation, et il nous arrache aux mains de l'ennemi. » *Ps. cxxxv, 23, 24.* Le moine humble s'occupe peu de scruter curieusement les secrets cachés; mais le superbe veut disputer même sur les jugements de Dieu.

Les démons apparurent un jour d'une manière visible à un père très-sage et très-religieux, et cherchèrent à lui persuader qu'il était très-heureux. — Vous ne gagnez rien à me tenter ainsi, leur répondit avec beaucoup d'à-propos le saint religieux; si vous cessez de me louer, et si vous vous retirez vaincus, tout le profit de la victoire est pour moi; si, au contraire, vous vous obstinez à faire mon éloge, plus vous voudrez me louer, plus je reconnaitrai que je suis indigne de vos louanges, plus je m'humilierai. Croyez-moi donc, allez-vous-en, et laissez-moi les honneurs de la bataille. Si vous ne voulez pas vous en aller,

vous me donnez occasion de m'humilier davantage. — Etonnés de ces paroles, et frappés par elles comme par une épée à deux tranchants, les démons prirent la fuite et disparurent.

Que votre âme ne soit pas comme un canal où l'eau coule ou s'arrête, selon que les ardeurs de l'orgueil et de la vaine gloire les dessèchent et les épuisent ; qu'elle soit, au contraire, comme une fontaine perpétuelle d'une bienheureuse tranquillité, qui alimente sans interruption le fleuve de la pauvreté d'esprit et du mépris du monde. N'oubliez pas, mon frère, que les vallées produisent en abondance le froment et les fruits matériels, et qu'une âme humble est une véritable vallée, s'étendant toujours sans changer, sans s'élever, entre les montagnes de l'orgueil. La sainte Ecriture ne dit pas : J'ai jeûné, j'ai veillé et j'ai dormi sur le sol ; mais plutôt : « J'ai été humilié et le Seigneur m'a délivré. » *Ps. cxiv, 6.*

La pénitence ressuscite notre âme et la fait passer de la mort à la vie ; la componction gémit à la porte du ciel, mais la sainte humilité nous en donne l'entrée. J'adore la Trinité dans l'unité et l'unité dans la Trinité ; j'honore de même dans ces trois vertus l'image de ce mystère suprême, car elles sont une même chose dans la grâce, quoiqu'elles soient différentes entre elles. Le soleil, illumine tout ce qui se voit, et l'humilité fortifie et conserve toutes les choses bien ordonnées. Si le soleil disparaissait, tout serait plongé dans les ténèbres ; si l'humilité s'évanouissait, tout effort serait inutile et vain. Il y a un lieu dans le monde qui voit une fois le soleil ; il arrive souvent aussi qu'une seule pensée semble être la vertu d'humilité. Il y a un jour dans l'année où le monde entier se réjouit, c'est le jour de la résurrection de Jésus-Christ ; il y a aussi une vertu que les démons ne peuvent imiter.

Autre chose est s'enorgueillir, autre chose ne pas s'enorgueillir, autre chose s'humilier. S'enorgueillir : c'est juger toutes choses ; ne pas s'enorgueillir, c'est ne juger personne ; s'humilier, c'est, en étant innocent, se juger et se condamner soi-même. Autre chose est être humble, autre chose travailler à devenir humble, autre chose enfin louer ceux qui sont humbles : Le pre-

mier est le propre des parfaits ; le second, celui des vrais obéissants ; le troisième, enfin, appartient à tous les vrais fidèles.

Celui qui est humble de cœur n'éprouve aucun dommage des paroles de qui que ce soit, parce que la porte ne découvre pas le trésor qui n'est pas dans la maison. Quand on voit un cheval courir seul, sans rival qui lui dispute le prix de la course, on le prend pour très-agile ; mais on s'aperçoit bientôt qu'il était moins agile qu'on le pensait, quand d'autres s'élancent à ses côtés et cherchent à le dépasser. Il en est de même du religieux qui est seul et de celui qui vit au milieu d'autres religieux plus fervents que lui ; on se croit beaucoup soi-même quand on ne se compare avec personne. C'est une preuve et en même temps un principe de sainteté que de ne pas se glorifier en se voyant avec les yeux de la nature ; on ne sentira pas le parfum du baume si précieux de l'humilité, tant qu'on respirera les exhalaisons pestilentiennes de la bonne opinion de soi-même.

Voici le langage de cette sainte vertu : Ceux qui m'aiment et qui veulent s'unir à moi ne blâment ni ne jugent personne ; ils ne désirent pas commander ; ils n'induisent personne en erreur par des paroles trompeuses et mensongères ; ils n'ont pas plus besoin de loi que les justes eux-mêmes, puisqu'on ne peut pas donner le nom de loi à ce qui se fait sans contrainte et de bonne volonté.

Un jour les démons entreprirent de semer certaines louanges dans le cœur d'un vaillant chevalier du Christ qui travaillait à acquérir l'humilité ; mais lui trouva, par l'inspiration de Dieu, un moyen tout simple de vaincre la malice de ces esprits pervers, et, pour y réussir, il écrivit sur les murs de sa cellule les noms de certaines vertus : de la parfaite charité, de l'angélique humilité, de l'oraison pure, de l'incorruptible chasteté, etc. Puis, quand l'esprit du mal cherchait à le tenter, il lui disait : Voyons, voyons la preuve de ce que tu dis ; et alors, lisant sur la muraille les caractères qu'il y avait tracés : — Quand tu auras atteint toutes ces vertus, se disait-il à lui-même, tu verras combien tu es encore loin de Dieu ; malgré tout ce que tu pourras faire, tu ne seras jamais qu'un serviteur inutile qui auras fait tout juste ce à

quoi tu étais tenu. S'il est vrai que tu seras alors, même après tant d'efforts et de peines, si imparfait, que dois-tu être maintenant?

## I.

Suite de la même matière; on y déclare ce que c'est que l'humilité.

Quelle est la substance et la nature de ce soleil radieux qui s'appelle l'humilité; nous ne saurions le dire, ce n'est guère que par ses effets et ses propriétés que nous pouvons connaître sa substance. L'humilité est une ombre et une protection de Dieu qui fait que nous ne voyons pas nos propres œuvres. L'humilité est un abîme de bassesse qui rend l'homme inexpugnable et le protège contre tous les voleurs. L'humilité est une tour fortifiée qui défie toutes les attaques, même celles des rejetons du mal, ou, pour mieux dire, des pensées perverses, et en présence de laquelle tous les ennemis sont forcés de se retirer et de s'enfuir.

Mais l'humilité a d'autres propriétés, on reconnaît sa présence dans une âme à d'autres effets. Les effets dont nous avons parlé jusqu'ici nous révèlent les richesses spirituelles qui sont dans les âmes, à part un seul, qui est intérieur et qu'on ne peut voir : je veux parler du profond mépris de soi-même renfermé et caché dans les profondeurs du cœur. Vous connaîtrez, au moins autant qu'il est possible de le connaître, vous connaîtrez si vous avez au dedans de vous-même la sainte humilité, aux clartés d'une lumière ineffable et à un amour toujours actif pour l'oraison, dont vous ne saurez pas vous défaire. Dieu donne aux âmes humbles des grâces particulières qui les portent à la prière et les y favorise de merveilleuses clartés; mais avant il leur donne un cœur innocent, incapable d'accuser le prochain ou de s'indigner contre ses défauts. La substance de l'humilité produit encore dans l'âme une grande haine pour toute sorte de vaine gloire. Celui qui se connaît et se méprise, a déjà répandu en lui la semence de l'humilité; car il n'est pas possible que cette vertu naisse et fleurisse si elle n'a déjà été semée sur la terre de notre âme. Se connaître soi-même, c'est avoir acquis un signe intérieur de la crainte de Dieu, qui, en multipliant notre ardeur, nous rend

le chemin de la vertu plus léger et nous conduit à la porte de la charité.

L'humilité est la porte du ciel; elle y donne accès à tous ceux qui l'aiment et la pratiquent. C'est bien de l'humilité que notre Seigneur a dit « qu'elle entrerait dans cette vie et qu'elle en sortirait sans crainte, et qu'elle trouverait d'abondants pâturages au paradis. » *Joan.* x, 9. Vouloir entrer par une autre porte avec les seules apparences de la véritable humilité, c'est être ravi de sa propre vie. Ne cessons jamais d'examiner et de rechercher nos fautes si nous désirons les connaître; et si nous tenons toujours réellement et du fond du cœur le prochain pour meilleur que nous, c'est que la miséricorde de Dieu veille sur nous. Il est impossible que la flamme sorte de la neige; mais il est plus impossible encore à celui qui recherche la gloire des hommes de devenir humble.

Beaucoup se disent pécheurs, peut-être même croient-ils réellement l'être; mais c'est au moment de l'outrage et de l'ignominie qu'on peut savoir quel est notre cœur. Celui qui désire arriver à ce bienheureux état, ne manque jamais d'examiner attentivement ses habitudes, ses paroles, ses intentions, ses opinions, ses demandes, son travail, ses actes, sa manière de vivre, ses désirs, ses prières; il rapporte tout ce qu'il fait à l'intention d'obtenir ce qu'il désire, jusqu'à ce que, protégé par Dieu et par tous ces exercices d'humilité, il parvienne à délivrer la nacelle de son âme des tempêtes si redoutables de l'orgueil; quand on est débarrassé de l'orgueil, « on satisfait facilement, comme le publicain de l'Évangile, pour tous ses péchés. » *Luc.* x, 13.

Il y a eu des hommes qui, après être revenus à Dieu et avoir reçu le pardon de leurs fautes, ont trouvé dans le souvenir de leurs égarements une matière perpétuelle d'humilité; ils les rappelaient à leur âme pour l'humilier, lorsque par hasard elle cherchait à s'enorgueillir. D'autres trouvent dans la méditation de la passion du Christ et dans la pensée de tout ce qu'ils lui doivent, de quoi humilier leur cœur. Il y en a qui s'humilient et s'estiment bien vils en pensant aux fautes dans lesquelles ils tombent à chaque pas; il y en a qui se sont rendu très-familière

cette mère de toutes les grâces en jetant les yeux sur les tentations, les infirmités et les chutes auxquelles ils sont exposés chaque jour. On a vu des hommes, et je n'oserais pas affirmer qu'on n'en vît encore maintenant, on a vu des hommes trouver un motif d'humilité dans les dons et les bienfaits qu'ils recevaient de Dieu, malgré tout le profit qu'ils en avaient retiré et le bon usage qu'ils en avaient fait ; la pensée de ces faveurs, qui est pour tant d'autres une source d'orgueil, les amenait à s'estimer indignes de les avoir reçues et les faisait trembler à cause du compte qu'ils auraient à en rendre au Seigneur. Telle est la véritable humilité, l'humilité bienheureuse ; telle est la récompense parfaite et consommée des travaux qu'on accomplit en ce monde pour l'acquérir.

Quand vous entendrez dire que quelqu'un est arrivé ou que vous le verrez vous-même arriver en peu d'années à la possession de cette tranquillité du cœur et de cette paix inaltérable de l'esprit qui domine toutes les passions, croyez bien qu'il ne l'a atteinte qu'au moyen de l'humilité. La charité et l'humilité sont deux roues d'un même char ; tandis que la charité élève ceux qui la pratiquent, l'humilité les préserve de toute chute.

Autre chose est la contrition, autre chose la connaissance de soi-même, autre chose l'humilité. La contrition naît de la chute ; quand l'âme a péché, et que le repentir brise son cœur, elle rougit de se présenter à Dieu dans la prière, encore qu'elle ne manque pas de confiance en lui, et, s'armant de l'espérance, elle triomphe des assauts du désespoir. Se connaître soi-même, c'est avoir une compréhension exacte et sérieuse de son infirmité et de sa petitesse, et se souvenir même de ses fautes les plus légères. L'humilité, enfin, est la doctrine spirituelle du Christ cachée dans les profondeurs de notre âme et que Dieu n'accorde qu'à ceux qui la méritent.

Il arrive quelquefois qu'on croit avoir goûté les charmes de l'humilité, quand on est encore sensible aux louanges ; on se croit humble et on se laisse encore enivrer par les paroles flatteuses qu'on entend ; il faut y bien prendre garde, on est loin d'avoir atteint la perfection de cette vertu. J'ai connu un re-

ligieux qui s'écriait dans toute la force de son âme : « Faites éclater votre gloire, non pas sur nous, Seigneur, mais pour votre saint nom. » *Ps.* cxiii, 9. Ce religieux savait combien il est difficile de garder la nature libre de toute vanité : « Seigneur, ajoutait-il, vous serez ma louange au milieu de votre vaste Eglise, » *Ps.* cxxi, 27 ; c'est-à-dire dans les temps à venir ; car, avant que ces jours se lèvent, je ne puis l'écouter sans péril.

Si le plus haut degré d'orgueil consiste pour l'homme à simuler les vertus qu'il n'a pas, afin de se faire honorer, reconnaissons qu'il ne pourra pas atteindre d'humilité plus profonde que de paraître chargé de fautes qu'il n'a pas commises et qui le feront mépriser des autres. Le bienheureux père Siméon nous est un exemple de cette grande humilité. Apprenant un jour que le gouverneur de la province était venu le voir, attiré par la réputation de sa sainteté, il prit un morceau de pain et du fromage, se mit à la porte de sa cellule, et se mit à manger comme un insensé ; ce que voyant, le gouverneur se retira emportant de celui qu'il était venu voir une très-mauvaise opinion. On raconte quelque chose de pareil d'un autre saint homme qui, se dépouillant de ses vêtements, s'en allait tout nu, pour ainsi dire, à travers les rues d'une cité, sans qu'on pût croire qu'il cédât à des mouvements de concupiscence, puisqu'il était très-chaste.

Rien n'est capable d'ébranler des hommes qui en sont arrivés à ce degré de vertu ; ils ne redoutent nullement l'opinion que les hommes peuvent se faire d'eux, et ne font aucun cas de leurs paroles : telle est l'excellence de la vertu qu'ils ont acquise au moyen de la prière, qu'ils sont pour tous un sujet incessant d'édification et de satisfaction. Quant aux esclaves du qu'en dira-t-on, ils sont loin de connaître l'efficacité merveilleuse de la prière. Lorsque Dieu est disposé à nous écouter, nous pouvons facilement mépriser les paroles des hommes, en considérant combien il vaut mieux contrister les hommes que Dieu ; Dieu se plaît à nous voir rechercher les ignominies, et il nous aide à triompher de toute vaine présomption et à la fouler aux pieds. L'indifférence parfaite, c'est-à-dire le mépris de toutes les choses périssables, est ce qui nous aide le plus à remporter sur notre vanité une vic-

toire complète ; il appartient aux grands hommes et aux grands saints de rechercher le mépris et de désirer de devenir la risée du prochain.

Maintenant, prenez garde, et ne vous laissez pas troubler par l'excellence des choses que je viens de signaler ; on n'arrive pas d'un bond au sommet de cette échelle spirituelle. Sans doute il y a eu des saints qui ont accompli, sous l'inspiration du Saint-Esprit, des œuvres extraordinaires, mais ces saints sont plus à admirer qu'à imiter, eux et ceux qui leur ont ressemblé ; tous, en effet, ne peuvent pas aspirer à reproduire leurs actes, et l'on ne peut espérer de marcher sur leurs traces qu'autant qu'on sera animé du même esprit.

Savez-vous à quelles marques nous pourrions connaître que nous sommes disciples du Seigneur ? Ah ! ce ne sera pas lorsque les démons seront soumis à notre empire, mais plutôt lorsque nos noms seront écrits au ciel de l'humilité. Les branches des cèdres, stériles et infécondes, tendent naturellement à monter en l'air ; les autres s'inclinent vers la terre sous le poids de leurs fruits. On n'a qu'à réfléchir un peu pour se convaincre que la même chose arrive pour nos âmes d'une manière moins évidente mais tout aussi réelle : plus elles sont stériles, plus elles s'enorgueillissent et s'élèvent ; plus elles sont fécondes en vertus, plus aussi elles s'humilient et s'abaissent.

## II.

Des trois degrés de l'humilité et de quelques autres particularités de cette vertu.

La sainte humilité a ses échelons et ses degrés par lesquels elle s'élève jusqu'à Dieu ; selon ses degrés elle produit des fruits différents, « l'un donne trente, l'autre soixante et l'autre cent pour un. » *Matth.* XIII, 23. Ceux-là seuls ont atteint à ce dernier degré, qui sont en possession de la bienheureuse tranquillité, cette maîtresse souveraine de toutes les passions. Au second degré sont ces vaillants chevaliers du Christ qui combattent et travaillent sans cesse pour la vertu. Quant au premier, tous peuvent y arriver.

Quand on se connaît réellement soi-même, on ne nourrit pas d'espoir chimérique, on ne cherche pas à faire plus qu'on ne peut; mais, posant son pied sur un terrain sûr et ferme, on se contente de marcher vers la consommation de l'humilité dont nous avons parlé. Les petits oiseaux redoutent le vautour; les amis de l'humilité craignent le bruit de la contradiction, c'est-à-dire la voix de la désobéissance. Beaucoup se sont sauvés qui n'étaient ni prophètes, ni savants, ni inspirés, ni thaumaturges; mais nul n'est entré au ciel, s'il n'a pas été humble: l'humilité est la gardienne fidèle des dons d'en haut, tandis que ces dons ont été pour quelques âmes peu établies dans l'humilité l'occasion de perdre cette vertu. Dieu a voulu, pour confondre ceux qui ne veulent pas s'humilier, que nul ne connût mieux nos plaies que l'art du prochain qui ne se laisse pas aveugler par l'amour-propre comme nous pouvons le faire nous-mêmes; c'est à Dieu d'abord, et ensuite à nos frères, que nous devons reconnaître la puissance de nous éclairer sur notre propre état.

Celui qui est humble de cœur se défie sans cesse de sa propre volonté; il la tient pour suspecte et trompeuse; comme telle, il la déteste; il demande à Dieu dans ses prières, avec toute l'ardeur d'une foi inébranlable, la grâce de connaître et de faire ce qui lui est agréable, en même temps que la force d'obéir aux supérieurs, sans faire attention à leurs défauts, en se livrant tout entier à la volonté de celui qui sait, quand il le veut, enseigner à l'homme ses devoirs par le ministère des plus vils animaux. *Num. xxii.* Cet ouvrier si saint, encore qu'il dise, qu'il fasse, qu'il pense toutes choses conformément à la volonté de Dieu, n'en met pas pour cela plus de confiance en lui-même; il regarde au contraire comme un véritable malheur tout sentiment de suffisance et d'orgueil, tout comme l'orgueilleux s'attriste et s'afflige de se fier à autrui et de suivre les opinions ou les avis du prochain.

Il n'y a d'impeccable que les anges. N'est-ce pas un ange de la terre qui a dit: « Quoique ma conscience ne me reproche rien, je ne suis pas justifié pour cela; c'est le Seigneur qui est mon juge. » *I Cor. iv, 4.* Jugeons-nous donc et examinons-nous nous-

mêmes ; apprenons à nous mépriser et à effacer par ces sentiments d'humilité volontaire, même les fautes non volontaires, qui nous déplaisent maintenant, encore qu'elles ne nous aient pas déplu quand nous les commettions. Agir autrement ce serait s'exposer à être jugé plus rigoureusement à l'heure de la mort.

Celui qui demande à Dieu moins qu'il ne mérite, recevra de lui plus que ce à quoi il a droit, comme nous le voyons par ce publicain de l'Évangile qui demandait seulement le pardon de ses péchés « et qui obtint de plus la justification, » *Luc. xviii, 14* ; ou encore, comme il paraît par le bon larron, qui « priait seulement Jésus-Christ de se souvenir de lui quand il serait dans son royaume et à qui le royaume lui-même fut donné. » *Luc. xxiii, 42*. Le feu est un élément impalpable, de même on ne saurait découvrir rien de matériel, c'est-à-dire aucune affection terrestre et sensuelle dans la véritable humilité ; ce qui n'arrive pas lorsque nous péchons volontairement, puisque le péché volontaire est une preuve de l'insuffisance et de la faiblesse de notre humilité.

Le Seigneur sachant que l'attitude et les dehors du corps nous représentaient la vertu et la disposition de l'âme, voulut ceindre le sien d'un linge afin de nous être un exemple des exercices de cette vertu. Les dispositions de notre âme sont conformes à ce qu'elle fait en dehors et à ce qu'elle fait intérieurement. De là on infère que les causes et les formes extérieures de l'humilité accroissent dans nos âmes cette même vertu à l'intérieur. La primauté des anges devint pour l'un d'eux la source et le principe de l'orgueil, encore que cette primauté ne leur eût point été donnée pour qu'ils en fussent fiers. Il y a le courage de l'homme assis sur son trône, et celui du pauvre couché sur son fumier ; quand ce modèle de sainteté et de patience, le saint homme Job, était assis sur son fumier, il parut bien avoir atteint le dernier et le plus parfait degré de l'humilité, lui qui disait : « Je suis faible et abattu, j'ai été comparé à la cendre et à la poussière. » *Job. xxx, 19*.

Manassès a été un des plus grands pécheurs qui aient paru sur la terre ; il profana le temple de Dieu et le temple des idoles,

IV *Reg.* XXI ; il inonda Jérusalem d'un sang innocent, II *Paralip.* XXIII, et, quand même le monde entier aurait jeûné, jamais il n'aurait pu payer dignement ses dettes, si l'humilité n'était venue au secours du roi pécheur et ne les avait effacées. « Si vous aviez voulu des sacrifices, Seigneur, je vous en aurais offert ; mais les holocaustes ne vous sont pas agréables. Le sacrifice que Dieu demande est une âme brisée de douleur ; vous ne dédaignerez pas, mon Dieu, un cœur contrit et humilié. » *Ps.* XL, 18. C'est la bienheureuse humilité qui arrachait à David cet aveu repentant : « J'ai péché, Seigneur ; » c'est elle aussi qui lui mérita, malgré son adultère et son homicide, d'entendre cette parole de consolation et d'espérance : « Le Seigneur t'a pardonné ton péché. » II *Reg.* XII, 13.

Tous les Pères, dignes d'une éternelle mémoire, nous enseignent que les travaux et les exercices de vertu corporels sont les moyens par lesquels on obtient l'humilité. J'y ajoute pour ma part l'obéissance et la rectitude de cœur, parce que ces deux vertus me semblent l'une et l'autre opposées aux prétentions de l'orgueil. L'orgueil qui a changé les anges en démons, pourra bien changer les démons en anges. Que ceux donc qui sont tombés ne se découragent pas de leur chute, pourvu qu'ils veuillent se relever. Mettons-nous vite à l'œuvre et travaillons de toutes nos forces pour arriver au comble de cette vertu, ou tout au moins pour l'enraciner profondément dans nos âmes. Mais si notre paresse paralyse nos efforts, luttons contre notre nonchalance, ne nous laissons pas de poursuivre dans la limite de nos forces la sainte humilité ; se séparer d'elle serait perdre la récompense éternelle.

Mais comment s'obtient l'humilité ? Par quelle voie peut-on l'acquérir ? Hâtons-nous de dire que ce n'est pas en faisant des miracles. Le détachement de toutes choses, la pérégrination de l'âme, c'est-à-dire un mépris sincère de tous les biens, une vigilance assidue pour cacher sa propre sagesse, un langage simple et dépouillé d'artifice, l'aumône, la modestie, l'abandon d'une vaine confiance, le silence et le frein de la langue, voilà plutôt les moyens de devenir humble. De toutes les choses extérieures

aucune n'est propre à humilier l'âme, comme la pauvreté et une vie obscure et retirée; car rien n'est plus propre à faire éclater notre philosophie et notre sagesse, comme aussi notre amour pour Dieu, que notre empressement à fuir les grandeurs lorsque nous pourrions en jouir.

Aidez-vous de l'humilité dans les luttes que vous soutenez contre vos vices, quels qu'ils soient, et ne doutez pas avec elle de remporter la victoire; par elle « vous marcherez sur les serpents et les basilics, vous mettrez en fuite le lion et le dragon, » *Ps.* xc; c'est-à-dire le péché, le désespoir, le démon et le dragon de notre corps. L'humilité est un instrument céleste, tout-puissant, pour soulever notre âme de l'abîme du péché jusqu'aux sublimes régions du ciel.

Un jour un religieux contemplait des yeux du cœur la beauté de l'humilité; étonné de la voir si belle et si merveilleuse, il se prit alors à lui demander le nom du père qui l'avait engendrée. Comment pourrais-tu savoir le nom de mon père, lui répondit alors l'humilité en souriant, avec un visage serein, une face rayonnante et resplendissante, puisque mon père n'a pas de nom? Je ne te dirai ces choses que lorsque tu seras en possession de Dieu.

## CHAPITRE XXVI.

*Vingt-sixième échelon : de la prudence nécessaire pour connaître les pensées, les vices et les vertus.*

La vertu de prudence a ses différents degrés comme les autres vertus. Pour ceux qui débutent, c'est le vrai moyen de connaître leurs défauts en même temps que d'apprécier leurs avantages. Pour ceux qui sont déjà avancés, c'est le discernement parfait entre le bien et le mal, les vertus spirituelles et naturelles. Mais pour ceux qui sont arrivés au terme, c'est une science obtenue par les lumières et les communications divines. Et telle est la vivacité de cette lumière qu'elle peut éclairer les obscurités et les doutes d'autrui.

Nous pouvons dire d'une manière générale que la prudence est une connaissance vraie et certaine de la volonté de Dieu sur ce que nous devons faire toujours, partout et en toutes choses ; connaissance que possèdent ordinairement ceux qui sont purs dans leurs pensées, dans leurs paroles et dans leurs actes ; car cette pureté est nécessaire pour participer aux rayons de la divine clarté. La prudence, c'est une conscience limpide, une intelligence nette des choses de Dieu.

Celui qui, par une pieuse persévérance, a triomphé des trois premiers péchés capitaux, l'orgueil, l'avarice et la luxure, a vaincu ceux qui en découlent ; tandis que celui qui n'a pu les dominer, ne dominera point les autres. Celui qui, en apprenant qu'un religieux est parvenu à dompter la nature dans la vie monastique, ne croirait pas à la possibilité de la chose, ne doit pas se faire de son ignorance un argument contre sa foi ; car il n'est pas étonnant que là où habite Dieu, qui est au-dessus de tout, il se passe des choses supérieures à la nature.

Tous les combats que nous avons à soutenir proviennent de trois causes générales : de notre négligence, de notre orgueil et de la jalousie des démons. La première de ces causes est déplorable ; la seconde plus déplorable encore ; la troisième est digne d'envie. Soyons attentifs en toutes choses au témoignage de notre conscience ; qu'elle serve à nous rendre dociles au souffle de l'Esprit-Saint, pour que nous tendions vers lui nos voiles, en suivant la voie que Dieu nous trace et par laquelle il nous appelle à lui.

Dans tout ce que nous devons faire pour nous conformer à cette volonté divine, les démons nous préparent trois sortes d'obstacles : D'abord, ils s'efforcent de nous empêcher d'accomplir l'œuvre ; s'ils ne peuvent y parvenir, ils font en sorte que nous l'accomplissions indûment, en lui enlevant une des conditions qui lui sont nécessaires, surtout la pureté d'intention ; et s'ils sont encore vaincus sur ce point, ils s'unissent à notre âme pour la féliciter de son bonheur et la louer de ce qu'elle accomplit tous ses devoirs selon Dieu. Nous sommes garantis du premier de ces dangers par la considération de la mort ; du second, par

la soumission, l'obéissance et le mépris de nous-mêmes; mais du troisième, par l'humilité.

Nous sommes exposés à cette épreuve jusqu'à ce que le feu divin pénètre nos âmes; parce qu'alors les mauvaises inclinations perdent leur force à la vive ardeur avec laquelle notre Seigneur Dieu consume et détruit les violents efforts de notre concupiscence, dissipe nos ténèbres, notre présomption, notre aveuglement intérieur et extérieur, visible et invisible, et cela, en consumant tous nos péchés.

C'est le contraire qui arrive, lorsque les démons ont pris possession de nos âmes et obscurci la lumière de nos intelligences. Ils ne laissent en nous rien d'agréable à Dieu, ni la douceur ni la prudence, ni le discernement, ni le respect; ils remplacent ces vertus par l'insensibilité, l'imprudence, l'aveuglement intérieur et l'absence de la contrition. Ceux-là comprennent clairement ce que nous disons, qui ont fait pénitence après avoir forniqué; et ceux qui se sont dépouillés de leur folle confiance, comme ceux dont l'effronterie s'est changée en honte; car, lorsque les ténèbres qui couvraient leurs yeux se sont dissipés, et qu'ils sont rentrés en eux-mêmes, ils ont rougi de leur aveuglement et de ce qu'ils ont fait et dit dans cet état.

Si la nuit ne se fait point dans notre âme, et si notre soleil en se couchant ne nous laisse point dans les ténèbres, tant que sa lumière nous éclairera nous n'aurons point à craindre le vol, la mort, la perte de nos âmes. Le vol, c'est le dépouillement de la substance et du bien; c'est agir mal, en croyant bien agir, parce que l'âme demeure alors privée et dépouillée de la récompense du vrai bien. Le vol est la captivité de l'âme, à son insu; ce qui arrive lorsque, sans le comprendre, elle demeure prisonnière et esclave du démon. La mort de l'âme consiste à commettre de mauvaises actions qui la tuent; car elle demeure privée de sa véritable lumière et de sa vie qui est Dieu. Sa perte, c'est le désespoir qui s'attache à la faute.

Qu'on ne nous dise pas qu'il y a impossibilité à pratiquer les préceptes de l'Évangile, parce qu'il y a des âmes qui ont fait plus que ce qui leur était prescrit par l'Évangile. Nous en trouvons la

preuve dans ce saint homme qui aimait son prochain plus que lui-même, c'est-à-dire plus que sa propre vie, qu'il donna pour lui lorsqu'il n'y était point obligé.

Que les humbles soient confiants et forts, bien qu'ils soient tentés et troublés par le péché, exposés à trébucher à chaque pas, à tomber dans une foule de pièges et à souffrir de nombreuses épreuves. Le Seigneur finira par les guérir, et lorsqu'ils seront sains et saufs, ils seront chargés de guérir les autres, de les éclairer, de les diriger, de maintenir ceux qui chancellent, par l'expérience de ce qu'ils ont souffert eux-mêmes.

Mais s'il en est qui soient encore exposés à la tentation des vieux péchés, et qu'ils puissent par de courtes et simples paroles reprendre les autres en vertu de leur expérience, et en leur qualité d'hommes exercés, qu'ils les réprimandent; ils parviendront quelquefois peut-être à leur inspirer une honte salutaire qui les porte au bien, sans pour cela se charger de leur direction. Ils feront en cela comme ceux qui, étant tombés dans un borbier, en avertissent les passants, pour qu'ils évitent d'en faire de même. Aussi le Seigneur tout-puissant retire de la fange ceux qui ont ainsi servi au salut des autres. Ceux qui sont revenus se vautrer dans le péché de leur propre volonté, doivent eux-mêmes nous servir d'exemple, nous donner un enseignement, à l'imitation de ce Seigneur qui commença par pratiquer, et enseigna ensuite.

O humbles moines, considérez combien est grande et agitée la mer sur laquelle vous naviguez; comme elle est pleine de mauvais esprits, de rochers, de tourbillons, de corsaires, de monstres marins, de tempêtes et d'ondes furieuses. J'entends par les rochers, cette colère terrible et subite sur laquelle vient se briser si souvent notre âme, comme le vaisseau sur les écueils de l'océan. Par les tourbillons, j'entends les tentations inopinées qui enveloppent notre âme et la réduisent au désespoir. Les monstres marins, ce sont nos insatiables instincts; les corsaires, ces pensées de vanité qui nous dérobent le fruit de nos vertus. Les ondes, ce sont les appétits désordonnés de ce ventre qui nous assimile aux bêtes. Enfin la tempête nous représente notre or-

gueil qui, tantôt nous élève jusqu'au ciel, tantôt nous fait toucher le fond des abîmes.

### I.

Des vertus et des pratiques qui conviennent aux trois degrés, c'est-à-dire à ceux qui commencent, à ceux qui sont déjà avancés, et à ceux qui ont atteint la perfection, et des autres conditions qu'exige la prudence.

Tous ceux qui ont appris les lettres, savent que l'enseignement varie pour ceux qui commencent, pour ceux qui y sont déjà initiés et pour ceux qui ont touché au terme. Il faut donc faire en sorte de ne pas toujours nous en tenir aux exercices des commençants; car il est honteux de voir un homme avancé en âge fréquenter l'école des enfants. Et pour cela il est utile et salutaire de savoir cet alphabet spirituel qui convient aux commençants, bien qu'il soit commun à tous, et qui se compose de l'obéissance, du jeûne, de la mortification, de la pénitence, du repentir, de la confession, du recueillement, de l'humilité, des veilles, de la force, des souffrances, du travail, de la pauvreté, du mépris de soi-même, de la contrition, de l'oubli des injures, de la charité, de la douceur, de la foi naïve et ennemie de la curiosité, de l'oubli des choses du monde, de la renonciation à la famille, de l'éloignement de toute affection impure, de la simplicité et de l'humilité.

Or, voici les vertus de ceux qui ont déjà profité : l'espérance douce et facile, la quiétude, la pensée constante du dernier jugement, la miséricorde, l'hospitalité, la mortification humble et discrète, la prière dégagée de toute perturbation, le désintéressement.

Enfin voici les vertus des âmes et des corps qui ont atteint à la perfection dans cette vie de la chair : Un cœur toujours ou presque toujours tourné vers Dieu, sans que rien puisse l'en séparer; une charité parfaite; une constante humilité; un pur dégage ment de tout ce qui est passager; une abondante part à la lumière divine; une prière pure et libre de toute pensée étrangère; un vif désir de la mort; une sincère horreur de la vie en

tant qu'elle nous porte au péché ; une vie solitaire ; une sagesse profonde ; une prudence achevée ; une garde fidèle des secrets divins ; une prière constante pour le salut du monde ; une puissance capable de faire violence à Dieu ; une sainteté qui le dispute à celle des anges ; une demeure spirituelle, un temple vivant du Christ ; une source de bien pour les hommes ; une autorité divine sur les démons ; un esprit supérieur au péché, maître du corps, réformateur de la nature, étranger au vice, ami de la bienheureuse quiétude, imitateur du Seigneur avec l'aide de sa grâce.

Nous avons besoin de veiller attentivement sur nous lorsque nous sommes malades ; car les démons en nous voyant ainsi abattus et dans l'impossibilité de faire usage de nos facultés par suite de notre faiblesse, se déchaînent sur nous avec plus de rage. S'ils ont affaire à des gens du monde, ils attaquent par la tentation de la colère ou du blasphème. S'il s'agit de personnes séparées du monde et qui vivent dans l'abondance des choses de première nécessité, c'est par la gourmandise et la luxure qu'ils les combattent. Et si ces personnes sont privées de toute consolation humaine, comme il convient à de vrais soldats du Christ, ces tyrans les importunent par les tentations de la paresse et d'une tristesse continuelle.

Je remarquai une fois que cette rage de fornication augmentait d'un côté les douleurs du malade, et de l'autre, réveillait en lui des pensées deshonnêtes au milieu de ces douleurs, et le tourmentait par l'évacuation des humeurs du vice. Et c'était une chose épouvantable que le spectacle de cette tentation de la chair parmi les cruelles tortures du mal.

Une autre fois, en visitant des malades, j'en vis quelques-uns insensibles aux douleurs qu'ils souffraient, à cause de la consolation et de la componction que Dieu répandait dans leurs âmes ; ce qui les rendait si contents de leurs maux, qu'ils désiraient ne point en être privés, les regardant comme une peine salutaire qui les délivrait de beaucoup de péchés et de tentations. Cela me conduisit à glorifier Dieu qui avait purifié la fange par la fange.

Notre âme, qui est une substance intellectuelle, est revêtue d'un sens pur, d'une raison spirituelle, qui n'est autre chose que

cette lumière que Dieu nous communiqua pour connaître le bien et le mal. Cette lumière, bien que n'étant pas à nous, a été placée là par la main de Dieu, et nous ne devons jamais cesser de l'alimenter et de l'accroître par tous les moyens possibles ; car, si elle est pure et resplendissante, tous les sens extérieurs en seront éclairés pourvu qu'ils y soient fidèles et s'y conforment. C'est ce dont était pénétré le Sage qui disait : « Vous trouverez au dedans de vous-même un sens divin et une lumière divine. »

La vie monastique doit être parfaite en toutes choses ; c'est pourquoi elle doit surtout être exercée spirituellement et intérieurement, dans les œuvres et dans les paroles, dans les pensées, dans la mortification des passions, de toutes manières enfin ; pour que, comme dit l'Apôtre, le religieux soit l'homme de Dieu, parfait, préparé à toutes les bonnes œuvres. S'il en est autrement, ce n'est plus la vie du cloître, moins encore un vie angélique, comme elle doit l'être.

Autre chose est la providence de Dieu, autre chose son appui, autre sa garde, autre sa miséricorde, autre enfin sa consolation. Sa providence appartient à toutes les créatures ; son appui, aux infidèles ; sa garde, aux fidèles ; de telle sorte qu'ils possèdent la charité comme ils possèdent la foi ; sa miséricorde, à ceux qui le servent dans sa demeure comme ses propres serviteurs, et tels sont les religieux ; enfin sa consolation, à ceux qui l'aiment au point de mériter le nom de ses amis familiers. C'est pourquoi il doit leur réserver ses merveilleux secours.

Il arrive souvent que ce qui sert de remède aux uns, est un poison pour les autres. Bien plus, ce qui guérit dans certaines circonstances, peut rendre malade dans d'autres. Je vis un médecin ignorant et imprudent qui se mit à outrager et à injurier un malade déjà affaibli et troublé, et qui ne réussit qu'à le réduire au désespoir. J'en vis un autre prudent et sage qui guérit l'orgueil d'un cœur par le remède de la honte, et lui fit évacuer tout le mal. Puis, je vis un malade qui avala la purge de l'obéissance pour nettoyer la corruption de son âme, reprendre l'activité et ne plus languir dans les exercices de la vertu. J'en vis un enfin qui recouvra la vue intérieure en persévérant dans la

retraite et le recueillement. « Que celui qui a des oreilles pour entendre entende. » *Matth.* XI, 15.

Il y en a qui sont naturellement portés à la continence, au repos de la solitude, à la chasteté, à la mansuétude, à la componction, à l'humilité; je ne dois point en chercher la cause; il ne m'appartient pas de sonder les œuvres de Dieu avec curiosité et orgueil. D'autres, au contraire, ont une répugnance naturelle pour toutes ces vertus, et luttent cependant énergiquement contre leur propre volonté. Et, bien que ceux-ci faiblissent quelquefois et tombent, je les crois meilleurs que les autres, parce qu'ils triomphent de la nature même.

O homme, n'ayez pas des pensées altières, et ne vous enorgueillissez pas des richesses que vous avez obtenues sans peines; car le Seigneur, qui distribue les dons et connaît vos misères, votre faiblesse et vos dérèglements, a résolu de vous prévenir et de vous sauver par sa grâce, comme par un pur effet de sa bonté et de sa miséricorde.

Les connaissances, les mœurs, la bonne ou la mauvaise éducation que nous avons reçue dans notre enfance, nous accompagnent dans la vie monastique, et nous servent ou nous nuisent en raison de leur valeur.

Les anges sont le flambeau des religieux; et ceux-ci sont la lumière des hommes et la règle de la vie monastique. Travaillez donc de toutes vos forces à devenir un modèle parfait, sans jamais donner à personne de sujet de scandale ni d'offense; car les actes religieux sont des exemples et des préceptes proposés à tous. Or, si les religieux qui doivent éclairer le monde, l'obscurcissent de leurs ténèbres, que ne feront pas les gens du monde qui vivent au milieu des ombres et de l'obscurité? C'est pourquoi, ô moines, qui voulez pratiquer l'obéissance, il faut avant tout que nous ne soyons point inconstants dans nos habitudes ou que nous ne divisions point notre âme entre plusieurs affections, parce que nous ne pourrions pas combattre les millions d'ennemis qui nous déclarent la guerre et nous assiègent de leurs ruses et de leurs fourberies. Armons-nous surtout au nom de la bienheureuse Trinité, contre les trois principaux adver-

saires de notre âme, à savoir : l'ambition, l'avarice et la volupté, mères des péchés capitaux.

En effet, si nous avons avec nous celui qui convertit la mer en terre, notre Israël, c'est-à-dire notre âme, par la contemplation de Dieu, passera à travers les flots du siècle sans craindre d'en être engloutie, et verra les Egyptiens, qui sont les péchés, abîmés dans l'océan des larmes. Mais s'il n'est point avec nous, qui pourra supporter les mugissements des ondes, c'est-à-dire les élaus et les chocs impétueux des passions ? Là le Seigneur ressuscite en nous, en nous donnant l'esprit de la vie active ; les ennemis seront donc bientôt dissipés. Et, si nous arrivons à lui au moyen de la vie contemplative, ils fuiront loin de lui et loin de nous.

Travaillons à connaître les commandements de Dieu, plutôt en pratiquant la vertu qu'en l'étudiant, ce qui ne manque pas de rapporter aussi son fruit. Ceux qui entendent dire qu'un trésor est caché le cherchent avec beaucoup de soin, et le gardent avec d'autant plus d'attention qu'il leur a coûté davantage à trouver ; car ceux qui ont acquis les richesses sans effort, les gaspillent aussi facilement. Il est difficile de triompher des passions qui se sont enracinées en nous. Mais ceux qui les augmentent tous les jours en obéissant à leurs appétits, ceux-là ont déjà désespéré, ou n'ont rien gagné en se séparant du monde, puisqu'ils n'ont point renoncé à eux-mêmes, bien que rien ne soit impossible à Dieu.

On me posa une question bien difficile à résoudre et qui dépassait non-seulement mon intelligence, mais encore celle des autres, et dont je n'avais trouvé la solution dans aucun livre. Elle consistait à dire quels étaient les principaux péchés qui découlent des huit péchés capitaux ; et quel était celui des trois premiers qui était le principe des cinq autres. Après avoir confessé clairement mon ignorance, j'entendis dire à ces bienheureux Pères, que la gourmandise est mère de la volupté, l'orgueil de la paresse et la colère des autres.

Je voulus ensuite savoir de ces hommes saints et vénérables quels étaient les péchés qui naissaient de ces huit principaux. Alors ils me répondirent d'un air calme et serein, sans aucune

marque d'orgueil : Il n'y a ni ordre, ni prudence dans les choses déréglées et folles ; toute sorte de confusion et de débordements y dominant. Et ils le prouvaient par de véritables exemples et d'excellents arguments dont nous reproduisons quelques-uns dans ce livre, pour qu'on en puisse déduire bien d'autres.

C'est ainsi que le rire sans propos naît quelquefois de la fornication ; d'autres fois de la vanité, lorsque quelqu'un se glorifie honteusement en lui-même ; d'autres fois enfin il résulte de la joie et des plaisirs. Le sommeil trop prolongé provient de ces mêmes jouissances ou du jeûne lorsque ceux qui s'y livrent en sont enorgueillis, ou bien de la paresse, ou enfin de la nature elle-même.

La loquacité naît de l'excès du manger ou de la vanité. La paresse naît aussi du plaisir sensible et du mépris de Dieu. Le blasphème est le propre fils de l'orgueil et dérivera quelquefois du jugement que nous portons sur le prochain dans les mêmes défauts que nous avons, et de l'envie des démons.

L'insensibilité tire son origine de la satiété, de la dureté, des affections vicieuses et charnelles. Et cet amour de la chair provient de la fornication, de la vanité, de l'avarice, de la gourmandise et de bien d'autres causes. La perversité émane de l'orgueil et aussi de la colère. L'hypocrisie vient surtout de l'amour-propre et de l'orgueil.

Les vertus contraires à ces vices découleront de principes opposés ; et, pour ne pas être trop long sur un sujet dont je n'épuiserais jamais la matière, l'humilité est la vertu qui décapite tous ces vices ; et celui qui la possède triomphe de tous les obstacles. La mère de tous les vices, c'est la volupté et la perversité ; et celui qui en sera possédé, ne verra point Dieu. Pour cela, il faut triompher de toutes les deux.

Apprenons, ô mes frères, à craindre Dieu de la crainte que les hommes éprouvent pour les princes et les bêtes féroces. Apprenons aussi à l'aimer de cet amour qu'ils ressentent pour la beauté des corps ; car il n'est pas hors de propos de faire servir à la vertu les exemples du vice.

Le siècle présent a bien dégénéré et s'est singulièrement per-

verti; il est plein d'orgueil et de fourberie. S'il marche jusqu'à présent sur les traces des premiers Pères pour l'austérité et les épreuves corporelles, il est bien loin de leurs vertus; jamais, selon moi, ces vertus ne furent si rares. Or, nous en subissons les conséquences; car Dieu ne se réjouit pas tant des épreuves auxquelles nous soumettons notre corps que de la simplicité et de l'humilité, et il se communique plus particulièrement à ceux qui les possèdent. En effet, comme la vertu s'exerce et se perfectionne dans le creuset de l'affliction et de l'épreuve, il s'ensuit que l'humble pénitent doit être plus agréable à Dieu.

Lorsque nous verrons des soldats du Christ souffrir matériellement, n'en attribuons pas la cause à leurs péchés. Au contraire, recevons-les avec une charité pure et simple comme étant de nos membres, comme des soldats blessés qui quittent le combat, et traitons-les avec tous les égards possibles. Certaines infirmités nous arrivent pour l'expiation de nos péchés; d'autres pour l'humiliation de nos âmes; souvent notre compatissant et clément Seigneur, en nous voyant reculer devant l'épreuve, mortifie notre chair par les infirmités, comme par un moyen plus léger et plus facile, et par là délivre aussi notre âme de certains vices et de certaines mauvaises pensées.

Nous devons accepter tout ce qui nous arrive de visible ou d'invisible, en bien, en mal, ou d'une manière indifférente. Je vis trois religieux éprouvés de la même manière, dont le premier reçut mal l'épreuve; le second, sans en rien laisser paraître; le troisième, avec joie. Je vis aussi des laboureurs semer leurs champs avec des intentions différentes: l'un, pour acquérir des richesses; l'autre pour payer ses créanciers; un autre, pour lever de quoi se rendre utile et agréable à son maître; un autre encore, pour mériter par le fruit de son travail la réputation d'un bon agriculteur; celui-ci, pour faire envie à des concurrents et des jaloux; celui-là, pour prouver son activité à ses semblables. Ces semences représentent les jeûnes, les veilles, les aumônes, les œuvres de charité et autres vertus semblables, et ceux qui les jettent doivent examiner leurs intentions pour les conformer à ce que nous avons dit.

De même que, lorsque nous puisons de l'eau à une source, il nous arrive quelquefois de prendre une grenouille; de même il nous arrive, en exerçant nos vertus, d'y rencontrer des vices qui y sont mêlés et qui ont de la ressemblance avec elles : ce à quoi nous devons bien prendre garde. Par exemple, la gourmandise a coutume de se rencontrer avec l'hospitalité; une trop grande familiarité, la loquacité et l'amour charnel avec la charité. L'astuce et l'amour-propre se mêlent à la discrétion; la malice à la prudence; la paresse à la douceur; la flatterie à la bienveillance; l'oisiveté à la gravité; à la justice, un zèle indiscret, l'opiniâtreté, le contentement de soi-même, l'indépendance, la dureté, la désobéissance, parce que tous ces vices ont une apparence de justice.

A la vertu du silence se joint quelquefois l'orgueil et la présomption de vouloir enseigner les autres, le jugement téméraire, le mépris des autres, l'impatience contre leurs discours, l'amertume du cœur et l'indiscrétion; aux joies spirituelles, l'orgueil, la jactance; à l'espérance, la paresse, la négligence, la tiédeur de la pénitence et de la contrition; à la charité, outre ce qui a été dit, la prétention de juger son prochain; à la vie solitaire, l'oisiveté, les exercices futiles; à la chasteté, l'arrogance, la dureté; à l'humilité, un silence dangereux lorsque la justice est foulé aux pieds. Et à toutes ces vertus a coutume de se mêler souvent la vanité qui est comme un collyre, pour les aveugler et les détourner de leur véritable but, ou, pour mieux dire, comme un poison mortel qui les corrompt.

Ne nous attristons pas lorsque, après avoir demandé une grâce au Seigneur, nous ne la recevons pas aussitôt; car le Seigneur veut sans doute que nous soyons tous parfaits, et, si nous n'obtenons pas immédiatement ce que nous lui avons demandé, c'est probablement pour une des causes suivantes : ou parce que notre demande est inopportune, ou parce qu'elle est indigne, ou parce que l'orgueil s'emparerait de nous si nous étions exaucés, ou bien enfin parce que nous serions exposés à l'ingratitude.

## II.

Suite de la prudence, avec plusieurs avis et preuves qui la concernent.

Il n'est personne qui ne sache que les démons, les péchés et les troubles qui sont les mouvements désordonnés de l'âme, se retirent parfois de nous ; mais tout le monde ne sait pas de quelle manière cela se fait. Nous allons donc en dire deux mots. Les vices ne se retirent pas seulement des fidèles, mais aussi des infidèles, bien que souvent il en reste un : celui-là seul représente le démon qui le laisse comme le principe de tous les autres et pour remplir leur place ; car telle est sa malice et sa fatale puissance, qu'elles sont capables de s'attaquer aux élus eux-mêmes. Les vices ont une certaine façon de se séparer de l'âme. C'est lorsque leur aliment se consume au feu de l'Esprit-Saint, lorsqu'il a pénétré l'âme, ainsi que le bois se consume au feu matériel ; de sorte que la forêt étant déracinée, et l'âme étant purifiée, les vices demeurent réprimés, si nous ne les faisons pas renaître par notre négligence, ou notre orgueil, ou par des commerces illicites et des affections sensuelles.

Quelquefois aussi les démons s'en vont et nous laissent pour que, rassurés par leur départ et confiants dans la paix du Seigneur, nous nous endormions en lui, et qu'ainsi ils puissent nous attaquer à l'improviste et s'emparer de nouveau de notre pauvre âme. Je sais aussi que ces bêtes féroces ont coutume d'user d'une autre ruse, lorsque l'âme est habituée à mal vivre ; parce que alors elle s'arme contre elle-même et devient son propre ennemi par la force de la coutume. Nous en avons un exemple frappant dans les enfants à la mamelle qui, par l'habitude qu'ils ont du sein, se mettent à téter le doigt qu'on leur présente.

J'ai connu une certaine tranquillité d'âme qui provenait d'une grande pureté et d'une grande simplicité ; car c'est avec justice que l'on attend le secours du Seigneur, puisqu'il sauve ceux dont le cœur est droit, *Ps. vii, 40*, et qu'il les délivre de beaucoup de maux

à leur insu , de même qu'il arrive aux enfants d'être nus sans qu'ils le sentent. La malice est un péché qui se rencontre dans notre nature , bien qu'elle ne s'y trouve point naturellement ; Dieu n'a pas créé les vices, mais les vertus. Et parmi ces vertus il y a la compassion ou l'aumône, qui existe aussi chez les Gentils ; il y a de plus la charité, par laquelle nous entendons l'amour naturel que possèdent aussi les animaux privés de la parole, qui, parfois, se témoignent du sentiment sur la mort les uns des autres ; puis, la fidélité que les hommes se gardent entre eux ; la confiance dont les navigateurs, les créanciers et les malades qui prennent des remèdes font preuve, en plaçant leur espérance dans l'avenir. La charité est une vertu naturelle en nous, comme il a été dit plus haut. Or, le lien et le complément de la loi de Dieu consistent dans la charité ; donc, ce lien et ce complément ne sont pas étrangers à notre nature, bien que l'opération de la grâce divine soit nécessaire. Que ceux-là donc qui s'excusent de ne pas pratiquer la vertu en alléguant des impossibilités, soient remplis de confusion.

Je confesse que les vertus suivantes sont au-dessus de la nature : la chasteté, l'humilité, la prière, les veilles, les jeûnes, l'apaisement de la colère et une continelle componction. Quelques une de ces vertus dépendent des hommes ; d'autres, des anges. D'autres, enfin sont réservées surtout à Dieu, qui est le Verbe et la sagesse éternelle, et à ce titre le dispensateur de toutes.

Règle générale, entre deux maux il faut ehoisir le moindre, et entre deux biens s'attacher au plus grand. D'où il suit que si, lorsque nous sommes en prière et que nos frères ont besoin de nous, nous nous voyons dans la nécessité d'opter entre la prière et la charité, nous devons plutôt abandonner la première pour nous attacher à la seconde ; car la prière est une vertu particulière, tandis que la charité embrasse toutes les vertus.

Lorsque j'étais jeune, j'arrivai un jour dans un château, et, me trouvant à table, je me sentis bientôt assailli de deux tentations, celle de la vanité et celle de la gourmandise. Mais redoutant le fils de la gourmandise, je me tournai du côté de la vanité, en admettant que je ne dusse point vaincre un vice par l'autre ;

car j'ai remarqué souvent que l'esprit de gourmandise a coutume, chez les jeunes gens, de triompher de l'esprit de vanité, comme cet âge paraît le comporter.

Chez les hommes qui vivent dans le monde, la convoitise est le principe de tous les maux ; chez les religieux, c'est la gourmandise. On trouve parfois dans les hommes spirituels certains défauts honteux qui, par une merveilleuse disposition de Dieu, sont demeurés en eux, pour qu'en se reconnaissant coupables de pareilles bassesses, ils puissent mériter de sûrs trésors d'humilité qu'on ne leur ravira point.

Il est difficile que l'homme indépendant acquière, dès le principe, la véritable humilité, bien que rien ne soit difficile à Dieu ; nous voyons par expérience, que ceux qui, sans le secours d'un maître et par leurs seules forces, veulent apprendre une science, s'égarer dans ce qu'ils font et qui portent plutôt l'apparence des choses que leur réalité.

Les Pères ont fait consister surtout la vie active en deux choses, et cela avec raison : d'abord, dans la mortification des appétits et des plaisirs, ce qui convient à la vertu de tempérance ; en second lieu, dans l'humilité et l'obéissance, qui sont le soutien de cette vie.

Il y a aussi deux sortes de repentir : l'un qui efface le péché par la douleur de la contrition ; l'autre qui fait naître en nous l'humilité par l'aveu de nos misères et de nos faiblesses. Il appartient aux cœurs compatissants de donner à quiconque leur demande ; il est plus miséricordieux de secourir ceux qui ne nous demandent pas. Mais ne rien réclamer à ceux qui nous ont dépouillés contre notre gré, lorsque nous pourrions le faire, c'est là le propre de ceux qui sont déjà maîtres de leurs passions. Dans toutes nos perturbations, dans nos vices comme dans nos vertus, ne cessons jamais de nous examiner et de rechercher avec soin dans quel état nous sommes, et à quel degré : au commencement, au milieu ou à la fin.

Toutes les attaques dirigées contre nous par le démon, proviennent de l'une de ces trois causes : la soif des plaisirs, l'orgueil et l'élévation du cœur, ou l'envie de l'esprit malin. Ceux

qui sont en butte à la dernière, sont très-heureux. Ceux qui le sont à la seconde sont très-malheureux. Mais ceux exposés à la première y persévèrent ordinairement jusqu'à la fin sans profit, en devenant les hôtes assidus du plaisir.

Il y un état intérieur, ou pour mieux dire une vertu que l'on nomme résignation, don divin par lequel celui qui le possède, ne craindra ni ne fuira les épreuves. C'est cette vertu qui a fortifié et armé les âmes des saints martyrs, lorsqu'ils enduraient si courageusement les tourments et qu'ils les méprisaient

Autre chose est la garde des pensées, autre chose la garde de l'âme. Elles diffèrent autant l'une de l'autre que l'orient de l'occident; car la première consiste à séparer les bonnes pensées des mauvaises, pour chasser celles-ci et garder celles-là; tandis que la seconde consiste à préserver l'âme de toute affection désordonnée et de toute distraction, en la tenant toujours ou presque toujours tellement élevée et fixée en Dieu qu'elle ne donne occasion à aucun de ces dangers.

Autre chose aussi est de prier contre les mauvaises pensées, autre chose de lutter contre elles, et autre chose enfin de les rejeter et de les mépriser. Celui qui disait : « Venez à mon aide, ô mon Dieu : hâtez-vous, Seigneur, de me secourir, » et autres choses semblables, faisait la première de ces choses. Celui qui disait : « Je ferai entendre des paroles de contradictions à ceux qui se déchaîneront contre moi, » *Ps. cxviii, 42*; et ailleurs : « Vous nous avez mis, Seigneur, en contradiction avec nos voisins, » *Ps. lxxix, 6*, faisait la seconde. Mais celui-là fait la troisième qui dit : « Je me suis tu et je me suis humilié, j'ai mis une garde à ma bouche dans le temps que le pécheur s'élevait contre moi, » *Ps. xxxviii, 1, 2*; ou bien : « Les superbes agissaient avec beaucoup d'injustice à mon égard; mais je ne me suis point détourné de votre loi. » *Ps. cxviii, 51*. La première des trois profite à la seconde, qui ne se tient pas pour assez forte par elle-même; mais elle ne peut pas repousser toujours l'ennemi aussi bien qu'elle. Quant à la troisième, elle met en déroute et fait fuir tous les ennemis.

Il paraît contraire à la nature qu'une substance spirituelle soit

limitée et enfermée dans un corps ; mais il n'y a rien d'impossible au Créateur. De même que ceux qui ont l'odorat très-développé reconnaissent de suite quand quelqu'un porte sur lui des parfums, malgré le soin qu'il prend à le cacher, de même l'âme pure ne peut s'empêcher de goûter la suavité divine. Il n'est pas donné à tous de jouir de cette bienheureuse paix accordée aux âmes parfaites, bien qu'il soit permis à toutes de se sauver et de se réconcilier avec Dieu.

Qu'ont-ils à voir avec vous, ces enfants étrangers, — que l'on nomme hérétiques, — qui ont la prétention de scruter la distribution que Dieu fait de ses grâces et de ses dons, de ses lumières et de ses révélations, en murmurant qu'il a des égards pour certaines personnes plutôt que pour d'autres ? Il est facile de reconnaître que ce sont les enfants de l'orgueil ; car ils se mêlent de juger Dieu, sans faire attention que là où il n'y a point d'obligation, mais des dons purs et simples, il n'y a pas de distinction et de privilège pour les personnes.

Souvent l'esprit de convoitise et d'avarice simule l'humilité pour obtenir par là ce qu'il désire. C'est ainsi que l'esprit de vanité nous pousse aussi à faire l'aumône pour en obtenir de l'honneur, et que l'esprit de fornication nous entraîne pour nous faire trouver des occasions de pécher. Quelques-uns prétendent que les démons se combattent entre eux ; moi, je dis qu'ils sont tous armés et conjurés pour notre perte. Tous nos actes intérieurs et extérieurs doivent être précédés de deux choses : d'un grand désir et d'un ferme propos, — que nous obtenons par la grâce de Dieu.

Si toutes choses ont leur temps, comme dit l'Écclésiaste, *Eccle. iii, 1*, à plus forte raison les choses spirituelles et les exercices sacrés. Et pour cela examinons avec soin ce qui doit se faire en chaque temps.

D'abord, pour ceux qui combattent, il y a un temps pour le repos et un temps pour la lutte, afin que les combattants ne se fient pas trop à leur habileté. Il y a un temps pour les larmes et un temps pour la sécheresse du cœur ; temps pour la soumission et l'obéissance, et temps pour s'emparer du gouvernail et com-

mander ; temps pour jeûner et temps pour se fortifier ; temps pour faire la guerre au corps, notre ennemi, et temps pour mortifier l'ardeur de nos passions ; temps pour les tempêtes de l'âme, temps pour la sérénité de l'esprit ; temps pour les tristesses du cœur, temps pour les joies spirituelles ; temps pour enseigner, temps pour apprendre ; temps où Dieu permet les chutes et les abaissements pour guérir notre orgueil, et temps où il conserve l'âme dans sa pureté à cause de son humilité ; temps pour le recueillement et la retraite, temps pour la distraction, — pourvu qu'elle ne soit pas mondaine ; — enfin, temps pour prier avec ferveur, et temps pour se consacrer au service divin sans aucune feinte.

C'est pourquoi ne cherchons pas à prévenir par notre orgueil ce qui ne peut arriver qu'en son temps. Ne désirons pas la chaleur en hiver, ni la moisson au moment de la semence ; car, encore une fois, il y a un temps pour le labeur et un temps pour recueillir les grâces ineffables, sans quoi nous serions déçus dans nos espérances lorsque le temps serait venu.

Il en est qui, par une faveur spéciale de Dieu, reçoivent la récompense de leurs travaux avant de les avoir accomplis ; d'autres la reçoivent en les accomplissant ; d'autres après les avoir accomplis ; d'autres enfin à la mort seulement. Il y a ici une raison bien légitime pour se demander laquelle de ces quatre catégories de personnes est la plus humble ; d'un côté, celui qui travaille le moins, de l'autre celui qui travaille le plus, ont chacun des motifs pour s'humilier davantage.

Il y a une sorte de désespoir qui provient de la multitude des péchés et du poids de la conscience, et aussi d'une insupportable tristesse, qui précipitent l'âme dans l'abîme du désespoir ; et une autre sorte qui naît de l'orgueil et de la présomption, lorsqu'ils nous font croire que nous ne méritons pas les maux et les épreuves auxquels nous sommes soumis, alors que ces épreuves et ces maux sont au-dessous de ce que nous devons éprouver.

Celui qui examinerait avec soin la nature de ces deux états trouverait que le second nous livre à tous les genres de vice, tandis que le premier nous fait trouver notre perte dans l'exercice même de la vertu ; car, pour ne pas envisager la con-

trition comme nous le devrions, nous nous exposons au naufrage dans le port, ce qui est déplorable. On remédie à l'un de ces maux par l'espérance et la mortification, à l'autre par l'humilité et la réserve à l'égard du prochain.

Nous ne devons ni nous étonner ni nous troubler, comme d'une chose nouvelle, lorsque nous rencontrerons certaines personnes dont les œuvres ne sont pas d'accord avec les paroles; car nous ne devons pas nous enorgueillir en jugeant le prochain; l'antique serpent fut chassé du ciel pour avoir péché par orgueil. Conformez-vous à cette règle de vie et à ce principe dans toutes vos pensées et vos actions, qu'il s'agisse ou non de l'obéissance, d'une œuvre extérieure ou intérieure, pour savoir si ce que vous faites est selon Dieu. Lorsque vous vous appliquez à une bonne œuvre et qu'en la mettant en pratique vous ne voyez pas grandir votre humilité, conjecturez qu'elle n'est pas entièrement dans les vues de Dieu. C'est un signe pour ceux qui débutent; pour ceux qui sont déjà avancés, ce sera peut-être la preuve que les épreuves et les tentations cessent ou diminuent; pour ceux qui ont atteint la perfection, c'est la preuve de l'abondance et de l'accroissement de la lumière divine.

Les choses de peu d'importance ne le sont pas aux yeux de ceux qui sont véritablement grands, comme il arrive pour les péchés véniels; tandis que celles qui occupent beaucoup de place dans l'estime des petits, ne sont pas grandes en réalité.

Lorsque le ciel est dégagé des nuages, nous voyons plus à découvert les splendeurs du soleil. De même, lorsque notre âme est libre de ses péchés et des ténèbres des passions, elle participe à la divine lumière.

Telle chose est un péché, telle autre une oisiveté, telle autre une négligence, telle autre un vice, telle autre une chute. Le péché est la violation de la loi de Dieu par pensées, par paroles ou par actions. L'oisiveté consiste à ne pas vouloir travailler à la vigne du Seigneur. La négligence est la faiblesse et la tiédeur dans nos actes. Le vice est le péché public et scandaleux. La chute c'est le désespoir ajouté au péché, c'est le dernier de tous les maux.

Il y en a qui sont grands admirateurs du miracle et sont ravis des grâces gratuitement données, sans faire attention qu'il est d'autres faveurs plus précieuses, telles que la charité et l'humilité, sans compter les autres vertus semblables, d'autant plus sûres et plus solides qu'elles sont plus cachées.

L'homme héroïque, parfaitement purifié, s'il ne voit pas à découvert l'âme de son prochain, n'en comprend pas moins les dispositions, selon ce qui est écrit : « Comme on voit reluire dans l'eau le visage de ceux qui s'y regardent, ainsi les cœurs des hommes sont découverts aux hommes prudents. » *Prov. xxvii, 19*. Ceux qui cheminent dans la voie de la perfection conjecturent même ce qui s'y passe, car il est aussi écrit : « Le vêtement du corps, le ris des dents et la démarche de l'homme font connaître ce qu'il est. » *Eccli. xix, 27*.

Il ne faut souvent qu'une étincelle pour enflammer toute une forêt, et une petite fissure met à sec une cuve de vin. Un faible vice ou une occasion de pécher fait de même : témoins les ravages opérés dans David par la vue de Bethsabée. Il arrive souvent que le repos et le soin du corps, loin de réveiller les ardeurs de la concupiscence, favorisent la vertu et la haine de l'amour sensuel; tandis que souvent aussi les épreuves et les macérations donneront lieu aux désirs de la chair; et cela, pour que nous puissions bien voir que nous ne devons point nous confier en nous, mais en Dieu, qui possède les secrets de nos mortifications. Il est vrai de dire que ces deux moyens peuvent être aussi une ruse du démon pour nous faire abandonner le jeûne et prendre soin de notre corps.

Lorsque nous nous sentirons animés selon Dieu, ne nous livrons pas sans réserve; car rien n'est plus propre que cette confiance à changer la charité et à la convertir en haine. La vue de notre âme est spirituelle, belle et brillante, surpassant toutes les formes créées après celles des anges; d'où il résulte que même les hommes vicieux, pourvu qu'ils ne soient pas engloutis dans les fanges de la concupiscence, se laissent séduire par la charité des bons et s'attachent ainsi à la beauté de leurs âmes et de leurs vertus, au point de se convertir à Dieu.

Il n'y a rien de si contraire que la matière à la nature divine ; nous devons comprendre combien notre chair est en opposition avec notre esprit, et les affections sensuelles avec les aspirations intellectuelles.

La trop grande application aux choses extérieures fait que les hommes du monde sentent moins l'influence divine et en profitent moins ; elle empêche les religieux de participer aux lumières d'en haut. Les imparfaits jugent de la présence de Dieu en eux par les épreuves et les souffrances corporelles ; mais ceux qui ont atteint à la perfection en jugent par la présence de l'Esprit-Saint et l'accroissement de sa grâce.

Lorsque nous nous couchons pour prendre du repos, l'esprit impur vient nous décocher les flèches de ses tentations, pour nous empêcher de nous lever et de recourir aux armes de la prière contre les mauvaises pensées dont notre sommeil sera peuplé !

Parmi les esprits malins il en est un précurseur des autres qui nous attaque ainsi à notre réveil, de manière à empoisonner la première de nos pensées. Mais vous, donnez au Seigneur les prémices de votre journée, parce qu'elle appartiendra à celui qui l'aura occupée le premier.

Un serviteur de Dieu me dit un jour une parole remarquable et digne d'être rapportée. Dès le matin, me dit-il, je sais quelle sera toute ma journée ; me donnant à entendre par là que, si nous accomplissons les exercices spirituels de cette heure, toutes les autres s'en ressentent, et que le contraire résultait de la négligence.

Nombreux sont les chemins de la vertu et de la perfection. D'où il suit que ce qui est contraire à l'un est salutaire à l'autre. Oui, la tentation qui triomphe de l'un couronne l'autre. Et, en supposant que l'intention de l'un et de l'autre fussent agréables à Dieu, il arrive trop souvent que celui qui a eu bonne intention dans le principe a fini par succomber.

Les démons nous tentent de toutes leurs forces pour nous faire parler ou agir selon nos désirs ; et, lorsqu'ils ne peuvent y réussir, pour se venger de notre victoire et de notre paix, ils nous poussent à louer Dieu et à le remercier avec un sentiment d'orgueil.

Ceux qui placent toute leur joie dans les choses du ciel, y reviennent aussitôt et le mieux possible, lorsqu'ils ont accompli les choses de la terre, qui les en avaient détournés. Au contraire, ceux qui s'attachent à la terre, retournent bientôt à ses jouissances, s'ils en ont été parfois distraits par les choses du ciel.

Il y a une créature qui reçut l'être de Dieu et fut placée dans une autre créature que nous appelons notre corps, et il est merveilleux de voir comment elle survit, après la mort, en dehors de celle où elle reçut l'être. Les bonnes mères enfantent de bonnes filles. C'est Dieu qui a créé ces mères ; car ce sont les vertus qu'il répand dans les âmes, qui donnent naissance aux bonnes œuvres, leurs filles spirituelles. Cette règle peut s'appliquer aux choses contraires, c'est-à-dire aux vices, dont l'auteur est celui auquel s'appliquent ces paroles : « Car il est menteur et père du mensonge. » *Jouan.* viii, 44. Moïse, ou pour mieux dire Dieu, par la bouche de Moïse, ordonne que les timides et les lâches n'aillent pas au combat, *Deut.* xx, 8, nous enseignant par là que personne ne doit faire au delà de ses forces, pour que la dernière erreur ne soit pas pire que la première, *Matth.* xxvii, 64 ; ce qui arrive surtout dans les tentations de la chair.

### III.

Suite de la même matière, où plusieurs avis et enseignements sont donnés pour l'intelligence des choses spirituelles, des ruses et des tromperies de l'ennemi.

Comme le cerf altéré soupire après les eaux du torrent, *Ps.* xli, 1. ainsi les véritables religieux désirent accomplir la volonté divine dans ce qui leur est prescrit ou interdit, et dans ce qui tient des deux, comme il arrive dans les choses qui sont conformes en partie à la règle et en partie ne le sont pas ; par conséquent dans celles qui sont accomplies imparfaitement et avec tiédeur. Cette matière est trop étendue et trop délicate pour savoir quelles sont les œuvres qui ne souffrent point de retard et s'exposent à la menace renfermée dans ces paroles : « Malheur à celui qui va diffé-

rant de jour en jour, » *Eccli.* v, 8 ; quelles sont celles qu'il faut accomplir lentement et avec prudence, selon ce qui est dit : « La guerre doit être conduite par la prudence, » *Prov.* xx, 18, et aussi selon ce conseil : « Que tout se fasse avec ordre et sagesse. » *1 Cor.* xiv, 40. Et ce n'est pas une des choses les moins difficiles d'apprécier rapidement, sans se tromper, les choses importantes ; car nous voyons le divin Prophète par la bouche duquel parlait le Saint-Esprit, prier souvent pour cela : « Seigneur, enseignez-moi à faire votre volonté, parce que vous êtes mon Dieu, » *Ps.* cxl, 2. Ailleurs il dit : « Conduisez-moi, Seigneur, dans la voie de votre vérité. » *Ps.* xxiv, 5. Et plus loin : « Enseignez-moi, Seigneur, la voie qui doit me conduire à vous, » *Ps.* cxli, 3 ; car j'ai élevé vers vous mon âme en la dégageant de toutes les préoccupations du siècle.

Que tous ceux qui désirent connaître la volonté de Dieu s'appliquent d'abord de toute leur force à mortifier la leur. Qu'ils prient avec simplicité et pureté ; qu'ils consultent humblement et résolument leurs pères ou leurs frères, pour s'en rapporter à leurs bons conseils comme à ceux de Dieu même, fussent-ils contraires à leurs opinions, et quand même ceux dont ils les reçoivent ne seraient point doués de l'esprit de perfection ; Dieu n'est point injuste au point de consentir à ce que des âmes innocentes et pures, qui se sont soumises au jugement du prochain, soient trompées. Ceux auxquels nous demandons conseil, fussent-ils muets et dépourvus de sagesse, l'Esprit n'en parle pas moins par leur bouche.

Ceux qui observent cette règle avec confiance et fermeté, sont remplis d'une grande et profonde humilité ; car, si le prophète Elisée prophétisa et révéla les mystères au son d'une harpe, *IV Reg.* iii, 15, combien est supérieur à cette harmonie l'esprit dont Dieu se sert pour se révéler aux humbles ?

Néanmoins il s'en trouve beaucoup qui, ne voulant pas suivre cette parfaite et facile voie, pour être plus contents d'eux-mêmes et se rendre compte par eux-mêmes de ce qui peut être plus agréable à Dieu, ont émis différentes opinions sur ce sujet. Il est vrai que le champ des interprétations est immense ; mais l'hu-

milité laisse une grande charge à ceux qui sont chargés de nous diriger, et nous donne, malgré notre infirmité, la sagesse dont nous avons besoin pour ne pas errer.

D'autres, désirant savoir la conduite à tenir en pareil cas, s'appliquèrent d'abord à séparer leur volonté de toute espèce d'affection, pour ne point pencher d'un côté plutôt que de l'autre, et ne pas plus tenir compte du oui que du non; présentant au Seigneur leur âme ainsi dépouillée de tout lien, dans une ardente prière, ils parvinrent au bout d'un certain temps à découvrir ce qui était plus conforme à sa divine volonté, soit par une secrète inspiration, soit par la liberté acquise en rejetant leurs opinions personnelles.

D'autres arrivèrent à connaître cette divine volonté par les obstacles et les oppositions qu'ils rencontrèrent sur leur chemin et qu'ils considérèrent comme un signe certain, conformément à ce que dit l'Apôtre : « Nous avons eu le dessein de venir vous trouver une et deux fois, mais Satan nous en a empêchés. I *Thess.* II, 18. D'autres, au contraire, en ont ainsi conjecturé par les choses favorables et heureuses qui leur arrivaient. Dans tous les cas, Dieu a pour habitude d'aider et de favoriser celui qui est disposé à faire ce qu'il doit.

Celui qui possède Dieu au dedans de lui-même et jouit des splendeurs de sa lumière, est instruit par lui de ce qu'il doit faire dans les choses qui réclament de la promptitude, aussi bien que dans celles qui souffrent le retard, bien que le moment ne soit point certain et déterminé. Mais si l'on flotte longtemps dans ses déterminations et dans ses jugements, c'est une grande preuve que l'on manque de lumière et que l'on est esclave de quelque vanité. L'injustice est loin de Dieu; il ne ferme point la porte à ceux qui l'appellent humblement.

Nous devons toujours et en toutes choses examiner nos intentions en présence de Dieu, aussi bien pour les affaires pressantes que pour celles qui se peuvent retarder, parce que tout ce que nous faisons purement par amour de Dieu, en dépouillant notre cœur de toute mauvaise inclination et de toute impureté, sera considéré comme parfait, alors même que cela ne le serait pas.

L'investigation des choses qui sont au-dessus de nous n'a pas d'ordinaire de bons résultats. Les jugements de Dieu sur nous sont secrets. Par une merveilleuse disposition, il nous cache souvent sa divine volonté, prévoyant bien que si nous la connaissions nous ne nous y soumettrions pas et que nous aggraverions ainsi notre faute.

Le cœur droit et dirigé vers Dieu est dégagé de la variété des choses, c'est-à-dire de leur instabilité et de leur fausseté ; il marche plus sûrement dans la nacelle de l'innocence. Il y a des âmes fortifiées par l'amour de Dieu et par l'humilité du cœur, qui entreprennent quelquefois avec joie des choses paraissant au-dessus de leurs forces, telles que les abstinences, les veilles et les prières de trop longue durée. Il y a aussi des cœurs orgueilleux qui entreprennent ces mêmes choses, non avec l'esprit de Dieu, mais en vue de la gloire humaine. Or l'intention des démons est de nous pousser à ces épreuves qui excèdent nos forces, pour qu'en ne pouvant atteindre à notre but, nous nous rebutions et que nous en arrivions à abandonner ce que nous pouvons faire, et devenions ainsi la risée de nos ennemis.

J'ai vu des personnes au corps et à l'esprit faibles qui, en considérant le nombre de leurs péchés, entreprenaient beaucoup plus qu'elles ne pouvaient faire, et auxquelles je disais que Dieu n'appréciait pas tant la pénitence par la multitude des épreuves que par l'étendue de l'humilité.

Que de fois la trompeuse persuasion de quelques-uns a été cause de grands maux ! Que de fois la fréquentation assidue des méchants, que de fois l'âme perverse n'a-t-elle pas été pour elle-même un sujet de perdition ! Celui qui échappera à ces deux premiers dangers sera peut-être délivré du troisième. Mais celui qui est déjà tombé dans celui-ci, sera toujours pervers ; car il n'y a pas de lieu plus sûr que le ciel, et cependant Lucifer y pécha.

Séparons-nous donc de tous ceux qui nous combattent dans de mauvaises intentions, qu'ils soient infidèles ou hérétiques, après les avoir avertis une et deux fois, selon le conseil de l'Apôtre. *Tit.* III, 10. Mais ne cessons jamais de faire le bien à ceux qui doivent connaître la vérité. Usons des uns et des autres pour

notre propre bien ; des uns pour l'exercice de la pénitence, des autres pour celui de la miséricorde.

Celui-là fait un mauvais usage de la raison qui, en voyant les vertus des saints dépasser les bornes de la nature, désespère de lui-même ; car elles devraient lui profiter par l'un de ces deux motifs : ou pour l'encourager à imiter leur sublime courage, ou pour lui révéler clairement sa fragilité par la vertu de la sainte humilité.

Parmi les mauvais esprits il s'en trouve de plus mauvais, qui nous conseillent de ne pas commettre le péché seuls, afin de nous rendre dignes de plus grands châtimens. Quelqu'un apprend-il le mal d'un autre, si celui-ci fait un retour sur lui-même, se repent et se convertit, sa pénitence ne peut point servir à effacer la faute de celui qu'il a perdu.

La malice des démons est immense et si profonde, que bien peu peuvent en approfondir les secrets. De là vient que, tout rassasiés que nous sommes, nous veillons souvent comme si nous étions à jeun ; et qu'au contraire en jeûnant et en vivant de privations, nous sommes tristement vaincus par le sommeil. Retirés dans la solitude, nous sommes insensibles et tièdes ; et, réunis aux autres, nous avons souvent des sentiments de componction. Affaiblis par les privations, nous sommes tentés pendant notre sommeil ; et, nageant dans le bien-être, nous nous reposons tranquillement. Il nous arrive enfin à jeun d'être sans raison et sans cœur, et, après avoir bu, d'être allègres et pleins de sensibilité.

Que celui qui possède la vertu et la grâce du Seigneur, enseigne ces choses à ceux qui manquent de lumière ; car jusqu'à présent nous avons été incapables de les comprendre. Cependant nous croyons que ces changements et ces perturbations ne proviennent pas toujours du fait des démons, mais souvent de la nature du tempérament, et de cette matière vile et impure qui nous est échue, je ne sais comment, en partage.

Pour discerner tous ces phénomènes, si difficiles à vérifier, prions Dieu toujours sincèrement ; et si, après avoir prié, nous continuons à remarquer ces mêmes phénomènes, c'est une

preuve qu'ils ne procèdent point des démons, mais de notre nature.

Souvent aussi la divine Providence veut nous faire du bien en humiliant notre orgueil par toutes sortes de moyens. C'est une chose grave de vouloir sonder avec curiosité l'abîme des jugements de Dieu ; car tous les esprits curieux naviguent dans la nacelle de l'orgueil. Mais, malgré cela, il est beaucoup de choses que nous sommes poussés à dire par la faiblesse d'autrui.

Un homme sage demanda à quelqu'un pourquoi le Seigneur, connaissant d'avance la chute de certains hommes, les avait enrichis de si grands dons. Ce à quoi celui-ci répondit : Le Seigneur a agi ainsi pour rendre plus prudents les hommes spirituels et montrer par là notre libre arbitre, qui peut franchir toutes limites, et pour enlever toute excuse au jour du jugement à ceux qui sont tombés de la sorte.

La loi ancienne, moins parfaite, dit à l'homme : « Prenez garde à vous. » *Eccli.* xiii, 16. Mais le Seigneur nous a recommandé dans l'Évangile ce code parfait, de prendre garde à nos frères, en ces termes : « Si votre frère a péché contre vous, allez lui représenter sa faute en particulier entre vous et lui, etc. » *Matth.* xviii, 15. Si votre admonestation est pure et humble, faites ce que le Seigneur vous commande, surtout dans les choses qui vous sont possibles. Mais si vous n'êtes pas encore arrivé à ce degré, exécutez au moins soigneusement ce que la loi vous prescrit. Et ne vous étonnez pas si vous voyez qu'à cause de vos réprimandes vos grands amis deviennent vos ennemis ; car ils sont des instruments dont le démon se sert pour faire la guerre à ceux qui accomplissent leur devoir.

Je suis grandement surpris de voir comment, en considérant Dieu comme un être tout-puissant et ses anges comme les auxiliaires de sa grâce, tandis que nous jugeons le démon comme l'instigateur du vice, nous sommes si légers et si faciles à nous laisser envahir. Je ne veux ni ne puis traiter ce sujet avec plus d'étendue.

Si toutes les choses créées conservent leur propre nature et persévèrent dans l'état où elles ont été créées, comment, selon ce

que dit le grand théologien Grégoire, suis-je divin d'un côté et de l'autre matière? Si donc quelque créature se trouve dans un état différent de celui qu'elle a reçu en principe, comme il arrive à l'homme souillé du péché originel, elle doit désirer insatiablement de retourner à sa nature. Chacun doit s'efforcer par tous les moyens et de toute son ardeur, d'élever cette matière pour la placer sur le trône de Dieu. Et que personne ne cherche à s'excuser sur la difficulté de l'ascension; car la voie est tracée et la porte est ouverte à tous par le Christ au moyen de sa passion et de son ascension. Il nous a enseigné la foi, il nous a donné l'espérance; et d'innombrables saints nous ont précédés. Le récit des vertus de nos pères spirituels enflamme nos âmes et les excite à l'amour de Dieu; leur enseignement nous fait désirer de les imiter.

La prudence est un flambeau dans les ténèbres, le guide de ceux qui sont égarés et la lumière des aveugles. L'homme prudent est une source de santé et un destructeur du mal. L'étonnement des hommes pour les petites choses provient de deux causes : ou de leur grande ignorance, ou du désir qu'ils ont de se conserver humbles; ce qui les porte à louer et glorifier les œuvres du prochain.

Travaillons de toutes nos forces, non-seulement à résister aux démons, mais encore à les attaquer; car celui qui résiste frappe, mais il est frappé; tandis que celui qui attaque, poursuit toujours l'ennemi en vainqueur. Celui qui triomphe du péché, triomphe du démon; et, s'il cache ses vertus sous l'apparence du vice, il trompe ainsi l'ennemi et devient invincible.

Un des religieux fut une fois injurié par un autre, et bien qu'il n'en éprouvât aucune émotion, il se mit à prier mentalement et à pleurer, déguisant sagement par là la tranquillité de son âme. Un autre religieux qui n'aspirait point au premier rang, laissa croire qu'il y tenait. Mais qui traduira par des paroles la chasteté de celui qui ne craignit pas de se laisser soupçonner, en entrant dans un lieu public pour y convertir une mauvaise femme? Ils durent s'observer avec le plus grand soin pour ne pas se laisser tromper par le démon au lieu de le tromper. C'est de ceux-là

sans doute que l'Apôtre a dit : « Comme des séducteurs, quoique sincères et véritables. » II *Cor.* VI, 8.

Si quelqu'un désire offrir au Christ un cœur chaste et un corps pur, il doit s'appliquer de toutes ses forces à mortifier sa colère et à garder l'abstinence; car sans ces deux vertus toutes nos œuvres sont frappées de stérilité.

#### IV.

Suite du sujet de la prudence; plusieurs avis qui concernent cette vertu.

De même que les effets de la vue sont différents, de même les clartés produites dans l'âme par la vertu de ce soleil spirituel qui illumine tout, sont aussi variées qu'abondantes. En effet, autre chose est la lumière qui provoque en notre âme les larmes matérielles; autre chose celle qui nous excite aux larmes spirituelles; autre celle qui pénètre par les yeux du corps; autre celle qui pénètre par les yeux de notre âme; autre celle qui éclaire pour nous la parole divine; autre celle qui luit en nous pour nous réjouir spirituellement; autre la lumière de la solitude, autre celle de l'obéissance; autre enfin, cette singulière clarté qui par sa propre vertu élève l'âme au-dessus d'elle-même, et l'unit au Christ d'une manière si profonde et si intime qu'elle devient incompréhensible.

En cherchant la raison de chacune de ces lumières, je dis que la première produit son effet dans l'homme, lorsque le repentir qu'il éprouve de la grandeur de ses fautes, se résout en larmes extérieures; la seconde, lorsqu'il considère la multitude des bienfaits et des promesses de Dieu, et qu'il s'excite par là à la piété et à l'amour.

La troisième nous éclaire, lorsqu'en admirant la merveilleuse organisation de ces unions, la beauté et l'harmonie de toutes les créatures, nous nous élevons à la contemplation du Créateur, comme le prophète Isaïe nous le conseille par ces paroles : « Elevez les yeux au ciel et admirez celui qui a créé toutes ces merveilles, » *Isa.* LI, 6; la quatrième, lorsqu'en considérant la grandeur et la pureté des substances intellectuelles, et surtout de celle

qui les surpasse infiniment, et que nous appelons Dieu, nous nous élevons à la contemplation de la majesté et de la souveraineté divines.

La cinquième nous pénètre de l'intelligence des choses de la foi et des divins mystères par la parole sainte, la prédication et l'enseignement. La sixième nous remplit d'une joie spirituelle par les divines inspirations et les mouvements intérieurs que nous ressentons. La septième nous donne celle qu'on éprouve par la quiétude et le repos de la solitude, en priant, en chantant, en méditant et en avisant. La huitième résulte de la soumission, cette joie des âmes réunies en communauté, qui se délectent dans les exercices et les œuvres de la sainte obéissance.

Vient enfin cette autre singulière clarté et cette joie qui élèvent l'âme au-dessus d'elle-même, pour l'unir au Christ d'une manière secrète et ineffable. C'est ce qui arrive, quand elle est touchée d'un fervent amour et remplie d'une clarté spirituelle, qui l'absorbent et la transforment tellement en Dieu qu'elle s'efface et disparaît tout entière dans la source de sa lumière resplendissante et de sa gloire infinie. Voilà comment elle parvient d'une façon ineffable et pleine de béatitude à se reposer, à s'endormir et à se délecter dans son Créateur; comment elle parvient à la science de la mystique théologie, ou de la connaissance parfaite de Dieu, par la grâce de ce don suprême du Saint-Esprit, terme de tous les autres dons, que nous nommons sagesse et qui nous initie à la science divine en nous confondant dans sa sagesse et dans son amour.

Il y a des vertus, et au-dessus de celles-ci d'autres vertus mères parce qu'elles les produisent. C'est à ce but que l'homme prudent aspire. Dieu est le maître des vertus mères; l'homme dispose des autres. quoique Dieu et l'homme puissent aussi bien disposer des unes et des autres.

Gardons-nous de nous trop livrer au sommeil. lorsque nous venons de satisfaire un appétit charnel; ce serait la preuve d'une grande ignorance, et nous répandrions ainsi d'un côté ce que nous aurions ramassé de l'autre. J'ai vu, au contraire, de valeureux soldats de Dieu, qui, pour avoir trop satisfait leurs corps,

les leur firent payer chèrement en les forçant à veiller toute la nuit, pour leur apprendre par là à fuir les plaisirs matériels.

L'esprit d'avarice a coutume de tenter fortement ceux qui ne possèdent rien, et lorsqu'il ne peut en triompher, il leur suggère le désir d'assister des pauvres, et par ce moyen il parvient quelquefois à enchaîner ceux qui étaient libres et dégagés des affaires du monde.

Quand il nous arrive d'être attristés par nos péchés, songeons à la recommandation que le Seigneur faisait à Pierre, de pardonner soixante-dix fois sept fois. *Matth.* xviii, 22. Car il est certain que le Seigneur est plus fidèle que l'homme à cette loi de miséricorde.

Si, au contraire, nous nous enorgueillissons de nos mérites, souvenons-nous de cette autre sentence du Sauveur : « Qui-conque ayant gardé toute la loi, la viole en un seul point, est coupable comme l'ayant toute violée. » *Jacob.* ii, 10.

Parmi les démons, il y en a de plus méchants et de plus envieux qui abandonnent les saints de leur propre volonté, et ne les tentent pas pour ne pas leur donner des sujets de mérite et de récompenses, en leur livrant des combats où ceux-ci seraient vainqueurs.

Tout le monde sait que les pacifiques sont bienheureux ; car c'est le Seigneur qui le dit. *Matth.* v, 9. Mais j'ai vu des bienheureux qui n'étaient point pacifiques et qui semaient une discorde salutaire. En effet, deux personnes s'aimaient d'un amour illicite ; ce que voyant un homme sage et prudent, il se mit en travers et jeta entre eux la désunion. Il vainquit ainsi par la sagesse humaine la malice des démons et brisa le lien de la fornication qu'ils avaient préparé. Il est vrai de dire, que ni en pareil cas, ni dans d'autres semblables il n'est permis de mentir ; mais la source d'un pareil fait est louable, puisqu'il émane de la charité.

J'en ai connu d'autres qui, pour se conformer à un commandement, semblaient en enfreindre un autre ; témoins de vertueux jeunes gens qui s'aimaient d'un pur et chaste amour en Dieu, et qui, s'apercevant que leurs pères s'en scandalisaient,

convinrent entre eux de se séparer pour couper court au scandale.

La présomption est aussi opposée à la défiance que les fiançailles sont contraires aux funérailles ; et cependant telle est la malignité des démons, que souvent ils réunissent l'une et l'autre dans le même sujet ; de même qu'ils associent quelquefois l'avarice à la prodigalité.

Certains esprits malins ont coutume, au commencement de notre conversion, de nous interpréter les divines Ecritures. Ils en agissent surtout ainsi avec ceux qui sont atteints de vanité et qui sont avancés dans les sciences humaines, afin que les trompant peu à peu ils les entraînent dans l'hérésie et le blasphème. Nous pourrions nous en apercevoir au trouble qui s'empare de nous, à la joie désordonnée que nous éprouvons, lorsque ces inspirations nous arrivent.

Les uns reçoivent de Dieu le principe et la règle d'une bonne vie ; les autres en reçoivent aussi la fin. Or, la vertu correspond à une fin éternelle, qui est Dieu, selon la parole du Psalmiste : « J'ai vu la fin de toutes les choses les plus parfaites ; mais votre commandement est d'une étendue infinie. » Ps. cxviii, 96. En effet, s'il est d'infatigables et saints travailleurs qui, après s'être fortifiés dans l'exercice des vertus morales, passent à la pratique des vertus théologiques et des dons intellectuels, surtout de la sagesse ; si par ce moyen la sagesse ne leur fait jamais défaut ; si le Seigneur veille avec sollicitude sur nos débuts et avec amour sur nos triomphes, c'est que la possession de ce trésor doit être un bien infiniment précieux. En le poursuivant, nous ne cessons jamais de tendre à la perfection, de nous y élever progressivement.

Ne vous étonnez pas si quelquefois les démons nous inspirent de bonnes pensées pour s'y opposer ensuite ; ils veulent nous faire croire par là qu'ils connaissent nos cœurs, puisqu'ils les traitent selon la nature de leur état.

Ne soyez pas trop durs et trop sévères pour ceux dont la conduite négligée ne sera pas en rapport avec l'excellence de leurs enseignements ; car souvent l'imperfection des œuvres se rachète

par l'utilité de la doctrine. La perfection n'est pas donnée à tous. Les uns se font remarquer davantage par la parole ; les autres par les œuvres. Il en est bien peu qui réunissent les deux choses.

Dieu n'a point fait le mal et il ne l'a pas non plus créé. D'où il résulte que ceux-là se trompent qui ont dit qu'il y avait en nous des vices naturels. C'est nous qui, en abusant des facultés et des moyens naturels que Dieu nous a donnés, leur imprimons ce caractère mauvais. Par exemple, Dieu nous a donné la puissance d'engendrer et d'avoir des enfants. Or, nous usons de ce bienfait pour la honteuse satisfaction de nos sens. Il nous a aussi donné l'aiguillon de la colère pour nous stimuler contre l'antique serpent, et non pour en faire usage contre le prochain. Il nous a donné l'amour pour mériter les vertus, et nous nous en servons pour des vices dégradants. Notre âme est aussi douée du désir naturel de la gloire, non pas futile et vaine, mais véritable et souveraine ; du désir de la grandeur, mais pour soumettre et dominer les démons. Nous portons en nous le germe des joies saintes, et il nous est permis de nous féliciter du bonheur du prochain. Nous avons la mémoire des injures, mais des injures qui atteignent la vie de notre âme. Nous avons enfin reçu de la nature des appétits, mais non pour satisfaire et rassasier notre chair.

L'âme active et fervente provoque et défie les démons par ces moyens, et pour elle les couronnes se multiplient avec les tentations et les assauts : celui qui ne combat point ne sera pas couronné, II *Tim.* II, 5. Celui qui ne se trouble pas et ne faiblit point dans les événements qui se présentent, sera honoré et glorifié par les anges comme un guerrier courageux.

Le Christ est demeuré trois jours dans le tombeau, puis il est ressuscité. Celui qui triomphera trois fois ne mourra pas éternellement. Par ces trois fois nous entendons le commencement, le milieu et la fin de la tentation, c'est-à-dire de la vie. Celui qui triomphera jusqu'au bout vivra éternellement.

Lorsque le vrai soleil de justice qui s'est levé en notre âme vient à s'y coucher en nous dérobant la douce lumière de ses consolations, les ténèbres nous enveloppent aussitôt, et la nuit se

fait en nous. Nous trouvons tout sombre et lugubre; vainement nous cherchons une clarté; le ciel est de plomb, la terre nous paraît de fer, l'obscurité des passions, la confusion des pensées nous enveloppent tellement que nous sommes tentés de croire que nous avons perdu à jamais la grâce du salut.

Or, dans cette nuit, qui dure tant que se maintient l'obscurité de l'âme, nous sommes traversés par toutes les bêtes féroces qui hurlent et demandent à Dieu leur nourriture, c'est-à-dire par les passions brutales de la colère, de l'impatience, de l'indignation, de l'envie, de la crainte, qui par leurs cris s'efforcent de chasser loin de nous le bien commencé et réclament l'aliment qui les soutient et qui est le poison de nos âmes, en nous faisant offenser Dieu soit de fait ou de volonté, soit en pensées; car les pensées excitent et entretiennent nos passions.

Mais quand reparaît le soleil, cette joyeuse lumière de la divine consolation, grâce à la vertu de l'humilité, qui jette l'homme aux pieds de Dieu, après l'avoir convaincu de sa faiblesse par la triste expérience de l'adversité, aussitôt toutes ces bêtes féroces se réunissent et disparaissent pour aller se cacher au fond de leurs tanières, c'est-à-dire dans les cœurs des hommes charnels et sensuels. C'est alors que les démons disent : « Le Seigneur a fait de grandes choses en leur faveur. » Et nous leur répondrons : « Il est vrai que le Seigneur a fait pour nous de grandes choses, et nous en sommes remplis de joie, et vous en êtes confondus et humiliés. » *Ps. cxxv, 3.*

Le Seigneur, dit le prophète, montera sur un nuage léger, c'est-à-dire sur l'âme élevée dans les hautes régions et dégagée des appétits de la terre, et il entrera dans l'Égypte, ou bien dans le cœur qui était obscurci, et les idoles d'Égypte seront ébranlées devant sa face : idoles qui représentent les pensées impures de notre âme. *Isa. xix, 1.*

Si le Christ a voulu fuir la persécution d'Hérode, lui qui était tout-puissant, c'est pour enseigner aux hommes audacieux à ne pas s'exposer à des tentations et à des dangers manifestes. Ne placez pas le pied où il risque de glisser, et votre bon ange ne s'endormira pas. L'orgueil, l'ostentation et l'acharnement ont

coutume d'aller de concert, de même que la ronce a coutume d'être avec le buisson.

Vivons toujours dans la ferme résolution de ne jamais donner accès dans notre cœur aux pensées qui nous suggèrent que nous sommes quelque chose ou que nous sommes destinés à quelque chose. Et si, malgré cette surveillance, nous demeurons sous l'influence de telles pensées, c'est que nous pouvons nous considérer comme dépourvus de tout bien.

Faites bonne garde et cherchez constamment les indices et les preuves capables de vous faire découvrir vos défauts, et vous reconnaissez combien ils sont nombreux. Mais nous ne pouvons pas les découvrir parfaitement tant ils nous assiègent et nous paralysent, tant ils affaiblissent notre esprit, tant ils nous transforment par l'habitude et la possession; car ils nous paraissent alors tenir plutôt de la nature que de notre imperfection.

Le Seigneur regarde toujours la volonté et l'intention; mais dans sa bonté il considère aussi l'acte lorsqu'il peut s'accomplir. Assurément celui qui ne néglige rien des choses qu'il peut faire, est grand; mais celui qui s'efforce par humilité de faire plus que ses forces ne lui permettent, est plus grand encore. Il peut arriver que les démons, en nous empêchant d'exécuter certaines choses faciles et avantageuses, nous poussent à en entreprendre de plus difficiles et de plus élevées, afin que, ne pouvant les réaliser, nous abandonnions celles qui étaient dans nos moyens et que nous demeurions stationnaires.

Le chaste Joseph fut appelé bienheureux, non pour avoir manqué de tentations et de désirs charnels, mais pour avoir su se préserver du péché. C'est le cas de demander quand et comment on mérite la couronne en s'abstenant du péché. La réponse est courte : c'est en résistant à toutes les tentations et en fuyant toutes les occasions pour l'amour de Dieu. Autre chose est d'éviter les ténèbres, autre chose est de chercher le soleil de justice : c'est-à-dire, autre chose est de fuir le mal, et autre chose est de faire le bien uniquement par respect et amour pour la justice. L'aveuglement et l'ignorance sont cause du dérèglement de nos appétits. Ces appétits sont cause du péché, et le péché donne la

mort. Ceux qui ont perdu la tête pour avoir bu trop de vin recouvrent l'esprit en faisant usage de l'eau; de même ceux qui ont obscurci par le vice la lumière de leur intelligence la renouvellent par les larmes de la pénitence.

Autre chose est l'appétit désordonné des plaisirs du corps, autre chose est le trouble des pensées, autre chose l'aveuglement et l'obstination du cœur. On guérit la première de ces infirmités par l'abstinence; la seconde, par le repos de la solitude; la troisième, par l'obéissance et l'exemple du Christ, qui fut soumis pour nous jusqu'à la mort. *Philip. II, 8.*

De même qu'il y a deux opérations pour donner la couleur et la propreté aux vêtements, il y a aussi deux épreuves pour purifier les âmes. L'une, c'est le monastère ou la profession de la vie monastique : baptême spirituel où se lavent et s'épurent toutes les impuretés de nos âmes par les pratiques et les exercices de cette vie active. L'autre c'est la vie solitaire, qui, pareille à l'officine du teinturier, donne la couleur et la beauté à ceux qui, par les épreuves du monastère, ont purgé leurs âmes des appétits de la chair, du souvenir des injures, des fureurs de la colère : de telle sorte que la première de ces deux épreuves purifie l'âme par le travail; la seconde la perfectionne par le recueillement et la paix.

Quelques-uns prétendent que, si l'homme retombe dans les mêmes fautes, c'est défaut de pénitence sincère. Mais on pourrait leur demander si la preuve du repentir résulte de ce qu'il n'y est point retombé. Cela n'est pas une preuve rigoureuse; car, si l'homme ne retombe pas dans les mêmes péchés, il peut en commettre d'autres. C'est pourquoi personne ne doit se regarder comme sûr de lui-même, parce qu'il se trouve corrigé; ce n'est pas une preuve infaillible de sincère et véritable pénitence, mais seulement une forte présomption.

Nous devons rechercher la cause de nos rechutes, parfois dans l'oubli profond de la miséricorde et des bienfaits reçus, parfois dans l'illusion que l'on se fait sur la bonté de Dieu pour s'autoriser à pécher, et parfois dans le désespoir du salut. Et si l'on me trouvait trop rigoureux, j'ajouterais qu'il est très-difficile et

presque impossible de pouvoir triompher d'un ennemi qui nous a dompté par la force de l'habitude, bien que rien ne soit impossible à Dieu.

Il n'est pas moins important de se demander pourquoi notre âme, étant une créature spirituelle, ne peut voir les substances de la même nature qu'elle. Or cela doit résulter du lien merveilleux qui l'unit au corps et que celui-là seul peut saisir qui l'a établi. D'où il suit que l'âme ne comprend que par les sens et les images extérieures.

Un religieux très-versé dans les lettres me pria un jour avec instance de lui dire quels étaient les mauvais esprits qui enorgueillissaient l'homme, et quels étaient ceux qui l'humiliaient. N'ayant là-dessus aucune certitude et lui faisant part de mon ignorance, il me l'apprit en peu de mots : Je vais vous donner, me dit-il, un principe de discernement, et vous chercherez ensuite à vous éclairer sur le reste. Or, sachez que l'esprit de fornication, de colère et de paresse, n'a pas coutume d'enfler l'âme, mais de l'abattre, comme des vices dégradants ; tandis que l'esprit qui nous pousse à désirer de grandes richesses, des honneurs, des choses vaines, et à commettre des excès de paroles, ajoute un mal à un autre mal, c'est-à-dire l'orgueil au péché ; et dès lors nous sommes envahis par l'esprit qui nous fait juger témérairement le prochain et l'estimer peu.

Si, lorsqu'un religieux visite les gens du monde, ou qu'il en est visité, il sent son cœur pris de tristesse ; s'il n'en éprouve point la joie d'un homme dégagé de ces liens, qu'il soit assuré qu'il est possédé de l'esprit de vanité ou d'amour mondain. Appliquons-nous avant tout à examiner de quel côté vient le vent, s'il vient de l'esprit du bien ou de l'esprit du mal, pour que nous puissions tourner nos voiles dans la direction nécessaire. En effet, dans le premier cas il faut les livrer au vent, et dans le second il faut les serrer pour ne donner aucune prise.

Reprenez charitablement les anciens qui brillent par leurs vertus et leur science et qui ont rompu leurs corps aux exercices de la piété ; laissez-les prendre un peu de repos ; et prenez les jeunes qui ont gaspillés leur vie dans le péché, obligez-les à une conti-

nuelle mortification en leur représentant toujours les tourments des peines éternelles.

Il n'est pas possible, comme nous l'avons dit ailleurs, que nous obtenions de suite une victoire complète sur l'intempérance et la vanité. Nous ne pouvons non plus triompher de notre vanité en conservant notre intempérance; car souvent il arrive qu'une vanité fait place à une autre, surtout chez les novices. C'est pourquoi nous devons la combattre, non par l'intempérance, mais par l'abstinence. Il viendra un moment, et il ne tardera pas si nous n'y mettons pas obstacle, où le Seigneur abattra aussi ce vice à nos pieds.

Ceux qui reviennent à Dieu dans leur vieillesse ne sont pas exposés aux mêmes péchés que ceux qui ont été à lui dans leur jeunesse. Bien au contraire; c'est pourquoi les uns et les autres ont besoin de l'humilité, remède général et le plus efficace.

Ne vous troublez pas si je vous dis qu'il est peu d'âmes qui aient un cœur droit, entièrement exempt de malice, d'astuce et de feinte, surtout parmi celles qui sont obligées d'entretenir commerce avec les hommes, et qui pourraient, bien guidées, toucher à un port assuré et y vivre à l'abri des scandales et des troubles de la vie commune.

Il appartient aux hommes de guérir les luxurieux, aux anges de guérir les iniques; mais il est réservé à Dieu seul de changer les superbes. Et, bien qu'il ait pouvoir sur toutes choses, nous employons cette manière de parler pour faire voir les degrés de l'iniquité et la difficulté de remédier à ces maux. Ce sera quelquefois exercer une sorte de charité que de laisser le prochain, lorsqu'il est chez nous, faire sa volonté en tout et lui présenter un visage bon et réjoui. De même qu'il est vrai de dire qu'une bonne pénitence lave tous les péchés, de même elle détruit ce qu'il peut y avoir de bien, lorsqu'elle est faite avec orgueil, vanité ou imprévoyance.

Il faut une grande prudence pour savoir quand, pourquoi et comment nous devons combattre les vices, en quelles circonstances on doit les éviter et les fuir; car souvent il vaut mieux, connaissant notre faiblesse, tourner le dos pour ne pas suc-

comber dans la lutte. C'est pourquoi il importe que nous sachions qu'il y a des vices àpres de leur nature, comme la colère, l'envie, la rancune, la haine, le désir de la vengeance, l'impatience, l'indignation, l'amertume du cœur, la tristesse, la paresse et autres vices semblables. Il y en a d'autres, au contraire, qui sont agréables ; les péchés de la chair, par exemple, le manger, le boire, le jouer, le rire, le parler et autres plaisirs sensuels, qui, plus nous leur accordons notre attention, plus nous séduisent et nous empêchent d'avancer. Or, c'est en fuyant que nous devons les combattre, c'est-à-dire en évitant les occasions, en détournant les yeux, la pensée et le souvenir avec toute la promptitude possible. Mais il faut combattre avec les autres en étudiant-avec soin leur nature pour mieux les vaincre ; ces vices offrant moins d'attrait, il n'y a pas autant de danger à les heurter de front.

Examinons aussi attentivement quand et comment nous pourrions évacuer la colère par quelque purge amère, c'est-à-dire par la mortification des élans de notre cœur au moyen de la contrition. Attachons-nous à connaître quels sont les démons qui nous poussent à commettre des péchés qui nous humilient et des péchés qui nous exaltent, comme nous l'avons déjà dit ; quels ceux qui nous excitent à faire le mal sans déguisement ; quels ceux qui nous inspirent de le cacher sous des dehors de vertu ; quels ceux qui obscurcissent notre entendement par le nombre et le débordement des pensées criminelles, des désirs et des appétits déréglés ; quels ceux qui semblent l'éclairer pour le tromper, en se transfigurant en anges de lumière, ainsi qu'il arrive aux hérétiques ; et quels ceux qui nous laissent longtemps sans nous tenter pour nous endormir et nous surprendre ; quels les astucieux et les fourbes qui, sous une apparence de douceur et de bien, nous entraînent peu à peu au mal, danger d'autant plus difficile à reconnaître qu'il apparaît moins ; quels ceux qui nous portent à la tristesse ; quels enfin ceux qui nous poussent à la joie lorsqu'ils ne peuvent nous abattre par le premier sentiment.

Ne nous décourageons pas si dans le principe de notre conversion nous nous trouvons plus inclinés au vice ; car il est naturel qu'en se voyant abandonnés par la vertu nos mauvais instincts

nous livrent un dernier assaut; que les démons s'arment et sévisent avec plus de fureur, à ce moment, contre nous pour tâcher de reprendre leur bien; que nous trouvions difficile cette vie nouvelle du bien comparée à celle du mal que nous avons quittée : toutes choses dont il faut se rendre maître pour conquérir une paix entière. De plus, nous n'avions pu apprécier la cruauté des bêtes féroces qui se tenaient cachées dans les profondeurs de notre âme, parce que nous ne nous connaissions pas; mais depuis que nous avons commencé à nous voir à découvert, nous avons aussi commencé à nous détester et à nous trouver pires que lorsque nous vivions dans le monde; non point parce qu'il en est réellement ainsi, mais parce qu'alors nous nous ignorions.

Lorsque ceux qui s'approchent de la perfection se reconnaîtront vaincus par quelque faute légère, qu'ils s'appliquent avec soin à gagner cent fois plus qu'ils n'ont perdu pour réparer cet échec. De même que les vents se contentent quelquefois de rider légèrement la surface paisible de la mer, et d'autres fois la bouleversent dans ses profondeurs en élevant ses vagues jusqu'aux cieux; de même vous devez comprendre l'action des esprits de ténèbres. Dans le cœur de ceux qui sont habitués au vice ils soulèvent la vague des passions et déchainent la tempête; mais pour ceux qui sont en voie de progrès ils se contentent de rider l'onde du cœur et d'altérer à peine leur paix intérieure. Ainsi, ce qui fait que ces derniers peuvent aisément reconnaître le changement produit, c'est qu'ils continuent à jouir de la paix et de la tranquillité accoutumées, qui permettent à la raison de diriger ses jugements. En effet, le partage des âmes parfaites est d'apprécier l'intention des démons, la volonté de Dieu et les dispositions de la conscience; car les démons se gardent bien de nous attaquer dans le principe par des tentations ouvertement criminelles. C'est pourquoi cette matière est très-obscur et très-difficile à préciser.

## CHAPITRE XXVII.

*Court résumé de ce qui précède.*

Il est fait dans ce chapitre une rapide récapitulation de tout ce qui a été déjà dit. On y voit comment la foi, l'espérance et la charité sont le principe des trois parties du renoncement dont il a été traité au commencement de ce livre. Il est aussi parlé des relations que les vertus et les vices ont entre eux; puis des rapports des choses spirituelles avec les choses naturelles. A la fin, il est établi une échelle de tous les degrés des vertus, en commençant par la connaissance de Dieu jusqu'au dernier échelon, qui est le complément de la charité et de la bienheureuse quiétude.

La foi vive et solide est mère du renoncement, parce qu'en nous représentant l'excellence et la beauté des biens futurs, elle nous fait mépriser les biens présents, contrairement à l'infidélité qui nous les fait aimer et estimer.

Une ferme espérance est aussi une porte pour chasser les passions du cœur; tandis que le manque de confiance en Dieu et en sa providence est la cause des affections dérégliées que les hommes éprouvent pour les choses terrestres.

La charité enfin est le principe et la source du mépris pour tout ce qui passe et la voie qui conduit à Dieu; car celui qui l'aime avec ferveur dédaigne tout et ne soupire qu'après lui. Au contraire, l'amour de soi nous fait préférer le voyage à la patrie, l'exil au royaume, la créature au Créateur.

La répression de soi-même et le véritable et sincère désir du salut de l'âme est le principe de l'obéissance et de la soumission au père spirituel. La méditation de la mort et le souvenir continu du fiel et du vinaigre qui ont abreuvé le Christ sont la source de l'abstinence. La quiétude que l'on rencontre dans la solitude est l'auxiliaire de la chasteté, et le jeûne est l'amortissement et la mortification des élans de la chair. La contrition est l'ennemi déclaré des mauvaises pensées.

La foi et la vertu du pèlerinage est la mort de l'avarice. La

miséricorde et la charité font braver la mort du corps, s'il est nécessaire. Une prière fervente et continue vient à bout de l'indifférence et de la tristesse spirituelles, comme dit saint Jacques. *Jacob.* v, 13. La mémoire du jugement divin produit la ferveur et le zèle pour les bonnes œuvres. L'amour de l'ignominie et le chant des hymnes sont le remède contre le vol. Le dépouillement de toutes choses chasse la tristesse et rend notre contemplation plus pure et plus libre des tentations de la chair.

Le silence et la solitude sont ennemis de la vanité. Mais, si vous êtes obligé de vivre dans la société des autres, acceptez les ignominies et que rien ne vous empêche de paraître avili. Un extérieur misérable guérit de l'orgueil visible. L'orgueil invisible attend, lui, sa guérison de Celui qui est avant tous les siècles. On dit que le cerf tue les serpents venimeux. C'est ainsi que l'humilité tue les serpents spirituels et invisibles.

Nous pouvons, par la considération des choses naturelles, nous élever à l'intelligence de beaucoup de choses spirituelles, comme nous le verrons par les exemples suivants.

De même qu'il est impossible que le serpent se dépouille de sa vieille peau s'il n'entre point dans un trou étroit; ainsi nous devons renoncer à dépouiller le vieil homme et les mauvaises habitudes contractées depuis longues années, si nous ne passons pas par l'étroit sentier des jeûnes et des épreuves. De même aussi qu'il n'est pas possible que les oiseaux trop charnus, tels que l'autruche, s'élèvent au haut des airs; de même ceux qui entretiennent trop bien leurs corps ne pourront point s'élever.

De même que la boue desséchée ne peut plus être utile aux porcs; de même la chair, mortifiée et affaiblie par l'abstinence, ne permet plus aux démons de s'y vautrer et de s'y réjouir comme auparavant. De même que l'abondance du bois vert étouffe souvent la flamme et produit une grande fumée; de même la tristesse désordonnée remplit l'âme de ténèbres et dessèche la source des larmes.

De même que l'aveugle ne peut point servir d'arbalétrier; de même celui qui est enclin à la contradiction et à la désobéissance ne peut pas être un bon disciple. De même que le fer dur sert à

travailler celui qui n'a pas de consistance; de même la compagnie des bons et fervents serviteurs de Dieu sert à guérir souvent celui qui est négligent. De même que les œufs des oiseaux, lorsqu'ils sont enfouis dans le fumier, se fécondent et produisent d'autres oiseaux; de même lorsque les mauvaises pensées se tachent dans le cœur et échappent à celui qui pourrait y remédier, elles finissent par éclater au jour et se traduire en actes.

Comme les chevaux de course s'excitent les uns les autres dans la carrière, ainsi font ceux qui vivent de la vie religieuse dans la même communauté. De même que les nuages voilent la lumière du soleil; de même les mauvaises pensées obscurcissent et détruisent les clartés de l'âme. De même que celui qui est condamné à mort ne parle ni ne songe aux plaisirs, aux spectacles et autres choses semblables; de même celui qui pleure ses péchés de tout son cœur ne pense pas à satisfaire ses appétits.

De même que les pauvres apprécient mieux leur dénûment en contemplant les magnificences des rois; de même l'âme s'humilie en lisant les exemples illustres et les vies mémorables des saints. De même que l'aimant attire le fer malgré lui; de même la force et la tyrannie des mauvaises habitudes qui se sont implantées dans l'âme la poussent malgré elle à ses actes accoutumés.

De même que l'huile jetée à la mer en adoucit, dit-on, la fureur; de même le jeûne apaise pour ainsi dire violemment les ardents transports de la chair. De même que l'eau renfermée et comprimée dans des tuyaux bouillonne et s'élance; de même l'âme resserrée par les angoisses et les tribulations monte vers Dieu par la grâce et la pénitence et obtient son salut.

De même que celui qui porte des odeurs est trahi sans le vouloir par les parfums qu'il exhale; de même celui qui porte Dieu en lui est trahi par ses paroles et son humilité. De même que les grands vents bouleversent les profondeurs de la mer; de même les excès de la colère sont les plus capables de troubler une âme. De même que ceux qui n'ont fait qu'entendre parler des choses sans les voir en ont un moins vif désir; de même ceux qui ont en partage la chasteté et la pureté ont des passions moins violentes.

De même que les voleurs ne se risquent pas si facilement là où ils craignent de rencontrer les armes et les ministres de la justice; de même les voleurs spirituels se gardent davantage d'attaquer une âme qu'ils voient armée de la prière. De même que le feu ne produit pas de la neige; de même l'ambitieux n'obtiendra pas les honneurs célestes : ils sont incompatibles avec ceux de la terre. De même qu'une étincelle peut embraser des forêts entières; de même un seul bien peut effacer une multitude de maux, car la charité détruit tous les péchés.

De même que nous ne pouvons détruire les bêtes féroces sans armes; de même nous ne pouvons apaiser et mortifier la colère sans humilité. De même que l'homme ne peut naturellement vivre sans manger; de même il ne faut pas que celui qui veut se sauver se néglige un seul moment jusqu'à la mort : c'est ce souci qui sert à entretenir l'âme dans la bonne voie. De même qu'un rayon du soleil, en pénétrant dans une maison par la moindre ouverture, l'éclaire tout entière et met en lumière jusqu'aux plus petits atomes qui sont dans l'air; de même la crainte de Dieu découvre l'âme dans ses plus légères fautes.

De même que les écrevisses sont faciles à prendre, parce qu'elles vont tantôt en avant, tantôt en arrière et ne suivent pas de chemin direct; de même l'âme inconstante, qui tantôt avance, tantôt recule, tantôt rit, tantôt pleure, tantôt se livre au plaisir, ne peut point profiter. De même que ceux qui ont le sommeil lourd peuvent être facilement assaillis par les voleurs; de même ceux qui travaillent à acquérir des vertus dans le monde, où ils sont environnés de tant de dangers, sont très-exposés à être surpris par l'ennemi. De même que celui qui combat contre un lion risque d'en être dévoré, s'il a le malheur de le perdre un seul instant des yeux; de même celui qui lutte avec sa chair périra s'il en prend trop de soin et la nourrit trop bien.

De même que ceux qui montent sur une échelle dont les degrés sont vermoulus risquent de tomber; de même ceux-là sont près d'en faire autant qui s'élèvent par les honneurs, les dignités et la puissance du monde : choses contraires à l'humilité. De même que celui qui a faim ne peut s'empêcher de songer au pain; de même

celui qui désire se sauver ne peut oublier la mort ni l'éternel jugement. De même que l'eau efface les lettres ; de même les larmes effacent les péchés. Et de même que lorsqu'on n'a point d'eau pour faire disparaître les caractères, on a recours à d'autres moyens ; ainsi les âmes privées du don des larmes ont recours à la tristesse, aux gémissements et à la douleur.

De même que l'abondance du fumier engendre une quantité de vers ; de même l'abondance des mets engendre les mauvaises pensées, les chutes, le sommeil désordonné. De même que celui qui a les pieds liés ne peut marcher ; de même celui qui s'attache à thésoriser ici-bas ne peut cheminer vers le ciel, entravé qu'il est par sa passion. De même qu'une blessure fraîche peut être facilement guérie ; de même les vieilles plaies se cicatrisent difficilement, en supposant qu'on y parvienne.

De même qu'il n'est pas possible à un mort de se mouvoir ; de même il n'est pas possible à celui qui n'a pas la foi de se sauver. Celui qui ayant une foi entière pêche est semblable à un aveugle ; mais celui qui fait de bonnes œuvres sans avoir la foi est semblable à celui qui jetterait de l'eau dans une citerne sans fond. De même que le vaisseau qui a un bon pilote navigue heureusement avec l'aide de Dieu et a coutume de toucher au port ; de même l'âme dirigée par un bon pasteur arrive au ciel, malgré le nombre de ses iniquités.

De même que celui qui marche sans guide dans un chemin qu'il ne connaît pas s'égaré souvent, si grande que soit sa prudence ; de même celui qui prétend se conduire par lui-même dans la vie monastique se perdra facilement, malgré sa science et son expérience. Lorsque quelqu'un chargé de nombreuses et graves fautes se trouvera incapable de faire pénitence, qu'il prenne la voie de la sainte humilité et de ses pieux exercices, parce qu'il n'en trouvera pas de plus convenable à son salut.

De même que ceux qui ont souffert d'une longue et grave maladie ne peuvent recouvrer leur santé en un instant ; de même on ne doit point songer à faire disparaître de suite les péchés d'habitude. Appliquez-vous à connaître le nombre et le degré de chacun de vos vices et de chacune de vos vertus, pour mieux

apprécier le mode de votre perfectionnement. De même que ceux qui échangent de l'or pour de l'argent éprouvent un dommage ; de même ceux-là en essuient un qui gaspillent les biens spirituels pour acquérir les biens temporels.

Beaucoup ont obtenu le pardon de leurs péchés dans un court espace de temps ; mais personne n'a obtenu de suite la bienheureuse quiétude : pour cela nous avons besoin du temps nécessaire, de l'aide de Dieu et de la vertu particulière de sa grâce. Examinons attentivement quels sont les oiseaux qui nuisent à la semence de nos vertus, lorsqu'elle est en terre, lorsqu'elle est en herbe et lorsqu'elle est près d'être coupée, pour que nous puissions préparer des engins conformes à leur caractère.

De même qu'il est indigne et injuste de tuer celui qui a une fièvre, de même il ne convient nullement de désespérer avant que l'âme n'abandonne le corps. De même qu'il est honteux et déshonorant que celui qui vient d'enterrer son père se marie immédiatement après ; de même il est déshonorant et honteux que ceux qui pleurent encore sur leurs péchés, aspirent aux honneurs, au repos ou à la gloire du siècle.

De même que la demeure du citoyen doit être différente de celle de l'homme qui a perdu ses droits de cité ; de même il faut que la position de ceux qui déplorent leurs fautes soit différente de celle des innocents. De même que l'empereur ne renvoie pas de son armée le guerrier qui a reçu plusieurs blessures à son service, mais qu'au contraire il l'honore et le fait monter en grade ; de même le céleste Empereur couronne et élève aux honneurs le moine qui a supporté les nombreux et redoutables chocs de l'ennemi.

La distinction du bien et du mal est le privilège naturel de notre âme ; mais le péché obscurcit cette lumière que Dieu nous a donnée, et l'intégrité de cette faculté est le principe de la diminution de nos maux. C'est de là que naît la conscience. Or la conscience est ce stimulant exercé par l'ange gardien qui nous fut donné dès le commencement de notre vie et qui, bien que veillant sur tous, est surtout attaché à la garde des chrétiens. D'où il résulte que ceux-ci éprouvent plus de remords d'avoir

péché que les autres. Cette diminution de maux fait que peu à peu on s'en sépare et s'en abstient. Cette abstinence est la source de la pénitence; la pénitence, celle du bon propos. Du bon propos naît la patience à supporter les épreuves, qui est aussi le résultat des autres vertus. Or le principe des vertus est comme une fleur spirituelle qui promet les fruits des bonnes œuvres. De l'amour des vertus naissent leur pratique et leur continuité. C'est là ce qui constitue l'habitude; et l'habitude fait agir l'homme avec facilité et avec joie; la crainte de Dieu en découle, et cette crainte garantit l'exécution de ses commandements. La garde de ses commandements est le signe de la charité. La charité est la mère de l'humilité; l'humilité, celle de la quiétude; la quiétude est la pleine possession de la charité : c'est elle qui fait que l'homme devient la demeure parfaite de Dieu par la pureté de cœur, qui donne la vue de Dieu, auquel toute gloire est réservée dans les siècles des siècles.

## CHAPITRE XXVIII.

*Vingt-septième échelon : de la sainte quiétude de l'âme et du corps.*

Comme nous sommes misérables à l'égal des esclaves qu'on achète à prix d'argent, comme nous avons vécu sous le joug des vices les plus dégradants, nous avons acquis une certaine connaissance des pièges, de la manière de procéder, des artifices et de la tyrannie des démons; ils ont si longtemps exercé cette cruelle tyrannie sur notre âme! D'autres plus heureux connaissent beaucoup mieux ces choses par les lumières du Saint-Esprit, affranchis qu'ils sont de cette triste expérience.

Il y a des hommes qui, par les incommodités et les souffrances de la maladie, comprennent quel bien c'est que la santé; il y en a qui, par le bien-être et la joie de la santé, comprennent les tristesses de la maladie. Il suit de là que l'œuvre dont nous entrevoyons maintenant le terme ne doit pas nous faire perdre de vue notre misère et notre faiblesse; nous redoutons en particulier ce sujet de la sainte quiétude, sachant bien qu'après de cette

table si calme du couvent se tient sans cesse le chien perfide et flatteur de la vaine gloire, qui cherche un morceau de pain, c'est-à-dire une âme à saisir, afin de l'emporter à l'écart et de la dévorer en secret. C'est pour ne pas donner prise à cette bête dangereuse et pour ne pas offrir une occasion de danger à l'âme qu'il guette toujours, que je croyais ne devoir pas même parler de paix et de repos aux valeureux soldats du Roi suprême, à ces hommes qui sont dans toute l'ardeur de la bataille et qui combattent avec tant de courage et de constance. Ils ne doivent pas cependant ignorer que la couronne de la paix est promise à la vertu guerrière. Je n'ai donc pas cru pouvoir omettre entièrement ce sujet, pour ne pas attrister une seule de ces fortes âmes ; mais je ne m'étendrai pas beaucoup, vu la réserve qui m'est imposée.

La quiétude du corps consiste dans une disposition réfléchie de tous les sens, de toutes les attitudes et de tous les mouvements de l'homme extérieurs. La quiétude de l'âme repose sur une étude constante et la connaissance vraie de toutes nos pensées et de tous nos mouvements intérieurs ; elle consiste à les diriger tous en vue de Dieu, avec une fermeté qui ne permette jamais à nos ennemis, visibles ou invisibles, de nous la ravir : c'est ainsi que l'homme tout entier, au dedans comme au dehors, est parfaitement établi dans l'ordre et dans la paix.

L'ami sincère de la quiétude a constamment les yeux ouverts, il est sans cesse sur ses gardes pour tenir les portes de son cœur fermées à toute incursion dangereuse, écartant et frappant sans pitié toutes les pensées capables de le troubler. Quiconque a goûté le sens intime de la quiétude comprendra bien ce que je dis ; mais celui qui n'en est encore qu'au début de la carrière ne peut guère le saisir, parce qu'il n'en a pas fait l'expérience. Le sage n'a pas besoin de longues leçons ; car la vérité des paroles s'entend mieux quand elle est exposée par les actions.

Le commencement de la quiétude, c'est d'éloigner de nous tous les tumultes et toutes les agitations de l'intérieur, tout ce qui peut altérer, en un mot, le silence et le repos de l'âme ; mais la quiétude est parfaite quand on ne redoute plus ces agitations,

quand on est calme et tranquille au sein même du tumulte. Celui dont la quiétude est le partage ne se répand jamais en paroles lorsqu'il sort de sa cellule, par la raison qu'il ne laisse pas alors de s'entretenir avec Dieu dans le fond de son cœur, aussi bien que dans la solitude. Il est comme un sanctuaire vivant de la douceur et de la charité; il ne se porte pas facilement à parler, jamais à se mettre en colère. Tout le contraire a lieu chez celui qui ne possède pas cette vertu; il est le jouet de ses passions, et, tandis que par le corps il est enfermé dans une cellule, il erre par la pensée dans tout l'univers.

Veut-on se montrer véritablement zélé pour la quiétude; il faut travailler de tout son pouvoir à imiter, dans un corps mortel, l'état et le calme heureux des substances spirituelles; ce qui, certes, est digne d'admiration. Le chat n'est pas plus attentif à guetter la souris pour en faire sa proie, que ne doit l'être le paisible solitaire pour épier les mauvaises pensées les plus subtiles et le démon lui-même venant porter le désordre dans son âme. N'allez pas regarder cet enseignement comme vil et méprisable; si vous n'en avez pas saisi l'importance, vous ne comprenez pas encore ce que c'est que la quiétude.

Le vrai moine, l'homme profondément versé dans la vie religieuse, n'est pas comme une fragile embarcation qui jette l'ancre dans la haute mer, et s'en repose sur cette précaution illusoire; il sait qu'il a besoin de déployer la plus grande vigilance et d'avoir une âme entièrement dégagée de toute présomption. Il arrive souvent que l'homme libre de tout souci vient en aide à celui qui en est accablé; mais celui-ci, quand lui-même ne se néglige pas, a les saints anges pour auxiliaires. En effet, ces Vertus intellectuelles se plaisent à donner leur concours aux zélés partisans de la vertu, à seconder ses efforts, à demeurer en lui, parce que son cœur leur offre un séjour agréable. Mais qu'arrive-t-il à celui qui tient une conduite opposée? Cela est tellement manifeste que je n'ai pas besoin de le dire ici.

Grande est la profondeur des mystères et des dogmes de la religion, et ce n'est pas sans danger que l'âme du solitaire s'engage dans ces obscurités quand c'est la curiosité qui la pousse à

les scruter. Il est périlleux de nager sans avoir au préalable dépouillé ses vêtements; il ne l'est pas moins de sonder les mystères de la théologie quand on est encore engagé dans les liens des passions. La cellule du vrai solitaire, c'est son corps même; l'âme peut s'y tenir à l'abri de toute distraction : c'est au dedans de lui que se trouve l'école de la véritable sagesse.

L'homme qui, n'ayant pas encore mortifié ses passions et guéri les infirmités de son âme, entreprend néanmoins de vivre dans la solitude, on peut le comparer à celui qui descend du navire dans la mer, dans l'espoir d'aborder au rivage sur une planche. La quiétude ne manquera pas en son temps à ceux qui luttent contre leur propre chair, s'ils ont quelqu'un capable de les guider. Prétendre l'acquérir sans le secours d'un guide, c'est s'imaginer qu'on possède ici-bas la vertu des anges. Pour moi, je parle uniquement de ceux qui désirent en réalité parvenir à la quiétude, à celle du corps comme à celle de l'âme.

Le solitaire négligent ne dira que des mensonges, et par ses fictions voudra persuader aux autres qu'il jouit des bienfaits de la quiétude; puis, quand il a quitté sa cellule, il en rejette la faute sur les démons, ne s'apercevant pas, le misérable, qu'il est devenu lui-même un démon. J'ai vu de vrais amis de la sainte quiétude; ils s'en rassasiaient sans jamais éprouver de satiété; l'ardent amour qu'ils avaient pour Dieu ajoutait chaque jour flamme à flamme, désir à désir.

Un pieux solitaire, c'est un ange habitant le séjour de notre mortalité; il a des lettres d'affranchissement, de magnifiques attestations de ferveur et de zèle qui mettent son oraison à l'abri de toute tiédeur. Solitaire est celui qui peut en vérité dire avec le Prophète : « Mon cœur est prêt, Seigneur, mon cœur est prêt. » *Ps.* LVI, 10. Il possède la quiétude celui qui peut dire aussi : « Je dors, et mon cœur veille. » *Cant.* v, 2.

Fermez la porte de votre cellule, je veux dire de votre corps, pour ne pas vous répandre à l'extérieur; tenez vos lèvres closes pour ne point parler; défendez également l'entrée de votre âme à tout esprit impur. C'est le calme plat et la chaleur brûlante du milieu du jour qui manifestent le courage du matelot : c'est la

privation des choses nécessaires qui fait éclater aussi le courage du solitaire en possession de la quiétude ; le matelot fatigué du calme se jette à la mer, et le solitaire vaincu par l'ennemi se rejette dans le monde. Ne craignez pas les illusions que le démon veut exciter en vous par des bruits et des ébranlements factices ; car la véritable contrition ne connaît pas les craintes de la chair et ne s'en laisse nullement ébranler.

Ceux qui savent prier du fond de l'âme s'entretiennent avec Dieu bouche à bouche, comme on parle au roi seul ; mais ceux qui prient seulement des lèvres donnent tout à l'appareil, comme lorsqu'on parle au monarque devant le sénat ; ceux enfin qui vivent dans le siècle ne parlent au roi que de loin et parmi les bruissements d'une population tumultueuse. Si vous avez fait quelques progrès dans l'art de la prière, vous comprenez parfaitement ce que je dis. Posez-vous comme l'hirondelle au sommet des plus hautes pensées, et de là plongez vos regards dans toutes les profondeurs de votre âme, étudiez-vous vous-même avec la plus grande attention, si toutefois vous êtes capable d'un tel examen ; vous saurez alors de quelle manière, en quel temps, de quel côté, en quel nombre, avec quelle perversité viennent les larrons qui veulent entrer dans la vigne et la dépouiller de ses raisins.

Quand l'homme est fatigué du travail manuel, qu'il se lève et fasse oraison ; puis, qu'il revienne encore à son premier travail et qu'il le poursuive avec une nouvelle énergie. Un esprit cultivé se proposait de traiter ce sujet avec tout le soin et toute la subtilité dont il serait capable ; mais il y renonça bientôt, dans la crainte d'inspirer la négligence aux ouvriers de la vertu en attirant leur attention sur des discussions de ce genre. On a vu bien souvent, en effet, qu'une âme qui s'appliquait fortement à comprendre des choses difficiles, se relâchait d'autant dans les affections saintes et les pieux exercices.

Celui qui traiterait de la quiétude avec ce soin et cette subtilité dont nous parlons, avec une profonde science, semblerait par là même défier et provoquer les démons ; car ces esprits orgueilleux ne sont pas fâchés de prouver leur force en attaquant le

plus fort. Du reste, nul ne peut découvrir aussi clairement leur cruelle perversité et leurs innombrables artifices, que le solitaire parvenu à ce degré de quiétude ; et cela, parce qu'il est profondément versé dans la connaissance des œuvres et des mystères de Dieu. Il est difficile néanmoins d'arriver à cette sécurité quand on n'a pas entendu le bruit et ressenti le mouvement des ondes et des vents déchainés, quand on n'a pas souffert de l'orage. Ce que je dis est confirmé par l'Apôtre, lui qui fut élevé jusqu'au troisième ciel et qui eut de la sorte un avant-goût de l'éternelle quiétude ; car voilà bien la source à laquelle il puisa sa merveilleuse connaissance des divins mystères. Dieu se plaît à parler et révèle parfois de grandes choses à l'âme paisible et recueillie. C'est la pensée qu'exprime Job, ou qu'il laisse entrevoir dans plusieurs passages de son livre.

Le solitaire, ami de la quiétude, sans détester personne en particulier, fuit tout le monde en général, pour ne pas interrompre le cours de ses douces communications avec Dieu ; il met à cela le zèle et l'empressement que d'autres mettent à se jeter au milieu des sociétés.

Va, prends ta résolution, dépouille-toi de tes biens, en faisant la répartition entre les moines pauvres et infirmes, afin qu'à leur tour ils t'aident par leurs prières à obtenir la quiétude que la vie solitaire doit se proposer. Prends la croix sur tes épaules par le moyen de l'obéissance, porte courageusement le fardeau par la mortification de ta volonté propre, et de la sorte viens et suis-moi ; je te conduirai à la possession de cette heureuse quiétude où rien ne troublera ta sécurité ; je t'enseignerai à pratiquer, dans une chair mortelle, les vertus et la vie des puissances spirituelles qui peuplent les cieux.

Elles ne se lassent pas, dans les siècles des siècles, de louer le Créateur : ceux qui sont entrés dans le ciel de la quiétude ne se lassent pas non plus de remplir le même office. Les substances intellectuelles ne tiennent aucun souci des choses d'ici-bas, en vertu même de la sublimité de leur nature : les vrais solitaires sont également supérieurs à ce souci, non par leur nature puisqu'ils ont un corps matériel, mais par l'élévation de leurs senti-

ments, qui les met au-dessus de leur nature fragile et corruptible. Les premières ne s'inquiètent pas des intérêts temporels, l'argent ne leur est rien : les seconds vont même jusqu'à braver les persécutions et les coups des esprits de l'abîme. Les substances célestes ne sauraient désirer aucune créature visible; terrestres et célestes à la fois, les hommes dont nous parlons ne portent pas non plus leurs regards sur les choses qui frappent les sens. Celles-là brûlent d'une indéfectible charité : ceux-ci rivalisent avec elles par le même sentiment. Des deux côtés on connaît, quoique d'une manière inégale, quel est le bonheur d'une telle vie, le prix d'un tel amour. C'est ainsi que des hommes ne cessent de travailler jusqu'à ce qu'ils soient parvenus à la gloire des séraphins, jusqu'à ce qu'ils soient devenus des anges par cette transformation qui résulte de la pureté. Bienheureux est celui dont telle est l'espérance, mais bien plus heureux encore celui dont l'espérance est réalisée : ce n'est plus un homme alors, c'est vraiment un ange.

## 1.

Des différences et des degrés que présente la quiétude.

C'est une chose généralement reconnue que dans tous les états, dans toutes les institutions, il y a des degrés divers, soit de volonté, soit d'intelligence; car les œuvres de l'homme sont loin d'être immédiatement parfaites, ou bien par défaut de diligence ou de ferveur, ou bien par défaut de puissance, l'effet étant toujours en rapport avec la cause. Appliquant donc ce principe, nous disons qu'il faut distinguer différents degrés entre ceux qui sont entrés dans le port de la solitude, ou plutôt qui sont lancés dans cette vaste et profonde mer; pour plusieurs, cette dernière image est la seule vraie.

Il y en a quelques-uns, en effet, qui choisissent la vie solitaire comme un moyen pour mettre un frein à leur langue, à leurs mouvements, à leurs passions sensuelles. Il en est d'autres qui ne peuvent dompter leur colère tant qu'ils vivent en société, et c'est pour cela qu'ils veulent habiter la solitude. D'autres

encore y sont poussés par l'indépendance et l'orgueil ; ils ne veulent avoir, dans leur navigation, d'autre pilote qu'eux-mêmes. Il en est qui ne savent pas résister au désir des choses terrestres quand ils les ont sous les yeux ; ils en fuient donc la présence. Il en est aussi qui n'ont en vue que de se consacrer avec plus de zèle et d'application au service de Dieu. Châtier et mortifier le corps d'une manière plus libre et plus secrète pour les péchés passés ; acquérir une réputation de sainteté parmi les hommes, voilà des intentions opposées qu'on rencontre chez certains solitaires. Il en est enfin, si toutefois le Fils de l'homme venant sur la terre doit en trouver de pareils, qui ont choisi cette vie simple pour avoir un avant-goût des délices du ciel et par une soif ardente de l'amour divin. Ceux-là n'ont pris cette détermination qu'après avoir répudiée toute sorte de tiédeur ; car ce vice est regardé comme une fornication dans la vie solitaire.

Selon la faible connaissance qui m'a été donnée, conducteur et maître sans expérience, j'ai fait l'énumération des degrés qui constituent cette échelle spirituelle. Et maintenant que chacun voie le degré auquel il est parvenu ; qu'il examine, veux-je dire, s'il a choisi ce genre de vie pour ne relever que de lui-même, pour capter l'estime et l'admiration des hommes, pour dompter sa langue ou sa colère, pour ôter tout aliment aux appétits désordonnés, pour tirer vengeance de son corps et punir ses fautes, pour acquérir une plus grande ferveur et développer en soi la douce flamme de la divine charité.

De ces degrés on peut dire aussi que les premiers seront les derniers, et réciproquement ; car ce sont les plus élevés que j'ai mis à la fin. On pourrait les appeler aussi les œuvres des sept jours, mais avec cette différence que les unes plaisent à Dieu et les autres non. Il en est une huitième, la dernière de toutes, qui représente la vie future et nous en donne l'avant-goût. Que le solitaire observe avec soin les heures et les circonstances où les bêtes féroces, je veux dire les démons, ont coutume de venir pour le spolier ; il ne serait pas sans cela prêt à repousser leurs attaques. Si vous avez décidément répudié la tiédeur, vous serez

tranquille; mais si elle est toujours là vous poursuivant des mêmes séductions, je ne vois pas comment vous pourrez avoir un peu de repos.

C'est parce que cette doctrine était bien comprise dans ces fameux monastères de la Scythie, fondés par saint Pacôme, qu'on y vit briller de si lumineux flambeaux. Mais je n'ose pas m'arrêter plus longtemps à sonder ces mystérieuses profondeurs de la grâce divine. Comme, parmi les moines, les uns s'appliquent à mortifier leurs passions, les autres à la prière et à la psalmodie, d'autres encore à la contemplation, chacun pourra comprendre la valeur de ces exercices en consultant notre Echelle spirituelle. L'important, néanmoins, c'est une application constante à ce que l'on fait; voilà le signe d'une intelligence droite et le gage d'un progrès réel.

Il y a dans les monastères des âmes négligentes qui, rencontrant là l'occasion de favoriser leur paresse et leur apathie, y trouvent par là même leur perte. Il en est d'autres à qui l'exemple des fervents religieux a suffi pour leur apprendre et les engager à secouer avec succès cette torpeur morale. Or, l'efficacité des bons exemples n'agit pas seulement sur les tièdes et les négligents; elle fait que les zélés redoublent d'ardeur et vont d'un pas plus rapide.

Nous pouvons dire à peu près la même chose de la solitude : Plusieurs de ceux qu'elle a reçus dans un assez bon état, elle les a bientôt réprochés en mettant à découvert la secrète intention qui les avait poussés là, le désir de vivre à leur guise et de faire leur propre volonté. Elle en a reçu d'autres qu'elle a conduits à la plus haute ferveur par le souvenir et la crainte des divins jugements, par le tableau des peines de l'enfer. Celui qui sent encore en lui les agitations de la colère, de l'orgueil ou de l'hypocrisie, en qui vit le souvenir des injures, et qui ne s'est pas dépouillé de toute dissimulation, ne soupçonne pas même quel est le chemin de la quiétude et de la vie solitaire; ce serait là une illusion dangereuse, une sorte de folie, qui le conduirait plus sûrement à sa perte. Mais celui qui désormais est à l'abri de ces perturbations, se trouve par là même dans la bonne voie; il ne

doit pas cependant, à mon avis, y marcher seul et sans guide, il a toujours besoin du conseil des sages.

Voulez-vous savoir si vous êtes dans les conditions que réclame la véritable quiétude, voici quels sont les signes, les exercices auxquels vous le reconnaîtrez : le calme d'un esprit dégagé de toutes les fluctuations du siècle, une pure intention, un abandon complet à la volonté de Dieu, une mortification constante des appétits corporels, le souvenir toujours présent de la mort, une prière incessante, une vigilance infatigable sur soi-même, à laquelle n'échappe aucune manœuvre de l'ennemi, l'extinction de la luxure, l'oubli de toute affection qui n'est pas selon Dieu, la mort au monde, le retranchement de toute gourmandise, une sagesse qui ne se dément pas, une prudence indéfectible, des larmes qui jaillissent en toute occasion, l'amour inébranlable du silence, toutes les vertus, en un mot, qui s'harmonisent avec la solitude et qui vous éloignent de la multitude, toujours amie de la dissipation et du bruit.

Voici maintenant les signes qui distinguent ceux auxquels cet état ne convient pas : absence de richesses spirituelles, colère indomptée, souvenir des injures, amoindrissement de la charité, esprit de suffisance et d'orgueil, craintes puérides, et tous les désordres qui suivent de ceux-là, désordres que je n'ai pas besoin d'énumérer.

Puisque le sujet lui-même nous a conduits à ce point, il me paraît nécessaire de parler aussi de ceux qui vivent sous le joug de l'obéissance; ils sont d'ailleurs le principal objet de ce livre. Dans cette classe, les véritables amis de cette magnifique vertu sont ainsi caractérisés par les Pères, en observant toujours les progrès que le temps doit amener : humilité croissante à partir du moment où ils sont entrés en religion, colère de plus en plus domptée, puisqu'elle est plus à craindre dans la vie commune que dans la vie solitaire, l'exercice de la charité, l'extinction des vices, l'oubli de toute amertume provenant de la correction, le remède à l'impureté et à la mollesse, la mort de la tiédeur, l'accroissement de la dévotion, l'attachement à la miséricorde, l'oubli

de tout orgueil, ce renoncement si rare, et cependant si désirable et si nécessaire.

La source qui n'a plus d'eau ne mérite pas le nom qu'elle porte : ainsi en est-il du religieux qui ne vit pas comme il convient à sa profession de religieux. Si l'épouse infidèle à son mari souille son corps, l'âme qui ne garde pas les promesses qu'elle a faites à Dieu et qui ne renonce pas sincèrement à toutes choses pour s'occuper exclusivement de lui, se souille elle-même.

Les conséquences de l'adultère sont la haine, l'ignominie, et, ce qui est encore plus triste, la séparation et le divorce : les conséquences de l'infidélité envers Dieu sont l'oubli de la mort, l'impureté, la glotonnerie, la dissipation des regards, la vaine gloire, l'excès dans le sommeil, la dureté du cœur, l'insensibilité de l'âme, la servitude spirituelle, les désordres des passions, la désobéissance, l'esprit de contradiction, l'absence de tout fondement solide à l'espérance du salut, les paroles oiseuses, les affections criminelles et la confiance excessive en soi-même. A cela se joint l'absence de toute componction, qui est suivie, surtout chez les religieux qui négligent la méditation, par l'insensibilité, mère de toutes les chutes et particulièrement de l'orgueil.

Parmi les péchés capitaux il y en a trois qui d'ordinaire attaquent les religieux vivant en communauté, à savoir : la colère, l'envie, la luxure; mais les cinq autres, l'orgueil, la vaine gloire, la tristesse, l'avarice, la gourmandise s'en prennent le plus souvent aux solitaires. Or, le solitaire qui lutte, par exemple, contre la tristesse, retire plus d'une fois peu d'avantage de cette lutte; car le temps qu'il y consacre serait bien mieux employé à l'oraison et à la contemplation, moyens qui, du reste, viennent plus facilement à bout de cette passion. Me trouvant un jour dans ma cellule en butte aux assauts de ce sentiment funeste, j'en étais obsédé au point de songer à renoncer à ma solitude, lorsque survinrent des visiteurs qui se mirent à me combler de louanges, à exalter mon bonheur. Aussitôt la vaine gloire surgit et mit en fuite la tristesse; et je restai surpris de voir à quel point la vaine gloire est opposée à tous les autres sentiments, soit bons, soit mauvais.

Soyez attentif à veiller sans relâche sur tous les mouvements de votre compagne inséparable qui est votre chair ; veillez sur ses premiers mouvements qui sont exempts de faute, de même que sur les mouvements qui résultent de ces premiers et qui peuvent être coupables. Veillez encore sur les passions et les appétits plus violents et sur les contradictions qui surviennent quelquefois entre eux, lorsque les uns veulent une chose et les autres une autre. Sur tous ces points doit s'exercer notre vigilance, afin de nous connaître nous-mêmes et de fermer le passage à l'ennemi. Celui qui par la vertu du Saint-Esprit s'est élevé à la véritable paix et à la véritable quiétude de l'âme, celui-là connaît tout ceci par son expérience personnelle.

La principale affaire de cette quiétude est de se soustraire à toute autre affaire, soit permise soit défendue ; non pas qu'il y ait du mal dans les premières, mais parce qu'elles peuvent être un obstacle à un bien supérieur, à moins toutefois que ces affaires ne soient l'objet d'un précepte formel. Autrement, si nous donnons imprudemment accès à quelques-unes, une foule d'autres ne tarderont pas à nous assaillir. Que l'oraison du solitaire ne soit pas nonchalante ; qu'elle soit continuelle et fervente ; que l'âme soit à tout instant occupée de Dieu ; qu'elle s'appuie à cet effet sur une charité ardente, sur une charité inébranlable et à l'abri de toutes les surprises de l'ennemi. Il est sans doute impossible de lire à celui qui n'a pas appris ; mais il est encore moins possible à celui qui n'a pas affranchi son cœur de tout souci et de toute préoccupation, de pratiquer une oraison et une contemplation parfaites.

Un jour que j'éprouvais dans le cours de ces saints exercices un désir ardent de Dieu, je fus ravi hors de moi et il me sembla être transporté parmi les anges et en présence du Seigneur, qui éclairait des rayons de sa lumière mon âme possédée de son amour. Comme je demandais à l'un des esprits bienheureux quelle était la beauté du Fils de Dieu avant qu'il prit une forme visible, il ne put me le dire, la permission ne lui en ayant pas été donnée. Je lui demandai alors de quelle manière il était en ce moment, et il me répondit qu'il possédait la même nature et la même person-

nalité divines qu'aparavant, qu'il était assis à la droite du Père, au-dessus de la hiérarchie et des chœurs angéliques. A une nouvelle question de ma part sur le sens véritable de ces expressions, *droite du Père, trône, etc.*, appliquées au Créateur, il me répondit que des oreilles corporelles ne pouvaient le comprendre. Cette réponse ne faisait qu'embraser mon cœur davantage; je le priai de me mettre dans une condition où je pusse le savoir, dût mon âme être séparée de mon corps. Mais il me répondit que le moment n'en était pas encore venu, et que le feu incorruptible de ma charité n'était point parvenu au degré nécessaire pour mériter une telle récompense. En ce moment-là, mon âme était-elle dans mon corps ou hors de mon corps? c'est un point que je ne saurais décider.

Il est bien dur et bien coûteux de lutter contre le sommeil vers le milieu du jour dans le temps de l'été. C'est pourquoi il sera bon de nous occuper en ce moment à quelque travail manuel. Je n'ignore pas d'ailleurs que la nonchalance n'est pas éloignée de l'esprit de fornication, et qu'un sommeil pesant a souvent pour conséquence des rêves qui souillent à la fois notre corps et notre âme. Si de votre côté vous opposez une résistance énergique, sachez bien que vos ennemis vous combattront du leur avec opiniâtreté et chercheront à vous faire lâcher pied et à vous éloigner du champ de bataille. Ne vous y trompez pas néanmoins : le signe le plus certain de la défaite des démons c'est l'acharnement avec lequel ils nous combattent.

Quand il vous arrivera de quitter votre cellule pour vaquer à quelque affaire, efforcez-vous de ne pas dissiper au dehors ce que vous avez conquis au dedans. Les oiseaux s'envolent d'ordinaire et gagnent les hauteurs de l'air dès qu'ils trouvent ouverte la porte de la cage. Or, il ne saurait en être ainsi sans perdre les fruits de la quiétude. Il suffit d'un cheveu pour troubler la vue; il suffit d'une légère sollicitude pour troubler la quiétude de l'âme. La véritable quiétude consiste à briser avec les sens et l'imagination, à rompre avec les préoccupations même permises, pour se consacrer uniquement aux choses de Dieu : de telle sorte que l'homme en possession de la vraie quiétude oublie jusqu'au pain

dont il a besoin et jusqu'aux exigences de la chair. C'est une parole fondée que celle-ci : Celui qui désire offrir à Dieu une âme pure ne doit pas donner prise aux sollicitudes, sans quoi il ressemblerait à l'homme qui, d'un côté, multiplierait ses efforts pour avancer, et qui, de l'autre, engagerait ses pieds dans un filet.

Ils sont en bien petit nombre les hommes qui sont arrivés au faite de la philosophie et de la sagesse mondaines ; mais ils sont encore bien moins nombreux ceux qui ont atteint le faite de la philosophie céleste et de la quiétude. Ceux-ci connaissent par expérience ce que c'est que de se reposer intérieurement, de se délasser en Dieu et de chanter avec le Prophète-Roi : Je dormirai et je me reposerai avec douceur en lui. Le fidèle qui n'a pas une connaissance de Dieu vive et affectueuse est incapable de goûter cette quiétude, et il sera en butte à bien des périls. Tandis que ce don céleste est infiniment salutaire aux âmes qui en sont dignes, il accable les âmes que leur ignorance en rend indignes. L'homme éprouvant naturellement de l'éloignement pour les choses qu'il ne goûte pas, il s'ensuit que quiconque n'a pas goûté la douceur de posséder Dieu dissipe aisément son cœur, dissipation derrière laquelle se cache le démon ; cet homme s'abandonne à la tristesse, à l'ennui et à d'autres mouvements dérégés de l'âme.

Celui qui sera parvenu à l'oraison parfaite et qui en aura compris la beauté, celui-là fuira le monde, comme l'onagre s'enfonce dans le désert. Et quelle autre vertu pourrait mieux affranchir l'homme et l'éloigner de la compagnie de ses semblables ? Celui qui cherche dans la solitude un abri contre les passions dont il est assailli peut réfléchir à son aise sur la manière dont il doit en triompher. Pour cela rien ne saurait nous être plus utile que la parole d'un saint religieux, Georges Arsilayta, qui, pour vous, révérend Père, n'est pas un inconnu. Je n'étais qu'un novice sans expérience et c'était lui qui m'enseignait les moyens que j'avais à prendre pour arriver à la quiétude ; il me dit un jour : J'ai remarqué que la vaine gloire et l'impureté livrent principalement leurs assauts aux moines le matin ; la tiédeur, la colère et la tristesse, vers le milieu du jour ; et le soir, quand l'heure du

repos est venue, les grossiers appétits ou les démons de la gourmandise.

Mieux vaut un pauvre religieux qui vit dans l'obéissance que le solitaire dont l'esprit est sans cesse agité de vains soucis. Celui qui prétend avoir embrassé l'état de quiétude, après de mûres réflexions, et qui cependant n'examine pas chaque jour ce qu'il a gagné dans cet état, ou bien n'a pas réellement délibéré d'une manière sérieuse, ou bien est le jouet de l'orgueil.

La vraie quiétude consiste à se tenir constamment en présence de Dieu, avec autant de respect que de piété, à l'adorer sans cesse, autant qu'il est en notre pouvoir, à lui offrir un sacrifice de louanges sur l'autel de notre cœur. Identifiez-vous dans toutes vos œuvres avec la pensée de Jésus, et vous comprendrez alors combien sont grands les avantages de la quiétude.

Le vice capital du religieux soumis à l'obéissance, c'est de faire sa propre volonté; et celui du moine qui vit dans la solitude, c'est d'interrompre le cours de son oraison. Si vous goûtez un plaisir sensible à voir d'autres religieux venir dans votre cellule, soyez persuadé que vous ne vaisez pas à Dieu quand ensuite vous êtes seul; avouez que l'ennemi vous assiège. Prenez pour exemple de persévérance dans l'oraison cette veuve de l'Évangile sans cesse persécutée par son ennemi, *Luc. xviii*; mais prenez pour modèle de quiétude le grand saint Arsène, cet illustre solitaire rival ici-bas des anges dans le ciel. Puisque vous avez comme lui choisi la solitude, souvenez-vous de cet homme céleste qui renvoyait souvent ceux dont il recevait la visite, afin de ne pas abandonner le plus pour le moins.

Il est indubitable que les démons ont coutume de pousser des visiteurs curieux et des amis indiscrets à courir de côté et d'autre, et surtout à s'en aller interrompre les hommes les plus adonnés aux exercices de la quiétude, et cela, pour susciter des obstacles à ces ouvriers de Dieu. Notez avec soin, ô mon bien-aimé frère, les hommes entachés de ce défaut, et ne craignez pas de leur causer une salutaire et religieuse tristesse en les congédiant : peut-être sera-ce pour eux une heureuse occasion de s'amender.

Faites attention toutefois à ne pas arracher les bonnes herbes en voulant détruire les mauvaises ; je veux dire par là que, sous prétexte de sauvegarder votre vertu, vous ne devez pas fermer la porte à celui qui ressent une soif véritable et qui vient à votre fontaine pour y puiser de l'eau. Dans ce cas, comme dans tous les autres, il faut que le discernement éclaire votre conduite.

La vie des solitaires, aussi bien que celle des religieux vivant en communauté, doit en tout et toujours avoir pour guide une conscience droite et pure, la dévotion pour aliment, l'amour divin pour mobile. Celui qui marche dans ce chemin d'une manière ferme travaille incessamment à rectifier tous ses désirs, toutes ses paroles et toutes ses pensées ; il règle les exercices et les mouvements de sa vie selon les inspirations de la ferveur la plus ardente ; il doit tout faire en conformité avec la volonté de Dieu, comme un serviteur sous les yeux de son maître.

Si parfois il fléchit sous les attaques des démons et se relâche dans ses pieux exercices, c'est une preuve qu'il n'a pas encore atteint la perfection de la vertu. « Je manifesterai ma pensée sur le psaltérion. » *Ps. XLVIII, 4*. Il veut dire par là les sentiments de son cœur, parlant ainsi au nom de ceux qui ne possèdent pas encore d'une manière complète la vertu de discrétion. Pour moi, c'est à Dieu que je manifesterai ma volonté dans la prière, je lui découvrirai mes infirmités, pour obtenir qu'il vienne à mon aide et qu'il m'enseigne la conduite que je dois tenir dans les choses où sa loi ne me donne pas une lumière suffisante.

La foi vive est l'aile de la prière, elle seule l'emporte vers Dieu. Sans cela, la prière se replie sur nous-mêmes. La foi, c'est l'état d'une âme toujours forte, toujours ferme, que rien ne saurait ébranler, pas même les calamités les plus grandes. Mais pour produire un tel résultat, la foi doit elle-même avoir pour appui la lumineuse intelligence d'une âme purifiée. Fidèle est celui qui croit non-seulement que Dieu peut tout en général, mais encore qu'il pourra tout en lui. La foi donne ce que l'espérance ne saurait embrasser ; c'est elle qui nous montre cet heureux larron qui de la croix s'élève au trône. *Luc. XXIII*. La grâce est mère de la foi ; mais un vertueux labour et un cœur droit la nourrissent et

la perfectionnent. De ces deux choses l'une conduit à l'autre, et c'est ainsi qu'elles concourent à la perfection de la foi.

Une telle foi peut à son tour être considérée comme la mère de la vie solitaire, une mère pleine de force et de dignité; si le solitaire ne croyait pas de la sorte en Dieu, en quoi donc trouverait-il son repos? La crainte qu'inspire le juge tient le prisonnier renfermé dans sa prison, et la crainte de Dieu fait que le solitaire se tient volontairement dans sa cellule. Celui-là ne redoute pas tant les tortures de la question que celui-ci redoute l'examen du souverain Juge. La crainte vous est d'une absolue nécessité, mon frère, puisque vous vivez dans la solitude; rien ne saurait mieux vous aider à triompher de l'ennui et de la tiédeur qui s'attachent à l'isolement. Le prisonnier songe fréquemment à la visite de son juge, et le généreux travailleur de la vertu ne cesse d'avoir les yeux dirigés vers Celui qui viendra le tirer de sa prison terrestre. Le premier est toujours courbé sous un fardeau de tristesse; dans le second est une source intarissable de larmes.

Si vous prenez, avec cela, si vous prenez à la main le bâton de la patience, les chiens, je veux dire les démons, laisseront bientôt de vous importuner et de vous attaquer sur la route. L'âme patiente est celle qui supporte tous les labeurs avec énergie, sans qu'elle soit jamais abattue, ni même excessivement troublée. C'est la patience qui nous tient constamment en éveil et sous les armes contre les peines et les travaux de chaque jour. C'est la patience qui retranche toutes les occasions de trouble, qui nous éloigne d'interpréter les actions ou les paroles des autres d'une manière fâcheuse et d'y voir une injure pour nous; elle détourne notre attention et notre sollicitude des objets extérieurs pour les reporter sur nous-mêmes.

Le laborieux serviteur de Dieu a moins besoin de nourriture que de patience: si la nourriture vient à lui manquer, cela ne l'empêchera pas de recevoir la couronne; mais il la perd si c'est la patience qui lui manque. Celui qui possède cette vertu est un homme mort avant la mort, puisqu'il travaille à subir les adversités et les contradictions avec autant d'insensibilité que le ferait un cadavre; sa cellule est un tombeau dans lequel il repose déjà.

La patience provient de la componction et de l'espérance; celui à qui ces deux dernières vertus font défaut, subira le joug de l'abattement et de la tristesse.

Le vaillant soldat de Jésus-Christ doit s'efforcer d'apprendre quels sont les ennemis qui l'attaqueront de loin, quels sont ceux qui le serreront de près; car il y a des moments où il faut savoir tenir tête à l'ennemi sous peine de passer pour lâche, des moments où la fuite, nécessaire en d'autres occasions, conduit l'homme à sa perte. C'est un sujet qui reviendra plus tard; mais il est bien difficile de l'exposer d'une manière convenable, à cause de la différence des positions et des caractères, des sentiments et de la manière même de sentir; une même règle ne saurait donc s'appliquer indifféremment à tous.

Tenez-vous constamment en garde contre un esprit mauvais qui ne cesse de vous attaquer en toutes choses, au dedans comme au dehors, dans le repos et dans l'action, dans l'oraison et le sommeil; c'est l'esprit de la vaine gloire qui, pendant que nous dormons, nous envoie des songes où l'orgueil trouve encore un aliment. Beaucoup de ceux qui marchent par cette voie de la sainte quiétude, s'occupent sans relâche, au fond de leur cœur, à cette œuvre spirituelle dont le Prophète parle quand il dit : « J'avais toujours le Seigneur présent à mes yeux. » *Ps.* xxiv, 16. C'est ce qui a lieu quand on marche toujours en présence de Dieu, quand on tient les yeux de son âme constamment fixés sur lui.

Pour en venir là, il importe de savoir que tous les pains spirituels que l'Esprit-Saint nous accorde dans sa munificence, ne sont pas de la même espèce. Les goûts des hommes sont également différents; les uns s'appliquent à cette parole du Seigneur : « Dans votre patience vous posséderez vos âmes. » *Luc.* xxi, 19. Les autres préfèrent celle-ci : « Veillez et priez. » *Marc.* xiii, 33. D'autres encore ont à cœur ce précepte : « Disposez toutes vos œuvres pour le moment du départ. » *Luc.* xii, 40. Il en est qui redisent avec le Prophète : « Le Seigneur m'a humilié et il m'a élevé. » *Ps.* cxiv, 6. Il en est qui ont toujours les yeux fixés sur cette magnifique sentence : « Les souffrances de cette vie ne sau-

raient être comparées à la gloire future qui se manifesterà en nous. » *Rom.* VIII, 18. Il en est, enfin, qui méditent avec la plus grande attention sur ces mots du Prophète royal : « Comprenez maintenant, vous qui oubliez le Seigneur, de peur que vous ne soyez terrassés, et que nul ne vous relève. » *Ps.* XLIX, 22.

Tous ceux-là courent, il est vrai; mais il en est un qui reçoit la couronne avec moins d'efforts, celui qui s'adonne à la divine contemplation, dans laquelle il goûte une profonde suavité. Quand on a déjà fait quelques progrès, on travaille, non-seulement en veillant, mais encore en dormant; car plus d'une fois il arrive qu'on rejette alors sur le tentateur, pour sa confusion et sa honte, les dégradantes pensées et les vils instruments qu'il met en œuvre pour flétrir notre chasteté. Ne vous mettez pas beaucoup en peine à l'occasion des hôtes qui viennent vous visiter; ne vous agitez ni ne vous prodiguez dans de telles circonstances; la vie du solitaire doit être toute simple, sans apprêts et sans embarras.

Nul de ceux qui désirent élever la tour, ou plutôt bâtir l'humble cellule de la solitude, ne doit mettre la main à ce travail avant de s'être assis et recueilli dans la prière, pour entrer en compte avec lui-même et se demander s'il possède les éléments nécessaires de perfection qu'exige une telle entreprise; de peur que, ne pouvant pas la poursuivre quand une fois il l'aurait commencée, il ne devienne un objet de risée pour les ennemis, de scandale pour les faibles.

Examinez avec un grand soin de quelle nature est la douceur, la suavité spirituelle que vous goûtez; voyez si par hasard elle ne vous serait pas procurée par de perfides médecins, disons mieux, par de trompeurs charlatans; car cette manœuvre est assez commune aux démons. Durant la nuit occupez-vous beaucoup de la prière et peu du chant des psaumes; pendant le jour, donnez votre attention à ces deux exercices dans la mesure de vos forces.

Les pieuses lectures sont d'un grand secours pour éclairer l'intelligence et recueillir un esprit dissipé; les paroles de l'Écriture ont été dictées par l'Esprit-Saint, c'est un flambeau qui dirige

nos pas, à la condition que nous nous laisserons guider par cette divine lumière. Regardez-vous comme un travailleur, et la lecture comme une lampe qui brille à côté de votre travail : c'est à cela surtout qu'elle est destinée ; elle ne vous sera plus aussi nécessaire lorsque vous serez un habile ouvrier. Une chose que je vous recommande par-dessus tout, c'est de rechercher la vraie sagesse par vos efforts et vos vertus plutôt qu'au moyen des livres.

Ne vous aventurez pas, avant d'être profondément enraciné dans le bien, à lire des livres qui traitent des sujets au-dessus de votre portée, par la raison qu'ils pourraient vous devenir nuisibles. En effet, quand il s'agit de questions obscures et difficiles, on a toujours à craindre d'en voir résulter la confusion et l'obscurité dans les intelligences faibles. Une coupe de vin suffit pour faire connaître le contenu du plus grand tonneau ; une seule parole prononcée par un solitaire manifeste à celui qui sait comprendre la sagesse et l'esprit dont ce religieux est animé.

Efforcez-vous de tenir l'œil intérieur de votre âme à l'abri de tous ces vagues fantômes qui pourraient vous inspirer l'orgueil et la présomption ; parmi les surprises auxquelles vous êtes exposé, il n'en est pas de plus dangereuse. Quand vous sortez, veillez avec attention sur votre langue, il n'est pas rare qu'elle renverse et détruise en peu de temps le résultat des plus longues peines. Ne négligez aucun moyen pour que votre vie soit étrangère à toute curiosité ; il n'est rien qui nuise autant que ce vice à la vertu dont un solitaire doit faire profession ; à scruter inconsidérément la vie des autres, on perd nécessairement de vue la sienne.

Lorsque vous recevez des visiteurs, non content de remplir envers eux les devoirs de l'hospitalité, entretenez-les de choses utiles et salutaires ; ne vous bornez pas à leur faire un bien corporel, faites encore du bien à leur âme. Si nous comprenons cependant qu'ils en savent plus que nous, édifions-les par notre silence, au lieu d'essayer en vain de les édifier par nos discours. Si ce sont des frères, des hommes ayant embrassé le même état que nous, n'ouvrons qu'à demi la porte du silence ; mieux vaut cependant les traiter tous comme nos supérieurs.

Je voulus une fois interdire aux novices le travail manuel, craignant qu'il ne leur fût un obstacle et qu'il ne dérobat le temps à leurs occupations spirituelles; mais je renonçai bientôt à cette pensée, me souvenant de ce saint vieillard dont il est écrit que, pour triompher du sommeil pendant la nuit, il allait portant de lourdes charges de sable d'un côté à l'autre de son habitation.

De même que notre langage est bien différent, lorsque nous parlons du mystère de la très-sainte Trinité, ou bien de celui de l'Incarnation du Fils de Dieu, puisque dans un cas nous admettons trois personnes dans une seule nature, et dans l'autre trois natures, la divinité, l'âme et le corps, dans une seule personne; de même doivent différer les goûts et les exercices qui conviennent à la vie solitaire et ceux qui conviennent à la vie de communauté. Le divin Apôtre s'écrie : « Qui jamais a connu la pensée du Seigneur? » I Cor. II. 16. Et moi, je dis : Qui peut connaître le sentiment de l'homme parvenu, dans son âme et dans son corps, à la véritable quiétude, à la perfection de la vie solitaire?

## CHAPITRE XXIX.

*Vingt huitième échelon : de la prière, et de la manière dont l'homme doit se tenir devant Dieu.*

Considérée en elle-même et dans sa nature, la prière est l'union de l'homme avec Dieu. Ses effets et ses opérations nous la montrent comme la protection du monde, la réconciliation de l'homme avec son Seigneur, et comme la mère et la fille des larmes. Sous ce dernier rapport, elle est, ce semble, le pardon des péchés, un pont pour éviter les tentations, une muraille contre les tribulations, la victoire qui couronne nos luttes, l'œuvre des anges, l'aliment des substances incorporelles, un avant-goût de la félicité des cieux, une œuvre qui ne s'achève pas, une mine de vertus, une source de grâces, le bonheur de l'âme, la lumière de l'intelligence, l'écueil du désespoir, le témoignage de la foi, la ruine de la tristesse des religieux. Elle apaise les flots de la colère; elle nous fait connaître nos progrès; elle nous indique où

nous en sommes de la vertu; elle nous révèle notre état; elle nous découvre les choses à venir; elle est enfin un gage de la clémence divine pour tous ceux qui sont fidèles à la mettre en pratique. Telle est la prière, et, si on lui attribue tant de puissance, c'est qu'elle nous obtient la charité, la dévotion et la grâce par lesquelles toutes ces merveilles s'accomplissent.

La prière, pour ceux qui la font avec une intention pure, est un jugement et un tribunal prématurés de Dieu qui précèdent le jugement et le tribunal de l'autre monde; dans la prière, l'homme se connaît, s'accuse et se juge, « afin d'éviter, selon le langage de l'Apôtre, le jugement et la condamnation de Dieu. » I *Cor.* xi, 30.

Prêtons l'oreille, mes frères, et entendons les paroles que nous adresse cette grande auxiliaresse de toutes les vertus : « Venez à moi, nous dit-elle à haute voix, vous tous qui êtes chargés, et je vous soulagerai. Prenez mon joug sur vous, et vous trouverez le repos de vos âmes et la guérison de vos plaies; car mon joug est doux et guérit l'homme d'un grand nombre de maux. » *Matth.* xi, 28-30.

Quand nous voulons nous entretenir avec Dieu ou paraître en sa présence, ayons soin de nous y préparer, « de peur que le Seigneur miséricordieux et patient, irrité de nous voir devant lui sans armes et sans un vêtement digne de sa dignité royale, n'ordonne à ses ministres et à ses serviteurs de nous lier les pieds et les mains et de nous jeter loin de lui, » *Matth.* xxii, 13, en nous reprochant notre négligence et nos interruptions dans la prière.

N'affrontez jamais la face de Dieu, sans parer auparavant votre âme de la vertu qui s'appelle le pardon des injures. Votre prière serait autrement tout-à-fait stérile. Ne visez pas à la recherche dans vos prières : qu'elles soient simples, sans emphase, et composées de peu de paroles; n'oubliez pas qu'une seule suffit autrefois pour réconcilier avec Dieu le publicain de l'Évangile et le fils du prodigue.

L'état des âmes qui prient se ressemble, mais les prières diffèrent souvent entre elles, et il y a bien des manières de prier. Il y a des âmes qui sont devant Dieu comme en présence d'un ami,

et qui le prient, moins pour elles-mêmes, que pour les autres ; c'est ainsi que priait Moïse. Il y en a d'autres qui lui demandent de plus abondantes richesses, plus de gloire ou plus de confiance. Les uns sollicitent de lui la faveur d'être complètement délivrés des assauts de l'ennemi ; les autres, celle d'être plus honorés et plus heureux ; ceux-ci lui demandent l'entière rémission de leurs dettes, ceux-là la grâce de sortir bientôt de la prison de cette vie, d'autres, enfin, le secret de répondre aux accusations qui seront faites contre eux au dernier jugement.

Avant tout, en commençant notre prière, rendons à Dieu de sincères actions de grâces pour la faveur qu'il nous accorde ; humilions-nous ensuite en sa présence, en reconnaissant nos fautes et en les détestant du plus profond de notre cœur. Ces deux choses nous disposeront à faire connaître à notre roi nos besoins et à lui adresser nos demandes. Cette manière de prier est excellente ; elle fut autrefois révélée par un ange à un fervent religieux.

Si vous vous êtes jamais trouvé comme accusé en présence de quelque juge de la terre, ne me demandez pas comment vous devez vous présenter à Dieu dans la prière ; car vous le savez déjà. Si vous n'avez jamais été vous-même, ou si vous n'avez jamais vu les autres dans une position pareille, voyez, ou plutôt entendez les prières qu'adressent à leurs médecins ceux qui doivent bientôt être cautérisés ou avoir quelque membre coupé ; prenez exemple sur eux : c'est avec les mêmes dispositions que votre âme doit parler à Dieu.

Ne lui parlez jamais en des termes recherchés ou trop élégants ; souvent de pauvres enfants, en bégayant quelques prières simples mais pures, ont suffi à apaiser leur Père qui est dans les cieux. Ne vous fatiguez pas à parler beaucoup à Dieu dans la prière, de peur que votre esprit tout occupé de trouver bien des choses à dire, ne s'égaré dans de profanes distractions. Une parole du publicain calma le courroux de Dieu, et une autre parole partie d'un cœur fidèle, obtint le salut au bon larron. On perd souvent le recueillement de l'esprit et l'attention du cœur quand on veut trop parler dans la prière ; y parler peu ou n'y

dire qu'une seule parole est souvent le gage assuré de l'attention et du recueillement.

Lorsque vous priez, et qu'en prononçant certaines paroles, vous éprouvez quelque suavité et quelque componction, arrêtez-vous sur sur ces paroles, jouissez du bonheur qu'elles vous procurent, car alors votre bon ange prie avec vous. Si pur soyez-vous, priez toujours en vous défiant de vous-même; pénétrez-vous d'une grande humilité, et Dieu vous donnera en récompense une confiance et plus grande et plus sûre. Encore que vous soyez monté au dernier échelon de la vertu, demandez humblement à Dieu le pardon de vos péchés; saint Paul vous valait bien, entendez-le néanmoins s'écrier : « Je suis le premier des pécheurs. » I *Tim.* 1, 15. L'huile et le sel rendent bons les ragoûts : la chasteté et les larmes élèvent et ravissent nos cœurs dans la prière.

Dépouillez-vous de la colère, ornez votre âme de la douceur, et vous échapperez bientôt à la dure servitude des passions. Tant que nous ne sommes pas arrivés à une manière de prier fixe et stable, nous ressemblons à ceux qui apprennent aux enfants à marcher : c'est à peine si nous pouvons faire quelques pas, encore même n'y parvenons-nous qu'avec un grand embarras. Travaillez de toutes vos forces à faire gravir à votre esprit les hautes cîmes de la prière, sur lesquelles il ne tardera pas à être ravi en Dieu : qu'importe qu'il faille pour cela l'arracher à l'intelligence même des paroles que vous prononcez? Ne vous découragez pas de vos insuccès, et, quand même par votre faute vous seriez tombé de ces hauteurs sublimes, ne négligez rien pour les gagner de nouveau. Une instabilité misérable est l'état ordinaire de notre âme; il n'appartient qu'à Dieu de la fixer en lui.

Luttez sans défaillance contre la faiblesse de votre esprit; travaillez courageusement à triompher des inconstances de votre âme, et vous ne tarderez pas à sentir en vous la présence de Celui qui, mettant des bornes au débordement de vos pensées, dira à cette mer de distractions, comme autrefois à l'océan : « Tu n'iras pas plus loin. » Il est impossible à l'homme d'enchaîner son esprit et de le captiver; mais, quand le Créateur des esprits intervient, tout se soumet et obéit. Si jamais vous avez fixé de

vos yeux la majesté et la splendeur du vrai soleil de justice, vous lui parlerez avec tout le respect que sa grandeur mérite; comment le feriez-vous au contraire si vous ne le connaissiez pas?

Il faut en commençant la prière, défendre l'entrée du cœur à tous ces flots de pensées qui s'élèvent autour de lui, par l'empire secret d'une âme assez forte pour les dominer. Cela fait, l'esprit devient attentif aux choses qu'il peut dire et penser, et arrive enfin à s'appliquer entièrement à Dieu et à se perdre en lui : c'est alors le moment le plus parfait de la prière, au delà duquel on n'en saurait concevoir d'autres.

Autres sont les jouissances qu'éprouvent dans la prière ceux qui vivent ensemble sous le joug de l'obéissance, et celles de ceux qui prient isolément dans la solitude; les imaginations désordonnées, les distractions troublent souvent la prière des premiers, tandis que celle des seconds est toujours plus recueillie et plus humble. On est maître de son cœur en toutes circonstances, lorsqu'on a l'habitude d'une vie retirée et recueillie; il échappe au contraire à ceux qui se laissent aller au gré de ses caprices, et même quand ils le voudraient, ils ne peuvent pas le contenir. Le grand Apôtre, cette âme enrichie du don de la prière, disait : « J'aimerais mieux ne dire dans l'Eglise que cinq paroles dont j'aurais l'intelligence, etc. » I *Cor.* XIV, 19. Ce conseil, les commençants ne doivent pas se l'appliquer au pied de la lettre. Sans doute nous devons surtout nous préoccuper de l'excellence de notre prière, et avoir pour la dévotion le plus grand zèle possible; mais ne dédaignons pas non plus de réciter quelquefois des formules un peu longues, car notre faiblesse nous les rend nécessaires; une longue prière assure quelquefois une prière bien faite. Priez, disait un saint personnage, avec pureté et avec ferveur, pour ceux qui prient avec un cœur souillé et distrait.

Dans la prière, plusieurs états peuvent se présenter pour l'âme : il y en a un qu'on appelle impureté, un autre exil, un autre larcin, un autre tache et souillure. L'impureté, c'est l'état d'une âme qui se présente devant Dieu, le cœur rempli de mauvaises pensées; l'exil, ce sont les soins inutiles et les distractions coupables qui s'emparent de l'homme et l'occupent de toute autre chose que

de Dieu ; ce que j'appelle larcin, c'est cette dispersion de notre attention qui s'égaré et qui se porte, sans notre consentement, à des sujets ou sur des choses profanes ; la souillure, enfin, c'est un mouvement secret de passion qui survient en nous et qui dégrade notre prière.

Quand nous prions en commun, recueillons notre cœur, et exerçons intérieurement notre dévotion sans lui permettre des manifestations extérieures et sensibles. Si nous sommes seuls, au contraire, comme nous n'avons pas à nous garder contre les louanges humaines, ni à fuir les regards étrangers, ne négligeons pas d'aider notre dévotion par des postures et des gestes extérieurs, par exemple, de nous frapper la poitrine, de lever les yeux au ciel, de nous prosterner à terre, d'étendre nos bras en croix, etc. ; l'esprit trouve souvent son profit à ces manières de faire, et se conforme souvent aux mouvements extérieurs auxquels se livre le corps.

Voulez-vous être récompensé par le Roi auquel vous adressez vos prières et obtenir de lui le pardon des péchés que vous avez commis, concevez de vos fautes une vive contrition et une grande douleur au fond de votre cœur. Quand nous sommes pour ainsi dire retenus, comme dans une prison, prêtons l'oreille aux paroles de celui qui dit à Pierre : Ceignez la ceinture de l'obéissance, ôtez la chaussure de votre propre volonté ; libre du côté de votre âme, demandez à Dieu l'accomplissement de sa volonté sainte, et le Seigneur viendra à vous, et, prenant entre ses mains le gouvernail de votre âme, il la dirigera à son gré. Arrachez-vous à l'amour du siècle et à la corruption des plaisirs ; sachez dépouiller votre âme de tous les désirs superflus, écarter de votre esprit toute vaine imagination, et renoncez à votre propre corps.

La prière n'étant autre chose qu'une séparation entière de ce monde visible et invisible, vous devez vous y convertir à Dieu, et perdre, dans son sein, le souvenir de toutes choses. « Qu'y a-t-il pour moi dans le ciel ? disait le Prophète, et qu'ai-je voulu sur la terre, si ce n'est mettre en vous toute ma joie dans la prière sans m'y livrer à aucune distraction ? Ceux-ci soupirent après les richesses, ceux-là après les honneurs ; d'autres, enfin, après des

biens périssables et mortels ; pour moi, mon bien et mon désir est de me rapprocher du Seigneur, car j'ai mis en lui seul l'espérance de mon repos, que seul il peut me donner. » *Ps. LXXII, 24-27.*

La foi est l'aile de la prière, et sans elle il est impossible de s'élever jusqu'au ciel. Nous donc qui sommes en butte à diverses passions et exposés à des troubles intérieurs, prions Dieu avec confiance ; la prière nous préserve des écueils dangereux contre lesquels nous pourrions nous briser, et assure à nos âmes la tranquillité bienheureuse d'un repos non interrompu. Souvenons-nous de ce juge de l'Évangile « qui, encore qu'il ne craignît pas Dieu comme Dieu, fit justice à la veuve, parce que cette veuve l'importunait. » *Luc. xviii, 5.* Il n'en sera pas, en effet, autrement du Juge universel de nos âmes : nos âmes sont rendues veuves par le péché ; or, si ces âmes l'importunent, soyons sûrs qu'il fera justice de son principal adversaire, c'est-à-dire de son corps, et aussi de tous ses autres ennemis qui sont les mauvais esprits.

Le Seigneur écoute de préférence les hommes qui lui sont agréables, et prête à leurs prières une oreille plus attentive. Il n'exauce pas, au contraire, les demandes des chiens, c'est-à-dire des ingrats, et en ajournant ainsi ses faveurs il aiguise, s'il se peut, leur faim et leur soif, et les force à persévérer dans l'humilité de leur prière. Essayez, en effet, de donner à des chiens le pain dès qu'ils semblent en avoir besoin, et quand leur appétit sera satisfait ils ne tarderont pas de vous remercier en s'en allant loin de vous.

Ne dites pas que vous n'avez rien gagné à prier, ce serait mentir effrontément. Et que peut-il y avoir de plus élevé que la prière où l'on s'unit à Dieu, et de plus excellent que de persévérer avec lui dans cette union parfaite ? Le condamné ne redoute pas davantage de subir sa peine, que l'ami de la prière de paraître en face de la majesté de Dieu. La grandeur de Dieu l'épouvante, et il craint toujours de blesser la vue de celui devant lequel il se présente. Aussi le souvenir de Celui en présence duquel elle ose paraître est tout-puissant sur l'âme sage et réfléchie, et c'en est assez pour elle de cette pensée pour s'isoler, pendant ce temps,

de toute sorte de passions, de la colère, des angoisses et des effusions du cœur, de la lassitude, du dégoût, et de toute autre tentation ou pensée désordonnée.

Préparez-vous à la prière par la prière continuelle, j'entends par un recueillement et une dévotion sans trêve ni repos, et vous entrerez vite dans le feu de la prière, et vous profiterez beaucoup en peu de temps. J'ai connu des âmes dans lesquelles l'obéissance jetait un vif éclat, et qui s'efforçaient sans cesse d'avoir Dieu présent à leur mémoire ; pour elles, la prière n'offrait aucune peine, elles s'y adonnaient sans effort, elles se recueillaient facilement dans leur cœur, et des sources intarissables de larmes coulaient de leurs yeux ; l'obéissance les préparait à ce doux et salutaire exercice.

Quand nous chantons les psaumes en commun dans le chœur, nous sommes en proie à des imaginations et plus nombreuses et plus vives que lorsque nous prions seuls dans notre oratoire ; mais aussi cette prière faite en commun trouve-t-elle des encouragements précieux dans la ferveur et l'exemple des autres, tandis que la prière solitaire a souvent à lutter contre le vice de la paresse.

C'est à la guerre qu'éclate la fidélité du soldat pour son capitaine ; mais l'amour d'un vrai religieux envers Dieu brille surtout dans la prière. La prière découvre l'état et la disposition intérieure de l'âme, et c'est avec raison que les théologiens l'ont appelée le fidèle miroir du religieux.

Si vous n'avez pas le courage d'abandonner ce que vous faites pour vaquer à l'oraison ou à la prière lorsque l'heure de vous y livrer est arrivée, alors surtout que ce que vous faites n'est pas indispensable, prenez garde, il y a là-dessous quelque manœuvre secrète de l'ennemi ; son intention est de nous isoler de la prière en faisant naître dans notre esprit mille préoccupations et mille sollicitudes étrangères.

Ne vous refusez jamais à prier Dieu pour quelqu'un qui vous le demande ; quand même vous seriez encore froid dans la prière vous n'avez pas de raison de vous en dispenser. Souvent la foi et l'humilité de celui qui prie ont procuré le salut de celui pour

lequel il prie. Ne conservez aucun orgueil de voir les prières que vous adressez à Dieu pour les autres exaucées ; car il est possible que Dieu ait eu moins égard à vos demandes qu'à la foi de celui pour qui vous priez.

Les maîtres sont dans l'usage de faire rendre compte aux enfants, tous les jours, de ce qu'ils leur ont enseigné ; Dieu nous demande aussi, dans chaque prière, quel usage nous avons fait de ses grâces, et quelle reconnaissance nous lui en témoignons. Ne nous étonnons donc pas des tentations que nous éprouvons quelquefois dans nos prières ; le démon cherche à nous y faire succomber à la colère, et en cela il n'a d'autre but que nous priver des avantages que nous pourrions en retirer.

Dans l'exercice de toutes les vertus et surtout dans celui de la prière, il convient de s'exciter à une grande vigilance et à une profonde attention ; l'âme, déjà maîtresse de la colère, arrive facilement à prier quand elle est dans ces dispositions. Ne vous découragez pas si Dieu n'exauce pas toujours vos demandes aussitôt que vous le désireriez ; on estime d'autant plus une chose et cette chose est d'autant plus sûre et plus durable qu'on a employé plus de temps, plus de travail, et qu'on a eu plus de peine à l'obtenir. Celui qui possède le Seigneur au dedans de lui éprouve moins de difficulté à se préparer à l'oraison ; « car l'Esprit-Saint demande dans nos cœurs par des gémissements innarrables, » *Rom. viii, 24*, et leur rend la prière facile. Ecartez, tandis que vous priez, toute image et toute représentation sensible de votre esprit ; peut-être perdriez-vous autrement l'empire sur vous-même et sortiriez-vous de votre recueillement. La prière a encore la faculté de nous découvrir d'une manière presque certaine si notre demande a été entendue et exaucée ; par là elle nous délivre de nombreuses perplexités et d'innombrables angoisses.

Si vous aimez la prière, aimez aussi la miséricorde ; la miséricorde vous rendra Dieu propice et le disposera à écouter favorablement vos demandes, comme vous aurez écouté vous-même, par amour pour lui, celles de vos frères malheureux. C'est dans la prière que les religieux reçoivent ce centuple dont il est parlé

dans l'Évangile et que le Sauveur promet à ses serviteurs dès cette vie; l'abondance des biens qui leur sont dus et déjà accordés ne sont que le prélude de ceux qu'ils recevront dans la vie éternelle. La ferveur par laquelle l'Esprit-Saint visite quelquefois les âmes éveille en elles la dévotion, et quand leur dévotion est ainsi excitée et élevée par le ciel, cette ferveur descend en elles et y établit sa demeure.

Il y en a qui mettent la prière au-dessus du souvenir de la mort; pour moi, j'y établis peu de différence, et, de même que je loue deux substances en une même personne, je réunis en un même exercice et sous une même louange ces deux vertus. Ce n'est pas qu'absolument parlant la prière ne soit plus excellente, l'âme s'y attache davantage à Dieu et lui parle de plus près, elle s'y rapproche davantage de la contemplation, elle y obtient de voir plus facilement ses demandes exaucées, mais le souvenir de la mort, qui n'a pas tous ces avantages, en a de plus grands en d'autres genres.

Un bon coursier sent croître son ardeur quand il entre dans l'arène; une noble émulation s'empare de lui et le presse de marcher toujours au premier rang. La carrière dont je veux parler, c'est le chant des psaumes; le coursier, c'est le religieux qui chante; plus il pénètre en avant dans cette carrière spirituelle, plus sa dévotion augmente, et son émulation grandit. Ce coursier, « il respire de loin le combat, » *Job. xxxix, 25*, et, se tenant toujours préparé pour la guerre, il se rend inexpugnable à l'ennemi.

Il est cruel d'arracher l'eau de la bouche d'un homme altéré; mais c'est une chose bien plus cruelle d'arracher à la prière une âme qui brûle de s'y livrer, et de la ravir à un état si doux et si digne d'envie, avant qu'elle l'ait parfaitement goûté. Ne cessez donc jamais de prier avant d'avoir reçu dans la prière, par une providentielle dispensation de Dieu, l'eau et le feu qu'on vous y donne, c'est-à-dire la flamme de la charité et l'eau de la componction; peut-être n'aurez-vous jamais dans votre vie d'occasion plus favorable de négocier le pardon de vos fautes.

Prenons-y garde cependant; il n'est pas rare qu'après avoir

commencé à goûter les charmes de Dieu dans la prière on perde, par une seule parole, tous les avantages qu'on était prêt à retirer de ses efforts, qu'on souille son âme, et qu'on ne voit plus, comme on en avait coutume, ses désirs satisfaits; cette parole, que je signale, c'est une distraction à laquelle nous nous arrêtons, c'est un mouvement d'orgueil que nous ne savons pas réprimer. Autre chose est de contempler du fond du cœur les choses célestes et divines, autre chose de faire de son cœur une sorte de prince ou de pontife qui se considère avec attention et qui voit quels sacrifices il peut offrir à Dieu, je veux dire les passions qu'il doit mortifier, les œuvres de justice qu'il doit accomplir, et qui arrive ainsi à se connaître lui-même et à savoir parfaitement ce qu'il doit faire.

Or les effets de la prière sont différents selon les dispositions des âmes qui prient. Grégoire le Théologien nous apprend qu'en tombant sur certaines âmes qui ne sont pas encore pleinement purifiées, le feu de l'Esprit-Saint les transforme et les purifie, tandis qu'il illumine, dans la mesure de leur perfection, les âmes pures qu'il pénètre. Le feu de l'Esprit-Saint dans la prière est tantôt un feu qui consume, tantôt une lumière qui éclaire. Voilà pourquoi il y a des âmes qui sortent de la prière comme d'une fournaise ardente, purifiées de toute souillure, dégagées de tout le poids des fautes qu'elles y ont laissées, rendues enfin au bonheur et à l'oubli du passé; tandis que d'autres en sortent resplendissantes de lumière et couvertes de deux vêtements superbes : du vêtement de la joie et de celui de l'humilité.

Si vous ne retirez de la prière aucun de ces salutaires effets, ne vous y trompez pas, vous pouvez, sans aller trop loin, supposer que vous avez prié, comme les Juifs, plus de corps que d'esprit. Si un corps, au contact d'un autre corps qui lui est contraire, reçoit de lui quelque altération, comment s'approcherait-on vainement du corps sacré de Jésus-Christ? Ah! nous pouvons contempler par nous-mêmes notre Roi céleste et très-clément; il se présente à nous et il agit à notre égard comme les rois de la terre; tantôt c'est par lui-même, tantôt c'est par des moyens dont il a seul le secret qu'il récompense ses serviteurs fidèles; il n'a

de préférence, dans la répartition de ses faveurs, que pour l'humilité la plus grande, et il les proportionne toujours à l'étendue même de cette vertu.

Il n'est pas de roi sur la terre qui ne tînt pour abominable celui qui se permettrait de s'entretenir familièrement, en sa présence, avec ses ennemis; et vous voudriez que Dieu fût indifférent à la manière dont on se tient devant lui, et qu'il ne détestât pas celui qui, dans la prière, ouvre la porte de son âme aux pensées les plus honteuses? Ah! il ne saurait en être ainsi; quand cet ennemi de Dieu, qu'on appelle l'impureté, se présente à vos yeux, frappez-le avec les armes spirituelles, et ne cessez pas de le frapper avant qu'il n'ait lui-même cessé de vous poursuivre.

Demandez à Dieu ses faveurs au moyen de la componction; cherchez-les par l'obéissance; attirez-les sur vous par la patience: celui qui demande ainsi obtient, celui qui cherche de la sorte trouve, enfin on ouvre toujours à celui qui appelle de cette manière.

Si, quand vous êtes en prière, vous voulez solliciter de Dieu une faveur pour une personne du sexe, ne le faites jamais qu'avec beaucoup de précaution et de réserve. Il est si facile au démon de vous tendre par là des embûches et de vous dérober ainsi votre cœur. De même, lorsqu'en priant, vous pleurez ou vous accusez vos péchés, prenez garde de n'y pas trouver une cause nouvelle de pécher, par la représentation des anciennes passions qui pourraient s'offrir à vous. Dès que le moment de la prière est venu, laissez de côté toute sollicitude étrangère, tout souci profane, de peur que le démon n'en prenne sujet de vous dérober ainsi ce qu'il y a de meilleur dans la prière, je veux dire l'attention de votre âme; fermez la porte à toute autre chose qu'à Dieu, et, « la porte fermée, comme dit le Seigneur, priez votre Père dans le secret. » *Matth.* vii, 6.

Ayez continuellement à la main, pour vous soutenir, le bâton de la prière, et vous ne trébucherez pas; s'il vous arrivait cependant de trébucher quelquefois, vous ne tomberiez jamais entièrement, parce que la prière vous aiderait à vous relever; la prière fait violence à Dieu lui-même.

Nous ne pouvons point avoir de meilleure preuve de l'efficacité de la prière que les obstacles et les imaginations que le démon suscite en nous lorsque nous chantons les psaumes en commun ; croyez-vous, en effet, que cet ennemi pervers prendrait tant de soin de nous faire tomber, s'il ne sentait combien cet exercice nous est avantageux et profitable ? Mais ce qui achève de nous en démontrer la valeur, c'est la victoire qu'il nous fait remporter sur le démon et sur les tentations : « Seigneur, disait le Prophète, j'ai vu que votre complaisance reposait sur moi, parce que mon ennemi n'a pas triomphé de moi. » *Ps.* XL, 42. « J'ai crié vers vous de tout mon cœur, ô mon Dieu, disait encore le Psalmiste, au temps de la tribulation, » c'est-à-dire de tout mon corps, de toute mon âme, de tout mon esprit ; car toutes les fois que mon âme et mon esprit ont été protégés et soutenus, c'est que le Seigneur était au milieu d'eux.

Les exercices spirituels et les exercices corporels ne conviennent pas également à tous ; ceux-ci vont mieux aux uns, ceux-là aux autres. Il est des âmes qui préfèrent un chant précipité, d'autres s'accoutument au contraire davantage d'un chant plus lent ; les unes trouvent dans la rapidité des paroles qu'elles prononcent un remède contre les distractions, les autres croient qu'une sage lenteur s'accoutume davantage avec l'esprit même de leur état.

Si vous adressez au Roi du ciel de ferventes prières contre vos ennemis, ne vous découragez pas des obstacles que ceux-ci font naître sous vos pas ; prenez confiance, au contraire, car sans qu'il vous en coûte de grands efforts votre ennemi prendra de lui-même la fuite. Quel intérêt peuvent avoir, en effet, les esprits impurs et mauvais à accroître vos mérites et à multiplier vos couronnes par leurs tentations ? D'ailleurs voudraient-ils demeurer encore à vos côtés pour vous tenter, qu'ils s'en iraient bien vite, brisés sous le fouet de la prière. Ayez donc bon courage, persévérez dans l'exercice de la prière, et Dieu lui-même sera votre maître, il vous enseignera à prier.

On n'apprendra jamais à un aveugle ce que c'est que la vue : voir est une chose qui se fait naturellement et qui ne s'apprend pas.

De même nul ne peut savoir parfaitement ce que c'est de prier et combien la prière est belle s'il ne l'a d'abord éprouvé. Dieu seul est le maître de la prière; c'est lui qui enseigne à l'homme la sagesse, qui apprend à celui qui prie en quoi consiste la prière, et bénit les années et les œuvres du juste.

### — CHAPITRE XXX.

*Vingt-neuvième échelon : du ciel terrestre ou de la bienheureuse tranquillité, et aussi de la perfection et de la résurrection spirituelles de nos âmes, que doit précéder la résurrection générale.*

Quelque plongé que nous soyons dans les eaux bourbeuses de l'ignorance, quelque enveloppé que nous nous trouvions dans les obscurités du trouble et dans les ombres mortelles de notre misérable corps, nous osons parler ici de ce que nous nommons le ciel terrestre, c'est-à-dire de la bienheureuse tranquillité. Comme le ciel qui s'étend sur nos têtes a d'innombrables étoiles pour ornement, ainsi cette bienheureuse tranquillité étincelle de toutes parts de l'ornement des vertus. Cette tranquillité n'est autre chose pour nos âmes qu'un ciel intime et spirituel, où n'arrivent pas les impressions étrangères et les agitations qui ont leur origine dans notre sensualité; du haut de ces régions sereines, l'âme parfaite méprise toutes les embûches du démon et se rit de ses menaces.

Mais, pour jouir véritablement et en réalité de cette tranquillité ou de cette impassibilité, que faut-il faire? Purifier sa chair de toutes les souillures de la corruption, élever son esprit au-dessus des créatures et les avoir toutes en un oubli profond, maîtriser tous ses sentiments et n'en faire jamais qu'un usage conforme à la raison, demeurer sans cesse en présence du Seigneur, travailler de tout son pouvoir à se rapprocher toujours davantage de lui, arriver enfin à ne faire avec lui qu'une même chose par l'amour, par la contemplation et par l'imitation.

Il y en a qui définissent cette bienheureuse tranquillité, une résurrection de l'âme qui précède la résurrection du corps; et par là ils laissent entendre que cet état de l'âme est en quelque sorte

une imitation de la pureté et de la vie des bienheureux, proportionnée aux limites et à la puissance même de notre nature. D'autres la regardent comme une connaissance de Dieu, si parfaite qu'elle n'est dépassée que par la connaissance qu'en ont les anges du ciel.

Or, telle est dans l'âme du parfait l'efficacité merveilleuse de cette vertu consommée, d'après le témoignage même d'un homme qui en avait ressenti les merveilleux effets, qu'elle sanctifie l'homme, qu'elle le saisit et l'élève, s'il se peut, au-dessus de toutes les choses créées, et qu'après l'avoir introduit dans ce port céleste elle l'absorbe et le plonge complètement en Dieu, au point qu'on peut dire de lui, avec l'Apôtre, que « sa conversation est déjà dans le ciel. » *Philip.* III, 20.

C'est sans contredit de cet état que veut parler le Prophète quand il dit : « Seigneur, vous avez magnifiquement élevé et exalté les dieux de la terre. » *Ps.* XLVI, 9. Les dieux dont il parle sont évidemment ces hommes divins que leur vertu avait mis au-dessus de toutes choses. Tel fut ce Père d'Égypte dont il est écrit que, tandis qu'il priait en commun avec ses frères, il levait ses mains sans les laisser jamais retomber vers la terre, tant il était étranger à tout ce qui pouvait se passer dans la partie sensible de son être ; tel encore ce bienheureux père Sylon, qui, à l'encontre du précédent, tenait toujours ses mains abaissées, parce qu'il n'osait, en priant en communauté, les élever vers le ciel.

Mais parmi ceux qui pratiquent cette bienheureuse vertu tous ne sont point également parfaits. Les uns se contentent de détester le vice, d'autres se montrent avides de pratiquer la vertu et en portent déjà sur eux tous les ornements. La chasteté, on peut le dire, est une sorte de tranquillité, et cette dénomination, elle la justifie pleinement ; car elle est comme un gage de la résurrection générale et de l'incorruptibilité des choses corruptibles.

L'Apôtre nous fait voir qu'il possédait cette bienheureuse tranquillité lorsqu'il dit « qu'il avait en lui l'esprit de Jésus-Christ. » *I Cor.* II, 16. Nous la voyons aussi briller dans le glorieux

Antoine, proclamant avec bonheur qu'il ne craignait plus Dieu, parce que toutes ses craintes s'étaient dissipées au souffle de la charité parfaite. N'eut-elle pas aussi une manifestation magnifique dans le glorieux père Ephrem de Syrie, qui priait Dieu de mettre un terme au bonheur dont il jouissait et de susciter de nouveau dans son âme les combats d'autrefois, afin qu'il eût toujours l'occasion d'acquérir de nouveaux mérites et de gagner de nouvelles couronnes? Ah! de tous les Pères cet illustre Syrien n'est-il pas celui qui a le plus convoité cette tranquillité qui précède la gloire à venir? Le roi David, le plus grand des prophètes, disait bien au Seigneur : « Accordez-moi, ô mon Dieu, un peu de repos, » *Ps. LXV, 11*; mais ce glorieux chevalier du Christ, tout inondé de ce rafraîchissement céleste et comprenant que sa nature mortelle était au-dessous de ces consolations, s'écriait : Retenez, ô mon Dieu, les torrents de votre grâce.

Voulez-vous savoir à quelles marques une âme peut se croire en possession de cette grande vertu? Qu'elle examine la transformation qui s'est faite en elle; qu'elle voie si elle est autant affectionnée aux vertus que les hommes les plus dépravés sont attachés à leurs vices.

Si donc la fin de la gourmandise est de s'attacher tellement aux plaisirs de la bouche, qu'on mange et qu'on boive, sans besoin et sans mesure, au point de se fatiguer soi-même par l'excès des aliments, une sage tempérance qui dompte la faim quand la raison l'exige, parce qu'elle est le fruit d'une liberté qui a triomphé du désordre de ses appétits, cette tempérance, dis-je, sera la fin de l'abstinence.

Si la luxure consommée allume dans le cœur de l'homme une passion si dévorante qu'il en vient à s'attacher à des animaux sans raison et à des peintures inanimées, la chasteté héroïque et parfaite finira par rendre ses sentiments si purs en toute circonstance, qu'ils sembleront appartenir à un corps incapable de pécher.

Si l'avarice excite sans cesse et toujours davantage la convoitise de l'homme, si elle le rend insatiable, au sein même des plus grandes richesses, la pauvreté, quand elle sera parfaite, amènera

l'homme à ne faire aucun cas des choses nécessaires au corps et à ne se donner aucune peine pour les obtenir.

Si la colère, à son plus haut degré, rend l'homme impatient, quelque repos qu'il goûte et quelque bonheur qu'il éprouve, la patience la plus parfaite lui apprendra à demeurer soumis et résigné, même au milieu des plus redoutables tribulations.

Si le comble de la vaine gloire consiste pour l'homme à vouloir paraître saint et parfait, même lorsqu'on ne le loue pas, la perfection de l'humilité l'amènera à demeurer insensible aux louanges et à résister toujours aux mouvements désordonnés de la vaine gloire.

Si la colère, dans ses tempêtes, fait que l'homme s'irrite contre lui-même, sans provocation et sans sujet, ce sera un prodige de longanimité de sa part de conserver toujours la paix de l'âme, soit en présence, soit en l'absence de ceux qui le déshonorent ou qui le maudissent.

Si c'est une marque de perdition et d'orgueil que cette estime déréglée qu'un homme vil et méprisable conçoit de lui, c'en sera une plus sûre et plus grande d'humilité de conserver une âme humble au milieu des plus hautes dignités et des actions les plus illustres.

Enfin, si une obéissance entière et parfaite à toutes les suggestions dont le démon nous entoure est la preuve incontestable d'un cœur complètement corrompu, une preuve non moins forte de la paix inaltérable dont je parle, ce sera de pouvoir dire en toute vérité : Moi, je ne connais pas l'esprit mauvais, je ne l'ai connu dans aucune de ses entreprises, ni quand il s'éloignait de moi, ni quand il venait près de moi, ni quand il passait à mes côtés ; j'étais en effet comme insensible à tout.

Quand nous avons mérité d'arriver à ce bienheureux état dès cette vie, nous possédons Dieu au dedans de nous ; c'est lui qui nous dirige et nous gouverne en toutes choses, dans nos pensées, dans nos paroles, dans nos œuvres, d'une manière conforme à sa très-sainte loi, encore que nous n'ayons pas le don d'impeccabilité. Alors nous pouvons nous écrier avec le Prophète : « J'écouterai ce que le Seigneur mon Dieu dira dans mon âme ; ses paroles

sont élevées au-dessus de toutes les sciences et de tous les enseignements. » *Ps.* LXXXIV, 8, 9. Dans l'ardeur de nos sentiments, nous ajoutons encore avec le même Prophète : « Quand viendrai-je et quand apparaîtrai-je en présence de mon Dieu? » *Ps.* XLI, 2. Voilà que je ne peux plus comprimer la violence de ce désir; je languis, Seigneur, et je soupire après cette beauté immortelle qu'il vous a plu de donner à mon âme lorsque vous l'avez créée, avant de l'emprisonner dans la boue de la chair.

D'ailleurs, pour tout dire en un mot, celui qui est en possession de ce bienheureux état, peut s'écrier comme l'Apôtre, « après avoir combattu le bon combat, terminé sa carrière et gardé sa foi, » Il *Tim.* IV, 7; « Je vis, mais non, ce n'est plus moi qui vis, c'est Jésus-Christ qui vit en moi. » *Galat.* II, 20. On ne peut pas avec une pierre précieuse faire une couronne royale; mais nous nous glorifions en vain d'arriver à la tranquillité dont nous parlons par la pratique de toutes les vertus, si nous négligeons d'en mettre une seule en pratique.

Il est donc vrai, cette tranquillité dont nous parlons n'est autre que ce palais royal qui est dans le ciel, et à l'entour duquel sont dressées de nombreuses habitations. Mais le mur de cette céleste Jérusalem, quel est-il donc, si ce n'est le pardon des péchés qui en ouvre l'entrée à tous ceux qui ont l'âme assez grande pour pardonner?

Courage donc, mes frères, courage, et faisons tous nos efforts afin de mériter d'entrer dans ce palais royal et de nous y reposer. Si l'étendue de notre misère, le poids de nos iniquités ou de nos passions, la grandeur de notre faiblesse même nous empêchent d'arriver jusque-là, travaillons à conquérir une demeure autour de ce divin palais, ou tout au moins à nous ménager une place dans l'intérieur de la sainte muraille. Celui qui n'a pas franchi ce mur sacré avant la fin de sa vie, ne doit pas espérer d'y réussir après sa mort; il est à jamais condamné à n'habiter que le désert et la solitude des démons et des vices. C'est pourquoi le Prophète s'adressant à Dieu, lui disait : « Avec votre secours, Seigneur, je franchirai les remparts. » *Ps.* XVII, 32. C'est encore ce que voulait signifier cet autre prophète qui met

dans la bouche de Dieu ces paroles : « Vos péchés ont élevé une muraille entre vous et Dieu. » *Ezech.* XLIII, 8. Renversons donc ce rempart que nous avons élevé par notre désobéissance. Cherchons à obtenir la rémission entière de nos fautes tandis que nous sommes sur la terre ; car dans l'enfer il n'y a personne qui veuille et qui puisse nous le pardonner. Agissons sans retard, ô mes frères, et donnons-nous tout entiers aux devoirs de notre profession ; nous n'avons point été enrôlés pour d'autre cause sous les bannières de notre céleste empereur, et, si nous sommes inscrits parmi ses soldats, ce n'est pas pour faire d'autre guerre. Ne donnons pas, pour nous excuser, de ridicule prétexte ; n'alléguons ni le joug de notre corps, ni des raisons de temps, ni la délicatesse de notre nature ; le baptême, qui nous a régénérés, nous a donné la force de devenir les enfants de Dieu. Rentrez en vous-mêmes, dit le Seigneur, voyez et sachez que je suis votre Dieu, votre repos et votre rédemption. Gloire lui soit rendue dans les siècles des siècles. Amen.

Cette tranquillité bienheureuse qui a fait l'objet de ce chapitre élève au-dessus de la terre l'esprit humble et arrache l'âme pauvre à la boue de tous les vices : en rendant l'homme indépendant de ses passions elle l'orne de la pureté du cœur. Mais c'est la très-excellente et très-aimable charité qui le met parmi les princes du peuple du Seigneur, et qui lui donne une place parmi les esprits angéliques.

Remarques du V. P. M. Fr. Louis de Grenade sur le chapitre précédent.

Pour bien comprendre ce chapitre, il faut remarquer que l'auteur étant arrivé à la fin de son ouvrage et au dernier échelon de son Echelle spirituelle, y traite de l'état le plus parfait auquel les saints puissent arriver en ce monde, et des vertus les plus excellentes qu'ils puissent pratiquer. Ces vertus sont appelées pour cette raison vertus héroïques ou vertus d'une âme déjà purifiée.

Or, il y a dans la vertu, et l'on y considère avec fruit trois degrés principaux : d'abord, la vertu à son origine soutient avec les passions ameutées contre elle, une lutte acharnée, et c'est à peine

si elle mérite encore de porter son nom à cause de la difficulté qu'elle éprouve à se soutenir et à produire des œuvres. Elle passe bientôt de ce premier degré au second, et alors, toutes les passions étant soumises, elle opère avec facilité et sans résistance le bien qu'elle fait; c'est d'ailleurs le propre de la vertu d'agir avec promptitude et avec plaisir. Enfin, la vertu se consomme et arrive alors à sa perfection souveraine; elle devient l'apanage de ces hommes de Dieu, déjà dépouillés de tous les restes de leurs passions, et détachés entièrement de toutes les choses terrestres. Les vertus de cette dernière espèce s'appellent vertus héroïques ou vertus d'une âme purifiée; telles furent celles de quelques grands saints. C'est de ces vertus que l'auteur de l'Echelle spirituelle parle dans ce dernier chapitre.

Encore que tous ne soient pas en possession de ces vertus, il en a été fait mention dans cet ouvrage, afin que nous puissions voir jusqu'où la grâce de Dieu peut élever les hommes en cette vie, connaître les biens dont notre négligence nous prive, nous humilier enfin et nous défaire de notre orgueil, en voyant combien nous sommes éloignés de cette sublime perfection qu'un grand nombre de saints ont pratiquée.

Et ici que l'homme se garde d'une illusion dangereuse. On est exposé à se croire en possession de ce bienheureux état, dès qu'on pratique quelque vertu, ou qu'on fait des actes qui semblent se rapporter à celles dont nous parlons; c'est un erreur profonde qu'il est bon de prévenir. Autre chose est de posséder en toutes circonstances les vertus à leur plus haut degré; autre chose de faire quelquefois, comme par hasard, des actes ayant avec ces vertus quelque conformité. Il arrive, en effet, comme le dit Aristote, que la vie du sage ressemble quelquefois et par moments à la vie du premier principe.

On n'a, si l'on veut de plus amples détails sur cette matière, qu'à lire saint Thomas. On trouvera dans sa Somme théologique des choses autrement élevées que celles que contient ce chapitre, encore que pour la plupart ces choses soient tombées de la bouche même des Gentils.

## CHAPITRE XXXI.

*Trentième échelon : de l'union qui existe entre les trois vertus théologiques, c'est-à-dire entre la foi, l'espérance et la charité.*

Nous n'avons plus, après tout ce que nous venons de dire, qu'à parler de la foi, de l'espérance et de la charité, trois vertus auxquelles toutes les autres, ainsi que tous les dons du Saint-Esprit, se trouvent unies et enchaînées. Toutes les vertus, en effet, se rapportent à ces trois vertus principales, qui les dirigent, les forment et les perfectionnent toutes à leur tour. De ces trois vertus, la plus grande est la charité, puisque Dieu lui-même a voulu s'appeler de ce nom, I *Joan.* iv, encore qu'il soit la charité incréée. La première de ces vertus est comme un rayon de la vérité primordiale se projetant sur notre entendement pour l'éclairer.

La seconde, c'est-à-dire l'espérance, nous apparaît comme une lumière qui, en illuminant les profondeurs de notre cœur, nous fait espérer aux promesses divines. La charité enfin est comme un cercle parfait, qui renferme en lui-même toutes les vertus; tout en étant le motif principal de toutes les vertus, elle leur communique sa perfection. La foi peut tout en Dieu; l'espérance s'appuyant toujours sur la miséricorde, délivre l'âme de toute confusion; la charité ne s'arrête pas, elle ne cesse jamais d'agir, et celui qu'elle possède, n'a jamais, et ne peut point avoir de repos.

Se décider à parler de la charité, c'est entreprendre de parler de Dieu; or, un semblable dessein est toujours redoutable et difficile pour ceux qui, ne prenant pas garde à ce qu'ils veulent faire, le poursuivent témérairement. Dieu est charité, et vouloir parler de la consommation de cette vertu quand on est soi-même aveugle, c'est ressembler à celui qui prétendait compter les grains de sable de la mer. On peut définir la charité, une ressemblance divine qui se montre chez les hommes autant qu'elle peut paraître et briller en eux.

La charité étant une ressemblance et en quelque sorte une

participation de la vie même de l'Esprit-Saint, qui est essentiellement l'amour du Père et du Fils, il s'ensuit qu'il n'est pas de vertu qui fasse ressembler davantage l'homme à Dieu que celle-là. Cependant, à considérer la charité dans ses effets, on peut dire qu'elle est une source de foi, un abîme de douceur, un océan d'humilité, non plus parce qu'elle est la cause de toutes les vertus quant à leur essence, mais encore et surtout parce qu'elle les met toutes en exercice. « La charité croit tout, elle espère tout, elle garde en toute humilité ce qu'elle possède. » I *Cor.* XIII, 7. La charité parfaite enfin est le dépouillement de toute intention et de toute pensée mauvaise, parce que la charité, selon la parole de l'Apôtre, « ne pense point le mal. » *Ibid.*, 5.

La charité, la tranquillité de l'âme, l'esprit et l'adoption des enfants de Dieu ne diffèrent que de nom. De même que la lumière, le feu et la flamme concourent au même but, de même ces trois vertus se rapportent à la même fin. Selon la mesure ou l'absence de la divine lumière, l'âme craint Dieu plus ou moins; elle n'arrive à dépouiller toute crainte que lorsqu'elle est en possession de la charité parfaite. Ce n'est pas toutefois que de cette dernière charité ne naisse en nous une crainte de Dieu juste et salutaire; mais cette crainte, loin de diminuer en nous l'amour duquel elle procède, ne fait que l'accroître toujours davantage et que lui donner un nouvel aliment.

Il ne sera peut-être pas hors de propos de s'aider des choses humaines pour comprendre l'ardeur des saints désirs, de la crainte, de la ferveur, du zèle, du service et de l'amour de Dieu. Heureux donc celui qui brûle jour et nuit dans son cœur pour Dieu, comme un amant passionné du monde qui se consume de ne pouvoir posséder ce qu'il aime! Heureux ceux qui craignent Dieu autant que les malfaiteurs condamnés à mort redoutent leur juge et leur bourreau! Heureuse l'âme qui sert Dieu avec toute la sollicitude qu'un serviteur dévoué porte au service de son maître! Heureux l'homme qui veille au soin de la vertu et qui s'applique à l'acquérir, tout comme un époux fidèle veille et prend garde à l'honneur de son épouse! Heureux celui qui paraît en présence de Dieu dans la prière, aussi respectueux que des

ministres en présence de leur roi ! Heureuse enfin l'âme fidèle qui fait autant d'efforts pour apaiser le Seigneur et pour se réconcilier avec lui, que quelques hommes en font pour obtenir la faveur des personnes puissantes dont ils peuvent avoir besoin !

Une mère n'est pas plus étroitement attachée au fils qu'elle porte dans son sein, que le fils de la charité ne l'est à son Seigneur. Quand on aime réellement quelqu'un, on a toujours devant les yeux l'image de celui qu'on aime, on le tient étroitement embrassé, avec un plaisir ineffable, dans l'intime de son cœur ; on ne cesse de penser à lui-même pendant le sommeil ; et, même au milieu des songes, on croit voir ce qu'on désire et converser avec l'objet qui vous est cher. Ce qui se passe lorsqu'il s'agit des corps, a lieu aussi par rapport à l'amour des esprits, et c'était le cœur profondément blessé par les flèches divines que l'Épouse des Cantiques s'écriait : « Je dors parce que je ne puis résister à la nature, mais mon cœur veille à cause de la grandeur de son amour. » *Cant.* v, 2.

Remarquez encore, ô fidèle et saint lecteur, que le cerf, après avoir donné la mort aux animaux venimeux, ce pourquoi il a une vertu et une force qui lui sont naturelles, désire et cherche avec empressement une fontaine d'eaux vives ; c'est alors aussi que le cerf spirituel soupire après le Seigneur et tombe en défaillance à cause du désir qu'il a de le posséder, embrasé qu'il est du feu de la charité et blessé des traits de l'amour. On pénètre difficilement la cause de la faim ; mais celle de la soif se devine sans peine, et nul n'ignore que c'est l'ardeur du soleil qui la fait naître et qui l'excite. Voilà pourquoi une âme qui soupirait ardemment après Dieu lui disait : « Mon âme a soif du Seigneur, qui est pour elle comme une claire et limpide fontaine. » *Ps.* xli, 1.

Si nous ne pouvons voir celui que nous aimons sans qu'un trouble intérieur s'empare de notre âme et sans que la tristesse fasse place à la joie, que sera-ce du Seigneur se manifestant à une âme pure et sans tache dans laquelle il entre invisiblement ? La crainte de Dieu, en entrant dans un cœur, y consume toutes les scories de l'âme ; c'est pourquoi le Prophète s'écriait : « Pé-nétrez, Seigneur, ma chair de votre crainte. » *Ps.* cxviii, 120.

Mais la sainte charité, plus efficace, embrase jusqu'aux derniers restes de ces souillures et en fait disparaître les plus légères traces, selon qu'il est écrit : « Tu as blessé mon cœur, tu as blessé mon cœur. » *Cant.* iv, 9. Il est aussi des âmes que cette vertu divine inonde de joie, et remplit de splendeur et de lumière, conformément à ce que dit le Prophète : « Le Seigneur est ma force et mon bouclier ; mon cœur a espéré en lui, ma chair a fleuri et mon visage s'est ranimé à cause de la joie de mon cœur. » *Ps.* xxvii, 9, 10.

Mais lorsque l'homme est uni à la divine charité au point de ne plus faire, pour ainsi dire, qu'un avec elle, une clarté et une sérénité célestes inondent son âme et rayonnent à travers le corps, comme dans un miroir pur et limpide. Tel apparut Moïse, ce grand contemplateur de Dieu, en descendant du Sinaï. C'est là le dernier degré de la charité ; à ce point des hommes elle fait des anges, et souvent elle leur enlève même le besoin de toute nourriture ; car il est rare que ceux qui la possèdent songent à nourrir leur corps. Et que ceci n'étonne et ne surprenne personne. N'est-il pas vrai, en effet, que souvent une passion violente, une grande tristesse, par exemple, ou tout autre sentiment extraordinaire, enlève à l'homme le souvenir du manger ? Pourquoi dès lors, trouver si étonnant qu'après avoir goûté cette nourriture incorruptible, on ne pense plus aux nécessités du corps, lorsque surtout on a été élevé, par la grâce, au-dessus de la nature ? Le corps lui-même devient, pour ainsi dire, incorruptible ; les feux de la charité, en le purifiant, ont dévoré l'ardeur de ses appétits ; et c'est ce qui nous explique comment il ne trouve souvent aucun goût aux aliments dont il se nourrit. L'eau qui circule sur la terre, arrose et rafraîchit les racines des plantes ; mais les âmes trouvent leur soutien et leur aliment dans les feux de la charité.

L'accroissement de la crainte est le principe de la charité ; mais la fin de la chasteté est une sage disposition à la théologie céleste qui n'est autre que la connaissance de Dieu. « Quels sont ceux que le Seigneur instruira ? dit le Prophète ; ceux qui auront été déjà enlevés aux soins de leur mère. » *Isa.* xxxiii, 9. C'est-

à-dire ceux qui se seront arrachés aux affections et aux délices de cette vie. Celui dont tous les sentiments et toutes les puissances sont parfaitement unis à Dieu, sera secrètement instruit et dirigé par Dieu dans l'intime de son âme; mais ceux qui ne lui sont pas unis ne pourront parler de lui sans danger; c'est Dieu lui-même qui leur dit par la bouche de son Prophète : « Dieu dit à l'impie : Est-ce à toi qu'il appartient de publier mes décrets? Pourquoi ta bouche annonce-t-elle mon alliance? » *Ps.* XLIX, 16.

Ce Verbe substantiel et increé perfectionne la chasteté de notre âme en mortifiant la mort par sa présence; sous la toute-puissance de ses opérations, le disciple de la théologie est éclairé de Dieu, parce que le Verbe divin, qui procède de Dieu, est chaste et rend les âmes chastes, lui qui vit dans le siècle des siècles. Quand on ne connaît pas Dieu de cette connaissance expérimentale, on a beau parler de lui, on n'en parle jamais avec onction, mais toujours d'une manière froide et raisonnée. La chasteté parfaite enseigne à son disciple la véritable sagesse, et lui donne le courage d'affirmer et de confesser le mystère de la sainte Trinité, qui jette au dedans de son âme un merveilleux éclat.

Celui qui aime Dieu aime aussi le prochain, et l'amour qu'il a pour le prochain est une preuve de l'amour qu'il a pour Dieu. Celui qui aime le prochain ne supporte pas qu'on dise du mal de lui en sa présence. Dire qu'on aime Dieu quand on n'aime pas son frère, c'est ressembler à celui qui prétendrait marcher en étant endormi.

L'espérance est le soutien de la charité, puisqu'elle lui fait attendre sa récompense. L'espérance est l'abondance des richesses invisibles, un trésor qui en précède un autre, une consolation au milieu du travail, la porte de la charité, la ruine du désespoir, l'image et la représentation des biens absents. Le défaut d'espérance est la ruine de la charité; une espérance vive entraîne, au contraire, toujours avec elle la présence d'une charité plus ou moins parfaite.

Par l'espérance sont adoucis nos travaux et suspendues nos fatigues; l'espérance marche toujours après la miséricorde de

Dieu, et ses miséricordes ne font jamais défaut à celui qui espère en lui. Le religieux soutenu par l'espérance triomphe de la paresse, grâce au tranchant aiguisé dont cette vertu arme ses mains. Cette espérance vive procède de l'expérience des dons célestes; car l'espérance ne sera jamais exempte de trouble et d'inquiétude dans une âme qui n'a pas fait l'expérience des dons de Dieu. La colère affaiblit l'espérance; « l'espérance ne confond jamais celui qui espère. » *Rom. v, 3*, elle n'est jamais pour lui une cause de honte; ce qui n'arrive pas pour la colère, qui remplit de confusion celui qui se livre à elle.

La charité obtient le don de prophétie; elle opère des miracles; elle est l'abîme de la lumière, et une fontaine d'un feu qui consume et embrase d'autant plus l'âme altérée qu'il devient plus ardent. La charité est la mère de la paix, la source de la sagesse, la racine de l'immortalité et de la gloire. La charité reproduit sur la terre l'état des anges au ciel; elle est enfin le progrès sérieux des siècles, c'est-à-dire des élus, dont la perfection se mesure par la charité.

Réponds-nous donc maintenant, ô toi la plus belle des vertus, où fais-tu paître tes brebis? où reposes-tu dans les ardeurs du jour? Eclaire nos âmes, nous t'en supplions; conduis-les, dirige-les dans les chemins qui conduisent vers toi, car nous désirons vivement te demeurer unis. N'as-tu pas une domination absolue sur toutes choses? Tu as frappé mon âme jusque dans les profondeurs les plus intimes, et il ne m'est pas possible de dissimuler les feux que tu y as allumés. Où irai-je après t'avoir louée? Tu as une puissance souveraine sur la mer courroucée de notre cœur, et tu peux apaiser et éteindre les ondes de nos passions. Puisse-tu humilier l'orgueil de nos pensées, châtier de ton bras redoutable tes ennemis soulevés et rendre tes amis inexpugnables! Oh! que je voudrais savoir comment tu apparus à Jacob quand il t'aperçut au sommet de l'échelle mystérieuse! Enseigne à mon esprit, avide de connaître, l'image de cette ascension céleste, le moyen de l'opérer, la manière dont s'unissent entre eux « ces degrés spirituels que ton véritable ami doit élever dans son cœur pour monter jusqu'à toi. » *Ps. LXXXIII, 6*. Je serais encore

désireux d'apprendre quel est le nombre de ces échelons mystérieux, combien de temps il faut pour opérer cette ascension sainte, puisque celui dont l'expérience aurait pu nous être d'un grand secours dans la révélation de ces secrets, qu'il avait vus de ses yeux, nous renvoie à ce que les docteurs nous en apprennent, et qu'il n'a pas voulu ou qu'il n'a pas pu nous en dire davantage.

Docile à mon appel, la charité, comme une reine qui descendait du ciel, se rendit présente à mon âme, et voici les paroles que je crus entendre tomber de ses lèvres : O disciple fervent, tant que tu ne seras pas entièrement dégagé de la matière, tant que tu subiras les grossières influences de ton corps, tu ne pourras jamais savoir combien je suis belle ! Si tu veux connaître la composition de cette échelle, vois la causalité et l'ordre qui règnent entre les vertus ! Pour moi, je suis assise au sommet, comme tu l'as appris de la bouche même de ce grand scrutateur des secrets divins, qui t'a dit : « Maintenant subsistent la foi, l'espérance et la charité, ces trois vertus souveraines ; mais la plus grande des trois, c'est la charité. » *I Cor. XIII, 13.*

Gravissez donc, ô mes frères, gravissez avec allégresse, dans votre cœur, ces échelons magnifiques, et souvenez-vous de celui qui dit : « Venez et montons à la montagne du Seigneur et à la maison de notre Dieu, qui donnera à nos pieds l'agilité du cerf, et qui nous placera en un lieu élevé pour nous faire triompher dans ce chemin. » *Isa. II, 3.* Marchez, je vous en conjure, avec celui qui a dit : « Travaillons tous avec courage à recevoir le Seigneur en unité de foi, tous pénétrés de la même connaissance de Dieu, jusqu'à ce que nous ne soyons plus qu'un homme parfait, à la mesure de l'âge de la plénitude du Christ. » *Ephes. IV, 13.* Le Christ, à s'en tenir aux apparences sensibles, n'était âgé que de trente ans ; mais, selon son âge invisible, il occupe le trentième échelon de cette échelle spirituelle, puisqu'il est Dieu et que « Dieu est charité, » comme nous le dit l'apôtre saint Jean. A lui donc la louange, l'empire et la force, à lui la reconnaissance, comme au principe de tous les biens, aujourd'hui et toujours, dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

VIE  
DU VÉNÉRABLE  
BARTHÉLEMY DES MARTYRS

DE L'ORDRE DE SAINT DOMINIQUE,  
ILLUSTRISSIME ET RÉVÉRENDISSIME ARCHEVÊQUE ET SEIGNEUR DE BRAGA,

DANS LE ROYAUME DE PORTUGAL,

PAR LE V. FR. LOUIS DE GRENADE,

DU MÊME ORDRE.

---

ON Y VERRA COMMENT, SANS GRAND APPAREIL, SANS APPARTENIR A UNE NOBLE FAMILLE, UN PRÉLAT PEUT FAIRE HONNEUR A TOUTES LES OBLIGATIONS DE SA CHARGE ET RÉUNIR TOUTES LES CONDITIONS QU'ELLE EXIGE : LA VERTU, LA PRUDENCE, LE ZÈLE ET L'ACTIVITÉ DANS LES AFFAIRES, L'AMPLEUR ET LA GÉNÉROSITÉ DANS LES AUMÔNES.

---

CHAPITRE PREMIER.

*Naissance du bienheureux Barthélemy des Martyrs, sa vie et ses exercices jusqu'à l'époque où il fut élevé sur le siège archiépiscopal de l'Eglise de Braga.*

Les cieux dans leur perpétuel mouvement semblent entraîner tous les éléments de la vie humaine, puisque nous la voyons changer sans cesse d'aspect et ne jamais demeurer la même. C'est ce qui frappe surtout dans la vie des chrétiens de nos jours, quand on la compare à celle des fidèles qui vécurent dans les premiers temps de l'Eglise. Ils étaient déjà bien nombreux et de conditions bien différentes; et cependant ils n'avaient tous, comme le rapporte saint Luc, qu'un cœur et qu'une âme. *Act.*

iv, 32. Nous serons tout à l'heure frappés de la différence qui existe entre nos mœurs actuelles et celles de nos premiers pères dans la foi.

La même observation s'applique en partie à l'état du sacerdoce, à toutes les dignités ecclésiastiques, et notamment à ceux qui sont revêtus du caractère épiscopal. Comparons ces derniers aux Cyrien, aux Augustin, aux Ambroise, aux Grégoire, aux autres évêques de ces anciens temps, et nous verrons quel changement la marche des siècles a produit dans ces hautes régions. Alors était pleinement en vigueur ce Canon du quatrième concile de Carthage qui prescrivait aux évêques d'avoir une maison pauvre, un mobilier simple et modeste. Quel contraste avec ce que nous voyons de nos jours, et combien les mœurs n'ont-elles pas prévalu contre une règle désormais entièrement oubliée ! La seule raison qu'on puisse donner d'une telle transformation consiste dans l'état présent des idées, qui demandent la pompe et l'appareil dont nous sommes aujourd'hui les témoins, pour réaliser des choses et obtenir des résultats qui seraient autrement impossibles : c'est dire que nous subissons le joug de ce siècle pervers et de l'orgueil des hommes, qui refuseraient leur obéissance à l'autorité spirituelle exercée sans cet éclat extérieur.

Je conviens que cette raison n'est pas sans quelque fondement ; mais en ceci comme en toute autre chose, il faut tenir compte de ce principe général : *Ne quid nimis*, rien de trop. Il est un milieu dans les choses, et c'est le point occupé par la vertu, qui laisse les extrêmes au vice. Pour que notre siècle, sur lequel nous rejetons la responsabilité de nos défauts, voie d'une manière claire qu'on peut sans tout cet appareil et cette pompe, pourvu que la vertu ne manque pas, gouverner parfaitement l'Eglise, je vais remettre sous ses yeux un exemple dont il a été lui-même le témoin.

Le prélat dont j'entreprends de raconter la vie s'est acquis une gloire immortelle dans l'exercice de ses hautes fonctions ; il a fait des choses qu'aucun de ces prédécesseurs, bien que quelques-uns fussent des fils des rois, n'avait pu faire ; et cela, sans avoir pour appui cette noblesse héréditaire qui, cependant, est d'un si grand

secours, ni cet éclat de la puissance temporelle qui frappe tant les esprits. Une telle histoire renferme les plus utiles leçons pour ceux qui désirent sauver avec leur âme celles qui leur sont confiées. Qu'ils acceptent de voir leurs illusions s'évanouir, et qu'ils ne craignent pas de porter les yeux sur un modèle sur lequel ils puissent former leur conduite; pour ceux qui refuseraient de l'imiter, il servira du moins à leur ôter toute excuse.

Il est vrai que cet exemple ne serait pas même nécessaire, et qu'il suffirait de l'autorité des Livres saints; car le Seigneur, par la bouche du prophète Ezéchiel, xxxiv, s'élève avec force contre tout cet appareil déployé par les prélats, et leur reproche en face d'exercer leur pouvoir avec arrogance et dureté. Or, si cela ne convenait pas sous la loi de Moïse, qui s'efforçait néanmoins d'obtenir la soumission et le respect des hommes charnels par la splendeur des richesses, à plus forte raison cela doit-il répugner sous la loi nouvelle, dont le fondateur vécut dans la pauvreté, comme le remarque saint Jérôme, dont les apôtres furent pauvres, aussi bien que leurs successeurs. C'est ce que comprenait très-bien notre saint archevêque, lui qui, dans le concile de Trente, au milieu de cet auguste sénat de la religion, fit entendre là-dessus de courageuses plaintes, en désignant surtout les prélats d'une nation, qui s'étaient rendus à ce concile plutôt comme de grands seigneurs que comme les ministres de l'Évangile; et ce qu'il proposa là dans ses énergiques paroles, il l'observa religieusement pendant les vingt-trois ans de son épiscopat. Mais il est temps d'aborder le récit de sa vie, et de voir comment il fut investi de la dignité épiscopale, quels exemples et quels enseignements il y donna, à quel point il se connut toujours lui-même, avec quelle résolution il se dépouilla de son office quand il se sentit accablé par les années, comment il secoua ce joug de fer, pour employer sa propre expression, sous lequel il gémissait depuis si longtemps.

Celui qui devait être un si grand pontife reçut le jour dans la ville de Lisbonne, puisqu'il faut, selon l'usage, remonter au commencement; il était d'une famille honnête, mais obscure, et qui ne possédait pas plus l'avantage des richesses que celui des hon-

neurs : premier signe de la puissance de la grâce, et de la noble élévation qu'elle sait communiquer à la nature. Aussitôt que l'âge lui permit de faire un choix, il prit la détermination de fuir les pièges et les dangers du monde en prenant l'habit des Frères Prêcheurs, dans le couvent de saint Dominique, à Lisbonne même. Son entrée en religion est de l'année 1527. Après les exercices du noviciat, il fit profession le 20 novembre 1529, Fr. François de Ferrare étant général de l'Ordre. Il étudia les arts et la théologie avec tant de zèle et de succès, qu'il fut peu de temps après nommé professeur dans l'insigne monastère de Notre-Dame de la Victoire ou de la Bataille. Il occupa cette chaire pendant un grand nombre d'années, acquit ainsi les plus profondes connaissances théologiques, et, l'an 1551, fut reçu docteur en théologie dans le Chapitre général, tenu par les Frères Prêcheurs, à Salamanque. Il avait appris la langue latine de onze à treize ans, il était entré au couvent à quatorze, et n'était demeuré dans le noviciat que deux ans.

Pour en revenir maintenant à notre but essentiel, pendant qu'il étudiait la théologie scolastique, il déroba le plus de temps qu'il pouvait à cette étude pour le consacrer à celle de la théologie mystique. Les progrès dans cette dernière science exigent avant tout la prière et la méditation, puis aussi la lecture des auteurs qui en ont traité, tels que saint Denis, saint Bernard, saint Bonaventure, Gerson et quelques autres. Comme une abeille empressée, le jeune homme recueillait dans leurs livres les sentences les plus belles et les plus pieuses, qu'il réunit dans un petit traité dont il ne se séparait jamais. Ce recueil prit quelque développement et fut imprimé sous ce titre : *Abrégé de la vie spirituelle*. Comme le saint religieux l'avait écrit, non pour le mettre en lumière, mais pour sa propre utilité, il se préoccupait moins de l'ordre que du choix des sentences ; il prenait un peu au hasard celles qui lui semblaient les plus propres à nourrir et à réveiller sa dévotion. Ce recueil m'étant tombé entre les mains, par l'intervention de quelques personnes vertueuses, je crus qu'il importait de le publier, afin d'étendre à un grand nombre d'âmes le bien que l'auteur s'était proposé pour lui-même. Du monastère de la

Bataille, il fut envoyé par ses supérieurs à Evora, pour donner des leçons de théologie à don Antonio, fils de l'infant don Louis. Là s'offrit une occasion qui fit bien ressortir la force et la pureté de sa vertu. Don Antonio fut proclamé roi dans cette contrée, et son précepteur fut prié ou même requis par le peuple de se déclarer en faveur du nouveau roi; mais ni son amour pour son disciple, ni les dangers dont il fut menacé par suite de l'exaltation populaire ne purent un seul instant ébranler son respect pour les droits du monarque légitime. Il se vit même dans la nécessité, pour se dérober à la fureur des habitants de cette province, de se réfugier dans la Galice jusqu'à ce que l'orage fût dissipé.

Après ces leçons données au jeune prince, il fut élu prieur du couvent de Benfica; ce qui l'affecta péniblement, bien qu'il y eût dans cette maison tout ce qu'il fallait pour donner un libre cours à son ardente charité et à son inépuisable dévouement. Afin que les religieux qui lui étaient soumis ne fussent pas obligés d'aller courir ailleurs pour faire et compléter leurs études, lui-même, après avoir tant d'années enseigné la théologie, se mit à leur professer les arts libéraux; mais les études littéraires ne lui faisaient pas négliger le soin d'entretenir les religieux dans l'amour de la prière et de la mortification. Entre autres choses, on se souvient qu'il leur disait : Mes frères, je n'ai plus à vous recommander de tenir les yeux baissés, d'avoir une attitude modeste, une démarche calme, la parole modérée et pleine de religion; je me borne à vous conjurer de vous adonner à l'oraison; car, comme elle a le pouvoir de régler et de composer l'homme intérieur, elle a celui de composer aussi l'homme extérieur; et cette décence qui provient du dedans, est la seule vraie, la seule durable. Celle qu'on pratique avec effort et sans oraison, a quelque chose de faux et d'emprunté; c'est une sorte de masque, c'est une plante qui manque de racines et qui ne tarde pas à tomber : elle éclate en rires et en discours immodérés. Voilà dans quel esprit le serviteur de Dieu gouverna ce monastère pendant tout le temps qu'il en fut chargé.

Son séjour dans la ville de Lisbonne le mit en rapport avec des personnes versées dans la spiritualité, et ces pieux entretiens lui

firent faire de nouveaux progrès dans la théologie mystique, à laquelle il était toujours profondément attaché; ce qu'il avait appris dans les écoles touchant les effets et la puissance de la grâce, de la charité, de la dévotion et de l'allégresse spirituelle, il le voyait réalisé dans la vie de ces personnes. Il n'y a rien de nouveau, sans doute; mais rien ne saurait être plus avantageux: d'autres théologiens aussi modestes qu'éminents ont gagné beaucoup dans la connaissance des choses divines, dans la vraie théologie, en conversant avec des personnes spirituelles. La réalité frappe tout autrement que la parole, et les exemples donnés par les âmes qui sont avancées dans les voies de Dieu instruisent beaucoup plus les savants que ne l'ont pu tous les livres. Il est aisé de voir combien cela est conforme à la pensée du Seigneur, puisqu'il a coutume d'employer les plus humbles instruments pour confondre et ramener au droit chemin les esprits les plus élevés.

Ceux qui veulent réellement progresser dans cette théologie divine devraient imiter les jeunes gens qui, après avoir fait et complété leurs études de médecine, se placent sous la conduite d'un illustre médecin pour étudier la pratique. Ainsi devrait agir la jeunesse ecclésiastique lorsqu'elle a terminé ses cours de théologie; il ne lui serait pas moins avantageux de se mettre en rapport avec des âmes qui sont comme des livres vivants, plus lumineux et plus persuasifs que les autres; c'est le vrai moyen d'acquérir, avec la connaissance, le goût des choses de Dieu. Et voilà ce que se propose spécialement la théologie mystique: en faisant éprouver au cœur les suavités de l'amour divin, elle éclaire l'intelligence sur les perfections divines, réalisant ainsi la parole du Prophète: « Goûtez et voyez combien le Seigneur est doux. » *Ps. xxxiii*, 8. Goûtez, est-il dit en premier lieu, et puis voyez: l'illumination de l'intelligence vient donc à la suite du mouvement de la volonté. C'est l'ordre et l'essence de cette sublime théologie.

## CHAPITRE II.

*Comment le saint religieux fut élevé sur le siège archiépiscopal de Braga.*

A cette époque, sous le gouvernement de la très-illustre et très-pieuse reine Catherine, femme du roi don Juan III, l'archevêché de Braga vint à vaquer; et comme cette reine, si distinguée par ses sentiments et ses vertus, voulait avant tout mettre à couvert sa haute responsabilité vis-à-vis de la religion et des peuples, elle désirait mettre à la tête de cette Eglise un homme d'une haute piété. Le confesseur de Son Altesse, qui connaissait ce religieux d'une manière intime, parla de son érudition et de sa sainteté; il garantit notamment qu'un tel homme, quand il serait revêtu de cette dignité, ne changerait rien au genre de vie qu'il menait dans le cloître, qu'il pratiquerait la même abnégation et la même humilité, soit dans sa personne, soit dans sa maison et sa famille.

Persuadée de la vérité de ces informations, la reine résolut de l'appeler à ce siège; mais, avant la nomination officielle, il y eut tant d'oppositions, tant d'intrigues, surtout en faveur des nobles, qui croient si facilement que toutes les dignités et tous les honneurs leur sont dus à raison de leur noblesse même, que Son Altesse, fatiguée de toutes ces menées, dit ouvertement à ceux qui s'y livraient: Plût à Dieu que, pour toute la durée de mon règne, tous les prélats de ce royaume fussent immortels, pour que je ne visse plus se renouveler un semblable antagonisme! Et, malgré tout, pénétrée de la crainte de Dieu, cette princesse vraiment chrétienne demeura inébranlable dans sa résolution et dans un choix inspiré par des vues aussi hautes.

Elle manda donc le saint religieux, alors prieur du couvent de Benfica, comme nous l'avons déjà dit, et lui signifia sa détermination. Il eut beau faire valoir les raisons qui devaient, selon lui, l'empêcher d'accepter une telle charge, l'incapacité surtout où il était de la remplir; Son Altesse lui répondit qu'elle avait des in-

formations bien différentes et qui lui venaient de personnages non suspects. Il insista en disant qu'il y avait eu à d'autres époques des hommes qui méritaient mieux que lui le témoignage de leurs contemporains et qui cependant avaient changé de vie en changeant de position; que la même chose pouvait évidemment lui arriver. Ils ne changèrent pas, répliqua la princesse, mais ils montrèrent ce qu'ils étaient. Du reste, une femme aussi éclairée n'était pas en peine pour lutter contre les raisons qui lui étaient opposées; ce qui n'empêchait pas le bon Père de résister toujours et de demeurer inflexible.

Dans ce débat intervint le Père provincial, en résidence alors dans notre ville; après complies, il appela le religieux, lui adressa une exhortation conforme à la circonstance en présence de tout le couvent; puis, l'ayant fait prosterner à terre, il lui ordonna, en vertu de son autorité comme supérieur et sous peine d'excommunication majeure, d'accepter la nomination qui avait été faite. Effrayé d'un ordre aussi rigoureux, lequel émanait d'une personne qui tenait à son égard la place de Dieu, le saint ne se demanda plus s'il pouvait ou ne pouvait pas l'exécuter; il obéit avec une humilité complète. Ce que n'avait donc pu faire la reine malgré l'élévation de son pouvoir et de sa raison, l'obéissance religieuse le fit instantanément. L'humble religieux mit dès lors en Dieu sa confiance, et, ce qu'il allait entreprendre sous la pression d'une telle nécessité, il espéra le mener à bonne fin. Il se releva donc et prononça ces quelques mots devant tous ses frères: On me regarde dans cette province comme un homme qui tient à ses propres idées. Je prouverai cette fois qu'on ne s'est pas trompé; car je me propose, autant que cela me sera possible, en respectant les rigoureuses exigences d'une semblable dignité, de ne rien changer au genre de vie que j'ai mené jusqu'à ce moment en religion, soit en ce qui me concerne moi-même, soit en ce qui concerne ma maison. Puis, se jetant au pied d'un crucifix, il dit avec l'expression qu'on peut attendre d'un saint: O Jésus, ne m'abandonnez pas.

Après la cérémonie de sa consécration, on ne le vit jamais sortir à cheval dans les rues de Lisbonne; jamais il ne s'occupa

d'une question de rentes ou d'argent ; il demeura fidèle à sa généreuse résolution pendant tout le temps qu'il fut à la tête de son Eglise. L'évêque de Saint-Thomas et l'abbé du monastère de Libanès, ce dernier frère prêcheur comme lui et son voisin, firent de vains efforts pour lui persuader d'agrandir le train de sa maison et sa suite dans l'intérêt de son autorité ; ils eurent même recours à mon entremise ; mais ni eux ni moi ne pûmes rien obtenir. Il nous opposait l'exemple de saint Martin, qui demeura dans l'épiscopat ce qu'il était auparavant, avec des sentiments toujours également humbles et des vêtements toujours également pauvres ; si bien qu'on disait de lui que dans l'évêque on ne cessa de retrouver le moine.

Aussitôt qu'il eut pris possession de son archevêché, dès qu'il eut compris quelle était la charge spirituelle et temporelle qui lui était imposée, le compte qu'il aurait à rendre d'un si grand nombre d'âmes, la multitude d'affaires qu'il avait à traiter à raison de la juridiction temporelle dont il se trouvait revêtu, il éprouva une telle affliction et de si vives angoisses, qu'il passait les jours et les nuits à invoquer le secours du Seigneur, à lui demander le moyen de pouvoir sortir un jour de ce dur esclavage où il était tombé. Il avait constamment sous les yeux le redoutable tribunal devant lequel il aurait à répondre d'un si grand nombre de chrétiens confiés à sa sollicitude ; il ne pensait pas moins aux peines de l'enfer et se les représentait avec tant de force qu'il semblait les voir des yeux du corps. Poursuivi par de telles frayeurs, il écrivit au pape pour lui confesser son incapacité et lui demander de le délivrer d'une si lourde charge, protestant qu'il mettait sur sa conscience toutes les fautes qu'il commettait dans l'exercice de ses périlleuses fonctions.

Bien qu'il aspirât sans cesse à ce but et qu'il se livrât à de telles démarches, il n'en était pas moins appliqué aux sublimes devoirs de son état ; il redoublait même d'ardeur pour le travail, demandant instamment à Dieu de lui donner l'esprit et l'énergie que réclame cet auguste ministère. Dans le cours de ses visites pastorales, ceux qui l'accompagnaient et qui, quelquefois, partageaient sa chambre à raison de l'exiguïté des hôtelleries où l'on s'arrê-

taît, s'apercevaient qu'il se levait pendant la nuit pour se mettre à genoux dans un coin de la chambre, et qu'il appelait à son aide le souverain Pasteur des âmes avec de profonds soupirs et des larmes abondantes.

Mais ce que je viens de dire est bien peu de chose pour donner une idée de ses terreurs et de ses tortures morales. Un fait en dira plus que toutes les paroles ; et j'aurais de la peine à le croire si je n'en avais été moi-même le témoin. Peu de mois après son arrivée à Braga, comme j'étais de passage dans cette ville, il fit les derniers efforts auprès de moi pour que je voulusse bien conjurer la reine de lui retirer cet accablant fardeau ; il me peignait si vivement les alarmes de sa conscience et les angoisses de son cœur, qu'il en vint à prononcer ces paroles : Je ne me donnerai pas la mort, parce que ce serait un crime ; mais j'ai déjà éprouvé dans mon âme tout ce que doit éprouver un supplicié. Je ne saurais exprimer la peine et le chagrin que je ressentis en écoutant un tel langage, surtout à cause de l'honneur de Dieu et de celui de notre ordre.

Mais ces frayeurs, dont je ressentis le contre-coup, je dus y reconnaître plus tard une admirable et spéciale disposition de la Providence, en voyant les succès obtenus par ce saint prélat, les biens immenses qui résultèrent des sentiments qui le tourmentaient. En effet, de même qu'en choisissant Paul pour son ministre, pour en faire l'instrument du salut des âmes, notre Seigneur le remplit d'un tel amour et d'un tel dévouement que l'Apôtre aspirait à s'immoler tout entier en leur faveur, eût même désiré d'être frappé d'anathème par le Christ notre rédempteur, s'il devait par là sauver ses frères ; de même il versa dans l'âme de ce nouvel apôtre cette étonnante frayeur, afin que ce que l'amour opérât chez l'un, la crainte l'opérât chez l'autre. Ajoutons cependant qu'une telle crainte n'était pas dénuée d'amour ; car, telle est la conduite de cette divine sagesse, qui dispose tout avec suavité ; telle est l'ordre qui brille dans ses œuvres, elle proportionne toujours les causes aux effets qu'elles doivent produire, elle donne de grandes forces quand il s'agit d'accomplir de grandes choses.

Et qu'on ne s'étonne pas de la puissance que nous attribuons à la crainte; le glorieux saint Jérôme, après avoir exposé les effrayantes austérités auxquelles il se livrait dans le désert, avoue que c'est la crainte des peines éternelles qui l'avait fait se condamner à ce genre de vie si terrible; mais il est évident, encore une fois, qu'une crainte aussi salutaire ne saurait exclure l'amour et la charité.

Ces frayeurs n'abandonnèrent jamais notre saint religieux tant qu'il fut chargé de commander aux autres; elles aiguillonnaient tellement son cœur, que la nuit et le jour il s'occupait sans cesse de son ministère, n'osant pas en quelque sorte y dérober un seul instant; il ne vivait plus en lui-même, ni pour lui-même; il était entièrement absorbé dans l'œuvre qu'il avait à remplir.

Ce serait bien ici le cas de m'écarter un peu de mon sujet pour déplorer la malheureuse condition de notre époque. De quel œil différent les hommes considèrent aujourd'hui les fonctions et les dignités ecclésiastiques; avec quelle insatiable avidité ne recherche-t-on pas ces positions éminentes! Et cet homme de Dieu, si capable de les juger, les redoutait beaucoup plus que la mort même, comme nous venons de le voir; il mettait à les fuir le même empressement et la même persistance que ces pauvres aveugles mettent à se les procurer.

Mais occupons-nous de lui et des leçons qu'il nous a données par ses exemples. Il lui semblait, tant il sentait le poids de son office, qu'elles avaient été prononcées à son intention, qu'elles le regardaient spécialement ces paroles du livre des Proverbes : « Mon fils, si vous avez reçu un dépôt de l'un de vos amis, prenez garde, vous êtes lié, vous êtes enchaîné par vos engagements et vos promesses. Faites donc ce que je vous dis, et travaillez à vous acquitter de votre dette; car vous voilà tombé entre les mains de votre prochain. Ainsi donc, pressez-vous, n'ayez pas de relâche, n'en donnez pas à votre ami, refusez le sommeil à vos yeux et le repos à votre âme; tâchez de reconquérir votre liberté, comme la biche qu'on tient captive, comme l'oiseau pris dans les filets du chasseur. » *Prov. vi, 1-5.* On eût dit

que ces paroles, Dieu les faisait retentir sans cesse à l'oreille de son serviteur, tant celui-ci déployait de vigilance et d'activité pour le bonheur de son troupeau.

C'était là tout son souci, sa préoccupation constante, sa nourriture accoutumée, selon l'expression du Sauveur. *Joann.* iv. Voilà ce qu'il avait sans cesse devant les yeux, dans le sommeil comme dans la veille, en travaillant à la vigne du Seigneur de manière à être justifié le jour où le père de famille lui demanderait compte de son administration, et à mériter la récompense promise. Il accomplissait son œuvre avec une telle ardeur, qu'il pouvait dire avec le Prophète : « Non, je n'entrerai pas dans l'enceinte de ma maison, je ne reposerai pas sur mon lit, je n'accorderai pas le sommeil à mes paupières, les jours de ma vie seront sans repos, jusqu'à ce que j'aie trouvé un lieu pour le Seigneur, un tabernacle pour le Dieu de Jacob, » *Ps.* cxxxix, 3-5; et Dieu fait sa demeure dans les âmes droites et pures. On verra ce but incessamment poursuivi par le vigilant et zélé pasteur.

Après qu'il fut entré dans la bergerie par la porte de l'obéissance, la première chose qu'il fit, ce fut d'étudier avec soin le modèle qu'il devait imiter, afin d'en reproduire fidèlement les traits dans toute sa conduite. C'est le point de départ qui décide des progrès ou des égarements qui signalent tout le reste de la vie. Pour cela, détournant les yeux du triste spectacle des temps présents, il les porta sur les siècles qui furent illustrés par les saints et généreux pontifes dont nous rappelions tout à l'heure le souvenir, et dont la gloire est consacrée par l'admiration, souvent même par le culte de l'Eglise. Voilà les modèles qu'il s'efforça de retracer avec un courage inébranlable; et il y réussit si bien que l'illustre Fernand Martinez, qui fut chargé de représenter le roi de Portugal auprès du concile de Trente et qui voyait familièrement l'archevêque de Braga, tint plusieurs fois ce langage : Je ne sais pas comment vivaient saint Augustin, saint Ambroise et les autres saints évêques des premiers siècles; mais j'ignore ce qu'ils pouvaient faire de plus, ou même s'ils vivaient autrement que ce vénérable père. — Cet exemple et d'autres que je pourrais citer, mais sur lesquels je garde le silence, nous font bien

voir que, même à notre époque, où les intérêts de la vertu sont si négligés, il est possible d'imiter ces glorieux pontifes qui vécurent en d'autres temps et qui sont l'honneur immortel de l'Eglise.

Pour mieux réaliser sa pensée il commença par extraire du Pastoral de saint Grégoire et des autres ouvrages que les saints Docteurs nous ont laissés sur le même sujet, un plan de vie propre à diriger ceux qui veulent marcher sur leurs traces. Il en fit un traité qu'il intitula : *l'Aiguillon des Pasteurs*; et là il s'étend d'une manière spéciale sur les vertus que doivent surtout pratiquer les évêques, sur le devoir de l'enseignement et celui de l'aumône, sur la tenue de la maison et de la famille épiscopales, en un mot sur tout ce qui regarde la vie d'un pieux pasteur. Il laissa ce traité au pouvoir de l'illustre cardinal Borromée, et j'en devins après cela le possesseur. Comprenant l'importance et l'utilité de ce livre, je ne tardai pas à le faire imprimer sans la permission de l'auteur.

### CHAPITRE III.

*De la tempérance et de la modestie du saint archevêque, soit dans sa personne, soit dans sa maison.*

Pour en venir maintenant au tableau proprement dit de sa vie, nous parlerons en premier lieu des principales vertus qui l'ont distingué et puis du zèle ardent avec lequel il remplit ses fonctions pastorales. Il n'avait garde d'oublier ces paroles de l'Ecclésiastique : « Travaille au bien et à la correction de ton prochain ; mais n'expose pas ton propre salut en cherchant à procurer celui des autres. » *Eccli. xxix, 27*. Il avait également toujours présent à l'esprit ce salutaire conseil que l'Apôtre donnait à son disciple Timothée : « Veille sur toi-même et sur l'enseignement que tu dois donner ; de cette manière tu sauveras ton âme et les âmes de ceux qui t'écouteront. » *I Tim. iv, 16*.

Observons que saint Paul veut qu'on s'occupe d'abord de soi-même et puis de l'office qu'on doit remplir à l'égard du prochain. De la première de ces choses découle nécessairement la seconde ;

car nous serons utiles aux autres dans la mesure des progrès que nous aurons nous-mêmes faits dans la sainteté. C'est là l'ordre de la nature : les plantes germent et se développent ; elles donnent ensuite leurs fruits et non auparavant. Cet ordre est bouleversé quand on veut travailler au bien des autres avant d'avoir fait soi-même de véritables progrès dans le bien, quand on se pose comme maître sans avoir été un bon et fidèle disciple, quand on entreprend de purifier les consciences avec une conscience souillée. Rien de plus vrai que cette sentence : « Impur, que pourrait-on purifier ? » *Eccli.* xxxiv, 4. Ils sont nombreux ceux qui tombent dans une telle aberration ; ce qui faisait dire à saint Bernard dans son dix-huitième sermon sur le Cantique des cantiques : « Nous avons aujourd'hui beaucoup de canaux, mais bien peu de réservoirs. » En conséquence, notre bon pasteur s'appliqua tout d'abord à réformer sa vie et sa maison, afin de mieux réformer celles des autres. Aussi mit-il en pratique dès le début la résolution qu'il avait prise de garder dans l'épiscopat la tempérance et la modestie du monastère ; et cette résolution, il l'accomplit si fidèlement que l'œuvre dépassa la parole, bien loin de rester au-dessous.

Sa couche était semblable à celle qu'il avait au couvent, fort petite, sans tapis, sans ornement quelconque, avec de simples couvertures de laine ; jamais il n'usa de draps de lit, à moins qu'il ne fût malade ; il portait également une chemise de laine et non de lin ; aucune tapisserie devant les portes de sa maison, aucun écusson armorié, ni rien de semblable ; partout le même dénue-ment que dans la cellule d'un humble frère. Le personnel était en rapport avec la demeure, et c'était là ce qu'on lui pardonnait le moins ; tout le monde était simplement vêtu ; aucun écuyer dans cette maison, aucun homme de cape et d'épée, aucun camérier pour présider à son vestiaire ; lui seul s'habillait et se déshabillait comme dans son ancienne cellule. Pour son repas, une seule ration de viande ; car le poisson lui était défendu par les médecins, à raison d'une infirmité qu'il avait à une jambe. Il mettait tant d'eau dans son vin, à un âge même avancé, que cette boisson n'était guère que de l'eau rougie. Si par hasard on

plaçait devant lui quelque mets un peu recherché, en le touchant il commandait de le donner aux pauvres. Quand il avait des hôtes à recevoir, il se gardait bien de tomber dans la profusion, ce qu'il jugeait indigne de la table d'un évêque; il se contentait de faire ajouter en leur honneur quelque chose à l'ordinaire.

Celui qui croirait devoir blâmer une telle tempérance ferait retomber le même blâme sur saint Augustin, puisqu'il est écrit de lui qu'ayant invité quelques évêques à sa table, l'un d'eux se permit d'aller voir ce qui était préparé, et, voyant combien le repas serait frugal et simple, vint demander au saint ce qu'il comptait leur donner à manger, et celui-ci répondit : Je ne le sais pas plus que vous. Et cela s'explique : les hommes vraiment saints sont tellement appliqués aux choses supérieures et divines qu'ils rougiraient de s'abaisser à des détails aussi matériels. Sénèque lui-même, tout philosophe païen qu'il était, comprenait cela. « Je suis trop grand, disait-il, et ma destinée est trop haute pour que je sois l'esclave de mon corps. »

Si le dîner de l'austère prélat était si simple, son souper n'était pas meilleur. Il voulait avoir fait toutes ses prières et tous ses exercices de piété avant de toucher le soir à une nourriture quelconque. Les jours où le second repas est permis, il faisait apporter dans son antichambre deux œufs avec un peu de pain et de vin; et, quand une bonne partie de la nuit s'était écoulée dans ses entretiens avec Dieu, après que son âme avait été largement repue, il passait seul dans l'antichambre et mangeait ces deux œufs sans avoir besoin de personne. Les jours de jeûne, on déposait là sa collation et bien souvent on la retrouvait intacte le lendemain, ce qui voulait dire qu'elle appartenait aux pauvres. Par cette rigoureuse tempérance et les autres austérités qu'il pratiquait, il châtiât sa chair et la soumettait à l'esprit, se souvenant de cette parole de l'Apôtre : « Je châtie mon corps et je le réduis en servitude, de peur qu'après avoir prêché aux autres je ne sois moi-même réprouvé. » I *Cor.* ix, 27. Pour montrer à quel point il méprisait la partie matérielle de son être, il avait coutume de dire que l'âme humaine était comme un ange qu'on aurait renfermé dans le corps d'un cheval; et c'est bien une des choses les

plus étonnantes de la création que le contraste de bassesse et d'élévation que présente notre âme.

Il ne renonçait pas entièrement à ses austérités alors même qu'il était malade. Dans un semblable cas, comme ceux dont il était entouré lui conseillaient d'avoir recours à quelques adoucissements, il laissa échapper cette exclamation : O chair et sang, que d'avocats vous avez!

Il aimait tellement la pauvreté et la vertu selon l'Évangile, qu'il éprouvait un sentiment de peine lorsqu'on lui donnait un habit neuf, tandis qu'il montrait une espèce de satisfaction à porter un habit usé. Du reste, quand il recevait l'un il faisait donner l'autre aux pauvres. Il imitait en cela le glorieux saint Augustin, qui a pu dire de lui-même : « J'aurais honte, je l'avoue, de porter un habit de drap fin; aussi je le vends dès qu'on me le donne : l'habit est rare, mais le prix que j'en retire peut devenir commun. »

La modestie et la simplicité dont notre saint donnait l'exemple, il voulait les voir régner dans son clergé. Il détestait particulièrement les petites broderies que certains ecclésiastiques, à l'exemple des séculiers, portaient aux manches de leurs chemises; et, quand il pouvait les voir et les saisir, il les arrachait sans pitié.

#### CHAPITRE IV.

##### *Des exercices spirituels, de l'oraison et de la méditation.*

Cet homme de Dieu manifestait le plus grand amour et la plus haute estime pour la vertu d'oraison, ainsi que nous l'avons observé déjà; et les vives exhortations qu'il adressait aux autres sous ce rapport, il s'appliquait surtout à les mettre lui-même en pratique. Mais, en s'adonnant à l'oraison, en traitant avec Dieu, il se tenait sur ses gardes pour ne pas s'exposer à la déception qu'éprouva Moïse, lorsque, après ses longs entretiens avec Dieu sur le mont Sinai, il trouva le peuple dansant autour du veau d'or. Voici le partage qu'il avait fait de son temps, à l'exemple du suprême Pasteur des âmes : il consacrait les jours aux hommes et

les nuits à Dieu. Aussitôt que l'*Angelus* avait sonné, il se renfermait dans son appartement pour se livrer à la prière, et souvent on entendait les cris et les gémissements qui de son cœur s'élevaient vers Dieu. Une grande partie de la nuit s'écoulait dans ce saint exercice, auquel il ajoutait la préparation des sermons qu'il devait prêcher : plus d'une fois il les étudiait à genoux, comme s'il recueillait de la bouche même du Sauveur ce qu'il enseignerait plus tard aux fidèles. Durant le cours de ces pieuses veilles, Dieu seul occupait son esprit et son cœur, tout autre objet en était rigoureusement exclu. Par caractère, il se préoccupait beaucoup des devoirs qu'il avait à remplir et des affaires qu'il avait à traiter ; mais il avait obtenu cette grâce particulière qu'une fois recueilli dans sa chambre il perdait de vue tout ce qui pouvait le distraire, malgré les nombreuses sollicitudes qui remplissaient sa vie. Si quelqu'un venait alors frapper à sa porte, il le renvoyait en disant : « A chaque jour suffit son mal. » *Matth. vi, 34.* Un vase d'eau se trouvait placé près de son chevet, parce qu'il avait la coutume de se laver les yeux aussitôt après son réveil, afin que son esprit fût plus libre de penser immédiatement à Dieu.

Il ne se contentait pas de prier pendant la nuit, il priait encore en voyage et dans le cours de ses visites pastorales, c'est-à-dire pendant toute l'année, moins le temps de l'Avent et celui du Carême, qu'il passait dans sa métropole, suivant les prescriptions du Concile. Il marchait toujours à quelque distance de ses compagnons et de ses serviteurs, afin de pouvoir prier et méditer à son aise. Parfois on entendait encore là ses pieux soupirs. Il tenait assez fréquemment les bras levés en croix et les yeux fixés au ciel, abandonnant à Dieu le soin de diriger la monture qui le portait. En poursuivant ainsi son chemin, il prenait occasion de tout ce qui s'offrait à lui pour penser avec plus de ferveur aux choses divines, et jamais son élan n'était plus vif que lorsqu'il venait d'échapper à quelque danger. La vue des montagnes lui rappelait celles où les anciens moines s'étaient retirés pour y mener la vie solitaire. Un jour qu'il traversait un semblable pays, il se mit à le louer avec enthousiasme, et comme ses compagnons lui disaient qu'il n'y avait pas au monde de plus triste contrée, il

leur répondit : Il n'y en a pas de meilleure, ni qui puisse mieux détacher l'âme de la terre. Ainsi devait parler un homme dont toutes les pensées étaient absorbées en Dieu. Le temps du voyage était pour lui le plus agréable de tous, celui qui lui procurait les joies les plus suaves, parce qu'il pouvait alors se livrer entièrement au Seigneur, sans en être empêché par l'importunité des affaires. Lorsqu'il rencontrait quelqu'un et lui demandait le chemin qu'il avait encore à faire pour arriver à sa destination, il éprouvait un sentiment de peine s'il apprenait qu'il n'en était plus éloigné; c'était là comme un vol fait aux heures de son recueillement et de ses exercices intérieurs.

Dans ses voyages il prenait toujours ses dispositions pour n'être jamais privé de dire la messe. A son arrivée et avant de s'occuper d'aucune affaire, il montait à l'autel en temps opportun pour qu'en venant le trouver on pût assister au saint sacrifice. Par cet aliment quotidien il s'efforçait de ranimer et d'exciter de plus en plus la divine flamme de la charité, ce feu de la dévotion que la multitude des affaires extérieures a coutume d'affaiblir. Ce n'est pas lui qui pouvait ignorer que cette ferveur céleste, dans l'état de la nature corrompue, est comme la chaleur dans l'eau : il faut l'entretenir par l'action du feu, elle disparaît graduellement quand on l'en éloigne. C'est ce qu'éprouvent tous les jours les âmes adonnées à l'oraison; la chaleur qu'elles avaient acquise à ce divin foyer se dissipe peu à peu et finirait par disparaître si elles n'avaient le soin de revenir à la source.

Celui donc qui veut se maintenir dans la piété doit s'appliquer, autant qu'il est en son pouvoir, à nourrir cette vive flamme : il faut qu'il soit semblable à la fournaise où le verre est fondu, laquelle brûle sans cesse, et non au four où l'on fait cuire le pain et dont on laisse le feu s'éteindre. La messe de chaque jour était pour notre saint évêque le principal foyer de sa ferveur; et cependant il passait un jour par semaine sans la dire, afin de réveiller dans son cœur le respect et la crainte que cet auguste sacrement doit inspirer.

## CHAPITRE V.

*Son ardente charité pour le prochain et notamment pour les pauvres.*

Comme il serait beaucoup trop long de parler de toutes les vertus qui brillèrent dans la vie de ce grand serviteur de Dieu, je me contenterai d'en signaler ici deux principales, les deux qu'il pratiqua peut-être au plus haut degré, la charité et l'humilité : l'une, fondement de toutes les vertus ; l'autre, la première et la reine de toutes. Ce sont celles que le Sauveur nous a spécialement recommandées à la fin de sa vie, par ce mémorable exemple qu'il donna aux hommes en lavant les pieds de ses apôtres ; car ce fut là certes une frappante et sublime leçon de charité et d'humilité. Comme cette leçon était parfaitement comprise par l'homme de Dieu, il s'appliqua de toutes ses forces à la pratique de ces deux vertus.

Parlons d'abord de sa charité envers le prochain ; elle nous donnera la mesure de celle qu'il avait envers Dieu. Il avait présente à l'esprit cette parole du Sauveur : « Ce que vous ferez au plus petit de mes frères, c'est à moi que vous le ferez. » *Matth.* xxv, 40. Aussi ne voyait-il pas dans les pauvres la nature humaine ; il y voyait la personne même de Jésus-Christ, dont ils sont en effet l'image. Jamais il n'était importuné de leurs demandes, comme tant d'autres le sont. Voici l'ordre qu'il suivait dans ses dépenses : il commençait par payer exactement les officiers de justice, les employés de sa maison et ses serviteurs ; et tout ce qui restait après cela, il l'employait à soulager les indigents, les veuves, les orphelins, les pauvres honteux et les pauvres de toute espèce. Chaque jour il faisait distribuer spécialement aux pauvres honteux, une certaine somme, du pain, puis encore des habits pour qu'ils pussent se rendre à l'église. Outre cela, il nourrissait à ses frais et souvent habillait en partie plus de quatre cents pauvres par an. Au mois d'octobre, il envoyait acheter du drap à la foire de Bayonne, afin de pouvoir étendre

ses bienfaits ; des raisins secs et des amandes dans les Algarves, pour les distribuer aux malades. De la sorte il avait établi Dieu maître absolu des revenus de son archevêché, et lui n'en était que l'économe et le dispensateur.

Il avait un pieux usage, auquel il est encore fidèle aujourd'hui qu'il vit retiré dans son couvent : de tout ce qu'on lui servait, il réservait la moitié pour les pauvres ; du pain, de la viande, du fruit, en un mot, de tout sans exception. Il se représentait le Christ à table avec lui ; et c'était avec amour qu'il lui donnait la moitié de son repas.

Il avait à Braga un médecin de confiance, chargé de veiller à ce que les pauvres ne fussent pas dans le dénuement. Il était heureux d'en avoir quelques-uns auprès de lui quand il prenait son repas, persuadé qu'il était, comme il se plaisait à le dire, que par leurs mains toutes nos charités et nos bonnes œuvres sont transportées au ciel.

Tous les jours il donnait l'aumône aux pauvres qui se réunissaient devant la porte de sa maison, et le nombre était ordinairement de plus de mille ; ses domestiques avaient ordre de n'en laisser retirer aucun sans secours. Sachant bien que l'aumône spirituelle est incomparablement supérieure à l'aumône corporelle, il avisait comme un véritable père à ce que l'une et l'autre fussent faites avec abondance et régularité. Avant la distribution qu'on faisait aux pauvres réunis, un prêtre était chargé de leur adresser chaque jour une instruction religieuse. C'est à de semblables moyens, à ces pieuses industries qu'ont recours les fidèles et sages serviteurs de Dieu, que lui-même a placés à la tête de sa famille, afin qu'ils donnent à chacun dans le temps convenable sa mesure de froment.

Il avait un soin particulier des infirmes qui se trouvaient dans la ville et dans les hôpitaux, leur faisant apporter des remèdes, du sucre et d'autres choses du même genre. Il pourvoyait avec une égale sollicitude aux besoins des monastères pauvres de l'un et de l'autre sexe. Les pères du couvent de Saint-Fructueux gardent encore le souvenir de ses largesses.

Il faisait recueillir dans sa maison les étrangers et les pèlerins,

aimant à répéter qu'il n'y avait là d'étranger que lui-même, et que tout appartenait aux indigents ; il ne connaissait pas d'autre famille. Quant à une sœur qu'il avait, religieuse dans le couvent du Rosaire, à Lisbonne, il lui fournissait chaque année le strict nécessaire, rien de plus. Il ne s'occupait pas des pauvres d'un autre évêché, disant que tous les revenus du sien étaient la propriété de ses pauvres. Dans les temps de disette et de stérilité, amaigri par ses privations volontaires, il souffrait encore de la faim d'autrui. Dans de telles circonstances il envoyait acheter du blé là où la disette ne régnait pas, quelquefois hors du royaume. Un bon père n'eût pu montrer ni plus de dévouement ni plus de prévoyance.

Malgré ses largesses incessamment renouvelées, malgré les misères sans nombre qu'il avait à sa charge, il ne s'occupait jamais d'augmenter ses revenus. Il était en cela d'une modération extrême, ne voulant pas que les fermiers fussent privés d'un gain raisonnable, ni que le prix des choses vînt à augmenter : deux conséquences inévitables de l'élévation des rentes. Il choisissait ses fermiers parmi les hommes les plus doux qu'il pouvait trouver, et ne cessait encore de leur recommander cette vertu, de ne jamais recourir aux moyens violents ou vexatoires pour recouvrer ce qui leur était dû. Il est évident que ce n'était pas là le moyen d'augmenter les revenus dont il faisait d'ailleurs un si généreux usage. Malgré cette disproportion, il suffisait à tout, si peu il prenait pour lui-même. Il faut avouer aussi que le Seigneur, pour récompenser une telle charité, bénissait parfois d'une manière exceptionnelle les ressources de son fidèle serviteur. Il lui est arrivé d'établir d'abord le compte exact du blé qui se trouvait dans ses greniers, puis celui du pain qui avait été fait et distribué ; et cette dernière quantité dépassait à tel point la première, qu'il était impossible de soupçonner une erreur dans cette différence, et de ne pas y voir l'action miraculeuse de Celui qui s'est proclamé le père de la miséricorde et le père des pauvres. Une autre fois, n'ayant reçu que deux cents écus, il en distribua régulièrement deux ou trois par jour pendant deux ans, sans jamais les renouveler.

Quoiqu'il eût des personnes spécialement chargées des aumônes, il tenait à porter toujours de l'argent sur lui, pour ne pas renvoyer un pauvre les mains vides ; son cœur ne supportait pas qu'on lui demandât en vain au nom de Dieu, que ce nom vint inutilement frapper son oreille. C'est ainsi qu'il avait compris et qu'il accomplissait la parole du Sauveur : « Donnez à quiconque vous demande. » *Luc. vi, 30.* Un jour ayant rencontré un ecclésiastique dont la tunique était en lambeaux, il le fit entrer dans sa maison, et, comme il n'avait pas d'argent à lui donner, il lui donna son propre manteau. Outre ces aumônes, il en faisait d'autres secrètement et par lui-même.

L'ardente charité qui l'inspirait lui fit proposer au concile de Trente que tous les évêques, après avoir pris sur les revenus de leur évêché ce qui serait strictement nécessaire pour eux-mêmes et leurs serviteurs, eussent à donner tout le reste aux pauvres, comme n'étant plus leur bien, mais le patrimoine du Christ. Pendant la tenue du concile, il ne cessait d'écrire à Braga qu'on eût en son absence le plus grand soin des pauvres. Plus tard, quand il se fut retiré au couvent de Viana, il avait une cellule dont la fenêtre donnait sur la campagne ; les pauvres accouraient là pour lui demander l'aumône, qu'il ne leur refusait jamais ; lorsqu'il n'avait pas autre chose, il leur donnait les couvertures de son lit et le lit même, ce dont on ne s'apercevait souvent que plusieurs jours après.

Par cette générosité d'âme, cette inépuisable bonté, cette miséricorde envers les pauvres, tandis qu'il vivait pauvre lui-même, il fit la conquête de tous les cœurs dans son diocèse ; et l'affection qu'on avait pour sa personne rejaillissait sur son enseignement. Elle est vraie la parole de Salomon : « Celui qui donne gagne la victoire et l'honneur, il ravit de plus l'âme de ceux qui reçoivent. » *Prov. xxii, 9.* Il n'avait donc pas besoin d'une brillante et nombreuse suite pour obtenir l'estime et le respect ; il lui suffisait de se montrer lui-même : on le regardait non comme un homme terrestre, mais comme un habitant du ciel, où l'on voyait bien qu'était tout son trésor.

Puissance admirable et féconde, dont se trouvent dépouillés les

prélats qui recherchent l'éclat extérieur et vivent dans le luxe ; car il ne leur reste rien ou presque rien pour gagner les cœurs par des bienfaits. Ceux-là devraient rappeler souvent à leur mémoire l'exemple du Sauveur, qui, au moment de rendre à ses apôtres le plus humble de tous les services, se ceignit d'un linge, mais de manière à ce que la majeure partie servit à leur essuyer les pieds. Modèle immortel de tous ceux qui tiennent sa place, il leur enseignait par là qu'en prenant le nécessaire pour eux-mêmes et par rapport à leur dignité, ils doivent réserver avec une prévoyante sollicitude un pan du linge pour essuyer les pieds, c'est-à-dire pour secourir les pauvres de Jésus-Christ.

Passons maintenant à un plus haut degré de charité, à l'amour des ennemis. Un de ses bénéficiers se rendit à Rome et porta contre le bon père beaucoup d'injustes accusations. Celui-ci n'eut pas de peine à se justifier ; et le pape, voyant promptement la vérité, donna l'ordre de châtier le calomniateur. Le roi de Portugal, à son tour, instruit de cette affaire, le chassa de ses Etats ; de telle sorte que la calomnie retomba sur le calomniateur et tourna à la gloire du calomnié, ce que Dieu permet d'ordinaire pour le triomphe du bien. En effet, Pie V, qui présidait alors avec tant de gloire aux destinées de l'Eglise, lui adressa un Bref plein d'éloges et dans lequel il le félicitait d'être persécuté pour la justice ; il ajoutait que les accusateurs pouvaient désormais venir à Rome en aussi grand nombre qu'ils voudraient, ils ne seraient plus même écoutés. Le malheureux bénéficié se voyant perdu, n'eut d'autre ressource que d'aller se jeter en pleurant aux pieds de l'archevêque, qui se mit à pleurer aussi, se hâta de le relever et le reçut dans ses bras ; puis, il agit auprès du pape et du roi pour obtenir le pardon de cet homme. C'est ainsi que la divine Providence se plaît à récompenser le mérite des supérieurs qui, laissant de côté toute crainte et tout respect humain, font leur devoir, quoi qu'il doive leur en coûter.

Il ne se montra pas moins généreux envers d'autres calomniateurs. Ils étaient un soir à comploter avec des religieux indignes de ce nom, qui voulaient se venger pour avoir été punis par le père ; comme ils s'étaient rapprochés de sa fenêtre, tout en déli-

bérant sur leur projet, il les entendit lui donner les qualifications les plus odieuses, le traiter d'hérétique, de luthérien, n'écoutant plus en un mot que leur aveugle colère. Mais voilà que d'autres fenêtres s'ouvrirent, et des hommes pieux les reprirent avec sévérité et leur reprochèrent de calomnier un saint. Celui-ci, conservant toujours le calme et la sérénité de son visage, imposa silence aux uns comme aux autres, et ne voulut pas qu'on mît les premiers en jugement. N'était-ce pas là couvrir de son manteau les méfaits et les injustices du prochain, ce que Sénèque désigne comme une des grandes qualités du Sage, puisqu'il dit : « Savoir mépriser et être méprisé, » c'est le trait distinctif de la sagesse.

## CHAPITRE VI.

### *De l'humilité de notre saint.*

De la charité passons à l'humilité. Aussi bien cette seconde vertu est-elle la sauvegarde de la première ; car, de même que le feu se conserve sous la cendre, de même le feu de la charité se conserve sous la cendre de l'humilité. De là l'amour spécial que le saint archevêque a toujours professé pour cette dernière vertu, laquelle a sans doute ses racines dans les sentiments intérieurs, mais se manifeste néanmoins au dehors, affectant et modifiant les paroles et les actes, tous les mouvements de la vie et jusqu'aux vêtements mêmes. Toutes ces choses, en effet, doivent porter l'empreinte de la cause qui les produit, et qui consiste à connaître son propre néant et à se mépriser soi-même. Je dis bien, se mépriser ; car la connaissance de soi ne suffit pas pour rendre un homme humble, il y faut de plus ce mépris. L'humilité n'a pas son siège dans l'intelligence, mais bien dans la volonté ; elle émane de la première, elle agit dans la seconde.

Quelque grande que fût l'humilité de notre saint, elle ne lui fit jamais rien perdre de son autorité comme pasteur, ni de la dignité qui convenait à ses fonctions. Cette dignité n'était pas comme celle de tant d'autres une dignité factice, de convention et d'emprunt ; elle était le pur et naturel reflet de la vertu. On lui

obéissait avec autant de respect et de soumission que s'il eût été un puissant monarque. Il n'ignorait pas que l'humilité la plus profonde peut très-bien s'accorder avec la dignité la plus haute ; et il était d'autant moins disposé à sacrifier en quoi que ce soit la prééminence et les privilèges de son église, qu'il avait dû en y entrant prêter le serment solennel de les conserver intacts. Aussi, lorsqu'il se rendit aux cortès de Tomar, il fit toujours porter la croix devant lui, jusqu'à la chambre de sa Majesté, en sa qualité de primat et pour n'amoindrir en rien les droits de son église. J'ai moi-même fait l'expérience de la force de ce sentiment chez lui. Comme je faisais imprimer le livre mentionné plus haut et qui a pour titre : *l'Aiguillon des pasteurs*, je ne crus pas devoir ajouter au nom de l'auteur la qualité de primat, pensant me conformer de la sorte à l'humilité que j'avais toujours reconnue en lui. Je m'étais trompé ; une telle suppression lui parut une atteinte faite à la dignité de son église ; il m'obligea donc à changer la première feuille pour faire droit à sa réclamation, persuadé qu'on peut être parfaitement humble sans toutefois déroger.

Mais revenons à cette vertu elle-même. Un jour qu'il montait un escalier d'un pas assez rapide, un de ses amis qui marchait à son côté lui demanda pourquoi cet empressement, il répondit : Je pensais aux degrés que les saints ont décrits dans la vertu d'humilité, en parlant de ce que le Prophète a dit touchant l'homme juste : « Il a disposé des degrés dans son cœur... » *Ps. LXXXIII, 7.* Voilà comment les grands serviteurs de Dieu, pénétrés qu'ils sont de la pensée divine, profitent de tous les objets qui les frappent pour faire un progrès dans la vertu. Ils voient Dieu partout dans le miroir des créatures : celui qui place un verre coloré devant ses yeux, voit toutes choses de la couleur du verre.

Il exhortait fréquemment ses serviteurs et ses amis à se tenir en garde contre les atteintes de la vaine gloire : ce n'est qu'un souffle, mais ce souffle est si subtil qu'il pénètre par les moindres fissures, et qu'il passe surtout dans un cœur dilaté par l'impression d'une bonne œuvre. Ce vice est ainsi fait qu'au lieu de trouver un obstacle dans la vertu comme les autres vices, seul il

s'empare de la vertu et s'en fait une arme contre nous. En conséquence, plus un homme est vertueux, plus il doit se défier de cet ennemi, qui sans cela ruinerait la vertu par la vertu même.

Je veux encore citer un fait où brille d'un vif éclat l'humilité de son âme. Un religieux d'une haute piété, l'un de ses amis les plus intimes, désirait beaucoup de mourir et ne cessait de demander au Seigneur de le retirer de ce monde. Comme il demandait à notre saint s'il n'avait pas ce même désir, celui-ci, après un instant de réflexion et de silence, répondit négativement ; et, pressé d'en dire la cause, il ajouta que, si notre Seigneur devait en être honoré, il désirait au contraire vivre assez longtemps pour réparer les négligences dont il s'était rendu coupable dans le cours de son épiscopat. Cette simple réponse fit immédiatement cesser la tentation de son ami ; car il se dit à lui-même qu'un homme si saint désirant prolonger sa vie pour se purifier de ses fautes, combien plus ne devait-il pas le désirer lui-même, puisqu'il avait beaucoup plus à se reprocher.

Il était plein de réserve et de modestie dans les discussions. Dans les examens des ordinants, il écoutait volontiers et suivait le sentiment des examinateurs qu'il avait choisis pour le seconder ; et cependant il était assez profondément versé dans la science pour résoudre les difficultés par lui-même. C'est qu'en toute circonstance il se tenait au dernier rang, alors même qu'il occupait réellement le premier ; imitant en cela le divin Maître de l'humilité, lequel, comme il le dit lui-même, était au milieu de ses apôtres et de ses disciples le serviteur de tous. *Luc. xxii, 27.*

Cette même vertu faisait qu'il ne regardait pas comme une injure si parfois on en appelait de sa sentence à celle du supérieur ; bien loin de s'en indigner comme tant d'autres, il disait qu'il travaillerait à se corriger de ses erreurs et de ses fautes. Et dans le fait, son humilité sincère lui persuadait aisément qu'il avait pu se tromper ; de plus, un tel appel mettait sa conscience à l'aise en le déchargeant de toute responsabilité ; et dans sa prudence enfin, il était heureux de se soustraire de la sorte au danger, puisqu'un autre était obligé de le courir. Il avait néanmoins un Bref du pape Pie V, de sainte et glorieuse mémoire, qui lui con-

férait le droit de n'être arrêté par aucun appel, de n'éprouver aucune suspension en matière de réforme et de discipline, et généralement en toute matière, privilège qui était sans précédent et sans exemple ; mais le saint archevêque ne voulut jamais en user : il se réjouissait, au contraire, de ce qu'on recourait à une autorité plus haute pour les raisons que nous avons indiquées.

Sous l'influence des mêmes sentiments, quand les votes étaient partagés dans une cause, il ne prenait pas sur lui de prononcer comme il en avait le droit ; mais il appelait un homme instruit et digne de toute confiance pour lui faire décider la question et n'avoir ainsi lui-même aucun trouble de conscience. La crainte de Dieu exerçait une telle action sur son âme, qu'il avait l'heure de la mort toujours présente à la pensée et qu'il ne perdait jamais de vue le redoutable tribunal du souverain Juge, se tenant toujours prêt, autant qu'il était en son pouvoir, à répondre à l'appel de son divin Maître.

Dans les bas sentiments qu'il avait de lui-même, il éprouvait un véritable chagrin lorsqu'il entendait faire son éloge. Une personne, après lui avoir dit les choses les plus flatteuses, en vint à lui faire une demande à laquelle il ne pouvait pas accéder ; il lui répondit, avec une douce et fine gaiété, par cette parole de l'Évangile : « Tout homme sert d'abord le bon vin, et puis, quand on est enivré, il sert un vin moindre. » *Joan. II, 10.*

Mais c'en est assez sur ses vertus personnelles ; c'est un fondement que nous avons posé pour arriver aux devoirs de son épiscopat ; il est temps que nous abordions ce sujet en lui-même :

## CHAPITRE VII.

### *Des visites pastorales du saint archevêque.*

Nous commencerons par dire de quelle manière et dans quel ordre ce vigilant pasteur visitait les diverses parties de son troupeau ; ce qui l'occupait pendant toute l'année, moins le temps où l'évêque doit être présent dans sa cathédrale, selon les prescriptions du concile de Trente. Aussitôt qu'il était arrivé dans

la localité qu'il allait visiter, il convoquait le peuple à l'église, disait ensuite la messe, donnait la confirmation et faisait une instruction toujours en rapport avec l'intelligence de ses auditeurs. Le vice qu'il attaquait le plus souvent et avec le plus de véhémence, c'est l'impureté, malheureusement fort répandue dans ces contrées. Parfois il laissait déborder son indignation et sa douleur avec une émotion profonde contre ceux qui, pour un plaisir matériel et dégradant, chassaient Dieu de leur âme. Après avoir confirmé et prêché, il procédait immédiatement à la visite avec le concours de deux visiteurs, ce qui se terminait dans la matinée si la localité était peu importante. Souvent la visite le retenait jusqu'au soir, et c'est alors seulement qu'il allait prendre un peu de nourriture et de repos. S'il y avait quelque hameau détaché, il s'y transportait dans l'après-midi et prêchait une seconde fois.

Un jour, comme il était sur le point de quitter l'endroit qu'il avait visité et déjà à cheval pour partir, un homme accourut lui présentant son fils et lui demandant de le confirmer; le saint archevêque descendit de sa mule et fit tout préparer pour donner la confirmation. Les visiteurs eurent beau lui dire que cet homme pouvait bien se rendre à l'endroit voisin où l'on allait; l'archevêque répondit que ce n'était pas là une chose juste, que cet homme ne demandait que son droit et réclamait tout simplement le paiement d'une dette. Il s'acquitta donc sans retard envers le père et l'enfant.

Malgré l'étendue de son diocèse, il ne voulut jamais être remplacé ou suppléé dans son office pastoral; on peut réellement dire de lui qu'il faisait tout par lui-même. La visite terminée, il conférait le soir avec les visiteurs sur ce qu'ils avaient trouvé de leur côté; puis il écrivait de sa propre main un résumé de toutes les observations auxquelles la visite avait donné lieu et spécialement des désordres qui avaient été signalés. Pour économiser le temps et garder le secret, il se servait de signes toutes les fois qu'il s'agissait d'une enquête touchant à l'honneur des personnes. Il avait divisé son diocèse en plusieurs parties et chacune avait son registre spécial où les articles figuraient par ordre alphabé-

tique; le prélat portait toujours ces livres avec lui et ne permettait à personne d'y jeter les yeux.

Mais si les délinquants s'y trouvaient signalés avec la prudence et la réserve que nous venons de dire, les hommes vertueux et dignes de confiance, les pieux ministres de l'autel y figuraient aussi. De l'un il était dit : Voilà sans nul doute un homme de Dieu; d'un autre : Cet homme jouit d'une réputation parfaite; d'un autre encore : Celui-là est instruit. Quelquefois il se contentait de ces mots : Peu d'instruction, instruction nulle. Là se trouvaient encore consignées les obligations des diverses églises en même temps que leurs rentes. Par ce moyen il était bientôt fixé sur une affaire concernant une paroisse quelconque; en relisant ses notes il savait très-bien ce qui se passait dans toute l'étendue de son diocèse.

Outre cela, les obligations qu'il avait lui-même à remplir et qui étaient les plus urgentes, il les indiquait sur de petits carrés de papier qu'il appliquait contre le mur de son appartement, à l'endroit le plus visible, ayant au reste le soin de les relire chaque jour. De la sorte le remède était appliqué sans retard, les affaires ne demeuraient pas en souffrance; il ne renvoyait jamais au lendemain ce qu'il pouvait faire le jour même. Qui ne reconnaîtrait dans cette manière d'agir le zèle et la diligence du bon pasteur? Qui ne serait frappé de l'empressement qu'il mettait à remplir toutes ses obligations, sans qu'on ait jamais pu lui reprocher une faiblesse quelconque, toutes difficiles que pouvaient être les affaires qu'il avait à traiter? Qui ne verrait aussi dans une telle conduite, comme dans un miroir, à quel point sont fécondes en ressources, infatigables dans leur activité la crainte de Dieu et la pensée du compte qu'on devra lui rendre un jour des brebis rachetées par son sang? Voilà quelle est la source des pieuses inventions du zèle et de la charité.

Ce zèle ne s'arrêtait pas là; il nous resterait encore beaucoup à dire si nous voulions montrer entièrement l'admirable conformité de la vie de notre saint pasteur avec le nom d'évêque; car ce nom signifie *celui qui veille et voit*, ainsi que Dieu nomma le prophète Ezéchiel en l'envoyant prêcher sa doctrine. *Ezech.* III. Il était

vraiment évêque celui qui ne perdait rien de vue dans son diocèse, et qui même portait constamment sur lui la liste des prévaricateurs qu'il devait ramener au bien. Comme il reprenait un ecclésiastique de distinction, celui-ci lui dit : Mon supérieur est mon ennemi. — Votre ennemi? Non, lui répondit l'archevêque ; je vous porte écrit sur mon cœur. — Il tirait en même temps de son sein le livre dont nous avons parlé plus haut et sur lequel était écrit le nom de cet ecclésiastique. Cela lui servit en quelque sorte de préparatif pour faire accepter le remède au malade.

Il n'avait de complaisance pour aucune espèce de personnes et beaucoup moins encore pour les personnes riches et puissantes ; ayant Dieu pour lui, son cœur était toujours courageux et prêt à la lutte. Il imitait en cela le saint roi Ezéchias qui, fort de l'appui de Dieu et de son application à garder la loi divine, osa résister à la puissance du roi des Assyriens ; ce qui lui réussit au delà de ce qu'il pouvait même désirer. Du reste, n'est-il pas dit en tant d'endroits de l'Écriture que celui qui met sa confiance dans le Seigneur ne sera pas confondu, que l'espérance du juste ne sera jamais trompée?

Il vint à savoir qu'un homme noble, fier et redouté de tous, était depuis un grand nombre d'années séparé de sa femme et menait une vie scandaleuse. Les prédécesseurs du saint archevêque n'avaient pas même voulu connaître à fond la conduite de cet homme, tant il leur inspirait de frayeur ; mais contre une haute puissance devait prévaloir une puissance plus haute encore, celle de l'Esprit de Dieu. L'archevêque aborde le coupable, lui représente avec sévérité la honte de sa conduite et l'imminent danger de son état ; il finit par lui déclarer qu'il ne l'absoudra pas et qu'il le chassera de toutes les églises jusqu'à ce qu'il ait réparé ses désordres et réintégré le domicile conjugal. Le coupable eut beau se raidir, se répandre en menaces, dire même que l'archevêque périrait de sa main ; toute cette rage finit par s'apaiser : cet homme courba la tête devant l'Église, demanda pardon et revint avec sa femme. Peu de jours après sa réconciliation avec Dieu et son retour à la maison conjugale, il mourut en paix.

Dans une autre circonstance, comme il visitait les campagnes

qui sont autour de la ville de Chaves, il apprit qu'un corrégidor avait enfoncé les portes de l'église de cette ville pour en arracher un homme qui s'y était réfugié. Le bon pasteur accourt aussitôt, jaloux de la gloire de Dieu et des immunités de l'Eglise; il fait faire une procession où l'on porte les croix couvertes d'un voile noir, tandis que le clergé chante le psaume II : « Pourquoi les nations ont-elles frémi?... » Quand la procession est rentrée dans l'église, il monte en chaire et parle sur les faits présents; il finit par la sentence d'excommunication, que tous les ecclésiastiques prononcent avec lui en éteignant par son ordre les cierges renversés. Il n'en fallut pas davantage pour ébranler le corrégidor; il vint faire amende honorable et demander l'absolution, que l'archevêque lui accorda, mais en lui imposant pour pénitence de rendre d'abord le prisonnier et puis de se tenir le dimanche à la porte de l'église, ayant sur l'épaule la hache dont il s'était servi pour briser cette même porte : le tout s'exécuta de point en point. A la suite de cela, il n'eut pas de meilleur ami ni d'homme plus dévoué que ce corrégidor. Il était aisé de comprendre, en effet, que le serviteur de Dieu obéissait en pareil cas non à l'impulsion de la colère, mais au zèle de la justice; et cette persuasion était ce qui contribuait le plus à ramener les pécheurs au bien.

Ce que la fable raconte des changements et des transformations de Protée ne serait qu'une faible image des formes que revêtait l'habile et saint pasteur pour se mettre en rapport avec les âmes qu'il voulait guérir. Il avait en cela pour modèle le grand Apôtre, comme on le voit par le sens vrai de cette parole : « Je me suis fait tout à tous pour arriver à les sauver tous. » I *Cor.* IX, 22. Parfaitement maître de lui-même, il ne se laissait pas gouverner par les mouvements de son cœur ou les impressions du dehors; il se dirigeait constamment d'après ce qu'exigeait de lui le bien des âmes : auprès des unes il agissait par la douceur et la bonté, versant des larmes de compassion sur leur perte et les gagnant ainsi à force de les aimer; il se montrait sévère et rigoureux envers celles dont il croyait devoir rabaisser l'orgueil. Un malheureux clerc qui s'était précipité dans la voie du crime et qui même errait en bandit dans les forêts et les montagnes, fut

prié par lui de venir le voir avec l'assurance qu'il ne lui serait fait aucun mal. Dès que cet homme eut paru devant son archevêque, celui-ci le pria de s'asseoir; puis, tombant à genoux et versant des larmes abondantes, il le conjura d'avoir pitié de lui-même; il lui toucha le cœur, le convertit et le garda même longtemps dans sa maison.

Il fut un agneau dans cette circonstance comme il l'était du reste bien souvent; mais il était un lion lorsque la gloire de Dieu lui semblait le demander. Il visitait une ville dont le juge vivait en concubinage et plus d'une fois avait fait brèche à la justice sous l'influence de la femme qui le dominait; l'archevêque le manda, et, dans un mouvement de sainte indignation, il lui dit : Vous êtes un grand voleur. Le juge effrayé lui ayant répondu de faire attention aux paroles qu'il prononçait, il ajouta : Oui, et je vous le prouverai; vous vivez publiquement avec une telle femme, et quand on veut obtenir quelque chose de vous on a recours à son entremise; vous agissez alors contre les intérêts de la justice, et cela s'appelle être un voleur. — Pour remédier promptement à ce désordre, il chassa du pays la femme qui le causait.

Dans une autre occasion, il était au moment de célébrer la messe pontificale, et, comme un ecclésiastique d'une réputation fort compromise se revêtait de ses ornements pour chanter l'évangile, il lui défendit de paraître à l'autel à côté de lui, ne voulant pas paraître autoriser la faute en honorant le coupable. Il alla plus loin; il mit encore cette fois la main sur la cause du mal et l'extirpa, et le pécheur lui-même, se félicitant au fond de l'âme du coup qui le frappait, en garda toujours la reconnaissance à son supérieur.

Un personnage considérable était également engagé dans les liens du péché; il lui persuada, moitié par raison, moitié par autorité, de se fixer dans la ville de Braga et de se mettre en rapport avec les Pères de la compagnie de Jésus : il parvint de la sorte à son but, qui était de convertir ce personnage.

Il y a dans le diocèse de Braga une contrée sauvage et montagneuse qui demeure ensevelie sous la neige une grande partie

de l'année. Pour ce motif et à cause de la difficulté des chemins, où l'on ne peut pas même aller à cheval, cette malheureuse contrée n'avait jamais été visitée par les prédécesseurs de notre saint, si nous en exceptons le fondateur même de cette église. Il y avait si peu de prêtres dans ce pays que les habitants passaient des deux ou trois mois sans entendre la messe, sans recueillir aucun enseignement religieux. Le saint archevêque ayant rencontré un vieillard sur son chemin, lui demanda s'il savait les Commandements et combien il y en avait. Cet homme lui répondit qu'il y en avait dix; pressé de dire quels étaient ces commandements, il se contenta de montrer les dix doigts de ses mains. Aussitôt que la nouvelle se fut répandue dans cette population à demi-sauvage que l'archevêque allait venir la visiter, comme on avait déjà ouï parler de sa sainteté, on résolut de lui faire une réception magnifique avec des chants pieux. L'un de ces cantiques, composés pour la circonstance, commençait par ces mots : Bénie soit la très-sainte Trinité, sœur de notre Seigneur. Telle était l'ignorance qui régnait dans cette contrée. Le zélé pasteur s'y transporta néanmoins et s'arrêtait dans ces pauvres hameaux pour prêcher, catéchiser et confirmer.

Comme les prêtres destinés à dire la messe ne voulaient pas habiter un semblable pays, il prit là un grand nombre de jeunes gens, les amena dans sa ville archiépiscopale et les garda dans son propre palais pour leur faire donner l'instruction nécessaire au sacerdoce; plus tard il les ordonna sans titre patrimonial, en vertu d'une dispense qu'il avait obtenue du souverain pontife; et, quand ils furent revêtus du caractère sacré, il les renvoya dans leur pays natal exercer les fonctions du saint ministère. C'est par un tel moyen qu'il remplit une lacune aussi désastreuse pour les âmes.

Il était infatigable dans ce rude labeur des visites pastorales, à tel point qu'il ne trouvait personne qui pût l'accompagner jusqu'au bout. Une seule chose était capable de soutenir le courage de ses vertueux collaborateurs, l'exemple qu'il ne cessait de leur donner. Pour ce ministère, comme aussi pour celui de la justice, tant ecclésiastique que séculière, qui lui appartenait dans la ville

de Braga, il choisissait les hommes les plus distingués par le talent et la vertu qu'il y eût dans tout le royaume. Ce choix était fait avec un tel discernement que plusieurs d'entre eux furent appelés auprès de la personne même du roi.

Parmi les éminentes qualités dont il fit preuve, il en est une que nous devons remarquer d'une manière spéciale et qui résulte de ce double fait : pendant les vingt-trois ans qu'il occupa ce siège, il n'est jamais arrivé qu'il infligeât une amende; quant à la peine d'excommunication, il n'en usait que dans les cas extrêmes, et bien rarement, tant il craignait d'employer une arme aussi terrible. Le moyen auquel il avait recours pour châtier et corriger les coupables, c'était de leur interdire pour un certain temps l'entrée de l'église. Il résultait de là que, saisis de honte et de repentir, ces hommes renonçaient au péché, et se mariaient avec les femmes qui avaient été leurs complices ou bien avec d'autres. C'est ainsi que, sans effusion de sang et sans perte d'argent, beaucoup de personnes dévoyées sont rentrées dans le chemin de la vertu. Quand ces mariages étaient empêchés ou même retardés par l'indigence, le bon pasteur fournissait lui-même les fonds nécessaires.

Ceci nous donne occasion de déplorer l'abus qui existe à cet égard dans bien des pays, où les coupables sont punis d'une amende d'un ducat ou deux pour la première fois; à la seconde, ils paient une amende encore plus forte, mais en achetant en quelque sorte par là le droit de continuer à vivre dans le même désordre. Pour un peu d'argent, c'est l'impunité qu'ils obtiennent jusqu'à la visite suivante. Le fruit de la visite épiscopale n'est donc pas d'arrêter le cours des péchés, mais bien d'enrichir l'entourage de l'évêque, au grand scandale des populations, qui voient tout ce déploiement de zèle s'évanouir en fumée.

Pour arriver à connaître la vérité dont il n'existait pas encore de preuve suffisante, notre saint mettait en œuvre de pieuses industries. Il mandait parfois les personnes sur lesquelles planaient les soupçons du public, et leur demandait tout-à-coup depuis combien de temps elles étaient séparées. Souvent il obtenait ainsi une réponse assez claire pour arriver à la connaissance de la

vérité, pour inspirer ou confirmer de bonnes résolutions. En un mot, il n'épargnait aucun soin pour arracher de la terre les mauvaises racines du péché.

Il usa d'un pieux artifice pour ramener à de bons sentiments une femme adultère ; il la fit comparaître devant lui. Le mari scandalisé vint à la suite de sa femme. Le sage prélat dit alors à cet homme : Je sais que vous traitez durement votre femme, ce qui est contraire à la loi du mariage ; j'ai donc voulu vous signifier à l'un comme à l'autre d'avoir à vivre désormais dans la paix et le service de Dieu. Puis, s'adressant à la femme, il lui dit : Je suis en recherche d'un moyen pour que votre mari ne vous coupe pas la tête ; prenez garde à vous, si vous ne voulez pas perdre en même temps votre corps et votre âme.

Comme il visitait une partie de son diocèse, la peste se déclara dans la ville de Braga. Il eût pu, sans encourir le moindre blâme, continuer la visite commencée, en prenant la précaution d'envoyer des secours aux malheureux. Il semblait même qu'il dût ne pas exposer une vie si nécessaire au bien de son troupeau. Il ne donna pas accès à de semblables raisonnements ; mais, comme un bon pasteur qui donne sa vie pour ses brebis, il revint promptement à Braga prodiguer aux siennes les secours spirituels et corporels. Il y demeura jusqu'à la fin du fléau, visitant chaque jour les malades et pourvoyant à leurs nécessités. Une charité aussi prévoyante et le sacrifice de la vie offert d'un si grand cœur parurent toucher le ciel, et la peste dura beaucoup moins qu'on ne pensait. Cet exemple seul, n'en aurions-nous pas d'autres, suffirait à démontrer le dévouement et la vigilance que le saint archevêque apportait à l'exercice de son ministère, et combien son âme était pénétrée des sublimes paroles et de la suprême leçon du Prince des pasteurs.

Ce que nous avons dit jusqu'ici suffirait certes pour faire son éloge ; mais la charité est ingénieuse et féconde en ressources quand il s'agit de l'objet aimé. C'est ce que nous voyons clairement dans la diversité des moyens que ce fervent ami du Christ inventait pour le bien de ses brebis, auxquelles il avait voué l'affection recommandée par trois fois à saint Pierre, quand il fut

chargé du gouvernement de l'Eglise. Considérant que les paroisses de son diocèse étaient au nombre de douze cent vingt-six, ou même peut-être plus, et comprenant l'obligation où il était de les confier à des ministres capables, il se hâta de fonder dans la ville de Braga un collège dirigé par les Pères de la compagnie de Jésus, qui furent pourvus des revenus de plusieurs églises, à la condition qu'ils auraient au moins quatre classes de grammaire, un cours complet d'arts libéraux et de théologie. Ce collège réunit plus de quinze cents étudiants. Il y a là des prêtres en nombre suffisant pour confesser, prêcher et administrer les sacrements dans cette ville et les campagnes voisines, sans compter ceux qui professent les diverses sciences et qui forment les jeunes lévites au ministère sacerdotal pour le service du diocèse tout entier.

Je saisis en passant cette occasion pour répondre à ceux qui murmurent contre le grand nombre de collèges et de maisons d'éducation qu'on voit dans ce royaume : Si ces critiques voulaient bien se rappeler le devoir imposé par les souverains pontifes aux rois de Portugal de répandre l'Evangile et de faire prêcher la foi dans toute cette moitié du monde sur laquelle s'étend leur pouvoir, ils verraient qu'en supposant même que le royaume tout entier serait occupé par des collèges, ce serait encore peu pour remplir une telle obligation et donner des prédicateurs à tant de nations barbares, alors surtout que plusieurs d'entre elles appellent à grands cris les ministres de l'Evangile, et meurent de faim, parce que la mère patrie n'a pas de pain à leur distribuer.

Mais, laissant de côté cet aspect général de la question, et me bornant à ce qui regarde le diocèse de Braga, je dirai simplement qu'en murmurant contre de telles fondations on fait preuve d'ignorance et qu'on méconnaît étrangement les intérêts du christianisme et de la raison elle-même. Car enfin le nombre des paroisses d'un diocèse détermine celui des curés qu'un évêque doit avoir sous la main afin de pourvoir aux besoins des âmes qui lui sont confiées. De plus, ces prêtres doivent nécessairement exercer le ministère de la confession, et posséder par là même une certaine instruction théologique, puisqu'ils seraient en état

de péché mortel s'ils l'exerçaient sans cela. On ne peut pas douter, en effet, que ce ne soit un péché de pratiquer la médecine sans la connaître : n'en est-ce pas un dès lors d'exercer l'office de confesseur, cet art sublime de guérir les âmes, quand on n'en a pas appris les règles et les préceptes ? Le péché, dans ce dernier cas, est d'autant plus grave que le mal fait aux âmes destinées à vivre éternellement, l'emporte sur celui qu'on peut faire aux corps, qui ne peuvent tarder à se dissoudre. Il faut conclure de là que des confesseurs ignorants vont eux-mêmes dans l'enfer et y traînent à leur suite ceux qu'ils prétendent diriger, selon cette parole du Christ notre Rédempteur : « Si un aveugle conduit un autre aveugle, tous deux tomberont dans la fosse. » *Matth.* xv, 14.

Voilà ce qui me fait dire que les murmureurs ne savent pas ce que c'est que le christianisme. La confession étant, en effet, l'un des principaux sacrements de l'Eglise chrétienne, et les ministres de ce sacrement devant posséder, outre le caractère sacerdotal et la juridiction, la science requise, n'est-ce pas une étrange absurdité de reconnaître la nécessité de ce sacrement dans l'Eglise, et de ne vouloir pas qu'on y donne l'instruction nécessaire pour l'administrer ? N'est-il pas encore évident que le nombre des élèves du sanctuaire doit être en proportion de celui des paroisses qu'il faut pourvoir ?

Dans ce même but de recruter les rangs du sacerdoce, le prélat mit tous ses soins à fonder un séminaire où ses futurs collaborateurs achèveraient de se former dans la doctrine et la vertu, selon les prescriptions du saint concile de Trente. Il se mit à l'œuvre avec tant d'empressement et d'ardeur, il fut d'ailleurs si bien secondé, qu'en six mois il eut fait une maison capable de recevoir soixante élèves. Il constitua de ses propres deniers une rente de cent vingt mille maravédis pour cette maison ; il y fit contribuer aussi tous les bénéficiers de son diocèse ; ce à quoi il les amena facilement, l'un par l'exemple de sa générosité, l'autre par la modicité de la somme demandée ; car, une prébende de cent mille maravédis de rente ne devait contribuer que pour deux mille. Or, comme les bénéfices sont très-nombreux dans un si

grand archevêché, tout cela suffisait pour l'entretien du séminaire, où sont reçus les enfants de ce pays montagneux dont nous avons parlé plus haut.

Là ne s'arrêtaient pas les soins et la sollicitude du bon pasteur. Sachant que la parole de Dieu est la nourriture des âmes, et voyant bien que, malgré tous ses efforts, il ne pourrait avoir assez de prédicateurs pour tant de fidèles, il leur procurait au moins des prédicateurs muets, c'est-à-dire de bons livres. Il composa dans ce but un catéchisme où se trouvent exposés avec assez d'ampleur et beaucoup de clarté, mais surtout avec une piété profonde, les principaux points de la doctrine chrétienne; au lieu de faire un sermon, les curés devaient lire un passage de ce livre et faire à la suite de cette lecture les réflexions que Dieu leur suggérerait. Pour les grandes fêtes de notre Seigneur et de la sainte Vierge, il publia un recueil de sermons et de conférences, qui retracent d'une manière courte et simple l'objet de la fête et l'historique du mystère. Ce second livre va toujours avec le catéchisme, et l'on comprend sans peine combien le peuple accueille l'un et l'autre avec bonheur.

C'est par de tels soins et avec le concours des pères de l'ordre auquel il appartenait, que l'ignorance et la grossièreté ont en grande partie disparu de ce pays, qu'elles recouvraient comme une lèpre. Son zèle le porta plus loin : il obtint du pape une indulgence en forme de jubilé pour ceux qui se confesseraient et qui communieraient aux quatre principales fêtes de l'année. Les populations se sont ébranlées à cet appel de la grâce, et la fréquentation des sacrements, qui en a été la conséquence, les a ramenées à la source de tous les biens.

Qu'est-il cependant résulté, soit de ces visites pastorales si laborieusement accomplies, soit des autres industries d'un zèle infatigable? Les habitants de ce pays étaient tellement plongés dans les voluptés sensuelles, que l'impureté n'entraînait plus aucune idée d'infamie; les choses sont maintenant bien différentes: beaucoup ont changé de vie, et ceux qui n'ont pas eu le courage de se réformer sont désormais tenus pour infâmes. Et cependant les mœurs qui régnaient auparavant, j'insiste sur ce

contraste, étaient bien celles que stigmatise avec tant de vigueur le philosophe Sénèque, quand il dit que les mauvais penchants ne sont plus retenus par la crainte du déshonneur.

Non content de sa propre vigilance, le pieux archevêque se donnait de fidèles et zélés collaborateurs, en quelque lieu qu'il les trouvât, imitant en cela le roi Saül, qui s'adjoignait les hommes forts et valeureux, sans égard à leur origine, pour recruter et renforcer son armée. Il choisissait donc pour cet emploi des prêtres d'une instruction reconnue et d'une conduite irréprochable; non seulement il rémunérait leurs services avec générosité, mais encore il les gardait auprès de lui, dans sa propre maison, afin de pouvoir les consulter toutes les fois qu'il le jugeait nécessaire. Il leur ordonnait de tenir toujours leur porte ouverte pour entendre les plaintes et juger les contestations, en leur recommandant de reporter un regard sur eux-mêmes quand ils auraient à condamner quelqu'un, et de ne prononcer la sentence qu'en présence du souvenir de leurs propres fautes.

La clémence qu'il prescrivait aux autres, il n'avait garde de l'oublier dans les décisions qu'il prenait par lui-même; il s'inspirait plutôt des sentiments de la compassion et de l'amour, que des rigoureuses exigences de la justice. C'est ce qui parut notamment dans un concile provincial qu'il tint dans la ville de Braga avec les évêques de sa province. On y porta de nombreuses lois, pleines de sagesse et singulièrement propres à procurer le bien commun. Les ecclésiastiques s'attendaient, vu le zèle et l'austère religion du saint archevêque, à ce que ces lois seraient appliquées avec une extrême sévérité. Il n'en fut pas ainsi; car, au moment de publier les décrets, lui-même, au nom de son clergé, provoqua la révision de quelques-uns qui paraissaient trop rigoureux, en les soumettant au jugement du siège apostolique. Il fut alors évident pour tous que le pieux et vigilant pasteur savait user de douceur en temps convenable. Sa grande réputation de prudence et le crédit dont il jouissait lui firent obtenir plusieurs décisions du concile de Trente sur des questions qu'il avait soumises à l'auguste assemblée. Il établit lui-même un grand nombre de nouvelles constitutions, tendant à

modifier le tribunal ecclésiastique de Braga, constitutions qui sont encore suivies et qui donnent à la justice des formes plus douces et de meilleures garanties.

L'ordination des prêtres était pour lui l'objet de la plus grande sollicitude; il gémissait sur les abus qui existent à cet égard. Beaucoup d'évêques, en effet, abandonnent l'examen aux membres de leur officialité, dont quelques-uns ne sont que de vrais mercenaires, qui n'ont d'autre souci que d'obtenir leur rémunération, s'acquittent de ces fonctions d'une manière superficielle, et s'occupent beaucoup moins d'obtenir un bon résultat que de se débarrasser d'une tâche pénible; ce qui fait qu'ils admettent des sujets indignes, parce qu'ils n'ont plus même cette crainte de Dieu seule capable de maintenir l'homme dans le droit chemin. Aussi notre saint archevêque, bien qu'il eût des officialités parfaitement composées et qu'il eût confié les examens aux Pères de la compagnie de Jésus, s'en occupait-il souvent par lui-même. Non content de s'assurer que les candidats avaient l'instruction suffisante, il portait la plus sérieuse attention sur leur conduite et leur vertu. Dans ce double but, il les obligeait à se mettre en rapport avec des hommes éminents qui avaient toute sa confiance et qui devaient le fixer sur la capacité des futurs ordinants; puis, au moment de leur immatriculation, il se trouvait là, accompagné de deux assistants, pour examiner avec un soin minutieux les papiers que présentaient les aspirants au sacerdoce et qui devaient établir leur bonne réputation et la pureté de leurs mœurs; dans de telles circonstances, il avait toujours avec lui les notes de ses visites pastorales, pour contrôler les attestations qui lui étaient remises. Si quelqu'un se trouvait là signalé comme un homme vicieux, il était réprimandé et renvoyé de l'ordination, jusqu'à ce qu'il pût fournir un témoignage certain d'un amendement véritable.

La vigilance qu'il déployait à cet égard était la condamnation de la négligence de certains prélats qui n'ont souci que de l'instruction et ne se préoccupent guère des mœurs, quoique ceci soit le point capital. Dans l'administration du sacrement de l'ordre, on voyait à son maintien majestueux et recueilli l'import-

tance qu'il attachait à cette initiation sacrée. Les instructions qu'il adressait alors à l'assemblée étaient de nature à inspirer une religieuse frayeur ; il marchait en cela sur les traces des anciens Pères, qui avaient une si haute idée du ministère sacerdotal.

Certes, la fatigue de ses voyages et de ses visites pendant presque toute l'année, l'autorisait à se reposer quand il rentrait dans sa ville archiépiscopale ; mais il ne connaissait pas le repos, puisqu'il prêchait le carême, l'avent et les principales fêtes, quelquefois même les dimanches ordinaires ; et cela, avec une ferveur toujours nouvelle, sans recourir à de vaines subtilités, n'ayant jamais pour but que la destruction du vice et les progrès de la vertu.

## CHAPITRE VIII.

### *Il se rend au concile de Trente.*

Pendant que le bon pasteur s'appliquait ainsi au gouvernement de son Eglise, les évêques furent convoqués à ce concile général ; et, bien qu'il eût pu s'excuser d'entreprendre un si long voyage par le mal qu'il avait à une jambe, il éprouvait un si vif désir de contribuer pour sa part au bien qui devait résulter de cette assemblée, qu'il s'élança comme un géant dans la carrière ; il ne prit avec lui que les personnes les plus indispensables et voyagea dans le plus modeste appareil, mettant en Dieu seul toute sa confiance, n'ayant d'autre ambition que celle d'être utile, évitant avec le plus grand soin tout ce qui pouvait sentir le faste et l'orgueil.

Il avait pour compagnon le P. Henri de Brito, appartenant au même ordre que lui, religieux d'une haute piété, que ses mérites et sa vertu appelèrent plus tard au siège archiépiscopal de Goa. Quand il arrivait dans une ville où se trouvait un monastère de son ordre, il envoyait les gens de sa suite dans une hôtellerie, et lui-même avec son compagnon allait loger dans le monastère. Parfois il était reconnu et traité dès lors d'une manière conforme à sa dignité ; mais souvent il était pris pour un hôte ordinaire ;

dans ce cas, il allait se prosterner aux pieds du prieur, en lui demandant sa bénédiction, selon l'usage des étrangers accueillis dans une maison religieuse.

Les choses se passèrent ainsi dans le célèbre couvent de Saint-Etienne, à Salamanque; mais, comme il fut ensuite reconnu par un Père portugais, qui était là pour compléter le cours de ses études, le prieur et tous les religieux du couvent, notamment les plus anciens, vinrent à leur tour se prosterner à ses pieds, implorant sa bénédiction, avec autant de vénération et d'amour que s'ils avaient vu notre patriarche, saint Dominique lui-même, tant la renommée de sa vertu et de sa vie évangélique s'était répandue au loin. A cette vue, le saint homme leur dit : O mes Pères, pourquoi me traiter ainsi? Ne me laissera-t-on jamais me rassasier du bonheur d'être un simple Frère? Il y a si long-temps que je ne le suis plus! — Dans ce même monastère, il donna les ordres sacrés à un nombre considérable de religieux, et pendant cette cérémonie, son extérieur respirait cette gravité et cette sainteté dont il brillait toujours en pareille circonstance; il prêcha comme à son ordinaire, et son exhortation fit pénétrer de plus en plus dans les cœurs l'idée de la grandeur du sacerdoce et le sentiment de la terrible responsabilité qu'il impose. Ce fut là pour tous un grand sujet d'édification, surtout pour les vieux Pères qui assistaient à la cérémonie : ils crurent voir en lui l'image vivante des plus illustres pasteurs de la primitive Eglise, quand ils administraient avec tant de religion et de majesté ce même sacrement.

A Trente, dans toutes les sessions auxquelles il prit part, il insista pour qu'on s'occupât avant tout de la réforme des abus, en laissant de côté les questions moins importantes. Agir autrement, disait-il, ce serait imiter la conduite de Pharaon, qui faisait massacrer les enfants mâles, pouvant devenir un jour des hommes énergiques, et qui laissait vivre les faibles femmes.

Il se plaignit hautement en plein concile du faste dans lequel vivaient certains prélats; il désigna même la nation dans laquelle ce faste se faisait le plus remarquer. On prétendait le justifier en le présentant comme une sauvegarde de l'autorité et de la dignité pontificales, sans songer que la sainteté personnelle et le zèle de

la gloire de Dieu, en même temps que du salut des âmes, étaient une garantie tout autrement efficace que les moyens humains, quels qu'ils fussent. Il proposa de faire un décret par lequel il serait ordonné aux prélats d'employer en bonnes œuvres tout ce qui leur resterait de leurs revenus, après qu'ils auraient pourvu d'une manière décente à leur entretien, et cette proposition, il l'appuya de son vote. Malheureusement, il ne put triompher des résistances; la plupart des votes furent négatifs. Il donna l'exemple d'une grande liberté dans ses opinions, témoignant par là qu'il portait Dieu dans son cœur, et que rien au monde ne pouvait le détourner de son unique objet. Aussi, lorsqu'il fut question de la réforme des divers membres de l'Eglise, comme on déclarait que les illustrissimes et révérendissimes cardinaux ne devaient pas être compris dans les mesures qu'on allait prendre à cet effet, le pieux archevêque se tournant vers la place où siégeaient ces hauts dignitaires, il leur dit qu'ils étaient la source à laquelle puisaient nécessairement les autres prélats, et qu'il fallait dès lors que cette source fût pure et limpide. Cela seul ne suffit-il pas pour montrer à quel point ce cœur était plein de Dieu, puisqu'il osa tenir ce langage à la face de trois cardinaux, qui représentaient la personne même du pape, et devant lesquels s'inclinaient humblement tous les autres Pères du Concile. Quelle magnifique et noble chose que la crainte de Dieu! quand elle règne dans une âme, elle en exclut toute autre crainte dont l'origine est dans les intérêts humains.

A cette époque le cardinal de Lorraine, oncle du roi de France, entreprit d'aller à Rome pour avoir une entrevue avec le souverain pontife. Notre saint s'y rendit avec ce puissant personnage, non-seulement pour aller visiter les lieux consacrés par la mort et le sang des Apôtres, mais encore pour demander à Sa Sainteté certaines choses qui intéressaient le bien spirituel du peuple confié à sa sollicitude; car dans ce but il ne reculait devant aucune fatigue. Or, comme dans toutes les villes qui se rencontraient sur leur passage on rendait les plus grands honneurs au cardinal français, l'humble prélat se déroba à ces manifestations, en prenant alors un chemin détourné.

En approchant de la ville éternelle, dès qu'il l'aperçut, il mit pied à terre, ordonnant à sa suite d'en faire autant; et, dans un saint transport de joie, se mettant à genoux, il laissa déborder ainsi les sentiments de son âme : O vénérable mère de tous les chrétiens, école de la religion, colonne et fondement de la vérité, foyer d'où jaillit la lumière qui éclaire le monde et la connaissance du souverain bien, terre sainte où reposent les corps des apôtres du Christ, avec ceux de tant d'autres martyrs ! — Il se mit alors à parler aux siens avec une éloquence entraînant du respect et de l'amour dus à cette auguste mère, à cette divine institutrice de l'univers. Plus elle est ancienne, leur disait-il, plus elle mérite d'être aimée. Vinrent ensuite d'autres considérations tendant à manifester la sagesse des desseins de Dieu dans le choix de cette ville pour y fonder le gouvernement de son Eglise.

Il fit à pied, avec toute sa suite, le chemin qui le séparait encore de Rome. En arrivant, il fut honorablement accueilli par le pape et les cardinaux, qui savaient déjà la vertu dont il avait fait preuve et la liberté de langage qu'il avait montrée dans le concile. Il descendit, selon sa coutume, dans le couvent des Dominicains, et refusa de loger chez l'ambassadeur de Portugal, voulant éviter la pompe et l'éclat qui règnent dans de telles maisons, ne consentant pas à s'éloigner des habitudes modestes et retirées de la vie monastique. Comme l'ambassadeur s'en plaignait à Sa Sainteté, ne comprenant pas qu'il eût préféré le couvent à sa demeure, le souverain pontife, édifié sur la mortification du saint pasteur, répondit : Offrez-lui deux œufs durs, et vous verrez qu'il acceptera votre hospitalité.

C'était Pie IV qui gouvernait alors l'Eglise catholique; il invita l'archevêque de Braga et le fit asseoir à une table près de la sienne. Avant le repas, il arriva une chose qui mérite d'être signalée : Sa Sainteté lui donnant audience en présence de quelques cardinaux et de plusieurs évêques, l'engagea à s'asseoir; et lui, avec cette liberté que nous lui connaissons et dont il ne se départit pas à Rome, répondit : Très-saint Père, je ne puis pas m'asseoir tandis que les évêques, mes frères, sont debout. Le

pape, frappé de cette réponse, si conforme d'ailleurs à la bonté de son cœur, fit asseoir tous les assistants. Le jour du repas, comme il vit la table couverte de vaisselle d'argent, il demanda naïvement au pape pourquoi il n'usait pas de porcelaine, ce qui formait certes un très-beau service. — Dites au cardinal don Henry de m'envoyer un semblable service, lui répondit le pape, et j'en userai avec plaisir. — Ce fut là plus tard pour notre sérénissime cardinal l'occasion de faire au chef de l'Eglise un envoi complet des plus belles porcelaines.

Je dois remarquer ici que notre saint n'avait jamais pu s'empêcher de témoigner son mécontentement quand il voyait de la vaisselle plate sur la table des évêques; il n'est donc pas étonnant qu'il ait fait une semblable remarque à la table même du pape. Je n'ignore pas que plusieurs seront offusqués d'une telle austérité, mais sans oser la combattre de front; il y en a qui donnent pour prétexte qu'ils usent de vaisselle plate pour avoir un moyen facile, au moment de la mort, de rémunérer leurs serviteurs. L'amour-propre est tellement ingénieux qu'il a toujours des raisons séduisantes et qu'il sait donner à ses désirs les apparences de la piété; il est si subtil, comme le remarquent les saints, qu'il se glisse en toutes choses, jusque dans les plus pieux exercices de la religion, sans qu'on s'aperçoive de sa présence. Aussi les personnes qui portent une conscience délicate au service de Dieu et qui désirent lui offrir une victime pure et sans tache, sont-elles constamment en garde contre ce dangereux ennemi qu'elles ont au dedans d'elles-mêmes, et déploient-elles la plus scrupuleuse vigilance par rapport aux intentions qui les animent, afin de n'être jamais trompées par l'apparence du bien. On a d'autres moyens de rémunérer ses serviteurs, sans leur laisser cette fâcheuse impression, que nos maisons ressemblent à celles des grands seigneurs, qu'on y voit le même appareil et le même luxe, quand la terre est inondée de larmes, quand les pauvres, dont le nombre est si grand, souffrent tant de privations, en face des richesses superflues de ceux qui doivent être leurs pères.

Pour revenir maintenant à notre objet, la bienveillance du pape à l'égard de notre saint ne se borna pas à de semblables témoi-

gnages; il lui accorda des grâces et des pouvoirs spéciaux pour le bien spirituel de son diocèse. Entre autres facultés, il lui donna celle d'accorder la dispense, dans le for intérieur, du premier degré d'affinité; il lui permit encore d'absoudre et de faire absoudre, toujours dans le for intérieur, un juge prévaricateur qui aurait encouru les censures. C'est à cette visite que remonte aussi ce jubilé perpétuel dont nous avons parlé plus haut, et que pouvaient gagner tous ceux de ses diocésains qui se confesseraient et communieraient aux quatre grandes fêtes de l'année. Connaissant enfin son amour pour la pauvreté et combien ses ressources de voyage étaient en défaut, le pape eut la gracieuse idée de lui faire présent d'une mule blanche et fort belle qu'il avait dans son écurie. Nous passons sur d'autres attentions dont l'archevêque de Braga fut l'objet.

## CHAPITRE IX.

*Des principales choses qu'il accomplit pendant son épiscopat.*

Le moment est venu de rattacher au commencement la fin de cette histoire. Je m'étais surtout proposé pour but, on doit s'en souvenir, de prouver qu'un pasteur des âmes, sans déployer un grand appareil, sans avoir une brillante et nombreuse domesticité, peut admirablement remplir sa charge, pourvu qu'il réunisse d'ailleurs les conditions morales qu'elle exige, la vertu, la prudence, une constante application aux affaires, une charité généreuse envers les pauvres et les malheureux. Ajoutez à cela la gravité qui convient à cette position, non une gravité factice et conventionnelle, mais bien celle qui résulte de la dignité même de la vertu. Aucun doute ne sera plus possible quand nous aurons rappelé les œuvres entreprises et terminées par ce bon pasteur pendant qu'il gouverna son église.

Voyons-le d'abord dans ses rapports avec son chapitre; c'est là ce qui demande le plus d'autorité et d'énergie, à raison des privilèges et de la consistance d'un pareil corps. A cet égard, il fit ce que n'avait pu faire aucun de ses prédécesseurs, quoique plusieurs eussent été des fils de roi. De temps immémorial, le cha-

pitre était en possession de désigner les visiteurs de la ville de Braga, tant pour le clergé que pour les laïques. Il s'ensuivait que le pasteur ne connaissait pas de vue ses brebis, ni même, chose bien plus grave, la conduite de ceux qui l'aidaient dans ses fonctions. Et cependant, plus cette conduite doit être parfaite, plus il importe qu'elle soit connue et contrôlée. Persuadé du désordre qui provenait d'un tel abus, mettant sa confiance en Dieu et fort des droits de la justice, il forma dans son cœur l'inébranlable résolution de l'extirper. Après bien des luttes, malgré la résistance la plus opiniâtre, il vint à bout de son entreprise avec un plein succès. Les chanoines eurent beau faire valoir toute sorte de raisons contre leur archevêque ; non-seulement il ne leur fut pas donné de prévaloir, mais encore ils furent sévèrement réprimandés par Pie V, de sainte mémoire. « Ils n'ont pas rougi, dit le souverain pontife, de vouloir noircir par leurs soupçons notre vénérable frère Barthélemy, archevêque de Braga. » Cette affaire eut donc un heureux dénouement, et la concorde, bientôt rétablie, fut telle que l'exigeaient les intérêts de la religion et ceux de la justice. Voici la solution donnée : Le prélat devait seul exercer le droit de visite sur le clergé de sa ville archiépiscopale ; et, pour ce qui regarde les laïques, il devait lui-même nommer deux chanoines, mais à la condition qu'ils lui feraient un rapport exact de leur visite ; et de la sorte le pasteur avait tous les renseignements nécessaires sur les mœurs et la vie de ceux qui lui étaient confiés.

A cette réforme, qui demandait autant de hardiesse que de fermeté, il faut ajouter une œuvre non moins féconde pour le bien de la religion, et dont l'initiative lui revient entièrement, puisqu'elle était encore sans exemple dans le royaume et les pays voisins : c'est la fondation d'un séminaire conforme aux prescriptions du saint Concile, où devaient être formés dans les lettres, le recueillement et toutes les vertus sacerdotales, les jeunes gens destinés au service des églises d'un si vaste diocèse ; et nous avons déjà dit qu'elles dépassaient le nombre de douze cent vingt-six. Or, comment avoir un nombre équivalent de prêtres capables, si l'on ne travaillait d'avance à les former ? Qu'on me permette un

exemple, bien profane sans doute, mais certes assez frappant : Si le Grand-Turc met tant de soin à se donner une armée, en se formant des soldats dès le plus bas âge, c'est-à-dire en les instruisant à tuer des hommes ; combien plus l'Eglise ne doit-elle pas s'appliquer à se donner des ministres selon son cœur, en les préparant de bonne heure à sauver les âmes ? Le décret du Concile sur les séminaires plut tant à notre saint pasteur, qu'il se trouva suffisamment récompensé de son pénible voyage par le bonheur d'y avoir concouru. Après ce décret, comme après plusieurs autres de même nature, il tombait à genoux, quand il était rentré dans sa demeure, pour rendre grâces au Seigneur de ces ordonnances si salutaires ; c'est en cela surtout qu'il reconnaissait et proclamait la présence du Saint-Esprit dans les conciles.

Les deux faits que je viens de signaler m'en rappellent un autre qui ne fut pas moins avantageux, et que dès lors je dois citer à la suite ; c'est l'introduction dans le diocèse des Pères de la compagnie de Jésus, qu'il chargea de l'enseignement dans son séminaire, et en général de l'instruction et de l'édification de son nombreux clergé.

Ceci me rappelle encore une autre institution également importante : Comme Viana est une ville riche, populeuse et le centre d'un grand mouvement, à cause de son port, il y créa un monastère de l'ordre auquel il appartenait lui-même, en le prenant au premier fondement ; puis il le dota par l'adjonction d'un autre monastère très-ancien et qui relevait de la mense épiscopale. Il réunit là une communauté d'hommes instruits qui avaient la double charge de résoudre les cas de conscience et d'exercer dans tout le pays le ministère de la prédication. On peut regarder ce couvent et le séminaire mentionné plus haut comme deux grands arbres qui produisent des fruits de salut, non une fois l'an, mais tous les jours de l'année. Voilà des œuvres qu'il put réaliser, malgré sa pauvreté personnelle et celle de sa maison. Disons mieux, c'est par cette même pauvreté qu'il accomplit de si grandes œuvres ; c'est en se privant lui-même qu'il suffisait à tant de dépenses, sans nuire aux aumônes ordinaires dont il a été déjà question.

Une chose qui mérite d'être mentionnée comme une preuve de sa prudence et de sa charité, c'est qu'il sut conserver la paix avec les plus grands seigneurs de la province, et notamment avec le vicomte de Pont-de-Lima, avec lequel ses prédécesseurs avaient eu de nombreux démêlés au sujet des droits de patronage. Il arrangea si bien les affaires avec lui, tout en se maintenant dans sa bonne grâce, qu'en venant visiter l'endroit où résidait ce seigneur, il le vit accourir à sa rencontre et lui demander humblement sa bénédiction. Lorsqu'il arrivait que d'autres seigneurs, ayant le droit de présentation pour les bénéfices vacants, mettaient en avant un sujet peu digne d'une telle charge, il parvenait par la douceur et la persuasion à les faire se désister, en les laissant dans la conviction qu'il se laissait guider en tout, non par la passion, mais par l'amour de la justice et la crainte de Dieu.

Il me serait facile de citer bien d'autres faits non moins honorables, mais il faut abréger et je me borne à ceux qui précèdent ; ils suffisent du reste pour démontrer aux prélats qui craignent le Seigneur et veulent mettre leur salut en sûreté, qu'ils peuvent, sans avoir une si grande suite de pages et d'écuyers, parfaitement remplir les devoirs qui leur incombent et venir à bout des entreprises les plus importantes et les plus difficiles ; car le prélat qui vit uniquement pour la religion et qui répand l'aumône avec tant de libéralité, a pour auxiliaires dans toutes ses œuvres Dieu et les hommes, et le monde lui-même. Ceux qui condamneraient ce genre de vie humble et pauvre, doivent aussi condamner saint Augustin, dont il est écrit que ses couverts seuls étaient en argent, et que sa vaisselle était toute de bois ou de fer battu. On sait ce qui est encore dit du grand évêque d'Hippone, qu'à sa mort il ne fit pas de testament, par la raison que ce pauvre du Christ n'avait rien à léguer. Ils condamneront aussi saint Ambroise qui faisait fondre jusqu'aux vases sacrés pour racheter les captifs ; ce qu'il n'eût certainement pas fait, s'il avait eu d'ailleurs l'argent nécessaire. Ils condamneront saint Exupère, dont saint Jérôme écrit ces remarquables paroles : « Saint Exupère, évêque de la ville de Toulouse, souffrant lui-même la faim, nourrit les autres, et, le visage amaigri par le jeûne, est torturé par la faim

d'autrui ; rien n'est opulent comme cet homme qui porte le corps du Christ dans un panier d'osier et son sang dans un vase de verre. » *Epist. 1 ad Rust.* La charité n'a jamais revêtu des traits plus énergiques et plus suaves.

Voilà les exemples qui nous ont été laissés ; telle est la vie que menèrent ces anciens pontifes, dirigés qu'ils étaient, non par l'esprit de l'homme, mais par celui de Dieu : Dieu seul pouvait leur inspirer cette abnégation et ce dévouement. Or, puisqu'ils sont loués et célébrés par l'Eglise, puisqu'elle nous les présente comme les modèles des pasteurs, où trouveraient une excuse valable ceux dont la vie diffère si profondément de celle-là, et qui prétendent mieux remplir leur auguste ministère en suivant un chemin tout opposé ? Ils ne peuvent pas même invoquer d'une manière raisonnable le changement des temps et les exigences de la société actuelle ; car voici un prélat, leur contemporain, qui a fait revivre au milieu de nous ces anciens exemples. C'est ce qu'a fait aussi l'illustre saint Charles Borromée, dont l'heureuse mémoire est encore vivante, et que cependant l'Eglise a déjà inscrit dans le catalogue des saints. J'en pourrais citer d'autres, dont l'autorité, bien loin d'être affaiblie par leur modestie, en était au contraire puissamment corroborée ; car le peuple les regarde comme des hommes descendus du ciel, qui, pouvant briller parmi les riches sur la terre, ont mieux aimé être pauvres avec le Christ.

## CHAPITRE X.

### *Comment le saint archevêque se démit de ses fonctions.*

Nous avons dit au commencement de quelle manière Barthélemy des Martyrs était entré dans les honneurs ecclésiastiques par le chemin royal de l'obéissance. Voyons maintenant de quelle manière il en sortit. Saint Bernard, écrivant au pape Eugène, lui recommande de veiller constamment sur lui-même, à raison des périls au milieu desquels il vit. Tout d'abord, lui dit-il, vous serez accablé par la multitude des affaires, qui vous éloigneront des bras de votre mère Rachel ; mais d'ici à peu de temps, cette

peine sera moindre, sans avoir entièrement disparu ; et plus tard encore, en demeurant dans cette même agitation, votre âme finira par perdre sa sensibilité et ne plus s'apercevoir ainsi des pertes qu'elle éprouvera. *De consid.*, I. C'est là un danger commun à tous les hommes que le monde arrache à l'heureuse obscurité dans laquelle ils vivaient vertueux et recueillis, pour les mettre en évidence et les appeler aux honneurs. Il n'est rien de si rude et de si difficile que l'habitude ne rende aisé ou même suave, quand surtout elle se prolonge quelque temps.

Notre Seigneur retira de ce péril notre saint pontife, non-seulement avant que l'habitude, qui durait toutefois depuis vingt-trois ans, eût endurci son âme, mais encore au moment où cette âme sentait le plus vivement la pesanteur de sa charge. A vrai dire le temps n'avait fait qu'augmenter cette sensibilité. Voici une expression qui échappait fréquemment de sa bouche et de sa plume : Les tribulations de mon âme se sont multipliées. Il fait entendre les mêmes plaintes que saint Grégoire au commencement de ses dialogues : la tristesse avec laquelle le grand pape se plaignait d'avoir quitté le port tranquille et sûr de son monastère pour aborder la haute mer des affaires publiques, remplissait aussi le cœur de notre saint ami ; c'est ainsi qu'il soupirait et gémissait, aspirant toujours à ce repos et à ce silence qu'il avait perdus.

Non content d'avoir écrit à Sa Sainteté, comme nous l'avons dit plus haut, il lui faisait écrire par tous ceux qui pouvaient avoir quelque crédit. Il pressait la conclusion de cette affaire avec d'autant plus d'ardeur, qu'il sentait ses forces l'abandonner et sa santé s'altérer de jour en jour. Il écrivit alors à Fr. Louis de Grenade pour lui demander d'exposer ces raisons et plusieurs autres qu'il faisait valoir, à sa majesté sérénissime don Henry, afin d'obtenir un peu de relâche après tant d'années de travail. Il me priait avec tant d'instance de remplir envers lui les devoirs de l'amitié, que je me rendis à ses désirs, mais avec une vive crainte de manquer à mes devoirs envers Dieu. La prudence et la piété du roi me délivrèrent d'un tel scrupule. Il était alors malade et ne quittait plus le lit sur lequel il devait expirer. — Ne l'enlevez pas à son diocèse, me dit-il ; tel qu'il est il fait plus de bien que n'en pour-

raient faire tous ceux que nous appellerions à lui succéder. — A cette époque, il fut donc impossible à notre saint d'obtenir ce qu'il désirait ; il n'en vint à bout qu'en se rendant lui-même à la cour, et grâce à l'accueil bienveillant que lui méritèrent la réputation de sa sainteté et la sagesse dont il avait fait preuve au milieu des agitations et des orages que le royaume venait de traverser ; de tout ce que le roi lui promettait en témoignage de son estime et de son affection, il ne demanda qu'une chose, une lettre de recommandation auprès de Sa Sainteté pour qu'elle daignât lui rendre le calme et la liberté, après vingt-trois ans passés dans les labeurs et la servitude. Touché de ses raisons et surtout de ses instances, le prince ne put lui refuser cette faveur : il écrivit au pape dans les termes les plus chaleureux, et c'est ainsi que fut enfin réalisé un désir conçu déjà depuis si longtemps et qui chaque jour devenait plus intense.

Mais en attendant que la bulle fut expédiée, le saint archevêque continua d'administrer son église avec le même zèle que par le passé. Il y eut quelque retard dans cette expédition, et certes, il était juste que le même travail fut rémunéré de la même manière ; on éleva cependant des difficultés contre des droits aussi légitimes, et là-dessus un procès fut entamé. Mais cela répugnait tellement aux habitudes comme aux sentiments du pieux prélat, qu'il conjura sa Majesté de faire décider cette question par des arbitres sans qu'on eût recours aux formes judiciaires ; ce qui lui fut accordé. Il eut la satisfaction de voir triompher la justice et les arbitres se prononcer en sa faveur, satisfaction d'autant plus grande qu'il devait envoyer les fonds réclamés à l'achèvement du monastère qu'il avait établi dans le but signalé plus haut : ce n'est donc pas sur la terre, mais bien dans le ciel qu'il voulait thésauriser. Lorsqu'il s'agit de régler sa pension de retraite, il ne s'occupa que de l'avenir de son œuvre, ne demandant presque rien pour lui-même. Mais le roi ne jugea pas qu'il fût de son honneur de se rendre à ses désirs sur ce dernier point : il lui fit allouer une pension de mille ducats. Là-dessus il donnait au monastère de Viana, qu'il choisit pour lieu de sa retraite, ce qui était nécessaire pour son entretien personnel, pour une mule et

pour deux jeunes gens qui l'accompagnaient quand il allait prêcher dans les campagnes voisines ; il distribuait le reste à ses meilleurs amis, les pauvres du Christ.

Retiré dans ce monastère que lui-même a fondé, il vit comme tout autre religieux, sans rien qui le distingue, assistant au chœur sans jamais y manquer, tout entier au service et à l'amour de notre Seigneur, sans autre souci ni sollicitude ; plein de joie et rendant grâces à Dieu de ce qu'il l'a soustrait à cette mer si dangereuse et si troublée des affaires publiques, pour le recevoir dans le port de la paix et de la prière. Il fait la douce expérience de cette parole de Salomon : « L'accomplissement du désir est un arbre de vie. »

Sa ferveur dans l'oraison était si grande qu'en priant il remuait les lèvres de manière à provoquer péniblement l'attention de tous les autres religieux. Le P. Jean de la Croix, qui fut par deux fois provincial de ce royaume et qui était son ami, lui demanda pour quel motif il faisait de tels mouvements ; et le saint lui répondit avec beaucoup de simplicité que dans la prière il s'imaginait sucer le sang du Christ, et que l'impression délicieuse qu'il en recevait était sans doute la cause de ces mouvements, dont lui-même ne s'était pas rendu compte.

Non content de travailler à son propre avancement dans les voies de Dieu, il tâche de procurer celui de ses frères, autant qu'il est en son pouvoir. Il pourrait entièrement se reposer, puisqu'il a dépassé l'âge après lequel devaient cesser les fonctions saintes, d'après l'ancienne loi ; mais il est loin d'user d'un tel privilège : compensant la faiblesse du corps par la vigueur de l'âme, il va prêcher les dimanches dans les campagnes d'alentour. Il se lève alors à trois heures du matin, va réciter au chœur avec les autres religieux l'office divin jusqu'à None, se dispose aussitôt à dire la messe, en y faisant assister les deux jeunes gens qui l'accompagnent ; puis il les oblige à déjeûner pour qu'ils n'acceptent rien dans l'endroit où l'on doit se rendre. S'il arrive là d'assez bonne heure, il prêche même avant la messe, prenant soin d'avertir le peuple que lui-même et les siens l'ont déjà entendue, afin que les faibles ne se scandalisent pas de ce qu'ils se retirent

quand elle va commencer. Telle a toujours été sa grande préoccupation, ne jamais donner à personne un sujet d'offense, encore moins de scandale. Cette préoccupation va si loin que, lorsqu'il mange des œufs le vendredi devant d'autres personnes, il les prie de ne pas s'étonner de ce qu'il fait, parce qu'il en a l'autorisation de notre saint Père le pape. La coutume qu'il avait dans son archevêché de partager son repas avec les pauvres, il la garde encore aujourd'hui. Dans tout ce qui tient à la manière de vivre, il suit la règle du couvent, il agit en tout par obéissance, pour la table, le lit, le vêtement et tout le reste, évitant de se singulariser en quoi que ce soit.

Dans toute la contrée on le regarde comme un saint, et dans cette persuasion beaucoup de malades assistent à sa messe pour lui demander ensuite sa bénédiction, qu'il leur accorde en faisant sur eux le signe de la croix. Dans les commencements cela le frappait de surprise; il s'est fait maintenant à cette pieuse pratique et reçoit tout le monde avec une touchante bonté. Qu'il guérisse ainsi les maladies, qu'il opère de vrais miracles, je n'oserai pas l'affirmer, par la raison que je n'ai jamais cherché à le savoir, et que je fais beaucoup plus de cas des vertus qui nous édifient que des miracles qui nous étonnent : les méchants eux-mêmes peuvent quelquefois faire des miracles; tandis que les vertus sont un signe exclusif de la bonté de l'âme.

Je citerai seulement quelques faits qu'on distingue parmi tant d'autres. Il y avait dans cette même ville de Viana une femme mariée, qui était en mal d'enfant depuis cinq jours et souffrait des douleurs tellement atroces qu'elle avait perdu la parole et ne prenait plus rien qui pût la sustenter; les femmes qui lui donnaient leurs soins étaient dans la persuasion que l'enfant était déjà mort, qu'il exhalait même une odeur de cadavre; et le médecin lui-même de qui je tiens ce récit, appliquait à cette femme les remèdes que l'art indique en pareille circonstance. Perdant bientôt tout espoir dans les moyens humains, on eut recours à ceux dont la sainteté seule dispose et qu'elle tient immédiatement de Dieu : on chercha donc à se procurer une partie quelconque des vêtements de notre saint. A l'insu de celui-ci, le P. Jean

de la Croix, l'un de ses amis les plus intimes, crut devoir condescendre à ce désir et donna une tunique que le saint avait portée. A peine l'avait-on mise sur la malade qu'elle recouvra la parole et dit : Je suis guérie. Sa santé se maintint, et plus tard, au bout d'un mois, elle donna naissance à un enfant plein de force et de vie.

Le bruit de cette guérison s'étant répandu, une autre femme, dans une situation semblable et non moins alarmante, obtint le même résultat par le moyen de la même tunique.

Un homme se mourait, étouffé par une esquinancie ; la médecine étant impuissante, les parents se procurèrent une ceinture du vénérable Père, toujours à son insu, par l'entremise d'un autre religieux. Aussitôt qu'on eut placé cette ceinture sur le malade, celui-ci rendit par la bouche des flots de sang et de pus, ce qui fut sa complète guérison.

Une mère lui présenta son enfant, tout jeune encore, dont la figure était dévorée par un cancer, par ce mal qu'on appelle vulgairement, *ne me touchez pas*. Le Père fit par trois fois le signe de la croix sur le petit malade, que la mère remporta parfaitement sain. Il est aujourd'hui très-connu dans toute la ville.

Un navire chargé de blé touchait presque à la barre du port, quand une tempête extrêmement violente l'assaillit. Il allait périr dans les bas-fonds de la barre, où deux autres vaisseaux s'étaient perdus peu auparavant. Les pêcheurs accoururent avec leurs barques pour aider à le dégager, et leurs femmes étaient sur le rivage avec une grande partie de la population, poussant des cris désespérés à la vue du péril auquel ils étaient exposés. Ces cris parvinrent à l'oreille du Père, il comprit l'imminence du danger ; il se mit aussitôt en prière dans sa cellule, et le navire fut sauvé. C'est à cette prière, dont le secret fut trahi par l'amitié, que tous attribuèrent cet heureux dénouement.

Mais tous ces miracles le cèdent à la sainteté de cet homme de Dieu, et particulièrement à son mépris pour lui-même et pour tout ce qu'il possédait. Voilà le miracle que l'Ecclésiastique élève si haut par ces paroles : « Heureux le riche qui a été trouvé sans souillure, qui n'a pas couru après l'or et qui n'a pas mis son

espérance dans les trésors entassés! Quel est-il? et nous le louons; car il a fait des merveilles dans sa vie. » *Eccli.* xxxi, 8, 9. Epruvé par les richesses, il est resté intact. Gloire à lui pour jamais! Toute l'assemblée des saints racontera ses aumônes. Encore une fois, voilà les miracles qui attestent la vraie sainteté. C'est pour cela qu'il est encore dit que l'homme juste est épruvé comme l'or dans la fournaise, et qu'il a été trouvé parfait. Il est une pierre appelée pierre de touche qui fait distinguer l'or vrai de l'or faux; mais l'or lui-même est la pierre de touche qui fait reconnaître les bons et les méchants; car, selon l'estime ou le mépris que les hommes ont pour l'or, nous pouvons affirmer le degré de leur corruption ou de leur sainteté.

En partant de ce principe, si le mépris de l'or, chose néanmoins si vile, est une si grande preuve de vertu, combien plus ne le sera pas le mépris des honneurs, des dignités et du pouvoir, après lesquels les enfants d'Adam se précipitent avec une sorte de frénésie, au point de braver les armes les plus meurtrières. Et cet homme de Dieu non-seulement les méprisa, mais encore eut recours, pour les fuir, à ces moyens extrêmes que les autres emploient pour les gagner. Il est évident qu'il faut voir en cela, non l'œuvre de la nature, mais l'opération de la grâce divine; non l'inspiration de la chair et du sang, qui tendent incessamment vers la terre, mais celle de l'Esprit-Saint, qui nous élève sans cesse vers le ciel.

En terminant cette histoire, je regarde comme un bien de montrer quels furent les principes de ce zèle et de cette vigilance admirables qu'il déploya dans l'exercice des fonctions pastorales, afin qu'on sache mieux apprécier ce qui produit ces merveilleux résultats. C'est dans l'oraison et la méditation pratiquées avec autant de persévérance que d'ardeur, qu'il faut voir la source profonde d'un apostolat aussi fécond; et le serviteur de Dieu fut sous ce rapport un modèle qu'on ne saurait assez étudier. De là cet amour et cette crainte dont il était également pénétré pour le Seigneur; de là son infatigable constance dans les labeurs du ministère sacré. Voulons-nous savoir combien il aimait ses saints exercices, le recueillement et toutes les vertus que le recueillement

exige : écoutons-le ouvrant lui-même son cœur et conversant familièrement avec un de ses amis. C'était avant son élection ; il demeurait alors dans le monastère de Saint-Dominique, à Lisbonne ; inquiet et fatigué par les affaires et les visites qui l'accablaient, il disait à ses amis : Je me féliciterais de voir une tempête s'élever contre moi sans qu'il y eût de ma faute, et de me trouver ainsi renfermé dans une cellule ; là du moins je pourrais me livrer avec plus de liberté à l'étude de moi-même et de Dieu. — Peut-on manifester d'une manière plus éclatante son amour pour le recueillement et la contemplation qu'en souhaitant d'être prisonnier, dans la pensée qu'on sera de la sorte affranchi de toutes les occupations extérieures ?

Il veillait constamment à conserver la pureté de conscience et se tenait en garde contre toute sorte de péchés, nième véniels. On le comprendrait par le seul trait que je vais rapporter. Il faisait écrire au roi par un autre religieux en faveur d'une personne à laquelle il avait, disait-il dans la lettre, de grandes obligations. La lettre était déjà presque terminée, quand il fit cette réflexion : J'ai quelques obligations, oui ; mais de grandes obligations, non. Et il fit déchirer la lettre pour la recommencer. Celui qui écrivait lui ayant dit qu'il n'avait plus besoin de son secours, il voulut néanmoins rester pour s'assurer par lui-même de ce qui était écrit. J'ai soixante ans, répondit-il, et je ne veux pas faire une chose dont j'aurais à me confesser. Nous pourrions accumuler de tels exemples, qui prouveraient tous la présence et l'action du Saint-Esprit dans cette âme ; mais il est temps de finir. Remarquons seulement que l'oraison et la pureté de vie sont bien réellement les divines institutrices qui forment les hommes parfaits et les grands prélats ; c'est ce que nous avons vu dans notre saint archevêque. Il restera comme une image, un type, où les pasteurs pourront toujours voir fidèlement retracés les moyens et les exercices dont ils doivent s'aider dans l'accomplissement de leur difficile ministère. En travaillant à l'imiter, ils obtiendront du Prince des pasteurs la récompense de leurs efforts, une récompense d'autant plus glorieuse qu'ils auront acheminé un plus grand nombre d'âmes vers le ciel.

## CHAPITRE XI.

*De quelques miracles et d'autres choses mémorables qu'on doit signaler dans la vie du saint archevêque Barthélemy des Martyrs.*

Quelque temps après sa retraite, il lui arriva un jour qu'en disant la messe il s'arrêta longtemps sur les prières du Canon, et qu'ensuite il termina rapidement la messe : deux choses qui étaient également contraires à sa coutume, et dont fut très-étonné le frère qui le servait à l'autel. Il pensa même que l'archevêque avait dû éprouver quelque indisposition ; et bientôt après il revint le trouver dans sa cellule. Il le surprit alors donnant de l'argent à l'un de ses domestiques, nommé Hernand Fructuoso, et le pria de se rendre à la ville en toute hâte, où il trouverait un vieillard dont il lui donna le signalement exact, et auquel il devait donner cet argent. Le saint ajouta même que le domestique apercevrait un cordon sous la cape de cet homme, qui, ne pouvant supporter un malheur dont il venait d'être frappé, un de ces revers que le monde appelle fatalité, et cédant aux funestes suggestions du démon, avait résolu de se pendre, pour en finir avec la vie, et par là même avec l'infortune ; car le père du mensonge éloignait de sa pensée les supplices éternels dans lesquels le malheureux allait se précipiter. Il revint à l'espérance en recevant l'argent qui lui était si inopinément envoyé.

Dans cette même ville se trouvait un homme aveugle qui portait le nom de Manuel ; il fut saisi de cette pensée, que par l'intercession du saint archevêque il pourrait recouvrer la vue. Animé d'une confiance qui ne souffrait plus aucun doute, il allait chaque jour entendre sa messe dans l'église du couvent, et puis il le pria de réciter sur lui l'Évangile. A la suite de cette lecture, le saint faisait le signe de la croix sur les yeux de l'aveugle. Au bout de quelques jours, la vue lui fut en effet rendue, et cet homme prit aussitôt l'habit religieux.

Un enfant était né avec une excroissance charnue sous l'une

de ses joues ; on sait que cette infirmité va toujours en augmentant malgré tous les remèdes, et qu'il n'en est aucun capable de la guérir si Dieu ne le donne par miracle. La mère affligée porta l'enfant pendant trois jours à l'archevêque, qui fit également le signe de la croix sur la partie malade, et cette infirmité disparut complètement.

Un jeune homme était à toute extrémité ; il avait déjà reçu l'Extrême-Onction, lorsqu'on lui mit sur la tête un capuchon qu'avait porté le serviteur de Dieu ; le malade revint aussitôt à la santé.

Plusieurs femmes, dans les douleurs de l'enfantement, lorsqu'elles étaient abandonnées par les médecins et que leurs familles les pleuraient comme mortes, lui furent redevables de la vie, aussi bien que de celle de leurs enfants. Des matelots qui n'avaient plus que la mort devant les yeux et dont le navire était sur le point de faire naufrage, lui durent aussi leur salut. D'un signe de croix il a plus d'une fois apaisé les plus horribles tourmentes. Les pêcheurs de la côte et les hommes de mer en général étaient si persuadés que le pieux archevêque disposait de la puissance même du ciel, qu'on accourait à lui pour le conjurer de se mettre en prière, aussitôt qu'on apercevait un navire ou quelque bateau ne pouvant plus lutter contre les ondes.

Toutes les fois qu'il sortait du monastère pour se rendre à celui de Saint-Sauveur-de-la-Tour, qui en était une dépendance, où il avait coutume de se retirer comme dans un lieu plus calme et plus favorable à l'oraison, il était entouré d'une foule innombrable ; on se jetait à genoux autour de lui pour lui baiser les mains, le scapulaire ou la tunique. Beaucoup le suivaient par tout le chemin, soit au départ, soit au retour ; et les femmes qui ne pouvaient pas sortir de leurs maisons se mettaient à la fenêtre, et de là demandaient la bénédiction du serviteur de Dieu.

Plusieurs ont attesté que, s'étant embarqués avec lui sur le fleuve, ils furent assaillis par une grande pluie, et qu'ils étaient tous inondés, excepté le saint archevêque. Quand il sortait les dimanches et jours de fêtes pour aller dans les campagnes voisines annoncer la parole Dieu, c'était des armées entières de pauvres

qui l'entouraient et l'accompagnaient, lui demandant l'aumône avec sa bénédiction ; il se montrait heureux et fier d'une telle compagnie, surtout quand il avait de l'argent à distribuer.

Ici s'arrête forcément la narration du V. P. Louis de Grenade. Comme il était mort le 31 décembre de l'année 1588, tandis que le saint archevêque don Barthélemy des Martyrs ne mourut que le 16 juillet 1590, il est évident que l'historien n'a pu retracer jusqu'au dernier jour la vie de son héros. La mort de ce dernier, sommairement rapportée dans le chapitre suivant, a été décrite par l'illustrissime don Juan Lopez, évêque de Monopoli. C'est un emprunt que nous faisons à la quatrième partie de son *Histoire de saint Dominique*.

## CHAPITRE XII.

### *De l'heureuse mort de l'illustrissime et révérendissime don Barthélemy des Martyrs.*

Avec les années s'accumulèrent aussi les infirmités du saint archevêque ; il eut à souffrir horriblement d'une rétention d'urine. Malgré les efforts inouïs que le vieillard faisait pour dominer et déguiser son mal, les douleurs étaient si violentes qu'elles triomphèrent de sa résolution et qu'il lui fut impossible d'en cacher la nature. Dans les crises terribles qu'il avait à subir, il redisait souvent cette parole : Seigneur, donnez-moi la patience ici-bas et plus tard l'indulgence. Le mal allait toujours croissant et les forces s'épuisaient dans la même proportion : tout faisait présager une mort prochaine ; mais rien ne pouvait ralentir la ferveur du saint dans la prière : elle était encore alors ce qu'elle avait toujours été. Il avait recours à ces traits enflammés que les ascétiques appellent oraisons jaculatoires. Il louait le Seigneur au milieu de toutes ses souffrances, il y reconnaissait même une faveur de la divine miséricorde, et toute sa prière se concentrait dans le salut de son âme. Il en vint à ne plus vivre en quelque sorte de la vie des sens et comme s'il n'avait plus aucun souvenir des choses de la terre ; mais quand il était question des délices de l'esprit et des inspirations de l'amour divin, il parlait encore d'une manière admirable et la sagesse céleste brillait dans ses discours.

Il mourut plein de jours, comme s'exprime l'Écriture en parlant des anciens patriarches, et plein de mérites. C'était un mardi, 16 juillet 1590, à l'heure de complies. Plusieurs religieux et les chanoines de l'église de Braga se trouvaient là quand il quittait la terre, l'accompagnant à son départ de leurs prières et de leurs larmes. Comme Dieu permet quelquefois que les vertus des saints soient honorées en ce monde, avant la glorieuse récompense qui les attend dans les cieux, son successeur sur le siège de Braga, don Augustin de Jésus, se rendit auprès du mourant avec le chapitre de sa cathédrale, et c'est lui-même qui lui donna le sacrement de l'Extrême-Onction. Il pourvut ensuite à tout pour que les funérailles fussent célébrées avec toute la pompe que méritaient les vertus du saint et le rang qu'il avait occupé. Le nouvel archevêque voulut aussi témoigner par là sa vénération et son amour pour celui dont il remplissait maintenant la place.

Le lendemain, au point du jour, le peuple accourut de toutes parts en si grand nombre qu'il fallut promener le corps du défunt dans toutes les rues de la ville pour que chacun eût la consolation de contempler une dernière fois ce visage qui respirait la sainteté. Pendant qu'on se disposait à l'ensevelir, la foule fit irruption dans sa cellule et se partagea tous ses vêtements sans en excepter ce qu'il y avait de plus vieux et de plus méprisable, ou plutôt sans distinguer, puisqu'on n'y attachait d'autre prix que celui qu'on attache à de saintes reliques. Son corps fut l'objet d'une vive et longue discussion. Le chapitre de Braga voulait qu'il fût enseveli dans la cathédrale, et l'archevêque appuyait fortement ce désir; mais les religieux et la ville tout entière de Viana opposèrent une telle résistance qu'on ne put trancher le différend. Les habitants craignant quelque violence, plusieurs vinrent en armes, prêts à tout risquer, même leur vie, plutôt que de se laisser ravir le corps du saint.

L'archevêque, en habits pontificaux, présida la cérémonie des funérailles, et la parole fut portée par le père Georges, de l'ordre de saint Augustin, qui avait été longtemps le compagnon du défunt dans ses visites et ses fonctions pastorales. Il n'y eut personne à Viana qui ne versât d'abondantes larmes à son enterre-

ment ; les hommes pleuraient comme les femmes : c'était comme si chacun venait de perdre son père. Pendant plus d'un mois après la sépulture, trente soldats armés veillaient autour du tombeau, sur lequel on avait inscrit cette épitaphe : *Ardere et lucere jubet qui luxit et arsit, luxit enim exemplis, arsit amore Dei*. Il eût été difficile de mieux résumer la vie du saint, ses leçons et ses exemples, les lumières répandues par sa parole et l'ardente effusion de sa charité.

Il existe des lettres du pape Pie IV au cardinal don Henri de Portugal, qui plus tard monta sur le trône, lettres qui témoignent du crédit que le saint archevêque obtint au concile de Trente par la droiture de son esprit, sa piété sincère et son dévouement pour la religion ; le pape répondait à des recommandations qui lui avaient été adressées en faveur du prélat. On conserve encore un Bref de Grégoire XIII, dans lequel il est dit que les faveurs accordées à l'archevêque sont motivées par la grandeur de ses mérites.

---

# VIE

DU

## V. P. JEAN D'AVILA

PRÉDICATEUR APOSTOLIQUE DE L'ANDALOUSIE,

DANS LAQUELLE SE TROUVENT EXPOSÉES LES CONDITIONS QUE DOIT  
RÉUNIR LE MINISTÈRE DE LA PAROLE ÉVANGÉLIQUE,

COMPOSÉE PAR

LE V. P. LOUIS DE GRENADE,

de l'Ordre de saint Dominique.

---

AU LECTEUR CHRÉTIEN,

LE V. P. LOUIS DE GRENADE.

Beaucoup de personnes pieuses qui ont eu le bonheur de connaître le vénérable père Jean d'Avila et d'entendre avec fruit sa doctrine, m'ont demandé bien souvent avec instance de donner un récit abrégé de sa vie, sachant les rapports intimes que j'avais eus pendant longtemps avec ce saint personnage. C'était là bien certainement un légitime et louable désir ; je comprenais moi-même qu'il pouvait en résulter un grand bien pour les personnes qui l'exprimaient ; mais je sentais aussi que l'entreprise était au-dessus de mes forces. Après avoir, en effet, sérieusement considéré les éminentes vertus qui brillèrent dans cet homme, je restai persuadé que nul ne pourrait écrire convenablement sa vie, si ce n'est celui qui posséderait l'esprit dont il fut lui-même animé. Ses vertus sont tellement hautes que j'avoue sans détour qu'elles échappent à ma vue. Impuissant que je suis à les atteindre, comment pourrais-je donc les retracer ? Ajoutez qu'il me faut pour cela fermer en quelque sorte les yeux sur ce qu'on appelle communément vertus, à notre époque, pour eu-

trer en communication avec des hommes qui différaient étrangement de nos contemporains et dans lesquels l'Esprit de Dieu régnait avec d'autant plus de force et de liberté que la chair était plus mortifiée; et ce divin esprit a pour effet alors de rendre les hommes semblables à lui-même, en les élevant de la sorte au-dessus du niveau commun de l'humanité.

Qu'on me permette d'exprimer encore mieux ma pensée : En lisant la vie des saints qui ont vécu dans d'autres siècles, puis celle de ce serviteur de Dieu qui a paru dans notre temps comme un signe de sa puissance, je me suis dit, il est vrai, que les premiers avaient pratiqué des vertus d'une sublimité vraiment incomparable, et que le Seigneur les avait destinés à devenir dans l'Eglise les modèles parfaits de la sainteté; mais je déclare qu'il travailla de toutes ses forces à les faire revivre parmi nous en marchant constamment sur leurs traces. J'ai dû reconnaître en lui l'humilité la plus profonde, la plus ardente charité, une soif inextinguible du salut des âmes, un travail incessant pour les gagner à Dieu, toutes les vertus enfin qui constituent le parfait chrétien et l'homme apostolique, comme on le verra dans cette esquisse de sa vie.

La disproportion entre l'excellence du sujet et la faiblesse du narrateur me conseillait de m'abstenir, je le répète; j'obéis au devoir de la charité, à la pensée de faire du bien à mes frères et surtout à ceux qui sont consacrés au ministère de la prédication. Ces derniers trouveront dans cette existence, toute de zèle et de dévouement, comme dans un miroir sans tache, les qualités et les vertus que réclame cet auguste ministère.

Comme la première obligation qu'on exige à bon droit d'un historien, c'est d'être fidèle à la vérité, je veux, avant d'entrer en matière, dire à quelles sources j'ai puisé ce que je vais raconter. Avant tout, je me suis servi des mémoires écrits qui m'ont été fournis par des prêtres dont il s'était fait de chaleureux amis et de fidèles disciples, les pères Jean Diaz et Jean de Villaras, qui vivent encore aujourd'hui; ce dernier a passé seize ans avec le saint et l'a vu mourir. Il m'arrivera souvent de citer leurs expressions, toutes les fois que j'en aurai besoin pour établir la

vérité de cette histoire. Je m'aiderai aussi de mes propres souvenirs, puisque j'ai longtemps vécu, comme on vient de le voir, dans l'intimité du Père, et que nous avons partagé dans plus d'une occasion la même demeure et la même table. Il m'a donc été donné d'observer de plus près ses vertus, ses habitudes, sa manière de vivre. Nous trouvons encore une source de lumière dans ses écrits, récemment publiés par les soins de ses amis, notamment dans ses lettres, où déborde son cœur, où se manifeste sans contrainte son zèle ardent pour le salut des âmes; et, comme il y traite de matières fort diverses, elles ne sont que plus propres à nous faire apprécier sa sagesse et son expérience sous tous les rapports. Ces lettres n'étant pas entre les mains de tout le monde, j'en citerai quelques passages quand cela me paraîtra nécessaire pour le but que je me suis proposé.

Dans une histoire de la nature de celle-ci, je n'ai pas cru devoir me condamner à rapporter simplement une série de faits arides et décharnés; il m'a semblé qu'elle appelait d'elle-même l'animation de la pensée et l'utilité de l'induction morale, à la condition cependant que les réflexions y naîtraient toujours du sujet et n'y seraient jamais un hors-d'œuvre. Tout lecteur ne peut pas, en effet, aller au fond des choses et dégager la leçon renfermée dans le récit, la vérité cachée sous l'écorce du fait, et trouver par là même son bien spirituel dans la vie d'un autre. Il faut donc que l'historien supplée à ce défaut et comble cette lacune, sans tomber dans l'excès opposé, puisqu'il est le débiteur de tous, des savants et des ignorants.

---

# VIE

## DU VÉNÉRABLE MAÎTRE

# JEAN D'AVILA

MISSIONNAIRE APOSTOLIQUE DE L'ANDALOUSIE.

---

### CHAPITRE PREMIER.

*Commencement de la vie du vénérable maître Jean d'Avila.*

Ce divin Père de famille qui, dans sa sollicitude, ne laisse passer aucune heure du jour sans aller à la recherche de nouveaux ouvriers pour cultiver sa vigne, veut bien en susciter à toutes les époques de remarquables qui lui prêtent le concours de leur industrie et de leur labeur. Or, au nombre des ouvriers extraordinaires qu'il a daigné appeler, se trouve celui dont nous entreprenons d'écrire la vie, pour la gloire du même Père de famille et du serviteur qu'il s'est choisi. Plaise à ce bon Père de me donner une partie de l'esprit qui poussa son pieux serviteur à procurer sa gloire au prix des plus grandes fatigues, et de me prêter un langage qui me permette de glorifier dignement celui par lequel il a été si excellemment glorifié; car il est juste qu'il soit glorifié sur la terre celui qui a consacré sa vie toute entière à glorifier le monarque des cieux.

Quoiqu'il soit peu important de connaître l'origine terrestre des serviteurs de Dieu, puisqu'ils ont pour père Dieu qui est au ciel, cependant c'est l'usage d'indiquer ce point pour l'honneur de la contrée dans laquelle ce fruit a germé, et des parents auxquels il doit son origine. Ce serviteur de Dieu naquit donc à Almodavar del Campo, dans le diocèse de Tolède. Ses parents comp- taient parmi les plus riches et les plus honorables habitants de cet endroit; ce qui valait encore mieux, ils se recommandaient par la crainte de Dieu, et, en effet, tels devaient être les parents d'un tel fils, qui, du reste, fut leur fils unique.

Lorsque l'enfant eut atteint sa quatorzième année, son père l'envoya à Salamanque pour y étudier le droit ; mais à peine avait-il commencé cette étude que notre Seigneur lui fit entendre un appel tout particulier. Laisant donc de côté l'étude du droit, il revint à la maison paternelle. Sous l'action de la grâce qui le touchait, il supplia ses parents de lui laisser habiter un lieu séparé de la maison ; ce qui lui fut accordé, à cause de la tendresse extrême que ses parents lui portaient. Une fois retiré en ce lieu, il s'établit dans une cellule extrêmement petite et extrêmement pauvre, et se mit à vivre dans les exercices de la plus austère pénitence. Il n'avait d'autre lit que des sarments ; sa nourriture était des plus frugales ; à quoi se joignaient le cilice et la discipline. Ses parents étaient loin de rester insensibles à ce spectacle ; mais ils ne s'y opposaient pas, comprenant en personnes religieuses la grâce que Dieu leur faisait. Jean persévéra dans ce genre de vie environ trois ans : il se confessait fréquemment ; il eut tout d'abord une dévotion particulière pour le sacrement de l'Autel. Il aimait à passer de longues heures en sa présence, et le respect profond avec lequel il communiait édifiait singulièrement les habitants de l'endroit aussi bien que les ecclésiastiques. Sur ces entrefaites, un religieux de l'ordre de saint François vint à passer dans ce lieu : émerveillé de découvrir une si grande vertu dans un âge si tendre, il pressa ses parents de l'envoyer à l'université d'Alcala, et le pressa lui-même de s'y prêter afin que ses études lui permissent de rendre à l'Eglise de Jésus-Christ de plus grands services.

Les conseils de ce religieux furent écoutés. Arrivé à Alcala, Jean se livra à l'étude des arts et suivit les leçons du Père Dominique de Soto. Ce maître illustre, comprenant les qualités remarquables de son intelligence et de sa haute vertu, s'attacha étroitement à lui. En même temps, Jean édifiait beaucoup par ses exemples ses condisciples. C'est alors qu'il se lia d'amitié à don Pedro Gerréro, qui fut plus tard archevêque de Grenade, et qui ne cessa pas dans cette dignité de lui être tout-à-fait dévoué et de le protéger dans tous ses desseins. Ses études n'étaient pas encore terminées lorsqu'il perdit ses parents. Quand il les eut ter-

minées, il les couronna de la façon la plus distinguée, tant à cause de la facilité de son intelligence que de son application au travail, ayant atteint l'âge voulu, il fut ordonné prêtre. Par respect pour les restes de ses parents, il voulut célébrer sa première messe au lieu même de sa naissance, et pour fêter ce grand jour, au lieu de donner banquets et festins comme on le fait en pareil cas, il invita douze pauvres, les servit à table, les vêtit, et accompfit à ce sujet d'autres œuvres de piété : voilà quels étaient ses sentiments et ses pensées.

Mais nous laisserons de côté ses commencements pour nous occuper de ses prédications. Et comme notre Seigneur, quand il appelle une personne à quelque mission importante, lui donne ordinairement les qualités et les vertus nécessaires à cette fin, nous indiquerons ici les vertus dont il orna ce grand serviteur dans lequel le lecteur chrétien contempera le modèle du prédicateur évangélique. Tel est d'ailleurs le but que nous nous proposons dans cette histoire avec le secours du Seigneur, principe de ces vertus et de ces grâces. En cela, nous suivons l'exemple que nous ont donné plusieurs écrivains, quoique en des matières différentes. Xénophon, orateur et philosophe illustre, a écrit l'histoire du grand Cyrus, de ce prince qui permit aux Juifs, après la captivité de Babylone, de retourner dans leur patrie, et dont les victoires et les triomphes ont été rapportés non-seulement par Hérodote, mais, ce qui est bien plus étonnant, par le prophète Isaïe, de longues années avant sa naissance. Or, dans cette histoire, Xénophon se propose d'esquisser le tableau des vertus que doit posséder un monarque parfait : et parce que ce prince, quoique fort remarquable, ne les possédait pas toutes, et que ses propres vertus étaient plutôt apparentes que véritables, l'écrivain prête à son héros les qualités dont il était dépourvu. Pour moi, j'ai le dessein de présenter l'image du prédicateur évangélique avec toutes les qualités et les vertus qui lui sont nécessaires ; et à cet effet, sans rien supposer de mon propre fonds, il me suffira de raconter la vie et les actes de l'homme qui nous occupe. L'ordre que je suivrai dans cet ouvrage sera celui-ci : Je parlerai en premier lieu des vertus et

des grâces que le Seigneur lui donna en vue de cette mission; en second lieu, de ses vertus particulières et personnelles; enfin, de ses prédications et des fruits qui en furent la conséquence.

## CHAPITRE II.

*Comment Jean Avila se proposa pour modèle dans ses prédications l'apôtre saint Paul; des principales conditions requises pour ce ministère.*

Le serviteur de Dieu avait donc pris la résolution de se consacrer tout entier à la prédication évangélique; c'est dans ce but qu'il s'était appliqué plusieurs années à l'étude des lettres, aspirant, par ce moyen, non point aux honneurs et aux dignités, mais à sauver les âmes. Aussi la première chose à laquelle il songea fut-elle de réunir les conditions nécessaires pour ce ministère. Ces conditions le Sauveur les indiquait quand il disait : « Qui-conque ne renonce pas à tout ce qu'il possède ne saurait être mon disciple. » Jean remplit cette condition si parfaitement, que de retour dans sa patrie, il distribua aux pauvres tout son patrimoine, ne gardant pour lui qu'un habit d'étoffe grossière : en quoi il observait la recommandation que faisait le Sauveur à ses disciples lorsqu'il les envoyait prêcher l'Évangile et qu'il leur disait de n'emporter ni bourse, ni chaussure, mais seulement la foi et la confiance en Dieu, certains qu'avec cela ils ne manqueraient de rien. C'est ce que fit notre missionnaire : durant toute sa vie il ne posséda rien, ne voulut rien, et néanmoins ne manqua de rien; au contraire, tout pauvre qu'il était, il soulagea une foule d'autres pauvres et put ainsi s'appliquer le mot de l'Apôtre : « Nous vivons comme des pauvres; et pourtant nous en enrichissons plusieurs, comme n'ayant rien, et pourtant possédant toute chose. » II *Cor.* VI, 10. Ce fondement posé, il songea à s'enquérir d'un modèle qu'il pût suivre en toute sécurité et il n'en trouva pas un plus parfait que l'apôtre saint Paul, le grand prédicateur des Gentils. S'il le choisit, ce ne fut pas par orgueil; car le grand Apôtre se propose comme modèle à tous les fidèles,

dans ces paroles : « Mes frères, soyez mes imitateurs comme je suis l'imitateur du Christ, » Sans doute ce modèle est si élevé que personne ne saurait arriver jusqu'à lui ; mais, comme l'observe un sage, ceux qui s'efforceront d'atteindre un but élevé s'élèveront à coup sûr plus haut que ceux dont les vues ne sauraient quitter le terre-à-terre. Quant aux avantages que notre saint retira du choix qu'il avait fait, on les connaîtra plus tard.

## 1.

De l'amour que doit avoir pour Dieu le missionnaire, et de celui dont était animé ce bienheureux Père.

Parmi les qualités et les vertus que doit posséder le parfait missionnaire, si la perfection en ce genre est possible, la principale est un grand amour de Dieu. Cela résulte du langage et de l'appareil avec lequel le Sauveur confia à Pierre la charge de paître ses brebis : il lui demanda s'il aimait son maître plus que ses compagnons, il le lui demanda à de telles reprises que l'apôtre en fut contristé, et à chacune de ces questions il ajoutait : « Paissez mes brebis. » Ces questions répétées de la part du Sauveur sur l'amour de Dieu nous font entendre que la première et la plus importante des conditions requises pour travailler au salut des âmes est un amour ardent de Dieu, lequel amour nous donne dans ce ministère les secours et les forces les plus désirables. C'est un point qui éclairera progressivement la suite de cette histoire. A cause de cela le Sauveur ayant choisi l'apôtre saint Paul pour prêcher l'Évangile, le remplit d'une si vive charité, d'un amour de Dieu si ardent, que nulle des choses créées que l'Apôtre énumère n'étaient capables d'étouffer les flammes divines dont son cœur était consumé ; et voilà ce qui le fit sortir vainqueur des luttes et des contradictions nombreuses que lui suscita le monde ; voilà pourquoi on put bien l'enchaîner et le garrotter sans parvenir à lui fermer la bouche, à enchaîner sa langue et à l'empêcher de prêcher le nom de Jésus-Christ.

Cette doctrine était parfaitement saisie de notre missionnaire. Un pieux théologien lui demandait un conseil pour remplir

avec fruit le ministère de la prédication, il lui fit cette courte réponse : Aimez beaucoup notre Seigneur. Il lui parlait comme sachant par expérience les facilités que donne l'amour de Dieu pour remplir cet office. En effet, cet amour donne d'abord naissance à une soif insatiable de la gloire de Dieu ; et, comme cette gloire résulte de la vie sainte et pure des créatures, on en vient alors à désirer si vivement cette pureté de vie que l'on ne saurait penser ni rêver à autre chose, soit le jour, soit la nuit, et qu'il n'y a pas de peine et de danger auquel on ne s'exposât volontiers pour en arriver là, s'estimant heureux de perdre la vie pour procurer le salut d'une seule âme. L'Apôtre nous en fournit un exemple, non-seulement dans ses immenses travaux et dans les persécutions qu'il eut à souffrir, mais surtout dans le langage qu'il tenait aux fidèles de Corinthe : « De grand cœur, leur écrivait-il, je souffrirai pour vous la mort, encore que vous m'aimiez d'autant moins que je vous aime davantage. Si je suis sacrifié, disait-il ailleurs, et mis à mort pour vous avoir prêché l'Evangile, je m'en féliciterai et je m'en réjouirai conjointement avec vous ; et vous aussi, réjouissez-vous avec moi et félicitez-moi de cette gloire. » II *Cor.* XII, 15 ; *Philip.* II, 17, 18. Tel est l'amour qu'inspire pour le prochain cet amour de Dieu ; et telle est la vivacité du désir qu'il donne de son salut, qu'il n'en fallait pas davantage à l'Apôtre pour s'offrir au Christ en anathème en faveur de ses frères. C'est sous l'action de ces sentiments que Paul parcourut le monde entier, sillonna en tous sens la mer et la terre, ne reculant devant aucune fatigue ni aucun danger, selon ses propres paroles : « J'endure tout pour l'amour des élus et pour qu'ils obtiennent l'héritage que Dieu leur a préparé. »

Tel est le mobile le plus efficace dans le ministère de la prédication évangélique : de même que l'amour du père pour ses enfants le porte à supporter toutes sortes de fatigues et de sueurs pour les élever et les nourrir, le fait maintes fois traverser les flots et aller jusqu'aux extrémités du monde gagner les moyens de leur existence, de même l'amour surnaturel que l'Esprit-Saint répand dans les cœurs des hommes destinés à devenir pères selon l'esprit les entraîne à braver toute sorte de périls et de fatigues

pour être utiles à leurs enfants. Car cet amour selon l'esprit n'est pas moins impérieux et moins fécond que l'amour selon la chair. Saint Ambroise nous l'assure dans ces paroles : « L'amour spirituel que j'éprouve pour les enfants dont je suis le père selon l'Évangile n'est pas moins vif que si j'étais leur père selon la chair, la grâce ne le cédant en rien à la nature. *Ambr. de Ose.*, VII.

Nous verrons cette assertion justifiée par la vie de notre missionnaire : il était tellement embrasé et pénétré de cet amour, il désirait si fort le salut des âmes que tous ses actes, toutes ses pensées, toutes ses préoccupations n'avaient point d'autre but. C'était là ce qu'il se proposait dans ses prédications, ses confessions et ses exhortations multipliées, par les leçons qu'il donnait en public, par les enseignements qu'il donnait aux présents, et les lettres au moyen desquelles il communiquait avec les absents. Il ne le faisait pas seulement en personne, il se servait encore pour cela des disciples qu'il avait formés et les envoyait en divers endroits pour y travailler à la même œuvre. C'est pourquoi il s'appliquait à former des ministres capables de distribuer au peuple en temps opportun une doctrine solide et salutaire. Aussi veillait-il à ce que les principales villes de l'Andalousie possédassent des cours de belles-lettres et de théologie, et envoyait-il des professeurs là où il en manquait. Dans les endroits où la chose était facile, il s'appliquait à établir dans le même but des collèges de théologiens. En outre il étendait sa sollicitude jusqu'à s'occuper de l'éducation des petits enfants, afin qu'ils grandissent simultanément et en âge et en piété et en connaissance de Dieu. Toutes ces œuvres et toutes ces pratiques lui étaient inspirées par ce foyer d'amour allumé dans son cœur et par le désir extrême du salut des âmes dont ce foyer était le principe.

## II.

De la ferveur et de l'esprit avec lesquels on doit annoncer la parole divine ;  
ce qu'a été sur ce point le bienheureux Père.

C'est encore ce désir et cet amour qui engendrait le zèle et le dévouement extrêmes avec lesquels il annonçait la parole de Dieu.

Il disait à ce sujet que lorsqu'il avait à prêcher, sa principale sollicitude était de monter en chaire affamé ; ainsi, de même que les chasseurs au faucon tâchent de n'employer cet oiseau que lorsque la faim l'aiguillonne, parce qu'alors il poursuit sa proie avec plus de vivacité, de même ce serviteur de Dieu se préoccupait de monter en chaire non-seulement avec une dévotion actuelle, mais surtout avec une faim et un désir extrêmes de gagner quelque âme au Christ, sentiments qui donnaient à sa prédication un feu brûlant, une ferveur toute spirituelle. Ce désir est encore un don particulier du Saint-Esprit, sans la grâce duquel personne, quoi qu'on fasse, ne pourra l'obtenir. Nous en avons une image dans l'enfantement douloureux de la femme mystérieuse que vit saint Jean dans ses révélations ; elle éprouvait, disait-il, dans sa délivrance, de violentes douleurs. C'est l'image de l'ardeur et du désir que les âmes zélées pour la gloire de Dieu éprouvent d'engendrer des fils spirituels capables de l'honorer et de le glorifier. Ce désir est encore le principe qui donne à la parole du prédicateur la ferveur et l'efficacité et qui lui découvre les moyens propres à toucher et à conquérir les cœurs.

Mais, comme nous sommes tellement charnels que nous ne comprenons rien au prix et à la dignité des choses spirituelles sans recourir à des exemples pris dans l'ordre matériel, représentons-nous ce que ferait une mère si elle apprenait, à n'en pas douter, que son fils unique a le dessein d'aller défier un rival et de se battre avec lui. Que ferait-elle, que dirait-elle, je vous le demande, en pareil cas ? Que de pleurs, que de prières, que de raisons ne lui opposerait-elle pas pour le détourner d'un si funeste projet, et combien son amour maternel la rendrait ingénieuse et éloquente ? Cet exemple nous fera comprendre ce que produit chez les grands serviteurs de Dieu le désir du salut des âmes et le regret et la douleur de leur perte, combien cette douleur et cet amour leur suggèrent de raisons puissantes.

Du reste, si vous désirez comprendre à quelque degré cet esprit, lisez les prophètes, ces prédicateurs choisis par Dieu pour flétrir les péchés du monde ; lisez en particulier les premiers chapitres de Jérémie, et vous y découvrirez une éloquence divine qui

laisse bien loin derrière elle celle de Cicéron et de Démosthène par la richesse des figures, des pensées et des images dont se sert le prophète pour stigmatiser et faire ressortir l'ingratitude et la malice humaine; et cela, parce que l'indignation et le sentiment que l'Esprit-Saint produisait dans le cœur des prophètes leur découvrait les moyens propres à confondre les hommes ingrats et rebelles envers leur Créateur.

Notre glorieux père saint Dominique était animé du même esprit et des mêmes sentiments, lui dont on raconte qu'il sentait son cœur se consumer comme une torche enflammée à la pensée des âmes qui périssaient. Aussi, sous l'impression de cette douleur, trouvait-il dans ses prédications des choses merveilleuses pour confondre et toucher les cœurs de ses auditeurs. On lui demandait une fois où il avait lu les choses excellentes qu'il disait; il répondit : Dans le livre de la charité. En effet, le désir ardent qu'il éprouvait de convertir les âmes lui révélait des raisons merveilleuses qui les convertissaient.

Or dans ce livre, ouvert pour tous, notre serviteur de Dieu avait également lu à sa manière; et voilà pourquoi ses prédications remplies de force et de chaleur touchaient profondément les cœurs de ceux qui l'écoutaient, et les paroles qui jaillissaient de son âme comme des flèches enflammées communiquaient le même feu aux autres âmes. Un pareil esprit a d'ailleurs une telle force et dépasse tellement l'éloquence ordinaire que, de même qu'à la vue des prodiges de Moïse les magiciens de Pharaon comprirent que le doigt de Dieu était là, de même quand la parole de notre missionnaire mise en mouvement par l'Esprit et la grâce puissante de Dieu se faisait entendre, les hommes ne tardaient pas à comprendre que ces paroles jaillissaient d'une source plus haute qu'une source humaine.

Par conséquent, celui qui désirera sincèrement et de toute son âme toucher le cœur du prochain et lui faire du bien devra demander à notre Seigneur de lui inspirer à lui-même les sentiments qu'il désire inspirer à autrui. C'est un point sur lequel sont unanimes les maîtres de l'éloquence profane elle-même. L'un d'entre eux s'occupant des moyens par lesquels l'orateur

peut agir sur le cœur de ses auditeurs les réduit à ce moyen unique : Il s'agit, dit-il, d'éprouver soi-même les sentiments que l'on veut inculquer aux autres. Il faut, poursuit-il, que le discours jaillisse d'un cœur animé des sentiments auxquels on veut amener le juge. Comment celui qui m'écoute serait-il touché, si je ne le suis moi-même dans mes paroles? Comment s'irriterait-il si l'orateur n'éprouve rien de semblable? Comment le juge répandrait-il des larmes si l'orateur reste les yeux secs? Non, cela n'est pas possible : le feu seul peut embraser, l'eau seule mouiller, et une chose ne saurait communiquer à une autre la couleur qu'elle n'a pas elle-même. *Fab.* VI, v. Voilà ce que recommandent les écrivains qui traitent des moyens propres à toucher les cœurs de ceux qui nous écoutent. Mais les règles qu'ils nous donnent ne suffisent pas pour exciter en nous les sentiments nécessaires : comme nous l'avons dit, ils sont l'effet d'un don spécial du Saint-Esprit; aucun art, aucune règle ne pourront nous les procurer; toutes les ressources humaines seront impuissantes à suppléer à l'action de l'Esprit-Saint. C'est parce que tous les prédicateurs ne possèdent point ces sentiments qu'ils restent sans action sur les cœurs et qu'ils ne les éloignent pas des vices; car nous voyons le monde rempli de prédicateurs, et nous ne voyons pas cependant parmi leurs auditeurs beaucoup de conversions. Nous aurons lieu de montrer heureusement le contraire, lorsque nous traiterons des fruits produits par les prédications de notre missionnaire.

Observons ici que l'une des choses les plus propres à raviver ce désir est le succès déjà obtenu en retirant quelques malheureux du péché et en les ramenant à une meilleure vie. Quel résultat plus heureux que le salut d'une âme! Quel temps mieux employé qu'à faire ce que le sang du Christ a fait! Aussi le missionnaire séduit par ce résultat heureux de ses efforts, et joyeux de voir une âme délivrée de la gueule du dragon infernal et rendue à son Créateur, dirige-t-il tous ses serments vers le même but. De plus il compte lui-même avec plus de confiance sur son salut et il espère que le Seigneur ne permettra pas la perte de celui qui a délivré ses frères de la perdition. Lia, femme de

Jacob, se voyant mère de trois enfants, se réjouit extrêmement, et dit : Maintenant mon mari tiendra plus à moi puisque je lui ai donné trois enfants. Quelle ne devra donc pas être la joie et la confiance de celui qui, par ses prédications, aura donné au Christ non pas trois mais une infinité d'enfants spirituels? C'est un appât de cette nature qui charmaient notre missionnaire au point de lui ravir tout repos et le jour et la nuit. C'est là le motif qui communiquait à ses prédications la chaleur et l'esprit, et le portait à diriger toutes ses paroles et tous ses raisonnements vers le salut des âmes.

### III.

Du sentiment que doivent inspirer les pécheurs et de celui qu'ils inspiraient à ce bienheureux Père.

Mais, comme il ne saurait y avoir d'amour sans peine, de même que l'amour du prochain nous fait travailler avec sollicitude au salut de son âme et nous réjouir de sa conversion, de même ses chutes inspirent une douleur si vive aux serviteurs de Dieu qu'ils sont plus attristés de la perte de leurs frères qu'ils ne sont réjouis du retour de ceux qui se convertissent. C'est ce sentiment qui portait l'Apôtre à pleurer la chute de quelques fidèles de Corinthe en ces termes : « Je vous écris avec une tristesse et une angoisse profondes, en versant beaucoup de larmes, non pour vous faire de la peine, mais pour vous prouver l'amour que je vous porte et qui seul me cause cette douleur. » Ailleurs il revient sur ce même point et ajoute : « Je crains fort que je ne vous trouve autrement que je ne le voudrais, et qu'à mon arrivée parmi vous je ne voie que divisions; que Dieu par là ne m'humilie, de telle sorte qu'il me faille pleurer les fautes de ceux qui ont offensé Dieu et qui n'en ont pas fait pénitence. » II *Cor.* XII, 20. Ainsi, ce père miséricordieux sentait la chute de ses enfants comme il eut senti sa chute propre, et c'est pourquoi il disait que Dieu par là l'humiliait et l'affligeait. Il montre encore plus clairement ce même sentiment dans sa lettre aux Galates : Ceux-ci s'étant écartés de la pureté de l'Évangile, le saint Apôtre en

éprouva le plus cruel tourment ; blessé jusqu'au cœur, il n'est rien qu'il ne fasse pour les tirer de cet état funeste : « Mes petits enfants, leur dit-il, j'éprouve de nouveau pour ainsi dire les douleurs de l'enfantement, afin que le Christ soit formé en vous. » Et comme il lui était impossible d'exprimer dans sa lettre l'immensité de sa douleur, il leur dit peu après : « Je voudrais maintenant être avec vous et changer mes paroles, car je suis confus de votre chute. » *Galat.* iv, 19, 20. En disant je voudrais changer mes paroles, il veut dire qu'il est prêt à employer tous les moyens possibles, les prières et les larmes, les craintes et les menaces de la divine justice pour les délivrer d'un mal si redoutable. Telle est la douleur, tel est le sentiment qu'éprouvent nos pères spirituels lorsqu'ils voient les enfants qu'ils ont donnés au Christ tomber dans quelque faute, et par leur chute attrister les anges et réjouir les démons. C'est de la sorte que sentait les chutes de ses fils spirituels ce bienheureux imitateur et disciple si fidèle de saint Paul. Nous en avons la preuve dans une lettre qu'il écrivait à un prédicateur, lettre dont il me semble utile de rapporter ici les termes. Après avoir dit combien il en coûte pour préserver de la mort ces enfants auxquels on a donné la vie spirituelle, il poursuit de cette manière : « Car s'ils viennent à mourir, croyez-moi bien, mon Père, il n'y a point de douleur comparable à celle-là ; je ne pense pas qu'il y ait au monde de martyre plus douloureux que le tourment causé par la mort d'un fils au cœur de celui qui est son véritable père. Que dirai-je ? cette douleur n'est adoucie par aucune consolation temporelle, ni par la vue de ceux qui naissent tandis que les autres meurent, ni par ce langage, soulagement suffisant dans les autres affections : le Seigneur me l'avait donné, le Seigneur me l'a ôté, que son nom soit béni. Comme c'est là le mal de l'âme et que l'âme ne perd rien moins que Dieu ; comme cela concourt à outrager ce Dieu si bon, tout en augmentant l'empire du péché, de semblables douleurs si légitimes et si grandes ne sauraient trouver de consolations. S'il y a un remède il consiste à oublier la mort de ce fils ; mais cela arrive peu, car l'amour nous rappelle à la moindre occasion celui que nous avons perdu, et nous regardons comme une indignité

de ne point pleurer celui que les anges pleurent autant qu'il est en eux et pour lequel le Seigneur des anges donnerait ses larmes et son sang s'il était possible: Assurément la douleur causée par la mort des enfants que nous perdons surpasse de beaucoup la joie que nous font éprouver la naissance et la santé de tous les autres. Aussi, quiconque voudra de cette paternité spirituelle doit avoir un cœur tendre pour prendre part à l'infortune de ses enfants et en même temps de fer pour endurer les coups que lui portera le regret, de façon à ce qu'il n'en soit pas abattu, découragé, qu'il ne renonce point entièrement à son ministère ou qu'il ne soit pas dans l'impossibilité durant quelques jours de faire autre chose que pleurer; car ce sont là de graves inconvénients pour remplir le divin ministère, lequel exige de nous une sollicitude et une vigilance continuelles; d'où il suit qu'avec un cœur brisé de douleur il ne faudra céder ni à la faiblesse ni au désir du repos, mais au contraire, tout en songeant à pleurer sur les siens, se réjouir avec les autres et ne point imiter Aaron, qui, ayant perdu deux enfants châtiés par le Seigneur et ayant été repris par Moïse pour n'avoir pas rempli son ministère sacerdotal, lui répondit : Comment aurais-je pu avec un cœur brisé servir le Seigneur et lui être agréable? Pour nous, mon père, faisons-nous une loi de chercher toujours le bon plaisir de notre Dieu, et ne plaçons les désirs de notre cœur qu'en seconde ligne, de crainte qu'en pleurant la mort des uns, notre négligence n'expose les autres à de graves dangers; de cette manière les enfants sont-ils bons, ils nous causent les plus sérieuses sollicitudes; sont-ils mauvais, ils nous jettent dans une noire tristesse. D'où il suit que le cœur du père est dans une agitation incessante, et occupé à recommander par une continuelle prière au Père céleste le salut de ses enfants et leur vie, à laquelle sa vie est attachée, à l'exemple de saint Paul qui disait : Ma vie c'est de vous voir rester fidèles au Seigneur. — Tel est le langage si émouvant et si digne d'être gravé au fond de nos âmes, que tenait dans sa lettre notre missionnaire. La douleur qu'il ressentait au spectacle des chutes de ses frères, fait ressortir suffisamment la ferveur et le zèle du serviteur de Dieu et combien il désirait vivement le salut des âmes.

## IV.

De la charité de Jean d'Avila envers le prochain.

Mais Jean d'Avila n'imitait pas seulement en ce point le grand Apôtre : il l'imitait encore en un autre qui concourt efficacement à l'édification du prochain. Je veux parler de cette tendresse que saint Paul témoignait à ses enfants et par laquelle il ravissait et captivait leurs cœurs et les portait à estimer et à aimer ses enseignements par cela seul qu'ils l'aimaient et l'estimaient lui-même; car, lorsque nous aimons une personne, nous aimons également tout ce qui lui appartient. Cette tendresse, l'Apôtre l'a fait voir dans toutes les lettres qu'il écrit à ses enfants spirituels. Voici comment il s'exprimait dans son épître aux fidèles de Thessalonique : « Nous sommes devenus petits enfants parmi vous, et semblables à une nourrice pleine d'égards pour ses nourrissons. C'est pourquoi dans notre affection pour vous nous eussions voulu non-seulement vous communiquer l'Évangile, mais encore vous donner notre propre vie, tant vous nous êtes chers. » I *Thes.* II, 7, 8. Dans son épître aux chrétiens de la ville de Philippes, ce même amour lui arrache ces paroles : « Ainsi donc, mes bien chers et mes bien-aimés frères, ma joie et ma couronne, maintenez-vous fermes, mes bien-aimés dans le Seigneur. » *Philip.* IV, 1. Après avoir répandu de sa bouche très-sainte une infinité de perles précieuses, il adresse à la fin aux fidèles de Corinthe ces paroles : « Ma bouche s'ouvre pour vous instruire, ô Corinthiens, et mon cœur se dilate sous l'action de la charité qui l'unit à vous. Vous n'êtes point à l'étroit dans mon cœur, mais je suis à l'étroit dans le vôtre. » II *Cor.* VI, 11, 12. Langage par lequel ce grand homme saintement jaloux se plaint de ce cruel amour des disciples qui n'est point en rapport avec la grandeur de son amour, puisque les contenant tous largement dans son cœur, il se trouvait, lui, à l'étroit dans leurs âmes. Voilà comment ce tendre père s'appliquait en divers endroits de ses épîtres et en particulier au commencement à s'attacher, en ministre prudent de l'Évangile, les cœurs des fidèles, afin de les attacher par là à ses enseignements.

Cette tendresse étant si propre à conquérir les âmes, elle ne pouvait certainement pas faire défaut à un imitateur de l'Apôtre tel que notre missionnaire. Tout ce que je puis en dire, c'est qu'il serait difficile de décider de quelle manière il a gagné le plus d'âmes au Christ, ou par sa doctrine et ses paroles, ou par la grandeur de sa charité et de son amour, escorté des bonnes œuvres qu'il accomplissait sous tous les regards : en effet, il aimait le prochain et se prêtait à tous ses besoins comme s'il en eût été le père, se faisant tout à tous, selon l'expression de l'Apôtre, pour venir en aide à tous. Il consolait les affligés, fortifiait les faibles, encourageait les forts, venait au secours de ceux qui étaient tentés, instruisait les ignorants, secouait les paresseux, relevait ceux qui étaient tombés, mais sans jamais employer de rudes paroles, sans jamais montrer d'emportement, s'exprimant au contraire toujours avec esprit de charité et de mansuétude conformément à ce que conseille l'Apôtre. *Galat. vi*. Il estimait siennes toutes les nécessités du prochain : aussi y était-il sensible et s'efforçait-il d'y remédier autant qu'il le pouvait. A cela se joignaient une humilité et une douceur remarquables, vertus les plus propres à faire aimer les hommes de leurs semblables. Il était surtout si maître de lui-même, quoi qu'il lui soit arrivé, que je ne crois pas qu'on l'ait jamais vu en colère. De même qu'il était attristé du malheur d'autrui et qu'il pleurait avec ceux qui pleurent, il se réjouissait avec ceux qui se réjouissent.

Cette charité et cette tendresse universelles, il les montre à découvert au commencement de ses lettres, où il exprime le souvenir affectueux qu'il garde de ceux auxquels il écrit, le désir qu'il ressent de leurs progrès et la sollicitude avec laquelle il les recommande au Seigneur. Et ce n'était pas chez lui le résultat des préceptes de la rhétorique, qui recommande d'agir de la sorte lorsque l'on veut produire la persuasion quelque part. Il en était redevable à l'esprit de charité dont son cœur était consumé ; foyer d'amour d'où jaillissaient ces vives étincelles. Sa bouche parlait de l'abondance de son cœur. En quoi il imitait saint Paul, son maître, qui faisait la même chose au commencement de ses épîtres, comme nous le disions tout à l'heure : en sorte que

l'Esprit-Saint, qui avait formé l'Apôtre, instruisait son imitateur et son disciple à marcher sur ses traces. Notre serviteur de Dieu témoignait donc aux présents par ses paroles et aux absents par ses lettres la vive affection qu'il leur portait à tous. Et ses amis intimes en étaient si bien persuadés qu'ils croyaient chacun être aimés plus vivement que les autres; car il les aimait tous comme s'il avait eu pour chacun d'eux un cœur particulier. Tel est le caractère de l'amour qui a Dieu pour principe. L'amour qui repose sur l'intérêt cesse dès que cet intérêt cesse; mais l'amour qui repose sur Dieu et qui a pour objet d'accomplir sa sainte volonté, durera autant que la volonté même de Dieu.

C'est par ces témoignages et ces preuves d'amour que Jean d'Avila s'attirait les cœurs de ceux avec qui il était en rapport; de même, en effet, qu'il n'y a rien de plus propre à communiquer la flamme que la flamme, il n'y a rien de plus propre que l'amour à inspirer l'amour : le cœur une fois gagné, on s'attachait bientôt également à tous ses actes et à toutes ses paroles, on lisait ses lettres avec cette disposition; aussi quiconque en recevait une l'estimait plus précieuse qu'un riche trésor. Voilà de quelle manière ce ministre de Dieu travaillait à toucher les cœurs, et, au moyen de la divine parole, à y imprimer le sceau de la doctrine.

## V.

### De l'éloquence de notre missionnaire.

Nous n'avons pas cependant encore parlé des qualités les plus importantes pour le ministère de la prédication, à savoir de la science et de l'éloquence, de la science qui nous fait connaître les vérités qu'il s'agit de prêcher, de l'éloquence en vertu de laquelle on explique ces vérités comme il convient. Si nous avancions que ces deux qualités la charité encore nous les donne, de même que toutes les autres qualités, dont nous avons parlé jusqu'ici, nous ne nous tromperions point en cela. En effet, la charité nous communique d'une certaine façon la science; et l'Apôtre nous le déclare lorsque, écrivant aux fidèles de Philippiques, il leur dit ces paroles : « Ce que je demande à notre Seigneur, mes frères, c'est

que votre charité croisse de plus en plus en sagesse et en intelligence, afin que vous sachiez choisir ce qu'il y a de mieux et de plus convenable. » *Philip.* 1, 9. Par où l'on voit que saint Paul fait dépendre de la charité la connaissance des choses utiles à notre salut.

Je dois affirmer ici que ce grand serviteur de Dieu posséda à un degré remarquable ces qualités de science et d'éloquence. Quant à ce qui regarde l'éloquence, je n'en dirai pas grand'chose; il me suffira de déclarer que quiconque connaît en quoi consiste la véritable éloquence la trouvera dans les ouvrages de ce Père. La véritable éloquence ne consiste pas à répéter la même chose en une infinité de paroles ni à employer certaines métaphores et certaines expressions recherchées. Il faut, dit un grand maître de l'art, aborder l'éloquence avec de plus hautes idées. Pourvu qu'elle ait un corps robuste, elle s'inquiétera peu de polir ses ongles et d'arranger sa chevelure. *Fab.* viii. Cette véritable et solide éloquence, vous la découvrirez dans plusieurs passages des écrits de notre missionnaire et surtout dans ses lettres. Tantôt il console les affligés, tantôt il encourage les pusillanimes, tantôt il exhorte à supporter les peines pour l'amour de Dieu; d'autres fois il excite les bons au mépris du monde, à la douleur des péchés, à mettre en Dieu toute confiance, ou à des sentiments et des vertus du même genre; et cela, il le fait par des raisons, des considérations, des témoignages et des exemples de la Sainte-Ecriture d'une telle force, que l'on est vraiment consolé, fortifié et persuadé. En preuve de ce que j'avance, qu'il me suffise d'indiquer la seconde lettre du premier volume de sa correspondance; il exhorte un prédicateur à ne pas faire cas des persécutions des méchants, et il met en avant pour cela des raisons d'une puissance capable de convaincre et de persuader un cœur de pierre. Or quel est le but de la véritable éloquence, sinon celui-là; car de même que la médecine a pour but de guérir, l'éloquence a pour but de persuader. D'où il résulte que, si le meilleur médecin est celui qui guérit le plus de malades, l'orateur le plus éloquent sera celui qui produira une persuasion plus efficace. Les personnes qui prétendent y parvenir par la parole seule, sans re-

courir au nerf du raisonnement, sont semblables à des arbres chargés de fleurs et privés de tout fruit; elles pourront arriver à charmer les oreilles, mais à coup sûr elles ne toucheront pas les cœurs.

Le style lui-même, c'est-à-dire les termes dont se sert l'orateur pour rendre ses pensées, quoique la partie la moins importante de l'éloquence, ne lui est pas cependant indifférent. Je citerai à l'appui l'exemple de Démosthène, le prince des orateurs grecs. Remarquable entre tous les orateurs à cause du travail que dénotent ses raisonnements et ses discours, il ne trahit jamais pourtant l'art et l'effort; car son style a tant de propriété et de naturel que, si la nature parlait, il ne paraît pas qu'elle dût parler d'une autre manière. Or ce langage, exempt d'affectation et de tout artifice, et suffisant néanmoins au prédicateur pour rendre ses pensées, est le plus capable de persuader et de toucher les cœurs. Si l'on use quelquefois de métaphores, que ces métaphores aient l'avantage d'exprimer plus clairement l'idée de l'orateur, qu'elles naissent du sujet lui-même, et qu'elles ne soient pas prises au dehors. Quant aux prédicateurs qui font le contraire et qui visent à l'élégance et au romantisme, qu'ils le sachent bien, ils obtiendront peu de résultats. Leurs auditeurs de quelque jugement comprennent bien qu'un prédicateur de la sorte se complait, s'extasie devant ce qu'il dit, et qu'il a plus de souci de passer pour disert que de produire un bien sérieux. Du reste, plus on affectera d'élégance moins on obtiendra de fruits. Comme le disent les maîtres de l'art, dans un discours dont on admire les termes on ne saurait apercevoir les idées : le style empêche de remarquer les pensées, et les auditeurs sont détournés de considérer ce que l'on dit pour considérer comment on le dit. Tout le bien que produisent les prédicateurs de ce genre, c'est de ne manquer jamais le but qu'ils se proposent, puisqu'ils se proposent bien plus de charmer les oreilles que de charmer les cœurs, et qu'ils aspirent bien plus aux applaudissements de la foule qu'à glorifier le Christ. Mais celui qui songe avant tout à ce dernier point, et qui, s'inquiétant peu de l'opinion et des passions des hommes, ne prise que le témoignage de Dieu et de sa conscience,

devra s'appliquer, comme notre missionnaire, à s'éloigner dans son style de toute recherche, de toute vanité et de tout artifice, certain de produire plus d'effet par ses bonnes raisons que par des paroles élégantes et raffinées.

Si l'on désire voir quelques endroits des ouvrages de Jean d'Avila où se déploie une véritable éloquence, qu'on lise dans son *Auli filia* le chapitre trente-deuxième, dans lequel il glorifie la divine miséricorde et fait ressortir la facilité du pardon accordé au roi Ezéchias, dont la sentence, déjà promulguée, fut révoquée. Qu'on lise également dans ce même ouvrage le chapitre soixante-huitième, où il développe ce passage des Cantiques : « Sortez, fille de Sion, et vous verrez le roi Salomon avec la couronne dont l'a couronné sa mère ; » et l'on verra l'éloquence portée à son plus haut degré, mais une éloquence ayant pour principe la charité et les entrailles affectueuses de ce serviteur du Christ, et non les préceptes et les règles de la rhétorique, encore que ces règles y soient parfaitement observées. Tous les sentiments et toutes les passions, quand ils atteignent une certaine violence, ont la propriété de rendre les hommes éloquents. Cela est vrai en particulier de l'amour et de la douleur. Or, telles sont les deux sources de l'éloquence que l'on remarquera dans les passages cités ; car la plume n'a fait qu'écrire ce que l'amour et la douleur, ou pour mieux dire le Saint-Esprit lui dictait.

### CHAPITRE III.

*De la lumière et des connaissances spéciales accordées à ce serviteur de Dieu.*

Après avoir parlé de l'éloquence de ce grand serviteur de Dieu, nous devons traiter un point encore plus important, et parler de la science et des lumières spéciales que le Seigneur lui accorda pour remplir sa mission, et, comme sur ce point aucune révélation ne nous a été faite, nous devons recourir aux conjectures et aux indices qui se rapportent à ce sujet. La première de ces preuves se trouve dans les fruits admirables et extraordinaires

que produisirent en Andalousie ses prédications. Il retira une infinité d'âmes du péché, en encouragea plusieurs autres à changer de vie, comme nous le dirons plus tard. Le caractère de la parole de Dieu étant de ne pas rester sans résultat et d'accomplir toujours les desseins du Seigneur, évidemment c'était la parole de Dieu communiquée à son serviteur qui produisait des effets aussi remarquables.

Un autre indice plus frappant encore de cette grâce, c'est la facilité avec laquelle il composait ses sermons et écrivait ses lettres : il me disait qu'il lui suffisait de la nuit qui précédait le jour du sermon pour le composer. Ainsi ses sermons, auxquels assistaient un si grand nombre d'auditeurs, et qui le plus souvent duraient deux heures, ne lui coûtaient que le travail d'une nuit, en sorte qu'il mettait plus de temps à les prêcher qu'à les composer, tandis que la plupart des prédicateurs y consacrent une semaine entière, et consultent pour cela une foule d'ouvrages. Mais si l'on a dit du grand Antoine que sa mémoire lui servait de livres, Jean d'Avila avait aussi pour livre la lumière du Saint-Esprit, qui lui enseignait tout ce qu'il avait à dire. A une époque cependant, ayant pris la résolution d'être plus court dans ses sermons, il m'assurait que cela lui coûtait un travail plus considérable. Ce qui prouve l'abondance et la richesse des pensées qui s'offraient à son esprit; car s'il avait besoin de travailler davantage, c'était non pour trouver ce qu'il aurait à dire, mais pour condenser tout ce qui se présentait à son intelligence. J'ai dit que nous parlerions plus bas de l'efficacité de ses prédications. Parlons maintenant de ses lettres, où il n'est pas moins admirable.

### I.

#### De l'excellence de ses lettres.

Notre serviteur de Dieu ayant pris la résolution, comme nous l'avons dit au commencement, de suivre le conseil de l'Apôtre : « Soyez mes imitateurs, de même que je le suis du Christ; » et voyant saint Paul chercher à gagner les hommes au Sauveur, non-seulement par sa parole en leur présence, mais encore par

ses lettres en leur absence; son humble disciple s'appliqua à l'imiter sur ces deux points. Aussi de tous les prédicateurs ses contemporains, fut-il le seul qui mit autant de zèle dans sa correspondance, et à écrire pour autant de sujets que nous en voyons traités dans les lettres publiées, et certainement l'auteur ne supposait pas qu'elles vissent la lumière ainsi qu'elles l'ont vue, grâce aux soins et aux efforts de ses fidèles disciples, pour en donner un recueil complet. C'est ainsi que sous l'action du désir qu'il éprouvait pour le salut des âmes, il ne pouvait s'empêcher de s'en occuper en tout lieu et en toute circonstance, au dedans et au dehors, par ses prédications en public et par ses lettres en secret.

Or, ses lettres montrent bien la grâce et le talent spécial qu'il avait reçus pour cela du Seigneur. Bien qu'il eût à écrire sur les injustices, sur les nécessités les plus diverses, il les traitait aussi bien que s'il n'eût pas eu à s'occuper d'autre chose. Il est admirable quand il console les affligés, encourage les tièdes, fortifie les pusillanimes, soutient dans les tentations, pleure sur les chutes et humilie la présomption. Avec quelle perspicacité il met à nu les artifices et les pièges! Comme il prémunit contre les attaques! Comme il fait connaître aux hommes leurs progrès et leurs défaillances; comme il confond les forces de la nature et augmente la grâce; par quel langage il montre la vanité du monde, la malice du péché et les périls de cette vie; avec quelle abondance intarrissable il nous exhorte à nous confier en la providence paternelle de Dieu et les mérites infinis du Christ!

Les saintes Ecritures, nous dit saint Paul, sont toutes utiles à notre instruction, nous communiquent consolation et patience et soutiennent notre espoir. Or, il est remarquable de voir avec quelle efficacité notre serviteur de Dieu nous exhorte par ses paroles à la patience dans les peines, nous réjouit dans la tristesse et nous console dans les afflictions; il pouvait bien s'appliquer le langage du prophète : « Le Seigneur m'a donné une langue éloquente, afin de soutenir par mes paroles l'âme abattue. » *Isa. 1., 4.* Ce n'est pas tout encore, il indique aux fidèles les obligations qu'ils ont à remplir dans les conditions où ils se trouvent, à

l'exemple de l'Apôtre qui termine ses épîtres par ces mêmes recommandations. En conséquence, il enseigne aux seigneurs les devoirs qu'ils ont à remplir envers leurs vassaux ; il donne ses conseils aux prêtres afin qu'ils célèbrent dignement le saint sacrifice, aux prédicateurs afin qu'ils annoncent avec fruit la parole de Dieu, aux vierges, épouses du Christ, afin qu'elles gardent avec soin le trésor de leur pureté virginale, et ainsi des autres. Par où l'on voit que le cœur de ce Père était en quelque sorte une arche spirituelle où le Saint-Esprit avait déposé les remèdes nécessaires à la guérison des nombreuses maladies, bien plus dangereuses que les maladies corporelles, qui tourmentent les âmes.

Quoique ce que je viens de dire soit fort remarquable, néanmoins j'avoue que je suis stupéfait à la vue de la facilité et de la rapidité avec lesquelles il écrivait toutes ces lettres. Toutes parfaites qu'elles sont et tout en renfermant les raisonnements les plus propres à produire la persuasion, Jean d'Avila les écrivait avec tant de facilité qu'il les envoyait au sortir de sa plume, sans retouche et sans correction aucune, ce que ne lui permettaient pas d'ailleurs ses occupations. Les hommes de talent, quand ils veulent écrire quelque chose avec soin y reviennent à plusieurs reprises, le lisent et le relisent, le quittent et le reprennent et en méditent toutes les expressions : travail dont le grand orateur Démosthène était loin de s'affranchir, ce qui faisait dire que ses discours sentaient l'huile. Et pourtant les lettres de notre missionnaire, avec les qualités que nous avons mentionnées, ne lui coûtaient d'autre travail que celui du premier jet. Il aurait pu certes emprunter à David ce langage : « Ma langue est semblable à la plume d'un écrivain rapide. » Le saint roi parle ainsi parce que, écrivant comme les prophètes sous l'inspiration du Saint-Esprit, il ne choisissait pas et ne méditait pas ses expressions, dociles instruments de sa pensée ; il ne faisait qu'ouvrir la bouche, et le Saint-Esprit conduisait sa langue comme il lui plaisait. C'est ce que nous voyons d'une certaine manière dans ce serviteur de Dieu, tant il avait de facilité à écrire.

Notons que parmi ses lettres il y en a qui sont écrites à de grands seigneurs, d'autres qui sont adressées à des personnages moins

élevés, d'autres enfin qui le sont à des personnes de condition infime; et pourtant il écrit à celles-ci avec la même charité, l'étendue et la réflexion que la circonstance demandait, se reconnaissant, comme l'Apôtre, le débiteur des ignorants comme des sages. Les hommes instruits et distingués ont soin d'ordinaire de s'entretenir avec leurs pareils et non avec des gens à l'intelligence commune et grossière. Mais notre serviteur de Dieu écrivait à ceux-ci avec autant de laisser aller et d'empressement qu'aux grands et savants personnages, parce qu'il considérait en eux non ce qu'ils étaient, mais le sang du Christ par lequel ils avaient été rachetés et auxquels ils sont redevables de la véritable noblesse, auprès de laquelle toute autre noblesse n'est rien.

En résumé, je dirai que tout homme intelligent qui parcourra ces lettres et qui remarquera la variété aussi bien que la profondeur des pensées, la solidité des raisonnements, l'heureux emploi des textes de l'Écriture, et qui principalement n'en perdra pas de vue la facilité et la promptitude, comprendra sans peine que le doigt de Dieu a été là. Une des choses qui surprennent davantage c'est qu'il ne possédait pas seulement cette facilité et cette grâce en matière de choses spirituelles dont il avait l'expérience, mais encore en ce qui regarde le bon gouvernement d'un Etat chrétien, comme le prouve une longue lettre qu'il écrivit au gouverneur de Séville, où il lui donne des avis et des conseils excellents pour l'administration de cette ville, absolument comme s'il s'était occupé toute sa vie des affaires publiques; si l'on observait ses conseils nous aurions une république bien mieux ordonnée que celle de Platon. Et que personne n'en soit étonné; car il est écrit de l'esprit qui guidait ce saint homme qu'il est à la fois un et multiple, connaissant toutes choses et les pénétrant par sa perspicacité et sa subtilité.

Il est à croire que Jean d'Avilla fut redevable de cette facilité et de ces connaissances à son oraison de chaque matin. Et de là ressort ce mot de l'Écclésiastique qui se vérifiait en lui : « Le juste, dit l'Écrivain sacré, remettra le matin son cœur entre les mains du Seigneur qui l'a créé; il ouvrira sa bouche pour prier et il

implorera le pardon de ses péchés. » Et voici quel sera le fruit de cette prière : « Si le souverain Seigneur le veut il le remplira de l'Esprit d'intelligence ; et quand il aura été rempli de cet Esprit il répandra comme la pluie les paroles de sa sagesse. Et la multitude louera sa sagesse ; et sa sagesse ne tombera jamais dans l'oubli. » *Eccli.* xxxix, 6, etc. Or nous voyons, nous qui vivons encore, l'accomplissement de ces paroles de Dieu. Après avoir entendu les enseignements de ce saint homme durant sa vie, nous voyons combien est doux et suave son souvenir dans les âmes qui en ont été éclairées lorsqu'elles les entendaient, et qui trouvent maintenant même et trouveront toujours dans la lecture de ces mêmes enseignements les plus grands avantages.

## II.

## De la profondeur de ses pensées.

Une chose encore plus remarquable que celles dont nous venons de parler, ce sont les pensées profondes qu'il avait sur les vertus et sur tout ce qui est spirituel. Aussi, un grand théologien, après avoir lu une partie de ses œuvres, était-il émerveillé en voyant avec quelle justesse cet homme de Dieu avait compris l'esprit du christianisme. Comme je cherchais à m'expliquer ce fait, il m'a paru que la vie extraordinaire et relevée des hommes vertueux les met dans la nécessité d'avoir de la vertu et des choses divines une idée plus haute que leurs propres mérites ; car il y a toujours proportion et correspondance entre les vertus et les idées qui en sont le principe ; de même qu'il y en a entre le tableau que fait un peintre et l'idéal qu'il en a conçu, cet idéal étant la cause formelle du tableau tracé par le pinceau du peintre.

Pour mieux saisir ce point dont l'importance est extrême, il sera bon de citer quelques-unes de ces pensées extraites de ses propres ouvrages et en particulier de ses lettres ; elles nous montreront quelles vues il avait sur ces divers sujets. A mon avis, c'est un des meilleurs résultats que l'on puisse retirer de cette histoire, que de s'exercer, si l'on aspire à la perfection, de s'exercer, dis-je, à juger des choses spirituelles comme en jugeait ce

serviteur de Dieu. Que le lecteur chrétien ne soit donc pas surpris si j'insiste un peu sur ce point et si je donne d'assez longs extraits de ses lettres : outre le fruit dont nous venons de parler, ces passages renferment des pensées bien dignes d'être connues.

Posons d'abord en principe que l'un des mérites des philosophes chrétiens est d'estimer et d'apprécier à leur valeur la dignité des choses spirituelles et de les peser, non avec le poids de Chanaan, à savoir avec le jugement trompeur des mondains, qui appellent le bien mal et le mal bien, mais avec le poids du sanctuaire, à savoir avec le jugement de Dieu et de ses saints, qui attribuent à chaque chose son poids véritable et basent là-dessus leur affection et leur amour. C'est de cette grâce que l'Épouse des Cantiques se glorifie lorsqu'elle dit que l'Époux a ordonné en elle la charité, c'est-à-dire qu'il l'a instruite à observer dans l'amour l'ordre convenable, à aimer chaque chose comme elle méritait d'être aimée, ce qui ne pouvait être sans la connaissance exacte de la valeur et du prix des choses, connaissance sur laquelle doit être mesuré l'amour accordé à chacun des êtres. C'est un point si important pour la pratique de la vertu que Sénèque a dit : « Quoi de plus nécessaire que de donner aux choses leur valeur? »

Pour revenir à mon sujet, l'une des preuves les plus fortes que nous ayons au sujet des lumières spéciales que ce serviteur de Dieu avait reçues de l'Esprit-Saint, c'est l'élévation de ses idées et de ses vues, soit sur les vertus, soit sur toutes les matières spirituelles. On en sera convaincu lorsque nous aurons signalé quelques-unes de ses pensées en particulier et que nous aurons cité les termes dans lesquels il les développe.

### III.

#### Ses idées sur le ministère de la prédication.

A commencer par la haute idée qu'il avait du ministère de la prédication, qu'on lise la première lettre du premier volume de sa correspondance, et l'on verra combien il estimait la noblesse de ce ministère, l'idée qu'il se faisait de la pureté d'intention avec laquelle on doit l'exercer, des prières et des larmes auxquelles le

prédicateur doit recourir pour demander au Seigneur la conversion des âmes, se préoccupant beaucoup plus de celles-ci que de ses paroles. On y verra la sollicitude, la patience et l'application que l'on doit avoir, à son avis, pour nourrir et conserver les enfants spirituels que l'on aura engendrés à l'aide de la parole de Dieu, et la douleur profonde avec laquelle on doit considérer leurs chutes. Quiconque lira avec attention cette lettre comprendra à quel point sont éloignés de cet esprit un grand nombre de ceux qui remplissent ce ministère. Encore qu'au moment de monter en chaire ils prient Dieu de bénir leurs paroles, Dieu sait fort bien le sentiment qui leur inspire cette prière et si elle procède de l'amour-propre et de la crainte du monde, ou de la charité et du désir du salut des âmes. Telle la subtilité de l'amour-propre qu'il se glisse partout et avec tant d'adresse que bien peu de personnes s'en aperçoivent, aveuglant bien des fois jusqu'à son propre maître. Or, le prédicateur qui voudra se rendre un compte exact de la noblesse d'un ministère qui a pour but le salut de ces âmes pour lesquelles Dieu a créé toutes choses, s'est fait homme, a souffert la mort et a rempli lui-même sur la terre ce ministère, qu'il lise et qu'il médite cette première lettre et il saura à quoi il doit s'en tenir sur ce point.

## IV.

Ses idées sur la dignité du sacerdoce.

Du ministère de la prédication passons à la dignité du sacerdoce, sur laquelle ce saint homme avait une idée bien différente de celle qu'en a le vulgaire. Il l'expose tout au long dans la septième lettre du volume indiqué plus haut, lettre dans laquelle il répond à un jeune homme qui lui demandait s'il devait accepter la dignité sacerdotale. Voici dans quels termes il s'exprime : « Autrefois, lorsque l'on avait du sacerdoce une idée en rapport avec sa dignité, personne ne le recevait, sinon pour devenir évêque ou pour s'occuper du salut des âmes, à moins qu'il ne s'agit d'une personne douée d'un talent remarquable pour prêcher la parole de Dieu ; les autres ecclésiastiques se contentait du

diaconat, du sous-diaconat et des autres degrés inférieurs. Alors les degrés qu'on occupait étaient inférieurs, mais la vie que l'on menait était bien élevée. C'est aujourd'hui tout le contraire. Les personnes qui sont montées jusqu'au degré suprême du sacerdoce ne vivent pas comme devraient le faire des lecteurs ou des portiers irréprochables. Croyez-moi, mon frère, le diable seul a pu inspirer aux hommes de notre siècle l'orgueilleuse pensée d'accepter si aisément le sacerdoce, afin qu'après les avoir élevés au plus haut du temple il les en précipite ensuite. Telle n'est pas la doctrine du Christ : il veut que l'on vive de manière à mériter les dignités, mais tout en fuyant ces dignités et en cherchant l'humilité, bien plus sainte et bien plus rassurante, plutôt que d'occuper un poste élevé où de plus nombreuses et de plus violentes tempêtes nous assaillent.

» Oh ! si vous saviez, mon frère, ce que devrait être le prêtre sur la terre et le compte qu'il doit rendre au sortir de cette vie ! Non, les paroles sont impuissantes à exprimer la sainteté requise pour remplir ce ministère en vertu duquel notre langue ouvre et ferme le ciel, en fait descendre le Créateur de toutes choses ; en vertu duquel l'homme devient avocat de l'univers tout entier, comme l'a été notre maître et rédempteur Jésus-Christ sur la croix. Et pourquoi, mon frère, voudriez-vous affronter des flots aussi redoutables et vous réserver un compte aussi terrible pour le dernier jour ? Quelque obscure que soit votre condition, elle serait pour vous en ce jour un grand fardeau ; à plus forte raison en serait-il ainsi alors, si maintenant vous vous imposiez un fardeau sous lequel fléchiraient les épaules des anges eux-mêmes.

» Cherchez le genre de vie qui compromettra moins votre salut et non celui qui vous honore le plus aux yeux des hommes. Un jour viendra où ce conseil vous paraîtra excellent aussi bien qu'à tous ceux qui vous diront le contraire ; comme ils ignorent ce que c'est que d'être prêtre, comme leurs regards sont fixés, non sur le compte à rendre un jour, mais sur les honneurs que recevront de la part du monde leur frère, leur proche ou leur ami, ils engagent ce malheureux dans un pas aussi redoutable, et se croyant en sûreté eux-mêmes ils abandonnent l'autre à la

garde de Dieu. C'est là, mon frère, une conduite qui a tout bonnement la chair pour principe. De là vient que bien des gens acceptent ou font accepter ce saint ministère uniquement en vue d'y trouver un moyen d'existence, tout en faisant croire qu'ils le font pour le service de Dieu.

» Oh ! quel abus énorme, de prêcher l'Évangile, d'offrir le saint sacrifice en vue d'une nourriture matérielle, subordonnant ainsi le ciel à la terre et le pain de l'âme à celui du corps. Aussi, Jésus-Christ, notre rédempteur, se plaint-il de ce que nous le cherchions, non pour lui, mais pour nos besoins temporels, *Joan.* vi, et nous châtierait-il comme ayant méprisé sa majesté divine. Assurément, il vaudrait mieux embrasser un métier comme l'ont fait plusieurs saints dans les siècles passés, ou aller dans un hôpital servir les malades, ou devenir le serviteur d'un prêtre et gagner ainsi sa vie, que d'avoir l'audace et l'effronterie de fouler le ciel aux pieds pour arriver à la terre, alors que notre Dieu et Seigneur nous ordonne le contraire. Vous voyez par là, mon frère, ce que, à mon avis, vous devez faire, si vous voulez être agréable à Dieu et persévérer dans son adorable service.

» Telle est l'idée que je me forme du sacré sacerdoce : je voudrais vous voir le respecter de loin plutôt que de vous voir l'embrasser de près ; je voudrais que vous aimassiez mieux avoir cette dignité pour reine que pour épouse. Que si vous désirez vous résoudre à quelque chose, prenez l'un des degrés inférieurs et restez-y, à moins que l'Esprit-Saint, par des signes non équivoques, vous fasse comprendre qu'il vous faut pour la gloire de Dieu monter à un degré plus élevé, et quoique vous soyez sans revenus, vous serez bien mieux que vous ne sauriez être ailleurs. Sachez apprécier la dignité des malades que vous servez, prêtez-vous à la condition des gens avec qui vous êtes en rapport, n'oubliez pas que vous êtes à l'école de la patience, de l'humilité et de la charité, et vous serez plus riche avec cela qu'avec tout ce que le pape pourrait vous donner. »

Cette lettre montre bien jusqu'à quel point l'idée que Jean d'Avila concevait de ces dignités sacerdotales diffère de l'opinion vulgaire. Car on voit cette dignité recherchée avec aussi peu de

scrupule et de préparation que s'il s'agissait d'une fonction mécanique; on la voit recherchée, plutôt pour subvenir à des besoins corporels que pour le bien de l'âme. Et telle est la manière dont on entre dans le sanctuaire, et tels sont le respect et la piété avec lesquels on s'y conduit. Ce sentiment paraîtra peut-être rigoureux à quelques-uns qui se prévaunderont pour cela des mœurs présentes; mais ce Père jugeait les choses au poids du sanctuaire, à savoir, comme nous l'avons dit, d'après l'idée que les saints d'autrefois ont eue de la dignité sacerdotale; se dirigeant suivant leurs opinions, et non eu égard à la malice et à la versatilité du siècle. Saint Cyprien annonce au peuple, dans une lettre, qu'il a ordonné un jeune homme lecteur, et cela, parce que ce jeune homme avait confessé avec constance la foi au milieu des tourments : en conséquence de quoi il s'excuse de ne les avoir pas consultés sur ce point comme c'était l'usage, ajoutant que le témoignage et l'approbation des hommes devenaient inutiles là où intervenait l'approbation de Dieu. Si, pour élever à la dignité de lecteur, l'un des ordres les plus bas, une telle raison était nécessaire, que faudrait-il donc pour élever à la dignité sacerdotale, cette dignité que refusèrent saint Marc l'évangéliste et saint François, et que saint Augustin accepta, non de son propre mouvement, mais pour obéir à son évêque. Or, telles étaient les idées d'après lesquelles agissait ce bienheureux Père.

## V.

Ce qu'il pensait de la préparation au saint sacrifice.

Après avoir vu la haute idée que le serviteur de Dieu se formait de la dignité sacerdotale, il est naturel que nous voyons ce qu'il pense de la préparation au saint sacrifice. Du reste, ce sera un moyen d'apprendre comment il s'y préparait lui-même; car certainement un si saint homme ne pouvait enseigner aux autres que ce qu'il faisait lui-même, et il est même à croire qu'il dépassait de beaucoup la mesure qu'il conseillait. Cette considération a trait à l'histoire des vertus et de la vie de ce bienheureux Père, que nous racontons en ce moment; ainsi les termes dans lesquels

il instruit les autres nous indiqueront ce qu'il faisait lui-même dans cet exemple ; les prêtres qui craignent Dieu apprendront de quelle manière ils doivent se préparer à la célébration de la sainte messe. Cette manière, Jean d'Avila l'enseigne entre autres choses à un prêtre, dans la septième lettre du premier volume de sa correspondance, dans les termes suivants :

« Que votre première règle soit, dit-il, de croire entendre retentir à vos oreilles, quand vous vous réveillerez la nuit, l'exclamation que voici : L'Époux arrive ; venez au devant de lui. La préoccupation que donne l'arrivée prochaine d'un ami, surtout si c'est un grand seigneur, nous tient ordinairement en sollicitude et en suspens ; à plus forte raison doit-il absorber notre cœur tout entier, cet hôte que nous devons recevoir le jour suivant et qui est d'une dignité si élevée, mais en même temps si rapproché de nous, que les anges adorent et qui est notre frère. Sous l'impression de ces sentiments récitez vos heures ; après cela reposez-vous au moins une heure et demie et méditez profondément quel est celui que vous allez recevoir. Soyez stupéfait en songeant qu'un misérable vermisseau va converser si familièrement avec son Dieu, et tenez-lui ce langage : Seigneur, qui vous a donc livré entre les mains d'un semblable pécheur ; qui vous a porté de nouveau dans la crèche de Bethléem ? Souvenez-vous de saint Pierre qui s'estima indigne de rester sur la même embarcation avec le Seigneur ; du Centurion qui n'osa pas l'introduire dans sa maison ; et servez-vous de considérations de même nature afin de regarder avec crainte une heure et une action si redoutables, et d'être plein de respect pour une si grande majesté. Songez que c'est là une reproduction de la vie et de la mort du Sauveur, de l'œuvre que le Fils envoyé par son Père est venu accomplir lorsqu'il descendit dans le sein d'une vierge pour le salut des hommes : de même, il vient maintenant nous appliquer les trésors et le remède qu'il nous a mérités sur la croix. Suppliez ensuite notre Souveraine, au nom du bonheur qu'elle ressentit par l'incarnation, de vous obtenir la grâce de recevoir convenablement celui qu'elle reçut dans ses entrailles. La messe finie, recueillez-vous une demi-heure ou une heure entière ; rendez

grâce au Seigneur de l'honneur qu'il vous a fait en daignant venir habiter un si misérable séjour ; demandez-lui pardon de votre préparation imparfaite, et priez-le de vous octroyer ses bienfaits puisqu'il a coutume de donner grâce pour grâce. »

Voilà comment il s'exprime dans cette première lettre. Dans une autre, où il traite le même sujet, il dit à un prêtre que la première considération à faire c'est de songer que le Seigneur avec qui nous allons être en rapport est à la fois Dieu et homme, et de réfléchir en même temps à la cause qui l'attire sur l'autel. Certes, c'est un moyen bien propre à tirer l'homme de sa torpeur que de dire sérieusement : Je vais consacrer un Dieu, je vais le tenir dans mes mains, converser avec lui et le recevoir dans ma poitrine. Arrêtons-nous à cette pensée ; et, si nous la sentons avec l'Esprit du Seigneur, il n'en faudra pas davantage pour être disposés, aussi convenablement que notre faiblesse nous le permet, à remplir ce ministère. Qui ne serait embrasé d'amour à cette pensée : je vais recevoir le bien infini ? Qui ne tremblerait avec un respect affectueux devant Celui qui fait trembler les puissances du ciel ? Qui ne tremblerait non-seulement de l'offenser, mais encore de lui parler et de le servir ? Qui ne serait confus et gémissant d'avoir offensé ce Dieu qu'il tient dans ses mains ? A qui un tel gage n'inspirerait-il pas de confiance ? Qui n'aurait la force de faire pénitence au désert avec un tel viatique ? Enfin, cette considération fécondée par la grâce de Dieu, transforme l'homme, le possède entièrement, le transporte tantôt de respect, tantôt d'amour ou de tout autre sentiment irrésistible ; et encore que ces sentiments ne soient pas le résultat nécessaire de cette considération, l'homme y trouvera un secours puissant, à moins, comme l'on dit, qu'il ne veuille être de pierre. Qu'il se renferme dans son cœur et qu'il l'ouvre pour recevoir celui qui daigne y venir ; et qu'il lui demande au nom de sa bonté, puisqu'il lui a fait la grâce de se remettre entre ses mains, de lui donner de plus les sentiments nécessaires pour l'honorer, le respecter et l'aimer comme il le mérite. Un peu plus loin notre écrivain ajoute :

« O Seigneur, que doit ressentir une âme lorsqu'elle tient entre ses mains Celui que tint notre Souveraine, choisie expressément

et enrichie de grâces célestes pour être la Mère d'un Dieu fait homme, et qui approche ses bras de ses bras, ses mains de ses mains, ses yeux de ses yeux? Quelle confusion ne doit pas être la sienne? Ne se croit-elle pas obligée par un tel bienfait? Quelles précautions ne doit-elle pas employer pour se conserver toute entière à Celui qui lui a fait l'honneur de se remettre entre ses mains par les paroles de la consécration? Ces choses-là, Seigneur, ne sont pas des paroles sans vie, des considérations mortes, mais des flèches lancées par l'arc puissant de Dieu, qui blessent et transforment le cœur et le portent à s'appliquer au sortir de la messe à la méditation de ces paroles du Sauveur : « Savez-vous ce que je vous ai fait? — O Dieu, qui saura ce que le Seigneur nous a fait à cette heure, qui le goûtera avec le palais de son âme? Qui aura de justes balances pour en apprécier la valeur? qu'il serait heureux celui-là sur la terre! — Quel dégoût ce serait pour lui de revoir les créatures; quel tourment d'être en rapport avec elles? — Sa félicité serait de penser uniquement à ce que le Seigneur lui a fait en attendant le jour où il célébrerait de nouveau la sainte messe. Mettons un terme à cet entretien si utile et si digne d'être senti et mis en pratique, et prions le Seigneur qui nous a fait cette grâce de nous en faire une autre; sans cela ces dons, si on les estime avec la reconnaissance et la soumission convenables, ne nous serviraient de rien. Au contraire, comme le dit saint Bernard, l'ingrat est d'autant plus condamnable qu'il a reçu plus de grâces. Ayons l'œil tout le jour sur nos actes, afin que le Seigneur ne nous punisse pas lorsque nous serons au saint autel, que cette pensée ne sorte pas de notre cœur : J'ai reçu le Seigneur, je me suis assis à sa table, demain je serai encore avec lui; et de cette manière nous éviterons toute sorte de mal et nous aurons la force de pratiquer le bien. »

En même temps que ce langage du serviteur de Dieu dit ce qu'il pensait de la préparation requise pour la célébration de cet adorable sacrifice, il est bien propre à faire couler nos larmes à la pensée des dispositions si différentes avec lesquelles célèbrent aujourd'hui le plus grand nombre des prêtres. Un pareil défaut de préparation et de respect étant, d'après l'Apôtre, le motif pour

lequel Dieu châtiât les fidèles de Corinthe, il n'est pas surprenant que Dieu frappe de tant de fléaux aujourd'hui pour la même faute le peuple chrétien. En effet, ceux qui ont pour charge d'apaiser le Seigneur et de lui offrir le sacrifice pour les péchés du peuple, le font de telle façon qu'il faudrait apaiser Dieu en leur faveur; et alors s'accomplit la menace que Dieu faisait par son prophète en ces termes : « J'ai cherché parmi eux un juste qui intercédât en leur faveur et qui me détournât de les détruire, et je ne l'ai pas trouvé. C'est pourquoi j'ai répandu sur eux ma fureur. » *Ezech.* xxii, 30, 31.

## VI.

De sa charité et de son amour pour le prochain.

Mais comme le but de notre ouvrage, ainsi que de tous les écrits catholiques, est d'induire à la haine du vice et à l'amour de la vertu, nous allons nous occuper de quelques vertus en particulier et montrer l'idée qu'en avait ce serviteur de Dieu, idée bien différente de celle qu'en a le commun des hommes. Et nous faisons cela, non-seulement pour connaître les sentiments et les opinions de ce Père, mais surtout pour l'imiter et partager ses sentiments. Or, d'après lui, c'est dans la charité que se résume toute la loi. Pour répondre à ce que demande de nous cette vertu nous trouverons un auxiliaire dans deux considérations que renferme le traité sur *Audi filia*; l'une consistant à jeter les yeux sur nous-mêmes, et l'autre à les jeter sur le Christ. La première a pour principe ce mot de l'Ecclésiastique : « Ce que vous voudriez pour vous-même, faites-le pour votre prochain. » *Eccli.* xxxi, 18.

Ainsi donc, que l'homme apprenne par ce qu'il éprouve, par la manière dont il sent les tribulations et dont il en désire le remède, ce qu'éprouve son prochain qui possède la même nature, et ensuite qu'il ait pour lui la même compassion que pour soi-même et qu'il s'efforce de le soulager comme il désire lui-même d'être soulagé. Car autrement y a-t-il rien de plus abominable que de réclamer miséricorde pour ses propres égarements, et châtimement pour les égarements d'autrui; de vouloir être supporté avec une patience sans bornes, estimant ses fautes insignifiantes, et de ne

vouloir supporter personne, transformant la paille du défaut d'autrui en une poutre immense? L'homme qui exige de ses frères des consolations et des égards, tandis qu'il est pour les autres insouciant et insensible, ne mérite pas le titre d'homme; car il ne considère pas les hommes avec des yeux humains, lesquels sont compatissants. L'Écriture dit : « Avoir poids et poids, mesure et mesure est une chose abominable devant Dieu. » *Prov.* xx, 10. Ainsi, quiconque emploie pour recevoir une large mesure et une petite pour donner, est abominable aux yeux du Seigneur; et parce qu'il n'aura point accordé au prochain la miséricorde qu'il réclame pour lui-même, Dieu en punition le traitera avec la même parcimonie et la même rigueur; et en lui s'accomplira le mot de nos saints Livres : « Celui qui fermera ses oreilles à la voix du pauvre, criera lui-même et ne sera pas entendu. » Or, tout homme est pauvre, et il n'y a personne qui n'ait quelque nécessité; prenons donc garde que si nous fermons aux besoins d'autrui nos oreilles, Dieu fermera ses oreilles à nos besoins; et ne pensez pas que le Christ emploie à votre égard une mesure différente de celle que vous avez eue pour le prochain, ne croyez point être pardonné si vous ne pardonnez vous-même. La dureté répondra à la dureté, l'affliction à l'affliction, l'injure à l'injure, la charité à la charité. Semer des épines parmi le prochain et prétendre recueillir des épis auprès de Dieu, cela n'est pas possible. Parce que bien des hommes ne songent point à cette vérité, un très-petit nombre sont traités avec douceur par Dieu, et beaucoup se plaignent de ce que Dieu oublie de les soulager dans leurs peines. Ils sont surpris de ce qu'il leur envoie éprouvés sur éprouvés, d'autant plus qu'il se qualifie de miséricordieux. De là vient qu'ils crient, frappent, cherchent sans être exaucés et qu'ils en arrivent ainsi à se plaindre. Mais s'ils n'étaient point sourds à la loi que Dieu a établie dans son Évangile : « On se servira à votre égard de la mesure dont vous vous servirez à l'égard des autres, » ils verraient que ce sont eux qui n'écoutent point le Seigneur, qui ne les écoute pas. Qu'ils se blâment eux-mêmes de ne point traiter le prochain avec cette charité que Dieu prise si fort; car il n'est pas raisonnable, et il ne se peut pas

d'ailleurs, que Dieu fasse miséricorde à celui qui la refuse à autrui.

A ce motif de charité qui naît du regard de l'homme sur lui-même, Jean d'Avila ajoute deux considérations pieuses qui résultent du regard jeté sur le Christ. Voici la première : « Portez vos yeux sur le Christ et songez à la miséricorde immense qui a porté le Fils de Dieu à se faire homme pour l'amour des hommes, à la sollicitude extrême avec laquelle il a travaillé toute sa vie à leur bonheur, à l'amour sans bornes avec lequel il a offert, au milieu des douleurs, sa vie sur la croix pour eux ; et de même qu'à la suite du regard jeté sur vous vous avez regardé le prochain avec des yeux humains, de même à la suite du regard jeté sur le Christ vous regarderez le prochain avec les yeux même du Christ. » *Epist.* x, 95.

Après cette première considération qui résulte du regard jeté sur le Christ, vient une autre non moins remarquable, tirée du même principe. « Encore que le Seigneur, dit-il, ne veuille rien et ne désire rien en retour du bien qu'il a fait à l'homme, puisqu'il n'a besoin de rien et qu'il a fait par pure bonté tout ce qu'il a fait, il veut cependant quelque chose pour le prochain, lequel a besoin d'estime, d'affection et de soulagement. » *Ibid.*, 96. Le lecteur chrétien pourra voir au chapitre indiqué cette considération développée avec plus de profondeur que la précédente.

## VII.

### De la pénitence et du regret des péchés.

La charité nous amène à parler de la douleur causée par le péché, qui donne la mort à la charité même. Et de même que l'ombre suit le corps, de même le regret d'avoir commis une offense suit l'amour de l'offensé et croît ou décroît dans la même proportion ; car plus on aime quelqu'un, plus on regrette de l'avoir offensé.

Parmi les nombreux motifs qui excitent en nous la douleur, la haine du péché, l'un des principaux consiste à considérer que le péché a cloué le Fils de Dieu à la croix ; car s'il n'y avait point eu

de péché, il n'aurait point souffert ce qu'il a souffert. Pour bien saisir cette vérité, il faut savoir que le Père éternel, bien qu'il pût trouver dans les entrailles de sa bonté et de sa miséricorde beaucoup d'autres moyens de sauver le monde, a choisi cependant le plus excellent de tous et a décrété que son Fils unique serait notre rédempteur et viendrait remédier abondamment à tous nos maux, et en particulier au plus grand de tous, à savoir à l'état d'inimitié où nous étions vis-à-vis de lui.

Le premier et le plus important des actes de notre Sauveur devait être donc de nous réconcilier avec son Père; cette réconciliation, il devait l'accomplir en accordant à la justice divine une satisfaction rigoureuse par le sacrifice de sa passion et en effaçant les dettes et les offenses du genre humain. Ces dettes étant infiniment graves, par cela qu'elles concernaient la majesté même de Dieu, condamnaient l'espèce humaine à des peines très-graves; ce qui résultait aussi des grands bienfaits qu'elle avait reçus : c'est pourquoi le Sauveur a voulu souffrir toute sorte d'horreurs et d'outrages pour que la satisfaction fût plus abondante. Ce principe posé, voici comment notre bienheureux faisait ressortir la force de cette considération dans la lettre qu'il écrivait à un seigneur pour l'exhorter à la douleur et au repentir de ses péchés.

« Si vous me demandez, écrivait-il, à quoi dois-je penser pour en arriver à pleurer mes péchés, je vous répondrai qu'il vous faut penser surtout à ceci : que vos actes ont causé la mort violente de votre Père, qui est le Christ. Supposez un enfant qui, pour une de ses actions, verrait son père condamné à perdre son patrimoine, sa maison, ses vêtements et à une complète nudité, puis à être déshonoré et couvert d'ignominies, sans qu'on s'arrêtât encore là; si bien qu'on le battrait de verges, qu'on le torturerait et qu'on le mettrait enfin à mort, et tout cela pour l'action commise par son fils : certainement, quelque mauvais que fût ce fils, il serait affligé dans son cœur de s'être conduit de la sorte, quand il lui était si facile d'éviter un acte duquel il serait résulté pour son père tant de maux.

Et maintenant, je vous le demande, seigneur, qui a dépouillé le Christ; qui l'a outragé; qui l'a battu de verges; qui l'a cou-

ronné d'épines et crucifié? N'est-ce point notre péché? C'est moi qui l'ai contristé et affligé par mes plaisirs criminels, moi qui l'ai déshonoré pour parvenir à une grandeur illégitime; ce sont les plaisirs que mon corps a recherchés qui ont attaché son corps en lambeaux à une colonne; c'est parce que j'ai voulu mener une mauvaise vie qu'il a perdu la sienne. Quelle joie pourrions-nous avoir à la suite d'un traitement pareil envers Celui de qui nous avons reçu tant de bienfaits? Pourquoi toutes les créatures ne vengeraient-elles pas le mal que nous avons fait à notre Créateur? Non, Seigneur, vous ne sauriez charger nos épaules d'un plus lourd fardeau, et nous porter plus efficacement à pleurer et à prendre en horreur nos péchés, qu'en nous rappelant que le Christ n'a souffert qu'à cause de ces mêmes péchés. Rien n'est propre à nous humilier et à nous montrer le peu que nous sommes comme de savoir que nous avons été les auteurs de la mort de notre Maître. Oh! que ne l'eussions-nous connu avant de pécher, afin de souffrir la mort plutôt que de le faire.

Cet enfant de Dieu croyait que ce qu'il faisait n'était rien. Et pourtant tel devint le poids de sa faute, que Dieu même a dû monter sur une croix pour opposer un contre-poids au péché. Comment pouvons-nous regarder un Père que nos folies ont réduit à de telles extrémités? Et comment ce Père consent-il encore à nous regarder? Comment ne nous prend-il pas en horreur et ne voit-il pas en nous de véritables parricides, qui l'ont déshonoré et qui ont mérité le plus cruel tourment? O bonté divine, où donc vous arrêterez-vous? Du haut de la croix vous avez prié pour ceux qui vous y avaient attaché, et vous avez désiré le bonheur de ceux qui vous avaient fait le plus grand mal. Or vous avez témoigné cette bonté non-seulement à vos bourreaux, mais encore à tous les hommes; car, si vous avez prié pour ceux qui vous ont crucifié, il est vrai que tous y avons pris part; en sorte que votre prière s'applique à nous tous aussi bien qu'aux bourreaux, alors surtout que plusieurs d'entre nous ont pris peut-être à votre crucifiement une part plus grande que les bourreaux ignorants présents à votre supplice? Nous avons tous, Seigneur, concouru à votre mort, et à tous s'applique ce

que vous dites, que nous ne savions pas ce que nous faisons. Et qui pourrait vous haïr à ce point que, connaissant ce que devaient coûter à votre majesté royale ses plaisirs criminels, il eût néanmoins passé outre, et vous eût réduit à une semblable extrémité? Pardon, Seigneur, pardon; nous ne savions pas ce que nous faisons, et maintenant que vous nous l'avez appris et que votre sainte Eglise nous rappelle que vous êtes mort pour nos péchés, et que vous expiez sérieusement ce que nous avons fait en nous jouant, voilà que nous renouvelons en connaissance de cause, votre mort si douloureuse. Il n'est pas raisonnable cependant, Seigneur, que nous aimions l'assassin de notre père; puisque les péchés vous ont mis à mort, nous ne pouvons vous aimer qu'à la condition de les haïr. David disait : « Vous qui aimez le Seigneur, haïssez l'iniquité; » et il avait raison, parce que Dieu et le péché sont opposés l'un à l'autre, et qu'il est impossible de les contenter tous les deux. A l'homme donc de choisir, chacun des ces deux maîtres, exigeant des serviteurs fidèles et prêts à mourir pour lui.

Que choisirons-nous, Seigneur? Une fange immonde ou la source des eaux vives? Seigneur, que choisirons-nous? Etre vicieux avec le monde ou purs avec Dieu? Nous mettrons-nous à rechercher les faveurs des créatures plutôt que celles du Créateur? Voudrons-nous brûler avec les démons dans l'enfer ou régner avec Dieu dans le ciel? O enfants d'Adam, jusques à quand aurez-vous le cœur appesanti? Dieu vous a invités et vous présente la vérité qui durera toujours et qui vous rendra éternel comme elle, et vous voulez suivre l'erreur qui précipite ses partisans dans le néant. Jusques à quand serez-vous tantôt d'un côté tantôt de l'autre? Choisissez un drapeau, et que ce soit celui de Dieu; car lui seul peut rendre heureux ceux qui le servent. Le Christ a mis à mort le péché : pourquoi suivriez-vous l'étendard de la mort et rendriez-vous la vie à votre ennemi capital? N'aimez point le péché, et il ne vivra pas; efforcez-vous plutôt de le combattre par la douleur et le repentir, afin de réparer le mal que vous avez fait en aimant le péché. »

Dans ces paroles, le véritable pénitent trouvera un motif puis-

sant de haïr le péché et d'en concevoir une vive douleur. Notre auteur nous indique un autre motif non moins efficace, dans une lettre qu'il écrit à un prêtre, et dans laquelle il lui dit de demander à notre Seigneur la grâce de lui découvrir ses fautes et de lui faire comprendre comment, dans sa vie passée, il s'est conduit envers Dieu, et comment Dieu s'est conduit envers lui; c'est-à-dire de lui faire comprendre les bienfaits qu'il a reçus de Dieu depuis sa naissance, et l'ingratitude avec laquelle il y a répondu. Cette considération, quand elle vient de l'esprit humain, n'inspire à l'homme qu'une légère tristesse; mais quand elle vient de l'Esprit de Dieu elle est si claire, elle découvre à l'homme une telle indignité personnelle, qu'il lui semble miraculeux que la terre le supporte, et qu'il ne peut revenir de son étonnement à la pensée de ce que la foi lui enseigne: par où il arrive à concevoir une telle haine contre soi-même d'avoir ainsi vécu que, n'était l'offense du Seigneur, il attenterait à ses jours, et qu'il appelle de tous ses désirs sur sa tête les efforts des créatures vengeant l'injure faite au Créateur. Ce que l'on ressent lorsque Dieu découvre à l'homme le cas qu'il doit faire de sa conduite, ne se peut exprimer, parce que c'est l'effet d'un esprit surhumain.

A propos de cette doctrine, il faut observer que ce regret du péché est produit en nous tantôt par l'esprit humain, tantôt par l'esprit divin; car c'est un sentiment fréquemment exprimé par notre bienheureux, que nos affections pieuses ont pour principe, en certain cas, notre bon esprit, quand de notre côté nous faisons ce que nous pouvons; mais que quelquefois aussi elles résultent d'une action et d'une intervention spéciales du Saint-Esprit, action d'une efficacité telle qu'elle paralyse toutes les affections de natures diverses, et qu'on ne saurait la comprendre si l'on ne l'a expérimentée.

### VIII.

De la véritable humilité et de la connaissance de soi-même.

Des rapports étroits unissent l'humilité et la pénitence; il en est de même des âmes humbles et des âmes pénitentes. Celles-là reconnaissent leurs péchés, celles-ci les pleurent; les unes s'a-

baissent à cause de leurs péchés devant Dieu, les autres demandent humblement pardon. C'est pourquoi, bien que je ne sois point obligé ici d'observer un ordre quelconque dans les matières examinées, et qu'il me suffise de rapporter le sentiment du serviteur de Dieu sur ces mêmes matières; après avoir dit ce qu'il pensait de la pénitence et du repentir, j'indiquerai brièvement, d'après ses écrits, ce qu'il pense de l'humilité. Et d'abord, il regarde cette vertu comme tellement essentielle et nécessaire à notre vie, qu'il en vient à déclarer que presque toutes les tentations, de même que les aveuglements spirituels, les absences et les disparitions du Seigneur et certaines chutes, n'ont pour but que de nous rendre vraiment humbles; Dieu qui permet cela, ne regardant pas comme exagéré d'acheter à un si haut prix cette pierre précieuse. Cette vertu est particulière à la religion chrétienne, et les philosophes ont été si éloignés de la connaître, que leurs écrits n'en contiennent même pas le nom.

Mais notre serviteur de Dieu, qui possédait une lumière plus haute, ne cesse de recommander cette vertu dans ses ouvrages. C'est ici qu'éclatera l'opposition qui existe entre les enseignements des philosophes et ceux de notre bienheureux. En effet, tandis que les philosophes et les pélagiens exaltent outre mesure les forces et la capacité de la nature humaine, notre bienheureux s'est appliqué au contraire à les confondre, signalant la faiblesse et la misère du cœur humain, l'appelant un abîme connu seulement du souverain Seigneur, qui, selon l'Écriture, se trouvant au-dessus des chérubins, pénètre de son regard les profondeurs de toutes les choses créées, et en particulier la malice de nos cœurs, selon ce mot de Jérémie : « Trompeur est le cœur de l'homme qui le connaît? Moi qui suis Dieu et qui sonde les cœurs et les reins. » *Jerem.* xxii, 9, 10. Nous trouvons le même enseignement dans l'Écclésiastique : L'écrivain sacré parlant de la profondeur de la sagesse de Dieu, dit entre autres choses qu'elle connaît les profondeurs de l'abîme et du cœur de l'homme. *Eccli.* xlii, 18. Ces expressions signalent l'étendue de la faiblesse et de la malice de notre cœur. Ailleurs le même auteur s'exprime plus clairement sur l'étendue de notre malice. « Quoi de plus

corrompu, dit-il, que la pensée de la chair et du sang? » *Eccli.* xvii. 30. C'est à savoir : quoi de pire que les pensées et les désirs du cœur humain abandonné par la divine grâce, et où il ne reste plus que de la chair et du sang? De là cette autre sentence : « Quoi de plus mauvais que l'œil de l'homme? » *Hebr.* xxxi, 15. Cela, parce que l'œil est la porte du cœur, et qu'il lui fournit la matière de ses convoitises et de ses iniquités.

Or, la connaissance de cette faiblesse et de cette misère de notre cœur forme en partie la base de la vertu d'humilité, laquelle, comme le dit saint Bernard, consiste à se mépriser soi-même, ce qui présuppose la connaissance de soi-même. Cette vertu fit défaut au plus beau des anges; et c'est pour cela que, d'après le Sauveur, il ne resta pas dans la vérité, c'est-à-dire dans la juste estime et connaissance de soi-même, et qu'il fit une chute si profonde, que du plus noble des anges il devint, selon saint Grégoire, le plus affreux des démons. Voilà pourquoi notre bienheureux nous conseille de rester dans l'esprit de vérité, esprit dont il nous dépeint la nature dans le passage suivant d'une de ses lettres :

« Quel est l'esprit de vérité, sinon celui en vertu duquel l'homme, peu satisfait de lui-même, se regarde sincèrement et de tout cœur comme un être souillé et abominable, et s'étonne de ce que Dieu le souffre sur la terre. Telle est la vérité dans laquelle il nous faut vivre, sans quoi nous vivons dans le mensonge. Quelquefois, faute de cet esprit, nous sommes d'autant plus méchants que nous paraissions l'être moins. Nous appuyant sur telle ou telle chose, nous croyons avoir quelque mérite, et il en est bien différemment aux yeux de Celui qui sonde les cœurs et qui dit : « Vous avez le nom d'un vivant et vous êtes mort. » Il a le nom d'un vivant celui qui ne tombe pas dans les péchés dont le monde reconnaît la malice; mais, s'il commet ceux que condamne la justice de Dieu, de quoi lui servira-t-il d'être absous par le monde, étant condamné par le jugement divin. Le monde ne reconnaît point pour coupable et ne châtie point celui qui, satisfait de soi-même, se complaît avec orgueil dans cette pensée. Au jugement de Dieu, celui-là est estimé superbe et aveugle

qui n'a point horreur de lui-même comme il l'aurait d'un animal mort sous ses yeux, et qui ne se tient pas en présence de son Créateur avec les sentiments d'une confusion aussi profonde que s'il comparaisait devant un juge de la terre après avoir commis un crime abominable.

Dans cette lettre l'auteur ne parle point de l'humilité expressément, mais comme en passant; et cependant ce qu'il en dit, joint à ce qu'il a dit précédemment de la pénitence et du repentir, montrera au lecteur chrétien quelle haute et profonde idée ce serviteur de Dieu avait de cette vertu.

Observons pourtant que si le caractère de l'humilité est de porter l'homme à se mépriser lui-même et à se rabaisser au niveau du néant, puisque de son propre fonds il n'est que néant; ce mépris et ce peu d'estime de soi-même qui résident dans la volonté ont pour principe la connaissance qu'on a de sa propre bassesse, et qui réside dans l'entendement. Cette racine donnant naissance à l'admirable fleur de l'humilité, il est convenable que nous recherchions les sentiments de notre bienheureux sur la bassesse et la misère de l'humanité; car plus cette connaissance aura été parfaite en lui, plus profonde et plus solide aura été son humilité. Dans une de ses lettres, il explique d'une façon originale le besoin que nous avons de nous connaître nous-mêmes. Nous y sommes obligés d'abord par le respect que Dieu exige de notre part : nous devons regarder le Seigneur avec confusion et nous estimer indignes de paraître devant lui; nous y sommes obligés, en second lieu, parce que l'homme ne saurait oublier ce qu'il est sans tomber dans l'orgueil; comme alors il n'aperçoit plus ses fautes, il perd le contre-poids d'une crainte salutaire, et devient semblable à un navire sans lest, auquel la tempête a enlevé ses ancres et qui ne peut manquer, après avoir été ballotté çà et là, d'être englouti. Point de sécurité spirituelle sans la connaissance de soi-même; point de construction solide sans des fondements profonds. C'est un temps bien employé que le temps passé à se gourmander soi-même; c'est une chose bien utile à notre amendement que l'examen attentif de nos défauts. Qu'est-ce que l'homme qui ne se connaît pas et ne s'examine pas, sinon

une maison sans lumière, un fils de veuve mal élevé et qui n'étant pas corrigé devient un mauvais sujet, une mesure sans mesure et sans règle et par conséquent fausse, enfin un homme qui n'est pas un homme. Quiconque ne se connaît pas soi-même ne saurait se conduire en homme ni avoir de lui-même une idée convenable ; il aurait beau pouvoir rendre compte de mille autres choses, sur ce qui le concerne il est dans une ignorance et dans une incapacité complètes. Ces hommes-là, qui s'oublient eux-mêmes, ont grand souci de surveiller la conduite d'autrui ; et c'est pourquoi les fautes du prochain, envisagées par eux continuellement et de plus près, leur paraissent plus grandes que leurs propres fautes, qu'ils regardent de loin. Aussi ces dernières leur semblent-elles petites, quoique elles soient grandes. D'où il résulte qu'ils deviennent rigides et sévères, n'ayant nulle pitié de la faiblesse d'autrui, par cela qu'ils ne considèrent pas leur propre faiblesse. Je ne connais personne qui, s'examinant soi-même, ait été dur pour les fautes du prochain. Maltraiter celui qui tombe, c'est prouver que l'on ne regarde pas ses propres chutes. Si donc nous voulons éviter cet aveuglement si funeste, il nous faut regarder sans relâche ce que nous sommes, et, à la vue de notre misère, aller en demander le remède au miséricordieux Jésus ; car il n'est Jésus, c'est-à-dire Sauveur, que pour ceux qui connaissent leurs misères profondes, gémissent sur leurs passions et les combattent, et qui, désirant recevoir la grâce des sacrements, parviennent ainsi à la guérison et au salut.

Dieu et les saints ont dit bien des choses pour nous conduire à la connaissance de nous-mêmes ; mais celui qui consentira à examiner ce qui se passe en son âme trouvera tant de raisons pour se mépriser, qu'épouvanté, à la vue de cet abîme, il s'écriera : Mais je ne vois pas de terme à mes maux ! Quel est celui qui ne s'est pas trompé même là où il croyait moins le faire ? Quel est celui qui, ayant demandé ou cherché certaines choses, dans la pensée qu'elles lui seraient profitables, ne s'est point aperçu plus tard qu'elles lui ont été funestes ? Qui pourra compter sur sa science, après avoir été si souvent le jouet de l'illusion ? Quel aveuglement plus grand que d'ignorer ce que nous devons

demander à Dieu ? Et pourtant saint Paul, demandant à Dieu de le délivrer d'une épreuve, croyant sa demande sensée, il lui fut répondu qu'il ne savait ni ce qu'il demandait, ni ce qu'il voulait. Comment avoir confiance en ses désirs et en ses opinions, alors que cet apôtre, en qui résidait le Saint-Esprit, demandait ce qu'il ne lui était pas utile d'obtenir.

Notre ignorance est donc bien profonde, puisque nous nous trompons si souvent là où nous croyons être dans la vérité. En supposant même que Dieu nous fasse connaître le bien, qui ne comprendra la faiblesse de notre nature, la facilité avec laquelle nous nous précipitons sur le premier objet venu, et la multiplicité de nos chutes ? A qui n'est-il point arrivé de se proposer le bien, et néanmoins d'être renversé et vaincu lorsqu'il pensait devoir être debout ? Nous pleurons aujourd'hui nos péchés dans l'intention de les éviter ; et voilà que, s'il s'offre à nous, tandis que nos paupières sont encore mouillées de larmes, une de ces occasions pour lesquelles nous pleurons, nous commettons de nouveau la même faute. Après avoir reçu le corps de notre Seigneur Jésus-Christ, tout confus de l'ingratitude avec laquelle nous l'avons traité et l'ayant depuis quelques instants seulement dans notre poitrine, il nous arrive plus d'une fois de commettre quelque péché et de renvoyer la grâce.

Roseau léger que le moindre souffle agite, l'homme tantôt est joyeux, et tantôt triste ; tantôt fervent, tantôt tiède ; tantôt livré aux désirs du ciel, tantôt à ceux du monde ; tantôt épris d'une chose, tantôt l'ayant en horreur ; rejetant maintenant ce qu'il avait pris, comme une nourriture lourde à son estomac, et tout à l'heure le prenant de nouveau comme s'il ne l'avait jamais rejeté. Où trouver un être plus divers ? quelle image pourrait offrir des aspects aussi différents que l'homme dont nous parlons ? Que Job avait raison de dire que l'homme ne reste jamais dans la même disposition ! Et voilà pourquoi on dit de l'homme qu'il n'est que cendre et que sa vie n'est qu'un souffle. Bien fou serait celui qui demanderait le repos à la cendre et au vent. Je ne crois pas qu'il y ait de spectacle plus curieux que celui des dispositions diverses où se trouve un homme dans un même jour, si nous pou-

vions le considérer! Toute notre vie n'est que changement et faiblesse, et c'est bien à nous que s'applique le mot de l'Écriture : « L'insensé est changeant comme la lune. » *Eccli.* xxvii, 12.

Où trouver un remède convenable? Certainement nous le trouverons en nous reconnaissant pour lunatiques; et de même qu'autrefois l'on porta le lunatique au Seigneur Jésus pour qu'il le guérît, nous devons nous aussi aller trouver le même Jésus pour qu'il nous guérisse également. L'Évangile raconte que ce lunatique était violemment tourmenté par le mauvais esprit qui tantôt le jetait dans le feu, tantôt dans les eaux de la sensualité, de la tiédeur et de la malice. Si nous jetons un coup d'œil sur les dettes que nous avons contractées envers Dieu dans la vie passée et sur le peu de régularité de notre vie présente, nous dirons et avec vérité : « Les douleurs de la mort m'ont environné; je me suis vu entouré des périls de l'enfer. » *Ps.* xvii, 3.

O périls de l'enfer, que vous êtes redoutables! Qui ne prendrait garde, de toutes les manières, à ne pas glisser dans ce lac profond où pleureront éternellement ceux qui ont ri sur la terre? Qui ne prendrait la voie droite, pour ne pas être trouvé dans la voie qui conduit loin du véritable bien? Où sont les yeux de celui qui ne voit pas et les oreilles de celui qui n'entend pas, le palais de celui qui ne sent pas? Assurément c'est un signe de mort que de ne pas produire les œuvres de la vie. Nombreux sont nos péchés, grande notre faiblesse, forts, rusés, en grand nombre, et bien malveillants nos ennemis : il ne s'agit de rien moins que de perdre ou de posséder Dieu à jamais. D'où vient cette sécurité parmi tant de dangers? avec tant de plaies cette absence de douleurs? D'où vient que nous ne cherchons point le remède avant que la nuit vienne et que les portes en soient fermées, avant que les vierges folles fassent entendre leur voix et qu'il leur soit répondu : Je ne vous connais pas? Connaissions-nous maintenant, et Dieu nous connaîtra; jugeons-nous, condamnons-nous, et Dieu nous absoudra; mettons nos fautes sous nos yeux, et il ne tardera point à les effacer. Considérons notre misère, et nous apprendrons à être compatissants pour les misères d'autrui; car il

est écrit : « Ce qui t'arrive à toi-même te fera connaître ce qui arrive à ton prochain. »

Ces réflexions, empruntées à divers passages des lettres de notre bienheureux, découvriront à l'homme, comme dans un miroir limpide, ses défaillances et ses misères, et lui permettront de se connaître lui-même. Quand il se sera connu il s'humiliera, et après s'être humilié il implorera l'assistance du Christ Jésus, le protecteur des humbles.

## IX.

De la vertu de confiance et de la grandeur du bienfait de la rédemption, qui en est le fondement.

Après avoir parlé des vertus précédentes, nous nous occuperons de la vertu d'espérance et de confiance en Dieu, qui est une des vertus théologiques. Quoique notre serviteur de Dieu ait eu toutes les vertus en haute estime, et qu'il nous exhorte à les pratiquer avec un grand talent et une grâce particulière, cependant il s'applique davantage à faire l'éloge de la vertu de confiance en Dieu et à nous en conseiller la pratique. On n'a pour cela qu'à lire ses lettres; comme la plupart du temps c'étaient des lettres de consolation, leur auteur devait nécessairement avoir grand besoin de cette vertu pour soutenir les âmes faibles et fléchissant sous le poids de leurs passions et de leurs péchés, éprouvées par les sécheresses spirituelles et l'éloignement du Seigneur; il voulait ainsi mettre en lumière la solidité de leur vertu et de leur constance.

Sans doute les saintes Ecritures renferment un grand nombre de motifs qui nous excitent à cette vertu, l'Ecriture entière ayant pour but, suivant l'Apôtre, d'établir le fondement de l'espérance; mais le plus puissant de ces motifs est le bienfait de la passion de notre Rédempteur. Nous savons effectivement que s'il a souffert et mérité, c'est en notre faveur, n'en ayant lui-même aucunement besoin. Il a gardé les douleurs et les tortures pour lui, et il nous en abandonne tout le fruit. Aussi de pareils gages nous autorisent-ils à espérer le remède de nos maux. Or c'est à ce motif puissant que recourait notre missionnaire dans ses lettres de

consolation; du reste, il les écrivait avec une telle force et des raisons si propres à relever les âmes faibles, qu'il aurait pu s'appliquer les paroles du prophète : « Le Seigneur m'a donné une langue persuasive, afin que je console ceux qui sont tombés et abattus. » *Isa. L, 4.* Il y a surtout sur ce sujet une lettre de lui particulièrement remarquable et que j'ai cru devoir citer ici. Telle est la force de la saine éloquence qu'elle trahit, tels sont les mystères qu'il découvre pour nous exhorter à la confiance avec tant d'abondance et de richesse, que le plus découragé des hommes, fût-il aussi dur qu'une pierre, ne saurait la lire sans y puiser force et courage. Le lecteur chrétien y reconnaîtra aussi les lumières spéciales que ce saint homme avait reçues du Seigneur pour l'intelligence du bienfait de la rédemption. Cette lettre, si remarquable, ne fut pas cependant écrite pour consoler quelque grand seigneur; nous ne pouvons le soupçonner d'avoir mis ici plus de soin à préparer sa plume que lorsqu'il écrivait à d'autres personnes; car il s'adresse à une personne de condition ordinaire. C'est pour consoler cette âme que Dieu donna à Jean d'Avila toutes ces perles précieuses, et sa plume courait sur le papier avec autant de rapidité que s'il eût écrit sous la dictée d'un autre. On verra ici encore l'accomplissement de cette sentence de Salomon : « Les pensées du juste et ses forces seront toujours abondantes; mais les faibles et les paresseux vivent dans la détresse. » *Prov. XXI, 5.* Par où il nous fait comprendre que lorsque l'on s'applique à marcher avec diligence et ferveur dans le chemin de la perfection, plus on se confirme dans ce dessein, plus on souhaite de connaissance et de lumières; nous en trouverons la preuve dans la lettre suivante qui renferme bien des pensées et bien des considérations pieuses capables de nous soutenir et de nous édifier. Voici comment elle est conçue :

« N'estimez point colère ce qui est vraiment amour; car de même que la malveillance recourt quelquefois aux caresses, de même l'amour emploie quelquefois les châtimens. Les coups d'un ami, dit l'Écriture, sont préférables aux embrassemens d'un ennemi. Nous faisons une grande peine à celui qui nous châtie par amour, en supposant qu'il nous veut du mal et qu'il nous

persécute. N'oubliez point que le Seigneur Jésus-Christ remplit le rôle de médiateur entre le Père éternel et nous ; et le lien d'amour par lequel nous sommes retenus est si fort que rien ne saurait le briser tant que l'homme ne l'a pas brisé lui-même par le péché mortel. Avez-vous donc oublié si vite que le sang de Jésus-Christ réclame et implore pour nous miséricorde ; que cette voix est si éclatante qu'elle couvre et étouffe la voix de nos péchés ? Ne savez-vous pas que si nos péchés étaient encore vivants, la mort de Jésus-Christ, qui a eu pour but en mourant de les exterminer, n'aurait qu'une mince valeur, puisqu'elle n'en serait pas venue à bout ? Que personne donc ne prise si peu ce que Dieu a prisé si haut, et en quoi il voit de quoi satisfaire suffisamment pour tous les péchés du monde et de mille mondes s'ils existaient.

Ce n'est pas faute d'une satisfaction suffisante que les âmes se perdent, c'est parce qu'elles refusent de s'appliquer cette satisfaction au moyen de la foi, de la pénitence et des sacrements de la sainte Eglise. Etablissez une bonne fois solidement dans votre cœur ce principe que le Christ s'est chargé de l'œuvre de notre salut comme il l'eût fait de son propre salut. Aussi nos péchés, qu'il appelle siens par la bouche de David, *Longe a salute mea verba delictorum meorum*, en implorait-il le pardon, quoiqu'il ne les eût pas commis, et demandait-il avec l'affection la plus vive que son Père aimât ceux qui s'attacheraient à lui comme il l'aimait lui-même. Sa prière fut exaucée d'après les desseins de Dieu ; nous sommes, lui et nous, si étroitement unis, qu'il nous faut être ou aimés ensemble ou abhorrés ensemble ; et, puisqu'il ne peut être abhorré de Dieu, nous ne pouvons pas non plus l'être si nous lui sommes incorporés par la foi et l'amour ; au contraire, nous sommes aimés comme il l'est lui-même et avec juste raison. Car comment aurait-il moins de titres pour nous obtenir cet amour que nous ne pouvons en avoir pour le signaler à la haine de son Père ? Certainement le Père aime son Fils plus qu'il ne hait les pécheurs qui se convertissent à lui. Son bien-aimé lui ayant dit : « Je veux, mon Père, que les miens soient là où je serai moi-même ; car je me sacrifie pour que leurs péchés soient pardonnés et qu'ils forment un corps avec moi, »

*Joan.* xvii, 24 ; la haine a dû céder le pas à l'amour : en sorte que nous sommes aimés, pardonnés, justifiés, et que nous avons grand sujet d'espérer de n'être jamais abandonnés, puisqu'il existe un nœud d'amour si puissant.

Que si notre faiblesse est tourmentée par des craintes exagérées et s'imagine que Dieu l'a oubliée, comme vous croyez l'être vous-même, le Seigneur nous prémunit contre cette pensée par ce passage du prophète : « Est-ce que par hasard la mère oublierait d'avoir pitié de l'enfant sorti de ses entrailles ? Et bien, vint-elle à l'oublier, pour moi je ne vous oublierai pas, car vous êtes inscrits dans ma main. » *Isa.* xlix, 15, 16. O caractères ineffaçables ! ce sont de durs clous qui ont servi de plume, le sang même de celui qui écrivait qui a servi d'encre, sa propre chair qui a servi de papier, et la sentence a été ainsi conçue : « Je vous ai aimés d'un amour éternel, et c'est pourquoi je vous ai attirés miséricordieusement à moi. » *Jerem.* xxxi, 3. Or on ne saurait faire peu de cas d'une cédule ainsi formulée, surtout lorsque notre âme se sent attirée par le charme des bons desseins, signes de l'amour éternel qui a porté le Seigneur à la choisir et à la chérir. Par conséquent, ne soyez ni scandalisés ni troublés de ce qui vous arrive ; car tous ces événements sont conduits par les mains qui, en témoignage d'amour pour vous, ont été clouées sur la croix.

Dieu nous ordonnant de ne jamais perdre courage, allons à lui, appuyés sur sa parole, et demandons-lui sa grâce, que certainement il ne nous refusera pas. O ma sœur, si nous savions à quel point nous sommes chers aux yeux de Dieu, et si nous voyions combien avant nous sommes dans son cœur, et quand nous croyions être abandonnés combien nous sommes près de lui ! Que Jésus-Christ soit béni à tout jamais, lui, notre espérance, qui me rassure plus qu'on ne pourrait m'épouvanter ; que l'on change ma ferveur en tiédeur ; que du ciel on me précipite dans les ténèbres de l'enfer ; que je sois environné de mes péchés passés, de la crainte de l'avenir ; que les démons m'accusent en me tendant des pièges ; que les hommes m'intimident et me persécutent ; que l'on me menace de l'enfer et que l'on me mette en face d'une infinité de dangers, pourvu que je puisse en gémiss-

sant sur mes péchés lever mes yeux vers Jésus-Christ et lui demander assistance, à lui si doux, si bon, si plein de miséricorde, à lui qui m'a aimé sans cesse jusqu'à la mort, il me sera impossible de perdre confiance en voyant que Dieu m'a estimé au point de se livrer pour moi. O Christ, port de sécurité pour tous ceux qui, ballottés par les flots soulevés de leur cœur, cherchent en vous un refuge! O source d'eau vive pour les cerfs blessés et poursuivis par la meute des démons et des péchés, c'est en vous que nous trouvons les charmes du repos! Vous assistez celui qui a fait de son côté tout ce qu'il devait; vous protégez les orphelins et défendez les veuves; c'est en vous que trouvent un asile inviolable les âmes couvertes des épines du péché qui recourent à vous en gémissant et en soupirant après le pardon. Vous détournez la colère de Dieu de quiconque se soumet à vous; encore que vous ordonniez quelquefois à vos disciples d'entrer sans vous dans la mer, que vous les seviez de votre douce conversation, que des orages soulèvent en votre absence les flots et mettent l'âme en danger de périr, vous êtes loin de nous oublier. Vous nous dites de nous éloigner de vous, et vous allez sur la montagne prier en notre faveur; nous croyons que vous ne pensez plus à nous et que vous dormez, et vous êtes occupé de prier sur la terre. Et quand la nuit s'est écoulée tout entière, quand votre sagesse infinie trouve suffisant l'éloignement pénible où vous êtes resté de vos disciples éprouvés par la tempête, vous descendez de la montagne, vous marchez sur les flots dont vous êtes le maître, car tout s'affermit sous vos pas, vous vous approchez de vos disciples au moment où ils vous croient le plus éloigné, et vous leur faites entendre ces rassurantes paroles : « C'est moi, ne craignez pas. » O Christ, pasteur plein de diligence et de sollicitude, qu'il est malheureux celui qui ne se confie pas en vous et qui ne compte pas sur vous du plus profond de son cœur, s'il veut s'amender et vous servir!

Oh! si vous aviez dit vous-même aux hommes combien ils ont raison de ne jamais perdre courage avec un tel capitaine! Ceux qui embrassent votre service, s'ils comprenaient que nulle connaissance ne saurait attrister et intimider votre disciple autant

que le console la connaissance de ce que vous êtes ! O Seigneur, que n'êtes-vous parfaitement connu ! il n'y aurait personne qui ne plaçât en vous son amour et sa confiance, à moins d'être le plus pervers des hommes. Voilà pourquoi vous dites : C'est moi, ne craignez pas, moi qui extermine et ramène à la vie, moi qui précipite dans les enfers et qui en retire. Comme s'il disait : Moi qui éprouve l'homme au point qu'il croit mourir, moi qui ensuite le relève, le console et lui rends la vie ; je le mets dans des tristesses qui lui paraissent un enfer ; mais après je ne l'oublie pas et je l'en retire, et c'est ainsi que je lui donne la mort pour lui rendre la vie. Je ne l'y mets pas pour l'y laisser, assurément non, mais pour que cette visite au sombre royaume de l'enfer le préserve, après la mort, de l'enfer véritable et le conduise au ciel. Quelle que soit l'épreuve je puis vous en délivrer, parce que je suis tout-puissant ; j'aurai la volonté de vous en délivrer, parce que je suis souverainement bon ; j'en aurai la science, parce que je n'ignore rien.

Je suis votre avocat, et votre cause est devenue la mienne ; je suis votre caution, et c'est moi qui ai payé vos dettes ; je suis votre Seigneur, vous ayant acheté au prix de mon sang, non pour vous délaisser, mais pour vous glorifier si vous consentez à me servir, car vous avez été achetés à un bien haut prix ; je vous ai aimés à un tel point que cet amour m'a transformé, m'a rendu mortel et passible, moi qui n'avais rien de commun avec votre nature. Pour vous j'ai enduré des tourments corporels innombrables, et des tourments spirituels infiniment plus douloureux, vous méritant ainsi la force d'en supporter quelques-uns pour moi et l'espérance légitime d'être un jour rendus à la liberté.

Je suis votre père, car je suis Dieu ; je suis votre frère aîné, car je suis homme. Je suis le prix de votre rançon ; pourquoi craindriez-vous vos dettes, quand, par la pénitence et par la confession, il vous est facile de les éteindre ? Je suis votre réconciliation ; quelle colère pourriez-vous redouter ? Je suis le lien de votre amitié ; pourquoi redouteriez-vous l'inimitié du côté de Dieu ? Je suis votre défenseur ; pourquoi auriez-vous peur de vos ennemis ? Je suis votre ami ; pourriez-vous bien manquer de quelque chose

tant que vous resterez unis à moi? Mon corps et mon sang vous appartiennent; pourquoi redouteriez-vous la faim? Mon cœur vous appartient; pourquoi craindriez-vous d'être oubliés? Ma divinité vous appartient; pourquoi craindriez-vous les misères? En outre, mes anges vous appartiennent et sont là pour vous défendre; mes saints sont là pour intercéder en votre faveur; ma Mère bénie est là pour vous servir de Mère tendre et dévouée; la terre est à vous pour que vous m'y serviez; le ciel est à vous pour que vous y veniez un jour; les démons et l'enfer sont à vous pour que vous méprisiez les uns comme des esclaves et l'autre comme une prison; la vie est à vous afin que vous méritiez celle qui ne finira jamais; à vous les plaisirs légitimes pour que vous m'en fassiez l'hommage; à vous les peines afin que vous les souffriez pour mon amour; à vous les tentations afin qu'elles vous préparent votre couronne; à vous la mort qui vous introduira aussitôt dans la vie.

Tout cela c'est à moi que vous le devez, c'est pour moi que vous l'avez. Ce n'est pas pour moi seul que je l'ai mérité. Quand, devenu homme, je pris des compagnons, c'est vous que je choisissais pour vous faire participer à mes fatigues, à mes jeûnes, à mes sueurs, à mes larmes, à mes douleurs et à ma mort, ce que vous n'auriez pu par vous-mêmes. Vous ne sauriez être pauvres, vous qui possédez de telles richesses, à moins que, par une vie criminelle, vous ne vouliez de gaité de cœur les sacrifier.

Ne perdez point courage, car je ne vous abandonnerai, bien que je vous éprouve; vous n'êtes qu'un verre fragile, mais ma main vous soutiendra. Votre faiblesse fera éclater ma force; vos péchés et vos misères serviront à manifester ma bonté et ma miséricorde. Rien ne pourrait vous être préjudiciable si vous mettez en moi votre amour et votre confiance. N'ayez point à mon sujet des sentiments humains et basés sur votre opinion; mais consultez la foi vivifiée par l'amour; ne jugez point sur l'apparence, mais par ce cœur qui a été ouvert sur la croix pour que vous ne doutassiez pas de l'amour que j'ai eu pour vous, en présence de ces manifestations extérieures de ce même amour et d'un cœur blessé intérieurement d'amour pour vous.

Comment vous repousserais-je, vous qui me cherchez pour me glorifier, puisque je suis allé au devant de ceux qui me cherchaient pour me mettre à mort? Je me suis offert à des chaînes et à des liens douloureux, et je repousserai les bras et le cœur des chrétiens où je trouverai le repos; je me suis livré aux fouets et je me suis laissé attacher à une colonne, et je me refuserais à l'âme fidèle! Je n'ai point détourné la face quand on me frappait, et je la détournerais de celui qui s'estimerait heureux de la contempler pour l'adorer!

Que votre confiance est faible, puisque en me voyant m'abandonner volontairement aux morsures de chiens cruels, par amour pour les enfants, vous, mes enfants, vous doutez que mon amour réponde à celui que vous avez pour moi! Regardez, enfants des hommes, et répondez. Qui ai-je méprisé de ceux qui m'ont aimé? Qui ai-je abandonné de ceux qui m'ont invoqué? Qui ai-je fui de ceux qui m'ont cherché? J'ai mangé avec des pécheurs; j'ai appelé et justifié des hommes impurs et flétris; je presse avec instance ceux qui ne veulent pas de moi; j'invite tous les hommes à venir à moi. Quelle raison y a-t-il pour me suspecter d'oubli envers les miens, alors que je mets tant d'empressement à aimer et à faire comprendre mon amour?

Si quelquefois je le dissimule, je n'y renonce pas néanmoins, et en le dissimulant je n'ai en vue que le bien de ma créature, à laquelle il ne peut rien arriver de plus salutaire que d'ignorer ce qui la concerne, à la condition de se remettre entièrement entre mes mains. Dans cette ignorance consiste sa science; cette ignorance fait sa sécurité; cette sujétion fait son indépendance. Il doit lui suffire de n'être point, en d'autres mains que dans les miennes, qui sont aussi les siennes, puisque je les ai livrées pour elle aux clous et à la croix; elle doit même les estimer plus que les siennes, puisqu'elles ont fait pour son salut ce que les siennes n'ont pu faire. Pour l'arracher à son propre sentiment et lui imposer le mien je l'ai couronnée de ténèbres, telles qu'elle s'est ignorée elle-même. Mais qu'elle ait confiance en moi et qu'elle ne renonce point à mon service, et je la délivrerai, et je la glori-

flerai, et j'accomplirai cette parole : « Sois fidèle jusqu'à la mort et je te donnerai la couronne de vie. » *Apoc.* II, 10.

## X.

De la connaissance particulière que Jean d'Avila a eue du mystère du Christ.

Nous venons de voir dans ce qui précède l'idée que ce serviteur de Dieu avait, soit de la confiance que nous devons avoir en notre Seigneur, soit de la grandeur du bienfait de notre rédemption, fondement principal de cette confiance. Et de même que ce saint homme s'efforçait d'imiter saint Paul, qu'il a choisi pour modèle et pour maître, de même il s'appliquait à l'imiter dans la connaissance du mystère du Christ. Cette connaissance était si chère à l'Apôtre qu'il en venait à dire qu'il ne savait qu'une chose, Jésus-Christ et Jésus-Christ crucifié. Ainsi, lui à qui avaient été dévoilés les mystères et les merveilles du troisième ciel, lui qui avait entendu des paroles qu'un mortel ne saurait répéter, néanmoins il ne connaissait que le Christ crucifié; non pas qu'il n'en connût pas davantage, mais parce que toutes les autres connaissances étaient peu de chose, comparées à cette connaissance, ou pour parler plus exactement, parce que avec ce mystère il connaissait tout ce qu'il est possible de savoir relativement au salut, c'est-à-dire toutes les vérités qui forment le domaine de la théologie chrétienne.

Cette science renferme deux parties, l'une spéculative, qui s'applique principalement à la connaissance de Dieu, l'autre pratique, qui traite des vertus et des vices. Or, tout ce qui est renfermé dans ces deux parties, le mystère de la croix nous l'enseigne d'une manière plus parfaite que tous les livres imaginables. Où pourrai-je, en effet, trouver une connaissance plus parfaite de la bonté de Dieu comme de ses autres perfections, que dans sa volonté de mourir sur la croix pour le salut des hommes. Ce principe de l'Apôtre étant incontestable, que le Christ s'est livré à la mort pour nous délivrer de toute iniquité, pour former un peuple agréable à Dieu et adonné aux bonnes œuvres, ennemi du péché et épris de la vertu, que peut-on dire de plus efficace

pour nous porter à la haine de l'un et à l'amour de l'autre, que de raconter la venue de ce Dieu du ciel sur la terre, et ce qu'il a souffert sur la croix pour nous sauver ? Aussi, l'Apôtre avait-il raison de dire qu'il ne savait que le Christ crucifié ; cette science lui faisait connaître parfaitement tout ce qui est nécessaire à notre salut et à notre sanctification. Quant à l'étendue des lumières et à la connaissance que le serviteur de Dieu a eues de ce mystère, je ne sais dans quels termes l'exprimer. Que l'on note attentivement le contenu de la lettre citée tout à l'heure et l'on saisira infailliblement quelque chose de ce mystère, de la bonté, de la charité, et de la miséricorde du Seigneur, qui y resplendissent, du remède, des consolations et du salut ineffables qu'il nous a procurés ; enfin, des motifs puissants qu'il nous fournit pour aimer et servir le Seigneur, et mettre en lui notre confiance. Mais en voici une preuve plus remarquable : c'est que parmi toutes ses lettres parues jusqu'à ce jour et qui dépassent le nombre de cent quarante, je ne crois pas qu'il y en ait une seule dont les raisonnements et les considérations ne soient appuyées sur ce mystère. Ce bienheureux Père avait donc sujet de dire avec l'Apôtre, qu'il ne savait qu'une chose, Jésus-Christ crucifié. D'ailleurs, la bouche parlant de l'abondance du cœur, son cœur devait être bien rempli du Christ, puisque le Christ était si souvent sur ses lèvres.

C'est pourquoi je lui ai entendu dire plus d'une fois qu'on le félicitait de deux choses, de la manière dont il savait rabaisser l'homme et glorifier le Sauveur. En effet, son but principal, son esprit, sa philosophie, étaient d'humilier l'homme jusqu'à lui faire connaître le profond abîme de sa bassesse ; et, par contre, d'exalter et d'élever au-dessus de tout la grâce, le remède et les biens merveilleux que le Christ nous a procurés. Il lui est arrivé souvent, après avoir confondu et presque découragé quelqu'un par la connaissance de sa misère, de le relever ensuite et de le rappeler, pour ainsi dire, de la mort à la vie, en lui démontrant que les mérites du Christ nous fournissent plus de motifs pour nous réjouir et pour espérer que tous les péchés du monde pour nous inspirer de l'abattement. Quant au moment où

notre Seigneur lui communiqua ses lumières et la connaissance de ce mystère, nous le raconterons en son lieu.

## XI.

Du don de conseil et du discernement des esprits chez ce bienheureux Père.

Le prédicateur parfait dont nous traçons ici l'image, indépendamment des qualités précédentes, doit posséder le don de conseil et savoir discerner les esprits dans les circonstances diverses qui se présentent à lui. Or, ces deux qualités, notre prédicateur les posséda à un degré admirable ; aussi, de toutes parts accourait-on pour lui demander conseil et lui faire résoudre les perplexités de conscience. Et, pour n'oublier aucune des personnes si nombreuses à qui il devait écrire sur ces matières, il employait cet expédient : il avait chez lui, suspendus à des clous fixés de distance en distance, le nom et l'adresse des personnes auxquelles il devait répondre, et de cette manière, il les contentait toutes. On venait également à lui pour recueillir de sa bouche des paroles d'édification : ce qui faisait dire à une personne que ce saint homme se distinguait entre tous les serviteurs de Dieu par la multitude de gens qui venaient lui soumettre leurs affaires et recueillir ses conseils. En effet, l'on venait de plus de cent lieues pour choisir un état et un genre de vie, pour implorer sur ce point ses lumières. Aux uns il indiquait tel ou tel ordre religieux, aux autres le mariage, à d'autres le sacerdoce, et ainsi de chacun, selon les renseignements qu'on lui fournissait. Un si grand nombre d'importunités ne le lassait pas, loin de là ; en ouvrier infatigable il disait que la gloire d'un prédicateur était de trouver l'occasion de se rendre utile. On l'a vu souvent, lorsque durant son repas, il se présentait quelqu'un, même de basse condition, se lever de table et venir l'écouter, et à ceux qui s'en étonnaient, il répondait qu'il ne s'appartenait pas et qu'il appartenait à ceux qui avaient besoin de lui.

Il faut remarquer ici que, pour toutes les questions graves qui lui étaient soumises, le saint ne manquait jamais de recourir à la prière et la recommandait même à la personne qui venait le

consulter. Il se souvenait, dans sa science des saintes Ecritures, que les pensées des mortels sont vagues et leurs ressources incertaines et trompeuses. Il se souvenait aussi de la sentence de Salomon, que grande est la misère de l'homme, parce qu'il ignore le passé et que rien ne peut lui faire connaître l'avenir. Pénétré de ces vérités, et sachant que l'heureuse issue des affaires en suspens se rapportant à l'avenir, ne pouvait être connue que de Dieu, il estimait singulièrement imprudent de donner un avis en pareille occurrence, sans implorer instamment le Seigneur soit par lui-même, soit par la personne qui lui demandait conseil.

Il rappelait à ce sujet le remarquable langage du roi Josaphat, qui, dans la tribulation, tenait à Dieu ce langage : « Comme nous ignorons, Seigneur, la conduite à tenir, nous n'avons qu'une seule chose à faire, à lever nos yeux vers vous. » Il *Paral.* xx, 12. Il se souvenait également de la faute commise par Josué et les chefs du peuple lorsqu'ils reçurent parmi eux les Gabaonites ; faute dont l'Ecriture signale la cause en disant qu'ils voulurent suivre leur propre opinion sans avoir consulté le Seigneur. C'est parce qu'il comprenait toutes ces choses que notre serviteur de Dieu voulait, dans toutes les conjectures graves, commencer par recourir à la prière.

Il arriva qu'une personne l'ayant consulté sur une certaine affaire, ne trouva pas la réponse à sa convenance. Le jour suivant, cette personne se confesse et communie. Comme elle était recueillie après la communion, elle entendit une voix intérieure qui lui disait : « Soumets à moi ta volonté, à mon serviteur ton opinion, et tu ne seras pas induite en erreur. » Cette personne comprit ; et un autre jour elle vint annoncer au Père qu'elle était déterminée à suivre ses conseils et le prier de vouloir bien les lui donner. Elle ne lui dit rien alors cependant de ce qui s'était passé dans son cœur, et elle ne le lui fit connaître que plus tard.

Le Seigneur ne se contenta pas d'accorder à Jean d'Avila le don de conseil, il lui accorda de plus celui de discerner les esprits. Il nous serait facile de rapporter plusieurs circonstances dans lesquelles il déclara que certaines choses que l'on attribuait à Dieu n'avait pas Dieu pour auteur. C'est ainsi qu'il comprit que les

choses extraordinaires signalées dans Madeleine de la Croix venaient du démon ; et il le publia au moment où la renommée répandait ces choses dans le monde entier. Se trouvant à Cordoue, on ne put jamais obtenir de lui qu'il vint la voir.

Il arriva également qu'une grande religieuse nommée Thérèse de Jésus, bien reconnue dans notre siècle pour une grande servante de Dieu, quoique dès les commencements elle eût été en butte aux persécutions de plusieurs personnes qui ne connaissaient pas son esprit ; il arriva, dis-je, que cette religieuse se voyant vexée et inquiétée sans cesse de plusieurs côtés, vint trouver un des officiers de l'inquisition et lui exposer son état en le priant de l'examiner. Cet officier lui répondit que la fonction du saint office était de flétrir les hérésies qu'on lui soumettait, mais qu'il y avait en Andalousie un grand serviteur de Dieu, le Père Jean d'Avila, dont l'expérience dans les choses spirituelles était remarquable ; qu'elle lui écrivit sa vie tout entière et qu'elle s'en rapportât à ce qu'il lui répondrait. Thérèse suivit son conseil et Jean d'Avila lui répondit qu'elle se tint tranquille, que tout ce qu'elle éprouvait venait de Dieu. J'ai vu moi-même cette lettre, et si je ne la rapporte pas en ce moment, c'est qu'elle est fort longue et qu'elle traite de matières spirituelles fort délicates et qui ne conviennent pas à toutes sortes de personnes.

## CHAPITRE IV.

### *Des vertus personnelles du vénérable maître Jean d'Avila.*

Nous nous sommes occupés jusqu'ici, dans la mesure de nos facultés, des vertus requises pour le ministère de la prédication que notre Seigneur donna à son serviteur ; il nous faut maintenant parler de ses vertus particulières et personnelles. Je comprends bien que cette seconde partie aurait dû être la première, l'ordre des choses demandant que l'on traite des vertus d'une personne avant de parler des vertus requises pour son ministère. C'est ainsi que la nature procède dans la production des plantes ; car les plantes ne donnent leurs fruits que lorsqu'elles ont atteint le déve-

loppement convenable. Néanmoins, nous n'avons pas observé cet ordre parce que les vertus personnelles dont nous allons parler dépendent en grande partie de celles que requiert le ministère de la parole divine, et même, à dire le vrai, parce qu'elles rentrent dans cette catégorie.

## I.

De l'esprit d'oraison de Jean d'Avila.

Au nombre des grâces que le Seigneur accorde à ses serviteurs on compte le don d'oraison. Dieu même le déclare par la bouche du prophète Zacharie, et dit qu'il répandra sur la maison de David et sur la maison de Jérusalem, c'est-à-dire sur l'Eglise, l'Esprit de grâce et de prière. Ce don, notre prédicateur l'a possédé, et, dans l'exercice de son ministère, il n'a cessé d'insister sur le besoin que nous avons de la prière. Il la regardait comme aussi nécessaire pour acquérir la vertu que l'eau pour que la terre donne ses fruits; conformément aux sentiments du Prophète qui disait, lorsque la prière lui faisait défaut : « Mon âme, Seigneur, est devant vous, pareille à une terre privée d'eau. C'est pourquoi, hâtez-vous de m'exaucer car mon âme tombe de faiblesse. » *Ps. cxlii*, 6, 7. Si l'on désire voir avec quelle instance notre prédicateur recommande la prière et le cas qu'il en fait, qu'on lise le chapitre soixante-dixième de l'*Audi filia*, et l'on connaîtra ses sentiments sur ce point. Et vraiment la prière est le fondement de la vie spirituelle, puisqu'elle a pour mission d'implorer sans cesse la grâce divine, qui est l'âme de cette vie spirituelle. Sans doute, les sacrements, et en particulier le sacrement de l'autel, donnent la grâce avec abondance; mais ils ne la donnent que lorsqu'on les reçoit et on ne les reçoit qu'à des époques déterminées. Pour la prière, elle est de tous les moments et de toutes les heures, de tous les temps comme de tous les lieux. C'est pour cette raison et à cause des autres avantages nombreux de la prière que notre missionnaire la recommandait instamment, dans ses sermons aussi bien que dans ses lettres.

Ce qu'il recommandait aux autres, il avait bien garde de ne pas le pratiquer. S'entretenant un jour avec moi de ce sujet, il

m'avoua que, même durant ses prédications, malgré les affaires dont il était assailli, il consacrait tous les jours à l'oraison deux heures le matin et deux heures le soir : son sommeil en faisait les frais ; car il ne se couchait qu'à onze heures et il se levait à trois heures du matin. Plus tard, lorsque ses nombreuses infirmités l'eurent empêché de se livrer comme auparavant au ministère de la prédication, le temps qui fut enlevé à la prédication, il l'ajouta à celui qu'il donnait à l'oraison. L'ordre qu'il suivait en ceci consistait à donner à Dieu la matinée tout entière jusqu'à deux heures après midi en y comprenant la messe quand il pouvait la dire. Durant ce temps, il ne s'occupait d'aucune affaire, si importante qu'elle fût ; et ce n'était qu'à partir de deux heures jusqu'à six qu'il donnait audience à ceux qui venaient le consulter. Depuis six heures jusqu'à dix il s'occupait devant Dieu, dans un profond recueillement, de son âme et de l'âme du prochain. Il employait de longues veilles à gémir et à pleurer sur les péchés du monde. Il disait souvent qu'il ne pouvait s'empêcher de verser des larmes en voyant combien peu de veuves dans Naïm pleuraient leurs enfants trépassés ; à savoir, combien peu de prêtres gémissaient sur le grand nombre des âmes frappées de mort par le péché. C'est à des veilles de ce genre qu'il consacrait la nuit du jeudi au vendredi ; car, disait-il, se coucher tranquillement et prendre sur soi de passer à dormir la nuit entière du jeudi au vendredi, pendant laquelle notre Sauveur avait été pris et si durement maltraité pour être mis à mort le vendredi, c'était s'acquitter mal de l'obligation que nous impose un si grand bienfait. Il exhortait également les fidèles à méditer la passion du Seigneur ; et il en a parlé admirablement lui-même dans son *Audi filia*, où, parmi les réflexions les plus pieuses et les plus tendres, il explique les fruits inestimables que l'on retire de cette sainte méditation.

Une foule de religieux et de personnes de conditions diverses venaient s'entretenir avec lui de questions relatives à la pratique de l'oraison. Et tous se retiraient pleinement satisfaits, et rendaient gloire à Dieu pour les lumières et le discernement qu'il avait donnés à son serviteur en ces matières, ce qui lui permettait

d'indiquer les voies les plus sûres, de donner les avis les plus utiles et de signaler les dangers qui pouvaient se présenter. Une de ses sentences et de ses doctrines favorites était qu'il nous fallait aller à l'oraison plutôt pour écouter que pour parler, plutôt pour exercer les affections de la volonté que les spéculations de l'entendement. Il me disait un jour qu'il enchaînait son entendement comme on enchaîne un insensé, pour lui interdire tout bavardage dans l'oraison. Ecrivant à un prêtre, il lui expliquait par une comparaison cette doctrine. Autre chose, lui disait-il, est de s'entretenir avec un roi, autre chose est de se tenir avec respect en sa présence. De même, poursuivait-il, s'entretenir avec Dieu n'est pas la même chose que se tenir devant lui avec un respect profond et un amour mêlé de crainte. Ce dernier moyen, extrêmement facile, dispose notre âme à la piété et à des faveurs particulières de la part du Seigneur, l'homme s'offrant à Jésus-Christ comme l'hydropique de l'Évangile et en attendant humblement son salut.

## II.

### De sa modestie.

De même qu'un vice ne marche jamais seul, il n'y a point non plus de vertu qui ne soit suivie d'une autre. C'est ainsi que l'esprit d'oraison de ce bienheureux Père avait pour conséquence de régler son maintien extérieur et tout ce qui regardait sa personne avec l'ordre le plus parfait. Impossible de trouver une horloge plus exacte à sonner ses heures. On eût dit même en ceci qu'il en était arrivé à participer de l'immutabilité des bienheureux. Parmi tant d'affaires et de personnes au milieu desquelles il lui fallait vivre, il gardait toujours la même physionomie et le même front serein; effet manifeste du recueillement de l'homme intérieur, que traduisait l'homme extérieur; car, si les racines intérieures n'eussent été profondes, la diversité des affaires qui se présentaient eussent inévitablement altéré cette égalité d'humeur. Il lui arriva une fois de passer dix à douze jours à Mantilla, dans un collège des Pères de la Compagnie de Jésus, et, durant ce temps, il ne perdit pas un seul instant son égalité d'âme et sa

sérénité, imitant en cela le saint homme Job dont la modestie lui faisait dire que la lumière de son visage ne tombait point à terre ; pour exprimer que, quoi qu'il arrivât, il ne dérogeait jamais à sa modestie et à sa gravité. Un des Pères de ce collège l'ayant remarqué s'imagina que Jean d'Avila se proposait en conservant ainsi cette mesure de leur donner bon exemple, et il communiqua sa pensée à l'un de ses disciples ; mais celui-ci le tira de son erreur et lui dit que tel était en tout temps et en tout lieu le maintien de notre missionnaire, et que même dans sa chambre il avait toujours cette même sérénité, tant il en avait contracté l'habitude.

Que dirai-je de la modestie de ses regards ? Saint Vincent, dans un traité sur la vie spirituelle, recommande aux religieux de ne point porter leurs regards au delà de l'espace qu'occuperait un crucifix de grandeur ordinaire. Jean d'Avila paraissait avoir connaissance du conseil ; du moins l'observait-il ; ordinairement il ne portait pas plus loin ses regards. Se trouvant à Cordoue, il entra avec un Père de ses amis dans un très-beau jardin qui renfermait une foule de choses admirables. Comme il conservait sa même indifférence et sa même impassibilité, son compagnon lui dit : Et regardez donc ceci, mon Père, regardez donc cela. Il lui répondit avec sa douceur ordinaire : Ceci ne m'intéresse guère. Il parlait de la sorte, parce qu'il ne recourait point pour élever son cœur vers Dieu à des considérations prises parmi les créatures, et il trouvait pour cela dans le mystère du Christ le plus puissant des motifs. Et, en effet, si dans cette vie nous ne pouvons connaître Dieu que par ses œuvres, quelle œuvre plus belle que l'humanité sainte du Sauveur et plus propre à nous conduire à la connaissance de la divinité. Les hommes à qui la lumière n'a pas été donnée pour pénétrer la profondeur de ce mystère trouvent dans la beauté des créatures un motif qui porte leur âme à la connaissance et à l'amour du Créateur ; pour Jean d'Avila, il conseillait à ceux qui se livrent à la lecture de l'Écriture sainte de s'appliquer principalement aux livres qui parlent de ce divin mystère, en vue des avantages particuliers qu'ils en retireraient.

Mais, revenons à notre sujet : Tandis que je me demandais comment je pourrais exprimer la modestie parfaite dont reluisait le visage de notre bienheureux, il s'est offert à mon esprit une image empruntée à la peinture. Les artistes tiennent ordinairement entre leurs mains une palette couverte de diverses couleurs, et souvent ils prendront trois ou quatre de ces couleurs pour en faire une nouvelle donnant la teinte qu'ils désirent reproduire. Ainsi me paraît-il que le maintien et la physionomie modeste de ce saint homme exprimaient non point une seule vertu, mais comme un mélange de plusieurs vertus. Ce n'était pas seulement de la gravité, c'était encore de l'humilité, de la mansuétude et de la douceur naturelle. C'est une chose que tout homme sensé peut constater ; car il est écrit : « On connaît un homme à son aspect, et à sa physionomie on discerne sa prudence. » *Eccli.* xix, 27. Et le Sage dit quelque part que, si l'eau réfléchit le visage de ceux qui la regardent, la physionomie révèle le cœur des hommes, nos yeux étant en quelque sorte des miroirs où se reflètent les affections de notre âme.

Jean d'Avila n'était pas moins mesuré dans ses paroles que dans tout le reste. Jamais une parole bouffonne ne sortit de sa bouche. Ainsi pratiquait-il le mot de l'Apôtre sur la bouffonnerie qui ne saurait servir de rien. *Ephes.* v, 4. Au sujet de quoi il disait que le ton facétieux ne convenait en aucune façon à la gravité de la vie chrétienne. De même que saint Bernard, il riait de telle façon qu'il avait plutôt besoin d'être excité que d'être retenu, et ceci, je puis en rendre bon témoignage. Si je ne l'eusse connu que par quelques visites, j'aurais pu me faire illusion sur ce que je voyais ; mais, ayant été en rapport avec lui pendant longtemps, habitant sous le même toit et partageant la même table, je ne l'ai jamais vu, à ma grande admiration, différant en une heure de ce qu'il était en une autre. D'ordinaire, les hommes au sortir de la table s'abandonnent au rire et à de joyeuses causeries. Pour notre héros, il ne m'a jamais offert d'autre aspect que celui d'un homme sortant d'une longue et fervente oraison. Il n'eut point réussi à se conserver continuellement dans cet état, n'eussent été le recueillement et l'union in-

time dans laquelle il vivait avec Dieu, s'appliquant à entretenir le feu de son cœur, afin que, le moment venu, il n'eût pas besoin de recourir à de nombreuses considérations pour en ranimer la ferveur.

Or, cette modestie et cette dignité dans son maintien inspiraient à tous ceux qui étaient en rapport avec lui un respect tout particulier. Les grands seigneurs et les prélats eux-mêmes partageaient ce sentiment, parce que son visage publiait en quelque façon ce qui se passait dans les replis de son âme. D'où cette parole de plusieurs : L'aspect de cet homme suffit pour nous édifier.

### III.

#### De sa pauvreté.

Que la vertu de pauvreté soit indispensable au prédicateur évangélique, le Sauveur l'a clairement montré quand il envoya ses disciples prêcher la parole divine. C'est pourquoi, nous l'avons déjà remarqué, le premier soin de Jean d'Avila, en se consacrant à ce mystère fut de distribuer son patrimoine tout entier aux pauvres. Après cela, il ne posséda et ne garda plus rien durant toute sa vie, à part quelques livres et les choses nécessaires pour la célébration de la sainte messe. Se souvenant que ce Seigneur dont l'amour régnait souverainement dans son âme était mort sur une croix dans un complet dénuement, il fit donation, par acte public, de ce qu'il possédait à un de ses disciples, six années avant sa mort. On eut beau lui offrir des canonicats, le presser d'en accepter, l'appeler à la cour, tant était répandue la renommée de ses prédications et de sa vie, il s'y refusait toujours avec la plus grande humilité; bien qu'il comprît que la cour étant la source de la justice et du gouvernement tout entier, il lui serait facile d'y faire plus de bien, il ne voulait pas cependant servir les intérêts publics de manière à compromettre le recueillement de son âme au milieu du tumulte et des agitations de la cour, prenant pour lui le conseil qu'il donnait à ses disciples : Pas plus d'enfants que de lait; pas plus d'affaires que de forces.

Ses ressources à lui étaient la foi et la confiance inébranlables qu'il avait en la providence paternelle de notre Seigneur ; parlant un jour à Cordoue à des ecclésiastiques, il leur montra une petite bible qu'il portait avec lui, et, arrivant à ce passage de l'Évangile où il est dit : « Cherchez d'abord le royaume de Dieu et sa justice, et tout le reste vous sera donné par surcroît, » *Matth.* vi, 33 ; il leur avoua qu'il avait souligné ce passage et que, appuyé sur cette parole et cette promesse du Sauveur, il n'avait jamais été privé des choses nécessaires à la vie. A ce propos il me disait une fois que si un grand personnage nous faisait la même promesse par écrit, nous serions sans inquiétude, assurés de ne pouvoir jamais manquer de rien ; à plus forte raison devrions-nous compter sur la parole et la promesse du Fils de Dieu, laquelle ne passera pas alors même que le ciel et la terre passeraient. Il disait à un de ses intimes disciples que notre Seigneur avait accompli pour lui à la lettre la promesse qu'il fait de donner le centuple en cette vie à quiconque pour lui renoncerait à ce qu'il possède : outre que rien ne lui avait jamais fait défaut, il en avait encore reçu bien des fois assez pour venir en aide à une foule de nécessités. En sorte qu'il pouvait dire avec l'Apôtre : « Nous vivons comme si nous étions pauvres, et cependant nous en enrichissons plusieurs. » *Il Cor.* vi, 10. En effet, c'était une de ses grandes sollicitudes de venir en aide aux besoins des pauvres et des nécessiteux. Il eut une des plus larges parts à la fondation de l'hôpital que l'on construisit à Grenade, près du couvent de Saint-Jérôme ; de plus, toutes les personnes qui désiraient se convertir et se consacrer au service de notre Seigneur, trouvaient auprès de lui protection et assistance non-seulement pour leurs besoins spirituels, mais encore pour leurs besoins corporels quand le cas l'exigeait. J'envoyai moi-même, il m'en souvient, à Grenade, une de ces personnes qui voulait renoncer au péché : il l'accueillit avec bienveillance, et pourvut à son nécessaire ; car le Seigneur le favorisait en toute chose et multiplait ses ressources, récompense de la pauvreté volontaire à laquelle il s'était voué pour son amour. A la pauvreté d'esprit Jean d'Avila voulait joindre la pauvreté du corps. Il était heureux d'avoir des vêtements vieux et misérables, et des vête-

ments neufs lui étaient à charge. Aussi un jour l'archevêque de Grenade, don Gaspard, lui faisait enlever par son serviteur son vieux vêtement et sa vieille coiffure et lui en substituer de neufs. Une personne pleine de vénération pour lui lui fit également enlever son vieux manteau, à la place auquel un manteau neuf fut mis. Le serviteur de Dieu s'étant levé, n'ayant pas trouvé son manteau, s'écria aussitôt : Que l'on me donne mon manteau, que l'on me donne mon manteau. On ne voulut pas lui obéir en ce point, espérant en venir à bout par la nécessité. Mais on n'en avança pas davantage. Comme c'était le soir de Noël, il mit un surplis sur sa vieille soutane, et dans cet accoutrement il se rendit aux vêpres de la fête. Quand on vit cela, on se résolut à lui rendre son manteau.

Un de ses disciples lui demandait comment il vivait à Séville, au commencement de ses prédications, alors qu'il n'était point connu autant qu'il le fût depuis. Il lui répondit qu'il habitait une petite maison, avec un autre prêtre, sans serviteur aucun. Quand il allait dire la messe, il priait l'une des personnes présentes de vouloir bien la lui servir. Pour sa nourriture, il usait de ce que l'on vendait dans la rue, de lait, de grenades, de fruits, sans jamais recourir à la cuisson : quelques personnes pieuses lui fournissaient par leurs aumônes le moyen de se procurer des aliments ; sa chambre, son lit, tout ce dont il se servait respirait une odeur de pauvreté. Il aimait tant cette vertu par respect pour la mémoire de la pauvreté dans laquelle le Sauveur est né, a vécu et est mort, qu'il eût demandé l'aumône de porte en porte comme un véritable mendiant si on ne l'en eût empêché.

Je lui disais un jour que le bienheureux saint François avait aimé et exalté la pauvreté à cause de deux avantages considérables qu'elle procure : premièrement, parce qu'elle coupe la racine de tous les maux, à savoir la cupidité ; secondement, parce que le religieux étant content du strict nécessaire que l'on se procure à peu de frais, il a ainsi toute sa liberté et tous ses loisirs pour se livrer tout entier à la contemplation des choses du ciel et renoncer à tout rapport et à tout commerce avec la terre. A cela il répondit que telle n'était pas la raison principale de ce grand

saint, mais plutôt la tendresse extrême qu'il ressentait pour le Christ et le souvenir de la pauvreté de sa naissance et de sa vie, pauvreté telle qu'il n'avait point eu de quoi reposer sa tête; enfin, le souvenir de sa mort sur la croix et de son dénuement. Voilà, poursuivait-il, ce qui détermina saint François à vouloir vivre et mourir comme son bien-aimé Seigneur avait vécu et était mort.

#### IV.

##### De son abstinence.

Une sœur intime de la pauvreté est la vertu d'abstinence : si la pauvreté n'a point de mets recherchés, l'abstinence les repousse, en sorte que ces deux vertus s'entr'aident l'une l'autre. L'abstinence chez Jean d'Avila était celle que l'Apôtre définissait en ces termes : « Pourvu que nous ayons de quoi manger et de quoi nous vêtir, nous sommes contents. » I *Tim.* vi, 8. Il prenait donc ce qui lui était nécessaire pour entretenir ses forces et non pour flatter sa sensualité. Lorsqu'il était invité à quelque repas hors de chez lui et qu'il apercevait quelques plats recherchés, il s'écriait aussitôt : Donnez-moi des légumes, donnez-moi des légumes, ne voulant qu'une nourriture ordinaire et suffisante pour entretenir la vigueur qu'exige le ministère de la prédication.

Encore en ceci restait-il quelquefois en arrière, comptant beaucoup plus sur la providence du Seigneur que sur les moyens humains. Se trouvant un jour malade à Grenade et dans un besoin pressant de manger de la viande, la marquise de Mondéjor, rapprochant des fruits de ses prédications l'obstacle qu'y mettait sa faiblesse, disait qu'on devait l'obliger à manger de la viande en carême, pour ne pas sacrifier le plus important au moins important. Il lui répondit, et cela en ma présence, que le prédicateur énonçant et certifiant la réalité des bienfaits et des secours surnaturels émanant de Dieu, il était convenable que ses œuvres vinsent à l'appui de sa parole, et qu'en bien des cas il mît sa confiance en Dieu, alors que des moyens humains il résulte des inconvénients réels et une apparence de scandale, ce qui au-

rait lieu si l'on voyait manger de la viande en carême à celui qui prêche l'obligation de s'en abstenir.

Dans ses repas ordinaires il ne disait pas : Je veux ceci ou cela ; il prenait simplement ce qui se trouvait devant lui et qui n'était certainement pas bien raffiné. Il arriva une fois que, comme il prenait un repas dans un monastère, on lui servit un plat d'une certaine façon, en y joignant un autre plat qu'il eût pris avec plaisir après avoir mangé du premier. Un enfant qui servait à table enleva inconsidérément ce second plat, et ce bon père, avec sa mansuétude accoutumée : — C'est très-bien fait, mon enfant. — Parole bien propre à faire réfléchir, qui montre la résignation sans bornes de ce serviteur de Dieu, l'absence chez lui de toute volonté propre et de toute préférence, à tel point qu'il ne dit même pas à un enfant : Laisse-là ce plat. S'il eût eu affaire à un homme, je serais moins surpris de son indifférence en ce cas ; mais agir de la sorte avec un enfant, c'est là ce qui met le comble à mon admiration.

Il buvait son vin bien trempé, et il commençait par le goûter pour s'assurer s'il y avait assez d'eau, se souvenant que saint Augustin, dans son humilité, s'accuse d'avoir, quoique bien éloigné de l'ivresse, dépassé quelquefois les limites de la tempérance. C'est pourquoi notre serviteur de Dieu examinait d'abord ce qu'il allait prendre, pour rester parfaitement maître de lui-même et pour que ses travaux et ses exercices n'eussent point à en souffrir ; car il faut, comme le dit saint Jérôme, que l'homme au sortir de table puisse lire et prier. Pour le temps qui suivait le repas ordinaire de chaque jour, il conseillait de le passer en silence, les hommes ayant coutume de se répandre alors en paroles et en disputes sous l'influence du manger.

## V.

De sa patience dans les souffrances.

De ces vertus passons à d'autres qui présentent plus de difficultés et qui sont plus méritoires, en particulier à la patience dans les tribulations, où l'on voit la sincérité de la vertu. Notre

Seigneur ne voulut pas que son serviteur sortît de ce monde sans avoir gagné la couronne de la patience, ni qu'il suivît tout autre chemin que son propre chemin, c'est-à-dire celui de la croix. C'est pourquoi, en premier lieu, nous parlerons de sa patience dans les souffrances, et, en second lieu, de sa patience dans les injures, ce qui exige encore plus de perfection.

Or, ses souffrances commencèrent peu après la cinquantième année de sa vie. L'une des conséquences de ses prédications continuelles et de ses longs discours prononcés avec tant de chaleur et d'âme que les cœurs en étaient ébranlés, fut le dérangement de tous ses organes intérieurs. Son estomac était délabré ; à cela se joignirent des douleurs dans le foie et dans les reins, la goutte arthritique, et des douleurs très-aiguës aux articulations des bras et des jambes et en même temps des fièvres violentes. A ce propos il disait à un de ses disciples qui le saignait, qu'il préférerait les douleurs, quoique violentes, à la fièvre. La première et la principale raison était que notre Seigneur avait ressenti de nombreuses douleurs ; la seconde, que la fièvre ne le quittait pas durant la plus grande partie du jour ; tandis que, l'accès de la douleur durant environ six heures, il lui était possible durant ces six heures de prier, de lire et de donner audience aux personnes qui venaient le consulter. C'est pour cela qu'il qualifiait ordinairement la fièvre d'empêchement et d'obstacle, passant facilement sur la souffrance qu'elle lui causait, mais non sur le temps qu'elle lui prenait et qui le détournait de ses pieux exercices ; en quoi il voyait un plus grand mal que dans la douleur.

Quand il était au plus fort de ses souffrances, il avait coutume de dire : Seigneur, plus de mal et plus de patience. Un jour qu'il souffrait cruellement, il s'écriait : Ah ! Seigneur, je n'en puis plus. On lui appliquait cependant les remèdes indiqués par la médecine, les personnes présentes récitaient les litanies, et la douleur ne passait pas. Mes frères, dit-il alors à ceux qui l'entouraient, qu'il en soit ainsi tant que notre Seigneur le voudra. Cette épreuve passée, il raconta à l'un de ses disciples intimes qu'il avait ressenti une nuit une crise non moins cruelle, et comme les frères qui le servaient, harassés de fatigue, étaient profon-

dément endormis, la lumière éteinte, quoique la douleur augmentât, pour ne point réveiller ceux qui le servaient, il tâcha de supporter seul cette épreuve. Vaincu par la violence de la douleur, il pria notre Seigneur de l'en délivrer; aussitôt un court sommeil le saisit, et il se réveilla peu après délivré de toute douleur. Il dit à ce sujet à l'un de ses disciples: Oh! quel soufflet notre Seigneur m'a donné cette nuit. Remarquable parole, propos que ne comprendront ni la chair ni le sang, mais que comprenait cet homme de Dieu: connaissant le prix et le mérite de la patience dans les souffrances, il voyait que par sa prière il avait perdu une partie de ses mérites; il reconnaissait que notre Seigneur l'avait humilié en lui faisant reconnaître sa faiblesse, cette faiblesse qui ne lui avait pas permis de porter le fardeau. S'entretenant un jour sur cette matière, et se trouvant en proie à la souffrance, il disait encore: Dieu n'est pas moins admirable envers le malade dans son lit qu'envers le prédicateur dans sa chaire. Que si l'on désire savoir combien de temps durèrent ses infirmités, elles ne le quittèrent pas durant dix-sept ans. C'est là une chose qui m'a paru bien surprenante et qui m'a permis de comprendre combien les souffrances supportées patiemment plaisent à notre Seigneur.

Voilà un de ses serviteurs qui, après avoir exercé pendant de longues années un office aussi agréable à Dieu que celui de la prédication, converti un si grand nombre d'âmes, instruit et formé tant de disciples, fondé tant de maisons, travaillé la nuit et le jour, mérité autant de couronnes qu'il avait gagné de pécheurs, après tant de mérites, arrivé à l'âge où il semblait devoir se reposer de tant de fatigues, voilà qu'il est assailli d'épreuves plus douloureuses que les précédentes; car celles-ci n'étaient pas sans charmes ni sans consolation, tandis que celles-là lui infligeaient de cruelles tortures. Je comprends maintenant le prix de ces souffrances, puisque le Seigneur les prodiguaient de la sorte à pleines mains à notre bienheureux. Sénèque prouve par l'exemple de Caton, qu'il estimait un homme vraiment vertueux, que les peines et les misères de cette vie ne sont point des maux. Or, il nous serait bien plus facile de tirer la même conclusion du grand

nombre d'épreuves envoyées par notre Seigneur à l'un de ses serviteurs les plus remarquables.

Dieu ne permet pas que sa grâce et ses dons restent oisifs. Les négociants ne laissent point leur argent mort dans leur coffre-fort : ils en trafiquent sans cesse pour en augmenter la valeur. C'est pour cela que Dieu fournit à celui en qui la grâce abonde le sujet d'en user. Or, il n'y a point de sujet plus profitable que les tribulations patiemment supportées, puisque, selon l'Apôtre, les épreuves passagères de cette vie nous procurent une éternelle et incompréhensible gloire. L'un des exemples les plus frappants entre mille qui établissent cette vérité est celui du martyr saint Laurent. Ayant été par trois fois cruellement frappé de verges et s'écriant : O bon Jésus, recevez mon esprit, il entendit une voix venant du ciel qui lui disait : Il te reste encore d'autres batailles à livrer. Ce que le Seigneur disait pour que le saint martyr, ayant la force de souffrir davantage, trouvât dans des épreuves nouvelles le moyen de ne pas perdre une plus brillante couronne. Ce qui prouve que telle est la raison des peines que le Seigneur envoie à ses serviteurs, c'est la patience et la joie qu'ils éprouvent au milieu de ces peines. Celui qui leur envoie les unes leur donne aussi les autres.

Une chose non moins remarquable que les précédentes, c'est que parmi tant de souffrances Jean d'Avila ne cessait de venir en aide aux âmes autant qu'il le pouvait et d'adresser des exhortations aux religieuses dans leur monastère, leur qualité d'épouses du Seigneur lui inspirant un intérêt particulier ; de consoler une foule de personnes et de leur donner des avis importants pour leur salut dans de nombreuses lettres spirituelles. En quoi il reçut du Seigneur des grâces et un discernement si remarquables qu'une lettre de sa main guérissait infailliblement quelque souffrance spirituelle que ce fût, tant étaient efficaces les consolations et les encouragements qu'il prodiguait aux âmes éprouvées.

Ces occupations qui le suivaient au milieu de ses infirmités et de ses souffrances ne l'absorbait pas entièrement. Venait-il quelque grande fête, celle du Saint-Sacrement, par exemple, ou une fête de la sainte Vierge, dont il honorait pieusement tous les saints mystères, il ne tardait pas à quitter son lit et à recevoir

la force nécessaire pour cela de Celui qui lui envoyait l'infirmité. Il prêchait ordinairement huit sermons pendant l'octave du Saint-Sacrement, un chaque jour; et cela, avec une telle vigueur corporelle qu'il paraissait jouir d'une parfaite santé. L'octave écoulée, les mêmes souffrances le reprenaient. Il en fut ainsi plusieurs années; seulement sa chaleur et son zèle à prêcher furent plus remarquables à la fin de sa vie.

## VI.

## De sa patience dans les injures.

Quoique cette espèce de patience soit extrêmement méritoire, il en existe une autre qui l'est davantage, à savoir la patience dans les injures. Notre Seigneur ne voulut pas que son serviteur fût frustré de cette couronne, plus belle encore que la première. Il voulut lui imprimer son sceau, lui donner à boire son propre calice, en conséquence de ce qu'il disait : « Le serviteur n'est pas de meilleure condition que son maître. Si l'on m'a persécuté l'on vous persécutera aussi; si l'on a dénaturé mes paroles on dénaturera les vôtres également. » *Joan. xv, 20.* C'est ce qui arriva à notre bienheureux : ses paroles furent dénaturées et dénoncées au saint-office; il fermait, disait-on, la porte du ciel aux riches, et autres choses de même genre. En conséquence, les inquisiteurs de Séville ordonnèrent sa réclusion jusqu'à ce que sa cause fût examinée. A cette époque vivait encore maître Paragua, régent de notre collège de Saint-Thomas, recommandable par son âge, sa sainteté et ses connaissances en littérature. Sachant la vertu de Jean d'Avilla et les grands fruits qu'il faisait par ses prédications, il le pressait vivement de flétrir les témoins qui avaient déposé contre lui; car de même qu'un homme dans le cas de légitime défense peut mettre à mort son agresseur, de même il est permis de flétrir les témoins qui vous calomnient. Mais, ni cette raison, ni d'autres raisons semblables ne purent l'y déterminer : il répondit qu'il comptait sur Dieu et sur son innocence, et que cela lui suffisait pour gagner sa cause; d'autant plus que Dieu nous aime et ne nous abandonne jamais, surtout au temps

de la tribulation ; au contraire il dit du juste dans un psaume : « Je serai avec lui dans la tribulation, je l'en délivrerai et je le glorifierai. » *Ps. xc, 15*. Parole qui s'accomplit à la lettre en la personne de notre bienheureux. Cette calomnie ne fit qu'augmenter son crédit et la réputation de son mérite. Les inquisiteurs décrétèrent qu'il prêcherait un jour de fête dans la même église où il prêchait précédemment, c'est-à-dire dans l'église Saint-Sauveur, l'une des plus grandes de Séville. Dès qu'il parut en chaire, les trompettes retentirent aux applaudissements de la ville tout entière. Mais Jean d'Avilla, pour mettre en pratique le conseil du Sauveur, commença son sermon en exhortant ses auditeurs à prier pour ceux qui l'avaient calomnié.

Durant ce temps d'épreuves, ni notre bienheureux ne resta dans l'oisiveté, ni le Seigneur n'oublia son serviteur ; car il ne manque jamais de consoler ceux qui sont éprouvés pour son amour et de prendre, comme le dit le Psalmiste, la mesure de leurs tribulations pour mesure de ses consolations. S'entretenant un jour familièrement avec moi sur ce sujet, le serviteur de Dieu me dit qu'il reçut en ce temps-là du Seigneur une grâce extrêmement précieuse, à savoir une connaissance profonde du mystère du Christ, de la grandeur du bienfait de notre rédemption, des riches trésors d'espérance que nous avons dans le Christ, des motifs puissants qui nous commandent d'aimer Dieu, de nous réjouir en lui et de souffrir avec bonheur les épreuves pour son amour. Aussi se félicitait-il de cette captivité, ayant appris en peu de jours plus qu'il n'avait appris dans toutes ses études.

La grâce accordée en cette circonstance au serviteur de Dieu rappelle celle qui fut accordée au prophète Jérémie. Ayant été chargé de fers pour avoir publié la vérité, le prophète fut consolé dans sa prison par une révélation glorieuse que lui fit le Seigneur : « Invoque-moi, lui dit-il, et je t'exaucerai, je te découvrirai de profonds et incontestables mystères que tu ne connais pas. » *Jerem. xxxiii, 3*. Et il lui fit connaître la restauration de Jérusalem après la captivité de Babylone, et il lui exposa en un magnifique langage la rénovation de l'univers par l'avènement du Christ. C'est de la même manière que le Seigneur consola son

serviteur dans sa prison en lui communiquant des lumières spéciales sur le mystère de notre rédemption, c'est-à-dire sur la philosophie la plus haute de la religion chrétienne.

Les persécutions et la jalousie ne cessèrent point après cette épreuve. Ce n'est pas en vain que le Sauveur a dit : « Si on le qualifie de Beelzébuth, comment qualifiera-t-on ceux de sa maison? » *Matth.* x, 25. Si l'envie a poursuivi le Seigneur jusqu'à ce qu'elle l'eut livré à la mort, est-il bien étonnant qu'elle s'acharne après ses disciples. Ce n'est pas sans motif non plus que Sénèque a dit : « Si vous ne vous attirez aucun ennemi par des procédés injustes, l'envie vous en suscitera beaucoup. » Ainsi en fut-il de notre serviteur de Dieu. Quelques prédicateurs voyaient avec dépit la réputation et le concours que les sermons de Jean d'Avila lui attiraient, tandis qu'ils étaient eux-mêmes oubliés : offensés du succès d'autrui, ils étaient rongés par ce ver de la jalousie, lequel déchire les entrailles où il prend naissance, comme la vipère déchire les entrailles de celle qui lui donne le jour. Notre bienheureux eut beaucoup à souffrir de contradictions de ce genre, surtout au commencement de ses prédications et avant que la solidité et la pureté de ses vertus eussent fini par triompher de l'envie. Jamais néanmoins ces contradictions ne lui firent perdre la paix et la sérénité de son âme : non-seulement il ne lui échappa jamais aucune parole d'aigreur contre ses rivaux, mais au contraire il s'efforçait par tous les moyens en son pouvoir de les calmer et de leur enlever cette épine du cœur. Du reste, les manœuvres auxquelles ils se livraient pour lui porter préjudice étaient pour le serviteur de Dieu un nouveau sujet de mérite; car il n'ignorait pas, lui qui l'avait si souvent écrit et prêché, que les enfants de Dieu savent changer les pierres en pain, le poison en remède et gagner en vertu autant que les autres perdent. Aussi avouait-il à l'un de ses disciples les avantages que son âme avait retirés de ces contradictions.

## VII.

De sa dévotion pour la sainte Vierge.

Si notre bienheureux avait un vif amour pour le divin Agneau, il en avait un autre non moins vif pour sa sainte Mère. Tel est d'ailleurs le lien étroit qui unit la mère au fils, que quiconque aime extrêmement l'un, doit aimer de même l'autre ; et, puisque la chair du fils a été tirée de la substance et de la chair de la mère, il s'ensuit forcément que si l'on aime ardemment l'un, il faudra aimer de même l'autre. Jean d'Avila comprenait parfaitement la haute dignité de cette Souveraine, la dignité de Jésus lui servant de principe pour arriver à connaître celle de Marie. D'après la foi catholique et les enseignements de la théologie, la dignité de l'humanité du Christ notre Seigneur dépasse l'intelligence des anges et des hommes. Dès lors que Dieu a consenti à s'abaisser jusqu'à prendre notre humanité, il fallait que cette humanité, au lieu de le déshonorer, servit à le glorifier. Partons de là pour comprendre la dignité et l'excellence de la Mère : le Seigneur voulant naître d'une femme, il fallait qu'il fût pour lui extrêmement glorieux et non déshonorant de devoir le jour à une telle mère.

Or, cette vérité était parfaitement comprise de notre prédicateur, et de là l'ardente dévotion qu'il avait pour la sainte Vierge. On le voyait bien à l'onction des sermons qu'il prononçait sur ce sujet. Nous rapporterons une particularité qui fera mieux comprendre quelle était sa dévotion pour la Mère de Dieu. Se trouvant à Grenade, il fut prié de recommander dans un sermon, à la charité du peuple, la construction de la cathédrale que l'on édifiait alors et que l'on avait placée sous le patronage de la sainte Vierge. Or, entre autres choses, voici ce qu'il dit : J'irai moi-même et j'y porterai une pierre sur mes épaules pour contribuer à la construction de cet édifice, bâti en l'honneur de la Mère de mon Seigneur. Et Dieu donna à sa parole une telle efficacité, que les dons volontaires dépassèrent toute attente. Les pauvres qui n'avaient point d'argent vendaient ce qu'ils possédaient pour

concourir à cette bonne œuvre. Enfin, il ne la recommanda jamais sans recueillir les secours les plus abondants.

La dévotion à la sainte Vierge était celle qu'il conseillait toujours et qu'il inculquait avec une ferveur admirable aux jeunes filles, en même temps qu'il les exhortait à la pratique de la virginité et de la pureté. Aussi un grand nombre de jeunes personnes de condition élevée, abandonnèrent-elles le monde pour se vouer à la chasteté ou entrer en religion. Un homme considérable de Séville était fort tenté de tuer sa femme pour un motif de jalousie. Etant allé trouver l'homme de Dieu pour lui demander conseil, celui-ci le fit entrer dans une église qui se trouvait tout près, et là cet homme écouta tout ce que le serviteur de Dieu lui dit sur cette matière. Mais toutes les raisons de Jean d'Avila ne parvenant pas à le convaincre, notre bienheureux lui dit : Je vois avec grande peine que vous goûtiez si peu les conseils que je vous donne. Comme vous êtes fatigué, je vous demanderai d'aller vous prosterner devant cette image de la sainte Vierge, et de la prier de vous assister dans l'affliction où vous êtes. Cet homme ayant suivi son conseil, sentit aussitôt son cœur soulagé et fortifié; il en avisa sur-le-champ son bienfaiteur, et tous les deux glorifièrent Dieu du soulagement qu'il venait de leur accorder dans un chagrin si profond.

### VIII.

De sa dévotion pour le très-saint Sacrement de l'autel.

Nous avons parlé précédemment des lumières et de la connaissance particulières que Jean d'Avila possédait sur le mystère du Christ. Or, la même lumière et la même grâce du Seigneur lui firent connaître le très-saint Sacrement de l'autel. Et il ne faut pas s'en étonner, ces deux mystères étant unis l'un à l'autre par des rapports si étroits, et le même Seigneur qui s'offrit en sacrifice sur le Calvaire, s'offrant également dans le sacrifice de la messe. Aussi l'homme de Dieu avait-il pour cet auguste sacrement la dévotion et le respect les plus profonds, respect et dévotion qui augmentaient avec les consolations que lui procurait ce pain

céleste; et encore que ces deux mystères fussent pour lui des sources de consolation et d'édification, il y avait cette différence que le premier ne lui inspirait que la foi, d'ailleurs fort vive, tandis qu'il connaissait le second, non-seulement par la foi, mais de plus par le goût et l'expérience, à cause des faveurs qu'il y puisait chaque jour.

Ces faveurs étaient de telle nature que, dans une circonstance, il dit publiquement qu'avec son expérience profonde de la vertu de ce sacrement et des effets qu'il produit dans les âmes, bien qu'il fût difficile de croire en ce divin mystère, c'était pour lui une chose également facile et suave; c'est pourquoi la connaissance intime qu'il en avait, lui inspirait sur ce point les idées les plus hautes et les mouvements les plus chaleureux. Non content de l'exalter de vive voix, il écrivit une infinité de pages sur l'évangile de la fête du très-saint Sacrement; lesquelles pages sont restées entre les mains d'un de ses plus chers disciples.

Mais il ne garda pas pour lui seul ces faveurs remarquables, il voulut les étendre à tous ses frères. Et c'est pour cela qu'il recommandait à plusieurs reprises la fréquente communion. Toutefois, comme elle n'était point en faveur, il eut à souffrir bien des persécutions et des contradictions du côté de ses supérieurs comme du côté des autres personnes, qui trouvaient étrange cette doctrine. Non pas qu'elle fût nouvelle, puisque son origine date de l'Évangile et des apôtres, mais parce que la malice et la négligence des hommes avaient fait une coutume nouvelle de la coutume la plus utile et la plus ancienne de la religion chrétienne. L'esprit de vérité qui animait le cœur de notre bienheureux, et non l'opinion du monde, lui servant de principe, il résista courageusement aux oppositions qu'il rencontra et s'estima heureux des tempêtes soulevées à ce propos contre lui.

Ce n'est pas tout : pour ranimer la dévotion des fidèles, il prêchait, comme nous l'avons déjà dit, tous les jours de l'octave, et il s'efforçait de donner à la procession du saint Sacrement le plus d'éclat et de solennité. Pendant son séjour à Grenade il lui arriva de prêcher tous les jeudis dans la cathédrale, et il y accourut une foule de personnes, quoique ce fût un jour ouvrable.

Pour développer davantage cette dévotion, il écrivit au souverain Pontife, le suppliant d'imposer, tous les jeudis de l'année, l'office du très-saint Sacrement. Avec les prêtres il avait des conférences familières dans lesquelles il leur expliquait la ferveur et le respect nécessaires pour la célébration de la sainte messe. Aux prédicateurs, comme à ses disciples, il conseillait d'exhorter sans cesse les fidèles dans leurs sermons, à s'approcher fréquemment de la sainte eucharistie, que par ce moyen ils parviendraient à gagner et à soulager un grand nombre d'âmes. Et, en effet, le Seigneur se servit de ce zèle ardent pour accorder, soit à lui soit aux siens, les grâces les plus signalées.

Cependant, tout en recommandant la fréquentation de l'eucharistie, il voulait qu'on eût égard à la vie, aux mœurs et aux progrès des fidèles, de telle sorte que le confesseur prudent usât de cette règle pour déterminer s'il devait étendre ou retirer la permission de communier. Nous l'apprenons par les lettres qu'il écrivit là-dessus à certains prédicateurs, lettres qui respirent la sagesse, la discrétion et une grande expérience de cet ordre de choses. Quand il célébrait la messe, il le faisait avec tant de larmes et de dévotion qu'il inspirait une tendre pitié à ceux qui l'entendait, et, quoiqu'il la dît de cette manière, il tenait un jour ce langage à un de ses disciples : Je voudrais bien cependant célébrer une fois la sainte messe. Une autre fois il disait à la même personne que lorsqu'il venait de recevoir notre Seigneur au saint sacrifice il n'eût plus voulu ouvrir la bouche. Chacun peut interpréter ce mot comme il l'entendra, saint Bernard disant que la bouche est un instrument très-propre à vider le cœur. Peut-être Jean d'Avila en s'exprimant de la sorte voulait-il dire qu'il désirerait empêcher le feu de l'amour allumé par l'eucharistie de sortir de son cœur; peut-être le disait-il aussi parce qu'il lui semblait indigne d'introduire tout autre chose là où Dieu était entré. Il disait encore qu'il avait désiré toute sa vie rester dans une maison d'où il lui fût permis de voir le saint Sacrement; ce désir était en lui de l'amour, qui ne se plaît jamais davantage qu'en présence de l'objet aimé. Ce vœu, notre Seigneur l'a sans doute comblé, s'étant révélé à son serviteur face à face; car, s'il

le contemplait avec tant de bonheur à travers le voile sous lequel Dieu nous visite, que doit-il éprouver à le contempler sans voile dans toute sa gloire et dans toute sa beauté.

Un de ses disciples lui disait un jour : Ah ! si Jérusalem appartenait aux chrétiens, nous irions les uns après les autres vivre et mourir en ces lieux saints où le Sauveur a accompli l'œuvre de notre rédemption ! — Il lui répondit avec sa sérénité accoutumée : N'avez-vous pas ici le très-saint Sacrement ? C'est pourquoi lorsque j'y pense je ne désire plus rien de tout ce qu'il y a sur la terre. — Ce langage ne convient pas à toutes les âmes, mais seulement à celles à qui le Seigneur a donné un goût tout particulier pour ce pain céleste, des lumières particulières pour connaître l'immense charité que le Fils de Dieu nous y découvre, consentant, lui, la Majesté souveraine, qui fait la béatitude des anges dans le ciel, à demeurer avec les pécheurs sur la terre, à venir habiter dans notre corps et dans notre âme pour les sanctifier et les rapprocher de lui, d'abord par la pureté de la vie, et puis par l'élévation de la gloire. Or un homme qui connaissait ce mystère, non-seulement par la vivacité de sa foi, mais par son expérience personnelle et par une lumière spéciale du Saint-Esprit, certainement cet homme a pu dire qu'il lui suffisait de penser à cet adorable sacrement pour perdre le désir de tout ce qu'il y a sur la terre.

Comme il était extrêmement affamé de ce pain des anges qu'il aurait voulu recevoir chaque jour, comme ses infirmités et sa faiblesse l'obligeaient à prendre quelque nourriture de très-grand matin, il sollicita un bref du souverain pontife pour pouvoir communier avant deux ou trois heures après minuit ; ce bref, le père Salmeron l'obtint du pape Paul IV en l'année 1558, après avoir signalé à Sa Sainteté les mérites et les souffrances du serviteur de Dieu. En conséquence il lui fut permis de dire la messe aussitôt après minuit ou bien de recevoir d'une autre main la sainte communion. Enfin, telle était l'ardeur de sa dévotion pour le sacrement de l'autel, que c'était pour lui une récréation et un soulagement dans ses souffrances d'écrire sur ce sujet de pieuses considérations. Il avait également une dévotion des plus vives pour le mystère de l'incarnation et pour la très-sainte Vierge,

comme nous l'avons déjà remarqué, et il disait que, voudrait-il écrire pendant toute la vie sur ces trois points, la matière ne lui ferait jamais défaut. Il en disait de même de l'Esprit-Saint, ayant expérimenté si longtemps lui-même ses effets et son influence. De là cette grande dévotion qu'il avait pour lui et qui l'eût rendu sur ce point également intarissable. C'est que la dévotion est la langue de l'âme. C'est pourquoi l'âme pieuse sait dire mille choses pieuses et affectueuses à notre Seigneur, ce dont elle est incapable quand elle n'a pas de piété. Il n'est donc pas étonnant que Jean d'Avila, avec une dévotion aussi vive pour les mystères dont nous parlons, pût trouver le moyen d'en parler sans relâche.

## CHAPITRE V.

### *Des prédications de Jean d'Avila et des fruits qu'elles ont produits.*

« Le juste, est-il écrit, est semblable à l'arbre planté le long du courant des eaux, qui donnera son fruit en son temps et qui ne sera jamais dépouillé de ses feuilles; car il prospérera dans tout ce qu'il fera. » *Ps.* 1, 3.

Examinons donc maintenant quels fruits produira cet arbre planté le long des eaux vives de la sainte Ecriture, arrosé constamment par la pluie de la grâce, caressé par le souffle de l'Esprit de Dieu et cultivé par la pratique de toutes les vertus. Arrivé à ce point de perfection et ainsi développé, il est naturel qu'il ne demeure pas stérile et qu'il soit utile aux autres.

Prenons donc les choses à l'origine de sa prédication. Or, ce bienheureux Père désirant consacrer ses forces et ses talents au service de notre Seigneur et à l'édification des hommes, choisit pour cela le lieu où les nécessités et les fatigues étaient plus nombreuses et où il serait plus éloigné des honneurs et des applaudissements du monde : en conséquence, il crut devoir partir pour les Indes. Une occasion favorable se présenta; l'évêque de Trascala consentit à l'accepter et à l'amener avec lui dans les Indes.

Jean d'Avila se rendit donc à Séville; il y attendit le moment voulu et se disposa pour faire cette traversée.

Mais notre Seigneur, qui le destinait à une autre mission et qui plus d'une fois fait connaître sa volonté en suscitant à la nôtre d'insurmontables obstacles, rendit inutile ce projet. Tandis que notre bienheureux attendait le moment du départ, il allait tous les jours célébrer la sainte messe, et il la disait avec tant de ferveur et de larmes, que le père Contréras, homme d'une réputation et d'une vertu remarquables, étant venu à l'entendre et frappé de son maintien, se mit en rapport avec lui et voulut pénétrer le dessein qu'il avait formé. Dès qu'il l'eut connu, il s'efforça de l'en détourner, lui disant qu'il avait bien assez à faire en Andalousie sans aller au delà des mers.

Jean d'Avila ne voulant pas s'en désister, ni manquer à sa promesse, le père Contréras alla trouver don Alonzo Manrique, archevêque de Séville et inquisiteur général, et lui fit connaître les fruits qu'il pouvait retirer de Jean d'Avila pour son diocèse; il lui persuada de le mander et de lui imposer au nom de l'obéissance l'obligation de rester dans son diocèse. Notre saint homme ayant été mandé, après avoir exposé ce que nous avons dit tout à l'heure et allégué toutes les excuses et raisons imaginables, ne voulait pas céder au Saint-Esprit, qui fait connaître souvent par l'organe des évêques sa volonté et qui suggéra à don Alonzo la pensée d'ordonner au nom de la sainte obéissance à Jean d'Avila de ne pas quitter son diocèse; bientôt il lui fut même ordonné de prêcher. Le jeune prédicateur eut beau mettre en avant son inexpérience, il dut s'exécuter et il prêcha dans l'église Saint-Sauveur pour la fête de sainte Madeleine, en présence de l'archevêque et d'une foule de gens de distinction; ce fut là son premier sermon.

Il racontait plus tard à un de ses disciples qu'avant de monter en chaire il était extrêmement anxieux, préoccupé et intimidé. Dans ces dispositions, levant les yeux sur un crucifix qui se trouvait là, il fit cette prière : Mon Seigneur, au nom de votre propre confusion quand vous fûtes dépouillé pour être attaché à la croix, je vous supplie de me délivrer de cette confusion excessive et de mettre votre parole dans ma bouche, afin de gagner

dans ce sermon quelques âmes pour votre gloire. Sa prière fut exaucée, et il avoua un jour que ce sermon était un des meilleurs et des plus profitables qu'il eût jamais prêchés, et qu'il émerveilla ses auditeurs par sa chaleur et sa vivacité. Il se mit donc à prêcher avec cette chaleur, laquelle du reste lui était ordinaire, en sorte qu'il ébranlait fortement les cœurs de ceux qui l'écoutaient. A lui vinrent se joindre le père Contréras, dont nous avons parlé tout à l'heure, et quelques ecclésiastiques vertueux qui entrèrent en rapport intime avec lui et se formèrent à ses enseignements. Il prêchait aussi dans les hôpitaux et il était suivi d'un grand nombre de personnes. Il commença aussi à s'occuper des écoles et à enseigner sur les places publiques la doctrine chrétienne. Ces diverses fonctions, il les exerça pendant un certain temps à Séville. Mais, comme les prédicateurs ressemblent, selon la comparaison d'Isaïe, à des nuées qui vont arroser diverses contrées, en suivant la direction que leur imprime le Souverain de l'univers, notre bienheureux alla de Séville en d'autres endroits du même diocèse : Acala de Guadayja, Xérès, Palma et Ecija, et employa neuf années à prêcher en ces lieux, après avoir débuté dans la prédication la trentième année de son âge ; et partout il recueillit les fruits les plus remarquables et convertit un grand nombre de pécheurs, quelle que fût leur dureté. Je l'entendis un jour expliquer en chaire combien il était inique d'offenser notre Seigneur pour un plaisir matériel, et développer ce passage de Jérémie : « Cieux, soyez dans l'étonnement, etc... » Vraiment il y mettait tant de feu et de conviction qu'il me semblait voir trembler les murs de l'église. Ce ne serait pas peu de chose que l'énumération des fruits produits par ses prédications ; mais nous en touchons plus tard quelques mots.

Des lieux que nous venons de nommer il vint à Cordoue, sous l'épiscopat de don Juan de Tolède, et il y prêcha durant plusieurs jours au milieu d'un grand concours d'auditeurs et à la satisfaction générale. Le filet évangélique emporta une nombreuse proie et l'on vit se convertir des gentilshommes, des clers et d'autres personnes de rang inférieur. Il prêcha également dans la même ville, sous l'épiscopat de don Christoval de Roxas, et à sa sollici-

tation il y fonda une maison ecclésiastique dont les membres devaient aller évangéliser les localités voisines.

Vers cette époque, un synode se tint à Cordoue. Il y donna des instructions aux ecclésiastiques en particulier ; car il désirait leur être encore plus utile qu'aux autres, parce qu'ils sont les dispensateurs des sacrements et de la parole de Dieu. Plein de ce désir, il leur parla avec tant de chaleur qu'il opéra parmi eux de nombreuses conversions : les uns se résolurent à changer de vie, les autres à le suivre lui-même en qualité de disciples, d'autres qui paraissaient être des jeunes gens de talent allèrent, sur son avis, étudier à Salamanque, et quand ils eurent terminé leurs études ils revinrent auprès du Père qui, après les avoir formés par sa doctrine et ses exemples, les envoyait prêcher et confesser en divers endroits. Ces derniers furent nombreux et firent le plus grand bien. A cette même époque, il établit dans cette grande ville de Cordoue, célèbre par une foule d'hommes remarquables, des cours sur les arts et sur la théologie, et il en chargea quelques-uns de ses disciples. Il en fut ainsi jusqu'à ce que les Pères de la compagnie de Jésus y eurent fondé un collège et se furent chargés eux-mêmes de ce ministère. Lui-même alors faisait le soir une leçon sur la sainte Ecriture, au milieu d'un concours pressé d'auditeurs et de la manière la plus utile pour eux. C'est une chose étonnante que l'étendue de ses travaux dans cette ville et des avantages qu'il en retira.

## 1.

### De ses prédications à Grenade.

De Cordoue il alla à Grenade, dont Gaspard d'Avalos, prélat et serviteur de Dieu fort remarquable, était archevêque. Dans cette ville, Dieu donna une nouvelle ardeur au zèle de notre missionnaire. Séduit par le bien qu'il avait fait à Cordoue et ailleurs, et fondant de nouvelles espérances sur la vertu et la sainteté de l'évêque de cette ville, il se livra aux travaux de la prédication. A peine eut-il commencé que le prélat, comprenant la vertu et l'excellence de ses enseignements, se félicita de l'aide que Dieu

lui avait donné pour le soulager dans ses labeurs. Bientôt il lui assigna un appartement isolé dans sa propre maison et il recourut toujours à ses conseils dans les choses de quelque importance.

Cet homme de Dieu se mit donc à prêcher avec une ferveur nouvelle et un zèle nouveau. Le résultat répondit à ses efforts : une foule de disciples s'offrirent à lui ; il réussit surtout auprès des maîtres et des docteurs du collège de cette ville, dont plusieurs se lièrent avec lui, s'inspirèrent de sa doctrine et professèrent une vie nouvelle. La ville de Grenade étant très-grande et renfermant un nombreux clergé et de nombreux étudiants, beaucoup parmi ces derniers profitèrent de ses prédications. Ce qui le secondait admirablement, c'étaient la religion et la sainteté de l'archevêque, toujours prêt à favoriser le bien. Ce qui le secondait encore, c'était l'exemple que donnaient une foule de personnes, dont ses enseignements avaient redoublé les progrès. On voyait les sacrements fréquentés. Parmi ses disciples il y en eut qui vinrent partager la table du maître et manger avec lui dans son petit réfectoire.

Il établit à Grenade une maison de clercs réguliers pour le service de l'archevêché, et une maison d'enfants pour l'enseignement de la doctrine chrétienne. Je pourrais citer ici les personnages qui furent alors touchés par la grâce de notre Seigneur, qui devinrent plus tard docteurs en théologie, et servirent utilement l'Eglise par leurs exemples et leur doctrine ; mais, comme plusieurs d'entre eux sont encore vivants, je ne crois pas devoir citer leurs noms. Les succès du bienheureux Jean d'Avila et le bien qu'il fit de diverses manières dans cette ville, lui causait une si douce satisfaction qu'il la désignait toujours ainsi : « Ma chère Grenade. » Et en effet, la main de Dieu s'était montrée en tout cela, et il avait favorisé visiblement ce serviteur fidèle qui ne pensait et le jour et la nuit qu'aux moyens d'étendre sa gloire.

A la vue du bien que produisaient dans son église les prédications de ce bienheureux Père, le saint archevêque le pressait beaucoup de rester toujours avec lui, soit pour l'aider de ses conseils, soit pour le bien des âmes. — Mon frère et mon maître, lui

disait-il, restez ici avec nous; songez que vous servez ici avec succès notre Seigneur. — A quoi Jean d'Avila répondait : Révérendissime Seigneur, tout ce qui contribuera au service de Dieu, je serai toujours prêt à le faire comme il est convenable. — Peu satisfait de la généralité de cette réponse, l'archevêque le pressa de lui donner sa parole. Mais ni ses instances, ni l'offre qu'on lui fit d'un canonicat important qui vint alors à vaquer ne purent le déterminer à disposer de lui; il se regardait non comme s'appartenant à lui-même, mais comme appartenant au Maître qui l'avait choisi pour son ministre. A son sentiment, ceux qui se sont consacrés à cet office ne doivent regarder que la volonté du Seigneur et ne régler que sur elle leurs décisions et leurs démarches. Voilà pourquoi ce serviteur de Dieu refusa de s'engager à demeurer dans le même lieu. Ce n'est pas ainsi qu'agissent un grand nombre de prédicateurs; et aussi leurs prédications produisent-elles peu de fruits. Tandis que la doctrine surabonde ici, ailleurs elle fait défaut; les uns sont lassés de l'entendre et les autres meurent de faim, parce qu'ils ne l'entendent pas. Indépendamment de la charité, un autre motif devrait déterminer ces prédicateurs à changer de séjour, à savoir, l'attrait qu'ils inspireraient à de nouveaux auditeurs et les fruits qu'ils produiraient parmi eux.

## II.

### Ses prédications à Baéza.

Après avoir cultivé dans la mesure de ses forces, à Grenade, la vigne du Seigneur, il alla prêcher à Baéza et y fonder un collège remarquable, qu'une personne riche et considérable dota généreusement. Ayant appris que la ville était divisée en deux factions acharnées l'une contre l'autre et qui avaient souvent répandu mutuellement leur sang, il s'éleva contre ce mal avec tant de force, que sa parole, bénie du Seigneur, parvint à apaiser une partie de cette animosité, et ce que n'avait pu jusque-là l'autorité du roi, un pauvre prêtre l'exécuta avec l'aide de Dieu. Outre ce succès signalé, il y eut encore des conversions de gentils-hommes, de personnages considérables et de gens du peuple; car la parole de Dieu dans la bouche de son serviteur, en quelque

endroit qu'elle retentit, était un brandon qui embrasait les cœurs, et un marteau qui en brisait la dureté. *Jerem. xxiii.* A cette occasion, il survint une particularité remarquable : c'est que dans la principale maison où se réunissaient les membres de ces factions diverses et où s'entretenait leur inimitié, il se fonda un collège qui devint plus tard une université où l'on pouvait prendre tous les grades. Jean d'Avila a toujours tenu à ce que les enfants fussent de bonne heure, avant que l'esprit du mal se révèle en eux, formés à la doctrine et aux mœurs chrétiennes ; en conséquence, il s'appliqua à fonder une maison propre à ce dessein. Et pour que cette université fût une école de vertu en même temps que de science, car la science sans la vertu sert de peu de chose, notre bienheureux employa à la fondation de cette université les disciples les plus remarquables qu'il avait laissés à Grenade. Si le royaume des cieux est semblable au grain de sénevé qui, étant la plus petite des semences, devient ensuite un grand arbre, *Matth. xiii.*, on vit quelque chose de semblable dans la fondation de ce collège ; en effet, nous l'avons déjà dit, il fut transformé en université que fréquentèrent un grand nombre d'étudiants. De plus, les maîtres qui fondèrent cette université étaient les enfants et les disciples chéris du père Avila ; ils avaient été nourris du lait de sa doctrine et formés à son genre de prédication : aussi ont-ils fait beaucoup de bien dans ce pays et se sont-ils efforcés d'inculquer les mêmes principes à leurs élèves. Du reste, de cette université on a vu sortir des hommes remarquables en science et en vertu qui, par leur prédication et leur exemple, ont fait beaucoup de bien en divers endroits du diocèse de Jaen. Et voilà comment le grain de sénevé, tout petit qu'il était, devint un arbre qui couvrait de ses rameaux toutes ces parties du royaume.

Ce fut là une des tâches les plus chères au zèle de notre missionnaire. Depuis le principe de ses prédications il tint extrêmement à ce que la doctrine se multipliât soit pour éclairer la jeunesse, soit pour former des ecclésiastiques vertueux. S'entretenant sur ce sujet et voyant que l'on ne pouvait guère espérer ce bienfait, il disait ordinairement : Je mourrai avec ce désir. Mais, lorsqu'il eut connu la naissance de la compagnie de Jésus, qui

répondait pleinement à ses désirs, son âme éprouva une vive joie en voyant que notre Seigneur avait réalisé parfaitement le dessein qu'il ne pouvait lui-même réaliser qu'imparfaitement, et avait donné à cette œuvre force et stabilité.

### III.

#### Ses prédications à Montilla.

Il prêcha aussi un carême à Montilla, avec tant de ferveur et de succès que, au rapport de dona Thérèse, sœur de la marquise de Montilla, il y eut plus de cinq cents confessions générales. A l'appui de cette assertion, elle disait que si elle le savait, c'était parce que bien des gens venaient la prier de leur indiquer des confesseurs, tant on s'empressait de recourir au sacrement de pénitence : et cela n'était pas l'effet de la grâce d'un jubilé, mais bien de l'impression produite par la parole du serviteur de Dieu sur les âmes.

De Montilla il revint à Cordoue, et de là il partit pour Zafra, en l'année 1546, et il y prêcha avec son succès accoutumé, et les seigneurs de ce pays, excellents chrétiens, furent grandement édifiés par les exemples et la parole de ce bienheureux père. Le comte don Pedro, actuellement dans le séjour de la gloire, était en rapports intimes avec lui ; il avait en si haute estime son discernement et son intelligence, qu'il avouait fréquemment ne pouvoir aborder aucun sujet avec ce Père sans que celui-ci le traitât d'une manière supérieure, tant ses connaissances étaient vastes et son jugement pénétrant ; tel devait être celui sur lequel notre Seigneur se proposait de répandre le trésor de ses grâces. Le comte don Pedro avait un tel souci de son salut qu'il refusa la charge de grand majordome du prince qui, depuis, est devenu notre roi, dignité importante qu'obtint le duc d'Albe ; et il résista sur ce point à toutes les instances de ses amis et de ses parents. En cela il n'écouta pas seulement les raisons prises de sa santé, mais il eut égard au danger que l'âme rencontre dans la carrière de courtisan et surtout en des fonctions semblables.

La comtesse de Féria ne retira pas de moindres fruits de la doc-

trine de notre serviteur de Dieu. Elle recourait fréquemment à ses lumières, soit dans la confession, soit hors de la confession, elle en recevait les conseils et les avis propres à conduire à la perfection. En sorte que, quoique mariée, notre Seigneur la dirigeait vers une vie parfaite, à ce point qu'elle serait entrée en religion si le comte l'eût précédée dans le tombeau, ce dont le menaçaient ses maladies continuelles. Aussi, durant tout son mariage, son épouse fut-elle constamment occupée à lui donner ses soins. Jean d'Avila resta quelque temps dans cette ville, tant à cause de l'affection respectueuse que ces seigneurs lui portaient qu'à cause de leur docilité à suivre ses sentiments en tout ce qui regardait les fonctions de leurs charges et le gouvernement de leurs âmes. Cela ne l'empêchait pas de prêcher tous les jours de dimanche et de fête. Il s'appliqua également à ce que la doctrine fût enseignée aux enfants ; il le faisait dans tous les lieux où il pouvait, et il enjoignait la même recommandation à ses disciples lorsqu'il les envoyait prêcher en quelque endroit. En même temps il donnait chaque jour une leçon sur l'épître canonique de saint Jean dans l'église du monastère de Sainte-Catherine, leçon à laquelle assistaient, entre autres auditeurs, la marquise et la comtesse ; celle-ci y allait avec plus de plaisir qu'à toutes les fêtes du monde. Peu après ces personnages allaient visiter le marquisat de Pliégo : quand ils y furent arrivés, le mal du comte fit de tels progrès qu'il le réduisit bientôt à l'extrémité. A cette nouvelle, son fidèle ami, le père Avila, accourut aussitôt et vint prendre sa part de cette douleur. Jamais je n'en ai vu de plus grande ; car celui que l'on perdait était un homme des plus remarquables par sa générosité, ses vertus et son intelligence ; et, en outre, chéri de sa mère plus que tous ses frères.

Le comtesse resta donc veuve à vingt-quatre ans, et quoique sujette à une fièvre continue elle persévéra dans son dessein d'entrer au monastère de Sainte-Claire, à Montilla, monastère des plus importants et des plus considérables. Elle prit l'habit avec tant de fermeté et de ferveur, que son âme, me disait-elle, l'avait également revêtue avec empressement et qu'elle était infiniment joyeuse de se voir détachée du monde et admise au nombre des

épouses du Christ. Mais quand la marquise la vit revêtue de cet habit, elle en fut vivement émue : songeant à la mort de son fils bien-aimé, à la résolution de la comtesse qu'elle ne chérissait pas moins, elle ne put contenir ses larmes, et elle envoya chercher le père Avila pour revenir sur ce qui avait été fait. Mais, comme cet homme de Dieu ne s'en rapportait pas aux larmes de la chair et qu'il connaissait le dessein et la résolution de la comtesse, après avoir rempli sa mission il la confirma dans sa pensée et vint consoler de son mieux la marquise.

Ici se présente une occasion de dire quelques mots de cette religieuse, à cause de la part que prit notre héros à la direction et à la conduite de cette dame. Sénèque écrivait à son ami Lucilius, qu'il avait formé et instruit à la vertu et pour qui il avait écrit toutes ses lettres, ces remarquables paroles : Je vous revendique pour moi, vous êtes mon ouvrage. De même je prétends que tout en ayant reçu de ses parents l'élévation du lignage et la noblesse de la condition, cette dame fut redevable en grande partie de la vie spirituelle, qui est surnaturelle et divine, aux enseignements et aux conseils du serviteur de Dieu. Ayant remarqué combien la terre de son cœur était heureusement disposée à recevoir la semence de la parole de Dieu, il remplit à son égard l'office d'un bon agriculteur ; aussi recueillit-il une moisson de vertus d'une abondance que tout le monde connaît.

C'est pour cela également que cette pieuse personne, considérant que cette vie spirituelle avec les faveurs et les consolations de l'Esprit-Saint, lui avait été donnée par l'intermédiaire de ce bon Père, l'environnait d'un tel respect et désirait si fort que notre Seigneur le laissât sur cette terre, que, dans toutes les lettres qu'elle m'écrivait, c'était le point principal ; car, si elle aimait ses parents dans l'ordre de la chair, elle aimait Jean d'Avila comme le père de son âme ; si elle aimait les premiers avec mesure, elle aimait celui-ci avec tout le dévouement dû à un ministre de Dieu. L'affection qu'elle éprouvait pour les premiers, elle la modérait, de même qu'elle restreignait ses rapports avec eux, afin qu'ils n'absorbassent point son cœur, qu'elle voulait garder libre pour Dieu ; mais l'affection pour son père spirituel, elle

l'entretenait, parce qu'elle voyait en lui Dieu lui-même. Un enfant étant né à la marquise sa fille, et la présence de cet héritier que Dieu leur avait donné lui causant une joie profonde, elle m'écrivait ses paroles : La petite idole est née, demandez à notre Seigneur qu'elle n'occupe pas une trop large place dans mon cœur.

Cet exemple fera comprendre au lecteur chrétien la haute dignité de la vie spirituelle. En effet, il y a dans le juste deux sortes de vie, l'une naturelle et l'autre surnaturelle; l'une venant de la nature et l'autre de la grâce; l'une que nous avons reçue de nos parents et l'autre que nous avons reçue du Saint-Esprit; l'une qui nous fait enfant des hommes, leurs semblables et héritiers de leurs biens; l'autre qui nous fait enfants de Dieu, qui nous rend semblables à lui par la pureté de la vie et nous assure l'héritage de sa gloire. Il est facile de voir par là combien celle-ci l'emporte sur celle-là : l'une est humaine et l'autre divine. Cela étant, il n'est point étonnant que quiconque doit aux enseignements, aux exemples, aux prières d'un saint homme cette vie spirituelle, l'entourne d'une tendresse et d'un respect plus grand que son père selon la chair; en ayant reçu un plus grand bienfait, il est juste qu'il y réponde par une plus vive reconnaissance. Je n'en dirai pas davantage sur cette dame, et me bornerai à ce qui regarde le père Avila, ce que l'on dit en faveur des effets tournant toujours à la gloire de leur cause. J'ajouterai cependant une chose : L'impératrice se trouvant à Lisbonne me demanda si je connaissais cette religieuse; je lui répondis que je la connaissais et depuis longtemps. Alors Sa Majesté me donna pour elle une lettre écrite de sa main, et une relique très-précieuse de la vraie croix richement enchâssée et attachée à un magnifique chapelet, avec prière de le lui envoyer et de lui demander en retour qu'elle envoyât à Sa Majesté une chose qui lui eût appartenu. Je fis ce qu'on me demandait; la religieuse me répondit qu'elle avait tout reçu, mais, quant à la requête de Sa Majesté, elle était de nature à la couvrir de confusion : qu'il lui était pénible de se récuser et de ne point accomplir la volonté de sa souveraine; que d'autre part lui envoyer ce qu'elle demandait, comme s'il s'agissait de véritables reliques, c'était s'exposer

à la vaine gloire. Dans cet embarras elle trouva cependant un moyen extrêmement habile par lequel elle rapporta tout l'honneur au père Avila ; et, au lieu d'envoyer ce que demandait Sa Majesté, elle lui fit parvenir un excellent sermon que ce bon Père avait prononcé le jour de sa profession, trente années auparavant. De cette façon cette sage religieuse échappa aux dangers de la vaine gloire, tout en satisfaisant à la demande qui lui était adressée. Ce trait prouve une fois de plus que le prix de la vertu l'emporte sur la distinction de la race ; car c'est la vertu qui mérita à cette dame un tel honneur de la part de Sa Majesté.

#### IV.

De quelques vocations remarquables dues à la parole de maître Jean d'Avila.

Tels sont donc les lieux où le père Jean d'Avila exerça son ministère avec l'efficacité dont nous venons de parler, efficacité signalée par les nombreuses personnes de conditions diverses qui se donnèrent à Dieu à la suite de ses prédications. C'est que la divine parole était, selon l'expression de l'Apôtre, *Hebr. iv*, dans la bouche de notre missionnaire, une épée à deux tranchants qui blessait profondément les cœurs de ses auditeurs ; et les hommes instruits qui l'entendaient disaient qu'il parlait un langage nouveau et bien différent du langage des autres prédicateurs. Quoique en parlant des localités où il prêcha nous ayons indiqué généralement les vocations nombreuses déterminées par sa parole, il me semble bien de consacrer un article spécial aux vocations les plus remarquables qui en furent la conséquence, et qui ont été comme autant de triomphes de cette parole du Dieu tout-puissant, qui dompte non les corps, mais les cœurs des hommes, et les délivre de la captivité du démon.

#### V.

De la señora dona Sancha.

Nous parlerons, en premier lieu, de la señora dona Sancha, fille légitime du seigneur de Guadalcazar. Cette personne de-

meurait à Ezija et était sur le point d'être nommée dame d'honneur de la reine à cause du jugement et des autres qualités requises pour cette fonction, qu'elle possédait à un haut degré. Mais notre Seigneur avait jeté les yeux sur elle pour une dignité plus élevée, et la destinait à être son épouse. Le principe de ce changement fut la résolution prise par cette personne d'aller se confesser à notre bienheureux. Comme elle entra au confessionnal, le froissement du riche manteau qu'elle portait s'étant fait entendre, le père d'Avila la reprit rudement : Venant confesser et pleurer ses péchés, elle aurait dû, lui dit-il, laisser ce faste de côté. Aussi plus tard elle lui disait en plaisantant : Comme vous m'arrangeâtes ce manteau. Cette confession fut d'une efficacité si admirable qu'elle renversa complètement tout l'édifice que le monde avait bâti à une grande profondeur dans son âme, et le changement qui survint fut si soudain et si universel, que nous pouvons bien le qualifier de miraculeux !

Le bienheureux saint Bernard ayant converti un riche seigneur, nommé Landolphe, et l'ayant déterminé à quitter le monde et à entrer en religion dans son monastère, à Clairvaux, lorsque le moment vint de lui donner l'habit, le saint déclara que la conversion de Landolphe n'était pas moins admirable parmi les œuvres de Dieu que la résurrection de Lazare. Nous pouvons dire la même chose du changement de dona Sancha. Retirée dans un petit appartement de la maison paternelle, elle y mena une vie des plus saintes, persévérant dans une oraison continuelle, pratiquant les jeûnes les plus austères, et usant du cilice et de la discipline que l'on retrouva après sa mort ; en un mot, elle devint un holocauste vivant en se consumant tout entière pour la gloire de Dieu. La conduite invariable du Seigneur étant de communiquer sa grâce en proportion des dispositions qu'il trouve dans les âmes, la perfection des dispositions de dona Sancha lui mérita les faveurs, les consolations et les visites les plus intimes de notre Seigneur. Le père d'Avila racontait des exemples remarquables de sa grande humilité, de son obéissance et de sa charité, et à l'appui de cela il signalait les faveurs extraordinaires que le Seigneur lui avait accordées ; car elle lui ré-

véla d'admirables mystères et lui fit connaître le jour de sa mort et les circonstances de sa maladie.

J'aurai garde de passer sous silence un trait qui lui arriva pendant une maladie qu'elle fit dans la maison paternelle, trait bien propre à montrer son courage et la noblesse de son âme. Elle me dit qu'elle se demandait avec anxiété si elle ne serait point par hasard la cause responsable de cette longue et cruelle maladie. Je lui répondis qu'elle voulût bien m'exposer les faits, et que d'après ces faits je verrais ce qu'il fallait penser de sa culpabilité. Elle me dit alors que son mal lui semblait venir de l'une de ces causes. La première, la voici : Voyant la sécheresse qui régnait, une année précédente, la stérilité et la famine dont on était à cette époque menacé, sa compassion pour les pauvres l'affligea à tel point qu'elle offrit pour eux, à notre Seigneur, sa santé et sa vie, et qu'elle le supplia de la soumettre à une maladie qui lui permit de le servir, s'il jugeait à propos de porter remède au danger suspendu sur leur tête. Cela pouvait être, à son avis, la cause de la maladie grave à laquelle elle était en proie.

L'autre cause qu'elle m'indiqua mérite bien d'être connue pour la gloire de Jésus-Christ et de sa grâce, et pour celle de la foi et de la religion qui détruisent souverainement le péché. Cette cause la voici : Dona Sancha était violemment tentée par l'esprit impur, dont le souffle infernal attisait le feu de ses passions ; voyant qu'il s'agissait, en ce cas, de la fidélité et de la pureté virginale qu'elle avait vouée à son divin Epoux, elle conçut une telle indignation contre sa chair et contre l'esprit mauvais, qu'elle ne se contenta plus du signe de la croix, de la prière et des moyens employés ordinairement dans ses tentations, et qu'elle recourut à un moyen bien plus énergique et bien plus étonnant. Se souvenant que saint Benoît, dans une lutte pareille, avait triomphé de l'ennemi en se roulant sans vêtements au milieu d'un buisson d'épines, guérissant, par les blessures de son corps, celles de son âme ; et que saint François, dans un cas semblable, vainquit également son adversaire en se dépouillant de ses vêtements pendant la nuit, au milieu de l'hiver, et en se

roulant dans un tas de neige, éteignant ainsi, par le froid de son corps, le feu que l'ennemi y avait allumé; encouragée par ces exemples héroïques et animée du même esprit, notre vierge se plongea elle-même dans un grand bassin d'eau froide, et parvint à calmer ainsi les ardeurs de sa chair : triomphant par là de son ennemi, et le renvoyant honteux et confus d'avoir fourni à cette âme chrétienne l'occasion d'une si grande victoire, alors qu'il croyait la soumettre à ses lois.

Voilà quelle était la noblesse d'âme de cette épouse du Christ ; c'est à ce point que les bons chrétiens portent la crainte d'offenser Dieu et la haine du péché. Pour moi, je ne suis pas éloigné de croire que ce fait n'ait été la cause de la maladie de cette vierge chrétienne. En effet, une des particularités de cette maladie était que l'on avait beau la couvrir, dans son lit, d'autant de linges qu'elle était capable d'en supporter, elle ne pouvait jamais retrouver la chaleur, ce qui paraît avoir été la conséquence du froid qui pénétra et glaça entièrement son corps.

C'est à cette épouse du Christ que le père Avila adressa son excellent livre de l'*Audi filia*, livre si précieux pour les vierges chrétiennes, et que dona Sancha estimait à tel point qu'elle l'appela son petit trésor. Quand elle fut morte, le père Avila ajouta quelque chose à cet opuscule, et l'enrichit de pensées si sérieuses et si pieuses tout ensemble, qu'on peut bien l'appeler maintenant un grand trésor.

## VI.

De dona Leonor de Inestrosa.

Dans la même ville de Ezija vivait une autre disciple du père Avila, épouse de Tello d'Aguilar, l'un des personnages les plus importants de cet endroit. Elle avait pour nom dona Léonor de Inestrosa, et était issue d'une illustre race. Mais elle échangea cette noblesse contre une noblesse plus précieuse; et dans quelques lettres qu'elle m'écrivit, elle signa dona Léonor-du-Côté à cause de la dévotion qu'elle avait pour le côté adorable de notre Seigneur. Le père Avila reçut l'hospitalité dans sa maison, et là

s'accomplit la parole du Sauveur disant que là où serait accueilli un enfant de la paix, cette paix se reposerait. *Luc. x.*

Sur cette dame, je rapporterai deux circonstances remarquables : Premièrement, une de ses filles, âgée de onze ou douze ans, ayant expiré, je lui conseillai, car je me trouvais présent, de faire inhumer le cadavre le soir même, afin d'éviter la douleur que sa présence, durant toute la nuit, causerait à son cœur de mère. Père, me répondit-elle, pourquoi craindrais-je de garder toute la nuit dans ma maison un corps aussi saint que celui de cette enfant? Elle m'avoua, depuis, que son âme éprouva une telle consolation à la pensée de la béatitude accordée à cette enfant, qu'aucune parole ne saurait l'exprimer. Elle ajouta même qu'elle souffrait extrêmement des visites que certaines dames lui firent à cette occasion, visites qui l'empêchaient de savourer tout le charme de ses consolations, auxquelles elle aurait voulu consacrer et les jours et les nuits. Ce langage, comment le monde le comprendrait-il? Mais il était compris de l'Apôtre, qui presse les chrétiens de ne point imiter, en pleurant leurs morts, les païens, qui n'ont point d'espérance. Aussi tout chrétien qui sera animé du même esprit que cette dame trouvera un sujet de joie dans la ferme espérance de la vie à venir.

Voici le second trait que m'a raconté dona Léonor elle-même : Etant prise par les douleurs de l'enfantement et privée du secours des prières du père Avila, qui était absent, elle s'offrit à notre Seigneur du fond du cœur avec une humilité profonde. Ce grand Dieu, qui sait reconnaître l'hospitalité accordée à ses serviteurs, prit la place de l'hôte absent et dona Léonor m'a certifié qu'au moment où les douleurs de l'enfantement deviennent le plus aiguës elle ne ressentit rien, le Seigneur, dans sa providence et dans son amour, l'ayant préservée des souffrances auxquelles sont condamnées les femmes en travail.

Cette dame avait une conscience fort timorée, et, quoiqu'elle parlât de l'amour de notre Seigneur pour elle, elle doutait elle-même de son amour pour notre Seigneur. C'est pourquoi le père Avila lui écrivit plusieurs lettres en vue de calmer ses craintes exagérées et de ranimer sa confiance. Ces lettres font partie de

celles qu'on a publiées, et l'on en trouve une très-remarquable vers la fin du premier volume et très-propre à relever les personnes découragées et abattues.

Dona Léonor avait une grande dévotion pour la communion ; elle disait que le jour où elle l'avait reçue elle avait pour sa poitrine un profond respect, à cause du séjour qu'y faisait une si haute majesté. Cependant notre Seigneur ne voulut pas qu'avec de si grandes vertus elle quittât ce monde sans une magnifique couronne de patience. Cinq ans avant sa mort il lui vint un cancer au sein qui, progressant insensiblement, attaqua jusqu'aux os de la poitrine, et, arrivant au cœur, causa sa mort. Si le Seigneur visite ainsi quelquefois ses bons serviteurs, il le fait pour ne pas priver de mérites aussi précieux, de telles grâces ceux qui ont la force et la vertu pour supporter ce fardeau.

## VII.

D'une autre dame.

Quittons Ezija et venons à Cordoue, où le père Avila, indépendamment de ce que nous avons déjà dit, opéra l'une des conversions les plus surprenantes que l'on ait vues de nos jours. Adressant dans ses sermons quelques paroles aux femmes que la pauvreté maintenait dans le péché, il leur répétait les maux des enfants des prophètes, disant à Elisée : « La mort est dans la chaudière, homme de Dieu, la mort dans la chaudière, » *IV Reg. iv, 40*. Et il s'écriait lui aussi ; Pauvre infortunée, la mort est dans la chaudière, dans cette chaudière où tu puises tes aliments. Repousse cette nourriture qui donne non la mort temporelle, mais la mort éternelle. Cette apostrophe et d'autres semblables non moins émouvantes, entre autres personnes, toucha le cœur d'une femme qui, née d'une noble race, avait été réduite, par son indigence, à une telle misère, qu'elle vivait illicitement, depuis plusieurs années, avec un individu duquel elle avait déjà deux ou trois enfants. Or notre Seigneur, dont la miséricorde est infinie, toucha si profondément son âme, qu'elle prit la résolution inébranlable de sortir de ce malheureux état. Mais l'exécution

n'en était pas bien facile, soit à cause de sa pauvreté, soit à cause de la position élevée de son amant et de l'influence que lui donnaient sur elle des relations de tant d'années. Informé de cela, et assuré de la fermeté de la résolution de cette femme, le père Avila, plein de confiance en Dieu, voulut retirer cette âme du péché. C'était là un dessein qui demandait non moins d'habileté que de courage et qui devait soulever bien des difficultés, à cause de la puissance du personnage qui s'y opposait; il jetait de hauts cris comme une ourse à qui on dérobe ses petits, vociférant des menaces de mort et autres propos de même genre. Néanmoins notre missionnaire poursuivit la réalisation de son dessein. Pour commencer, la femme quitta la maison où elle était, et se retira au monastère de Sainte-Marthe d'abord, puis à Montillo, sur l'avis du Père, qui voulait lui procurer ainsi la protection et le crédit de la marquise de Pliégo. Et comme il était à craindre que son amant, toujours aux aguets, ne vînt avec une troupe armée l'enlever en chemin, il fallut que Jean d'Avila remplît le rôle de capitaine et qu'il lui procurât une escorte composée de cavaliers et d'un alguazil pour la conduire de Cordoue jusqu'au lieu de sa destination.

N'étant pas encore bien rassuré contre les tentatives de son adversaire, notre missionnaire la fit arriver jusqu'à Grenade, et là, grâce aux enseignements et aux conseils de ce sage directeur, elle arriva rapidement à une si haute perfection, qu'elle avait reçu de lui, si sévère en pareille matière, la permission de communier tous les jours, et cela, au grand profit de son âme. De la sorte nous avons bien sujet de dire que là où le péché avait été abondant la grâce a été surabondante.

Cette femme persévéra trente années dans la vertu et fit la plus sainte des morts; durant tout ce temps, le Père lui fournit toujours le nécessaire et mena à bonne fin, avec une constance, une persévérance et une fidélité qui ne se démentirent point, l'œuvre qu'il avait commencée, sans tromper l'attente de cette âme, qui, se confiant en sa parole, se remit entre ses mains et renonça à une vie délicate, et, ce qui est plus frappant encore, à ses filles et à un fils qu'elle aimait tendrement.

Sans doute un fait semblable dut être signalé dès le principe par bien des obstacles et bien des dangers; il fallut subir les murmures et les jugements du monde, et ce ne fut pas sans beaucoup de frais que l'on put en venir à bout. N'importe! appuyé sur Dieu, notre missionnaire ne recula pas devant la dépense, ne se dissimula pas les bruits fâcheux qui devaient courir; sans craindre les dangers et sans hésiter devant les difficultés, fermant les yeux à tous les jugements des hommes pour ne considérer que les jugements de Dieu, il aborda cette conquête si glorieuse, et arracha de la servitude misérable dans laquelle elle vivait une de ces âmes pour lesquelles le Christ donnerait encore son sang si celui qu'il a versé ne suffisait pas. Le succès de cette œuvre, la sainteté et la persévérance dans le bien de cette nouvelle Madeleine, prouvent que cette œuvre fut l'œuvre même de Dieu.

Mon bon ami, don Antonio de Cordoue, fils de la pieuse marquise de Pliégo, me permittra, je l'espère, de le mentionner dans cette énumération des victoires de notre missionnaire, bien que Jean d'Avila ne soit pas le seul qui ait travaillé à conduire ce seigneur dans les voies de Dieu. Tandis qu'il étudiait à Salamanca et qu'il était en rapport intime avec les Pères de la compagnie de Jésus, notre Seigneur ouvrit alors les yeux à don Antonio sur la vanité et les déceptions du monde. En même temps ce jeune homme s'adonna au recueillement, à la prière et aux exercices de la pénitence. La marquise fut informée de ce qui se passait par les serviteurs de son fils. Cette mère, qui l'aimait tendrement à cause de sa vertu et de sa sagesse, me racontant cela, me dit qu'elle leur avait répondu en ces termes : « Laissez-le persévérer dans ce chemin, il le conduira à un plus haut degré de vertu. Car, je vous l'assure, père Louis, il n'y a pas de satisfaction plus grande sur la terre que de voir les personnes que vous aimez pratiquer la vertu. » Ainsi cette dame voyait la beauté de la vertu comme la voyait Platon lui-même, la vertu étant du reste ce qu'il y a de plus beau ici-bas, et de là ces admirables paroles. Vers la même époque, don Antonio eut une entrevue avec le père François, ce miroir de la vertu, de la

sainteté et du détachement le plus parfait, lequel lui dit qu'il aurait à rendre compte de la lumière que le Seigneur lui avait donnée. En présence de si belles dispositions, le père Avila conseilla à don Antonio d'entrer dans la compagnie de Jésus, vers laquelle, depuis longtemps, le jeune homme se sentait appelé. Il ne lui fallut pas de grandes instances, car il y était à peu près résolu, et on le vit renoncer à toutes les espérances qui étaient l'apanage légitime de tant de qualités et de tant de noblesse, pour embrasser l'humilité et la pauvreté du Christ. Ceci arriva vers l'époque même où le pape Jules III l'avait déjà désigné pour cardinal. De même que sa vocation avait été un effet visible de la grâce de Dieu, de même en fut-il de sa persévérance dans le bien. Parmi les vertus qu'il affectionnait, il avait une prédilection marquée pour l'oraison, et cette prédilection, il n'hésitait pas à la manifester. Prêchant un jour sur cette vertu, il exprimait son étonnement à la vue des hommes qui avaient une existence sujette à tant de labeurs, de nécessités, de tentations, et ne recouraient pas néanmoins à la prière. Et parcourant les diverses conditions de la vie : Pauvre femme, comment pouvez-vous vivre sans la prière ? Pauvre ouvrier, comment pouvez-vous vivre sans la prière ? et ainsi de suite. Il avait bien raison d'être étonné ; car vraiment depuis le dénuement dans lequel nos premiers parents nous ont laissé nous n'avons d'autre secours que d'implorer par la prière la miséricorde du Rédempteur.

Je rapporterai ici un trait peu remarquable en apparence parmi tant de vertus, et pourtant digne d'être connu des personnes obligées à la récitation de l'office divin. Il m'invita un jour à réciter Matines, et se mettant à genoux il me dit : Quelquefois l'on propose à autrui de réciter l'office, comme s'il s'agissait d'une chose peu importante, et l'on s'exprime en ces termes : Si vous le voulez bien, disons le *Pater* pour prime ou pour tierce. A mon avis, l'on ne devrait pas commencer l'office sans y préparer intérieurement son âme. Eh bien, faisons-le maintenant. En conséquence, nous restâmes quelques instants à genoux occupés à nous recueillir. Après quoi nous nous mîmes à réciter l'office avec lenteur et piété. Plût à Dieu que tous les

ecclésiastiques récitassent les offices avec le même esprit et la même préparation, leur âme y trouverait de bien précieux avantages ; tandis qu'ils en retirent bien peu de fruit à cause de la préparation superficielle ou nulle qu'ils y apportent.

Pour ne pas quitter la compagnie de Jésus, je citerai encore ici le père Diégo de Guzman, fils, selon la chair, du comte de Baylen, et, selon l'esprit, du père Avila ; il était rempli pour ce bon Père de tant de vénération et de tant de reconnaissance à propos de sa vocation, que pour céder à ses instances j'ai dû entreprendre la présente histoire, comptant sur le secours qu'il m'a promis de ses prières et du saint sacrifice, et espérant de notre Seigneur que son intercession aura suppléé à mon impuissance. Sur ce point je raconterai simplement ce que j'ai vu de mes propres yeux. Avant que Diégo de Guzman entrât dans la compagnie, il s'était joint à un Père très-vertueux et très-instruit ; et tous les deux allaient en divers endroits sans aucune suite, travaillant de leur mieux au salut des âmes, et partageant entre eux les charges ; car le théologien prêchait avec beaucoup de chaleur et de zèle, tandis que l'autre s'occupait d'instruire les enfants et d'offrir à tous ses bons conseils et ses bons exemples. C'est après avoir rempli ce ministère évangélique qu'ils entrèrent tous les deux dans la compagnie de Jésus. Le premier après avoir travaillé longtemps dans la vigne du Seigneur avec grande édification pour les âmes, a déjà reçu le denier dont le maître de la vigne est convenu avec ses ouvriers ; car, ouvrier de la première heure, il a supporté le poids du jour et de la chaleur. Pour don Guzman il vit encore, et il continue toujours d'accomplir sa charge d'instruire les enfants.

Le père Jean Ramirez fut également au nombre des ouvriers appelés à la première heure. Très-jeune encore il se voua au service de notre Seigneur sous la direction du père Avila ; et, par le conseil de ce saint homme, après avoir prêché plusieurs années, sans appartenir à aucun ordre religieux, il entra dans la compagnie de Jésus. Il y resta jusqu'à la mort, laquelle arriva après qu'il eut exercé le ministère de la prédication dans les diverses provinces et villes d'Espagne, au grand profit des hommes et à

leur grande consolation. Telle avait été sa vie, telle en fut la fin. Ayant été réduit par une grande maladie, à toute extrémité, comme on lui portait, le mercredi saint, la sainte eucharistie, il fut si transporté de bonheur à cette vue qu'il fit entendre ces paroles dignes de lui : O mon bien-aimé, serait-il possible que je mourusse le jour où vous êtes mort vous-même pour moi? Cette grâce qu'il demanda au Seigneur lui fut accordée, et il quitta ce monde à l'heure même où Jésus-Christ expira sur la croix, comme le certifient tous ceux qui se trouvaient présents; et sa sépulture ne fut pas moins glorieuse et signalée que l'avait été l'heure de sa mort.

Pour clore tous ces exemples de vocations surnaturelles, je citerai celui de Jean de Dieu, sur lequel j'aurais beaucoup à dire, si sa vie n'avait été déjà racontée. Jean de Dieu était portugais et natif de Montémayor. Il fut quelque temps berger, puis soldat, puis ouvrier. Etant venu à Grenade et ayant entendu un sermon du père Avila, le jour de saint Sébastien, son cœur fut si profondément touché par notre Seigneur, qu'il se livra à des pratiques assez extraordinaires pour être accusé de folie, quoique ce ne soit pas mon avis, pour la raison que je vais exposer.

Il faut bien savoir qu'il y a deux sortes de contrition : l'une ordinaire et commune, l'autre extraordinaire; par exemple celle de Madeleine, qui, au moment où le Sauveur était à table avec ses disciples et d'autres invités, se présente tout-à-coup sans être arrêtée par aucun respect humain, la violence de ses douleurs fermant ses yeux à toutes les choses visibles. On lit dans la *Vie de saint Vincent Ferrier* qu'à la suite de ses prédications prononcées avec le zèle que le Seigneur lui inspirait, il y eut des hommes tellement impressionnés par la force de son langage, qu'ils élevaient la voix et confessaient leurs péchés en présence de tout le peuple. Le chapitre de saint Jean Climaque sur la pénitence contient des détails effrayants sur la pénitence des moines du désert.

C'est pourquoi je ne suis point étonné des pieux excès de Jean de Dieu; d'autant plus que toute sa vie fut ensuite de la plus grande sainteté, ainsi que l'atteste l'empressement admirable que la ville entière de Grenade mit à assister à son enterrement. Or,

de même que le principe de sa conversion, les progrès de sa vie furent dus à la parole de Jean d'Avila. En quoi nous voyons littéralement accompli le mot de l'Apôtre, que Dieu a choisi ce qu'il y a dans le monde de faible et de misérable pour exécuter de grandes œuvres. Et, en effet, notre Seigneur a voulu que ce saint homme, après avoir été berger, ouvrier, soldat, devint le fondateur d'un ordre nouveau consacré au soulagement des pauvres et des malades, lequel se répand de plus en plus dans le monde, et a déjà obtenu l'approbation du souverain pontife.

## CHAPITRE VI.

*Des moyens par lesquels ont été obtenus ces fruits et ce bien produit dans les âmes.*

Après avoir constaté les fruits remarquables, ou pour parler plus exactement, les glorieux triomphes obtenus par la parole de notre prédicateur de l'Evangile, son histoire exige que nous indiquions les moyens dont il s'est servi pour arriver à cette fin ; de cette manière les missionnaires qui désirent triompher de l'esprit du mal et du péché, qu'il a introduit dans le monde, connaîtront le chemin qu'ils doivent suivre. Il est vrai qu'une partie de cette tâche est rendue inutile par les traits de vertu que nous avons déjà cités ; nous ne laisserons pas néanmoins que d'ajouter quelque chose à ce qui a été dit.

Parmi les moyens dont ce bienheureux Père a usé pour obtenir ces résultats, le premier et le principal était la prière. Il demandait effectivement au divin Maître, du plus profond de son cœur, de communiquer à sa parole l'efficacité et la vertu. Car il se souvenait que saint Pierre, livré à ses propres forces, avait travaillé toute la nuit sans rien prendre, tandis qu'assisté de Dieu il avait rempli sa barque de poissons. Aussi, comprenant qu'il en était de même pour les prédicateurs adonnés à la pêche spirituelle des hommes, il se jetait par la prière dans les bras du Sauveur, et lui déclarait qu'en son nom il jetterait le filet. Tel était le premier et le principal moyen mis en œuvre par notre mis-

sionnaire; et de là cette affirmation sortie de sa bouche, que les enfants spirituels gagnés par ses prédications, étaient plutôt les enfants de ses larmes que de ses paroles.

Le second moyen employé par Jean d'Avila était de diriger toutes les pensées et tous les raisonnements de ses prédications vers ce double but : premièrement, ressusciter les âmes mortes et ensevelies dans le péché; secondement, donner à celles qui n'étaient pas encore tombées, les moyens de rester en état de grâce. Mais le premier de ces buts était encore celui qui avait ses préférences. Et de même qu'un pêcheur se propose avant tout de rentrer chez lui avec quelque prise, de même ce bon Père se proposait-il toujours quelque capture dans ses sermons, et estimait-il inutile tout ce qui ne favorisait pas ce dessein. Aussi s'adressait-il toujours au cœur sans aborder des matières subtiles ou bonnes uniquement à satisfaire la curiosité.

Il employait encore un autre moyen : bien qu'il montât en chaire avec un discours ordonné, comme il convenait à un prédicateur de talent et de savoir, toutefois, en cheminant et en poursuivant son dessein principal, il tirait des choses qu'il disait quelques avis et quelques pensées propres à diverses fins, soit pour soutenir les âmes dans la tentation, soit pour les consoler dans la tristesse, soit pour confondre l'orgueil, soit pour éclairer sur les obligations respectives des conditions différentes. Un jour j'assistais à une de ses prédications à côté du licencié Vargas, qui fut plus tard ambassadeur à Venise. Il me dit fort justement que ce genre de prédication ressemblait à un filet qui entraîne tout devant lui; car il y avait là des conseils pour toute sorte de personnes. Par la même raison je le comparais moi-même à la mitraille dont on remplit les armes à feu pour faire plus de ravage. Seulement le serviteur de Dieu agissait ainsi pour faire plus de bien.

C'est un sentiment commun parmi les docteurs que des considérations générales sur la morale sont d'une mince utilité, et qu'il est bien plus profitable de traiter en particulier de chaque vertu et de la manière de la mettre en pratique, de chaque vice ainsi que de la manière de l'éviter. C'est pour cela que notre sage missionnaire discourait fréquemment sur les sujets de ce

genre. Afin de mieux faire comprendre ma pensée, je citerai un passage emprunté aux écrits d'un grand pape, très-propre à mettre ce point en lumière : « Nos frères, dit-il, faisons nos délices des œuvres de piété et des aliments qui nous donnent la vie de l'éternité. Soyons heureux de donner à manger aux pauvres, et mettons notre félicité à couvrir de nos vêtements les plus nécessaires la nudité d'autrui; que notre assistance et notre humanité s'exercent sur les malades, viennent au secours de la faiblesse des infirmes, des peines des exilés et de l'amertume des veuves. De cette manière il n'y a personne, quelle que soit sa pauvreté, qui n'ait le moyen de pratiquer à un certain degré la charité. Du reste, elles ne sont pas indifférentes, les richesses du cœur magnanime, et le mérite de la piété ne se mesure pas à l'importance du don; elle n'est jamais exempte de mérite chez celui qui possède peu, la richesse de la bonne volonté. Le riche donnera beaucoup, celui qui est au-dessous de lui donnera moins; mais leurs œuvres produiront le même fruit lorsqu'il n'y aura point de différence dans les sentiments qui les animent. A propos de la pratique de ces vertus, il y en a que nous pouvons exercer sans toucher à nos trésors et sans entamer notre patrimoine. Chassons loin de nous les vices contraires aux mœurs; évitons l'excès dans le boire et dans le manger; courbons la concupiscence de la chair sous les lois de la chasteté; que la charité succède à la haine, la paix à l'inimitié; que la patience éloigne la colère; que la mansuétude oublie les injures; que les mœurs des maîtres et des serviteurs rendent l'autorité des uns plus affectueuse et la soumission des autres plus respectueuse. » *Saint Léon, serm. II, in Quadrag.* Ce langage du pape saint Léon suffira pour faire comprendre à quel point il importe de descendre dans le détail des œuvres, et l'efficacité de ce moyen pour multiplier les fruits de la prédication.

Un autre secret de notre missionnaire consistait, en même temps qu'il excitait les cœurs à la crainte et à l'amour de Dieu et à la haine du péché, à leur donner les avis spirituels capables de les préserver de toutes sortes de vices et surtout du péché mortel qui les embrasse tous. Il s'éloignait en cela de certains

prédicateurs qui se contentent de toucher les cœurs sans indiquer les remèdes propres à seconder ces bons mouvements. Plutarque comparait fort bien les orateurs qui exhortent à la vertu sans indiquer les moyens de l'obtenir, à ceux qui avivent une lampe sans y mettre l'huile nécessaire pour qu'elle brûle. C'est tout le contraire que font les prédicateurs dont le but est de produire un bien sérieux, et de conduire comme par la main ceux qui veulent embrasser une meilleure vie. En cela était la méthode de notre missionnaire qui consacrait toutes les forces de son âme à tirer les hommes du péché, et à les former, tel qu'un maître de novices, à la pratique de la vertu.

Pour montrer le genre de remèdes qu'il employait contre le péché, je me permettrai de quitter un peu le ton de récit. Il est d'abord incontestable que le péché n'est pas la conséquence de l'ignorance où sont les chrétiens, relativement au bien et au mal : Outre la lumière naturelle que Dieu nous a donnée, la foi que nous professons et la loi que nous suivons proclament cette vérité. Mais le péché découle de la corruption de notre appétit sensuel qui refuse d'accomplir les prescriptions de la loi ; car la loi est spirituelle, dit l'Apôtre, et moi je suis charnel ; attaché aux choses de la chair, lesquelles sont opposées à celles de l'esprit. Ainsi l'homme charnel est semblable à un malade en qui est éteint tout désir de manger et qui, comprenant que les aliments pourront seuls lui conserver la vie, ne peut néanmoins se résoudre à les prendre avec plaisir. De même l'homme, tant qu'il a la foi, comprend bien que son salut consiste à garder la loi de Dieu ; mais l'appétit désordonné de sa chair ne veut pas de cette nourriture, et dès lors il meurt en persévérant dans le péché. Cette infirmité a pour principe la corruption du péché originel dans lequel nous avons été conçus. En effet, le venin que le souffle infernal de l'antique serpent inocula au cœur de nos premiers parents, a gagné de même les cœurs de leurs descendants ; il a corrompu et perverti notre nature au point qu'elle prend en horreur tout ce qui lui serait profitable, et qu'elle recherche ce qui provoque sa perte, comme il arrive aux malades dont le goût est perverti. Or, quel remède opposer à ce mal ? Au

venin des vipères et des autres serpents, les hommes apposent un remède qu'ils appellent thériaque et qu'ils prétendent être composé d'une foule de substances salutaires. C'est ainsi que la religion chrétienne, qui, nous ayant été enseignée par Dieu même, est d'une perfection irréprochable; pour remédier aux maux que nous cause le souffle empoisonné du serpent antique, nous a donné une thériaque infiniment subtile composée également d'une foule de choses propres à paralyser l'action de ce venin, à servir de digue à la corruption de notre appétit et à nous préserver par là de la mort du péché.

Vous me demanderez peut-être : Quelles sont donc ces choses-là? Elles consistent, répondrai-je, dans la fuite des occasions du péché, dans l'examen journalier de la conscience, dans les jeûnes, le silence, la solitude, la garde des sens, en particulier des yeux, de la langue et du cœur, et dans la résistance empressée aux mauvaises pensées dès qu'elles apparaissent et nous attaquent.

Mais les meilleurs de ces remèdes sont les sacrements de pénitence et d'eucharistie, la prière, la lecture des livres saints, la méditation de la mort, du jugement particulier, du saint mystère de la passion, qui extermine le péché, puisque c'est pour le chasser du monde que le Fils de Dieu a souffert les tortures et la mort. Ces six derniers remèdes ont été expliqués divinement par notre missionnaire, dans son livre de l'*Audi filia*. C'étaient encore ces remèdes dont il employait l'efficacité contre le péché dans ses sermons et pour exciter à la pratique de la sainteté et de la vertu.

Tels sont les ingrédients, pour revenir à notre sujet, qui entrent dans la composition de la thériaque spirituelle dont nous avons parlé, et par laquelle on remédie au venin mortel que le serpent a inoculé à tous les enfants d'Adam; cette recette a été en grand honneur auprès des saints, et ils en ont usé si bien qu'ils se sont délivrés et des péchés mortels et d'un grand nombre de péchés véniels, et que, loin d'éprouver de la peine et de la difficulté à observer les commandements de Dieu, ils en sont arrivés à y trouver une profonde douceur, de manière à pouvoir dire avec le Psalmiste : « Le chemin de vos préceptes,

Seigneur, m'a procuré autant de charmes que tous les trésors de ce monde. » *Ps. cxviii, 14*. Mais, comme il n'appartient pas à tous les fidèles d'user de tous les ingrédients de cette recette, que chacun en emploie le plus qu'il le pourra; plus il en emploiera, plus parfaitement il sera guéri, mieux il s'affranchira du péché et plus il avancera dans toute sorte de vertus.

Dans la religion chrétienne seule se trouve un semblable remède; seule elle enseigne et met en pratique les remèdes destinés à guérir les infirmités de la nature humaine, à triompher de la tyrannie et de la malice du péché. Les philosophes et les sages du monde n'ont presque rien su de tout cela. Et quoiqu'ils aient écrit de belles choses sur le vice et la vertu, et qu'ils se soient donnés pour maîtres de cette dernière, ni leurs disciples, ni eux-mêmes ne furent vertueux; ils eurent pour toute vertu une longue barbe et un manteau particulier dont ils se servaient pour en imposer aux hommes. A la vérité ils connaissaient assez bien la nature des diverses vertus; mais il leur manquait ce remède sans lequel la chair l'emporte sur l'esprit, et l'appétit sensuel sur la raison.

Voilà ce que j'ai cru devoir rapporter sommairement des moyens les plus ordinaires dont se servait Jean d'Avila pour conduire les âmes à notre Seigneur. Quant à vouloir expliquer toutes les ressources dont il disposait en pareille matière, nous y serions impuissant; car ces ressources étaient en quelque sorte infinies, et Dieu se chargeait lui-même de les lui suggérer. Et de même qu'un général habile assiégeant une forteresse pourvue de nombreux travaux de défense et d'une nombreuse garnison, réfléchit continuellement aux moyens qui lui permettront de s'en emparer plus vite; de même cet homme de Dieu réfléchissait sans cesse aux moyens de s'emparer du cœur de l'homme, la forteresse la plus difficile à emporter, surtout quand elle a pour défense ce fort armé de l'Évangile qui veille avec tant de jalousie sur tout ce qu'il possède. *Luc. xi*.

## CHAPITRE VII.

*De la bienheureuse mort du vénérable maître Jean d'Avila.*

Nous voici enfin arrivé au moment où le Seigneur voulut tirer de cet exil son fidèle serviteur, et lui donner la couronne qu'il avait méritée en ramenant dans le chemin de ses commandements et de ses conseils un si grand nombre d'âmes, et en souffrant pour lui les fatigues et les infirmités dont nous avons parlé plus haut ; ce maître si généreux à récompenser nos efforts, ne permit pas que la mort de son serviteur fût dépourvue de nouveaux mérites, et il voulut qu'elle fût particulièrement douloureuse. Dans le courant du mois de mars de l'année 1569, le serviteur de Dieu eut à souffrir cruellement de douleurs siégeant dans le foie et dans les reins, et au commencement du mois de mai, le jour même de l'apparition de l'archange saint Michel, pour qui il avait une grande dévotion, il fut pris d'une douleur vive à l'épaule gauche. Un Père qui le servait crut que cette douleur était des plus dangereuses et bien différente des autres ; en conséquence il lui demanda : Croyez-vous que notre Seigneur veuille vous retirer à lui ? Jean d'Avila répondit qu'il ne le croyait pas.

Le lendemain le médecin vint le voir, et comprenant qu'il approchait de sa fin, il le déclara au Père qui le veillait, et ajouta que si un testament était utile il était temps de le faire ; le Père répondit que cela n'était point nécessaire, qu'ayant toujours vécu pauvre, Jean d'Avila mourait pauvre. Alors le médecin s'approchant du malade lui dit : Seigneur, voici le temps où vos amis doivent dire la vérité ; la fin de votre vie est proche, faites ce que vous avez à faire pour vous y préparer. A ces paroles, Avila leva les yeux vers le ciel et dit : O Vierge Mère, daignez, en présence de Dieu, plaider favorablement notre cause. Puis il dit qu'il voulait se confesser. J'aurais voulu, ajouta-t-il, avoir un peu plus de temps pour mieux me préparer au départ. La marquise était là présente. Comme le Père dont nous avons parlé allait dire la

messe, il demanda au serviteur de Dieu quelle messe il désirait qu'il célébrât, ou bien celle du très-saint Sacrement ou bien celle de Notre-Dame, ce qui formait les deux objets principaux de sa dévotion. Il ne voulut ni l'une ni l'autre, et demanda la messe de la Résurrection, comme un homme que réjouit déjà cette espérance. La marquise ordonna alors de porter des flambeaux pour lui administrer la sainte communion. Tandis qu'on la lui portait, il s'écria : O que l'on me donne mon Seigneur ! que l'on me donne mon Seigneur ! Il était environ huit ou neuf heures du matin, la douleur qui l'avait saisi la veille au soir cessa tout-à-coup là où il la ressentait, et elle vint établir son siège sur la poitrine et sur le cœur. Une demi-heure après avoir reçu la sainte communion, il demanda l'extrême-onction. Comme on lui disait qu'il n'était pas encore temps et qu'il pouvait attendre, il répondit qu'il la désirait sans retard, parce qu'il voulait avoir toute la connaissance pour voir toutes les cérémonies de ce sacrement et en comprendre toutes les paroles. Il fut fait selon ses désirs. Il était à peu près midi, et la douleur augmentait et oppressait sa poitrine, notre Seigneur voulant que ce court espace de temps ne fût pas sans mérite, puisqu'une récompense éternelle lui était réservée. La marquise lui demanda, en ce moment, ce qu'il désirait d'elle. Il répondit : Des messes, madame, des messes. Le recteur du collège s'approchant et lui disant : Vous devez être bien heureux en pensant à notre Sauveur, il lui répondit : Ah ! je tremble plutôt au souvenir de mes péchés.

Nous ne saurions passer légèrement devant de telles paroles. Ce doit être sans doute un terrible jour que le dernier, puisqu'un homme si saint et si bien préparé, qui se confessait et communiait tous les jours, désirait encore plus de temps pour cette préparation. Ce doit être un terrible jugement que le jugement de la dernière heure, puisqu'un si grand serviteur de Dieu en redoutait le moment et implorait l'aumône de quelques messes, comme un soulagement aux peines du purgatoire. Car alors même qu'il eût eu quelque faute à expier, ce que nous ne pouvons croire en présence de tant de vertus et d'une si belle vie, est-ce que ce n'était donc pas assez de dix-sept années de cruelles

souffrances, surtout quand un jour de douleurs, acceptées volontairement en cette vie, est bien plus efficace que les peines involontaires du purgatoire. Du reste, un tel effroi dans un si saint homme nous impressionnant à ce point, nous devons l'être également par la frayeur qu'une foule de saints illustres ont ressentie pour l'heure du jugement. Le fameux Arsène, après avoir été grand dans le monde et plus grand encore parmi les moines du désert, manifestait à ses derniers moments une frayeur si grande que ses disciples, étonnés, lui disaient : Quoi ! Père, vous craignez en ce moment ? — Mes enfants, leur répondit le saint, cette frayeur en moi n'est pas nouvelle, j'ai toujours vécu avec ce sentiment. Les disciples du saint moine Agathon, lui faisant à ses derniers moments la même observation : Je crains, leur répondit-il, parce que je n'ignore pas combien les jugements de Dieu sont profonds et différents de ceux des hommes. Saint Hilarion, miroir de toute sainteté, voyant son âme hésiter devant la mort, l'encourageait en ces termes : Pars donc, ô mon âme, pars donc ; que crains-tu ? Voilà soixante-dix ans que tu sers le Christ et tu aurais peur de mourir ? Que dire de Job, si patient et si saint, de Job qui n'avait point de semblable sur la terre ? Comme il redoutait ce jugement, lui qui s'écriait : « Que ferai-je quand Dieu se lèvera pour me juger, et quand il m'accablera sous le poids de mes fautes que lui répondrai-je ? » *Job. xxxi, 14.*

Ces divers exemples prouveront aux chrétiens que les craintes du père Avila, loin d'être un signe d'imperfection, établissent au contraire sa perfection et sa prudence. De là ce mot de l'Écriture : Conserve, ô mon fils, la crainte de Dieu, et vieillis avec elle. Et Salomon disait : Bienheureux l'homme qui reste toujours dans la frayeur. Saint Siméon était juste, et pourtant, malgré sa sainteté et sa justice, il craignait, et plus il avait à perdre plus il avait à craindre. Dans notre serviteur de Dieu, outre les raisons indiquées, ce qui le portait encore à des sentiments de frayeur, c'est sa profonde et sincère humilité, vertu qui rend l'homme mécontent de lui-même et lui inspire d'autant plus de crainte qu'il ne voit en soi que défauts et faiblesses. C'est dans cette salutaire frayeur que termina sa vie notre serviteur de Dieu, nous indi-

quant, par cet illustre exemple, que la crainte doit nous suivre tous et dans la vie et à notre mort.

La marquise lui demanda ensuite où il désirait que son corps fût enseveli; elle aurait bien voulu, ainsi que sœur Anne, qu'il fût enseveli à Sainte-Claire; mais il répondit qu'il voulait être enseveli dans le collège des Pères de la Compagnie, auxquels il voulait laisser après sa mort, en cela, une preuve de l'amour qu'il avait eu pour eux pendant la vie. Le soir cependant avançait, et la douleur gagnait de plus en plus la poitrine. Un de ses disciples lui ayant remis un crucifix qu'il tenait entre les mains, notre bienheureux le prit avec ses deux mains, baisa ses pieds et la plaie sacrée du côté avec une pieuse tendresse, et la tint étroitement embrassée. On lui remit également dans la main un chapelet indulgencié qu'il portait sur lui, afin qu'il prononçât le nom de Jésus, et il le prononça, en effet, à plusieurs reprises, avec celui de la Vierge Notre-Dame. La nuit arrivée, et la douleur le tourmentant beaucoup, il disait à notre Seigneur : C'est bien, Seigneur, oui, c'est bien. La douleur persévéra jusqu'à minuit environ, et il ne cessa de répéter, quoique d'une voix très-faible : Jésus, Maria, Jésus, Maria. On lui tenait le crucifix dans la main droite et une lumière à gauche. Durant ce temps aucun changement n'apparut sur son visage ou dans ses yeux, comme il arrive à un grand nombre de malades, et la sérénité de physionomie qu'il avait toujours conservée durant la vie, il la garda après sa mort. A peine resta-t-il un quart d'heure sans parole, et c'est avec cette paix et ce calme qu'il rendit son esprit à notre Seigneur, passant ainsi de la paix et du calme de la grâce à la paix de la gloire pour y recueillir la couronne que ses nombreux travaux et les fruits produits par lui dans les âmes des fidèles lui avaient mérités. Quant au degré de gloire qu'il a dû recevoir, le Seigneur nous l'indique dans le passage de l'Évangile où il dit : « Quiconque gardera lui-même les commandements de Dieu et instruira les autres à les garder sera grand dans le royaume des cieux. » *Matth.* v, 19. Ainsi donc, une gloire et une couronne spéciales sont réservées à ceux qui travaillent au salut des autres; et Daniel parle dans ce sens quand il dit : « Les justes brilleront

comme le firmament, et ceux qui enseignent aux autres la justice brilleront comme des étoiles dans les siècles sans fin. » *Dan.* XII, 3. Nous trouvons un présage de cette gloire, pour notre serviteur de Dieu, dans le jour de sa naissance, qui fut le jour de l'Épiphanie, alors qu'une étoile guida les rois à la crèche du Sauveur, présage d'après lequel l'enfant né en ce jour apparaissait dans l'Église de Dieu comme une étoile resplendissante destinée à conduire bien des âmes au service du Créateur. De même que le jour de sa naissance présageait le ministère auquel Dieu l'appelait, de même le jour de sa mort, jour de la fête du saint homme Job, nous donne à entendre qu'il a dû recevoir avec la couronne de docteur, celle de la patience, en récompense de la manière dont il avait supporté dix-sept années de souffrances cruelles.

Jean d'Avila avait un culte particulier pour saint Paul, et il s'appliquait à marcher sur ses traces, soit dans le ministère de la prédication, soit dans la pratique de la pauvreté, soit dans l'amour du prochain ; il savait ses épîtres par cœur ; il prêchait et disait sur ce saint apôtre des choses vraiment merveilleuses ; il l'entourait d'un amour et d'un respect exceptionnels. On voit dans ses lettres qu'il s'applique à imiter celles de ce grand modèle ; et toutes les fois que l'occasion se présente d'invoquer l'autorité de l'Apôtre, soit dans ses écrits, soit dans ses discours, il le fait avec une profondeur et un à-propos remarquables.

Dans cette vie, que nous offrons au lecteur chrétien, il trouvera bien des points dignes de l'étonner et de l'édifier, entre autres ce que nous avons dit du zèle et de la soif insatiable de cet homme de Dieu pour le salut des âmes ; zèle qui lui suggéra tant de moyens, qui le faisait prêcher, écrire, fonder des collèges et des maisons d'éducation, nourrir les pauvres et accueillir à toute heure ceux qui venaient lui demander conseil. Mais ce qui me frappe le plus, c'est qu'au milieu d'occupations si nombreuses et de rapports continuels avec le prochain il n'ait jamais perdu son égalité d'âme, sa sérénité extérieure et son recueillement intérieur. La raison de ce fait me semble donnée par l'ordre de sa vie ; car, s'il accordait le jour au prochain, il s'entretenait, à l'exemple de notre Seigneur, la nuit avec Dieu. En outre, tout

en conversant envers le prochain, son âme ne cessait jamais complètement d'être unie à Dieu, elle conservait, comme le recommande saint Jean Climaque, la paix de son intérieur parmi la diversité et le grand nombre des affaires corporelles.

Quoique les vertus et la vie que nous venons de raconter constituent un véritable miracle, l'histoire de Jean d'Avila étant si différente de celle du commun des hommes, toutefois ses disciples citent un certain nombre de miracles dont il a été l'auteur. Je ne les exposerai pas néanmoins, parce qu'ils n'ont pas été constatés dans leur forme authentique par l'Ordinaire. Jean d'Avila mourut le 10 mai de l'an 1569. Sa mort fut vivement sentie par la marquise et la sœur Anne, qui voyaient en lui un père. Le clergé des diverses églises, les religieux de saint Augustin, de saint François, et les Pères de la compagnie de Jésus accompagnèrent sa dépouille à l'église des Enfants-de-Saint-Ignace ; elle fut déposée dans la grande chapelle de cette église, du côté de l'Évangile. Le cercueil qui renfermait les ossements de Jean d'Avila fut placé dans la muraille que l'on ouvrit à cet effet ; et l'on grava sur la pierre sépulcrale une inscription en vers latins.

FIN.

# TABLE

DES MATIÈRES CONTENUES DANS LE DIX-HUITIÈME VOLUME.

## TRAITÉ DE LA DOCTRINE CHRÉTIENNE.

### LIVRE SIXIÈME.

ABRÉGÉ DE LA DOCTRINE SPIRITUELLE.

AU LECTEUR CHRÉTIEN, le vénérable père Louis de Grenade. . . . . 1

#### PREMIER TRAITÉ.

DE L'Oraison MENTALE.

CHAPITRE PREMIER. Du fruit qu'on tire de l'oraison et de la méditation. . . . .	3
CHAP. II. Du sujet de la méditation. . . . .	6
CHAP. III. Méditation sur les péchés et la connaissance de soi-même, pour le lundi soir. . . . .	7
CHAP. IV. Méditation sur les misères de la vie humaine, pour le mardi soir. . . . .	11
CHAP. V. Méditation sur la mort, pour le mercredi soir. . . . .	15
CHAP. VI. Méditation sur le jugement dernier, pour le jeudi soir. . . . .	18
CHAP. VII. Méditation sur les peines de l'enfer, pour le vendredi soir. . . . .	21
CHAP. VIII. Méditation sur la gloire des élus, pour le samedi soir. . . . .	24
CHAP. IX. Méditation sur les bienfaits divins, pour le dimanche soir. . . . .	27
CHAP. X. De l'usage et du fruit des méditations précédentes. . . . .	31
CHAP. XI. De sept autres méditations sur la passion du Sauveur, et de la manière de les faire. . . . .	32
CHAP. XII. Méditation sur la passion du Sauveur, pour le lundi matin. . . . .	34
CHAP. XIII. Méditation sur la passion du Sauveur, pour le mardi matin. . . . .	40
CHAP. XIV. Méditation sur la passion du Sauveur, pour le mercredi matin. . . . .	43
CHAP. XV. Méditation sur la passion du Sauveur, pour le jeudi matin. . . . .	46
CHAP. XVI. Méditation sur la passion du Sauveur, pour le vendredi matin. . . . .	49
CHAP. XVII. Méditation sur la passion du Sauveur, pour le samedi matin. . . . .	55
CHAP. XVIII. Méditation sur la résurrection et l'ascension du Sauveur, pour le dimanche matin. . . . .	58

CHAP. XIX. De six choses qui peuvent intervenir dans l'exercice de l'oraison. . . . .	61
CHAP. XX. De la préparation à l'oraison. . . . .	62
CHAP. XXI. De la lecture. . . . .	64
CHAP. XXII. De la méditation. . . . .	65
CHAP. XXIII. De l'action de grâces. . . . .	67
CHAP. XXIV. De l'offrande. . . . .	68
CHAP. XXV. De la demande. . . . .	69
CHAP. XXVI. Fervente prière pour demander à Dieu la grâce de bien l'aimer. . . . .	70
CHAP. XXVII. De quelques avis très-utiles dans le saint exercice de l'oraison mentale. . . . .	73

## SECONDE PARTIE DE CE PREMIER TRAITÉ,

### OU L'ON PARLE DE LA DÉVOTION.

CHAP. XXVIII. Ce que c'est que la dévotion. . . . .	79
CHAP. XXIX. De neuf choses qui sont d'un grand secours pour acquérir la dévotion. . . . .	81
CHAP. XXX. De neuf choses qui sont des obstacles à la dévotion. . . . .	83
CHAP. XXXI. Des tentations les plus communes qui se présentent dans l'oraison, et des remèdes pour y résister. . . . .	85

## SECOND TRAITÉ.

### DE LA PRIÈRE VOCALE.

CHAP. XXXII. De l'utilité et de la nécessité de la prière vocale. . . . .	90
---	----

## TROISIÈME TRAITÉ.

### ON DONNE DANS CE TRAITÉ UNE INSTRUCTION ET UNE RÈGLE GÉNÉRALE POUR BIEN VIVRE.

CHAP. XXXIII. Où l'on résume tout ce que le chrétien doit faire pour se sauver. Ce que c'est que le péché mortel; ce qu'il nous fait perdre; l'horreur qu'il inspire à Dieu. Quinze remèdes pour s'en préserver ou s'en guérir. . . . .	91
---	----

## QUATRIÈME TRAITÉ.

### ON Y DONNE UNE INSTRUCTION ET UNE RÈGLE DE CONDUITE POUR TOUS CEUX QUI DÉSIRENT SERVIR DIEU DE TOUT LEUR CŒUR, ET SURTOUT POUR LES RELIGIEUX.

CHAP. XXXIV. Le vénérable P. M. frère Louis de Grenade au lecteur. . . . .	100
CHAP. XXXV. Ce que doivent faire les maîtres de ceux qui commencent à servir Dieu; fin que doivent se proposer dans leurs exercices ceux qui désirent le servir avec sincérité et avec succès. . . . .	102

CHAP. XXXVI. Première partie de cette instruction : de la mortification des vices et des passions; des moyens propres à atteindre cette fin. . . . .	107
CHAP. XXXVII. Seconde partie de cette instruction : de l'acquisition des vertus. . . . .	112
CHAP. XXXVIII. Moyen de mettre en pratique tout ce qui précède. . . . .	124
CHAP. XXXIX. Résumé de tout ce qui précède. . . . .	130
CHAP. XL. Des tentation des novices. . . . .	131

## CINQUIÈME TRAITÉ.

## DISPOSITION RAPIDE A LA CONFESSION ET A LA COMMUNION.

CHAP. XLI. Pourquoi certaines personnes ne trouvent jamais de quoi se confesser, et de l'angoisse qu'elles en éprouvent. . . . .	135
CHAP. XLII. Mémorial des principaux points sur lesquels il est bon de s'examiner afin de confesser les péchés d'omission. . . . .	137
CHAP. XLIII. Mémorial des points sur lesquels il est bon d'être averti pour s'accuser des péchés de commission. . . . .	140
CHAP. XLIV. Oraison du docteur angélique saint Thomas pour demander à Dieu le pardon des péchés. . . . .	140
CHAP. XLV. Prière avant la confession sacramentelle. . . . .	142
CHAP. XLVI. Prières après la confession. . . . .	143
CHAP. XLVII. De la dévotion et du respect avec lesquels les fidèles doivent se disposer à la réception de la sainte communion. . . . .	143
CHAP. XLVIII. Prière fervente avant la sainte communion. . . . .	146
CHAP. XLIX. Prière de saint Bonaventure après la communion. . . . .	148

## L'ÉCHELLE SPIRITUELLE,

OU L'ON DISTINGUE TRENTE ÉCHELONS OU DEGRÉS SUCCESSIFS PAR LESQUELS LES AMES PIEUSES PEUVENT S'ÉLEVER AU COMBLE DE LA PERFECTION.

A la très-haute et très-puissante reine de Portugal CATHERINE, le Fr. Louis de Grenade. . . . .	151
AU LECTEUR CHRÉTIEN, le V. Fr. Louis de Grenade. . . . .	154
Vie du bienheureux Père saint Jean Climaque. . . . .	160
Lettre de Jean, abbé du monastère de Raytu, à saint Jean Climaque, abbé du monastère du mont Sinaï. . . . .	166
Réponse de saint Jean Climaque à la lettre précédente. . . . .	168
CHAPITRE PREMIER. Premier échelon : renoncer au monde et le mépriser. . . . .	171
CHAP. II. Deuxième échelon : mortification des sens, victoire sur les passions et les affections. . . . .	183
CHAP. III. Troisième échelon : le vrai pèlerinage. . . . .	187
CHAP. IV. Quatrième échelon : la bienheureuse obéissance, digne d'éternelle mémoire. . . . .	196

CHAP. V. Cinquième échelon : de la pénitence. . . . .	236
CHAP. VI. Sixième échelon : du souvenir de la mort. . . . .	253
CHAP. VII. Septième échelon : de la componction, source de la véritable joie. . . . .	258
CHAP. VIII. Huitième échelon : de la parfaite mortification de la colère, et de la douceur. . . . .	274
CHAP. IX. Neuvième échelon : du souvenir des injures. . . . .	283
CHAP. X. Dixième échelon : de la détraction et du murmure. . . . .	286
CHAP. XI. Onzième échelon : de la loquacité et du trop parler. . . . .	289
CHAP. XII. Douzième échelon : du mensonge. . . . .	291
CHAP. XIII. Treizième échelon : de la paresse. . . . .	293
CHAP. XIV. Quatorzième échelon : de la trop fameuse et trop dangereuse gourmandise. . . . .	295
CHAP. XV. Quinzième échelon : de l'incorruptible chasteté, que les hommes corruptibles et mortels n'obtiennent qu'au prix de beaucoup de sueurs et de peines. . . . .	304
CHAP. XVI. Seizième échelon : de l'avarice, de la pauvreté et du parfait détachement. . . . .	327
CHAP. XVII. Dix-septième échelon : de l'insensibilité, c'est-à-dire de la mort de l'âme et de l'esprit, qui précède la mort du corps. . . . .	331
CHAP. XVIII. Dix-huitième échelon : du sommeil, de la prière et du chant des psaumes en commun. . . . .	334
CHAP. XIX. Dix-neuvième échelon : des saintes veilles, comment nous devons les passer. . . . .	336
CHAP. XX. Vingtième échelon : de la crainte puérile. . . . .	339
CHAP. XXI. Vingt-unième échelon : de la vaine gloire et de ses différentes espèces. . . . .	342
CHAP. XXII. Vingt-deuxième échelon : de l'orgueil. . . . .	350
CHAP. XXIII. Vingt-troisième échelon : des pensées horribles de l'esprit de blasphème. . . . .	355
CHAP. XXIV. Vingt-quatrième échelon : de la douceur et de l'innocence, comme vertu, et de la malice, comme vice particulier. . . . .	358
CHAP. XXV. Vingt-cinquième échelon : de la très-excellente humilité, qui triomphe de toutes les passions. . . . .	363
CHAP. XXVI. Vingt-sixième échelon : de la prudence nécessaire pour connaître les pensées, les vices et les vertus. . . . .	378
CHAP. XXVII. Court résumé de ce qui précède. . . . .	418
CHAP. XXVIII. Vingt-septième échelon : de la sainte quiétude de l'âme et du corps. . . . .	424
CHAP. XXIX. Vingt-huitième échelon : de la prière, et de la manière dont l'homme doit se tenir devant Dieu. . . . .	444
CHAP. XXX. Vingt-neuvième échelon : du ciel terrestre ou de la bienheureuse tranquillité, et aussi de la perfection et de la résurrection	

spirituelles de nos âmes, que doit précéder la résurrection générale. . . . .	457
CHAP. XXXI. Trentième échelon : de l'union qui existe entre les trois vertus théologiques, c'est-à-dire entre la foi, l'espérance et la charité. . . . .	464

## VIE DU V. BARTHÉLEMY DES MARTYRS.

ON Y VERRA COMMENT, SANS GRAND APPAREIL, SANS APPARTENIR A UNE NOBLE FAMILLE, UN PRÉLAT PEUT FAIRE HONNEUR A TOUTES LES OBLIGATIONS DE SA CHARGE ET RÉUNIR TOUTES LES CONDITIONS QU'ELLE EXIGE : LA VERTU, LA PRUDENCE, LE ZÈLE ET L'ACTIVITÉ DANS LES AFFAIRES, L'AMPLEUR ET LA GÉNÉROSITÉ DANS LES AUMÔNES.

CHAPITRE PREMIER. Naissance du bienheureux Barthélemy des Martyrs, sa vie et ses exercices jusqu'à l'époque où il fut élevé sur le siège archiépiscopal de l'église de Braga. . . . .	471
CHAP. II. Comment le saint religieux fut élevé sur le siège archiépiscopal de Braga. . . . .	477
CHAP. III. De la tempérance et de la modestie du saint archevêque, soit dans sa personne, soit dans sa maison. . . . .	483
CHAP. IV. Des exercices spirituels, de l'oraison et de la méditation. . . . .	486
CHAP. V. Son ardente charité pour le prochain et notamment pour les pauvres. . . . .	489
CHAP. VI. De l'humilité de notre saint. . . . .	494
CHAP. VII. Des visites pastorales du saint archevêque. . . . .	497
CHAP. VIII. Il se rend au concile de Trente. . . . .	511
CHAP. IX. Des principales choses qu'il accomplit pendant son épiscopat. . . . .	516
CHAP. X. Comment le saint archevêque se démit de ses fonctions. . . . .	520
CHAP. XI. De quelques miracles et d'autres choses mémorables qu'on doit signaler dans la vie du saint archevêque Barthélemy des Martyrs. . . . .	528
CHAP. XII. De l'heureuse mort de l'illustrissime et révérendissime don Barthélemy des Martyrs. . . . .	530

## VIE DU V. P. JEAN D'AVILA.

AU LECTEUR CHRÉTIEN, le V. P. Louis de Grenade. . . . .	533
CHAPITRE PREMIER. Commencement de la vie du vénérable maître Jean d'Avila. . . . .	536
CHAP. II. Comment Jean Avila se proposa pour modèle dans ses prédications l'apôtre saint Paul; des principales conditions requises pour ce ministère. . . . .	539
CHAP. III. De la lumière et des connaissances spéciales accordées à ce serviteur de Dieu. . . . .	554

CHAP. IV. Des vertus personnelles du vénérable maître Jean d'Avila. . .	533
CHAP. V. Des prédications de Jean d'Avila et des fruits qu'elles ont produits. . . . .	615
CHAP. VI. Des moyens par lesquels ont été obtenus ces fruits et ce bien produit dans les âmes. . . . .	637
CHAP. VII. De la bienheureuse mort du vénérable maître Jean d'Avila.	643

FIN DE LA TABLE DU DIX-HUITIÈME VOLUME.







